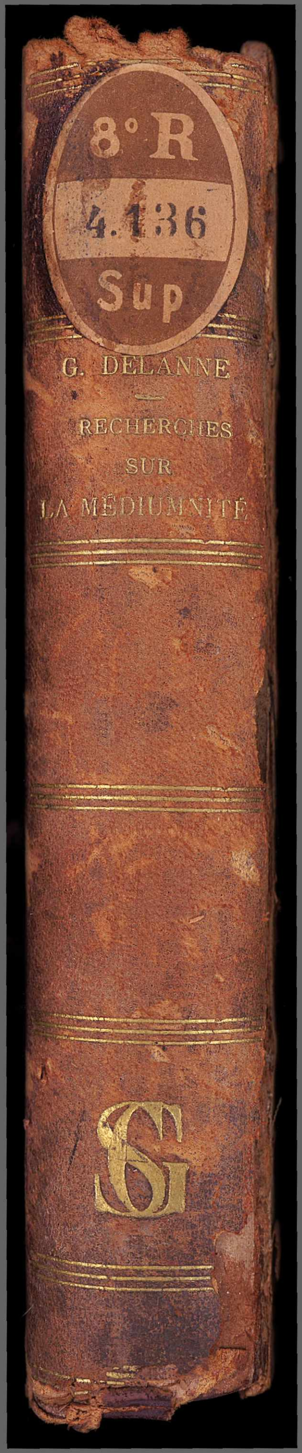
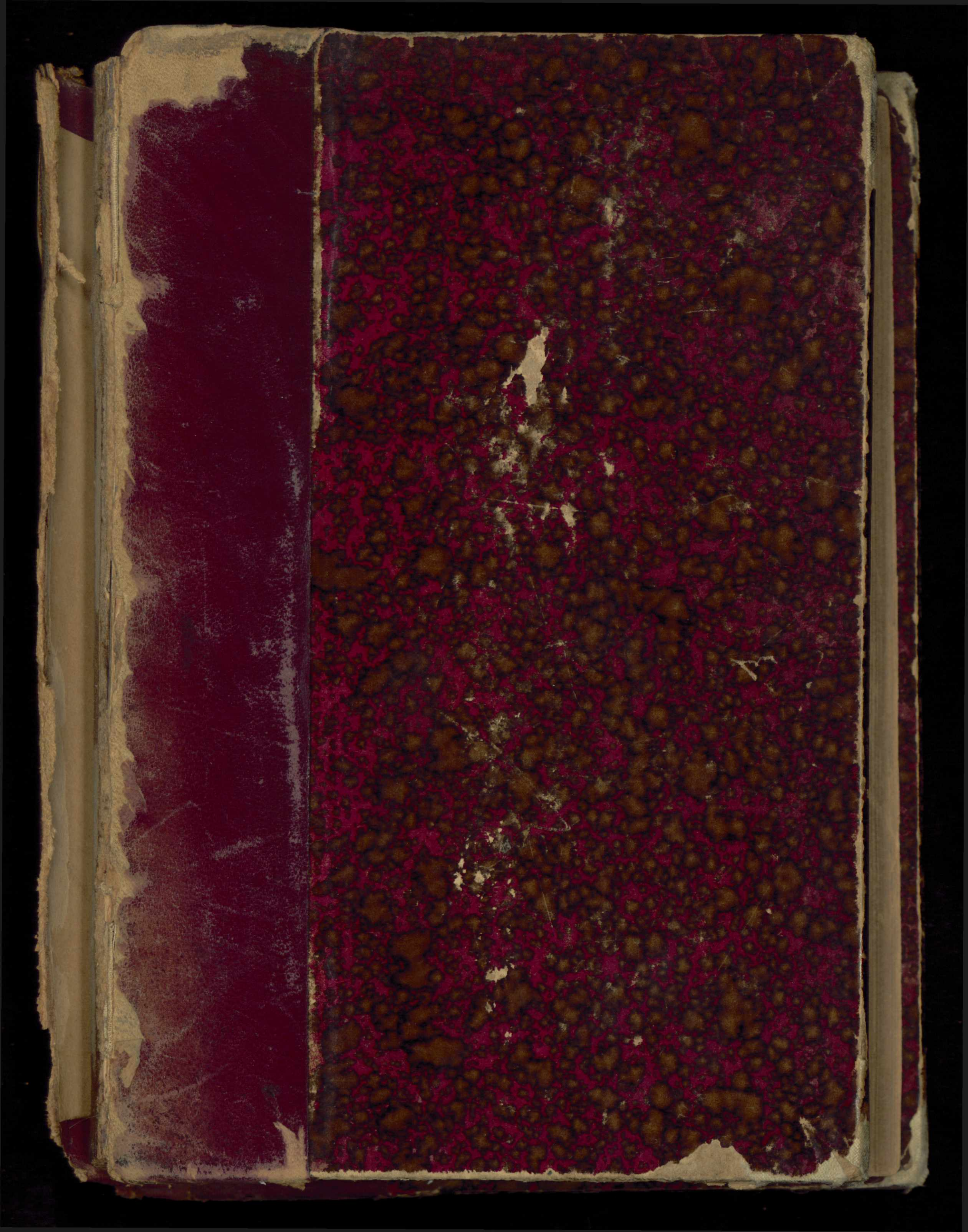
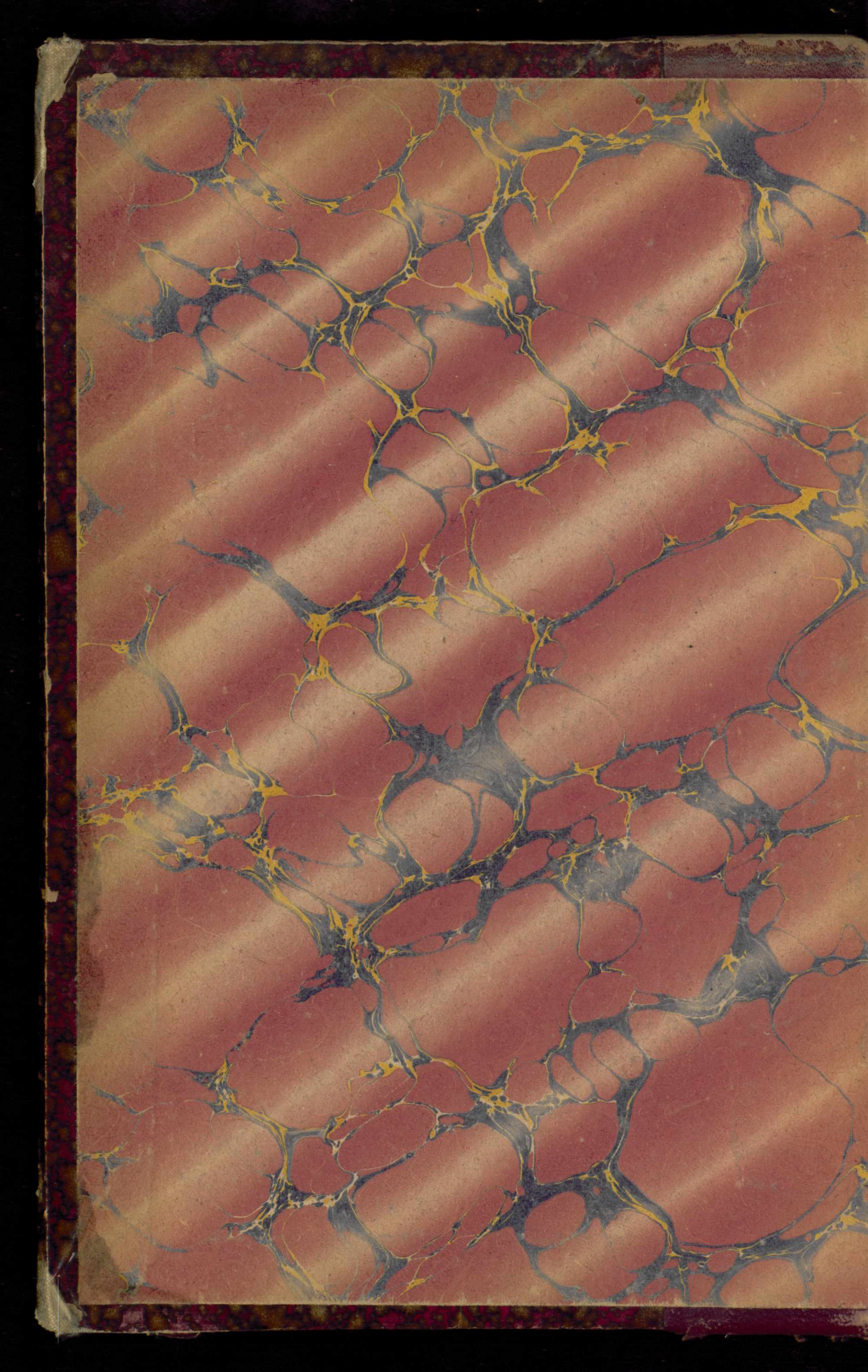
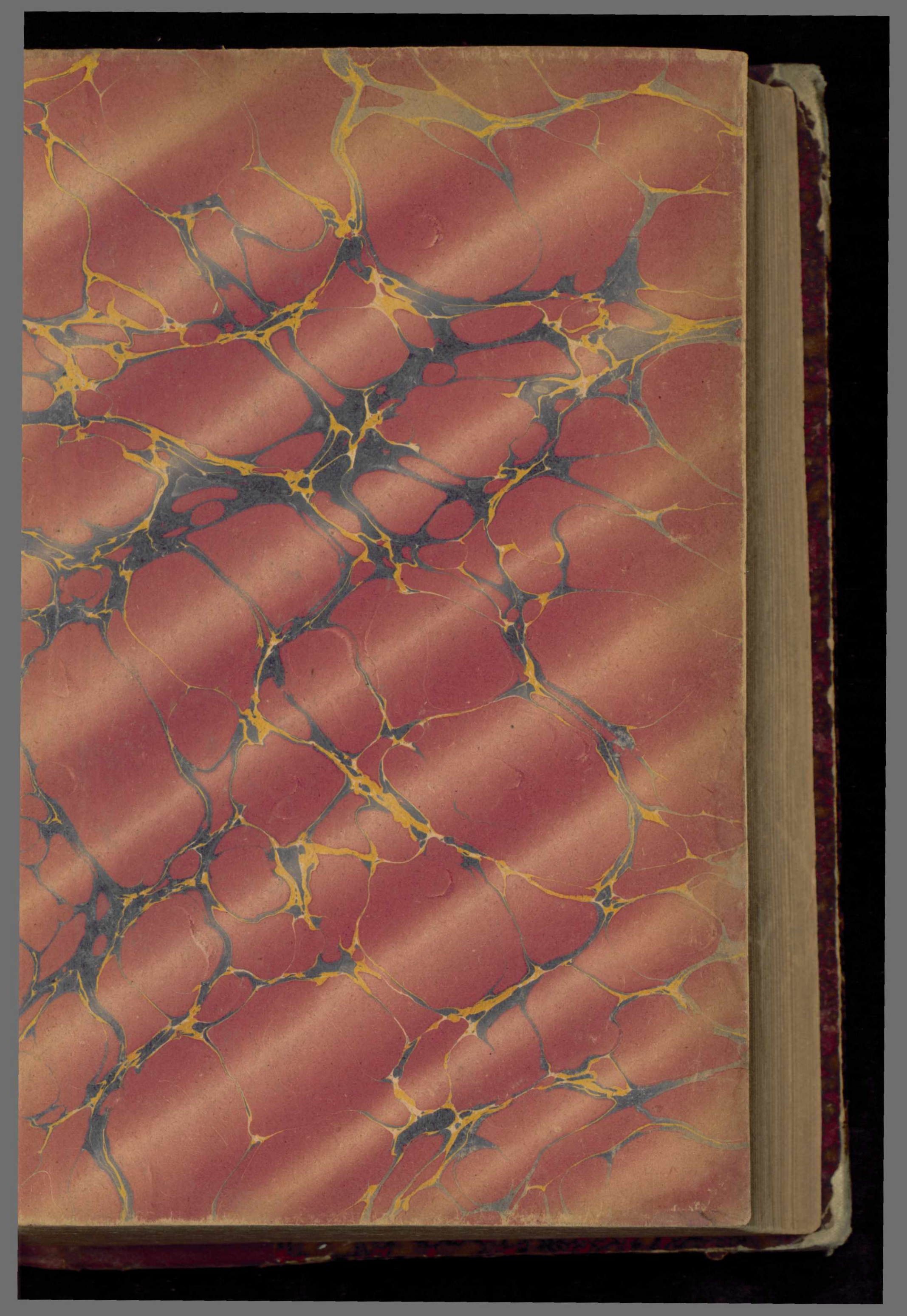


8° R
4.136
Sup
G. DELANNE
RECHERCHES
SUR
LA MÉDIUMNITÉ





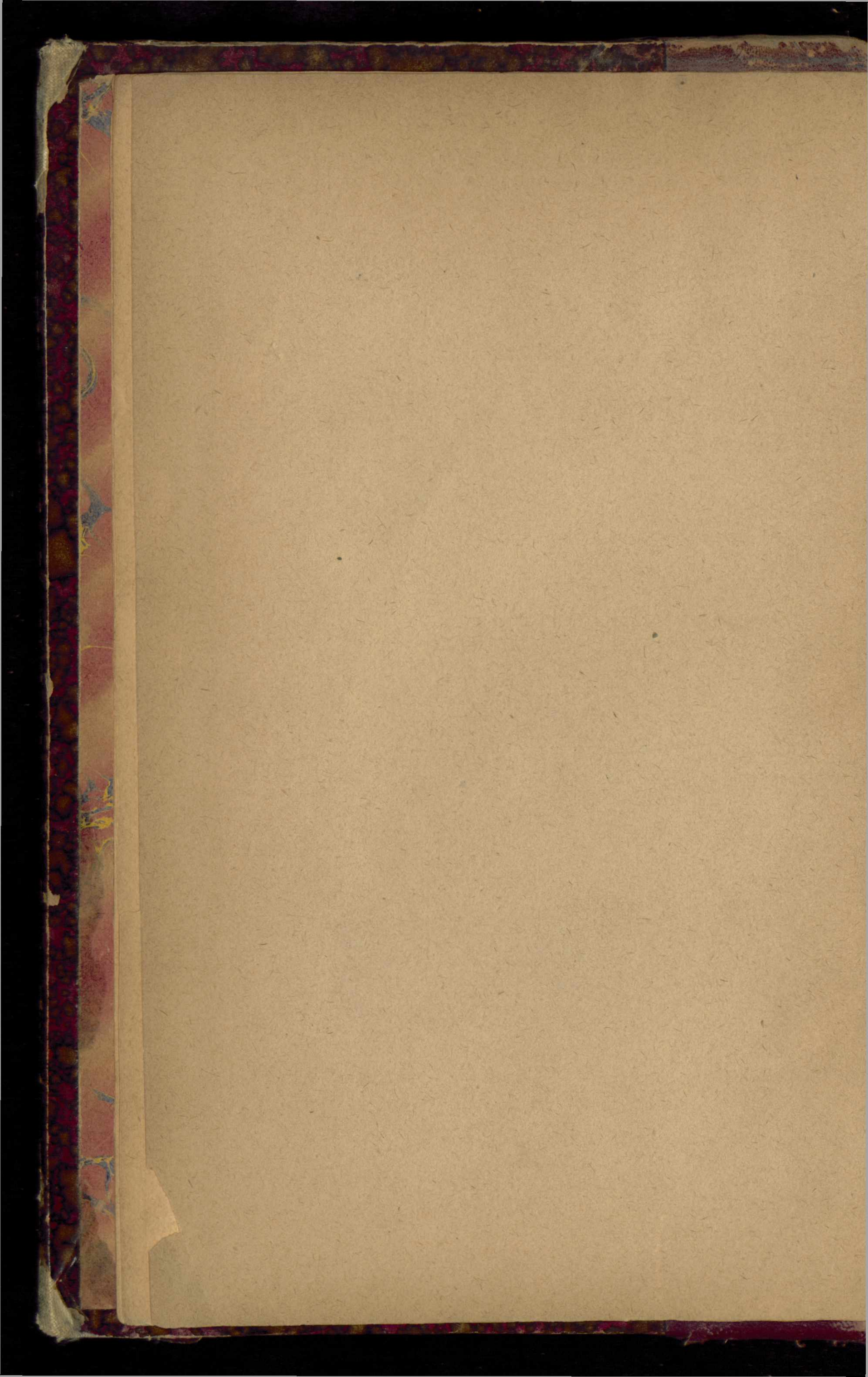




Recherches

SUR LA

MÉDIUMNITÉ



Gabriel DELANNE

RECHERCHES
SUR LA
MÉDIUMNITÉ

ÉTUDE DES TRAVAUX DES SAVANTS — L'ÉCRITURE AUTOMATIQUE
DES HYSTÉRIQUES — L'ÉCRITURE MÉCANIQUE
DES MÉDIUMS — PREUVES ABSOLUES
DE NOS COMMUNICATIONS AVEC LE MONDE DES ESPRITS

Bientôt, et le temps en est proche, on arrivera à démontrer que l'âme humaine peut vivre, dès cette existence terrestre, en communication étroite et indissoluble avec les entités immatérielles du monde des Esprits ; il sera acquis et prouvé que ce monde agit indubitablement sur le nôtre et lui communique des influences profondes dont l'homme d'aujourd'hui n'a pas conscience, mais qu'il reconnaîtra plus tard.

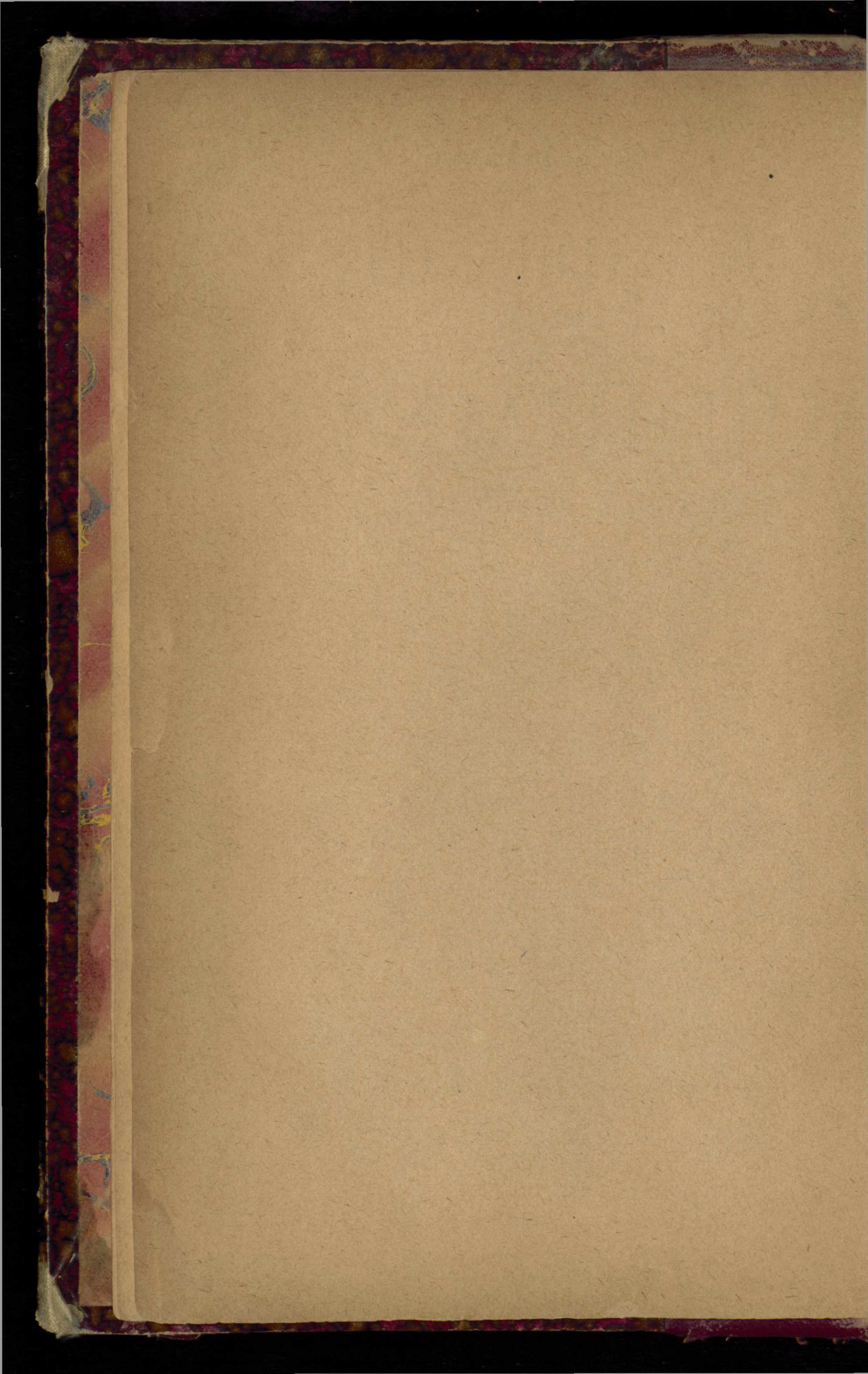
KANT.



FIGURES DANS LE TEXTE

LIBRAIRIE DES SCIENCES PSYCHIQUES
42, rue Saint-Jacques.
PARIS

1902



INTRODUCTION

Qu'est-ce que le Spiritisme ? Pour les savants, une superstition populaire ; pour les prêtres catholiques ou protestants, une pratique démoniaque ; pour les spirites, la démonstration expérimentale de l'existence de l'âme et de son immortalité. En France, le grand public est encore fort ignorant de cette nouvelle science. Malgré les efforts de ses adeptes depuis cinquante ans, malgré les livres excessivement nombreux où sont exposées ses expériences et ses théories, pour un grand nombre de personnes, il se résume dans la danse des tables et n'a aucune importance.

La vérité est tout autre. Les manifestations par lesquelles l'âme, après la mort, démontre sa survivance, sont nombreuses et très variées. Nous en avons fait l'historique dans d'autres ouvrages (1), nous n'y reviendrons donc pas ici. Il nous suffira de rappeler que les phénomènes peuvent avoir un aspect purement physique, comme les mouvements de table ou d'objets divers, avec ou sans contact ; les apports, les lumières produites dans l'obscurité, la lévitation, les matérialisations, etc., puis les manifestations intellectuelles présentées par les médiums voyants auditifs, écrivains, etc.

Pendant longtemps, la science officielle a dédaigné de s'occuper de ces nouveautés qui avaient l'irrévérence de se produire en dehors des laboratoires officiels. Puis harcelés par l'infatigable ardeur de la presse spirite et sous la poussée irrésistible des faits, quelques savants ont tenté timidement d'explorer le terrain défendu, et lorsqu'ils ont cru trouver une explication

(1) Gabriel Delanne *Le phénomène spirite* et *Le spiritisme devant la science*. Société d'éditions scientifiques, 4, rue Antoine Dubois Paris.

exclusivement physique ou physiologique de la médiumnité, ils se sont empressés de proclamer que le spiritisme n'est qu'une erreur, et ses partisans les dupes d'illusions sensorielles encore peu connues.

Cependant ces affirmations n'ont pas semblé concluantes à beaucoup de chercheurs, et depuis que la Société anglaise *de Recherches psychiques* a établi la certitude des phénomènes de la télépathie, de la clairvoyance, de la suggestion mentale, un grand désir de savoir s'est emparé des classes instruites, et de tous côtés s'organisent des Instituts qui se proposent de scruter rigoureusement tous les faits réputés mystérieux, afin de décider quelle est la cause qui les produit.

Le moment nous semble venu de faire une enquête approfondie sur la médiumnité, c'est-à-dire la faculté que possèdent certains individus de servir d'intermédiaire entre les hommes et les esprits. Etant donné la diversité considérable des faits à examiner, nous scinderons le problème en plusieurs parties ; nous commencerons par le phénomène de l'écriture mécanique, d'abord parce qu'il a été l'objet de travaux importants et ensuite parce qu'il peut s'expliquer aujourd'hui, grâce aux découvertes faites récemment sur l'action à distance exercée par un esprit humain sur un autre esprit humain (1) dans des conditions bien déterminées.

Le Spiritisme tout entier, expérimental et philosophique, est basé sur la possibilité que nous avons de communiquer avec les esprits, c'est-à-dire avec les âmes des personnes qui ont vécu sur la terre. Sa puissance de démonstration repose entièrement sur la médiumnité ; aucune étude n'est donc plus intéressante, ni d'un ordre plus vital pour ses adeptes que celle qui a pour but la connaissance exacte des lois qui président à ces manifestations. Pendant trop longtemps on s'est contenté d'évoquer les esprits et d'enregistrer indistinctement toutes les productions des médiums, sans se demander si tout venait bien du monde spirituel et sans rechercher quelles sont les conditions physiologiques ou mentales qui favorisent ou entravent le phénomène, de sorte que l'on opérait d'une manière empirique et tout à fait défectueuse. *Le livre des médiums* d'Allan Kardec donne d'excellents conseils pour pratiquer les évocations ; il fournit les expli-

(1) Nous emploierons indistinctement les mots âme et esprit, les considérant comme synonymes.

cations nécessaires sur le discernement qu'il faut exercer dans l'appréciation des messages qui nous viennent de l'au-delà ; il fait une énumération complète de tous les genres de manifestations ; mais ses théories scientifiques, généralement très exactes, sont sommaires et ne satisfont plus notre besoin actuel de pénétrer plus profondément dans le mécanisme de la médiumnité. Nous allons donc reprendre cette étude en nous appuyant sur les données positives que nous possédons aujourd'hui, et nous espérons démontrer que non seulement les faits sont réels mais que la médiumnité véritable est bien due à l'action des intelligences désincarnées.

On appelle *écriture mécanique* le fait qui consiste pour une personne à écrire involontairement des mots et des phrases dont elle n'a pas conscience et dont elle ne peut prendre connaissance que lorsque l'influence qui dirige sa main a fini d'agir. C'est en faisant des expériences avec les tables tournantes que l'on en arriva petit à petit à trouver ce procédé. Comme les dictées par coups frappés, ou par soulèvement du meuble étaient très lentes, quelques expérimentateurs eurent l'idée de se servir d'une planchette supportée par trois pieds dont l'un était remplacé par un crayon. En mettant ce petit appareil sur du papier blanc et en posant légèrement les mains sur le plateau, on vit la planchette se déplacer et le crayon tracer des caractères parfaitement lisibles. Plus tard encore, on reconnut que ces messages n'étaient obtenus que par certains individus auxquels on donna le nom de médiums ; enfin il devint inutile d'avoir recours à la planchette, car ces médiums, en prenant directement le crayon dans la main, sentaient une force agir sur leur bras et recevaient ainsi des messages dont les idées, absolument différentes de celles qu'ils avaient ordinairement, leur paraissaient neuves et originales. Fréquemment les communications étaient signées des noms de personnes décédées, elles contenaient des récits d'événements passés, inconnus de l'écrivain, et c'est ainsi que peu à peu les chercheurs furent convaincus qu'ils étaient bien en relation avec les âmes des morts.

Comme toutes les découvertes nouvelles celle-ci fut accueillie par un scepticisme universel ; il paraissait incroyable que l'on pût écrire inconsciemment, et les récits des spirites passaient pour des mystifications. Cependant ces phénomènes se produisant dans le monde entier, avec les mêmes caractères, et un grand nombre de personnes appartenant aux classes instruites

ayant pu devenir médiums, il fallut bien admettre, en dépit de leur étrangeté, la réalité des faits.

« On doit abandonner, dit M. Binet, (1) l'explication grossière de la simulation, car il y a un nombre considérable de personnes dignes de foi qui affirment avoir été les auteurs du phénomène, avoir posé les mains sur des tables qui tournaient, avoir tenu des plumes qui écrivaient, sans la moindre volonté de faire mouvoir la table ou écrire la plume. Ce sont là des preuves suffisantes, quand une doctrine comme le spiritisme aboutit à bouleverser le monde entier et fait des milliers de croyants ».

Un autre psychologue, M. Pierre Janet, eut incidemment l'occasion d'étudier cette question à propos de l'écriture automatique des hystériques, et après une revue historique incomplète et partiale du Spiritisme, il dit également (2) : « Les doctrines que nous venons de résumer méritent une étude attentive et une discussion. Le scepticisme dédaigneux qui consiste a nier tout ce que l'on ne comprend pas et à répéter partout et toujours les mots de supercherie et de mystification, n'est pas plus de mise ici qu'au sujet des phénomènes du magnétisme animal. Le mouvement qui a provoqué la fondation d'une cinquantaine de journaux en Europe, qui a inspiré les croyances d'un nombre considérable de personnes, est loin d'être insignifiant. Il est trop général et trop persistant pour être dû à une simple plaisanterie locale et passagère. »

« Il n'est pas possible, dit à son tour M. Richet (3), que tant d'hommes distingués d'Angleterre, d'Amérique, de France, d'Allemagne, d'Italie, se soient grossièrement et lourdement trompés. Toutes les objections qu'on leur a faites, ils les avaient pensées et discutées ; on ne leur a rien appris en leur opposant, soit le hasard possible, soit la fraude ; et ils y avaient songé bien avant qu'on le leur ait reproché, de sorte que j'ai peine à croire que leur travail ait été stérile et qu'ils aient médité, expérimenté sur de décevantes illusions ».

Il semblerait, d'après les citations précédentes, que ces auteurs vont enfin examiner sérieusement tous les phénomènes spirites et nous éclairer sur leur véritable cause. Ce serait trop demander, et leur acès de courage ne va pas jusque là. Ils se limitent à

---

(1) Al. Binet *Les Altérations de la personnalité*, p. 298.
(2) P. Janet L'*Automatisme psychologique*, p. 376 et suiv.
(3) Ch. Richet *Annales des Sciences psychiques*, 1892, p. 349.

une toute petite excursion sur le vaste champ de l'expérimentation spirite ; ils s'attaquent à l'écriture automatique parce qu'ils s'imaginent en avoir trouvé l'explication, mais tous les autres phénomènes sont prudemment passés sous silence. C'est avec une regrettable désinvolture qu'ils exécutent cette petite manœuvre.

« Nous commencerons, dit M. Binet, par quelques éliminations nécessaires. Il existe, au dire des auteurs, certains phénomènes spiritiques qui se produisent en dehors de l'action d'une personne ou d'une cause connue : ce sont les phénomènes dits physiques, comme les coups dans les murs, les tables et autres meubles qui se soulèvent d'eux-mêmes, sans qu'on y touche ; l'écriture directe par des crayons qui marchent tout seuls, ou glissés entre deux ardoises ; les apparitions d'esprits qu'on peut photographier et même mouler ; nous ne nions pas ces phénomènes, parce que de parti pris nous ne voulons rien nier, mais la démonstration scientifique est encore attendue, nous n'en parlerons pas ». Evidemment, c'est plus commode que de discuter. Quant à l'affirmation que la démonstration scientifique n'est pas faite, c'est une échappatoire qui ne trompera que ceux qui ne sont pas familiarisés avec la question. Nous pensons que lorsque des hommes dela valeur de Robert Hare, Mapes, Juge Edmonds, en Amérique ; Crookes, Wallace, Lodge, en Angleterre ; Aksakof et Boutlerow en Russie ; Fechner et Zôllner en Allemagne ; Gibier en France, affirment, en compagnie de plusieurs milliers d'expérimentateurs, avoir constaté les phénomènes précités et les avoir contrôlés soigneusement, nous pensons que ces phénomènes ont une existence réelle et qu'ils rentrent dès lors dans le domaine scientifique.

Les mêmes remarques sont applicables à M. P. Janet, encore que ce psychologue soit moins rébarbatif que son confrère, car il avoue que les soulèvements de table sans contact, les déplacements d'objets non touchés « ne doivent pas être niés à la légère; ce sont peut-être les éléments d'une science future dont on parlera plus tard », mais il ne veut pas non plus s'en occuper, et pour cause. Cette partialitéet ce misonéïsme ne surprennent qu'à moitié. Il est dans l'ordre des choses que la vérité chemine lentement ; la négation brutale de l'origine ne se transforme pas instantanément en adhésion formelle ; il existe entre ces deux termes des transitions, et c'est déjà beaucoup d'avoir amené les classes instruites à reconnaître qu'une partie au moins des phé-

nomènes médianimiques est véritable. Demain ce sera le tour d'une seconde catégorie et lentement peut-être, mais certainement, tous les autres faits seront étudiés.

Renfermons-nous donc actuellement dans les limites que ces messieurs ont tracées ; acceptons, faute de mieux, leur sélection arbitraire et voyons si, même en se bornant à cette seule classe de phénomènes, ils en ont donné une explication qui porte un coup fatal à la doctrine spirite.

*
* *

L'école des psycho-physiologistes avec Taine, Ch. Richet, A. Binet, P. Janet, etc., veut bien admettre maintenant que l'écriture automatique se produit chez certains sujets, mais loin de l'attribuer à l'intervention d'une intelligence étrangère, elle y voit tout simplement le symptôme d'une maladie mentale, d'une désagrégation de la personnalité. Chez les individus qui écrivent ainsi, il s'est produit une scission dans la conscience, de sorte qu'une partie du moi pense autrement que la personne normale et involontairement, traduit cette pensée par l'écriture. Cette explication bizarre a été imaginée depuis une vingtaine d'années et l'on a donné à cette seconde partie inconnue de la conscience ordinaire les noms les plus divers ; *Inconscient, subconscient, personnalité seconde, conscience subliminale*, etc. Cette hypothèse sert également à rendre compte de certaines anomalies observées chez les hystériques, dans les maladies mentales, pendant que se réalisent les suggestions ainsi que le somnambulisme et les cas de variations de la personnalité. Suivant cette manière de voir, la conscience n'est pas une unité indestructible, comme le pensent les spiritualistes ; elle est constituée par un agrégat, une synthèse de sensations et de pensées. L'identité du moi ne serait donc qu'une illusion causée par la mémoire qui réunit entre eux ces états successifs, qui les relie les uns aux autres et leur donne l'apparence d'une continuité, alors qu'il n'y aurait de réel, comme le dit Taine, que « la file des événements ». Chez les individus jouissant d'une santé normale, la synthèse est parfaite parce qu'elle embrasse toutes les sensations, toutes les pensées, tous les souvenirs ; mais chez certains malades tels que les hystériques, la névrose produit des désordres psychiques qui ont pour résultat la naissance d'une seconde synthèse douée de conscience; autrement dit : il y aurait chez ces malades deux personnalités distinctes, vivant côte à côte dans le cerveau, et dont l'une au moins — la cons-

cience ordinaire — ignore l'existence de l'autre. Suivant M. P. Janet, il existe même jusqu'à trois ou quatre de ces personnalités surnuméraires. Les médiums seraient donc des hystériques chez lesquels s'est produit cette division de conscience, et l'écriture automatique résulterait de cette scission de la personnalité.

Nous verrons, en étudiant les faits, le degré de confiance qu'il faut accorder à ces suppositions. Sans anticiper, nous pouvons annoncer que tous les cas difficiles observés chez les hystériques se comprennent mieux par l'hypothèse d'une maladie de la mémoire, qu'en ayant recours à la théorie des personnalités sub-conscientes. Si nous ne suivons pas ces psychologues dans leurs spéculations théoriques, nous profiterons cependant des expériences ingénieuses qu'ils ont instituées, car elles nous seront utiles pour comprendre le mécanisme de l'écriture automatique et pour discerner les caractères qui séparent les hystériques des médiums. Nous verrons que l'automatisme se révèle chez des personnes dont la santé ne laisse rien à désirer, mais qui, sous l'empire de l'auto-suggestion, s'imaginent être en rapport avec les esprits, tandis qu'elles n'écrivent que leurs propres pensées. Il est un principe de logique qui enseigne que l'on ne doit pas multiplier les causes sans nécessité. Nous appliquerons ce précepte *en reconnaissant que le caractère automatique de l'écriture est insuffisant pour servir de critérium à la médiumnité*. De ce qu'une personne écrit sans avoir conscience de ce que sa main trace sur le papier, il n'en résulte pas nécessairement qu'elle obéisse à l'influence des Esprits, elle peut certainement agir ainsi d'elle-même, comme nous le ferons voir par des exemples indiscutables.

C'est faute d'avoir tenu compte de cette possibilité, signalée dès l'origine par Allan Kardec, Jakson Davis, Hudson Tuttle et autres, que trop souvent les réunions spirites populaires sont discréditées par la lecture de prétentieuses élucubrations signées des noms les plus illustres. Mais si des spirites ignorants n'ont pas toujours montré le discernement nécessaire, les savants, de leur côté, font tout à fait fausse route lorsqu'ils s'imaginent que l'écriture des hystériques peut être comparée aux véritables communications spirites. Celles-ci doivent se présenter à nous avec des caractères tels qu'il ne soit pas possible de les attribuer au médium. Comment trouver le critérium ? Quelle règle nous permettra de faire cette distinction ?

De même que jadis l'action d'écrire inconsciemment semblait un caractère absolu de la médiumnité, de même on a cru longtemps que la révélation d'un fait inconnu du médium établissait avec certitude l'intervention d'une intelligence étrangère. Ici encore, il faut faire des réserves, car une seconde catégorie d'adversaires va se dresser devant nous et nous combattre avec des arguments tirés de l'observation des phénomènes de l'animisme. Il est vrai que nous faisons un pas en avant, car si l'on nous objecte les pouvoirs transcendants de l'esprit humain, c'est reconnaître qu'il existe comme individualité distincte du corps, ce que les psychologues précédemment cités refusent absolument d'admettre.

Depuis un siècle, les magnétiseurs ont annoncé que certains de leurs sujets jouissent pendant le somnambulisme, de facultés surnormale, qu'ils peuvent par exemple voir des événements qui se passent au loin, lire dans des livres non ouverts, décrire avec exactitude ce que contient une boîte fermée, en même temps que d'autres obéissent à des ordres mentaux que rien dans l'aspect du magnétiseur ne pouvait leur faire connaître. Tous ces phénomènes ont été constatés rigoureusement, un très grand nombre de fois, par des expérimentateurs sérieux, mais la science officielle niait avec opiniâtreté ces faits, se trouvant dans l'impossibilité de les expliquer avec ses théories matérialistes.

Il arrive trop souvent que l'on sacrifie les résultats positifs de l'observation lorsqu'ils ne rentrent pas dans le cadre des idées préconçues. Heureusement, cet ostracisme commence à disparaître. Il s'est formé, depuis 1882, en Angleterre, une *Société de recherches psychiques* qui compte parmi ses membres des notabilités scientifiques de premier ordre, comme l'éminent physicien William Crookes, le célèbre naturaliste Alfred Russel Wallace, Olivier Lodge, tous les trois membres de la Société Royale ; des professeurs, des psychologues, etc. Des enquêtes sévères ont été conduites pendant de longues années avec les précautions les plus minutieuses pour éviter les causes d'erreurs. On trouve dans les vingt-trois volumes publiés jusqu'à ce jour des documents nombreux, circonstanciés, relatifs aux expériences et aux observations recueillies et vérifiées soigneusement par les investigateurs, de sorte que l'on peut affirmer aujourd'hui que la clairvoyance, la suggestion mentale, la télépathie sont des phénomènes naturels, au même titre que tous ceux qui ne se produisent pas constamment. Les aurores boréales, les orages

magnétiques, les éruptions volcaniques, l'apparition des comètes, etc., ne sont pas des événements journaliers, on ne les reproduit pas à volonté, mais leur rareté relative n'est pas un argument contre leur authenticité, nous en fournirons les preuves pour notre sujet.

Ceci compris, des savants comme MM. Lombroso en Italie ; Gurney, Sidgwick et Podmore en Angleterre ; Hartmann en Allemagne, etc, nous disent : Vous admettez que l'automatisme naturel est produit par une espèce d'hemi-somnambulisme, donc le sujet peut posséder quelques-unes des facultés que vous reconnaissez au somnambule, de sorte qu'un fait inconnu signalé par l'écriture peut avoir été acquis au moyen de la clairvoyance du sujet ou lui avoir été transmis par suggestion mentale ; par conséquent, il n'est pas démontré qu'une intelligence supra terrestre soit nécessaire pour expliquer cette révélation, puisqu'elle peut provenir du médium lui-même. Cette argumentation renferme évidemment une part de vérité et nous constaterons qu'il faut en tenir compte pour expliquer certains cas ; mais ici encore il est sage de se tenir en garde contre la manie de généraliser trop vite, car dans la multitude des faits observés il en existe un grand nombre qûi sont rebelles à cette interprétation.

On ne peut nier que ce soit une étude difficile, celle qui a pour objet de différencier certainement les productions de l'animisme et du spiritisme, mais elle n'est pas impossible ; nous chercherons à donner les indications nécessaires pour arriver à ce résultat.

C'est en analysant scrupuleusement toutes les manifestations spirites de certains médiums, que des savants, incrédules pendant longtemps, furent cependant convertis Le doc. R. Hodgson, le professeur Hyslop, Olivier Lodge, le professeur William James, F. W, H. Myers, fort au courant de toutes les causes qui peuvent intervenir, ont fini par être convaincus de l'action des Esprits et ils l'ont courageusement avoué, ne craignant pas de rendre hommage à la vérité. Nous aurons donc à examiner attentivement quel rôle peuvent jouer dans les communications reçues par l'écriture automatique : 1° La mémoire latente ; 2° la clairvoyance ; 3° la lecture de pensée ; 4° La suggestion orale et mentale ; 5° La télépathie ; 6° La prémonition et 7° enfin les souvenirs des vies antérieures.

Cette étude impartiale doit être faite par les spirites eux-mêmes pour montrer à leurs adversaires qu'ils ne redoutent

aucune discussion. C'est bien à tort qu'on les a traités de sectaires qui ferment les yeux à l'évidence pour conserver leurs chimères. Ce sont des calomnies répandues pour discréditer l'immense portée du spiritisme, mais elles ne sauraient l'atteindre, car ses adeptes recherchent avant tout la vérité. Nous ne devons pas craindre de nous engager dans la critique méthodique des communications ; ce n'est qu'en suivant cette voie que nous constituerons la véritable science des rapports entre les vivants et les morts.

« Le spiritisme, dit Allan Kardec, ne pose en principe absolu que ce qui est démontré avec évidence, ou ce qui ressort logiquement de l'observation. Touchant à toutes les branches de l'économie sociale, auxquelles il prête l'appui de ses propres découvertes, il s'assimilera toujours toutes les doctrines progressives, de quelque ordre qu'elles soient, arrivées à l'état de *vérités pratiques*, et sorties du domaine de l'utopie, sans cela il se suiciderait ; en cessant d'être ce qu'il est, il mentirait à son origine et à son but providentiel. Le spiritisme marchant avec le progrès ne sera jamais débordé, parce que si de nouvelles découvertes lui démontrent qu'il est dans l'erreur sur un point, il se modifiera sur ce point ; si une nouvelle découverte se révèle, il l'accepte ».

Nous avons le devoir de rejeter les phénomènes douteux, c'est-à-dire qui ne sont pas nettement attribuables aux esprits, pour ne retenir que ceux qui sont inattaquables. Nous serons obligés de citer souvent les auteurs qui ont écrit sur ces matières, et pour laisser toute leur valeur aux arguments présentés, nous les reproduisons textuellement, de même que les récits de phénomènes qui gagnent à être connus en entier.

Une fois la part faite, aussi large que possible, à toutes les objections motivées et après une élimination soigneuse de tous les cas contestables, nous possédons encore une masse énorme de documents authentiques qui échappent, par leur nature même aux discussions précédentes. Telles sont, par exemple, les dictées de longue haleine obtenues par des ignorants, traitant de sujets historiques, scientifiques ou littéraires, tout à fait en dehors et au-dessus de leurs connaissances. Les histoires de Jeanne d'Arc et de Louis XI écrites par une fillette de quatorze ans, l'achèvement d'un roman de Dickens dû à un jeune mécanicien sans instruction, ou les réponses de Mme d'Espérance sur la théorie mathématique du son, montrent à l'œuvre des intelligences autres que celles

des médiums. Les communications données en des langues inconnues de l'écrivain et correctement écrites ne peuvent certainement pas provenir de son cerveau, pas plus que les autographes qui reproduisent fidèlement l'écriture de personnes mortes depuis longtemps. Que diront encore les négateurs ou les partisans de la sub-conscience de ces écritures produites par des illettrés ou des nourrissons qui ont peine à tenir le crayon ? Sans doute ils auront pour ressource suprême de nier toujours, mais devant la bonne foi des témoins, l'accumulation des faits, la généralité des phénomènes, l'évidence finit par s'imposer même aux plus sceptiques, à moins de récuser tout témoignage humain.

On voit que, même en se restreignant aux exemples typiques, les documents ne font pas défaut ; mais les communications qui ne présentent pas des caractères aussi nets d'intervention spirituelle ne sont pas pour cela dépourvues d'intérêt,

Que l'on ne s'y trompe pas, en faisant intervenir la suggestion mentale ou la télépathie dans l'explication des phénomènes, on restreint peut-être le champ du spiritisme, mais c'est pour l'ouvrir plus grand à l'animisme, c'est-à dire à l'action de l'âme en dehors de son organisme physique. Si l'on démontre irréfutablement que la transmission de la pensée est possible ; si, d'autre part, la télépathie étudiée par des savants non spirites, présente des cas où l'hypothèse de l'hallucination doit faire place à celle d'un dédoublement de celui qui se fait voir, — soit parce que l'apparition déplace des objets matériels, ou est vue par plusieurs témoins, ou effraye des animaux, ou peut être photographiée, — le spiritisme triomphe, puisqu'il a, depuis son origine, indiqué cette possibilité qui met en relief l'indépendance de l'esprit vis-à-vis du corps. Ce qui n'est dans ces exemples qu'une séparation momentanée de l'âme et du corps devient à la mort un état définitif, et si déjà, pendant la vie, l'âme sortie de son enveloppe corporel agit sur la matière, se fait voir ou se communique à un médium, l'induction nous autorise pleinement à supposer qu'elle en fait autant quand elle est rentrée tout à fait dans l'espace.

La physique moderne, celle de la matière radiante, des rayons X, des ondes hertziennes ; le magnétisme, l'hypnotisme, la suggestion verbale ou mentale, la clairvoyance, la télépathie et le spiritisme, toutes ces connaissances nouvelles conduisent irrésistiblement l'homme vers l'invisible et l'au-delà. Le positi-

visme étroit de notre époque, en refusant de s'occuper de ce qui ne tombe pas sous les sens, croyait avoir relégué l'âme des spiritualistes dans le royaume des chimères, et voici que ses adeptes sont contraints d'en constater la réalité. « La question de la survivance de l'homme est une branche de la psychologie expérimentale », dit M. F. W. Myers, un des membres les plus savants de la *Société de Recherches psychiques*. Ce sera l'éternel honneur des spirites de l'avoir compris. Méprisés, calomniés, anathématisés, traités de charlatans ou d'hallucinés, ils ont persévéré avec une énergie sans égale dans leurs affirmations, ils en sont récompensés aujourd'hui par la joie d'avoir imposé au public lettré la discussion de leurs théories.

La lutte est ardente et sera probablement longue, car les préjugés religieux ou scientifiques ont la vie tenace, mais insensiblement l'évidence s'impose. Nous avons maintenant la conviction que la grandiose certitude de l'immortalité deviendra une vérité scientifique, dont les conséquences bienfaisantes se faisant sentir dans le monde entier, changeront les destinées de l'humanité.

Paris, le 25 février 1900.

GABRIEL DELANNE.

Première Partie

Le Phénomène Spirite et l'écriture Automatique des Hystériques

RECHERCHES

Sur la Médiumnité

CHAPITRE I

La médiumnité mécanique

SOMMAIRE : *Le spiritisme est une science d'observation. — Le médium est l'instrument nécessaire pour établir des rapports entre les hommes et les esprits. — Influence de l'organisme sur les manifestations. — Automatisme de l'écriture. — Le cas du Dr Cyriax. — Les explications des savants : Taine, Dr Carpenter, Carl du Prel, Hartmann, Aksakof. — Les différents genres d'écriture. — En cercle, en spirale, à rebours. — L'écriture en miroir. — Différentes écritures du même médium. — Les cas du révérend Stainton Mosès, de Mansfield, de Kate Fox, de Mme Piper. — Ecritures entremêlées et en langues étrangères. — Il faut étudier les caractères qui séparent l'écriture automatique de celle produite par les esprits, désignée sous le nom d'écriture mécanique.*

On a souvent accusé les spirites de crédulité invétérée, et si les critiques ont eu parfois raison dans des cas particuliers, il n'est pas juste d'englober tous les adeptes dans cette réprobation. La vérité, au contraire, c'est que la plupart des partisans du spiritisme ne sont arrivés à la conviction qu'après avoir étudié longuement les phénomènes, vaincu leurs préjugés, et

s'être persuadé expérimentalement que l'existence des esprits est une réalité indiscutable. Il en est des spirites comme de toutes les collectivités, il s'y trouve des intelligences à divers degrés de développement ; les uns, faute de discernement et d'éducation scientifique, acceptent sans contrôle les assertions les plus invraisemblables qui leur parviennent par le canal des médiums; les autres cherchent à se rendre compte des faits, en les analysant dans leur mode de production et au point de vue de leur valeur intellectuelle. On peut compter parmi ces derniers les hautes intelligences qui ont été conquises dernièrement au spiritisme, tant par une patiente investigation que par l'évidence irréfutable des manifestations.

Le moment est venu de mettre à profit les nombreux travaux que nous possédons sur le sujet, et de tenter un essai d'explication scientifique de la médiumnité, en utilisant les documents fournis par tous les chercheurs. Nous aurons donc recours aussi bien aux études des psychologues, des membres de la *Société des recherches psychiques* ou des hypnotiseurs, qu'à celles des spirites proprement dits.

Essayons d'abord de bien comprendre ce qu'est un médium. Dans les sciences d'observation, on est très vite arrêté lorsqu'on ne dispose que de ses sens pour étudier les phénomènes. C'est grâce à l'invention d'instruments particuliers à chaque ordre de faits que l'homme est arrivé à connaître d'une manière plus précise l'univers et ses lois. La lunette, le télescope, l'analyse spectrale ont fondé l'astronomie positive. Le microscope a permis de découvrir les infiniments petits et de suivre la nature organique jusque dans ses intimes profondeurs. La physiologie doit ses progrès à un outillage délicat et toujours plus perfectionné, de même que la physique et la chimie sont arrivées à réaliser des merveilles, par l'emploi de moyens mécaniques d'une puissance véritablement prodigieuse.

Le domaine philosophique a été élargi à son tour dans de notables proportions par la psychologie expérimentale, c'est-à-dire par une méthode qui adjoint au sens intime, à l'analyse introspective, l'étude des phénomènes de la vie qui ont en même temps un aspect physiologique et un corrélatif psychique. Parmi les procédés employés, le somnambulisme hypnotique a donné le moyen de procéder à des expériences ; toutes les modalités de la sensibilité, de la mémoire ou de la volonté ont pu être soumises, ensemble ou séparément, à des investigations variées,

à de véritables manipulations, de manière à jeter un jour tout nouveau sur leur mécanisme et sur leurs relations réciproques. Le sujet hypnotique est l'instrument qui a rendu possibles ces découvertes.

Pour l'étude du monde spirituel, il nous faut également un instrument, un intermédiaire entre l'humanité terrestre et l'humanité posthume, nous l'avons trouvé : c'est le médium. Comme il possède un âme et un corps, il accède par l'une à la vie de l'espace, et par l'autre il se rattache à la terre, il peut servir de truchement entre ces deux mondes. Nous avons évidemment le plus grand intérêt à bien connaître ce transmetteur, afin de pouvoir en utiliser toutes les propriétés. Il est urgent de spécifier ce qu'il est capable de faire par lui-même, afin de ne pas confondre son action avec celle qui est exercée sur lui. Nous devons donc définir dans les phénomènes de la médiumnité : 1° la part qu'il faut faire à l'organisme matériel du sujet ; 2° celle qui est attribuable à son propre esprit ; 3° celle qui lui est étrangère, et dans ce cas, savoir si elle provient des assistants ou d'une intervention complètement indépendante.

Dès l'origine du spiritisme, ces distinctions ont été faites ; on les trouve très nettement indiquées dans l'œuvre d'Allan Kardec.

Influence de l'organisme

Nous savons que l'âme n'est pas une abstraction, un être immatériel, qu'elle est toujours associée à un substratum physique extrêmement subtil appelé périsprit. Mais précisément à cause du degré de raréfaction de son enveloppe, l'esprit ne peut agir directement sur la matière terrestre, il lui faut un intermédiaire. Pendant la vie, la force nerveuse est cette forme de l'énergie qui permet à l'esprit de mouvoir le corps, et par laquelle les sensations arrivent à l'âme.

Lorsque l'esprit, après la mort, habite dans l'espace, s'il veut déplacer un objet physique ou agir sur un être incarné, il doit emprunter cette énergie dont il est dépourvu, à un organisme vivant, capable de la lui fournir : le médium est ce générateur. Tout être humain apte à extérioriser sa force nerveuse, pourra servir de médium (1). La médiumnité n'est donc pas une faculté surnaturelle, un don miraculeux, elle dépend simplement d'une

(1) Voir sur ce sujet les recherches de William Crookes, et le livre de M. de Rochas : l'*Extériorisation de la motricité*.

propriété physiologique du système nerveux, elle n'a aucun rapport nécessaire avec la moralité ou le degré d'intelligence du médium On ne doit pas plus être surpris de rencontrer parfois des médiums indignes, que l'on est étonné de voir une bonne vue à des malfaiteurs, de l'adresse aux filous ou de l'éloquence à certains hommes politiques. Les esprits ont très souvent appuyé sur ce caractère physique de la médiumnité. A la demande faite par Allan Kardec, si le développement de la médiumnité est en rapport avec le développement moral du médium, il est répondu : (1)

« Non ; la faculté proprement dite tient à l'organisme ; elle est indépendante du moral ; il n'en est pas de même de l'usage, qui peut être bon ou mauvais, suivant les qualités du médium ».

A un endroit, l'esprit Eraste dit aussi :

« Nous l'avons déjà dit : les médiums, en tant que médiums, n'ont qu'une influence secondaire dans les communications des esprits ; leur tâche est celle d'une machine électrique qui transmet les dépèches télégraphiques, d'un point éloigné à un autre point éloigné de la terre. Ainsi, quand nous voulons dicter une communication, nous agissons sur le médium, comme l'employé du télégraphe sur son appareil... »

Dans la suite, nous verrons que l'émission de la force nerveuse est en relation directe avec l'état de santé du médium, et nous étudierons les variations qui résultent de cette cause, pour l'obtention des communications.

INFLUENCE DE L'ESPRIT DU MÉDIUM. — Depuis quelques années, des psychologues anglais et français ont prétendu expliquer l'écriture automatique des médiums par l'action de la subconscience du sujet, agissant à l'insu de la personnalité ordinaire. Il existerait ainsi, chez les médiums et les hystériques, une seconde conscience, inconnue de la première, qui aurait un caractère particulier et des connaissanees ignorées du sujet à l'état normal.

Ce moi désagrégé serait le seul auteur de l'écriture, et l'ignorance de l'écrivain relativement aux caractères que sa main trace, ne témoignerait nullement de l'intervention d'une intelligence étrangère. Nous étudierons en détail ces observations, pour en retenir ce qu'il y a d'intéressant au point de vue du mécanisme automatique de l'écriture, mais nous montrerons

(1) Allan Kardec. *Livre des médiums*, page 282.

que le caractère essentiel de la médiumnité mécanique ne réside pas dans l'action involontaire d'écrire, mais dans le contenu intellectuel du message ainsi obtenu.

Nous allons décrire d'une manière générale le phénomène de l'écriture mécanique, puis nous passerons en revue les particularités spéciales qui ont trait, soit au mécanisme de la communication, soit au contenu intellectuel des messages.

Automatisme de l'écriture

Parmi les nombreuses manifestations spirites, une des plus convaincantes pour celui qui en est l'objet, est sans contredit l'écriture mécanique, appelée aussi automatique. Sentir son bras agité de mouvements dont on n'est pas le maître ; voir sa propre main écrire sous l'influence d'une volonté que l'on sent n'être pas la sienne ; tracer sans interruption des pages entières dont on ignore le sens, c'est un fait bien propre à faire croire que l'on est sous l'influence d'une puissance étrangère, avec laquelle on désire faire plus ample connaissance. On n'arrive pas instantanément à ce résultat, il faut parfois de nombreux essais avant de pouvoir écrire couramment. Voici une instructive narration qui retrace fidèlement les phases par lesquelles on passe généralement. Elle est due au Dr Cyriax, directeur du *Spiritualistische Blaetter* (1).

L'auteur raconte que voulant se mettre à l'abri de toute supercherie, il avait résolu d'étudier en famille les tables tournantes. Il tint *vingt séances* sans obtenir de résultats, et il était sur le point d'abandonner son enquête, lorsqu'à la vingt et unième fois, il constata quelques mouvements. Cédons-lui la parole :

« Dans cette vingt et unième séance, je ressentis à l'improviste une sensation toute particulière, tantôt de chaleur, tantôt de froid; je perçus ensuite une sorte de courant d'air froid qui passait sur mon visage et sur mes mains, puis il me sembla que mon bras gauche s'endormait, comme on l'a dit ; mais l'impression était toute différente de celle de fatigue que j'avais ressentie dans les autres séances, et que je pouvais faire passer, soit en changeant la position, soit en remuant le bras, les mains ou les doigts. Actuellement, mon bras était pour ainsi dire paralysé, et ma volonté était impuissante à le faire bouger, pas plus que mes doigts ; j'eus ensuite le sentiment que quelqu'un

(1) Voir Gardy. *Cherchons*, page 164.

mettait mon bras en mouvement et, quelle que fût la rapidité avec laquelle il s'agitait, je ne parvenais pas à l'arrêter.

« Comme ces mouvements avaient de l'analogie avec ceux que nous faisons pour écrire, ma femme alla chercher du papier et un crayon, qu'elle mit sur la table ; tout à coup ma main s'empare du crayon et, pendant quelques minutes, trace des signes dans le vide avec une incroyable rapidité, en sorte que mes deux voisins étaient obligés de se jeter en arrière pour ne pas être atteints ; après quoi ma main s'abat brusquemment sur le papier, le frappe violemment et brise la pointe du crayon. A ce moment, ma main reposait sur la table, je comprenais fort bien que ma volonté avait été tout à fait innocente des mouvements que je venais d'exécuter, de même qu'elle n'était pour rien dans la phase actuelle de repos ; le fait est que je n'avais pas pu arrêter mes gestes et qu'à présent je ne pouvais pas davantage remuer le bras, qui restait insensible et comme s'il ne m'appartenait plus.

« Mais, lorsque le crayon taillé de nouveau fut remis à ma portée, ma main s'en saisit et commença à abîmer plusieurs feuilles de papier, le couvrant de grandes barres et de déchirures ; puis elle se calma et, à notre profond étonnement, se mit à faire des exercices d'écriture tels qu'on en fait faire aux enfants : des traits d'abord, des jambages, puis des N, M, A, C, etc., puis enfin l'O, sur lequel je restai longtemps, jusqu'à ce que la force qui animait mon bras fût parvenue à le faire mouvoir en cercle, toujours le même, avec une grande rapidité. Après cela, la force paraissant épuisée, l'agitation de mon bras cessa ; je sentis un nouveau courant d'air froid passant de nouveau à travers et sur ma main, et bientôt toute fatigue et toute douleur avaient disparu ».

Bien que le Dr Cyriax habitât l'Amérique au moment où il tentait ses premiers essais, sa description est tout à fait semblable à celle que fait Allan Kardec, des débuts de l'écriture mécanique. Voici, en effet, ce que dit le grand initiateur : (1)

« Le premier indice d'une disposition à écrire est une sorte de frémissement dans le bras et la main ; peu à peu la main est entraînée par une impulsion qu'elle ne peut maîtriser. Souvent elle ne trace d'abord que des traits insignifiants ; puis les caractères se dessinent de plus en plus nettement, et l'écriture finit par acquérir la rapidité de l'écriture courante. Dans tous les cas, il faut abandonner la main à son mouvement naturel, et n'apporter ni résistance, ni propulsion.

« Certains médiums écrivent couramment et avec facilité dès le début, quelquefois même dès la première séance, ce qui est assez

(1) Allan Kardec. *Livre des Médiums*, page 249.

rare ; d'autres font pendant assez longtemps des barres et de véritables exercices calligraphiques ».

Eugène Nus raconte aussi comment la médiumnité de l'écriture se développa chez son ami Brunier : (1)

Brunier devint plus tard ce qu'on appelle, dans le langage spirite, médium écrivain. Nous vîmes naître et se développer en lui cette faculté automatique : il prenait un crayon et laissait aller sa main, qui commença par tracer des lignes informes. Peu à peu, elle arriva à former des caractères à peu près nets, et enfin à écrire couramment...

Quand il prenait un crayon pour se livrer à ces exercices, sa main devenait une véritable machine, aux mouvements nerveux, saccadés, rapides, rapides surtout.

Je me rappelle ce crayon posant parfois une question à l'un de nous, et, quand la réponse n'arrivait pas prompte comme la pensée, s'agitant avec impatience, frappant convulsivement le papier qu'il maculait de petits points, et écrivant forcément : Mais répondez donc, Nus... réponds donc, Meray, je m'ennuie...

J'ai retrouvé tout récemment dans de vieux papiers martelés par son crayon, plusieurs pages ainsi écrites sans que son esprit en eût conscience, et qu'après les avoir tracées, il lisait avec autant de curiosité que nous.

Nous venons de constater que c'était aussi le cas du D[r] Cyriax. Nous lui rendons la parole :

« Le calme s'étant rétabli, nous levâmes la séance, heureux d'avoir constaté *la manifestation d'une force indépendante de notre volonté propre* et à laquelle il ne nous était pas possible de résister ; que cette force fût magnétique ou spirite, ou qu'elle provînt de l'activité inconsciente du cerveau, c'était une question réservée jusqu'à nouvel ordre ».

Nous remarquons par cette dernière phrase, que l'observateur était au courant des théories qui expliquent l'écriture automatique par la subconscience, qu'il nomme l'activité inconsciente du cerveau ; nous allons voir comment il acquit la conviction que l'influence qui le dirigeait lui était complètement étrangère.

« Quelque mince que fût le résultat obtenu, nous ne fûmes pas tranquilles avant d'avoir tenté d'autres expériences. Le lendemain soir, nous nous remettions à l'œuvre et, cette fois, l'attente ne fut

---

(1) Eugène Nus. *Choses de l'autre monde*, p. 123.

pas longue. A peine cinq minutes s'étaient-elles écoulées, que déjà je sentais l'air froid, et que la même sensation était éprouvée par mes collègues : puis survinrent des mouvements brusques et souvent douloureux de ma main gauche,qui frappait parfois, pendant plusieurs minutes de suite, le bord de la table à coups précipités avec une telle violence que je croyais devoir être écorché ; à ma surprise, je ne découvris pas ensuite la moindre blessure, et toute trace de douleur disparut comme par enchantement.

« Dès ce jour, ma médiumnité se développa rapidement. Je commençai à écrire de la main gauche, d'abord comme exercice ; puis vinrent des communications de différents esprits, et un soir je dessinai une corbeille de fleurs. Je dois dire que je suis très maladroit de la main gauche à l'état normal, ne sachant pas seulement m'en servir pour manger, à plus forte raison pour écrire ; quant au dessin, je m'y entends fort peu, même avec la main droite.

« J'avais maintenant acquis *la plus entière certitude* que la force qui écrivait et dessinait par mon entremise était indépendante de moi, et qu'elle devait résider dans une intelligence autre que la mienne, car, pendant ces manifestations, *je conservais toute ma lucidité* ; je ne ressentais aucun inconvénient, sauf en ce qui concerne mon bras gauche, qui, pendant toute la séance, ne semblait plus m'appartenir, et me faisait l'effet d'être utilisé par quelqu'un d'autre, à mon insu et contre ma volonté même. Mon esprit y était pour si peu de chose que, tandis que ma main écrivait, je pouvais faire tout à mon aise la conversation avec les autres personnes du cercle. Un collègue, qui assistait un jour à la séance, ayant voulu arrêter le mouvement de ma main et ayant, pour cela, placé ses mains de manière à faire porter sur la mienne tout le poids de son corps, n'y réussit pas du tout ; ma main poursuivit son travail avec force et régularité, tandis que c'est à peine si je sentais le poids des mains posées sur la mienne ».

Nous voyons par ce récit que le Dr Cyriax,d'après ses propres paroles, avait acquis la plus entière certitude que la force qui écrivait et dessinait par son entremise lui était absolument étrangère. Cet automatisme du bras et de la main, cette ignorance de la pensée qui s'inscrivait sur le papier, lui semblent une démonstration irréfutable de l'intervention d'une autre intelligence que la sienne. Eh bien ! si l'on en croit certains psychologues qui ont étudié cette question, ces deux caractères ne démontrent nullement qu'il y ait en jeu un autre agent que le Docteur lui-même, car c'est un personnage caché en lui, une seconde personnalité dont il ne soupçonne pas l'existence, qui

est la cause qui fait mouvoir sa main, et l'intelligence qui se distingue de la sienne. Voici quelques remarques de ces observateurs sceptiques.

Les Savants

D'après Taine, il peut parfaitement arriver qu'il se produise chez certains sujets un dédoublement mental spontané qui crée deux personnalités distinctes, lesquelles s'ignorent, tout en existant simultanément. Voici comment il expose cette curieuse hypothèse : (1)

« Les manifestations spirites elles-mêmes nous montrent la co-existence, au même instant, dans le même individu, de deux volontés, de deux actions distinctes, l'une dont il a conscience, l'autre dont il n'a pas conscience et qu'il attribue à des êtres invisibles.

« J'ai vu une personne qui, en causant, en chantant, écrit sans regarder son papier, des phrases entières, sans avoir conscience de ce qu'elle écrit. A mes yeux, sa sincérité est parfaite ; or, elle déclare qu'au bout de la page elle n'a aucune idée de ce qu'elle a tracé sur le papier : quand elle lit, elle en est étonnée, parfois alarmée. L'écriture est autre que son écriture ordinaire. Le mouvement des doigts et du crayon est raide et semble automatique. L'écrit finit toujours par une signature, celle d'une personne morte, et porte l'empreinte de pensées intimes, d'un arrière-fond mental que l'auteur ne voudrait pas divulguer. Certainement on constate ici un dédoublement du moi, la présence simultanée de deux séries parallèles et indépendantes, de deux centres d'action, ou, si l'on veut, de deux personnes morales juxtaposées dans le même cerveau ; chacune a une œuvre et une œuvre différente, l'une sur la scène, l'autre dans la coulisse ».

Il nous serait facile de montrer que l'écrivain fait une pure hypothèse qui ne s'appuie sur aucune démonstration. Il semble avoir considéré que la croyance aux Esprits ne méritait pas même une discussion, aussi donne-t-il son argument d'une seconde personnalité, sans prendre la peine de la justifier autrement que par son affirmation. Si d'autres faits tirés de l'étude du magnétisme et de l'observation des cas de personnalités multiples n'étaient venus donner un appui à cette manière de voir, nous l'aurions passée sous silence, car il existe un grand nombre de cas qu'elle n'explique pas, comme nous le

(1) Taine. *De l'intelligence*. Tome I, p. 16.

verrons par la suite ; mais elle a pris un caractère sérieux, depuis que des recherches très nombreuses sont venues lui donner une apparence de vérité, c'est pourquoi nous avons le devoir d'étudier attentivement ce que l'on a appelé l'automatisme psychologique, la sub-conscience, le moi subliminal, etc.

En Angleterre, le Dr Carpenter (1) a formulé une théorie sur ce qu'il nomme la *cérébration inconsciente*, laquelle a été employée souvent pour expliquer les communications spirites ; malheureusement, comme le fait remarquer Alfred Russel Wallace (2), le savant docteur n'a pas cité un seul des phénomènes bien attestés de clairvoyance qui établissent l'insuffisance de son hypothèse.

En Allemagne, Carl du Prel et Hartmann sont partisans de l'inconscient, c'est-à-dire d'un second *moi*, différent de la personnalité ordinaire, lequel reste inconnu pendant la durée de notre vie et possède, par la clairvoyance et le dédoublement, des connaissances que nous ne pourrions jamais acquérir par les sens. Avec la théorie de ce *second moi*, il nous faut supposer que cette *moitié cachée* de nous-même, tandis qu'elle a des facultés supérieures aux nôtres, ne sent même pas qu'elle fait partie de nous ; ou, si elle le sait, elle ment avec persistance, puisque, dans l'immense majorité des cas, elle adopte un nom distinct et se donne pour une individualité ayant vécu ici-bas.

A son tour, notre cher défenseur Aksakof, adoptant en partie ces idées, écrit : (3)

1) Il existe dans l'homme une conscience intérieure, *en apparence* indépendante de la conscience extérieure et qui est douée d'une intelligence et d'une volonté qui lui sont propres, ainsi que d'une faculté de perception extraordinaire ; cette conscience intérieure n'est ni connue de la conscience extérieure ni contrôlée par elle ; elle n'est pas une simple manifestation de cette dernière, car ces deux consciences n'agissent pas toujours simultanément (d'après M. Hartmann, c'est une fonction des parties moyennes du cerveau ; suivant l'expérience d'autres personnes, c'est une individualité, un être transcendantal. Nous laisserons de côté ces définitions ; il nous suffit de dire que l'activité psychique de l'homme se présente comme *double* : activité consciente et activité inconsciente, — extérieure et intérieure, — et que

(1) Carpenter. *The principles of mental physiology*.
(2) Wallace. *Les miracles et le moderne Spiritualisme*, pp. 99 et 147.
(3) Aksakof. *Animisme et spiritisme*. p. 472.

les facultés de cette dernière surpassent beaucoup celles de la première).

2) L'organisme humain peut agir à distance, en produisant un effet non seulement intellectuel ou physique, mais plastique même dépendant, selon toutes les apparences, d'une fonction spéciale de la conscience intérieure. Cette activité extra-corporelle est indépendante, semble-t-il, de la conscience extérieure, celle-ci n'en a pas connaissance, ne la dirige pas.

Nous verrons, après avoir étudié les faits, que toutes ces hypothèses peuvent se concilier parfaitement en admettant que l'âme, dégagée de l'organisme, jouit de pouvoirs plus grands — clairvoyance, dédoublement, etc. que dans l'état ordinaire, et que c'est en rentrant dans son corps que le souvenir de ce qu'elle vient de faire est perdu ; mais au moment où elle exerçait ses facultés elle était consciente, et c'est l'oubli de ce qui se passe pendant le dégagement qui a fait croire à deux individualités distinctes et indépendantes.

Nos savants français ne vont pas si loin que Carl du Prel et Hartmann ; ils se bornent à l'étude des phénomènes observés chez les hystériques, soit à l'état normal, soit pendant l'hypnose, et encore en négligeant volontairement tout ce qui n'a pas une explication strictement matérialiste, de sorte qu'ils concluent à une désagrégation de la conscience qui se fractionnerait en personnalités secondaires, co-existantes avec le moi normal, et produisant tous les phénomènes que l'on ne peut pas attribuer à la conscience ordinaire. Avant d'analyser leurs travaux, il n'est pas inutile de connaître les formes multiples de l'écriture mécanique ; en observant toutes ces bizarreries, on comprendra mieux la complexité du problème.

Les différents genres d'écritures

On ne doit pas ignorer que l'on peut écrire inconsciemment soit en tenant une plume ou un crayon comme d'habitude, soit en posant la main sur une petite planchette supportée par trois pieds, dont l'un est remplacé par un crayon. Alors, sans intervention volontaire de la part de l'opérateur, le léger instrument se met en mouvement et trace des lettres ou des dessins compliqués. Ce procédé a été très en usage il y a une quarantaine d'années et il est encore fort usité en Angleterre et en Amérique. Voici un récit qui décrit bien le phénomène : (1)

(1) *Revue Spirite*. 1878, p. 248. Nous connaissons l'auteur de ce récit, professeur de haute valeur et d'une sincérité absolue.

Je tiens à rappeler que je ne m'étais décidé à recourir au Spiritisme qu'en désespoir de cause et à bout d'hypothèses raisonnablement permises, me semblait-il, sur la nature et la provenance des phénomènes dont j'ai parlé (Mouvements d'objets sans contact). Je n'étais donc rien moins que disposé, en tentant l'aventure d'expériences médianimiques, à me payer de résultats équivoques. La planchette qui devait nous servir était disposée de façon à ce qu'il fût à peu près impossible à la main, légèrement appuyée sur le bord inférieur, de ramener en arrière le crayon fixé à l'autre bout. Or, dès que ma femme l'effleura du doigt, elle se mit en marche, débutant par des zigzags et des courbes en tous sens, comme exercices préparatoires, eût-on dit, puis bientôt se mit à écrire couramment. Quant à moi, je n'en obtins jamais une panse d'a. Particularité à noter, les réponses demandées, étaient *le plus souvent tracées en spirales* ou *circulairement,* parfois *en lettres renversées.* L'auteur, quel qu'il fût, *semblait se plaire à vaincre les obstacles et à donner des preuves de sa dextérité graphique.* Mais prenons que cela ne prouve rien et mettons ces tours d'adresse sur le compte de l'électricité (ou de l'inconscient) développant chez le médium un talent qu'il ne soupçonnait pas. Toutefois une difficulté se présente. Si en pareil cas l'électricité (ou l'inconscient) combiné avec le désir du médium joue le rôle que lui attribuent les incrédules, comment expliquer, par exemple, l'arrêt immédiat et définitif de la planchette après des réponses comme celles-ci :

« A demain, au revoir, assez pour aujourd'hui ; je suis obligé de vous quitter ». Comment expliquer les refus catégoriques de répondre à certaines questions ? Il n'y a alors désir qui tienne, instances ou dépit des questionneurs qui fassent, la planchette ne fonctionne plus, et si une heure leur a été fixée pour la reprise de l'entretien, ce n'est qu'à l'heure dite qu'elle se décide à se remettre en mouvement. J'ai constaté cela nombre de fois dans le cours de nos expériences à deux personnes.

M. Aksakof, qui a une si grande expérience en ces matières, arrive aux mêmes conclusions (1).

« Toutes les conditions étant absolument les mêmes, il arrive souvent qu'à une séance donnée, alors qu'on ne souhaite que d'assister aux phénomènes obtenus dans la séance précédente, on n'obtient aucun résultat, pas le moindre mouvement de la table ou du crayon que tient le médium, il est notoire que souvent un désir intense ne fait que nuire aux manifestations.

« Les manifestations, s'il s'en produit, ne peuvent se conti-

---

(1) Aksakof. *Animisme et Spiritisme,* p. 281.

nuer au gré des assistants. Ainsi lorsque l'esprit qui se manifeste par une communication écrite annonce qu'il a fini, le crayon s'arrête, — ou il tombe de la main du médium, si celui-ci est en transe,—et vous renouvellerez vainement vos questions. la main ne remue plus, De même dans une séance à effets physiques, dès que la fin est annoncée (par exemple par les mots *c'est fini,* comme c'était l'usage dans la famille Fox (*Missing Link* p. 53), la table redevient immobile, et c'est en vain que vous y resterez, que vous tenterez de la faire mouvoir : plus un son, plus un mouvement ne se produit. »

M. William Howitt, un des écrivains estimés de l'Angleterre, dit dans une lettre adressée au R. B. H. Forbes : (1)

Je connais plusieurs personnes qui écrivent, dessinent ou peignent, sans aucun effort de leur part, quelques unes n'ayant jamais appris le dessin. J'ai écrit un volume entier sans avoir besoin d'y penser, et d'une façon toute mécanique ; j'ai exécuté une série de dessins circulaires remplis de petits sujets, tous différents les uns des autres, les cercles étant formés aussi régulièrement qu'un compas aurait pu le faire; pourtant ils étaient simplement faits au crayon. Des artistes auxquels je les fis voir déclarèrent qu'une faculté nouvelle se révélait en moi ; mais hélas, la faculté a disparu, comme pour prouver qu'elle n'appartenait pas *à moi*. Les dessins subsistent, mais je ne serais pas capable d'en faire une seule copie, même si ma vie en dépendait.

Un de nos parents a dessiné des choses charmantes et très extraordinaires, ainsi que des légendes écrites de la même façon mécanique et involontaire ; de sorte que la plupart de ces dessins sont accompagnés de notes explicatives dont chaque ligne a un sens profond. J'ai vu la plus grande partie des manifestations produites par MM. Home, Squire et autres. J'ai vu des mains d'Esprits, je les ai touchées à plusieurs fois. J'ai vu de l'écriture tracée par les Esprits sur du papier posé avec un crayon sur le parquet.

Un M. Salgue, d'Angers, écrivait aussi en 1868 (2) :

Nous avons, dans un cercle privé, une jeune dame, médium écrivain de la plus haute puissance, dont nous aimons à faire usage la moitié du temps, car ce qu'elle écrit, au moyen de la corbeille, avec une rapidité effrayante, est incontestablement le produit des Esprits, surtout quand les écrits se fond en rond, en spirales ou commencés par la dernière lettre du dernier mot d'une phrase, allant de droite à gauche.

---

(1) *Spiritual Magazine*, septembre 1862. Traduction française dans la *Revue Spiritualiste*, 1862, p. 296.

(2) *Revue Spiritualiste*, 1858, p. 401.

Les caractères de l'écriture ne sont pas toujours tracés normalement comme nous venons de le constater, et c'est un fait qui se produit assez fréquemment pour avoir attiré l'attention des observateurs. M F. W. H. Myers dit à ce sujet : (1)

Quelquefois le mot ou message qui est écrit devient inintelligible; il peut être abandonné alors comme non sens, mais un minutieux examen postérieur montrera qu'il y a une méthode dans cette confusion apparente : le mot est simplement épelé *à rebours*. Par exemple tiun pour nuit, etc.

Dans la *Revue Spirite* (2) nous avons un témoignage analogue de M. le colonel Devolluet, observation qu'il fit avec son sujet Amélie :

Pendant que nous causons avec ces dames, Amélie tient toujours le crayon et appelle notre attention sur une phrase en langue étrangère qu'elle vient d'obtenir. Notre surprise est extrême, mais bientôt nous remarquons le mot *euq* et *ej* qui se répètent, le premier trois fois, le second deux fois, et nous sommes sur la voie : *c'était de l'écriture renversée* dont Amélie n'avait jamais entendu parler. La traduction était « Que voulez-vous que je vous fasse pour vous faire plaisir ? Chers amis, que je vous aime ! »

Revenons maintenant à M. F. W. H. Myers :

A côté de l'écriture à rebours déjà décrite, l'automatiste produira quelquefois uue forme d'écriture renversée, d'une manière beaucoup plus complexe, c'est-à-dire que pour la lire il faudra *regarder à travers le papier devant une lumière ou le tenir devant un miroir*. Je connais une dame qui faisait de grossiers dessins automatiques, de grossières figures égyptiennes (intéressantes à un autre point de vue, mais étrangères à mon sujet immédiat). Parmi ces figures, se trouvait nn cartouche avec ce qui semblait une inscription hiéroglyphique. Cette dame et ses amis prenant la chose très au sérieux, se donnèrent beaucoup de mal pour déchiffrer ces caractères d'après les analogies égyptiennes, sans pouvoir y parvenir. Quelques mois plus tard, une personne au courant de l'écriture automatique tint le papier devant la fenêtre et lut facilement ce qui était un nom anglais en *écriture au miroir*.

Un de nos amis, bien connu, me cite un cas où la *première* expérience d'écriture automatique était de cet ordre ; le voici : Une de nos sœurs, mariée à un clergyman, essayait de me persuader que toute écriture dite automatique, n'était d'une façon inconsciente quelconque que l'acte du médium par la main duquel elle s'obtenait et pour preuve elle dit : « Si je tenais un crayon, ma main n'écrirait jamais

(1) Myers, *Proceedings. Automatic writting*, 1885.
(2) *Revue Spirite*, 1878, p. 365.

rien, à moins que je ne le veuille ». Elle prit un crayon et du papier ; bientôt sa main commença à se mouvoir en dépit de tous ses efforts pour la retenir, et après nombre de griffonnages en cercles et en zigzags, produisit quelque chose qui ressemblait à de l'écriture, mais que personne ne put déchiffrer. Elle ne s'en occupa plus, mais au bout de quelque temps l'un de nous suggéra qu'elle pouvait avoir écrit à rebours et tenant le papier devant une glace on vit ces mots très lisibles : « Pas bon, mon nom est Herman ». Avant que ce fût écrit, elle avait demandé au supposé esprit de dire son nom et s'était moquée de son apparente inhabilité à répondre. Aucun de nous ne se rappelle avoir connu un vivant ou un mort de ce nom. »

ALGERNON JAY.

De son côté, M. Aksakof signale le même phénomène : (1)

Voici un fait, dit-il, que je tiens de première main, de notre écrivain bien connu Wsevolod, Solovioff qui me l'a donnée par écrit :

C'était au commencement de l'année 1882. Je m'occupais à cette époque d'expériences de magnétisme et de spiritisme, et depuis quelque temps, j'éprouvais une étrange impulsion qui me poussait à prendre un crayon dans la main gauche et à écrire ; et invariablement, l'écriture se faisait très rapidement et avec beaucoup de netteté, en *sens inverse*, de droite à gauche, de sorte qu'on ne pouvait la lire qu'en la tenant devant une glace ou contre le jour...

Parfois l'écriture mécanique, sans présenter ces étrangetés graphiques, varie chez le médium de manière à se différencier profondément de sa propre écriture, suivant les individualités qui se servent de ce moyen pour nous transmettre leurs idées. De bons exemples nous en sont fournis par le révérend Stainton Mosès dans son livre *Enseignements Spiritualistes*. (2)

Le Révérend Stainton Mosès (A. Oxon) était un des écrivains les plus remarquables du spiritisme anglais, et l'on peut dire que par son élévation de pensée, la rectitude de son jugement, ses connaissances scientifiques et la pureté de sa vie, il a su inspirer une sympathie universelle.

Dans son ouvrage, nous assistons à la lutte qui s'établit, dès l'origine, entre le médium et les intelligences qui se manifestaient par son intermédiaire. Tout imbu des enseignements étroits de la théologie protestante, l'écrivain s'élève d'abord énergiquement contre les idées nouvelles

---

(1) Aksakof. *Animisme et Spiritisme*, p. 476.
(2) Stainton Mosès. *Enseignements Spiritualistes*, p. 21 et suiv.

qu'il reçoit. Il discute, il ergote, il tente de réfuter ses instructeurs spirituels ; mais insensiblement il est obligé de convenir que la raison, la logique ne sont pas de son côté, et après bien des luttes, il finit par adopter le nouveau credo, plus conforme à la justice et à la bonté de Dieu, que lui apportent ses invisibles correspondants. Il existe entre l'esprit du révérend Stainton Mosès et les êtres qui signent : Doctor, Impérator, Prudens, etc., de telles différences, que l'on ne peut scientifiquement attribuer ces personnalités distinctes à des dédoublements inconscients de la personnalité du médium. D'ailleurs, à différentes reprises, ces intelligences lui ont révélé des faits absolument inconnus de lui et de tous les assistants, lesquels ont été ensuite reconnus absolument exacts. Nous y reviendrons plus tard (1). Chacun des interlocuteurs spirituels se caractérisait par une écriture spéciale, qui était sa marque propre, son cachet d'individualité.

Les premières communications, dit-il, furent toutes de style uniforme, écrites en petits caractères et signées *Doctor* (l'instructeur). Pendant les années qui ont suivi, la forme de ces messages n'a jamais varié. N'importe où ni quand il écrivait, son écriture restait identique, *subissant moins de changements que la mienne dans la dernière décade*. Le tour de phrase restait le même, bref, *on se sentait en présence d'une individualité bien déterminée*. Pour moi, il est quelqu'un, avec ses particularités mentales et morales aussi nettement définies que celle des êtres humains avec lesquels je suis en contact, si, en vérité, je ne lui fais pas tort en le comparant à eux.

Après un certain temps, des communications vinrent d'autres sources : *elles se distinguèrent chacune par sa propre écriture* et des traits personnels de style et d'expression, qui, une fois assumés, restèrent invariables. J'en arrivais à pouvoir dire de suite qui écrivait, en jetant les yeux sur la calligraphie.

Mais malgré ces différences graphiques et intellectuelles entre les diverses communications, le révérend Stainton Mosès n'était pas homme à se contenter d'un examen superficiel ; son esprit méthodique le portait à rechercher la part que son intelligence pouvait prendre au phénomène, et il nota ses impressions de la manière suivante :

Il est intéressant de savoir si mes propres pensées n'ont pu exercer une influence quelconque sur les sujets traités dans les communica-

---

(1) Voir : Troisième partie, chapitre IV.

tions. J'ai pris une peine extraordinaire pour prévenir une telle éventualité. Au début, l'écriture était lente et je devais la suivre des yeux, mais dans ce cas même, les idées n'étaient pas miennes. Du reste, les messages prirent bientôt un caractère sur lequel je ne pouvais avoir de doutes, *puisque les opinions énoncées étaient contraires à ma façon de penser*. Je m'attachai à occuper mon esprit pendant que l'écriture se produisait : j'en arrivais à lire un ouvrage abstrait, à suivre un raisonnement serré, tandis que ma main écrivait avec une régularité soutenue. Les messages ainsi donnés couvraient de nombreuses pages, sans corrections ni fautes de composition, dans un style souvent beau et vigoureux. Je ne suis cependant pas embarrassé de convenir que mon propre esprit était utilisé, et que ce qui était dicté pouvait dépendre *dans la forme*, des facultés mentales du médium. Autant que je le sache, on peut toujours retrouver la trace des particularités du médium dans les communications ainsi obtenues. Il ne peut guère en être autrement. Mais il reste certain que la masse des idées qui passèrent par moi était hostile, opposée dans son ensemble à mes convictions établies ; de plus, en plusieurs occasions, des informations auxquelles j'étais assurément étranger, me furent apportées, claires, précises, définies, faciles à vérifier et toujours exactes. A beaucoup de nos séances, des esprits venaient et frappaient sur la table des renseignements sur eux-mêmes, très nets, que nous vérifiions ensuite. J'en ai reçu ausssi, à plusieurs reprises, par l'écriture automatique.

Comme il est facile de le voir, le révérend Stainton Mosès est un investigateur méthodique dans lequel on peut avoir confiance, et puisqu'il déclare être sûr que les communications ne sont pas de lui, soit pour l'écriture, soit pour le fond ; qu'il affirme que les intelligences qui ont dirigé sa main lui ont indiqué des choses exactes qu'il ignorait, il faut admettre que les esprits se manifestent, malgré l'ennui que cela peut causer à ceux qui voient ainsi tomber leurs négations fantaisistes.

La théorie d'un dédoublement du moi, donnant naissance à un personnage secondaire, est ici manifestement insuffisante, car ce n'est plus une seule individualité qui se montre, mais plusieurs, dont chacune a son caractère spécial, lequel s'accuse non seulement par une écriture particulière, mais encore par un style qui se maintient pendant des années, toujours identique à lui-même. Peut-on concevoir la coexistence de tant de personnalités séparées et si différentes chez un individu jouissant de l'intégralité de ses facultés normales ? Pour expliquer tous les faits que nous devons à l'observation spirite, il faudrait étendre encore davantage les pouvoirs de cette subconscience et supposer qu'elle est capable d'agir, simultanément et sans le savoir,

en dehors et en dedans de l'organisme du médium. En voici une preuve que nous devons à W. Crookes : (1)

Il a été déjà prouvé que ces phénomènes spirites sont gouvernés par une intelligence. Il est très important de connaître la source de cette intelligence. Est-ce celle du médium ou bien celle d'une des personnes qui sont dans l'appartement, ou bien cette intelligence est-elle en dehors d'eux ? Sans vouloir me prononcer positivement sur ce point, je puis dire que, tout en constatant que dans bien des cas la volonté et l'intelligence du médium ont paru avoir beaucoup d'action sur les phénomènes, j'ai observé aussi plusieurs cas qui semblent montrer d'une manière concluante l'action d'une intelligence extérieure et étrangère à toutes les personnes présentes. (2) L'espace ne me permet pas de donner ici tous les arguments qu'on peut mettre en avant pour prouver ces assertions, mais parmi un grand nombre de faits, j'en citerai brièvement un ou deux.

En ma présence, plusieurs phénomènes se sont produits en même temps, et le médium ne les connaissait pas tous. Il m'est arrivé de voir Mlle Fox écrire automatiquement une communication pour un des assistants pendant qu'une autre communication sur un autre sujet lui était donnée pour une autre personne au moyen de l'alphabet et par *coups frappés*, et pendant tout ce temps le médium causait avec une troisième personne, sans le moindre embarras, sur un sujet tout à fait différent des deux autres....

Nous pouvons rapporter encore quelques témoignages de la même catégorie, empruntés à différents auteurs dignes de toute créance.

Je me souviens très exactement, dit le Dr Wolfe (3) qu'un jour M. Mansfield, tandis *qu'il écrivait des deux mains en deux langues*, me dit : « Wolfe, connaissez-vous en Colombie un homme qui a

---

(1) W. Crookes, *Recherches sur le Spiritualisme*. p. 160 et suiv. *Cas particuliers semblant indiquer l'action d'une intelligence extérieure.*

(2) Je désire que l'on comprenne bien le sens de mes paroles : Je ne veux pas dire que la volonté et l'intelligence du médium s'emploient activement d'une manière consciente ou déloyale à la production des phénomènes, mais bien qu'il arrive quelquefois que ces facultés semblent agir d'une façon inconsciente.

(Note de W. Crookes).

(3) Dr Wolfe, *Startlings facts in modern spiritualism*. Cincinnati 1874. p. 48, cité par Aksakof.

nom Jacobs ? » Je répondis affirmativement. Il continua : « Il est ici et désire vous annoncer qu'il a quitté sa dépouille mortelle ce matin. » J'eus la confirmation de cette nouvelle. Le fait s'est passé à une distance de quelques centaines de milles. Quelle explication peut-on donner de cette triple manifestation intellectuelle ?

Le révérend J. B. Fergusson témoigne d'un fait semblable. (1) Un cas analogue qui s'est produit en Angleterre est rapporté dans les *Proceedings* de la *Société de recherches psychiques.* En Amérique, R Hodgson, l'un des membres les plus éminents de cette société, en expérimentant avec Mrs Piper, a pu suivre avec elle le développement de la médiumnité automatique. Nous donnons ici un extrait de son mémoire paru dans les Proceedings, (2) il nous familiarise avec les phases diverses que peut présenter le phénomène.

Observations de M. R. Hodgson sur la médiumnité de Mme Piper

Le premier cas d'écriture automatique qu'il me fut donné d'observer par moi-même se produisit le 12 mars 1892.

L'assistant, qui était une dame, avait apporté, comme moyens d'épreuve, divers objets, entre autres une bague qui avait appartenu à Annie D***.

Phinuit (3) donna des renseignements sur cette dame et prononça le nom d'Annie, puis, au moment où la séance allait se terminer, la main droite de Mme Piper se mit doucement en mouvement jusqu'à ce qu'elle se fût élevée au-dessus de la tête. Le bras sembla se fixer avec rigidité dans cette position, comme contracté par un spasme, tandis que la main était agitée d'un tremblement rapide. Phinuit s'écria à plusieurs reprises : « Elle tient ma main » et ajouta : « Elle veut écrire. » Je plaçai un crayon entre les doigts et un block-notes sur la tête, au-dessous du crayon. Aucune écriture ne se produisit jusqu'à ce que sur l'indication de Phinuit de prendre la main, je la saisis avec fermeté, à son point de jonction avec le poignet, arrêtant ainsi ses tremblements ou vibrations. Elle écrivit alors : « Je suis Annie D*** (le nom fut exactement donné)... Je ne suis pas morte... Je ne suis pas morte, mais vivante..... je ne suis pas morte.... le monde... au revoir... je suis Annie D***. » Les doigts lâchèrent le

(1) Rev. Fergusson. *Supra mundane Facts.* Londres 1865, p. 57. cité par Aksakof.

(2) *Proceedings.* 1887. p. 222.

(3) Phinuit était une personnalité invisible se manifestant par la voix de Mme Piper et se donnait pour un docteur français, mort au milieu du XIXe siècle.

crayon et Phinuit commença à murmurer : « Abaissez ma main. Abaissez ma main. » Le bras resta encore contracté quelques instants dans la même position, puis enfin, doucement et comme avec une certaine difficulté, il retomba sur le côté, et Phinuit sembla bien en avoir repris possession.

Avant ce fait, j'avais bien vu Phinuit écrire un peu, mais je ne savais pas qu'un autre agent se fût jamais emparé de la main, tandis que Phinuit se manifestait en même temps. Depuis cette époque, j'ai appris de Miss A. M. R., dont j'ai décrit dans mon premier rapport quelques expériences avec Mme Piper, que son ami H***, dont elle parle comme ayant écrit pendant qu'il possédait le corps du médium, en l'absence de Phinuit, écrivit plusieurs pages, le 23 mai 1891 et Miss R*** a retrouvé la note qu'elle avait rédigée à ce sujet : « Ecrit tandis que Phinuit occupait le corps ; mais H*** dit qu'il a saisi, dirigé la main et écrit ceci »:

Les semaines suivantes, pendant plusieurs autres séances, beaucoup d'écriture fut obtenue tout à fait par le même procédé, en tenant toujours le block-notes sur le sommet de la tête et il était évident que Phinuit éprouvait beaucoup moins de difficultés. Le 29 avril 1892, j'approchai une table sur laquelle le bras droit de Mme Piper put se poser sans fatigue et j'émis l'opinion que la main pourrait écrire sur la table au lieu de le faire sur la tête. Cependant le bras reprit encore sa position avec la main au-dessus de la tête, Phinuit disant que Georges Pelham (1) allait écrire. Peu à peu, sur ma demande répétée que le bras reprit la nouvelle position et aussi en usant d'une force assez considérable, la résistance diminua devant les instances réitérées que je faisais, en répétant : « Il faut que vous écriviez sur la table ; » je parvins à abaisser le bras et, à partir de ce moment, l'écriture se produisit de façon habituelle avec le bras appuyé plus ou moins sur une table placée à la droite de Mme Piper.

Lorsque le bras est saisi en vue d'écrire, de même qu'au moment où Phinuit prend possession du corps, il se produit un certain nombre de mouvements spasmodiques, très violents dans quelques cas, rejetant pêle-mêle de la table crayons et block-notes et qui exigent l'intervention d'une notable force pour être réfrénés. Quelquefois, mais assez rarement, l'écriture est interrompue par un mouvement spasmodique du bras, la main se raidissant violemment et se renversant sur le poignet. Au bout de peu de temps, qu'on peut apprécier par des

---

(1) Georges Pelham est le pseudonyme d'un ami de M. Hodgson, mort accidentellement quelques mois auparavant, et qui a fourni — pendant la transe de Mme Piper — les détails les plus circonstanciés permettant d'établir son identité intellectuelle et morale. Nous reviendrons dans la suite sur l'observation de ce cas remarquable.

secondes plutôt que par des minutes, le spasme se détend et la main recommence à écrire. Phinuit n'a pas besoin de cesser de causer pendant que la main écrit. Dans un cas, en ma présence, Phinuit écoutait la lecture du rapport sténographié d'une précédente séance, faisant ses observations, ajoutant des détails aux faits rapportés, *et en même temps la main écrivait* librement et avec rapidité *sur d'autres sujets*, répondant aux questions d'une autre personne, amie de l'esprit désincarné qui se servait de cette main du médium. Ceci dura plus de vingt minutes.

Dans un autre cas, auquel je n'assistai pas, j'ai appris que Phinuit, pendant plus d'une heure, parla d'une façon particulièrement rapide et animée, avec plus de volubilité qu'il n'avait l'habitude de le faire, donnant la réplique à plusieurs jeunes filles qui étaient présentes à la séance, et *pendant tout ce temps la main écrivait sur d'autres matières*, donnant des réponses à une autre personne.

Le seul qui ne conserva évidemment pas sa présence d'esprit, fut l'assistant auquel la main répondait et auquel celle-ci reprocha de ne pas prêter assez d'attention à la conversation.

J'ai souvent constaté que tandis que Phinuit causait avec une personne et la main avec une autre, tous deux, pendant une très courte interruption, s'adressaient en même temps à moi; jamais cette double action n'a manqué de se produire à ma demande, quand Phinuit était présent et que la main était au pouvoir d'un autre esprit. Dans tous les cas où la main écrit indépendamment de Phinuit, la faculté d'entendre siège manifestement dans la main, pour celui qui la dirige, tandis que Phinuit entend certainement toujours par la voie normale. Ce déplacement évident de sensibilité fera l'objet d'une étude dans la seconde partie de mon rapport.

Les communications écrites dont nous parlons ne se présentent pas toujours comme venant de la même personne et il ne s'en produit pas à toutes les séances. Lorsqu'il en survient une, elle est ordinairement attribuée à quelque ami décédé de l'assistant. J'aurai à revenir plus loin sur les particularités présentées par l'écriture en elle-même. Pour le présent, qu'il me suffise de dire *qu'elle varie beaucoup d'aspect selon le degré d'excitation*, si on peut ainsi parler, du communicant, selon l'habitude plus ou moins grande qu'il a déjà acquise, et probablement aussi selon bien d'autres conditions qu'on ne peut citer qu'à titre d'hypothèses. Il semblerait, en outre, que jusqu'à ce qu'on l'en instruise d'une façon quelconque, la quasi-personnalité qui guide la main ignore qu'elle écrit. Sous ce rapport, la façon d'être du communicant semble surtout indiquer une vive préoccupation de transmettre ses idées à l'assistant.

Je suis absolument certain qu'il en est ainsi, quelle que soit la théorie que l'on adopte sur l'identité du communicant, qu'il soit ce qu'il prétend être ou simplement une autre couche de la conscience

de Mme Piper, se considérant elle-même comme une intelligence étrangère.

Peu après ce début de l'écriture, il m'arriva de constater que la main gauche pouvait écrire et même *que les deux mains écrivaient et que Phinuit parlait, tout en même temps, sur des sujets différents, avec des personnes différentes.* Je fis remarquer à Phinuit que je ne désespérais pas de voir un jour chaque doigt et chaque orteil agir sous autant d'agents distincts, tandis qu'il continuerait à diriger la voix.

Le 24 février 1894, ce que nous appelions le contrôle « E » écrivit parmi d'autres remarques sur certains médiums : « Dans les cas de ce genre, il n'y a aucune raison qui s'oppose à ce que divers êtres spirituels puissent exposer leurs idées en même temps au moyen du même organisme. » Je présentai alors mon projet d'expériences sur les deux mains, en disant que je me proposais d'organiser un jour une expérience dans laquelle « E » se servirait d'une main et Georges de l'autre, mais que pour le moment je n'avais pas pris les dispositions nécessaires pour faire une tentative de ce genre.

A la séance suivante, le 26 février 1894, étant seul et ne m'attendant à rien, un essai, couronné seulement d'un succès fort limité, fut fait tout à fait au début de la séance, pour écrire avec les deux mains indépendantes. Le 18 mars 1895, m'étant fait accompagner dans ce but par Miss Edmunds, je tentai un second essai qui obtint un résultat beaucoup plus satisfaisant. Sa sœur décédée écrivit avec une main, Georges Pelham avec l'autre, tandis que Phinuit causait le tout simultanément et sur des sujets différents. La main gauche n'écrivit, il est vrai, que fort peu de chose. Ce qui sembla surtout provoquer ce résultat est que la main gauche n'était nullement adaptée au rôle de machine à écrire.

Quelquefois, peu de temps avant que la main se mette à écrire, Phinuit nous annonce que quelqu'un vient pour « causer avec vous-même ». D'autres fois la main est saisie, s'agite convulsivement en tous sens, tandis que Phinuit, inconscient de ce qui se passe, cause sans interruption avec un assistant, même lorsque l'écriture a commencé.

Voici un exemple frappant de ce fait : à une séance où une dame était engagée à fond dans une conversation toute personnelle avec Phinuit sur le compte de ses parents, et où j'étais présent et assistant, car je connaissais intimement cette dame et toute sa famille, la main fut saisie avec une grande douceur, pour ainsi dire, subrepticement, et écrivit à mon adresse une communication très personnelle, se présentant comme venant d'un de mes amis décédés, qui n'avait aucune relation quelconque avec la dame qui évoquait, absolument comme si un visiteur entrait dans un salon où causeraient deux personnes qui lui seraient étrangères, mais où il rencontrerait également un de ses amis, à l'oreille duquel il viendrait murmurer une com-

munication, de façon à ne pas troubler la conversation des deux premiers.

Cependant, quand survient un nouveau communicant, Phinuit demande souvent à l'évocateur de lui parler (à celui qui écrit) quoique Phinuit ne se refuse nullement à engager aussi la conversation, lorsqu'on le lui demande. Il semble même préférer qu'il en soit ainsi ; mais si l'évocateur paraît attacher surtout son attention à la main, Phinuit fait généralement quelque remarque énigmatique : « Je l'aiderai. » ou bien : « Je l'aiderai à se tirer d'affaire. » D'autres fois, Phinuit demandera de lui donner un objet quelconque, de façon à tenir quelque chose qui fixe son attention et je l'ai vu, au milieu d'une séance tandis que l'écriture suivait son cours, laisser échapper tout à coup une remarque à propos de cet objet. Dans certains cas, Phinuit peut sûrement être tiré de son silence,en causant à l'oreille, et reprend la conversation, tandis que l'écriture continue imperturbablement sans temps d'arrêt.

Comme on le voit, nous sommes fort loin ici des cas simples signalés par Taine ou par les observateurs qui ne se sont pas donne la peine de compulser la riche bibliothèque spirite. Nous terminons cette revue écourtée par un cas récent qui résume en quelque sorte tout ce que nous venons de voir dans des observations particulières ; il nous paraît nécessiter absolument, pour être compris, l'intervention d'intelligences étrangères au médium (1).

Le récit de ce curieux phénomène a été communiqué au colonel Malvotti et par celui-ci à M. Cavalli, avec les protestations les plus sérieuses de sincérité. Dans une séance où assistait le narrateur, se présentèrent plusieurs esprits : un frère mort depuis plusieurs siècles, un Français, la mère du narrateur, la grand'mère de sa femme et autres. Comme expérience, ils demandèrent à communiquer en même temps. Le médium narrateur, fonctionnaire de l'Etat, qui pour ce motif même ne peut donner son nom, numérota les feuilles du papier, puis il écrivit ; il se trouva que la première communication, commencée à la ligne 1, se continuait à la ligne 5, à la ligne 12, à la ligne 15, etc., toutes les lignes furent écrites dans l'ordre 1,2,3,4, etc. et lorsque l'on voulait lire en suivant cet ordre, on ne trouva aucun sens à la page d'écriture. Mais en suivant l'ordre marqué par les esprits, on trouva de belles communications. Mais voici le plus curieux : La première communication était écrite *en latin* , la seconde *en français* ; la troisième *en italien* ; la quatrième en *italien retourné* (il fallait lire en sens inverse, de droite à gauche) ; la cinquième, encore en ita-

(1) *Il Vessillo Spiritista* — Décembre 1898, p. 3. Traduit dans *La Lumière* n° de mars 1899.

lien, *mais il fallait commencer par la dernière ligne d'en bas et remonter pour la lire*. Puis suivit une série de prédictions qui se sont réalisées, entr'autres celle d'une maladie grave du médium. Est-ce le subsconscient qui a fait ce tour de force ? C'est bien douteux et il est plus rationnel de recourir à l'hypothèse spirite, qui d'ailleurs n'exclut pas l'hypothèse du subconscient.

Nous pourrions ajouter à cette liste d'autres récits dans lesquels l'intervention d'intelligences étrangères au médium est évidente ; nous les retrouverons dans la suite, lorsque nous étudierons les communications écrites dans des langues inconnues du médium ou par des enfants en bas âge et des illettrés. En ce moment, nous devons chercher tout d'abord si l'écriture automatique peut être obtenue par le médium lui-même par suite d'une certaine disposition psycho-physiologique, puis, lorsque nous aurons constaté que cela est possible, il nous faudra discerner les caractères qui séparent l'écriture automatique subconsciente de celle qui provient nécessairement d'une autre source.

Les auteurs français qui ont traité cette question dans leurs études sur l'hypnose et l'hystérie n'ont fait qu'effleurer ces problèmes et se sont contenté d'analogies grossières, sans aller jusqu'au fond du sujet. Nous avons le devoir de ne pas les imiter, c'est pourquoi nous allons passer de suite à l'examen des travaux de MM. Binet et Pierre Janet qui ont conquis une certaine notoriété dans ce genre de recherches.

Il existe une confusion entre les phénomenes automatiques et les véritables communications spirites qu'il importe de ne pas laisser plus longtemps s'accréditer dans la science. On peut certainement constater chez certaines personnes l'existence d'une forme automatique de l'écriture, qui a pu prendre naissance à la suite d'essais tentés dans des séances spirites, ou dont on a provoqué la formation par un entraînement graduel avec des hystériques dans les hôpitaux. Mais ces formes frustres du phénomène ne sont pas comparables à la médiumnité, car celle-ci se distingue par des caractères spéciauxqui ne permettent pas de la confondre avec l'automatisme pur et simple. C'est ce que nous allons constater dans les deux chapitres suivants, en signalant les erreurs d'interprétations auxquelles ces curieuses expériences ont donné lieu.

CHAPITRE II

Etudes sur la personnalité et l'écriture des hystériques

SOMMAIRE : *Comment les psychologues contemporains envisagent la personnalité. — C'est une synthèse toujours variable des sensations qui arrivent par les sens. — Ce que l'on appelle l'inconscient. — La vie somnambulique et ses caractères. — Les recherches de M. Binet. — L'écriture automatique des hystériques. — Faut-il croire à l'existence d'un personnage sub-conscient? — Tout se comprend aussi bien par une maladie de la mémoire.*

La personnalité

Pour élucider le problème de l'écriture mécanique, il est de toute urgence que nous connaissions les faits que l'on a groupés sous les noms divers : d'automatisme psychologique, d'altérations de la personnalité, de désagrégation mentale, etc. En nous initiant aux recherches des psychologues contemporains, nous comprendrons mieux leur argumentation relative au sujet dont nous avons entrepris l'étude.

Après les travaux de MM. Ribot, Charles Richet, Beaunis, Binet, Pierre Janet en France ; de MM. Gurney et Myers en Angleterre ; de Carl du Prel en Allemagne, il semblerait bien que l'ancienne conception du moi, — restant identique pendant toute la durée de l'existence, — dût être profondément modifiée. La personnalité ne serait pas une unité, elle résulterait

d'une suite de phénomènes successifs, se rattachant les uns aux autres par la mémoire, lesquels par leur continuité, donneraient l'illusion d'être un tout cohérent, alors qu'ils ne seraient qu'une synthèse d'états de conscience, dont chacun se rattacherait directement à un état physique particulier de l'organisme, et plus particulièrement du cerveau.

De même qu'un charbon enflammé qui tourne très rapidement donne l'illusion d'un cercle de feu, par suite de la persistance des impressions lumineuses que chacun des points qu'il occupe successivement laisse sur la rétine, de même le moi ne serait constitué que de phénomènes séparés, distincts les uns des autres, dont l'agrégation peut varier, et varie en effet suivant l'état du système nerveux, jusqu'à constituer des personnalités secondaires qui succèdent au moi normal, et même qui peuvent co-exister avec lui. Voyons sur quelles observations se fonde cette théorie.

Notre personnalité psychique est constituée d'abord par une réunion, une coordination des innombrables actions nerveuses de la vie organique Le cerveau est le lieu où convergent finalement ces éléments et la couche corticale représente toutes les formes de l'activité nerveuse : viscérale, musculaire, tactile, visuelle, auditive, olfactive, gustative, motrice, significative. Toutes ces activités cérébrales ont entre elles des connexions innombrables, les unes innées, les autres créées par l'expérience ; elles présentent tous les degrés possibles du très stable au très instable, c'est un enchevêtrement extraordinaire, et si chaque action nerveuse était un son musical, on pourrait dire que la personnalité n'est que la mélodie que l'on perçoit au-dessus de l'accompagnement.

A vrai dire, cette comparaison est en partie défectueuse en ce sens que le moi est autre chose encore que la mélodie Celle-ci est indépendante de l'accompagnement ; elle pourrait exister sans lui ; tandis que le moi résulte de la solidarité, de la pénétration mutuelle et de la combinaison de certains de ces éléments.

Les sensations qui nous viennent sans relâche du monde extérieur et que nous percevons suivant la nature spéciale de nos appareils sensoriaux, sont accompagnées d'émotions, et forment par leur comparaison les jugements, par l ur association des pensées, que le langage rend de plus en plus abstraites. C'est la seconde source de notre richesse intellectuelle.

Malgré l'afflux incessant des sensations et la multiplicité des

états de conscience, il ne faudrait pas croire que notre personnalité est simplement une résultante, incessamment instable, de tous les éléments divers qui concourent à la former. La mémoire a un rôle des plus importants, car c'est elle qui assure la continuité de la vie psychique. Tous les états de conscience déterminés par les perceptions, les émotions, les idées les volitions, ne sont pas épars dans le cerveau ; ils se groupent entre eux pour former des composés complexes, mais tout en s'associant, ils conservent une liaison avec les régions du cerveau qui leur ont donné aissance Si l'on veut essayer de se représenter une bonne mémoire, on peut se figurer un grand nombre d'éléments nerveux (1) chacun modifié d'une manière particulière, chacun faisant partie d'une association, et probablement apte à entrer dans plusieurs, chacune de ces associations renfermant les conditions d'existence des états de conscience. La mémoire a des bases statiques et des bases dynamiques. Sa puissance est en raison de leur nombre et de leur stabilité.

Mais le moi n'est pas seulement une mémoire, un emmagasinement de souvenirs liés au présent, il est constitué également par un groupe régulier d'instincts, de tendances, de désirs qui proviennent de sa façon propre, spéciale, de réagir et qui forment ce qu'on appelle le caractère Tant que les conditions physiologiques ne varient pas dans de trop grandes proportions, la stabilité du moi se maintient ; mais l'évolution de la naissance à la mort entraîne nécessairement des changements. Suivant l'âge, les divers devoirs de la vie, les événements, les maladies, les excitations du moment, certaines tendances sont renforcées, tel ou tel complexus d'idées domine, le centre de gravité du moi se déplace, la personnalité change et devient autre.

« Les états de conscience, dit M. Ribot (2) ne sont pas des feux-follets qui s'allument et s'éteignent tour à tour ; il y a quelque chose qui les unit et qui est l'expression subjective de leur coordination objective. Là est la raison dernière de leur continuité...C'est l'organisme et le cerveau, sa représentation suprême,

---

(1) D'après Meynert, le nombre des cellules cervicales est d'environ 600 millions, et si l'on y ajoute les fibres commissurantes, on arrive à un nombre formidable d'éléments nerveux pouvant servir de bases physiques à tous les états de conscience imaginables.

(2) Ribot. *Les maladies de la personnalité,* pages 78 et 169.

qui est la personnalité réelle, contenant en lui les restes de tout ce que nous avons été et les possibilités de tout ce que nous serons. Le caractère individuel est écrit là avec ses aptitudes actives et passives,ses sympathies ou antipathies,songénie,son talent ou sa sottise, ses vertus et ses vices, sa torpeur ou son activité. Ce qui en émerge jusqu'à la conscience est peu au prix de ce qui reste enseveli, quoique agissant. La personnalité consciente n'est jamais qu'une faible partie de la personnalité physique. » (1).

L'Inconscient

La somme des états de conscience est en effet très inférieure à la somme des actions nerveuses — organiques et sensorielles — qui arrivent au cerveau. Pour préciser, pendant une période de cinq minutes il se produit en nous un défilé de sentations, sentiments, images, idées, actes. La science est en état de les compter, d'en déterminer le nombre avec une exactitude suffisante. Pendant le même laps de temps, chez le même homme, il se sera produit un nombre d'actions nerveuses bien plus considérable. La personnalité *consciente* ne peut donc être une représentation de *tout* ce qui se passe dans les centres nerveux : elle n'en est qu'un extrait, qu'une réduction (2).

Voici donc une première source d'impressions nerveuses arrivées au sensorium sans que la conscience ordinaire en ait été avertie, elles sont d'origine organique ; mais il en est qui proviennent de l'extérieur et qui sont enregistrées en nous sans que notre moi prenne la peine de changer ces sensations en perceptions. Chacun sait que si l'on est absorbé par la lecture d'un livre, on n'entendra pas la pendule sonner, on ne prêtera pas d'attention aux variations de la température ; en réfléchissant sur ce que l'auteur a voulu dire dans tel ou tel passage,

(1) Nous savons, nous, spirites, que le cerveau matériel n'est que la reproduction physique du périsprit. En substituant dans cette citation le mot périsprit au mot cerveau, nous serons tout à fait dans le vrai : car jamais les savants n'ont pu expliquer comment le cerveau, qui se détruit continuellement par l'usure qui résulte de son fonctionnement, pourrait conserver les traces de tous les états de conscience, depuis la naissance jusqu'à la mort. Le périsprit, au contraire, étant stable, garde intégralement tous les acquis psychiques, mais avec des états dynamiques différents : le souvenir n'étant que le passage d'un état psychique latent à un état dynamique actuel, c'est-à-dire plus vibrant. Voir notre ouvrage : *L'Evolution animique*, p.116 et suiv.

(1) Ribot. *Les maladies de la personnalité*, page 105.

on regardera sans les voir les objets environnants, en un mot, une très grande quantité de sensations passeront inaperçues, mais si elles n'arrivent pas jusqu'à la phase consciente, le phénomène physiologique de l'enregistrement n'en subsiste pas moins, il reste acquis et augmente la réserve d'impressions nerveuses non perçues.

Une autre source vient alimenter aussi ce que l'on a appelé l'inconscient ; c'est la rentrée à l'état latent d'une multitude d'états de conscience devenus inutiles et dont le nombre énorme serait une entrave insurmontable au fonctionnement de l'intelligence. Il est certain que toutes les connaissances que nous avons acquises par l'étude, l'observation ou l'expérience, ne peuvent co-exister avec le même degré d'intensité ; elles sont obligées de s'ordonner en séries, de s'associer à d'autres, pour laisser le champ libre à de nouvelles acquisitions. D'autre part, si pour atteindre un souvenir lointain il nous fallait remonter la série entière des termes qui nous en séparent, la mémoire serait impossible à cause de la longueur de l'opération. Il est donc nécessaire qu'une très grande quantité d'états de conscience rentrent à l'état latent, pour que la mémoire conserve toute sa vigueur.

Nous employons à dessein ce mot d'état latent, qui correspond à ce qu'on appelle l'oubli. L'oubli suppose à tort l'effacement absolu du souvenir ; on sait, par expérience, qu'il est loin d'en être toujours ainsi. Il suffit qu'une personne étrangère nous dépeigne avec précision les détails et les circonstances d'un fait que l'on supposait effacé, pour que celui ci revive dans la mémoire : « C'est vrai, s'écrie-t-on, je l'avais oublié ! » Le fait était donc simplement rentré à l'état latent.

Il existe enfin une dernière cause, et peut-être la plus importante, qui enrichit l'inconscient : c'est le travail de l'esprit pendant le repos du corps. Le souvenir de cette activité de l'âme ne subsistant pas ordinairement pendant la veille, il semble, lorsque les résultats de ce labeur nocturne arrivent à la conscience normale qu'ils soient engendrés par une intelligence étrangère. Les productions scientifiques, artistiques ou littéraires, en offrent de nombreux exemples. Comme ce sujet est des plus importants, nous allons citer quelques cas réunis par le Dr Gyel qui les a empruntés au Dr Chabaneix. (1)

---

(1) Dr Gyel. *L'être subconscient.* Page 22 et suiv. Alcan éditeur.

Les exemples d'activité subconsciente pendant le sommeil ou au réveil sont multiples On peut citer, d'après leurs propres déclarations, comme ayant observé et utilisé le travail psychique pendant le sommeil : *Condorcet, Franklin, Michelet, Condillac, Arago*. .

Voltaire raconte avoir rêvé une nuit un chant complet de *la Henriade*, autrement qu'il ne l'avait écrit. *Lafontaine* fit en rêve la fable des deux Pigeons Cardan dit avoir composé un de ces ouvrages tout entier en rêve, et *Maignan* aurait ainsi trouvé des théorèmes importants.

« J'ai eu souvent dans mes rêves, rapporte *Burdach*, des idées scientifiques qui me paraissaient tellement importantes qu'elles m'éveillaient. Dans bien des cas, elles roulaient sur des objets dont je m'occupais à la même époque, mais elles m'étaient entièrement étrangères quant à leur contenu. »

Le cas suivant de *Coleridge* est fort net :

« Coleridge s'endormit en lisant, et, à son réveil, il sentit qu'il avait composé quelque chose comme deux ou trois cents vers qu'il n'avait qu'à écrire. » Cinquante-quatre furent écrits sans effort et « aussi vite que la plume pouvait courir » ; mais ayant été interrompu par quelqu'un qui resta environ une heure pour une affaire, Coleridge, à sa grande surprise et mortification, trouva que, quoiqu'il eût encore un vague souvenir de l'ensemble général de sa vision, à l'exception de huit ou dix vers épars, tout le reste avait disparu. »

Nous verrons que si l'on avait connu à cette époque les phènomènes du somnambulisme, il aurait peut-être été possible de mettre le poète en sommeil, ce qui lui eût permis de retrouver son poème, resté dans les dessous de sa conscience, à l'état latent.

M *de Rosny* déclare qu'il a l'habitude de mettre à côté de son lit un crayon et du papier. et qu'il se réveille parfois en sursaut pour écrire des notes importantes Dans quelques cas, l'influence subconsciente dans le sommeil se traduit par un rêve hallucinatoire ; c'est ce qui eut lieu pour *Tartini* ; rêvant que le diable exécute sur son violon une sonate merveilleuse, il se réveille brusquement et l'écrit de mémoire.

Dans tous ces exemples le souvenir est conservé.mais dans la généralité des cas, l'oubli est la règle, et alors si le souvenir revient brusquement, il se traduit par cette sorte d'irruption soudaine que l'on nomme l'inspiration. On voit donc qu'il existe

dans le cerveau, ou plus exactement dans le périsprit, une masse énorme de sensations non perçues et d'états de consciences retombés à l'état latent, c'est-à-dire en dehors du champ de la conscience ordinaire ; mais ces matériaux ne sont pas perdus, ils survivent intégralement et l'on peut en fournir des preuves expérimentales par les phénomènes du somnambulisme.

La vie somnambulique

Si l'oubli des rêves est la règle générale dans la vie ordinaire, on peut dire que la même modification de la mémoire accompagne le sommeil produit par les pratiques du magnétisme ou de l'hypnotisme Il est d'observation courante : 1° que le sujet, pendant son état de veille, ne se rappelle aucun des événements qui se sont produits pendant le somnambulisme ; 2° qu'au contraire, mis en somnambulisme, il se souvient non seulement de tout ce qui s'est passé pendant ses sommeils antérieurs, mais encore des événements appartenant à son état normal.

« Le plus souvent, quand on met une personne en somnambulisme, dit M. Binet (1) on la laisse dans cet état pendant une heure et plus et on emploie ce temps à faire sur elle une foule d'expériences ; au réveil, le sujet ne se souvient de rien ; il est obligé de regarder à la pendule pour savoir combien de temps on l'a laissé en somnambulisme ; si on lui présente des personnes pendant son état second, il ne les reconnaît pas au réveil pour les avoir déjà vues ; si même on lui montre une lettre qu'on vient de lui faire écrire en somnambulisme, il peut bien reconnaître son écriture, mais il ne se souvient pas d'avoir écrit, et il ne peut pas dire un mot du contenu de la lettre. Il peut y avoir des exceptions, surtout chez les sujets dont le somnambulisme est léger, mais l'oubli reste la règle dans l'immense majorité des cas. « Le livre de la vie somnambulique se ferme au réveil et la personne normale ne peut pas le lire ».

Si le somnambulisme durait longtemps, un ou plusieurs jours, et que le sujet eût les yeux ouverts, une personne étrangère ne pourrait savoir qu'il est sous l'influence magnétique ou hypnotique. C'est ce qui a été observé dans les cas de somnambu-

---

(1) Dr Binet. *Les altérations de la personnalité*. Page 72. Bibliothèque Scientifique Internationale.

lisme spontané et les exemples de Félida (1), de Mlle R. L. (2), de Louis V (3) et à un autre point de vue, celui du sergent observé par le Dr Mesnet (4), sont des cas de personnalités successives qui ont ceci de particulier que la seconde connaît la première, alors que la réciproque n'est pas vraie.

Nous allons assister à présent à deux vies psychologiques différentes, qui semblent exister en même temps chez le sujet, et ce qui nous intéressera particulièrement, c est que précisément la seconde ne témoignera son existence que par l'écriture automatique. C'est à M. Gurney, psychologue anglais, que cette observation est due (5). Elle vient la première en date, et nous verrons que ce procédé a été suivi ensuite par MM. P. Janet et Binet, en faisant varier les méthodes pour l'obtenir. Suivons pour cette citation l'ouvrage de M. Binet (6).

Ecriture automatique

Les cas de personnalités alternantes, comme celui de Félida ou de Mlle R. L., montrent la séparation de deux existences psychologiques qui constituent, l'une la vie normale, l'autre le somnambulisme vigil. Lorsque la vie normale reprend son cours, tous les souvenirs, du somnambulisme sont effacés. Que devient donc cette seconde vie qui a sa caractéristique spéciale, c'est-à-dire des souvenirs, des émotions, des préoccupations qui lui sont propres ? L'expérience va nous révéler qu'elle peut subsister pendant l'état de veille, sans que le sujet normal en ait le moindre soupçon.

M Gurney a institué l'expérience suivante : On a dit un nom, cité un chiffre, raconté un fait, récité une poésie devant une personne qui est en somnambulisme artificiel ; et on ne lui a donné aucune suggestion particulière, relativement aux paroles qu'on a prononcées ; on réveille la personne ; elle ne se sou-

(1) Dr Azam. *Hypnotisme, double conscience et altération de la personnalité.* Paris 1887.

(2) Dr Dufay. *Revue scientifique.* 1876.

(3) Bourru et Burot. *La suggestion mentale et les variations de la personnalité.* Paris 1895.

(4) *De l'automatisme de la mémoire et du souvenir dans le somnambulisme pathologique.* (Union médicale, 21 et 23 juillet 1874).

(5) *Proceedings. Society for psychical Research.* 1887. page 294.

(6) Binet *Les altérations de la personnalité* pages 75 et suiv. Alcan éditeur.

vient de rien, comme c'est la règle. Ce n'est pas un oubli de complaisance, c'est un oubli véritable, et si profond, que malgré la promesse d'un souverain — moyen employé par M. Gurney comme critérium de sincérité — le sujet ne peut retrouver un mot de ce que l'on a dit devant lui quelques instants auparavant. Alors, on prend sa main, on place un crayon entre ses doigts, ou bien, ce qui revient au même, on lui fait poser la main à plat sur une planchette spéciale (celle usitée par les spirites) munie d'un crayon, et on lui cache sa main et l'instrument au moyen d'un grand écran interposé. En moins d'une minute la main s'agite, elle écrit, et ce qu'elle écrit, ce sont précisément les mots qu'on vient de prononcer devant le sujet en somnambulisme, et que son moi normal de l'état de veille ne connaît pas.

Le résultat de cette expérience est déjà curieux ; les conditions spéciales dans lesquelles on la produit le sont davantage. La main du sujet écrit et lui-même ne sait pas ce que sa main écrit ; alors même que sa main et son bras ne sont pas insensibles et peuvent ressentir pressions et piqûres, le sujet ne perçoit rien ; parfois, il arrive, avec un peu d'exercice, à sentir le mouvement et à en deviner la nature ; mais c'est une modification du phénomène qui résulte de ce que le sujet y applique son attention ; dès les premières expériences, il ne perçoit rien, et il y a des personnes qui, quoi qu'elles fassent, sont toujours inconscientes

L'expérimenteur anglais s'est attaché à bien montrer que c'est la vie somnambulique qui surgit au sein de la vie normale rétablie, et pour cela il a observé que si l'on remet le sujet en somnambulisme après l'expérience de l'écriture, il se rappelle non seulement les mots qu'il a écrits, mais encore il peut dire qu'il s'est servi de la planchette La mémoire relie les deux états et en démontre l'unité psychologique.

Comment expliquer ce fait ? M. Binet croit que c'est une démonstration évidente de l'existence simultanée de deux personnalités chez le sujet mais dont l'une — le moi normal — ignore le présence de l'autre. Il pense que ce dédoublement est dû à une division de la conscience :

La personne en expérience, dit-il, est revenue à l'état de veille ; elle a repris l'orientation ordinaire de ses idées ; en elle survit sans qu'elle en ait conscience, un reste de la vie somnambulique qu'elle vient de franchir. C'est une collection de phénomènes psychologiques

qui restent isolés de la conscience normale, et qui cependant sont doués de conscience ; ils forment une petite conscience à côté de la grande, un petit point lumineux à côté du grand foyer de lumière. »

Nous voici donc une première fois en présence d'un phénomène qui présente des analogies avec l'écriture médianimique. Ici, comme là, il y a automatisme de la main et inconscience du sens des caractères tracés Mais cette ressemblance est toute superficielle, car dans l'expérience de M. Gurney nous avons affaire à un sujet qui répète servilement ce qu'il a entendu et ceci sous l'influence d'une suggestion tactile. Nous verrons que la caractéristique de la médiumnité consiste en ce que le médium n'est pas hypnotisé à l'avance, et qu'il fait preuve de connaissances qu'il n'a jamais pu acquérir par l'intermédiaire des sens ; mais ce qu'il est intéressant pour nous d'étudier dans ce cas, c'est le mécanisme par lequel une idée latente arrive à se traduire extérieurement par l'écriture, à l'insu de la personnalité normale.

Nous voulons rappeler deux choses : 1° que le mécanisme de l'écriture est dû à une association stable de mouvements coordonnés du système nerveux, lesquels par leur répétition excessivement fréquente sont devenus machinaux ; 2° qu'une impulsion volontaire très faible peut le mettre en mouvement ; 3° que le souvenir de cette impulsion volontaire peut disparaître lorsque l'attention du sujet est détournée de l'acte qu'il accomplit. Si ces propositions sont exactes, il n'y aurait pas deux consciences co-existantes, mais une seule présentant deux phases successives, séparées par des mémoires différentes. Voici les faits sur lesquels nous nous appuyons.

Mécanisme de l'écriture

Nous savons tous qu'il faut une éducation assez longue pour apprendre à écrire Tout d'abord il est nécessaire de fixer dans le cerveau le souvenir de la forme des lettres, puis, en même temps, habituer les muscles du bras et de la main à tracer les dessins qui représentent ces lettres Il y a dans les premiers temps une incoordination générale. La représention graphique traduit mal la vision mentale Lorsqu'un enfant apprend à écrire, — dit Lewes — il lui est impossible de remuer sa main toute seule ; il fait mouvoir aussi sa langue, les muscles de sa face et même son pied. Tous, quand nous essayons pour la première fois un acte musculaire, nous dépensons une grande quantité d'énergie

superflue, que nous apprenons graduellement à restreindre au nécessaire. Il se forme dans les éléments nerveux correspondant aux organes moteurs, des associations dynamiques secondaires, de plus en plus stables par la répétition du même acte, qui s'ajoutent aux associations automatiques, primitives et permanentes. (1)

Plus un mouvement musculaire est renouvelé, moins il exige d'efforts pour se produire.

Toute impression (sur le système nerveux),dit M. Delbœuf,laisse une trace ineffaçable,c'est-à-dire que les molécules une fois arrangées autrement et forcées de vibrer d'une autre façon,ne se remettront plus exactement dans l'état primitif. Si j'effleure la surface d'une eau tranquille avec une plume, le liquide ne reprendra plus la forme qu'il avait auparavant ; il pourra de nouveau présenter une surface tranquille,mais les molécules auront changé de place,et un œil suffisamment pénétrant y découvrirait certainement l'événement du passage de la plume. Des molécules animales dérangées ont donc acquis par là un degré plus ou moins faible d'aptitude à subir ce dérangement. Sans doute,si cette même activité extérieure ne vient plus agir sur ces molécules, elles tendront à reprendre leur mouvement naturel : mais les choses se passeront tout autrement si elles subissent à plusieurs reprises cette même action. Dans ce cas elles perdront peu à peu la faculté de revenir à leur mouvement naturel et s'identifieront de plus en plus avec celui qui leur est imprimé, au point qu'il leur deviendra naturel à son tour et que plus tard elles obéiront à la moindre cause qui les mettra en branle. » (2)

Que l'on ne croie pas que ce sont là de simples théories, il existe des observations pathologiques qui montrent que ces explications sont exactes.

Les localisations cérébrales qui correspondent à la connaissance des lettres sont associées, par l'habitude, avec l'ensemble des groupements dynamiques qui président aux mouvements de l'écriture ; mais il peut arriver que la maladie détruise cette liaison, et alors on assiste à ce spectacle vraiment fantastique d'un homme qui écrit et qui ne peut pas lire son écriture — c'est la cécité verbale, — ou bien d'un homme qui sachant fort

---

(1) Voir l'étude très bien faite de ces associations dynamiques du système nerveux dans l'ouvrage de Ribot : *Les maladies de la mémoire*, p. 13 et suiv.

(2) Delbœuf. *Théorie générale de la sensibilité,* Etudes psychophysiques,page 60.

bien ses lettres, n'est plus capable d'en tracer une seule, alors même qu'il peut dessiner (Agraphie).

Il y a véritablement en nous un mécanisme très compliqué qui nous sert à tracer les caractères qui forment l'écriture, sans que nous pensions spécialement à la forme de chacune des lettres. Le mot vient à la pensée et la main l'écrit sans effort, avec l'orthographe nécessaire. C'est ce mécanisme qui opère sous l'influence de la suggestion tactile déterminée par la planchette ou par le crayon mis entre les mains du somnambule.

Normalement, c'est la volonté qui agit : lorsque nous avons l'habitude d'écrire il nous suffit de vouloir pour que la main obéissante traduise graphiquement notre pensée ; mais il peut arriver qu'involontairement, la main trace mécaniquement un mot que nous avons pensé. En voici la preuve :

La personne sur laquelle je fais l'expérience, dit M. Gley (1), prend une plume ou un crayon ; je lui dis de penser à un nom et que je vais, sans qu'elle me dise rien, bien entendu, écrire ce nom ; alors je lui saisis la main et, tenant celle-ci, et *paraissant* la diriger comme lorsqu'on apprend à écrire à un enfant, en réalité je la laisse aller, car c'est la personne même qui écrit le nom en question sans en avoir conscience. Inversement, on peut tenir soi-même la plume et se faire conduire la main par le sujet en expérience.La pratique toutefois m'a montré qu'on réussit mieux de la première manière. Une précaution utile à prendre consiste à faire fermer les yeux au sujet, ou à le prier de regarder droit devant lui ou en l'air, bref, ailleurs que sur le papier.

« J'ai réussi cette petite expérience sur un grand nombre de personnes d'âges divers et de l'un ou de l'autre sexe, de conditions sociales variées très bonnes en général.C'est dire qu'il n'y a pas à tenir compte d'un état plus ou moins morbide du système nerveux (hystérie, par exemple). Dans la plupart des cas, *les mouvements graphiques sont absolument* inconscients ; dans quelques cas,au bout d'un temps variable, mais toujours très appréciable, le sujet s'aperçoit qu'il exécute des mouvements ; ceux-ci cessent conséquemment d'être inconscients pour devenir involontaires. J'ai toujours réussi jusqu'à présent, et du premier coup avec les personnes qui savent un peu dessiner, à plus forte raison avec des peintres ou avec des sculpteurs ».

Nous voyons dans ce cas une idée agir sur le mécanisme de l'écriture, indépendamment de la volonté. L'idée a-t-elle donc en soi une force motrice ? C'est ce que pense M. Gley.

---

(1) Binet, *Les altérations de la personnalité*, page 205.

« Si les choses se passent ainsi, c'est, je crois, parce qu'il entre dans toute représentation mentale des éléments moteurs ; ceux-ci jouent pour la constitution et par suite dans le rappel de l'image, un rôle plus ou moins important suivant les individus. Quest-ce en particulier qu'un nom ! Il y a déjà longtemps que M. Charcot a montré de la façon la plus claire (voyez en particulier le *Progrès médical*, 1883) (1) que le mot est un complexus, constitué par l'association de quatre espèces d'images : auditive, visuelle, motrice d'articulation et motrice graphique.

« Mais chaque groupe d'images n'est pas également important chez tous les individus. On sait très bien que les uns ont plutôt des images auditives, les autres sont plutôt des visuels, suivant l'expression usitée aujourd'hui, les autres des moteurs. Penser à un nom pour les uns, c'est donc surtout, et pour quelques-uns même, c'est exclusivement entendre ce nom (image auditive) ; pour les autres c'est le voir ; pour d'autres encore, c'est le prononcer (image motrice d'articulation) et pour un dernier groupe, c'est l'écrire (image graphique). Que l'on n'oublie pas que pour beaucoup (les *indifférents*, comme les a appelés M. Charcot), les images des trois catégories peuvent être utilisées ».

Ainsi donc, il est bien exact qu'une pensée peut se traduire par l'écriture sans participation volontaire de la part de l'écrivain ; mais n'oublions pas que c'est grâce à une suggestion tactile exercée par l'opérateur qui pose sa main sur celle du scripteur. Sans cela l'expérience ne réussirait pas. J'aurais beau penser au mot homme et fermer les yeux en laissant ma main inerte sur le papier, elle ne se mettra pas d'elle-même en mouvement sans l'adjuvant d'une suggestion étrangère. Il en est de même dans le cas rapporté par M. Gurney : c'est sa volonté agissant sur le sujet qui a stimulé la pensée latente, laquelle s'est traduite par les mouvements de la planchette. Nous allons constater que ce sont des phénomènes semblables qui ont lieu dans les expériences instituées par M. Binet

Les recherches du Dr Binet

Exposons d'abord les faits et les déductions que M. Binet en a tirées, puis nous discuterons ses conclusions, principalement au point de vue de la dualité de conscience. (2)

---

(1) Voir aussi un article de M. Ribot dans la *Revue Philosophique* d'octobre 1879 ; un excellent chapitre de Maudsley : *La physiologie de l'esprit* ; la première partie du livre de M. Pierre Janet : *L'automatisme psychologique* ; enfin le livre de Ballet : *Le langage intérieur*.

(2) Binet. *Les altérations de la personnalité*. p. 81 et suiv.

L'auteur indique en premier lieu quelles sont les conditions les plus fréquentes où il croit que l'on peut observer la coexistence de deux *moi* distincts. Elles sont au nombre de deux.

La première est l'insensibilité hystérique. Si une partie du corps d'une personne est insensible, elle ignore ce qui s'y passe, et d'autre part les centres nerveux en relation avec cette région insensible peuvent continuer d'agir, comme cela a lieu dans l'hystérie ; il en résulte que certains actes, souvent simples, mais parfois très compliqués, s'accomplissent dans le corps d'un hystérique et à son insu ; bien plus, ces actes sont souvent de nature psychique et manifestent une intelligence qui sera, par suite, distincte de celle du sujet et constituera — selon M. Binet — un deuxième moi, coexistant avec le premier.

Une seconde condition peut amener la division de conscience ; ce n'est pas une altération de la sensibilité, c'est une attitude particulière de l'esprit, la concentration de l'attention sur un point unique ; il résulte de cet état de concentration que l'esprit devient distrait pour le reste, et en quelque sorte insensible, ce qui ouvre la carrière aux actions automatiques ; ces actions, en se compliquant comme dans le cas précédent, peuvent prendre un caractère psychique et constituer des intelligences parasites vivant côte à côte avec la personnalité normale qui ne les connaît pas.

Voyons donc ces deux conditions de soi-disant division de conscience. (1).

L'Insensibilité des Hystériques

On trouve chez un grand nombre d'hystériques, étudiées à l'état de veille et en dehors de leurs crises convulsives, un stigmate appelé jadis : *La griffe du diable*, qui est simplement une partie du corps insensible. Le siège et l'étendue de l'insensibilité hystérique sont très variables ; parfois, elle envahit le corps entier ; plus souvent elle n'occupe qu'une partie du corps, par exemple la moitié gauche, intéressant à des degrés divers la sensibilité générale, le toucher, le sens musculaire et les sens spéciaux de la vue, de l'ouïe, de l'odorat et du goût. Chez d'au-

(1) Nous demandons pardon au lecteur de l'aridité de ces descriptions, mais elles sont indispensables pour la clarté de la discussion de l'hypothèse de personnalités multiples, existant chez le même individu.

tres, l'insensibilité, dont la distribution ne s'explique par aucune particularité anatomique ou physiologique connue, se limite dans une petite région du tronc ou des membres et se présente, par exemple, sous la forme d'une petite plaque de la peau, qu'on peut piquer, pincer, brûler et exciter de la façon la plus énergique, sans éveiller la moindre sensation de douleur, sans même que le contact soit perçu.

Les signes auxquels on reconnaît l'anesthésie sont variés. Les principaux sont : 1° L'abaissement de température des parties non sensibles ; 2° l'absence d'hémorragie après les piqûres ; 3° La diminution de la force musculaire volontaire, mesurée au dynamomètre ; 4° la forme de la contraction musculaire ; 5° l'absence de fatigue ; 6° l'allongement du temps de réaction et 7° enfin l'absence de cris de douleur ou de mouvement de surprise lorsqu'on excite brusquement et fortement la région insensible, à l'insu du malade. Aucun de ces phénomènes n'a la valeur d'un signe constant ; mais la présence de quelques-uns est une sérieuse garantie pour l'observateur.

Les sujets du Dr Binet ont été choisis parmi ceux qui présentent une insensibilité superficielle et profonde, avec perte du sens musculaire. On prend ce sujet dans son état normal, pendant la veille, sans lui faire subir aucune préparation.

Le seul dispositif des expériences consiste à lui cacher la vue de son bras anesthésique, en le ramenant derrière son dos, ou en faisant usage d'un écran. Les choses étant ainsi disposées, il est facile — au moins dans certains cas — de provoquer, à l'insu du malade, des mouvements intelligents.

Commençons par l'étude des mouvements de répétition, ce sont les plus faciles à produire. Le bras insensible du sujet lui étant caché par un écran, on fait exécuter à ce bras, avec lenteur ou rapidement, un mouvement régulier, comme un mouvement de va et vient vers la bouche, ou bien on fait tourner l'avant-bras autour du coude, ou on anime un doigt de mouvements alternatifs de flexion ou d'extension. Si on abandonne alors brusquement le membre au milieu de sa course, on voit continuer le mouvement pendant un certain temps, qui varie avec les sujets ; chez les uns, le mouvement communiqué se prolonge très peu ; le poignet qui vient de fléchir plusieurs fois de suite se relève à peine quand on l'abandonne : le mouvement est si léger et si fugitif qu'à moins d'être averti on ne le remarquerait pas. Au contraire, chez d'autres malades, le

mouvement communiqué peut être répété plusieurs fois de suite, et même il arrive que la répétition a lieu plus de cent fois de suite sans interruption.

Dès qu'on met un crayon dans la main insensible, en le glissant entre le pouce et l'index, ces deux doigts se rapprochent pour serrer le crayon, et la main prend l'attitude nécessaire pour écrire. A ce moment, si on demande au sujet ce que l'on fait de sa main, il répond presque toujours : « Je ne sais pas ». Puis l'expérience commence.

On imprime au crayon un mouvement quelconque, par exemple un mouvement circulaire ; la main du malade, pendant cet acte, ne suit pas mollement celle de l'observateur , on éprouve au contraire une sensation particulière en la tenant : elle résiste un peu à certaines impulsions, surtout à celles qui déterminent un changement de direction ; mais, quand il s'agit d'un trait à continuer, c'est-à-dire d'une direction donnée à poursuivre, la main devance en quelque sorte le mouvement,comme si elle le devinait Bref,le mouvement qu'on réussit à lui communiquer ne peut pas s'appeler un mouvement passif, car la malade y collabore. S'il fallait user d'une comparaison, on dirait que l'expérimentateur dirige la main du malade comme un cavalier dirige un cheval intelligent.

On n'éprouve d'ailleurs cette sensation toute particulière que lorsqu'on a affaire à une malade qui est apte à répéter toute seule les mouvements graphiques communiqués. Chez les sujets qui ne reproduisent rien, la main reste molle et inerte, une vraie main de mannequin.

Après la communication du mouvement passif, on abandonne la main du malade, en ayant soin de laisser le crayon appuyé sur une feuille blanche. Chez quelques hystériques, la main tombe sur le côté dès qu'on l'abandonne ; chez d'autres, elle n'a pas cette flaccidité, elle reste en position, tenant correctement le crayon, comme si elle allait écrire ; mais rien ne vient. On perçoit parfois un fin tremblement dans le poignet et dans les doigts ; parfois aussi le crayon trace sur le papier quelques traits légers, indistincts, et c'est tout.

Mais il en est d'autres chez lesquels le mouvement subconscient est bien plus manifeste. Les doigts continuent à se serrer autour du crayon, et le mouvement graphique qu'on a imprimé est reproduit, soit tout de suite, soit quelques instants après.

Parmi les sujets, les uns ne savent répéter que des mouve-

ments grossiers, comme des boucles ou des hachures ; mais une fois que ce mouvement a été reproduit, il se continue très longtemps, presque indéfiniment ; je l'ai vu, dit M. Binet, se continuer pendant un quart d'heure. D'autres mains se montrent plus intelligentes, ont plus de mémoire ; elles sont capables de reproduire dans les mêmes conditions des signes empruntés au langage écrit, des chiffres, des lettres isolées, des mots composés de plusieurs lettres et même des phrases entières. Parfois la répétition a lieu aussitôt que l'expérimentateur cesse de tenir la main sensible ; d'autres fois, il s'écoule un temps de repos, puis la main se met en mouvement.

Jusqu'alors, on le voit, la main anesthésique n'a fait preuve que de mémoire ; la répétition a été purement machinale et automatique. Il peut se produire quelque chose de plus, une opération mentale plus complexe, quoique toujours subconsciente, lorsqu'on fait écrire à la main un mot connu dont on altère volontairement l'orthographe. Il est intéressant alors de surveiller le phénomène de répétition. Au moment où la main insensible arrive à la lettre inexacte, elle s'arrête, semble hésiter, puis tantôt elle passe outre, reproduisant l'erreur, tantôt, au contraire, elle la corrige et rétablit le mot avec son orthographe exacte.

La reproduction peut se faire non seulement à l'occasion de mouvements graphiques communiqués, mais par un autre procédé plus détourné, qui fait également intervenir des sensations inconscientes. Ainsi, lorsqu'un sujet tient un crayon dans sa main insensible, il suffit souvent de tracer avec une pointe mousse des chiffres, des caractères quelconques sur le dos de la main, pour que bientôt après le crayon écrive tout cela. Il se produit alors quelque chose de plus qu'une répétition de mouvement: c'est une traduction. Les sensations cutanées sont traduites en leurs équivalents graphiques.

Enfin l'inconscient peut s'affirmer d'une manière encore plus complète par l'écriture automatique spontanée. Nous venons de voir que lorsqu'on fait répéter à la main insensible un mot contenant une faute d'orthographe, elle peut corriger la faute. C'est une première preuve d'initiative. Il y a des malades auxquels il suffit de faire écrire par la main insensible une seule lettre pour qu'un mot entier qui commence par cette lettre soit écrit : On fait tracer la lettre P et le sujet écrit Paris, et ainsi de suite. Parfois, à la suite de ce premier mot, la main en écrit un second

sans en avoir conscience ; il arrive même que c'est une phrase entière qui apparaît ; et j'ai vu, dit M. Binet, « des sujets hystériques auxquels il suffit de mettre un crayon dans la main insensible pour que des pages entières se couvrent d'écriture, sans que le sujet cesse de parler de toute autre chose ; et il paraît n'avoir pas conscience de ce que fait sa main »

Il nous paraît que c'est un non sens inexcusable chez des psychologues que d'accoupler les mots de pensée et d'inconscience. Si le phénomène mental n'est pas perçu par le moi, il n'existe pas comme pensée, il en reste à la phase physiologique.

L'individu qui lit attentivement n'entend pas la conversation que l'on tient autour de lui. Les paroles prononcées sont entrées dans son cerveau sans qu'il le sache ; elles sont absolument inconscientes parce qu'elles sont restées des mouvements de la substance nerveuse, sans correspondance psychique. Si l'on veut qu'elles soient connues par le moi, il faudra mettre le sujet dans le somnambulisme afin que ces impressions trop faibles pour être perçues par la conscience normale, soient perceptibles pour le moi somnambulique dont l'attention, suivant Liébaut, est plus puissante par la concentration qu'elle acquiert, ou bien, suivant nous, parce que le mouvement vibratoire du périsprit est plus intense. A ce moment les sensations emmagasinées inconsciemment sont perçues et deviennent des phénomènes de conscience. Avant, elles n'existaient psychologiquement pas.

L'explication

Comment interpréter ces faits ? M. Binet voit d'abord une suggestion comme cause originelle : « Toutes les expériences précédentes, dit-il, ont ce trait commun que l'expérimentateur force le sujet, ou une partie du sujet, à répéter un acte qu'il lui indique ; il le force sans exercer sur lui de violence physique ; il agit par action morale, donc par suggestion. » Jusqu'ici nous sommes complètement d'accord avec l'auteur ; il y a incontestablement une suggestion tactile, mais nous différons pour la suite, car M. Binet ajoute : « Erigeons en personnage pour la commodité de notre exposition, l'inconscient qui répète les mouvements ; nous dirons que l'expérimentateur, en touchant la main et le bras, donne à ce personnage inconscient l'idée de répéter l'acte, et, en définitive, le suggestionne. »

Si M. Binet se contentait d'ériger l'inconscient en personnage distinct pour la lucidité de la discussion, nous n'aurions rien à redire, mais, en réalité, il en fait positivement une seconde personnalité différente du moi normal, comme cela ressort clairement du paragraphe suivant : (1)

« Les mouvements de répétition, d'adaptation que nous venons de solliciter dans un membre complètement dépourvu de sensibilité consciente, n'auraient pas pu se produire si rien n'avait été perçu ; pour que la main entoure le crayon glissé entre les doigts, pour qu'elle ouvre une boîte d'allumettes, serre un dynamographe ou tout simplement répète fidèlement un mouvement de flexion qui a été imprimé à l'un des doigts, il est de toute nécessité que certaines impressions aient été recueillies par ce tégument soi-disant anesthésique ; il y a donc eu une perception bien réelle quoique ignorée du sujet, une perception inconsciente, et l'anesthésie hystérique apparaissant alors comme une suppression de la conscience, pourrait être appelée une *anesthésie par inconscience*.

« Il y a plus : l'hypothèse doit aller plus loin ; pour expliquer la production des actes inconscients, il ne faut pas se contenter de supposer des sensations inconscientes ; isolées, des sensations ne produiraient rien ; or, en analysant les principales observations recueillies, nous avons vu intervenir des phénomènes de mémoire et de raisonnement, de sorte que les mouvements inconscients nous révèlent l'existence d'une intelligence qui est autre que celle du moi du sujet, et qui agit sans son concours, et même à son insu. C'est une conclusion nécessaire, elle s'impose ; de quelque manière qu'on conçoive cette intelligence secondaire, accessoire, parasite en quelque sorte, il est certain que chez certains sujets elle existe et elle agit. »

Est-ce bien là la véritable explication de ce qui se passe dans toutes les expériences ?

Il ne nous paraît pas du tout nécessaire de supposer une intelligence parasite pour comprendre les faits. Il suffit que la conscience normale n'ait aucune mémoire de tout ce qui se produit dans le membre insensible, pour que le sujet ignore ce que sa main écrit. Les actes intelligents sont produits par le moi normal du sujet, mais il en perd la mémoire immédiatement, de sorte que de la meilleure foi du monde, il affirme qu'il y est étranger, et ceci est vrai puisqu'il n'a plus aucun souvenir de ce qui vient de se passer.

---

(1) Binet, Ouvrage cité, Page 117.

« On ne saurait croire, dit M. Binet (1), avec quelle facilité l'attention de ces malades se laisse distraire ; dès qu'elles causent avec une autre personne, elles vous oublient et ne savent plus qu'on est dans la chambre ; ces malades ont, comme dit M. P. Janet, *un rétrécissement du champ de la conscience* ».

Ceci nous semble tout à fait juste ; et ce rétrécissement nous paraît dû à une maladie de la mémoire qui supprime, pour la conscience normale, tous les phénomènes physiques et mentaux se rattachant à la partie anesthésiée, au fur et à mesure qu'ils se produisent. En voici un exemple emprunté à M. Binet (2).

« Il arrive parfois que lorsqu'on vient de piquer la main insensible, derrière l'écran, celle-ci se retire brusquement et le sujet s'écrie : « Vous m'avez fait mal ! » Un observateur non prévenu, qui assisterait à cette expérience pour la première fois, serait en droit de conclure que le sujet n'a pas perdu sa sensibilité ; mais il faut remarquer que le sujet a prononcé ces mots sans conscience ; quand on lui adresse ensuite la parole pour lui demander si la douleur a été très vive, il répond qu'il n'a rien senti, et il soutient même qu'il n'a pas dit un mot ; sans doute son témoignage, pris isolément, semblera suspect ; mais si ce sujet présente en outre une anesthésie régulièrement constatée, et s'il a des mouvements inconscients très développés, nous serons disposés à admettre la sincérité de son affirmation ».

Nous constatons là cette altération de la mémoire qui donne l'illusion de deux personnalités co-existantes. La douleur est perçue par le moi qui l'accuse immédiatement par un cri ; mais aussitôt le souvenir de cette sensation est oublié, de sorte qu'à la demande de l'expérimentateur si la douleur a été vive, le sujet répond que non seulement il n'a rien senti, mais même qu'il n'a rien dit. Dans beaucoup de cas de suggestions posthypnotiques, on peut observer les mêmes phénomènes. On ordonne à un sujet de prononcer certaines paroles dix minutes après son réveil, et lorsqu'il exécute l'ordre reçu, on lui demande immédiatement pourquoi il vient de dire ces mots, il répond catégoriquement qu'il n'a pas parlé et que certainement on s'est trompé.

Il ne faut nullement mettre en doute la sincérité de son affirmation, et il n'est pas besoin d'attribuer les actes ainsi accomplis ou les paroles ainsi prononcées, à une seconde personnalité

---

(1) Ouvrage cité, page 129.
(2) Ouvrage cité, page 108.

imaginaire appelée la subconscience. La personnalité normale suffit à rendre compte de tous les cas, en supposant simplement une maladie de la mémoire qui supprime dans la trame de la vie mentale certaines parties. Ce sont ces trous, ces lacunes causées par la maladie dans la mémoire ordinaire, c'est-à-dire en somme dans une partie essentielle de la conscience, qui donnent l'illusion d'une personnalité surnuméraire.

Il ne faut pas oublier que la conscience ne comporte sa plénitude, c'est-à-dire la notion complète de la personnalité et du *moi*, que si le *moi* de la seconde actuelle est relié par la mémoire au *moi* de toutes les secondes qui ont précédé, comme le mot *moi* que nous écrivons ici, n'a d'intérêt que parce qu'il est relié à la phrase, aux pages et aux chapitres qui le précèdent. Chaque mot est l'image d'une sensation, et il est relié par un souvenir plus ou moins vague à tout ce qui l'a précédé, le souvenir étant beaucoup plus net pour la phrase que pour la page, et plus net pour la page que pour le chapitre (1).

En tout phénomène psychologique, le facteur *temps* est un élément indispensable. Il n'y a, sans une certaine durée, ni sensation, ni conscience, et c'est la memoire seule qui peut fixer dans le temps le souvenir d'une excitation nerveuse qui dure un centième de seconde. Les phénomènes de conscience, de sensation ou d'effort, n'ont de valeur psychologique que par le souvenir qu'ils laissent derrière eux. Si rien ne persiste dans le sounir, quelle que soit la vivacité de la conscience qui a disparu, c'est absolument pour le moi normal, comme si cette conscience fragmentaire n'avait jamais existé.

Ainsi ce qui fait la conscience, ce n'est pas seulement la sensation présente ou l'effort présent, c'est encore le souvenir des efforts passés et des sensations antérieures. Si la connaissance de l'état actuel est précise, si la connaissance des états antérieurs est très nette, alors la conscience sera complète, en pleine possession d'elle-même.

Il y a donc des consciences très parfaites et des consciences très imparfaites, et les degrés de la conscience sont liés bien plus à la puissance de la mémoire qu'à l'intensité de la sensation présente.

Voici un sujet hystérique dont la caractéristique est justement une prodigieuse incapacité de fixer son esprit sur le moment présent. Toutes les sensations sont chez elles très vives, mais

(1) Richet. — *Essai de psychologie générale*, page 121 et suiv.

de courte durée, et se lient très peu entre elles ; il y a, même pour tout ce qui est dans la sphère de la sensation normale, un défaut de liaison entre les états psychiques, qui permet de distraire facilement ces malades. Si alors on agit sur eux par suggestion verbale, on en obtient des réponses qui seront totalement oubliées l'instant d'après, et qui paraîtront émaner d'une autre personnalité, de la subconscience qui semble surgir à côté du moi ordinaire et différer de lui.

Nous allons voir cet état curieux bien mis en relief par les recherches de M. P. Janet sur ses sujets.

CHAPITRE III

Les expériences de M. P. Janet, et l'hypothèse d'un personnage subconscient.

SOMMAIRE : *Pauvreté psychologique des hystériques. — Fausse personnalité créée par suggestion. — Fonctions de la subconscience, suivant M. P. Janet, — Discussion de cette hypothèse. — L'anesthésie et la distraction hystériques. — L'oubli chez les hystériques. — Les suggestions négatives. — Le rapport magnétique. Il n'existe pas de personnage subconscient. — C'est l'âme qui subit des changements psychiques allotropiques — Comparaison des hystériques et des médiums. — Il est contraire aux faits de prétendre que les médiums sont nécessairement des hystériques.*

Pour bien apprécier les études de M. P. Janet, il faut connaître ses sujets, et savoir jusqu'à quel point ils diffèrent des personnes normales. Nous lui empruntons ses descriptions qui sont démonstratives (1)

« Quiconque examinera avec attention la conduite de Lucie à l'état de veille, reconnaîtra facilement qu'elle est un « type visuel » extrêmement net. Elle pense, elle parle, elle agit presque uniquement par le sens de la vue. D'abord la pauvre femme ne pourrait guère faire autrement, car elle n'a conservé d'à peu près intact que le sens de la vue. Elle n'a gardé la sensation tactile sur aucun point du corps ; elle n'a aucune sensation musculaire ; on peut remuer ses membres, même les attacher derrière elle, arrêter ses mouvements spontanés, le tout, sans qu'elle s'en aperçoive si elle ne regarde pas.

« Cette anesthésie très profonde lui a enlevé complètement tout souvenir de sensations tactiles, elle prétend que tout le monde est comme elle. Outre cette perte du sens tactile, Lucie a presque complètement perdu le sens de l'ouïe, elle n'entend parler que si la voix est proche et assez forte, elle ne perçoit pas le tic-tac de ma montre, même si je l'applique contre son oreille. La vue, quoique très diminuée (acuité visuelle un tiers, champ visuel restreint à

(1) P. Janet. L'*Automatisme psychologique*, page 104.

20°), est encore le meilleur sens qu'elle possède. Aussi s'en sert-elle continuellement ; elle ne fait pas un mouvement, ne marche pas sans regarder sans cesse ses bras, ses jambes, le sol, etc. C'est ainsi d'ailleurs qu'un grand nombre d'hystériques peuvent conserver la faculté de coudre, de tricoter, d'écrire, sans avoir aucunement le sens musculaire. On s'y est souvent trompé, c'est pour cela que plusieurs auteurs déclarent l'anesthésie musculaire rare dans l'hystérie, tandis qu'elle est très fréquente. Les images visuelles peuvent même, dans quelques cas, suppléer aux sensations absentes, et leur permettre de faire des mouvements les yeux fermés. Il n'en est pas ainsi chez Lucie. Lui met-on un écran devant les yeux, ce qui la rend furieuse, elle ne peut plus rien faire, ni marcher, ni remuer les bras, ni même remuer les mains, elle vacille et ne tarderait pas à tomber. Si on lui fermait les yeux entièrement, elle ne pourrait même plus parler, et... elle dormirait ».

On voit quel être déprimé est le sujet de M. P. Janet. Aussi n'est-on pas surpris de constater chez elle une maladie de la mémoire qui se traduit par un état de distraction très accentué, lequel lui fait oublier complètement un interlocuteur, aussitôt qu'elle parle à un autre (1).

« Lucie, qui cesse de voir et d'entendre les gens dès qu'elle ne leur parle plus, oublie également leur présence, ainsi qu'on peut le voir par différents traits de sa conduite. Elle se figure que les gens sont sortis dès qu'elle cesse de leur parler, et, quand on la force à faire de nouveau attention à eux, elle dit : « Tiens, vous êtes donc rentrés ? » Ce qui est plus frappant, c'est qu'elle ne tient plus compte de leur présence, dit tout haut des secrets, sans être retenue par la pensée de la présence de ces personnes... Léonie est de même, pendant son somnambulisme au moins, car elle n'est pas comme Lucie, suggestible consciemment à l'état de veille. Elle commence par me dire qu'elle ne veut causer qu'avec moi, et qu'elle ne me quittera pas. Je la fais causer avec une autre personne et je cesse de lui parler, alors elle m'oublie complètement et, quand cette personne sort, elle veut la suivre comme s'il n'y avait plus qu'elle au monde ».

M. P. Janet résolut d'utiliser cette distraction pour étudier le personnage subconscient qui, selon lui, existe en dehors de la personnalité ordinaire. Profitant de son obéissance bien connue, il donne tout bas un ordre au sujet qui ne l'entend pas, mais

---

(1) P. Janet. *L'Automatisme psychologique*, page 189.

cet ordre est exécuté par la subconscience qui, elle, n'est pas sourde. Voici le détail de cette expérience curieuse (1) :

« Léonie, avec cette distraction facile qui est, comme nous l'avons vu, le propre des hystériques,écoutera les autres personnes qui lui parlent, mais ne m'écoutera plus et ne m'entendra pas, même si je lui commande à ce moment quelque chose. Cette femme ne présente pas, comme d'autres sujets, une véritable suggestibilité à l'état de veille. Si je m'adresse directement à elle et lui commande un mouvement, elle s'étonne, discute et n'obéit pas. Mais quand elle parle à d'autres personnes, je puis réussir à parler bas derrière elle sans qu'elle se retourne. Elle ne m'entend plus, et c'est alors qu'elle exécute bien les commandements, mais sans le savoir. Je lui dis tout bas de tirer sa montre, et les mains le font tout doucement ; je la fais marcher, et lui fais mettre ses gants et les retirer, etc., toutes choses qu'elle n'exécuterait pas si je les lui commandais directement quand elle m'entend...

« Les mêmes suggestions par distraction se rencontrent très facilement chez d'autres sujets. C'est chez Lucie que je les avais remarquées pour la première fois pendant le somnambulisme et pendant la veille,sans très bien les comprendre.Au début, elle acceptait mes ordres ou bien les refusait, et alors ne les exécutait pas. Pour éviter ces résistances, je lui commandais à voix basse quand elle n'y faisait pas attention, et alors elle exécutait toujours ce que j'avais dit sans protester. Mais je fus alors tout surpris de voir qu'elle exécutait inconsciemment. Je lui ai dit de faire un pied de nez, et ses mains se placent au bout de son nez. On l'interroge sur ce qu'elle fait, *elle répond toujours qu'elle ne fait rien*, et continue à causer pendant longtemps,sans se douter que ses mains s'agitent au bout de son nez. Je la fais marcher au milieu de la chambre, elle continue à parler et croit être assise. Bien plus, j'essayai un jour, sans l'avoir prévenue, une autre expérience : Je priai une autre personne, M. M,.. de lui commander un acte en mon absence, mais en mon nom. Au milieu de la journée, M. M... dit derrière elle : « M. Janet veut que tes deux bras se lèvent en l'air ».Ce fut fait immédiatement, les deux bras restèrent contracturés au-dessus de sa tête. Mais Lucie n'en fut aucunement émue, et continua ce qu'elle disait ».

Nous constatons bien ici que l'oubli de l'acte que le sujet vient d'accomplir se produit instantanément. C'est précisément cette amnésie qui fait croire à un second personnage ; mais on peut se rendre compte que cette explication n'est pas exacte,car, sans changer d'état, elle accomplit les suggestions et les oublie

---

(1) *Ouvrage cité*, page 239.

aussitôt faites. Ce sont des phénomènes qui ne lui restent pas dans la mémoire actuelle, bien que produits par la personnalité normale. En voici encore des preuves : (1)

« Quand on produisait ainsi une action permanente, comme la contracture du bras, on pouvait la forcer à s'en apercevoir en la contraignant à regarder ses bras, à essayer de les mouvoir. Alors elle s'effrayait, gémissait, et aurait commencé une crise si, par un mot, on ne supprimait tout le mal. Mais, *une fois guérie et les larmes encore dans les yeux*, *elle ne se souvenait plus de rien* et reprenait ses occupations au point où elle les avait interrompues.

« La suggestion inconsciente, chez Lucie, comme chez Léonie d'ailleurs, pouvait s'opposer à sa volonté consciente. Lorsque l'une ou l'autre refusait de faire ou de dire quelque chose, il suffisait de les distraire et de leur commander tout bas, elles le faisaient sans le savoir ou *disaient brusquement la phrase au milieu d'une conversation* qu'elles reprenaient ensuite, sans se rendre compte de l'interruption. Par exemple, le docteur Powilewicz demande à Lucie de chanter quelque chose, elle refuse énergiquement. Je murmure derrière elle : « Allons, tu chantes, tu chantes quelque chose », Elle arrête sa conversation et chante un air de *Mignon*, puis reprend sa phrase, *convaincue qu'elle n'a pas chanté et ne veut pas chanter devant nous* ».

Nous avons vu M. Binet faire écrire la main insensible d'une hystérique, mais les résultats se bornaient à peu de chose, tandis que si l'on profite de la distraction du sujet pour lui glisser un crayon dans la main, et qu'on lui pose à voix basse des questions, ce sujet répondra comme il le ferait à l'état normal, mais sans en avoir conscience.

« Je lui mets (à Léonie) un crayon dans la main droite, et la main gauche serre le crayon, comme nous le savons ; mais,au lieu de diriger la main et de lui faire tracer une lettre qu'elle répètera indéfiniment, je pose une question : « Quel âge avez-vous ? Dans quelle ville sommes-nous ici ?... etc. », et voici la main qui s'agite et écrit la réponse sur le papier, sans que, pendant ce temps, Léonie se soit arrêtée de parler d'autre chose. Je lui ai fait faire ainsi des opérations arithmétiques par écrit, qui furent assez correctes ; je lui ai fait écrire des réponses assez longues qui manifestaient évidemment une intelligence développée ».

Il est certain que le sujet écrit dans ce cas, comme il causait

(1) *Ouvrage cité*, page 240.

tout à l'heure, sans conserver de souvenir de ces actions dont la mémoire n'est pas enregistrée dans le moi normal. On peut grouper, par suggestion, tous les actes subconscients d'un sujet, de manière à former une personnalité fictive qui aurait l air d'être tout à fait distincte de la conscience normale, alors qu'en réalité, elle ne sera formée que par les sensations oubliées de ce sujet. En voici un exemple remarquable emprunté à M. Janet (1):

« Ayant constaté, non sans quelque étonnement, je l'avoue, l'intelligence secondaire qui se manifestait par l'écriture automatique de Lucie, j'eus un jour avec elle la conversation suivante, pendant que son moi normal causait avec une autre personne : « M'entendez-vous, lui dis-je ? — (Elle répond par écrit) Non. — Mais pour répondre, il faut entendre. — Oui, absolument. — Alors, comment faites-vous ? — Je ne sais. — Il faut bien qu'il y ait quelqu'un qui m'entende. — Oui. — Qui cela ? — Autre que Lucie. — Ah bien ! une autre personne. Voulez-vous que nous lui donnions un nom ? — Non. — Si, ce sera plus commode. — Eh bien, Adrienne. — Alors, Adrienne m'entendez-vous ? — Oui ».

On voit nettement comment le personnage est créé par suggestion ; il signera toujours Adrienne. C'est purement et simplement une suggestion de personnalité analogue à celles que M. Richet nous a fait connaître (2). Lorsque l'éducation de l'hystérique est complète, cette division dans la conscience se maintient pendant assez longtemps, et le personnage sub-conscient peut manifester spontanément son existence par l'écriture automatique, ce qui nous rapproche des communications reçues par les médiums, que nous avions semblé perdre un peu de vue.

Citons encore M. P. Janet, afin d'avoir sous les yeux les faits les plus saillants sur lesquels repose sa théories (3) :

« Un autre sujet, Léonie, avait appris à lire et à écrire passabement, et j'avais profité de ses nouvelles connaissances pour lui faire écrire pendant la veille, quelques mots ou quelques lignes inconsciemment ; mais je l'avais renvoyée sans rien lui suggérer de plus.

« Elle avait quitté le Hâvre depuis plus de deux mois, quand je reçus d'elle la lettre la plus singulière. Sur la première page se trouvait une petite lettre d'un ton sérieux : « Elle était indisposée, disait-elle, plus souffrante un jour que l'autre, etc., et elle signait

(1) *Ouvrage cité* page 377.
(2) Ch. Richet. *L'homme et l'intelligence*, page 151 et suiv.
(3) *Ouvrage cité*, page 320.

de son nom véritable Jeanne B. » ; mais sur le verso commençait une lettre d'un tout autre style, et que l'on me permettra de reproduire à titre de curiosité :

« Mon cher bon monsieur, je viens vous dire que Léonie tout vrai, tout vrai, me fait souffrir beaucoup, elle ne peut pas dormir, elle me fait bien du mal ; je vais la démolir, elle m'embête, je suis malade aussi, et bien fatiguée. C'est de la part de votre bien dévouée Léontine ». Quand Léonie fut de retour au Hâvre, je l'interrogeai naturellement sur cette singulière missive : elle avait conservé un souvenir très exact de la *première lettre ;* elle pouvait m'en dire encore le contenu ; elle se souvenait de l'avoir cachetée dans l'enveloppe, et même des détails de l'adresse qu'elle avait écrite avec peine ; mais elle n'avait pas le moindre souvenir de la *seconde lettre.*

« Je m'expliquai d'ailleurs cet oubli : ni la familiarité de la lettre, ni la liberté du style, ni les expressions employées, ni surtout la signature n'appartenaient à Léonie dans son état de veille. Tout cela appartenait au contraire au personnage inconscient qui s'était déjà manifesté à moi par bien d autre actes. Je crus d'abord qu'il y avait eu une attaque de somnambulisme spontané entre le moment où elle terminait la première lettre, et l'instant où elle cachetait l'enveloppe. Le personnage secondaire du somnambulisme, qui savait l'intérêt que je prenais à Léonie, et la façon dont je la guérissais souvent de ses accidents nerveux, aurait apparu un instant pour m'appeler à son aide; le fait était déjà fort étrange. Mais depuis, ces lettres subconscientes et spontanées se sont multipliées,et j'ai pu mieux étudier leur production.

« Fort heureusement, j'ai pu surprendre Léonie, une fois, au moment où elle accomplissait cette singulière opération. Elle était auprès d'une table et tenait encore le tricot auquel elle venait de travailler. Le visage était fort calme, les yeux regardaient en l'air avec un peu de fixité, mais elle ne semblait pas en attaque cataleptique ; elle chantait à demi-voix une ronde campagnarde, la main droite écrivait vivement comme à la dérobée. Je commençai par lui enlever son papier à son insu, et je lui parlai ; elle se retourna aussitôt, bien éveillée, mais un peu surprise, car dans son état de distraction, elle ne m'avait pas entendu entrer. « Elle avait passé, disait-elle, la journée à tricoter, et elle chantait parce qu'elle se croyait seule. Elle n'avait aucune connaissance du papier qu'elle écrivait. Tout s'était passé exactement comme pour les actes inconscients par distraction, avec cette différence que rien n'avait été suggéré ».

Formation de la subconscience, suivant M. Janet.

Il est très important pour nous d'étudier à fond les phénomènes au moyen desquels on prétend établir l'existence chez les

hystériques et les névropathes d'une seconde personnalité, vivant en dehors du moi normal, et possédant une vie psychologique indépendante de la conscience du sujet.

Si cette hypothèse était exacte, il y aurait ainsi chez presque tout le monde — car les psychologues étendent facilement aux sujets sains les théories qu'ils ont imaginées pour l'explication des cas morbides — deux êtres différents, dont l'un au moins, le moi ordinaire, ignore l'existence de l'autre. Cette entité subconsciente pourrait agir à sa guise et indépendamment de la conscience, qui serait absolument étrangère à toutes les pensées et tous les actes de cet hôte parasite. Ce seraient même deux ou plusieurs âmes qui cohabiteraient, car il y a plusieurs sous-consciences. Les somnambules seraient toute une collection de personnalités, vivant chacune à sa guise, et se servant toutes du même instrument : le corps physique

Cette bizarre conception a été employée comme explication des phénomènes médianimiques. Les incrédules, et même certains spirites, l'ont acceptée pour rendre compte de tous les phénomènes de double vue, de prémonition, de possession et des innombrables cas où les sensitifs montrent la connaissance de faits qu'ils ignorent dans leur état normal, et qu'ils n'ont pas eu les moyens d'apprendre par les sens ordinaires. Il est absolument nécessaire de scruter attentivement les expériences de MM. Binet et Janet, pour savoir exactement à quoi nous en tenir quant à l'explication de ces anomalies. Nous laissons d'abord la parole à l'auteur de l'*Automatisme psychologique*, et nous exposerons ensuite notre manière de voir, en discutant ses assertions. M. P. Janet, à la suite de Taine, Renan, Stuart Mill, Ribot, etc., ne croit pas à l'unité persistante du moi. Pour lui et l'école matérialiste, la conscience est formée, à chaque instant, par une synthèse active qui rattache les sensations simultanées les unes aux autres, les agrège, les fusionne en un état unique auquel la perception principale donne sa nuance, mais qui ne ressemble probablement d'une manière complète à aucun des éléments constituants. Ce phénomène est celui de la perception. Comme cette perception se produit à chaque instant, et comme elle contient des souvenirs aussi bien que des sensations, elle engendre la personnalité.

Pour un individu théorique, tous les é ats de conscience contiendraient toutes les sensations, et il aurait une connaissance très nette de tous les phénomènes qui se passent en lui. Mais

chez l'individu le mieux portant, il y a une quantité de sensations qui échappent à la perception directe, et chez les hystériques et les névropathes, le rétrécissement du champ de la conscience laisse en dehors de la personnalité un très grand nombre de phénomènes sensitifs. Que deviennent ces sensations inconnues du sujet ? Le plus souvent elles jouent un rôle bien effacé ; leur séparation, leur isolement, fait leur faiblesse.

Chacun de ces faits renferme bien une tendance au mouvement qui se réaliserait s'il était seul, mais ils se détruisent réciproquement, et surtout ils sont arrêtés par le groupe plus fort des autres sensations synthétisées sous forme de perception personnelle. Ils ne peuvent produire que ces légers frémissements des muscles, ces tics convulsifs du visage, cette trémulation des doigts qui donnent à beaucoup d'hystériques un cachet particulier, qui font reconnaître une nerveuse.

« Mais il est assez facile de favoriser leur développement, il suffit pour cela de supprimer ou de diminuer l'obstacle qui les arrête. En fermant les yeux, en distrayant le sujet, nous diminuons ou nous détournons dans un autre sens l'activité de la personnalité principale, et nous laissons le champ libre à ces phénomènes subconscients, ou non perçus. Il suffit alors d'en évoquer un, de lever le bras ou de le remuer, de mettre un objet dans les mains ou de prononcer une parole, pour que ces sensations amènent, suivant la loi ordinaire, les mouvements qui les caractérisent. Ces mouvements ne sont pas connus par le sujet lui-même, puisqu'ils se produisent tout justement dans cette partie de sa personne qui est pour lui anesthésique.

« Tantôt ils se font dans les membres dont le sujet a perdu complètement et perpétuellement la sensation, tantôt dans les membres dont le sujet distrait ne s'occupe pas à ce moment ; le résultat est toujours le même. On peut faire renverser le bras gauche de Léonie sans autre précaution que de le cacher par un écran, parce qu'il est toujours anesthésique ; on peut faire remuer son bras droit en détournant ailleurs son attention, parce qu'il n'est anesthésique que par accident. Mais, dans les deux cas, le bras remuera sans qu'elle le sache. *A parler rigoureusement, ces mouvements déterminés par les sensations non perçues ne sont connus par personne* (1), car ces sensations désagrégées, réduites à l'état de poussière mentale, ne sont synthétisées en aucune personnalité. Ce sont bien des actes cata-

(1) C'est nous qui soulignons, car on verra tout à l'heure que l'auteur est en contradiction avec lui-même.

leptiques déterminés par des sensations subconscientes, mais non personnelles.

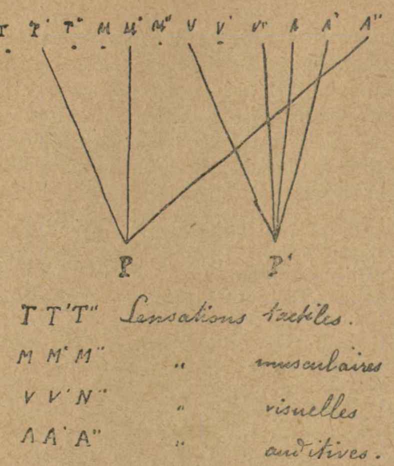
En dépit de l'autorité de Maine de Biran évoquée par l'auteur, signalons en passant la singularité de ces *sensations conscientes*, mais non personnelles. On admet généralement que le caractère conscient est déterminé par le *moi* au moment où il perçoit la sensation ; si celle-ci demeure complètement étrangère à ce moi, comment peut-elle être consciente ? Mais continuons l'exposition de la théorie de M. Janet.

« Si les choses se passent quelquefois ainsi, il n'est pas difficile de s'apercevoir qu'elles sont bien souvent plus complexes. Les actes subconscients ne manifestent pas toujours de simples sensations impersonnelles ; les voici qui nous montrent évidemment de la mémoire.

Quand on lève pour la première fois le bras d'une hystérique anesthésique pour vérifier la catalepsie partielle, il faut le tenir en l'air quelque temps et préciser la position que l'on désire obtenir ; après quelques essais il suffit de soulever un peu le bras pour qu'il prenne de lui-même la position voulue, comme s'il avait compris à demi-mot. Un acte de ce genre a t-il été fait dans une circonstance déterminée, il se répète de lui-même quand la même circonstance se répète une seconde fois. J'ai montré un exemple des actes subconscients de Léonie à M. X...., en faisant faire à son bras gauche des pieds de nez qu'elle ne soupçonne pas ; un an après, quand Léonie revoit cette même personne, son bras gauche se lève et recommence à faire des pieds de nez. Certains sujets, comme Marie, se contentent, quand on guide leur main anesthésique, de répéter le même mouvement indéfiniment, d'écrire toujours sur un papier la même lettre ; d'autres complètent le mot qu'on leur a fait commencer ; d'autres écrivent sous la dictée le mot que l'on prononce quand ils sont distraits et qu'ils n'entendent pas par une sorte d'anesthésie systématisée, et enfin en voici quelques-uns comme N..., Léonie ou Lucie, qui se mettent à répondre par écrit à la question qu'on leur pose. Cette écriture subconsciente contient des réflexions justes, des récits circonstanciés, des calculs, etc.

« Les choses ont changé de nature, ce ne sont plus des actes cataleptiques déterminés par de simples sensations brutes, il y a des perceptions et de l'intelligence. Mais cette perception ne fait pas partie de la vie normale du sujet, de la synthèse qui le caractérise et qui est figurée en P' dans notre figure, car le sujet ignore cette conversation tenue par sa main, tout aussi bien qu'il ignorait les catalepsies partielles. Il faut de toute nécessité supposer que les sensations restées en dehors de la perception normale se sont

P. — Personnalité inconsciente P'. — Personnalité consciente



à leur tour synthétisées en une seconde perception P. Cette seconde perception est composée probablement, il faudra le vérifier, des images T'M' tactiles et musculaires dont le sujet ne se sert jamais, et qu'il a définitivement abandonnées, et d'une sensation auditive A" que le sujet peut saisir, puisque, dans certains cas, il peut m'entendre, mais qu'il a momentanément laissée de côté, puisqu'il s'occupe des paroles d'une autre personne. Il s'est formé une seconde existence psychologique, en même temps que l'existence psychologique normale, et avec ces sensations conscientes que la perception normale avait abandonnées en trop grand nombre.

« Quel est, en effet, le signe essentiel de l'existence d'une perception ? C'est l'unification de ces divers phénomènes et la notion de la personnalité qui s'exprime par le mot : « Je ou Moi». Or, cette écriture subconsciente emploie à chaque instant le mot : « Je », elle est la manifestation d'une personne, exactement comme la parole normale du sujet. Il n'y a pas seulement perception secondaire, il y a personnalité secondaire, « secondary self », comme disaient quelques auteurs anglais, en discutant les expériences sur l'écriture automatique, que j'avais publiées autrefois ».

Nous avons vu comment M. Janet impose le nom d'Adrienne au personnage subconscient de Lucie. Suivant l'auteur, c'est

cette seconde personnalité qui a surtout connaissance de ces sensations négligées par le personnage primaire ou normal.

« C'est lui qui me dit que je pince le bras ou que je touche le petit doigt, tandis que Lucie a depuis bien longtemps perdu toute sensation tactile ; c'est lui qui voit les objets que la suggestion négative a enlevés à la conscience de Lucie, qui remarque et signale mes chiffres sur les papiers. Il use de ces sensations qu'on lui a abandonnées pour produire ses mouvements. Nous savons, en effet, qu'un même mouvement peut être exécuté, au moins par un adulte, de différentes manières, grâce à des images visuelles ou à des images kinesthésiques ; par exemple, Lucie ne peut écrire que par des images visuelles, elle se baisse et suit sans cesse des yeux sa plume et son papier ; Adrienne, qui est la seconde personne simultanée, écrit sans regarder le papier, c'est qu'elle se sert des images kinesthésiques de l'écriture. Chacune a sa manière d'agir, comme sa manière de penser ».

Quel est donc ce mystérieux personnage qui se dévoile ainsi à l'observateur avec une personnalité si nettement différente de celle du sujet à l'état normal ? M. P. Janet va encore nous l'apprendre.

« En étudiant, chez certains sujets, cette seconde personnalité qui s'est révélée à nous au-dessous de la conscience normale, on ne peut se défendre d'une certaine surprise. On ne sait comment s'expliquer le développement rapide, et quelquefois soudain de cette seconde conscience. Si elle résulte, comme nous l'avons supposé, du groupement des images restées en dehors de la perception normale, comment cette systématisation a-t-elle pu se faire aussi vite ? La seconde personne a un caractère, des préférences, des caprices, des actes spontanés : comment, en quelques instants, a-t-elle acquis tout cela ? Notre étonnement cessera si nous voulons bien remarquer que cette forme de conscience et de personnalité n'existe pas maintenant pour la première fois. Nous l'avons déjà vue quelque part et nous n'avons pas de peine à reconnaître une ancienne connaissance : elle est tout simplement le personnage du somnambulisme qui se manifeste de cette nouvelle manière pendant l'état de veille.

« C'est la mémoire qui établit la continuité de la vie psychologique, c'est elle qui nous a permis d'établir l'analogie des divers états somnambuliques, aussi est-ce encore elle qui va rapprocher l'existence subconsciente, qui a lieu pendant la veille du sujet, de l'existence alternante qui caractérise le somnambulisme ».

M. Janet établit, en effet, par des exemples :

1° Que les phénomènes subconscients pendant la veille con-

tiennent les souvenirs acquis pendant les somnambulismes, etc.

2° Que l'on retrouve pendant le somnambulisme le souvenir de tous ces actes et de toutes ces sensations subconscientes.

Mais dans quel somnambulisme récupère-t-on ces souvenirs ? Nous savons qu'il y a plusieurs somnambulismes dont chacun a une mémoire spéciale. Pour les distinguer facilement, M. Janet désigne le premier sommeil de Léonie ou de Lucie par le n° 1, le second par le n° 2, etc. Cédons lui encore la parole :

« Quand un sujet ne retrouve pas, une fois en somnambulisme, le souvenir de ses actes subconcients de la veille, il faut endormir davantage le sujet, car la persistance des actes subconscients, ainsi que les anesthésies, indiquent qu'il y a des somnambulismes plus profonds. Nous connaissons ces états somnambuliques variés que l'on obtient tantôt par des gradations insensibles, tantôt par des sauts brusques à travers des états léthargiques ou cataleptiques. *Chaque état nouveau de somnambulisme amène avec lui le souvenir d'un certain nombre de ces actes subconscients.* Léonie 3 est la première à se souvenir de certains actes et se les attribue. « Pendant que l'*autre* parlait, dit-elle à propos d'un acte inconscient de la veille, vous lui avez dit de tirer sa montre, je l'ai tirée pour elle, mais elle n'a pas voulu regarder l'heure... » Pendant qu'elle causait avec M. un tel, dit-elle à propos d'un acte inconscient du somnambulisme, vous m'avez dit de faire des bouquets, j'en ai fait deux, j'ai fait ceci et cela...., et elle répète tous les gestes que j'ai décrits et qui avaient été tout à fait ignorés pendant les états précédents. Léonie 3 se souvient également des actions qui ont été exécutées pendant la catalepsie complète qui, chez ce sujet, précède le somnambulisme.

« Lucie qui n'avait, dans le premier somnambulisme, absolument aucun souvenir des actes subconscients, ni du personnage d'Adrienne, reprend ces souvenirs de la façon la plus complète dans son second somnambulisme. Il ne faut donc pas nier le rapport entre les existences successives et les existences simultanées, parce que le sujet ne retrouve pas, tout de suite, dans son premier somnambulisme, le souvenir de certains actes subconscients ; il suffit souvent de l'endormir davantage pour que sa mémoire soit complète ».

En résumé, M. P. Janet admet :

1° Que par suite du rétrécissement du champ de la conscience chez les hystériques, certaines sensations sont désagrégées et par conséquent inconscientes, parce qu'elles existent à part et ne sont pas synthétisées dans la perception normale du sujet ;

2° Que les sensations peuvent se réunir, s'agréger pour for-

mer une seconde existence psychologique, subsistant en dehors de la personnalité ordinaire.

C'est ce personnage qui perçoit ce que le sujet ordinaire ne sent pas ; c'est lui qui exécute les suggestions négatives ou post-hypnotiques.

Discussion de l'hypothèse de M. P. Janet

Pour expliquer tous les faits que nous venons de signaler, deux hypothèses sont en présence. M. P. Janet prétend qu'au même instant il existe chez le sujet deux consciences différentes : l'une qui est normale, c'est-à-dire qui conserve les souvenirs de la vie journalière et qui se relie au passé, l'autre, parasitaire, qui s'est développée spontanément, grâce à la maladie. Nous croyons, nous, qu'il n'y a toujours qu'une seule conscience et que les phénomènes qui paraissent inconscients ne sont qu'oubliés, mais qu'ils ont été perçus au moment où ils furent enregistrés par le sujet normal, et que c'est lui qui perd le souvenir des actes, à mesure qu'ils se produisent.

Autrement dit : l'état de la sensibilité détermine une sélection dans la masse des sensations qui parviennent à l'âme. Les unes sont immédiatement oubliées, les autres persistent dans la mémoire. C'est ce que nous allons essayer d'établir par une discussion détaillée des faits.

Nous venons de voir que M. P. Janet parle de sensations conscientes, mais non personnelles, et pour cela il est obligé d'employer des termes incompréhensibles.

Qu'est-ce qu'une poussière mentale ? Quelle valeur peut avoir cette expression, en dehors d'un sens métaphorique ? Comment des sensations arrivent-elles à se chercher, à se réunir ? Elles ne vagabondent cependant pas dans le cerveau, car chacune a un territoire bien déterminé.

On sait parfaitement aujourd'hui, après les recherches commencées en 1870 par Fritsch et Hitzig, que les sensations qui arrivent des organes des sens sont localisées dans certaines parties du cerveau. Luys a établi que les couches optiques renferment pour chaque genre de sensation des noyaux de matière grise, dans lesquels passent les impressions optiques, olfactives, acoustiques.

Ferrier, en 1875, a nettement démontré l'existence d'un centre perceptif de l'ouïe, un centre de l'odorat, du goût, enfin un

centre perceptif du toucher. Quant au centre moteur du langage articulé, il avait été déterminé avec précision par Broca, en 1861. Il a signalé que tous les aphasiques présentent une lésion de la partie postérieure de la troisième circonvolution frontale, et pour mieux préciser encore, dans le pli sourcillier (1).

On voit donc qu'on peut constater directement les régions cervicales où s'opère la dissémination des impressions optiques, olfactives, acoustiques, etc (2).

On conçoit mal comment ces sensations isolées, inconscientes, puisqu'elles sont par hypothèse en dehors du moi normal, arrivent à se rassembler pour former une seconde personnalité. L'étonnement s'accroît encore lorsque l'on assiste à l'éclosion rapide de cet être qui, tout à coup, manifeste des goûts, des caprices, un caractère bien spécial. Comment tous ces éléments séparés ont-ils pu se chercher, se connaître, s'amalgamer à ce point, et par quel prodige cette personnalité qui surgit si brusquement à l'existence, sait-elle se servir immédiatement — sans aucun apprentissage — des associations dynamiques si compliquées qui constituent le mécanisme de la parole ou de l'écriture ?

Evidemment ceci touche à l'invraisemblable, car cette éclosion spontanée d'une personnalité aussi instruite, aussi avancée psychologiquement, serait un phénomène surnaturel. Aussi nous dit-on que nous avons affaire à une vieille connaissance, que c'est le personnage somnambulique qui se manifeste ainsi pendant l'état de veille. Nous nous en doutions, après l expérience de M. Gurney au moyen de la planchette (3) et nous ne demandons pas mieux que de le croire, d'autant plus que ceci nous ramène à notre hypothèse : que le soi-disant personnage subconscient n'est qu'une modification anormale de la personnalité. En effet, si la mémoire sert d'une façon certaine à établir la personnalité, lorsque nous trouverons une mémoire complète de tout ce qui a pu se produire dans a vie du sujet, nous serons en présence de la personnalité entière.

Voici une hystérique à laquelle on donne un ordre en lui murmurant quelques paroles à l'oreille ; sa conscience normale ne sait rien, n'entend rien ; il faut la plonger dans le somnambu-

---

(1) Ferrière. *La vie et l'âme*, page 228.
(2) Luys. *Le cerveau*, page 81.
(3) Voir page 34.

lisme pour que son moi retrouve le souvenir de la parole prononcée.

Il peut arriver que l'oubli persiste dans ce premier sommeil, alors il faut continuer les passes, comme si elle ne dormait pas, et l'on fait naître ainsi un second et même un troisième somnambulisme où elle retrouve non seulement le souvenir des actes subconscients, mais tous ceux de la vie normale, depuis son enfance, et même les souvenirs de ses crises, de ses hallucinations et de ses promenades dans la maison en somnambulisme naturel (1).

Nous voici donc bien en présence de la personnalité totale qui a reconstitué intégralement les souvenirs de la vie tout entière, même ceux ignorés normalement.

En démagnétisant le sujet, on fait rentrer progressivement dans l'oubli tous les souvenirs qu'on avait momentanément ressuscités. Ce sont des couches mentales successives, des sortes de tranches psychiques, qui descendent au dessous du seuil de la conscience, et, revenue à l'état normal, celle-ci, par suite de cette diminution continue, est maintenant rudimentaire, atrophiée, celle dont nous avons constaté l'existence chez Lucie, Léonie, Rose, etc.

Donc le personnage sub-conscient n'est pas nécessairement une personnalité distincte ; il fait partie de l'individualité totale, il en est une réduction appauvrie. il n'en paraît séparé qu'à cause de la maladie qui oblitère la mémoire de tout ce qui le concerne.

Il doit en être ainsi, car M. P. Janet explique nettement que les existences psychologiques successives ne diffèrent entre elles que par des variations de la mémoire, lesquelles sont déterminées par des changements dans l'état de la sensibilité du sujet.

L'état somnambulique, dit-il, comme nous l'avons montré au début de ce chapitre, ne présente pas de caractères qui lui soient propres, qui soient en quelque sorte spécifiques. Etant donnée une personne que l'on ne peut examiner que dans une seule période de son existence, il est impossible de déterminer dans quel état elle se trouve (2).

L'état somnambulique n'a que des caractères relatifs, et ne peut être déterminé que par rapport à un autre moment de la vie du sujet, l'état normal ou l'état de veille. (3) Lorsqu'on a eu l'occasion de les

(1) Janet Pierre, *Ouvrage cité,* page 106.
(2) Pierre Janet. *Ouvrage cité*, page 125.
(3) Bourru et Burrot. *Les variations de la personnalité* page 122.

observer (les somnambules), disent les anciens magnétiseurs qui s'y connaissaient, on reste convaincu qu'il y a deux vies bien distinctes ou du moins deux manières d'être dans la vie des somnambules (1).

Ainsi s'explique cette vérité si souvent répétée qu'il n'y a pas un seul phénomène constaté pendant le somnambulisme : anesthésie ou excitation sensorielle, paralysie, contracture, émotions ou faiblesse intellectuelle (Voir Gureny. *Proceedings* S. P. R, 1882, p. 285) etc., qui ne se trouve fréquemment chez une autre personne pendant sa vie ordinaire. Seulement, chez celle-ci ce caractère est constant et normal pendant toute la vie, chez celle-là, il est accidentel et n'existe que pendant la seconde vie, mais, en réalité, c'est le même caractère. Un sujet qui est idiot, ou aveugle, ou intelligent en somnambulisme, ne l'est pas autrement que celui qui est idiot, aveugle ou intelligent dans sa vie normale, seulement il ne l'est pas toute sa vie. Rose, dans un de ses somnambulismes profonds, devient hémi-anesthésique gauche : c'est chez elle, actuellement, un état tout à fait anormal, car, depuis 7 mois que je l'ai vue tous les jours, elle a toujours été anesthésique totale. Cet état ne dure pas, car si je la réveille, ou même si je la laisse tranquille sans excitation, elle perd peu à peu cette sensibilité du côté droit et rentre dans sa vie normale pendant laquelle elle ne sent rien. Mais cet état, que nous qualifions de somnambulisme chez Rose, est en ce moment la vie normale de Marie, qui depuis un mois est hémi-anesthésique gauche ; et les caractères de cet état sont exactement les mêmes chez elle.

Bien plus, Rose elle-même, il y a quelque temps, a passé trois mois, comme nous l'avons vu, en hémi-anesthésie gauche. *Elle était donc naturellement pendant ces trois mois dans l'état qui est maintenant un somnambulisme*. Mais si vous la réveillez, elle va tout oublier. Sans doute, mais n'a-t-elle pas tout oublié aussi quand, après ces trois mois de demi-santé, elle s'est *réveillée* anesthésique totale. C'est le changement d'état sensoriel, ce n'est pas le réveil qui fait l'oubli. Et si je trouvais le moyen de donner subitement à mon voisin, qui est peintre et visuel, mon état de conscienee à moi qui suis moteur, il ne se souviendrait plus de sa vie passée qui paraissait cependant normale ».

On voit donc que si la sub-conscience n'est autre chose que le personnage somnambulique, celui ci n'est pas d'une autre nature que la personnalité ordinaire. Au lieu de succéder à l'état normal, il coïncide avec lui. Autrement dit, il y a une scission dans la mémoire du sujet. Une partie de son existence lui reste connue, tandis que l'autre partie est tout à fait ignorée par suite de l'oubli qui se produit instantanément pour tout ce qui s'y rattache. C'est l'hystérie qui produit ce trouble profond et qui

---

(1) Pigeaire. *Electricité animale*, 1836, page 44.

exagère d'une façon morbide un phénomène normal : celui de la distraction.

La mémoire est toujours étroitement liée à l'état de la sensibilité ; toute modification de cette dernière amène nécessairement des lacunes dans la faculté de se souvenir. L'épilepsie, par exemple, a pour résultat, pendant la crise, d'abolir toute mémoire.

Trousseau rapporte le cas d'un magistrat qui, siégeant à l'hôtel de ville de Paris, comme membre d'une société savante, sortait nu-tête, allait jusqu'au quai et revenait à sa place prendre part aux discussions, sans aucun souvenir de ce qu'il avait fait. (1).

Voici encore un fait qui montre combien l'amnésie est en corrélation étroite avec les troubles de la sensibilité :

Le mécanicien d'un navire à vapeur tombe sur le dos ; le derrière de sa tête heurte contre un objet dur ; il reste quelque temps inconscient. Revenu à lui il recouvre une parfaite santé physique ; il conserve le souvenir de toutes les années écoulées jusqu'à son accident ; mais, à partir de ce moment, la mémoire n'existe plus, même pour les faits strictement personnels. « En arrivant à l'hôpital, il ne peut dire s'il est venu à pied, en voiture ou par le chemin de fer. En sortant de déjeuner il oublie qu'il vient de le faire : il n'a aucune idée de l'heure, ni du jour, ni de la semaine. Il essaye par la réflexion de répondre aux questions qui lui sont posées ; il n'y parvient pas. Sa parole est lente, mais précise. Il dit ce qu'il veut dire et lit correctement. » Cette infirmité disparut par suite d'une médication appropriée.

La distraction et l'anesthésie hystériques

Il paraîtra peut-être moins étrange maintenant qu'un phénomène conscient puisse arriver à être oublié si radicalement que le sujet soutienne de bonne foi n'en avoir jamais eu connaissance, puisque nous en avons cité déjà quelques exemples. Lucie s'effraie, gémit, quand on lui montre ses bras contracturés, elle aurait même une crise si on ne faisait, d'un mot, cesser cet état ; mais une fois guérie et les *larmes dans les yeux,* elle ne se souvient plus de rien. C'est elle qui chante aussi l'air de *Mignon* et qui n'a pas conscience de le faire (2).

Pour que la distraction atteigne ce degré, il faut évidemment

(1) Laycok. *On certains discorders and defects of memory*, p. 12, cité par M. Ribot dans *les Maladies de la mémoire*, p. 62.

(2) P. Janet *Ouvrage cité.* p. 249.

que les sujets soient profondément différents des personnes normales. Nous avons signalé le triste état de ces malheureuses qui sont privées de la plupart de leurs sens. Leur existence habituelle s'écoule dans une sorte de rétrécissement intellectuel qui leur enlève la libre disposition d'elles-mêmes:

Léonie se promène seule dans les rues et imprudemment s'abandonne à ses rêveries ; elle est toute surprise, quand elle fait attention à son chemin, de se trouver en un tout autre endroit de la ville. *L'autre* (le personnage sub-conscient) a trouvé spirituel de l'amener à ma porte. La prévient-on par lettre qu'elle peut revenir au Hâvre, elle s'y retrouve sans savoir comment ; l'autre, pressée d'arriver, l'a fait partir le plus vite possible et sans bagages. (1).

A vrai dire, il est probable que Léonie était en état second en faisant ces actes, puisque le souvenir n'en est pas gardé par la conscience ordinaire. Voici encore un fait qui semble appuyer cette manière de voir :

Léonie étant venue souvent chez moi, je croyais qu'elle connaissait bien mon adresse ; je fus bien étonné, en causant un jour avec elle pendant l'état de veille, de voir qu'elle l'ignorait complètement, bien plus, qu'elle ne connaissait pas du tout le quartier. Le second personnage ayans pris pour lui toutes ces notions, le premier semblait ne plus parvenir à les posséder.

On conçoit que chez des personnes aussi névrosées, le phénomène de l'écriture automatique puisse prendre des proportions considérables, puisqu'elles accomplissent toute une série d'actes sans en conserver le souvenir. C'est l'exagération de ce qui se produit parfois dans la vie normale, sous l'influence de la distraction. Il arrive souvent, même à des personnes en parfaite santé, pendant une visite ennuyeuse ou sous l'empire de graves préoccupations, de causer distraitement, tout en suivant le cours de leurs pensées. Un instant après, il leur serait difficile de se rappeler ce que le visiteur a dit et ce qu'elles ont répondu. D'autres fois on peut, tout en écrivant, suivre une conversation qui se tient à côté de vous et y prendre part, sans interrompre son travail.

Il est vrai que dans ce cas il arrive fréquemment qu'à la fin on ne sait plus trop ce que l'on a écrit et qu'il faut relire pour se le rappeler, Or chez les hystériques, ce phénomène de l'oubli est constant dans ce que l'on nomme l'écriture automatique. La

(1) P. Janet. *Ouvrage cité,* page 322.

conscience normale perd tout de suite la mémoire des idées que les caractères graphiques traduisent sur le papier, de sorte qu'elle en parait inconsciente.

La simultanéité et l'indépendance complète de l'écriture automatique et de la parole sont très-difficilement obtenues. Ce n'est guère qu'en faisant causer le sujet sur des choses indifférentes que sa main continue à écrire ; mais si la rédaction demande du soin, ou si l'on excite vivement l'attention, ou le sujet s'arrête d'écrire, ou il ne répond plus à l'interlocuteur.

C'est pourquoi il ne faudrait pas croire que la séparation entre la conscience normale et le soi-disant personnage subconscient soit toujours aussi parfaite que les citations précédentes semblaient l'établir. On constate parfois pendant l'écriture automatique un mélange entre les idées exprimées par la plume et celles énoncées par la parole :

Un des sujets dont j'ai parlé, N..., mêlait quelquefois dans son écriture automatique des mots qui n'avaient point de sens, mais qui étaient la reproduction de ceux qu'elle prononçait par la bouche. Si je lui faisais faire une opération arithmétique inconsciemment par l'écriture et si une autre personne lui demandait de prononcer des chiffres consciemment, on constatait dans l'écriture la confusion des deux sortes de chiffres. Ce mélange eut lieu aussi, mais très rarement, chez Léonie ; je ne me souviens pas de l'avoir constaté avec Lucie. (1).

Cette division de l'attention est possible pour une personne normale (2), mais devient très difficile pour une hystérique, non pas qu'il lui soit impossible d'écrire et de parler en même temps puisque nous en avons cité des exemples, mais le souvenir de ce qui se passe dans le membre insensible ne peut être conservé dans la conscience, à cause de la faiblesse de la perception, pour les sensations qui arrivent des parties anesthésiées.

---

(1) Pierre Janet. Ouvrage cité p. 274.

(2) Il est certain que l'orateur qui, tout en causant, s'écoute parler pour modifier le son de sa voix, surveiller son débit, varier le rhytme de ses intonations, et analyser les impressions du public, atteint un haut degré de division de l'attention ; il suit en même temps plusieurs ordres d'idées ; mais chez les personnes ordinaires et à plus forte raison chez les hystériques, il est difficile de faire en même temps plusieurs opérations différentes : par exemple exécuter un calcul mental et serrer rythmiquement un certain nombre de fois une boule en caoutchouc, C'est pourquoi une des opérations mentales est oubliée.

(Voir Binet, *Altérations de la personnalité*, p. 217).

En raison de sa débilité mentale, l'hystérique ne peut guère s'appliquer longtemps à un travail aussi difficile que de suivre une conversation et d'écrire ; si l'on développe beaucoup les phénomènes subconscients, le sujet normal se donne tout entier à ces expériences, il ne répond plus à ses interlocuteurs, il est tout à fait attentif à la suggestion du magnétiseur, il s'endort.

J'avais déjà remarqué, dit M. Pierre Janet, que deux sujets surtout Léonie et Lucie, s'endormaient fréquemment malgré moi au milieu d'expériences sur les actes inconscients à l'état de veille, mais j'avais rapporté ce somnambulisme à ma seule présence et à leur habitude du somnambulisme, le fait suivant me fit revenir de mon. erreur. M. Binet avait eu l'obligeance de me montrer un de ses sujets sur lesquels il étudiait les actes subconscients par anesthésie, et je lui avais demandé la permission de reproduire sur ce sujet les suggestions par distraction. Les choses se passèrent tout à fait suivant mon attente. Le sujet (Hab...). bien éveillé, causait avec M. Binet ; placé derrière lui, je lui faisais à son insu remuer la main, répondre à mes questions par signes, etc. Tout à coup Hab.., cessa de parler à M. Binet et se tournant vers moi les yeux fermés, continua correctement, *par la parole consciente* la conversation qu'elle avait commencée avec moi par *signes subconscients* ; d'autre part elle ne parlait plus du tout à M. Binet, elle ne l'entendait plus, en un mot elle était tombée en somnambulisme électif. Il fallut réveiller le sujet qui naturellement avait tout oublié à son réveil. Hab... ne me connaissait en aucune manière ; ce n'était donc pas ma présence qui l'avait endormie : le sommeil était donc bien le résultat du développement des phénomènes subconscients, qui avaient envahi, puis effacé la conscience normale (1).

M. Janet dit qu'il est étranger au développement de la subconscience, mais nous voyons nettement que ses questions obligeaient le sujet à diviser son attention pour soutenir deux conversations différentes ; son influence suggestive l'a emporté sur celle de M. Binet qui n'exerçait aucune action, car Hab a cessé de lui parler et a *continué* son entretien avec M. Janet. Il nous paraît difficile de trouver un meilleur exemple pour mettre en évidence ce fait capital que l'attention de l'hystérique était scindée en deux parties, et, comme nous le ferions nous-même, si nous étions dans l'obligation de répondre à deux personnes à la fois, nous choisirions l'une des deux pour continuer notre entretien. La différence, c'est que chez l'hystérique le sou-

(1) P, Janet — *Ouvrage cité*. p. 329.

venir du second interlocuteur et de ce qui s'y rattache n'est pas conservé par la conscience normale ; c'est ce qui a donné à ces phénomènes leur apparence d'étrangeté. Nous verrons dans un instant le même caractère, plus accentué encore, dans les suggestions négatives.

L'oubli chez les hytériques.

Il est de la plus haute importance pour nous de bien montrer que l'oubli chez les hystériques n'est qu'une maladie de la mémoire, car si cette hypothèse est exacte, il n'est nul besoin de recourir à la création d'un personnage subconscient pour comprendre tous les phénomènes psychiques variés qu'ils présentent: états somnambuliques successifs, écriture automatique, etc.

Etablissons par des expériences directes l'oubli immédiat.

Nous allons d'abord citer M. Janet : (1)

S'il est, dit-il, un point admis en psychologie, c'est que la mémoire n'est que la conservation des sensations : toute sensation peut, pour différentes raisons, ne pas devenir un souvenir, *mais tout souvenir a été une sensation consciente*.

Si nos sujets ne sentent réellement pas les impressions faites sur les parties anesthésiées de leurs corps, ils ne doivent évidemment pas en conserver le souvenir.

C'est justement ce que nous disons ; et nous ajoutons que si le sujet ne se rappelle pas l'action exercée sur lui, ce n'est pas qu'il ne l'ait pas sentie, mais c'est parce que le souvenir de cette sensation est aboli. Rendons la sensibilité au membre et avec elle la mémoire sera rétablie. Voici ce qui semble confirmer notre manière de voir :

L'œil droit de Marie étant soigneusement fermé, elle prétend, comme nous le savons, être dans une obscurité profonde.

Sans me préoccuper de ce qu'elle dit, je fais passer plusieurs fois devant son œil gauche un petit dessin que je retire ensuite.

Ce dessin représentait un arbre et un serpent qui grimpait autour du tronc. Je lui laisse alors ouvrir l'œil droit et je l'interroge : elle prétend n'avoir absolument rien vu. Quelques minutes plus tard, je lui applique sur la tempe gauche une plaque de fer qui est son métal de prédilection ; les picotements se font sentir dans le côté gauche de la tête, et l'œil, comme on sait, reprend pour quelque temps la sensibilité ordinaire. Je lui demande alors si elle se souvient de ce que je lui ai montré. « Mais oui, fait-elle, c'était un dessin, un arbre avec un ser-

(1) P. Janet *Ouvrage cité* — page 294-295.

pent qui grimpait autour ». Quelques jours plus tard, je refais l'expérience ainsi : je montre uniquement à l'œil gauche, qui était devenu de nouveau anesthésique, un dessin ; c'était une grande étoile dessinée au crayon bleu. Puis, quand les deux yeux sont ouverts, je lui montre une dizaine de petits dessins parmi lesquels se trouve l'étoile ; elle n'en connaît aucun et prétend les voir tous pour la première fois. J'applique la plaque de fer sur la tempe, la sensibilité revient, et Marie prenant le papier ou est l'étoile bleue me dit : « Sauf celui-ci cependant que j'ai déjà vu une fois ».

Constatons que le sujet, qui n'a pas cessé d'être à l'état normal, récupère un souvenir qui s'était perdu aussitôt qu'enregistré, car elle dit :« je l'ai *déjà vu une fois*». Ce n'est pas un personnage subconscient qui cause, c'est elle-même avec sa conscience ordinaire ; c'est celle-ci qui, comme nous le disons, oublie, parce que la sensation lui venant d'un organe que la maladie rend insensible n'a pas assez d'intensité pour être conservée. Mais si par un moyen physique on augmente cette sensibilité, — ici c'est par la métallothérapie, — immédiatement le souvenir redevient conscient.

On peut généraliser pour les autres sens ce qui vient d'être observé pour le sens visuel. En effet :

« La même expérience peut être faite sur le sens tactile : Je mets un jour dans la main complètement anesthésique du même sujet un petit objet (c'était un bouton de rose), et je l'y laisse quelques instants en prenant toutes les précautions pour qu'elle ne puisse le voir. Je lui demande si elle a quelque chose dans la main, elle cherche avec attention et assure qu'elle n'a rien. Je n'insiste pas et retire le bouton de rose sans qu'elle s'en aperçoive. Quelque temps après, par l'application d'une plaque de fer, je rends la sensibilité tactile à cette main ; à peine le frisson qui chez elle signale le retour de la sensation est-il terminé qu'elle me dit spontanément : «Ah ! je me suis trompée, vous m'aviez mis dans la main un bouton de rose, où est-il ? »

N'est-il pas certain ici qu'on ne voit intervenir aucun personnage somnambulique ou subconscient? Le sujet établit immédiatement la continuité de sa vie psychique, aussitôt qu'on lui rend le souvenir que l'anesthésie avait supprimé. Ce n'est pas un autre moi qui raconte que le sujet avait dans sa main un bouton de rose, c'est la personnalité ordinaire qui affirme immédiatement qu'elle s'est trompée tout à l'heure en disant qu'il n'y avait rien. L'anesthésie avait créé une scission dans le souvenir; quand cette insensibilité disparaît, la mémoire se rétablit.

Il en est d'ailleurs toujours ainsi, comme le remarque M.P. Janet (page 296).

« J'ai refait plusieurs fois cette expérience sur ce sujet et sur trois autres hystériques anesthésiques, et j'ai modifié l'expérience de diverses manières.

« Quelquefois il suffit, comme pour les anesthésies systématisées, de commander au sujet de se souvenir, pour que la mémoire revienne aussi en ramenant la sensibilité....; j'ai même laissé une fois un intervalle de deux jours entre l'instant où j'avais fait sentir l'objet par la main anesthésique, et l'instant où je rendais la sensibilité : le résultat a toujours été le même. Lorsque la sensibilité redevenait consciente, le souvenir de cette sensation qui, en apparence, n'avait pas existé, réapparaissait complètement. »

Nous avons vu que M. Janet, en parlant des mouvements exécutés par le bras anesthésique de Léonie, dit que ces mouvements déterminés par des sensations non perçues, ne sont connus par personne, qu'ils forment une poussière mentale; mettons en regard l'expérience suivante exécutée avec Rose, et nous constaterons que bien loin d'être rigoureusement inconnues, ces sensations sont au contraire enregistrées dans la conscience normale : (1)

« Enfin j'ai songé, poursuit M. Janet, à faire la même expérience avec Rose, sur le sens musculaire ou kinesthésique. Je donne à son bras qui est anesthésique une position quelconque, je lui mets deux doigts en l'air et les autres fermés, ou je lui fais faire un geste menaçant : Rose n'en sait rien, car j'ai bien caché le bras par un écran. Je baisse maintenant le bras et le remets sur ses genoux, puis par un courant électrique faible (la suggestion ne peut pas rétablir la sensibilité de ce sujet),je rends à Rose la sensibilité cutanée et musculaire de son bras ; elle peut maintenant m'indiquer les positions que son bras avait précédemment et répéter les gestes avec conscience ».

On constate donc que les sensations ont été perçues par le moi, puis oubliées à cause de leur faible intensité.

M. P. Janet a bien senti que l'on pourrait expliquer les phénomènes que nous venons de décrire au moyen, non de l'inconscience, mais de l'oubli des sensations, oubli provenant de leur faible intensité ; il dit en effet : (2)

(1) P. Janet. *Ouvrage cité*, page 296.
(2) P. Janet. *Ouvrage cité*, page 303.

« Ne pourrait-on pas expliquer l'anesthésie ou la subconscience par la faiblesse de certaines images, de même que l'on a voulu expliquer la suggestion consciente par la force de certaines autres. Ne pourrait-on pas dire, par exemple, que l'image visuelle du dessin montré à l'œil gauche de Marie est très faible, et que les applications métalliques ont pour résultat d'en augmenter la force et de les rendre perceptibles ?...

« Je ne vois aucune raison pour admettre que la sensation produite sur des organes anesthésiques, soit une sensation faible. Cette sensation est précise, elle permet au sujet de reconnaître des détails fort petits de l'objet qu'on lui montre et de les reconnaître plus tard par le souvenir ou immédiatement par l'écriture automatique.

« Quand peut-on dire qu'une personne ait une sensation vive et forte, en admettant que ce mot ait un sens quelconque, si ce n'est quand elle apprécie les détails minimes de l'impression causée sur ses sens ? On mesure l'acuité visuelle en faisant lire des lettres petites, on mesure l'acuité du sens tactile en faisant distinguer des sensations tactiles rapprochées, c'est-à-dire presque semblables. Il ne peut rien y avoir de plus dans une sensibilité forte, si ce n'est un mélange de phénomènes douloureux, étrangers à la sensation elle-même, qui sont des modifications de nature et non de la quantité de la sensation. Or, ces organes anesthésiques apprécient des choses fort délicates. L'œil gauche de Marie, ainsi que je l'ai vérifié, reconnaît mon dessin, même quand il est petit et placé assez loin ; la main de Lucie reconnaît l'écartement des points de l'œsthésiomètre à une distance où bien des gens, qui ont une sensibilité soi-disant forte, ne l'apprécient pas ; les actes inconscients de Léonie montrent qu'elle reconnaît ma main au simple contact, ce qui n'est pas la marque d'une sensation faible. Nous savons cependant qu'un sujet peut être anesthésique d'un sens, et en avoir un autre très délicat ; Rose, qui ne sent pas les piqûres faites sur ses membres, se fâche parce que loin d'elle, dans la cour, elle entend quelqu'un qui chante faux. Ce n'est donc pas la petitesse ou la faiblesse de ces sensations qui empêche le sujet d'en avoir conscience ».

Nous pensons précisément le contraire, et voici pourquoi :

Bien que le siège anatomique des fonctions psychiques n'ait pu être encore déterminé avec précision, on peut supposer avec assez d'exactitude que les fonctions intellectuelles siègent dans le cerveau en général, et en particulier à la périphérie, dans les circonvolutions corticales (1). Les maladies de la mémoire, chez les hystériques, sont évidemment d'origine psychique. Il nous

(1) Ch. Richet. *Essai de Psychologie générale*, page 29.

faut donc chercher la raison des troubles constatés chez ces malades dans des modifications du cerveau.

Voici Marie qui voit avec l'œil droit et qui est aveugle de l'œil gauche. Cette cécité ne tient pas à une malformation de l'œil, ni à une paralysie du nerf optique puisque, plus tard, on peut lui rendre le souvenir de ce que cet œil a vu. C'est donc une maladie de la mémoire qui fait qu'elle ne conserve pas le souvenir des sensations qui lui arrivent par l'œil gauche. Ceci met en évidence le bien fondé des remarques de M. Richet sur la mémoire.

Il dit en effet (1) qu'il faut distinguer dans le phénomène mémoire deux choses distinctes :

1° Une mémoire de *fixation* qui s'opère fatalement, automatiquement, et qui est indépendante de nous, puis :

2° Un mémoire de rappel et d'*évocation* des images fixées déjà.

Dans les exemples rapportés par M. Janet, c'est cette mémoire d'évocation qui est absente normalement. Peut-on savoir pourquoi, bien que les sensations aient été enregistrées, le sujet n'en a pas gardé le souvenir ? Nous croyons que la raison en est fournie par une diminution de la sensibilité des cellules où s'opèrent les localisations cérébrales auxquelles aboutissent les sensations provenant des sens.

Nous savons qu'une sensation, pour être consciente, c'est-à-dire pour rester dans la mémoire et se relier au passé, doit satisfaire à deux conditions : 1° Elle doit avoir une certaine intensité ; 2° Une durée, dont la longueur est variable suivant la nature du sujet (2). On ne peut guère contester que l'intensité soit une condition primordiale, car nous savons par la loi de Weber, auquel Fechner a donné une forme mathématique, que la sensation croît comme le logarithme de l'excitation (3). Ici, dans le cas de Marie, l'excitation est constante, mais l'intensité de la sensation ou la connaissance qu'en a la conscience est liée à l'état de la sensibilité dans les couches corticales qui correspondent à l'œil. Or, il est démontré par les recherches de M. Binet (4), que le temps physiologique de réaction augmente pour un membre anesthésié, naturellement ou par suggestion,

(1) Ch. Richet. *Ouvrage cité*, page 159.
(2) Ribot. *Les maladies de la mémoire*, page 22.
(3) Delbœuf. *Eléments de psycho-physique*, page 15.
(4) Binet. *Les altérations de la personnalité*, page 161.

donc la localisation cérébrale correspondant à ce membre a subi une diminution de son activité, et comme M. Janet est d'accord pour constater que l'état de la mémoire est lié intimement à celui de la sensibilité, toute diminution de cette dernière entraîne nécessairement celle du souvenir.

« Il ne faut jamais oublier que l'état de conscience est un événement qui suppose un état particulier du système nerveux ; que cette action nerveuse *n'est pas un accessoire*, *mais une partie intégrante de l'événement ;* qu'il en est la base, la condition fondamentale ; que, dès qu'il se produit, l'événement existe en lui-même ; que, dès que la conscience s'y ajoute, l'événement existe pour lui-même ; que la conscience le complète, l'achève, mais ne le constitue pas. Si l'une des conditions du phénomène conscience manque, soit l'intensité, soit la durée, soit d'autres que nous ignorons, une partie de ce tout complexe — la conscience — disparaît : une autre partie — le processus nerveux — subsiste. Rien d'étonnant donc, si plus tard les résultats de ce travail cérébral se retrouvent : il a eu lieu en fait, quoique rien ne l'ait constaté » (1).

Nous comprenons bien maintenant que l'inconscience apparente des hystériques n'implique pas une diminution de la netteté des sensations. L'œil anesthésique n'est pas physiologiquement différent de l'œil normal (2). Il emmagasine les images avec la même acuité qu'un œil ordinaire, car l'anesthésie, nous le savons, est d'ordre psychique. C'est donc seulement dans le souvenir de la perception qu'il existe une différence, et nous ne sommes pas étonnés de voir Marie, Lucie ou Léonie retrouver leurs souvenirs, quand on rend aux sensations l'intensité nécessaire pour qu'elles franchissent à nouveau le seuil de la conscience. Ce qui rend si bizarres, si invraisemblables les expériences faites sur les hystériques, c'est cet oubli immédiat des

(1) Ribot. *Les maladies de la mémoire*, p. 41.

(2) «Certains hystériques perdent brusquement la vision ; ils deviennent tout à coup aveugles. La veille, ils y voyaient très bien, le lendemain ils ne distinguent plus le jour de la nuit, ils ne perçoivent plus aucune sensation visuelle. Cette amaurose totale et complète ne s'accompagne d'aucune lésion apparente du fond de l'œil. Le cristallin, le corps vitré, la choroïde, la rétine ne présentent, à l'examen ophtalmoscopique, aucune modification de structure susceptible d'expliquer l'anesthésie de la vision. La cécité persiste en général pendant quelques jours, quelques semaines ou quelques mois ; puis elle disparaît sans laisser de traces. » Pitres. *Leçon cliniques sur l'hystérie et l'hypnotisme*. Amaurose hystérique. p. 95.

actes qui viennent d'être exécutés, des paroles qui vibrent encore dans l'air et que le sujet ne se rappelle plus. Nous assistons là à une exagération morbide des phénomènes qui ont lieu naturellement pour chacun de nous. Que de paroles ne prononce-t-on pas sans y attacher d'importance, et dont le souvenir ne reste pas en nous ! Ces propos oiseux que l'on échange par politesse dans un salon, sont presque des réflexes psychiques auxquels personne ne se donne la peine d'attacher son attention. A qui n'arrive-t-il pas de se dire en voyant une personne : Il me semble que je connais cette figure, ou bien « Ai-je rêvé cela ? » en songeant à un événement qu'on ne peut localiser, et dont il est impossible de ressaisir les détails. La maladie ou la vieillesse amènent naturellement des résultats semblables.

A la fin de sa vie, Linné prenait plaisir à lire ses propres œuvres, et quand il était lancé dans cette lecture, oubliant qu'il en était l'auteur, il s'écriait: « Que c'est beau ! que je voudrais avoir écrit cela ! » On raconte un fait analogue au sujet de Newton et de la découverte du calcul différentiel. Walter Scott vieillissant, était sujet à ces sortes d'oublis. On récita un jour devant lui un poème qui lui plut ; il demanda le nom de l'auteur ; c'était un chant de son pirate Ballantyne qui lui a servi de secrétaire et a écrit sa vie, expose avec les détails les plus précis, comment *Ivanhoe* lui fut, en grande partie, dicté pendant une maladie aiguë. Le livre était achevé et imprimé avant que l'auteur pût quitter le lit. *Il n'en avait gardé aucun souvenir*, sauf de l'idée mère du roman qui était antérieure à la maladie (1).

On peut créer artificiellement des insensibilités passagères, qui ont pour le sujet la même réalité que ses anesthésies naturelles. Nous allons en voir immédiatement un exemple.

Les suggestions négatives.

L'école de Nancy appelle ainsi les suggestions qui suppriment pour un sujet les sensations provenant de certains objets ou des personnes présentes.

C'est surtout lorsqu'on assiste à des expériences de ce genre que la suggestion apparaît avec une puissance fantastique.

Elle semble ressusciter le pouvoir magique des enchanteurs, et, comme la lampe d'Aladin, faire disparaître les personnes ou les choses que le magnétiseur veut soustraire à la vue du sujet. M. Binet a donné à ce phénomène le nom d'anesthésie systématique (2).

(1) Ribot. *Ouvrage cité*, page 24.
(2) Binet. *Les altérations de la personnalité*, p. 269.

« La suggestion qu'on adresse au sujet hypnotisé, ou pris à l'état de veille, mais docile, consiste à lui défendre de percevoir un objet en particulier. Cette interdiction ne lui enlève que la perception de l'objet dont on lui parle, et il continue à percevoir les autres. De là le nom d'anesthésie systématique que l'on donne au phénomène ; l'anesthésie est systématique parce qu'elle supprime un système de sensations et d'images, qui sont afférentes à un objet particulier.

Nous allons voir dans l'expérience suivante, imaginée par M. Bernheim, les résultats extraordinaires que produit ce genre de suggestion. (1)

Elise B..., âgée de 18 ans, domestique, est affectée de sciatique. C'est une jeune fille honnête, de conduite régulière, d'intelligence moyenne, ne présentant, en dehors de la sciatique, aucune manifestation, aucun accident névropathique.

Elle a été, dès la première séance, très facile à mettre en somnambulisme, avec hallucinabilité hypnotique et post-hypnotique et amnésie (perte de souvenir) au réveil. Je le lui dis, pendant son sommeil : « A votre réveil vous ne me verrez plus, je serai parti. » A son réveil, elle me cherche des yeux et ne paraît pas me voir. J'ai beau lui parler, lui crier dans l'oreille, lui introduire une épingle dans la peau, dans les narines, sous les ongles, appliquer la pointe de l'épingle sur la muqueuse oculaire, elle ne sourcille pas. Je n'existe plus pour elle, et toutes les impressions acoustiques, visuelles, tactiles, etc., émanant de moi, la laissent impassible ; elle ignore tout. Aussitôt qu'une autre personne la touche, à son insu, avec une épingle, elle perçoit vivement et retire le membre piqué.

J'ajoute, en passant, que cette expérience ne réussit pas avec la même perfection chez tous les somnambules. Beaucoup ne réalisent pas les suggestions sensorielles négatives, d'autres ne les réalisent qu'en partie. Certains, par exemple, quand j'ai affirmé qu'ils ne me verront pas à leur réveil, ne me voient pas, mais ils entendent ma voix, ils sentent mes impressions tactiles. Les uns sont étonnés de m'entendre et de se sentir piqués, sans me voir ; les autres ne cherchent pas à se rendre compte ; d'autres enfin croient que cette voix et cette sensation émanent d'une autre personne présente. Ils récriminent violemment contre elle ; cette personne a beau protester que ce n'est pas elle et chercher à le leur démontrer, ils restent convaincus que c'est elle.

On arrive parfois à rendre l'hallucination complète pour *toutes les sensations* en faisant la suggestion ainsi : « A votre réveil, si je vous touche, si je vous pique, vous ne le sentirez pas ; si je vous parle, vous ne m'entendrez pas. D'ailleurs, vous ne me verrez pas ; je serai parti. » Quelques sujets arrivent ainsi, à la suite de cette suggestion détaillée, à neutraliser toutes leurs sensations ; d'autres n'arrivent à neu-

(1) Bernheim. *Revue de l'hypnotisme*, 1er décembre 1888.

traliser que la sensation visuelle, toutes les autres suggestions sensorielles négatives restant inefficaces.

La somnambule dont je parle réalisait tout à la perfection. Logique dans sa conception hallucinatoire, elle ne me percevait en apparence par aucun sens. On avait beau lui dire que j'étais là, que je lui parlais, elle était convaincue qu'on se moquait d'elle. Je la fixe avec obstination et je lui dis : « Vous me voyez bien, mais vous faites comme si vous ne me voyiez pas ! Vous êtes une farceuse, vous jouez la comédie ! » Elle ne bronche pas et continue à parler aux autres personnes. J'ajoute, d'un air convaincu : « D'ailleurs je sais tout ! Je ne suis pas votre dupe ! Vous êtes une mauvaise fille. Il y a deux ans déjà vous avez eu un enfant et vous l'avez fait disparaître ! Est ce vrai ? On me l'a dit ! ». Elle ne sourcille pas ; sa physionomie reste placide. Désirant voir, dans un intérêt médico-légal, si un abus grave peut être commis à la faveur d'une hallucination négative, je soulève brusquement sa robe et sa chemise ; cette jeune fille est de sa nature très pudibonde. Elle se laisse faire sans la moindre rougeur à la face. Je lui pince le mollet et la cuisse : elle ne manifeste absolument rien. Je suis convaincu que le viol pourrait être commis sur elle dans cet état, sans qu'elle oppose la moindre résistance.

« Cela posé, je prie mon chef de clinique de l'endormir et de lui suggérer que je serai de nouveau là, au réveil. Ce qui a lieu, en effet Elle me voit de nouveau et ne se souvient de rien. Je lui dis : « Vous m'avez vu tout à l'heure ! Je vous ai parlé. » Etonnée, elle me répond : « Mais non, vous n'étiez pas là ! — J'y étais ; je vous ai parlé. Demandez à ces messieurs. — M. P. voulait me soutenir que vous étiez là ! Mais c'était pour rire ! Vous n'y étiez pas ? — Eh bien ! lui dis-je, vous allez vous rappeler tout ce qui s'est passé quand je n'y étais pas, tout ce que je vous ai dit, tout ce que je vous ai fait ! Mais vous n'avez rien pu me dire, ni faire, puisque vous n'étiez pas là ! « J'insiste d'un ton sérieux et, la regardant en face, j'appuie sur chaque parole : « Je n'y étais pas, c'est vrai ! Vous allez vous rappeler tout de même. » *Je mets ma main sur son front* et j'affirme : « Vous vous rappelez tout, absolument tout ! Là ! Dites vite ! Qu'est-ce que je vous ai dit ! » Après un instant de concentration, elle rougit et dit : « Mais non, ce n'est pas possible : Vous n'étiez pas là ! je dois avoir rêvé. — Eh bien ! Qu'est-ce que je vous ai dit dans ce rêve ? » Elle ne veut pas le dire, honteuse ! J'insiste, elle finit par me dire : « Vous m'avez dit que j'avais eu un enfant ! — Et qu'est-ce que je vous ai fait ? — Vous m'avez piqué avec une épingle ! — Et puis ? » Après quelques instants : « Mais non, je ne me serais pas laissé faire ! c'est un rêve ! — Qu'est-ce que vous avez rêvé ? — Que vous m'avez découverte, etc. ».

J'arrive ainsi à évoquer le souvenir de tout ce qui a été dit et fait par moi pendant qu'elle était censé ne pas me voir ! Donc, elle

m'a vu en réalité, elle m'a entendu malgré son inertie apparente. Seulement, convaincue par la suggestion que je ne devais pas être là, sa conscience restait fermée aux impressions venant de moi, *ou bien son esprit neutralisait au fur et à mesure qu'elles se produisaient les impressions sensorielles ; il les effaçait, et cela si complètement que je pouvais torturer le sujet physiquement et moralement ;* elle ne me voyait pas, elle ne m'entendait pas ! Elle me voyait avec les yeux du corps, elle ne me voyait pas avec les yeux de l'esprit. Elle était frappée de cécité, de surdité, d'anesthésie psychique pour moi ; toutes les impressions sensorielles émanant de moi étaient bien perçues, mais restaient inconscientes pour elle. C'est bien une hallucination négative, illusion de l'esprit sur les phénomènes sensoriels.

« Cette expérience, je l'ai répétée chez plusieurs sujets susceptibles d'hallucinations négatives. Chez tous j'ai pu constater que le souvenir de tout ce que les sens ont perçu *pendant que l'esprit effaçait*, a pu être reconstitué » (1).

Les partisans de l'existence d'un personnage subconscient diraient que c'est lui qui, sous l'influence de la suggestion, a monopolisé, confisqué toutes les sensations provenant de la personne qui ne doit pas être vue, entendue ou sentie, de manière que la conscience normale n'a pas connaissance de ces sensations et que son ignorance de tout ce qui a rapport au personnage frappé d'interdit est absolue. Mais qui ne voit dans notre exemple que cette explication est manifestement erronée ?

La jeune fille qui sert de sujet n'est pas hystérique ; jamais elle n'a eu d'antécédents névropathiques, donc elle jouit normalement de l'intégrité de sa mémoire, ce qui est prouvé chez elle par l'absence de toute anesthésie. Or, le personnage subconscient de M P. Janet ne se forme qu'avec les sensations qui sont restées en dehors de la perception consciente ; comme ici il n'y en a pas, il en résulte que ce personnage subconscient n'a pas pu prendre naissance. L'amnésie pour toute la série des sensations qui émanent de M. Bernheim (visuelles, auditives, tactiles) est due à la volonté de l'hypnotiseur qui a paralysé dans le cerveau du sujet l'ensemble des images mentales qui se rapportent à lui. Nous retrouvons ici cette loi de l'association des idées par laquelle tous les souvenirs relatifs à une personne sont en contiguïté les uns avec les autres et forment un tout, une unité de groupe,

(1) Les anciens magnétiseurs connaissaient déja ces faits. Voir les ouvrages de Bertrand, de Teste, de Charpignon, de Braid, de Durand (de Gros), etc.

qui conserve son autonomie au milieu de milliers d'autres de la même nature.

La suggestion négative a pour résultat de diminuer l'intensité des sensations, de sorte qu'à peine perçues, elles sont immédiatement oubliées.

Si l'on admet que tous nos souvenirs ont leurs conditions d'existence dans des cellules nerveuses et dans des groupes de cellules, et il est difficile de ne pas en venir là, on pourrait dire qu'on paralyse par suggestion telle ou telle cellule, ou tel ou tel groupe cellulaire, comme on paralyse un muscle ou un membre (1).

Mais le même pouvoir qui pouvait amoindrir les sensations peut aussi les rétablir avec leur intensité normale, et nous voyons que la jeune fille se rappelle successivement, et dans l'ordre, tous les événements survenus pendant que la suggestion exerçait sur elle son empire.

Ce qui établit sans conteste que l'emmagasinement des sensations dans le cerveau a suivi son cours normal, c'est que celles qui proviennent des assistants, et dont le sujet se souvient, ne sont pas séparées de celles qui émanent de M. Bernheim ; elles sont, pour ainsi dire, enregistrées chronologiquement à leur place ; elles ne font pas bande à part ; elles n'appartiennent pas à un personnage distinct ; elles apparaissent au milieu des autres, précisément à la place qu'elles doivent logiquement occuper suivant leur ordre d'arrivée ; en un mot, elles font partie de la mémoire ordinaire, dont elles ne diffèrent que par une intensité moindre.

Nous constatons que M. Bernheim n'a pas recours, pour expliquer ces faits, à un hypothétique personnage subconscient ; il voit nettement « que l'esprit du sujet neutralise au fur et à mesure qu'elles se produisent les perceptions sensorielles » qui se rapportent à celui qui a donné la suggestion.

Ce pouvoir de ressusciter des souvenirs qui semblaient n'avoir jamais été perçus, montre que le moi subsiste intégralement dans l'état hypnotique, mais que la suggestion, comme l'anesthésie naturelle, y découpe des territoires qui deviennent inconnus pour le moi lorsqu'il se retrouve à l'état normal ; en somme, ce n'est pas de l'*inconscience*, *c'est de l'oubli*.

Si les résultats ultimes sont les mêmes, les causes en sont

---

(1) Beaunis. *Le Sommeil Provoqué*. p. 133.

bien différentes. Ce point si important a été vu aussi par M. de Rochas, il dit : (2)

Si l'on touche le sujet sur sa peau ou ses vêtements, soit dans cet état (léthargie qui précède le somnambulisme), soit dans l'une des léthargies consécutives, il suffit, pour qu'il se rappelle au réveil le contact qu'il a subi, soit de le lui prescrire, soit même, pour la plupart d'entre eux, de déterminer par la pression d'un point au milieu du front la mémoire que j'appellerai *somnambulique*, parce qu'elle embrasse tous les états de l'hypnose. Ainsi le *moi* persiste malgré ses modifications apparentes...

Et plus loin :

« Il faut remarquer que tous mes sujets se rappellent à l'état de veille ce qui s'est passé dans les états où persiste la suggestibilité, *quand je le leur prescris dans cet état*, même si cette suggestion est donnée dans un état où ils ne semblent pas entendre, comme dans la léthargie et la catalepsie. Il suffit même, pour certains d'entre eux, de presser avec le doigt le milieu du front à l'état de veille pour ramener la mémoire de tous les faits passés pendant l'état somnambulique. Cette observation, qui a une très grande importance au point de vue médico-légal, avait déjà été faite par les anciens magnétiseurs. »

Avec les sujets de M. P. Janet, on peut observer également que les actes qu'ils accomplissent sont normalement oubliés, alors même qu'ils ont été conscients. Rappelons que lorsqu'on obligeait Lucie « à s'apercevoir de la contracture de ses bras et qu'on la contraignait à les faire mouvoir, elle s'effrayait, gémissait et aurait commencé une crise, si par un mot on n'avait supprimé le mal. *Mais une fois guérie et les larmes encore dans les yeux, elle ne se souvenait plus de rien.* » Ici on voit nettement que ce n'est pas par inconscience que ce souvenir est aboli, mais que l'amnésie tient réellement à l'état de maladie du sujet. L'expérimentateur joue un rôle de premier ordre dans l'écriture subconsciente, car elle ne pourrait être obtenue par une autre personne. C'est grâce à sa suggestion que cette personnalité factice a été organisée, aussi elle ne connaît que lui, de même que les somnambules ne sont généralement en rapport qu'avec leur magnétiseur.

« La grande différence, dit M. P. Janet, (p. 359) entre les hystériques qui ont été déjà étudiées et hypnotisées et les hystériques qui ne l'ont jamais été, c'est que, chez les premières, le groupe

(2) A. de Rochas. *Les Etats profonds de l'hypnose*. Pages 21 et 77, note 4.

des phénomènes désagrégés séparés de la conscience normale a été plus ou moins réorganisé en une personnalité qui connaît l'opérateur et lui obéit, tandis que, chez les secondes, ce groupe de phénomènes qui existe aussi bien, ainsi que le prouvent leurs anesthésies et leurs paralysies, est incohérent, incapable le plus souvent de comprendre et d'obéir. »

C'est une constatation très importante pour nous, car elle ajoute encore une différence entre les médiums et les hystériques. Etudions donc sommairement cette influence du rapport, que M. Janet reconnaît lui même.

Le rapport magnétique

Tous les magnétiseurs, depuis Mesmer et Puységur, ont constaté que la plupart des sujets ne ressentent pas indifféremment toutes les sensations, mais qu'ils semblent faire un choix parmi les différentes impressions qui arrivent à leurs sens, pour percevoir celles-ci et non point celles-là. Le plus grand nombre de somnambules, une fois endormis, entendent très bien leur magnétiseur et causent avec lui, mais paraissent n'entendre aucune autre personne, aucun autre bruit, pas même celui d'un pistolet que l'on tire auprès d'eux, comme dans les expériences de Du Potet (1).

« Ce lien entre le sujet et certaines personnes ou certains objets qui lui permet de les sentir à l'exclusion des autres, a reçu le nom de *Rapport magnétique*, et l'on met une personne en rapport avec le sujet quand on force le sujet à la voir ou à l'entendre. Ce fait du rapport magnétique est très intéressant et très facile à constater : il existait à un degré plus ou moins élevé chez la plupart des sujets que j'ai étudiés. Léonie, au premier somnambulisme, ne présente guère ce caractère, elle entend et voit tout le monde ; elle le présente beaucoup plus fortement en second somnambulisme, car alors elle n'entend que moi et encore quand je la touche. Elle a une électivité plus grande dans tous les états pour ce qui concerne les suggestions, car elle n'obéit jamais qu'à moi. Marie et Rose sont en général plus électives que Léonie ; dès l'instant où elles s'endorment, elles semblent perdre la notion du monde extérieur pour ne plus voir, entendre ou sentir que celui qui les a endormies. Marie garde seulement pour les autres personnes un peu de sensibilité tactile, si on peut l'appeler ainsi, car elle éprouve

---

(1) Voir : Lauzanne *Principes et procédés du Magnétisme* v. II, p. 160. Charpignon. *Physiologie Magnétique*, p. 79. Barety. *Magnétisme*, p. 398. Myers. *Proceedings* 1882, p. 255 ; *ibid* 1887, p. 538. Demarquez et Girault Teulon. *Hypnotisme*. p. 32. Cités par M. P. Janet.

un sentiment de souffrance et de répugnance très marqué quand elle est touchée par une autre personne étrangère, non en rapport avec elle. Rose ne sent jamais rien de semblable. Je ne parle pas ici de Lucie qui était très peu élective et ne me distinguait des autres personnes que pour m'obéir.

Lucie, c'est M. Janet qui nous l'a appris, avait presque complètement perdu le sens de l'ouïe et il fallait lui parler très fort pour qu'elle entendît ; cependant, lorsque M. Janet veut lui faire une suggestion par distraction, il lui suffit de murmurer son ordre et elle l'entend parfaitement (1),ce qui prouve qu'elle est très sensible à toutes les sensations qui viennent de lui, autrement dit qu'elle est en rapport magnétique avec l'opérateur. Il y a plus encore, la personnalité subconsciente qui a été baptisée Adrienne n'existe pas pour les autres expérimentateurs ; en voici la preuve : (2)

« Un des premiers caractères que manifeste ce « moi secondaire » et qui est visible pour l'opérateur, c'est une préférence marquée pour certaines personnes. Adrienne qui m'obéit fort bien et qui cause volontiers avec moi,ne se donne pas la peine(?) de répondre à tout le monde. Qu'une autre personne examine en mon absence ce même sujet, comme cela est arrivé, elle ne constatera ni catalepsie partielle, ni actes subconscients par distraction, ni écriture automatique, et viendra me dire que Lucie est une personne normale très distraite et très anesthésique. Voilà un observateur qui n'a vu que le premier moi avec ses lacunes et qui n'est pas entré en relation avec le second. »

Ne pourrait-on pas dire aussi justement : Voilà un observateur qui n'a pas fait à Lucie la suggestion qu'elle a une seconde personnalité et qui, naturellement, ne la trouve pas chez elle, quand M. Janet, au contraire, l'y rencontre parce qu'il en est le créateur ; mais poursuivons :

« D'après les observations de MM. Binet et Ferré, il ne suffit pas qu'une hystérique soit anesthésique pour qu'elle présente de la catalepsie partielle. Sans aucun doute, il faut, pour ce phénomène, une condition de plus que l'anesthésie, *une sorte de mise en rapport de l'expérimentateur avec les phénomènes subconscients.* Si ces phénomènes sont très isolés, ils sont provoqués par tout expérimentateur, mais s'ils sont groupés en personnalité (ce qui arrive très fréquemment chez les hystériques fortement malades), ils manifestent des préférences et n'obéissent pas à tout le monde.

---

(1) P. Janet, *Ouvrage cité*, p. 262.
(2) P. Janet, *Ouvrage cité*, p. 318-319.

« Non seulement le moi secondaire n'obéit pas, mais il résiste à l'étranger. Quand j'ai soulevé et mis en position cataleptique le bras de Lucie ou de Léonie qui présente le même phénomène, personne ne peut le déplacer... Quand je touche le bras de nouveau, il devient subitement léger et obéit à toutes les impulsions.»

On ne peut pas mieux démontrer la très grande influence du magnétiseur, et cette observation peut être complétée par celle du Dr Ochorowicz, qui dit : (1)

« Lorsque le sujet ne sent pas du tout l'attouchement d'une personne étrangère, on peut faire l'expérience suivante : au lieu de toucher directement, on touche avec un crayon, par exemple. Si en touchant directement on peut supposer des différences de température, qui indiqueraient au sujet celui qui le touche — ici cette supposition n'a plus de valeur — Eh bien ! malgré cela, le sujet sentira le crayon du magnétiseur et ne sentira pas le même crayon tenu par une autre personne. On peut varier cette expérience de différentes manières ; le sujet ne sent pas le crayon, mais si le magnétiseur touche la main de la personne qui tient le crayon, celui-ci deviendra sensible de nouveau.

« Prenons une longue tige à la place du crayon et que le magnétiseur la tienne d'abord à 10, puis à 20, puis à 50 centimètres. La pression de la tige et son contact avec la peau du sujet deviendront de plus en plus confus, de plus en plus incertains, enfin, à quelques mètres, suivant la force de l'action physique individuelle et de la sensibilité du sujet, ce dernier ne sentira plus rien. Et pourtant la pression mécanique reste toujours la même.

« Est-ce l'imagination qui fait cela, est-ce la foi ? Qu'on m'explique cette expérience, sans une action physique, et je renoncerai au magnétisme, mais pas avant. Elle démontre que les *différences dynamiques moléculaires dépassent la surface du corps*; qu'un certain mouvement tonique vibratoire, propre à un organisme donné, se propage en dehors de sa périphérie, et peut influencer le sujet d'une façon assez nette, assez palpable, pour admettre une action réelle ».

Si nous avons insisté sur ce point, c'est qu'il est à noter pour établir la différence de plus entre les sujets hystériques et les médiums.

Résumé.

1° Il n'existe pas de personnage subconscient.

Nous avons pu constater, par une analyse soigneuse des

(1) Ochorowicz. *La suggestion mentale* page 342.

exemples cités par M. Janet, que l'existence simultanée de deux personnalités chez le même sujet n'est nullement démontrée, et comme c'est un principe de logique qu'il ne faut pas multiplier les causes sans nécessité, nous repoussons l'hypothèse d'un personnage subconscient coexistant avec la conscience normale.

Ici, afin d'éviter toute confusion, nous croyons utile de bien spécifier notre manière de voir.

Il existe certainement chez les sujets sains des phénomènes psychiques qui deviennent inconscients :

1° Ce sont ceux, par exemple, qui ont lieu en rêve ou pendant le dégagement de l'âme et que l'on oublie au réveil ;

2° Les états de conscience de tous les jours, dont quelques-uns seulement sont conservés ;

Et chez les hystériques, les alcooliques, les épileptiques, les somnambules, etc.

3° Des fractions entières de la vie psychique de tous les jours qui disparaissent pour la conscience normale ;

4° Enfin, tous les souvenirs des vies antérieures qui sont le fondement même de l'individualité.

Mais ces souvenirs, de sources si diverses, ne s'organisent pas en personnalités distinctes, autonomes, ayant une existence propre, au-dessous et en même temps que la conscience ordinaire.

Ce que l'on observe seulement, c'est que la personnalité des hystériques varie suivant l'état dynamique du système nerveux.

MM. Azam (1), Dufay (2), Mesnet (3), Bourru et Burot (4), etc., ont bien montré comment à une modification déterminée de la sensibilité correspondait une personnalité spéciale, caractérisée par une mémoire particulière, mais ce sont là des variations de l'individualité totale, des sortes de métamorphoses de la conscience, des composés psychiques allotropiques, qui ne portent aucune atteinte à l'unité du moi. Celui-ci subsiste à travers

---

(1) Azam. *Hypnotisme, double conscience, et altérations de la personnalité.* Paris 1887.

(2) Dufay. *La notion de la personnalité. Revue scientifique* 15 juillet 1876.

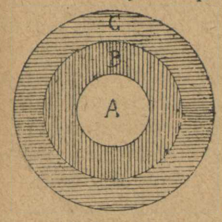
(3) Mesnet. *De l'automatisme de la mémoire et du souvenir dans le somnambulisme pathologique* (Union Médicale, 1874).

(4) Bourru et Burot. *La suggestion mentale et les variations de la personnalité.* Paris 1895.

toutes ces transformations par les formes les plus stables, les moins conscientes de la mémoire, c'est-à-dire par les habitudes. Que Lucie ou Léonie soient dans les états 1, 2, ou 3, elles ont toujours le sentiment de vivre ; elles savent encore parler, écrire, coudre, chanter, etc. C'est sur ce fond commun que les sensations qui ne sont pas annihilées, brodent des arabesques qui donnent à ces états leurs caractéristiques spéciales.

Nous croyons donc qu'à quelque moment que l'on considère l'hystérique, il n'existe toujours en elle qu'une seule individualité, qui peut présenter des caractères divers, suivant l'étendue du champ de la conscience, mais qui reste elle-même, en dépit de ses variations.

Pour essayer de rendre plus claire notre pensée, nous pourrions figurer schematiquement les différents états de la personnalité des hystériques par des cercles concentriques.



A, serait l'état normal, c'est-à-dire le plus pauvre, pour les sujets ayant des anesthésies profondes qui leur ont fait perdre la perception des sensations musculaires, auditives, tactiles : il ne reste de conscientes que les sensations visuelles, olfactives et gustatives, avec les souvenirs qui s'y rattachent. C'est la personnalité ordinaire A, avec ses infirmités.

Lorsqu'il se produit un changement dans l'état nerveux, c'est-à-dire dans la sensibilité, sous l'action d'un excitant quelconque : suggestion, électricité, magnétisme, métaux, etc., un certain nombre de sensations latentes redeviennent actives, ramenant avec elles d'anciens souvenirs ; la conscience s'étend à tout le cercle B, et forme une seconde personnalité : A+B déjà plus développée. Mais, et ceci est très important, A n'existe plus ; il est devenu A+B, c'est le moi qui a récupéré toutes les sensations de B. Enfin si l'excitant a assez de puissance pour rétablir intégralement la sensibilité, toutes les sensations reparaissant, le passé est entièrement ressuscité ; le champ s'élargit et comprend l'espace C ; la conscience totale pour la personnalité n° 3 embrasse les états A+B+C, et individuellement, A et B. ont disparu.

Aussi longtemps que se maintiendra cet équilibre, la santé

sera normale ; mais si, pour une cause quelconque, l'action dynamogénique qui agissait sur le système nerveux diminue, c'est d'abord le champ C qui repasse à l'état latent et qui emporte avec lui les souvenirs qui s'y rattachent ; il y a un rétrécissement du champ total de la conscience, qui n'est plus représenté que par A+B. et si le sujet retourne à ce qui était son état normal avant qu'on agit sur lui, il en est réduit à l'état A, ayant perdu toute souvenance de ses personnalités A+B et A+B+C.

Il est évident qu'il peut y avoir un plus grand nombre d'états différents de la sensibilité que ceux qui sont grossièrement figurés ici, et que les relations réciproques entre ces états peuvent varier ; il est possible, par exemple, qu'il y ait pénétration partielle de l'une des zones par l'autre ; mais nous croyons que ce schéma représente le cas le plus général, car à mesure qu'on approfondit le sommeil, chaque état spécial nouveau connaît tous ceux qui le précèdent, sans en être connu.

Il existe donc des états de la personnalité ignorés du moi normal parce qu'ils en sont oubliés ; ce sont d'abord les souvenirs des vies antérieures, ensuite, la plupart des phénomènes de la vie du rêve, ou bien les événements qui se déroulent dans le somnambulisme naturel ou provoqué ; mais c'est toujours le moi qui les a perçus, quitte à en perdre le souvenir en revenant à la vie ordinaire. On ne peut donc, dans aucun cas, soit pour les hystériques, soit pour les médiums, admettre la réalité d'un second personnage existant en même temps que la conscience ordinaire, et qui jouirait d'une indépendance complète vis-à-vis de la personnalité normale.

2° Nécessité de la suggestion pour obtenir l'écriture.

Nous avons pu observer, aussi bien chez les sujets de M. Binet que chez ceux de M P. Janet, qu'ils ne se mettent jamais à écrire spontanément. Il faut que les expérimentateurs agissent sur eux par des suggestions tactiles ou verbales pour faire agir le mécanisme automatique de l'écriture Lorsque l'éducation de l'hystérique n'est pas faite, les phénomènes inconscients sont tout à fait rudimentaires ; mais peu à peu, sous l'influence de la répétition, la suggestion se transforme en autosuggestion ; il se crée une habitude idéo-organique et le moi du sujet peut écrire des lettres, comme nous l'avons vu pour Lucie ou Léonie, sans en avoir conscience immédiatement après, par suite de l'oubli qui se produit instantanément pour toutes les

perceptions qui sont comprises dans la zone psycho-nerveuse anesthésiée.

3° Nécessité d'un rapport magnétique pour obtenir l'écriture suggérée.

Nous savons que le sujet hystérique ne peut être suggéré que par l'opérateur habituel, car si un autre expérimentateur veut obtenir de l'écriture subconsciente, il n'y parvient pas. Il y a là un caractère électif très significatif, que les recherches des magnétiseurs ont mis depuis longtemps en évidence.

Conclusion.

Il résulte des recherches de M. Janet que l'écriture automatique et inconsciente des hystériques n'est pas spontanée ; elle ne se produit qu'après une éducation du sujet, au moyen de suggestions qui ont créé une division dans la conscience normale. L'écriture peut employer pour se produire des sensations musculaires et tactiles qui sont en dehors de la perception consciente et qui, en agissant sur le mécanisme nerveux, produisent ces messages qui répondent aux questions posées.

Comparaison des hystériques et des médiums.

M. Janet a fait, dans son livre, un historique du Spiritisme qui ne brille ni par l'exactitude ni par l'aménité. En commençant, il déclare (1) « qu'on s'est montré injuste envers les Spirites comme envers les magnétiseurs ». On s'attend donc à lui voir étudier impartialement les faits et à réhabiliter ces honnêtes chercheurs, victimes de l'ignorance et des préjugés de leurs contemporains. Mais il faudrait une forte dose de naïveté pour attendre des écrivains qui aspirent à prendre place dans le Tchin académique, une appréciation indépendante et sincère des phénomènes qui n'ont pas reçu encore la consécration officielle ; aussi M. Janet traite Allan Kardec, qui fut professeur comme lui, de vendeur de contremarques et déclare que le Spiritisme « est devenu peu à peu cette industrie que M Gilles de la Tourette a dévoilée, et qui n'a plus guère d'autre but que d'exploiter les naïfs. » (2) Des expériences de Crookes, citées cependant par lui, M. Janet ne dit presque rien, et pour cause. Là on

---

(1) Pierre Janet L'*Automatisme psychologique*, p. 376.
(2) *Ibid*, page 385.

ne peut accuser l'observateur de grossier charlatanisme, aussi on passe sous silence ses recherches, aussi bien que celles de Wallace, de Zöllner, de Gibier et autres savants. Constatons que pour un psychologue qui veut être avisé, M. Janet s'est lourdement trompé, tant sur l'avenir du Spiritisme qu'en ce qui concerne ses adeptes. Depuis que son livre est paru (1889), des recherches aussi nombreuses que précises et intéressantes ont eu lieu dans toutes les parties du monde, et des hommes comme F. W. H. Myers, O. Lodge, membre de la Société Royale, Hodgson, Lombroso, Schiapparelli, Ch. Richet, Dr Ségard, de Rochas, etc., n'ont pas craint de s'engager dans les sentiers défendus, confirmant de leur haute autorité la matérialité des faits signalés par ces Spirites si diffamés.

M. P. Janet espère établir que les médiums écrivains sont des hystériques et que les phénomènes de l'écriture automatique sont dus simplement au personnage subconscient, qui joue le rôle de l'esprit. Il est donc obligé de faire la preuve que ses assertions sont bien fondées

Pour que l'hypothèse de M. P. Janet eût quelque valeur, il faudrait qu'elle fût appuyée sur des faits nombreux et bien observés, montrant chez les médiums les caractères cliniques par lesquels on reconnaît cette névrose. Mais c'est en vain que l'on chercherait dans l'*Automatisme psychologique*, même un commencement de preuve de cette nature. On ne nous montre nulle part chez les médiums cette anesthésie générale ou partielle, superficielle ou profonde qui est si souvent observée chez les hystériques. Dans aucune observation, on ne nous signale de rétrécissement des champs visuels, d'abolition du réflexe pharyngien, de zones spasmogènes ou frénatrices, de paralysies ou de contractures, ni enfin de ces crises caractérisées par des évolutions régulières de phénomènes, que l'École de la Salpêtrière a si bien définis (1). Ces lacunes montrent combien l'hypothèse de M. Janet est hasardée, et bien qu'il ait essayé d'assimiler les médiums écrivains aux somnambules, on demeure surpris de la légèreté avec laquelle cet auteur, réputé sérieux, n'hésite pas à réunir dans une même catégorie les médiums et les névropathes

---

(1) Consulter à cet égard Charcot : *Leçons sur les maladies du système nerveux* et *Leçons du mardi à la Salpêtrière*. Voir également Pitres. *Leçons cliniques sur l'hystérie et l'hypnotisme*.

Nous sommes en présence d'un parti-pris évident qui se manifeste pour tout ce qui a trait au Spiritisme. Il est facile de l'établir par l'analyse de son travail.

Il cherche à démontrer d'abord que les phénomènes de la table ne commencent que lorsque des femmes ou des enfants, c'est-à-dire des personnes prédisposées aux accidents nerveux, viennent y prendre place. Ce premier point est totalement faux, puisque l'on obtient des phénomènes, alors qu'aucune femme ou enfant n'est présent : témoins les faits constatés par les membres de la Société dialectique de Londres. (1) Ces graves savants étaient-ils donc aussi des hystériques ? Les médiums à effets physiques tels que Home, Eglinton, Slade, les frères Davenport, etc., n'ont jamais été classés parmi les névropathes et même ils n'obtenaient jamais de manifestations, lorsque leur santé n'était pas normale (2). D'ailleurs, c'est le plus souvent à la suite d'expériences faites dans l'intérieur des familles que le Spiritisme a recruté ses adeptes, et il est inadmissible de supposer que, sur les quelques millions d'expérimentateurs qui ont obtenu des communications, tous soient des malades. Les rapports des médecins sur la fréquence de l'hystérie démentent cette hypothèse. Un semblable phénomène aurait vite attiré l'attention et signalé le danger de ces pratiques, s'il eût réellement existé.

Nous ne voulons pas dire qu'il n'a jamais pu se rencontrer d'hystériques qui fussent médiums, ce serait une conclusion trop absolue que nous ne sommes pas autorisés à formuler ; (3) mais ce que nous maintenons, c'est que la médiumnité n'est pas une névrose et qu'elle ne peut pas être considérée comme un symptôme clinique de l'hystérie.

A vrai dire, M. Janet prétend que ces exercices conduisent à la folie, mais les statistiques publiées dans tous les pays démontrent qu'il y a infiniment moins, proportions gardées, de

---

(1) *Rapport sur le Spiritualisme*, par le comité de la Société Dialectique de Londres. Traduction française par M. le Dr Dusart. Paris 1900.

(2) Voir sur ce aujet Crookes. *Recherches sur le Spiritualisme*, p. 65 et suiv. Dr Gibier. *Analyse des choses*, p. 154 et suiv. Mme d'Espérance. *Au pays de l'ombre*, p. 241. De Rochas. *Extériorisation de la motricité*, p. 19 et 20. Stainton Mosès, *Enseignements Spiritualistes*, p. 79.

(3) Regnault. *La Sorcellerie, ses rapports avec les sciences biologiques*. Voir p. 328.

fous spirites, que de fous religieux. M. Janet aurait pu s'en assurer en lisant l'article de la *Revue Spirite* qu'il indique en renvoi (1).

L'auteur raconte une expérience qu'il fit en compagnie d'une jeune fille anglaise qui n'a pu, en sa présence, obtenir que quelques mots insignifiants. Immédiatement il en conclut qu'elle est élective et que c'est un caractère qui la rapproche de ses sujets, Lucie ou Léonie. N'est-il pas étonnant qu'un auteur sérieux se contente d'un seul essai pour se prononcer sur un sujet aussi important ? Peut-être juge-t-il qu'il est dispensé de suivre une méthode scientifique avec des Spirites ?

Pour établir que les médiums sont des hystériques, M. Janet se réfère presqu'exclusivement aux écrits des magnétiseurs, au lieu d'emprunter ses exemples aux écrivains spirites, aussi n'est-il pas surprenant qu'il puisse ainsi faire quelques citations qui ne s'appliquent pas, pour la plupart, à l'écriture mécanique, mais aux phénomènes d'incarnations qui sont fort différents. Nous avons, depuis vingt années que nous étudions ces phénomènes, eu l'occasion d'observer très souvent des médiums écrivains, et nous devons déclarer que nous n'en avons jamais vu écrire autrement qu'à l'état normal ; nous savons que cela est possible, témoin le cas de Mme Piper signalé par le Dr Hodgson. Supposons cependant que tous les médiums soient des somnambules naturels, cela suffit-il pour dire que ce sont des hystériques ? M. Janet semble l'admettre car, pour lui, le somnambulisme ne saurait exister chez des individus en parfaite santé. (2)

Pour savoir ce qu'il faut penser à cet égard, nous préférons laisser la parole à des médecins, beaucoup mieux qualifiés que nous pour traiter cette question.

M. Beaunis, professeur à la faculté de médecine de Nancy, dit : (3)

« Contrairement à l'opinion répandue, les sujets (somnambuliques) ne sont pas rares, et ici je dois combattre un préjugé qui a cours non seulement dans le public, mais encore chez beaucoup de médecins ; c'est qu'on ne peut guère provoquer le somnambulisme que chez les hystériques. En réalité, il n'en est rien. Le somnambulisme artificiel s'obtient avec la plus grande facilité

(1) *Revue Spirite*, 1877, p. 141.

(2) P. Janet. *L'Automatisme psychologique. La désagrégation psychologique*, p. 305, 330 et 346.

(3) Beaunis. *Le somnambulisme provoqué*. p. 10 et suiv.

chez un grand nombre de sujets chez lesquels l'hystérie ne peut être invoquée, enfants, vieillards, hommes de toute constitution et de tout tempérament.

« Bien souvent même, l'hystérie, le nervosisme, sont des conditions défavorables à la production du somnambulisme, probablement à cause de la mobilité d'esprit qui les accompagne et qui empêche le sujet que l'on veut endormir de fixer son attention assez fortement sur une seule idée, celle du sommeil ; au contraire, les paysans, les soldats, les ouvriers à constitution athlétique, les hommes peu habitués à laisser vagabonder leur imagination et chez lesquels la pensée se *cristallise* facilement, si j'ose m'exprimer ainsi, tombent souvent avec la plus grande facilité dans le somnambulisme et cela quelquefois dès la première séance. »

M. Beaunis admet, d'après le Dr Liébault, que la proportion des sujets somnambules est d'environ 18 sur 100 personnes prises au hasard. Lorsque l'on étudie l'influence de la suggestion par rapport au sexe, on constate un fait très-inattendu : c'est que les proportions sont à peu près les mêmes chez les hommes et chez les femmes, et qu'en particulier, *contrairement à l'opinion courante, la proportion est presque identique pour ce qui concerne le somnambulisme*, 18, 8 pour 100 chez les hommes, 19, 4 p. 100 chez les femmes.

Il est bien évident qu'on ne peut invoquer là l'hystérie chez l'homme, à moins d'admettre, ce qui serait absurde, qu'on trouve chez l'homme 18 hystériques sur 100 sujets, et encore, comme on le verra plus loin, cette hystérie de l'homme se montrerait à tous les âges ».

Le professeur Bernheim écrit également : (1)

« Dire que l'on ne peut hypnotiser que les hystériques ou des personnes ayant une tare névropathique, c'est dire une chose absolument erronée, contre laquelle protestent tous les médecins qui ont assisté à nos expériences et font comme nous. C'est la plus grande erreur qui ait été formulée sur l'hypnose. J'affirme qu'il n'y a aucun rapport entre l'hypnotisme et l'hystérie. Le sommeil hypnotique est identique au sommeil naturel ; *ce n'est pas une névrose hypnotique.* »

---

(1) Bernheim. *Premier congrès international de l'hypnotisme expérimental et thérapeutique.* Paris 1890, p. 277.

« Il est *rationnel* d'admettre, dit M. Paul Richer, que les phénomènes d'hypnotisme qui dépendent toujours d'un trouble de fonctionnement régulier de l'organisme, demandent pour leur développement une prédisposition spéciale que, d'un *accord unanime*, les auteurs placent dans le diathèse hystérique » (1). C'est vrai qu'il y a un accord presque unanime là-dessus. Mais je crois que les auteurs se trompent. Ce n'est pas l'hystérie qui constitue un terrain favorable à l'hypnotisme, mais c'est la *sensibilité hypnotique* qui constitue un terrain favorable pour l'hystérie. La sensibilité hypnotique maximale peut exister sans l'hystérie. L'hystérie est une maladie qui se développe à un certain âge, et qui peut ou disparaître ou se modifier de beaucoup, tandis que la *sensibilité hypnotique* est une propriété innée à peu près *constante*, et qui, habituellement, se conserve toute la vie. C'est une question de tempérament, de constitution physiologique. Si c'est une névrose, on peut ne pas s'en douter toute sa vie. (2)

On voit donc qu'en admettant que les médiums soient tous des somnambules — ce qui est bien loin d'être démontré — cela ne suffirait pas pour les assimiler aux hystériques, comme l'a fait M. Janet.

En résumant toutes les remarques précédentes, voici les différences profondes qui séparent les médiums des hystériques :

Différences entre les hystériques et les médiums.

Chez les hystériques :

1° La santé générale est gravement troublée et les anesthésies profondes qui atteignent un ou plusieurs sens, déterminent des lacunes dans la vie mentale, la perte complète de certains souvenirs, et un rétrécissement considérable du champ de la conscience ;

2° Les phénomènes subconscients ne se développent sous la forme de l'écriture qu'après une éducation assez longue ;

3° Et sous l'influence de suggestions tactiles ou verbales, faites pendant l'état de distraction, qui est continuel ; (3)

(1) Paul Richer, — *Etudes cliniques sur l'hystéro-Epilepsie*, page 361.

(2) Dr Ochorowicz. — *La suggestion mentale*, page 255. Note.

(3) Lucie ne peut plus être hypnotisée lorsqu'elle n'a plus de crises hystériques ; alors disparaissent tous les phénomènes d'écriture subconsciente, car toute suggestion est impossible. Voir dans l'*Automatisme psychologique*, pages 336 et 491.

4° L'écriture automatique ne peut être suggérée par quiconque : elle ne se produit que dans l'état de rapport, et si c'est le magnétiseur habituel qui fait la suggestion.

5° Cette écriture ne relate que des faits connus du sujet, et le contenu n'est pas sensiblement supérieur à sa capacité intellectuelle.

6° Jamais l'hystérique ne sait qu'elle écrit. C'est une opération involontaire et inconsciente.

7° Enfin, on n'a jamais pu obtenir ces phénomènes avec des hommes.

Chez les médiums :

1° La santé est normale. On ne constate généralement aucune anesthésie ni aucune perte de souvenirs ; l'intelligence n'est nullement atteinte, et même la faculté cesse pendant la maladie, ce qui est l'inverse de ce qui se présente chez les hystériques (1).

2° et 3° Les phénomènes de l'écriture se produisent spontanément et sans suggestions verbales ou tactiles ;

4° Il n'y a généralement aucune influence élective de la part des assistants, ni aucune nécessité d'un rapport magnétique quelconque.

5° Le médium sait qu'il écrit, son mouvement est involontaire, mais conscient.

6° On obtient indifféremment des messages écrits avec des femmes ou avec des hommes, nous l'avons vu par l'exemple du Dr Cyriax.

7° Fréquemment, les médiums, au moyen de l'écriture, donnent des renseignements qui leur sont inconnus ainsi qu'aux assistants, et que l'on vérifie ensuite être exacts.

---

(1) Stainton Mosès, Mme Piper, Mme d'Espérance, Slade, Home, n'obtenaient pas quand ils étaient malades.

Deuxième Partie

Animisme

L'AUTOMATISME GRAPHIQUE NATUREL. — INFLUENCE DE LA CLAIRVOYANCE, DE LA PRÉMONITION, DE LA TRANSMISSION DE PENSÉE. DE LA TÉLÉPATH'E, DE L'AME DES VIVANTS, SUR LE CONTENU DES ÉCRITS.

CHAPITRE I

L'Automatisme naturel.

SOMMAIRE. — *Vrais et faux médiums. — Dès l'origine du spiritisme, des distinctions ont été faites par tous les écrivains qui ont étudié ce sujet. — Allan Kardec, Jackson Davis, Hudson Tuttle, Metzger. — L'automatisme étudié par MM. Salomons et Stein. — Exemples : Clélia. — Incohérence de ces messages. — Affirmations mensongères de l'automatisme. — Le mécanisme de l'écriture automatique est produit par le pouvoir moteur des idées. — L'inconscience tient à une inhibition de la mémoire, déterminée par la distraction où un état hypnoïde. — Celui-ci est produit par autosuggestion. — Démonstration de chacun de ces points. — D'où proviennent les renseignements qui semblent étrangers à l'écrivain ? — Travail de l'âme pendant le sommeil. — Etats demi somnambuliques pendant la veille. — Mémoire latente. — Exemples d'automatismes graphiques simulant parfaitement les communications spirites. — Les observations de M. Flournoy. — Personnalités fictives créées par auto-suggestion.*

Vrais et faux médiums.

Nous avons vu dans les chapitres précédents que les savants qui cherchent à classer dans une même catégorie les médiums et les hystériques, ne peuvent le faire qu'en forçant les analogies au-delà de toutes les limites permises. Il nous a été possible de constater aussi que ce n'est qu'en négligeant systématiquement tous les faits qui ne cadrent pas avec leurs théories, qu'ils se flattent d'avoir donné une explication scientifique de la médiumnité. Mais si l'insuffisance de ces démonstrations est évidente, il n'en résulte pas moins que nous avons assisté à des expériences intéressantes en ce qui concerne l'écriture automatique, et qui pourront peut-être nous servir pour comprendre les phéno-

mènes de pseudo-médiumnité, comme il s'en rencontre parfois dans les séances spirites.

Nous avons constaté qu'un sujet qui paraît parfaitement réveillé, qui cause avec les assistants, écrit cependant sans s'en douter et témoigne par cette opération qu'une partie de son intelligence est devenue étrangère au moi normal. Nous savons bien qu'il n'y a là que l'effet d'une suggestion post-hypnotique, ou faite pendant l'état de distraction, mais avec la répétition des mêmes exercices, nous avons vu naître une association ideo-organique produisant ensuite, spontanément, des actes d'automatisme graphique. C'est ici que le rapprochement avec ce qui se passe dans les séances spirites devient possible. Il s'agit de savoir si un individu normal peut arriver, sous l'empire d'une émotion vive, d'une idée fixe, ou d'un ardent désir, à produire en lui un changement analogue. Il ne faut pas nous laisser arrêter par la crainte de paraître donner des armes à nos adversaires, ou de porter le trouble chez les investigateurs peu habitués à ces recherches ; ce qui importe avant tout, c'est la vérité, et rien ne doit nous coûter pour la trouver. Hâtons nous d'ajouter que le vrai phénomène spirite n'a rien à redouter de cet examen attentif, qui nous est recommandé par les plus autorisés des auteurs qui ont écrit sur ces matières.

Depuis que le spiritisme s'est répandu dans le monde entier, il a fait des recrues dans toutes les classes de la société; mais, malgré leur diversité, il est facile cependant de diviser ses adeptes en deux catégories bien distinctes : D'un côté, ceux qui, tout en étant persuadés de sa réalité, continuent à étudier les phénomènes pour en découvrir les lois ; et de l'autre, les croyants qui acceptent aveuglément tous les faits, — parce qu'ils ont été convaincus de la réalité de quelques uns, — sans se demander si quelquefois les médiums n'en seraient pas, inconsciemment et par conséquent de bonne foi, les auteurs. Nous regrettons que dans beaucoup de cercles où on se livre aux évocations spirites, le sens critique ne soit pas plus développé, car il n'est pas rare de constater que toutes les communications mécaniques sont invariablement attribuées à l'action des Esprits, alors même qu'elles ne révèlent aucune trace de leur provenance supra-normale. Ce manque de discernement a été une cause de discrédit pour notre doctrine et a nui à la propagation du spiritisme dans les milieux instruits. Trop souvent les plus banales, les plus plates élucubrations sont signées de noms illustres, qu'accepte

sans sourciller le béotisme de ceux qui croient indistinctement à l'authenticité de tout ce qui est écrit par les pseudo-médiums.

Ce n'est qu'en nous assurant, par une minutieuse analyse de leur contenu, de la réalité des communications, que nous éviterons l'invasion des théories fantaisistes écloses dans l'imagination des automatistes et qui ne correspondent à rien de réel. On ne peut douter qu'une sévère investigation ne nous débarrasse d'une énorme quantité de documents équivoques et de soi-disant preuves,qui ne font que surcharger inutilement le bagage spirite, et noient des renseignements précieux dans un déluge de bavardages sans valeur. Beaucoup de prétendues révélations méritent d'être jetées au panier, car elles ne sont que de pauvres et insipides niaiseries. Parfois même ces productions témoignent d'une ignorance scientifique absolue et contiennent des affirmations mensongères que l'on découvre aussitôt qu'on se donne la peine de les vérifier. Tous ces faits, signalés dès l'origine des manifestations spirites, ont été attribués à des esprits farceurs s'amusant à mystifier leurs candides correspondants. Il est certain que cette explication est parfois exacte, car l'humanité supra-terrestre n'étant en grande partie que la nôtre, moins le corps, renferme encore bon nombre d'ignorants et de sots qui ne reculent devant aucune mauvaise plaisanterie ; mais il est des circonstances où l'on peut reconnaître l'influence du médium lui-même, et où l'intervention d'une cause étrangère est superflue pour expliquer les faits.

Ce que nous affirmons ici est en concordance absolue avec l'enseignement spirite dans tous les pays ; si l'on a négligé d'en tenir compte, la faute n'en incombe pas à nos instructeurs, mais bien aux adeptes qui ne lisent pas assez leurs maîtres.

Les Enseignements Spirites.

Voici, en effet, comment Allan Kardec traite ce point spécial dans son livre des médiums (1) :

D. — Le médium,au moment où il exerce sa faculté, est-il dans un état parfaitement normal ?

R. — *Il est quelquefois dans un état de crise plus ou moins prononcé,* c'est ce qui le fatigue, et c'est pourquoi il a besoin de repos ;mais le plus souvent,son état ne diffère pas sensiblement de l'état normal, surtout chez le médium écrivain.

---

(1) Allan Kardec. *Le livre des médiums*. p. 267.

Il est sûr que pour ce genre de manifestation la dépense nerveuse est peu considérable, lorsque l'habitude d'écrire est établie. Il n'en est pas de même pour les effets physiques, qui sont toujours accompagnés d'une forte consommation d'énergie nerveuse.

D. — Les communications écrites ou verbales peuvent-elles émaner de l'esprit même du médium ?

R. — L'âme du médium peut se communiquer comme celle de tout autre ; si elle jouit d'un certain degré de liberté, elle recouvre ses qualités d'Esprit. Vous en avez la preuve dans l'âme des personnes vivantes qui viennent vous visiter et se communiquer à vous par l'écriture, souvent sans que vous les appeliez. Car, sachez bien que parmi les Esprits que vous évoquez, il y en a qui sont incarnés sur la terre, *alors ils vous parlent comme Esprits et non pas comme hommes*. Pourquoi voudriez-vous qu'il n'en fût pas de même pour le médium ?

D. — Cette explication ne semble-t-elle pas confirmer l'opinion de ceux qui croient que toutes les communications émanent de l'esprit du médium, et non d'esprits étrangers ?

R. — Ils n'ont tort que parce qu'ils sont absolus, *car il est certain que l'esprit du médium peut agir par lui-même* ; mais ce n'est pas une raison pour que d'autres n'agissent pas également par son intermédiaire.

D. — Comment distinguer si l'Esprit qui répond est celui du médium ou un Esprit étranger ?

R. — A la nature des communications. Etudiez les circonstances et le langage, et vous distinguerez. C'est surtout dans l'état de somnambulisme ou d'extase que l'Esprit du médium se manifeste, parce qu'alors il est plus libre ; mais dans l'état normal c'est plus difficile. Il y a d'ailleurs des réponses qu'il est impossible de lui attribuer, c'est pourquoi je vous dis d'étudier et d'observer.

Nous avons dans cette dernière phrase le critérium nécessaire pour faire, parmi ceux qui écrivent mécaniquement, la différence entre le vrai médium et celui qui ne l'est pas. Le vrai médium fournit des preuves de connaissances qu'il n'a pu acquérir normalement. Par exemple, il donne des renseignements exacts sur des morts dont il ignore totalement l'existence ; il écrit dans des langues étrangères qu'il n'a jamais apprises ; son style est parfois si au-dessus de ses facultés que l'on est obligé de reconnaître l'intervention d'une autre individualité; il disserte aussi sur des sujets scientifiques qui lui sont absolument inconnus. L'automatiste, au contraire, n'obtient que des commu-

nications ordinaires qui ne dépassent guère, comme style et comme intelligence, ce qu'il pourrait écrire normalement et ne révèle jamais de faits inconnus, relatifs à des personnes étrangères avec lesquelles il n'a eu aucuns rapports.

Cette distinction est encore indiquée par Allan Kardec dans la *Revue Spirite* de 1865. (1)

Il ne faut jamais attribuer aux Esprits — dit une communication —j'entends aux Esprits élevés, ces dictees sans fond ni forme qui ajoutent à leur nullité le ridicule d'être signées par des noms illustres. La médiumnité sérieuse n'investit que les cerveaux pourvus d'une instruction suffisante, ou tout au moins éprouvés par les luttes passionnelles. Les meilleurs médiums reçoivent seuls l'afflux spirituel ; les autres subissent simplement l'impulsion fluidique matérielle qui entraîne leurs mains, *sans faire produire à leur intelligence autre chose que ce qu'elle contenait à l'état latent* : il faut les encourager à travailler, mais non initier le public à leurs élucubrations.

Les manifestations spirites doivent être faites avec la plus grande réserve ; et s'il est indispensable, pour la dignité personnelle, d'accumuler toutes les preuves d'une parfaite bonne foi autour des expériences physiques, il importe au moins autant de préserver les communications spirituelles du ridicule qui s'attache trop aisément aux idées et aux systèmes signés dérisoirement de noms célèbres, qui sont et demeureront toujours étrangers à ces productions. Je ne mets pas en cause la loyauté des personnes qui, recevant le choc électrique, le confondent avec l'impulsion médianimique. La science a ses faux savants, *la médiumnité a ses faux médiums*, dans l'ordre spirituel s'entend.

J'essaye d'établir ici la différence qui existe entre les médiums inspirés par les fluides spirituels et ceux qui n'agissent que sous l'influence fluidique corporelle ; c'est-à-dire ceux qui vibrent intellectuellement et ceux dont la résonnance physique *n'aboutit qu'à la production confuse et inconsciente de leurs propres idées* ou d'idées vulgaires et sans portée.

Il existe donc une ligne de démarcation parfaitement tranchée entre les médiums écrivains : Les uns obéissant à l'influence spirituelle qui ne leur fait écrire que des choses utiles et élevées ; et les autres subissant l'influence fluidique matérielle qui agit sur leurs organes cérébraux, comme les fluides physiques agissent sur la matière inerte. Cette première classification est absolue, mais elle admet une foule de variétés intermédiaires.

Allan Kardec commentant cette communication, dit : « Quoi-

(1) Revue Spirite. 1865, p. 154.

que l'étude de cette partie intégrante du spiritisme (la médiumnité) soit loin d'être complète, *nous sommes loin déjà du temps où l'on croyait qu'il suffisait de recevoir une impulsion mécanique pour se dire médium* et se croire apte à recevoir les communications de tous les esprits. Le progrès de la science spirite, qui s'enrichit chaque jour de nouvelles observations, nous montre à combien de causes différentes et d'influences délicates qu'on ne soupçonnait pas, sont soumis les rapports intelligents avec le monde spirituel ».

En Amérique, Jackson Davis disait déjà en 1855 (1) : « L'esprit humain est si merveilleusement doué et dispose de moyens si variés d'activité et de manifestation, qu'un homme peut inconsciemment laisser réagir sur lui-même et en lui-même ses forces organiques et ses facultés cérébro-dynamiques. Dans certaines dispositions d'esprit, les forces conscientes concentrées dans le cerveau *entrent en action involontairement et continuent à fonctionner sans la moindre intervention de la volonté* et sans être soutenues par elle ».

Aksakof, dans son ouvrage si documenté, (2) non seulement attribue beaucoup de phénomènes spirites à la conscience somnambulique du médium, mais il prouve que, dans bien des cas, cette origine est évidente. Hudson Tuttle, célèbre médium américain et écrivain intuitif, a, lui aussi, insisté sur la provenance humaine de beaucoup de messages spiritiques ; enfin M. Metzger (3), appelle également notre attention sur les causes d'erreurs qui peuvent vicier les communications, et il exhorte les spirites à étudier les phénomènes du magnétisme, de la clairvoyance et de la télépathie avant de croire aveuglément que tout ce qui nous arrive par le canal de ceux qu'on appelle médiums, vient nécessairement des Esprits désincarnés.

On voit donc que les savants qui nous accusent de manquer de discernement, portent sur nous des jugements téméraires ; et lorsqu'ils nous enseignent doctoralement que l'esprit de l'automatiste est le seul auteur de ses élucubrations, ils s'exposent un peu au ridicule de découvrir l'Amérique après Christophe Colomb.

(1) *The présent Agè and Inner Life* (Le siècle présent et la vie future).
(2) Aksakof. *Animisme et spiritisme*, p. 273 et suiv.
(3) Metzger. *Essai de Spiritisme scientifique*, p. 203 et suiv.

Cependant il faut avouer que les auteurs spirites en sont restés à ces indications générales, tandis que les psychologues, depuis quelques années, ont soumis ces faits à l'expérimentation. Aussi sont-ils arrivés à des résultats qu'il est intéressant de connaître pour se faire une idée claire du phénomène complexe de l'écriture automatique.

L'automatisme graphique.

Il existe un malentendu entre les spirites et les savants qui résulte de ce que les uns et les autres ne veulent envisager qu'une partie du problème. Pour les savants, l'automatisme, avec son caractère d'inconscience, est parfaitement compréhensible par le seul jeu du mécanisme cérébral, soumis à certaines influences anormales. Ceci est vrai dans beaucoup de cas, mais il existe aussi des faits que cette théorie ne suffit pas à expliquer ; le tort de ces savants est de passer sous silence ces témoignages embarrassants et de raisonner comme s'ils n'existaient pas. D'autre part, beaucoup de spirites refusent absolument d'admettre la possibilité de l'automatisme pur et simple, qui leur paraît invraisemblable, ce en quoi ils se montrent également trop absolus.

Il est difficile de faire comprendre à quelqu'un qui sent sa main obéir à une force contraire à sa volonté, que c'est cependant lui qui est l'auteur de ce mouvement. Lorsque cette main trace des caractères dont il n'a pas conscience, dont il ne peut prendre connaissance que lorsque l'impulsion mécanique ne se fait plus sentir, et que cette écriture énonce des idées qui lui semblent nouvelles, des raisonnements qu'il n'a pas l'habitude de formuler, il lui paraît absurde qu'on les lui attribue. Aussi il repousse les explications « officielles » et accuse les savants d'orgueil et de parti-pris, tandis que ceux-ci le taxent d'ignorance et de crédulité.

Dans les cas douteux, il faut avoir recours à l'expérience, au fait, qui est le souverain juge et qui prononce en dernier ressort. En dépit des apparences, malgré le témoignage du sens intime, il faut admettre que l'automatisme graphique est une réalité indiscutable, même chez des sujets normaux, parfaitement sains de corps et d'esprit.

Nous avons vu que les hystériques présentent fréquemment des exemples de cette écriture inconsciente, mais c'est lorsqu'ils sont sous l'empire de suggestions à réalisation post-hypnotique,

ou de suggestions faites pendant l'état de distraction, ou enfin à la suite d'incitations tactiles. Nous laisserons maintenant de côté toutes ces études d'hôpital pour nous placer dans les conditions de la vie courante. Il nous faut observer des personnes ordinaires, ni malades, ni suggestionnées, ni hypnotisées, en un mot jouissant entièrement de toute leur liberté d'esprit et comprendre pourquoi :

1° Elles écrivent sans le vouloir ;

2° Sans savoir ce qui est écrit ;

3° D'où viennent les raisonnements, les renseignements qui leur sont inconnus ;

4° Pourquoi ces idées écrites semblent émaner d'une personnalité étrangère à l'écrivain, et pourquoi elles sont presque toujours signées d'un nom connu.

Lorsque l'on veut étudier un phénomène complexe, il faut d'abord rechercher ses modalités les plus simples. L'expérimentateur ne doit pas s'attendre à trouver d'emblée des sujets qui écrivent des pages entières sans avoir conscience de ce qu'il font.

Il est clair que la manifestation graphique de l'automatisme ne peut pas être obtenue avec tout le monde ; il est nécessaire de faire un choix parmi les personnes qui veulent bien se prêter à l'expérience. Voici la méthode préconisée par M. Binet ; elle est lente et exige un peu de patience, c'est son seul inconvénient : (1)

On s'assied à côté du sujet, devant une table, on le prie de s'abstraire dans une lecture intéressante, ou dans un calcul mental compliqué et surtout de distraire son attention, d'abandonner sa main, et de ne pas s'occuper de ce que l'on va faire avec cette main. La main tient un crayon, elle est cachée au sujet par un écran. On s'empare donc de cette main, sans brusquerie, par des mouvements doux, et l'on imprime à la main et au crayon un mouvement quelconque, par exemple, on fait dessiner des barres, des boucles, marquer de petits points. Au premier essai, l'expérimentateur avisé s'aperçoit à qui il a affaire ; certains sujets raidissent la main, elle est comme en bois, elle résiste à tous les efforts ; et quoiqu'on recommande au sujet de se laisser aller, de ne pas penser à sa main, celle-ci n'obéit pas au mouvement qu'on lui imprime. D'ordinaire, ces sujets-là sont peu éducables. Un autre obstacle vient s'opposer fréquemment à la continuation de

(1) Binet. *Annales des Sciences psychiques*. Année 1900, p. 183.

l'expérience ; il y a des personnes qui, lorsqu'on prend leur main, ne peuvent pas continuer à lire ; malgré elles, leur attention quitte le livre, se porte sur ce qu'elles ressentent dans la main. Les meilleures sujets sont ceux dont la main docile exécute avec intelligence tous les mouvements qu'on lui imprime.

Il y a là une sensation particulière qui apprend à l'opérateur que l'expérience aura du succès. De plus, pour empêcher le sujet de trop s'occuper de sa main, j'use souvent d'un artifice très simple, qui produit une distraction plus forte qu'une conversation avec un tiers, une lecture intéressante ou un calcul compliqué. Cet artifice consiste à faire croire au sujet que la main restera pendant toute l'expérience, continuellement inerte et passive, et que c'est l'expérimentateur qui, de temps en temps, pour les besoins d'une expérience qu'on n'explique pas, imprime à la main un mouvement. Cela suffit pour tranquilliser le sujet qui, dès lors, abandonne sa main sans résistance, s'en désintéresse et se trouve dans des conditions mentales excellentes pour que la conscience se divise.

Au bout de quelque temps la distraction devient plus continue et plus profonde. Voici les signes qu'on peut relever :

C'est d'abord l'anesthésie par distraction. La personne distraite n'est pas devenue absolument insensible comme une hystérique distraite, dont on peut traverser la peau ou lever le bras sans qu'elle s'en aperçoive ; sa sensibilité n'est pas détruite, mais la finesse de certaines de ses perceptions est bien diminuée. Il est difficile, du reste, d'explorer cette sensibilité à un degré aussi faible de distraction.

Ce qui est le plus facile à provoquer, ce sont les mouvements passifs de répétition. Le crayon étant placé entre les doigts du sujet, qui est prié de se tenir comme s'il voulait écrire, on dirige la main et on lui fait exécuter un mouvement uniforme, choisissant celui qu'elle exécute avec le plus de facilité, des hachures, des boucles, des petits points. Après avoir communiqué ce mouvement pendant quelques minutes, on abandonne doucement la main à elle-même, ou on reste en contact avec elle, pour que la personne ne s'aperçoive de rien ; mais on cesse d'exercer une action directrice sur les mouvements. La main, abandonnée à elle-même, fait quelques légers mouvements. On reprend l'expérience d'entraînement, on la répète avec patience pendant plusieurs minutes ; le mouvement de répétition se perfectionne ; au bout de quatre séances j'ai vu chez une jeune fille la répétition si nette, que la main ne traça pas moins de quatre-vingts boucles sans s'arrêter ; puis la personne eut un mouvement brusque et secoua ses épaules en disant : « Il me semble que j'allais m'endormir... »

Ce sont là tout à fait les débuts de cette éducation que l'on perfectionne par l'habitude. Nous avons constaté que M. le Dr

Gley fait écrire à une personne, sans qu'elle s'en doute, le mot auquel elle a pensé (1). Nous allo s maintenant assister à des essais plus compliqués faits par deux savants américains: Salomons et Stein (2) sur l'automatisme graphique. Suivons le compte-rendu très net qui en a été publié par le Dr Binet dans les Annales Psychiques de Mai-Juin 1900

Les Recherches de Salomons et Stein

Le but des auteurs a été de chercher à développer l'automatisme de la vie normale jusqu'à son maximum de complexité.

Ils se sont pris comme sujets ; ils se disent d'excellente santé. Leurs expériences se groupent sous quatre chefs :

1° Tendance générale au mouvement, sans impulsion motrice consciente ;

2° Tendance d'une idée à se dépenser en mouvement, involontairement et inconsciemment ;

3° Tendance d'un courant sensoriel à se dépenser en réaction motrice inconsciente ;

4° Travail inconscient de la mémoire et de l'invention.

1° La main est mise sur une planchette analogue à celle des spirites (c'est une planchette glissant sur des billes de métal et armée d'un crayon) ; on met la planchette sur une table, sur du papier, et le crayon inscrit tous ses mouvements. L'esprit du sujet est occupé à lire une histoire intéressante. Dans ces conditions, il se produit facilement, quand le sujet a pris l'habitude de ne pas surveiller sa main, des mouvements spontanés, qui dérivent d'ordinaire du stimulus produit par une position fatigante ; en outre, des excitations extérieures (par exemple si on remue la planchette) produisent dans la main des mouvements de divers sens, dont on peut provoquer la répétition et qui alors se continuent assez longtemps. La distraction de l'attention est une condition importante ; mais il ne faut pas que l'histoire lue pour distraire soit trop émouvante, car cette émotion peut produire des mouvements réflexes ou une tension musculaire qui nuisent aux mouvements inconscients.

2° Le sujet lit à haute voix en tenant un crayon à la main ; parfois il écrit un mot qu'il lit, surtout lorsque ce mot est court ; les mots longs sont seulement commencés ; *cette écriture se fait souvent sans que le sujet le sache.*

3° Le sujet lit à haute voix et écrit les mots que pendant sa lecture une personne lui dicte à voix basse. A ces expériences on n'arrive qu'après beaucoup d'entraînement. Au début, c'est très

(1) Voir chapitre I, p. 38

(2) Psychological Review. *Normal motor Automatism.* Septembre 1896, p. 492-512.

pénible ; on s'arrrête de lire dès qu'on entend un mot. Il faut apprendre à retenir son attention sur la lecture. On arrive bientôt à continuer la lecture sans l'interrompre, même quand il y a des dictées de 15 à 20 secondes : *l'écriture devient inconsciente.*

4° Ici les expériences sont plus difficiles et n'ont réussi que parce que les sujets étaient bien exercés par les expériences précédentes. D'abord ils ont fait de *l'écriture automatique spontanée* ; par exemple, en lisant, leur main écrivait ; puis ils ont même pu se dispenser de lire pour détourner l'attention ; chez l'un des sujets, Miss Stein, la distraction était suffisante quand elle lisait les mots que sa main venait d'écrire quelque temps auparavant, *l'écriture spontanée de la main était involontaire et inconsciente* ; les paroles écrites étaient parfois dénuées de sens ; il y avait surtout des répétitions de mots et de phrases. Les auteurs ont pu, par la même méthode, reproduire inconsciemment des passages qu'ils savaient par cœur, mais n'avaient jamais écrits.

Notons ici une remarque de ces observateurs qui appuie très fortement ce que nous avons déjà dit, à savoir : que c'est bien la même personnalité qui suit simultanément deux séries d'idées : 1° celle de la lecture à haute voix, 2° celle de l'écriture, cette dernière étant oubliée aussitôt que produite, car si l'attention est trop fortement excitée par la lecture, l'action automatique s'arrête. Il n'y a donc pas en jeu à ce moment un second personnage sub-conscient, car s'il possédait réellement une existence distincte, il prendrait d'autant plus d'importance que le moi normal lui laisserait plus de liberté, tandis qu'au contraire il disparaît. Voici la remarque de MM. Salomons et Stein :

La condition essentielle de toute cette activité automatique est une distraction de l'attention obtenue volontairement ; *il ne faut pas cependant que l'attention directe soit sollicitée avec trop de force* ; si, par exemple, on relit un passage d'une histoire qu'on n'avait pas compris tout d'abord, et qui est nécessaire pour l'intelligence du reste, alors, *sous l'influence de ce surcroît d'attention toute l'activité automatique est suspendue.*

Aussi bien chez les personnes normales que chez les hystériques, il est parfaitement inutile d'imaginer une autre conscience, formée avec les éléments dissociés de la première, puisque celle-ci suffit à expliquer toutes les anomalies, en supposant simplement une modification de la mémoire produite précisément par la distraction. Cette attitude de l'esprit est une sorte d'anesthésie psychique qui retranche de la mémoire des séries d'idées enchaînées ; celles-ci, nous l'avons vu, ont un pouvoir moteur

avec lequel elles actionnent le mécanisme psycho-physiologique de l'écriture ; l'oubli immédiat de cette action donne à l'écriture son caractère d'automatisme, mais celui-ci n'est qu'apparent puisqu'il ne correspond pas à une réalité. En fait, l'écriture est toujours consciente ; seul le souvenir de ces idées est aboli, et c'est ce qui donne au phénomène son caractère d'étrangeté.

M. F. W. H. Myers (1) paraît partager cette opinion, car il dit : « Il y a des cas fréquents dans lesquels la personne qui écrit affirme être ignorante des caractères qu'elle trace pendant qu'elle écrit, ou quelquefois jusqu'à ce qu'ils soient écrits. Dans ces cas, le processus nerveux qui cause cette écriture semble être inconscient, quoique l'acte mental requis pour produire la formation des lettres est si simple et si rapide qu'il est difficile d'être sûr qu'il n'y a *pas une demi-conscience de le faire, presque immédiatement oubliée...* »

Le plus curieux, c'est que M. Binet est passé à côté de cette explication sans en comprendre la valeur, tandis qu'il signalait soigneusement tous les faits sur lesquels elle s'appuie. Il note en effet les points suivants qu'il relève dans les observations de Salomons et Stein :

Quand l'histoire qu'on lit pour se distraire devient très émouvante, les mouvements subconcients cessent ; 2° ils cessent également s'il faut faire un effort intellectuel considérable pour comprendre ce qu'on lit ; 3° dans le cas où l'on écrit automatiquement sous la dictée, si la dictée se fait à voix très basse, exigeant un effort pour comprendre, la conscience reparaît.

On ne saurait mieux choisir les arguments pour démontrer que l'écriture automatique n'est due qu'à la distraction à laquelle est en proie le moi normal, et non à une seconde individualité fantastique qui n'a jamais existé que dans l'imagination des psychologues.

Nous venons d'assister à une progression continue des manifestations automatiques de l'état de veille, depuis les simples mouvements de répétition décrits par M. Binet, jusqu'à l'écriture mécanique semi-spontanée de miss Stein. Toutes ces expériences ont exigé un apprentissage, une éducation du sujet. Il est intéressant d'observer maintenant les cas naturels, puisque ce sont ceux qui se rapprochent le plus des manifestations spi-

---

(1) F. W. H. Myers. *Proceedings. Automatic Writting.* 28 novembre 1884.

rites. Le sujet n'étant plus soumis à des suggestions orales, ce seront ses propres pensées qui s'extérioriseront par l'écriture et nous feront connaître des idées que lui-même n'a pas conscience de posséder.

L'Automatisme graphique naturel.

Les expériences de MM. Binet, Salomons et Stein, Gley, etc. ne peuvent plus laisser de doute sur la possibilité d'écrire sans conscience. Ils n'ont fait que reproduire artificiellement ce qui a lieu spontanément pour les personnes qui ont des dispositions à l'automatisme. Le mécanisme de cette action n'offre plus rien d'obscur, de sorte que les affirmations des spirites et des savants sur ce point sont confirmées expérimentalement, ce qui leur donne une certitude complète. Ce qu'il est nécessaire maintenant de comprendre, c'est pourquoi les pensées qui sont reproduites par l'écrivain lui semblent si étrangères qu'il les attribue à une autre intelligence.

Deux raisons concourent à donner aux idées écrites ainsi un caractère insolite, nouveau, inattendu : c'est d'abord qu'elles semblent surgir spontanément sans que rien les rattache à nos conceptions ordinaires ; et ensuite qu'elles sont personnifiées, qu'elles paraissent et qu'elles disent appartenir à une autre individualité. Ces phénomènes psychologiques ne sont anormaux qu'en apparence. Chacun de nous a été à même de les observer, peut-être pas pendant la veille, mais sûrement pendant le rêve. Or, nous l'avons constaté, l'automatisme se produit pendant que le sujet est distrait, c'est-à-dire dans une sorte de rêverie qui le rapproche du sommeil. L'état de distraction de l'écrivain laisse à l'imagination toute latitude. Celle-ci n'étant plus contrôlée s'abandonne aux hasards de sa fantaisie ; comme dans le rêve, elle en suit les capricieux méandres. Les auteurs qui ont étudié le sommeil nous signalent les singuliers résultats auxquels peut arriver *la folle du logis*, lorsqu'elle est livrée à elle-même, et tous nous avons ressenti l'étonnement que produit cette incohérence. Mais toujours un fil léger relie ces conceptions désordonnées. Le plus souvent, ce lien nous échappe ; quelquefois il peut être remarqué. En voici plusieurs exemples : (1)

---

(1) Maury — *Le sommeil et les rêves* — p. 115. Voir aussi : P. Janet — *Névroses et idées fixes* — p. 394.

Il m'arrive souvent, à mon réveil, de recueillir mes souvenirs et de chercher par la réflexion à reconstruire les songes qui ont occupé ma nuit ; non pas, bien entendu, pour en tirer des règles de conduite et des révélations sur l'avenir, ainsi que le faisaient les anciens Égyptiens,les papyrus trouvés en Egypte nous le montrent, mais afin de soulever le voile qui couvre la mystérieuse production du rêve. Un matin que je me livrais à un travail de ce genre, je me rappelais que j'avais eu un rêve qui avait commencé par un pélerinage à Jérusalem ou à la Mecque ; je ne sais pas au juste si j'étais alors chrétien ou musulman. A la suite d'une foule d'aventures que j'ai oubliées, je me trouvai rue Jacob, chez M. Pelletier le chimiste, et. dans une conversation que j'eus avec lui, il me donna une pelle de zinc, qui fut mon grand cheval de bataille dans un rêve subséquent, plus fugace que les précédents, et que je n'ai pu me rappeler.

Voilà trois idées, trois scènes principales qui sont visiblement liées entre elles par les mots : *Pélerinage*, *Pelletier*, *Pelle*, c'est-à-dire par trois mots qui commencent de même et s'étaient évidemment associés par l'assonnance ; ils étaient devenus les liens d'un rêve en apparence fort incohérent. Je fis un jour part de cette observation à une personne de ma connaissance. qui me répondit qu'elle avait le souvenir très présent d'un rêve de la sorte. Les mots *Jardin*, *Chardin*, et *Janin* s'étaient si bien associés dans son esprit, qu'elle vit tour à tour en rêve le jardin des plantes, où elle rencontra le voyageur en Perse, Chardin, qui lui donna, à son grand étonnement, je ne sais si c'est à cause de l'anachronisme, le roman de M. Jules Janin de *l'Ane mort et la femme guillotinée*.

Je cite un nouvel exemple encore emprunté à mes propres observations , et qui dénote encore une association d'une nature également vicieuse. Je pensais au mot *kilomètre*, et j'y pensais si bien, que j'étais occupé en rève à marcher sur une route où je lisais les bornes qui marquent la distance d'un point donné, évaluée avec cette mesure itinéraire. Tout à coup, je me trouve sur une de ces grandes balances dont on fait usage chez les épiciers, sur l'un des plateaux de laquelle un homme accumulait des *kilos*, afin de connaître mon poids, puis, je ne sais trop comment, cet épicier me dit que nous ne sommes pas à Paris, mais dans l'ile *Gilolo*, à laquelle je confesse avoir très peu pensé pendant ma vie ; alors mon esprit se porta sur l'autre syllabe de ce nom, et, changeant en quelque sorte de pied, je quittai le premier et me mis à glisser sur le second ; j'eus successivement plusieurs rêves dans lesquels je voyais la fleur nommée *lobélia*, le général *Lopez*, dont je venais de lire la déplorable fin à Cuba ; enfin je me réveillai en faisant une partie de *Loto*.Je passe, il est vrai, quelques circonstnces intermédiaires dont le souvenir ne m'est pas assez présent,et

qui vraisemblablement avaient aussi des assonances semblables pour étiquette. Quoi qu'il en soit, le mode d'association n'en est pas moins ici manifeste. Ces mots, dont l'emploi n'est certes pas journalier, avaient enchaîné des idées fort disparates.

Les rêves, de même que les idées du fou, sont donc après tout moins incohérents qu'ils ne le paraissent de prime abord ; seulement la liaison des idées s'opère par des associations qui n'ont rien de rationnel, par des analogies qui nous échappent généralement au réveil, que nous saisissons d'ailleurs d'autant moins que les idées sont devenues des images, et que nous ne sommes pas habitués à voir des images se souder les unes aux autres comme les diverses parties de la toile d'un panorama mouvant.

Lorsque l'automatiste abandonne sa main, l'imagination peut donc développer sa fantaisie puisque la distraction a eu pour résultat, en supprimant l'attention, de réduire le pouvoir que nous possédons de diriger nos pensées. Celles-ci se suivent, s'appellent, se suscitent et peuvent présenter une telle originalité qu'elles semblent véritablement étrangères au moi normal. Nous verrons plus loin quelles ressources immenses possède la mémoire, et jusqu'à quel point il est difficile de connaître exactement ce qu'elle recèle dans ses profondeurs.

On ne doit donc pas être trop surpris de l'imprévu des idées dont fait montre parfois l'écriture automatique. Ce qui semble plus difficile à comprendre, c'est que ces idées s'organisent de manière à simuler une individualité indépendante, un être en dehors de l'écrivain.

Pour nous renseigner sur la genèse de ces personnages imaginaires, il est utile d'examiner les cas pathologiques qui ne sont que l'exagération des faits nouveaux, comme le faisait justement observer Claude Bernard (1). En pleine santé, nous pouvons parfaitement concevoir quelles seraient les pensées de telle ou telle personne placée dans une situation donnée. Les romanciers, les poètes, les auteurs dramatiques composent des types qui ont des sentiments, des pensées, des actes conformes à leur âge, leur sexe, leur tempérament, leur nationalité, etc. Mais s'ils s'identifient avec ces personnages pour les faire agir et parler, ils ne perdent jamais le sentiment de leur existence personnelle. Ils ont beau être emportés par la flamme de l'inspira-

---

(1) Ch. Richet. *L'Homme et l'intelligence.* Analogies de l'état normal et de l'état pathologique. p. 542.

tion, ils savent qu'ils ne sont qu'écrivains ; il leur reste le souvenir d'eux-mêmes parce que leur moi est normal. Chez l'aliéné, au contraire, il se produit une illusion morbide qui le porte à personnifier les produits de son imagination, à en faire des êtres réels.

Le fou, dit Maury, (2) attribue a des interlocuteurs différents, parfois même à toute une assemblée qui siège dans sa tête, les pensées qui lui viennent à l'esprit, les paroles qu'il prononce. Un aliéné que j'ai connu se disait incommodé par la dispute de plusieurs démons qui l'entouraient. Il m'a cité les invectives, qu'à son grand scandale, s'adressaient entre eux ces esprits malins. Or, ce colloque diabolique n'était autre que les paroles que l'aliéné prononçait lui-même, mentalement ou vocalement, paroles qu'il rapportait tantôt à un démon, tantôt à un autre. Une folle que j'ai eu l'occasion de voir à plusieurs reprises aux environs de Paris, et à laquelle la dévotion et les procès avaient tourné la tête, madame de P..., se croyait sans cesse en discussion avec un juge qui lui avait fait perdre, disait-elle, son procès. Elle avait étudié, chose remarquable, tout exprès pour lui répondre, le code et la procédure ; mais, de son aveu, le juge était encore plus fort qu'elle, et il lui poussait des arguments, lui jetait à la tête des termes du palais qu'elle ne pouvait ni retorquer, ni même comprendre.

Cette dernière phrase pourrait faire croire à certains spirites que ces mots nouveaux, qu'elle ne connaissait pas, devaient être prononcés par un esprit obsesseur; mais nous verrons plus loin que cette femme ayant lu beaucoup d'ouvrages juridiques et ayant fréquenté assidûment le palais, pouvait parfaitement avoir conservé la mémoire latente de ces termes, sans que sa conscience actuelle en fut avertie. Continuons :

Il n'est guère d'ouvrages sur l'aliénation mentale où ne se trouvent rapportés des faits analogues. Ce fractionnement de la personnalité qui s'opère dans l'imagination du fou, tient généralement aux ordres différents d'idées dont il est agité. Il est assailli par des pensées contraires, entraîné ou retenu tour à tour par des motifs différents, et il suppose que ces idées et ces motifs contradictoires ne procèdent pas tous également de son esprit. Lui vient-il une idée, puis une objection s'y présente-t-elle, il rapporte l'idée ou l'objection à une personne différente de lui-même. Tantôt il croit simplement obéir à des inspirations émanées d'êtres antagonistes, par exemple, de Dieu ou des démons, des prêtres

---

(2) Maury. *Le sommeil et les rêves*, p. 118 et suiv.

et des impies, tantôt il admet que ce sont des êtres ennemis qui parlent par sa bouche et agissent à sa place.

Cette tendance à la personnification des idées que l'on remarque chez l'enfant qui fait parler sa poupée, chez les personnes qui causent tout haut en marchant et entretiennent des dialogues dans lesquels elles font les demandes et les réponses, est générale ; chacun de nous l'éprouve pendant le rêve. Comme le sujet est important, nous allons citer quelques faits caractéristiques qui réunissent ces deux caractères : 1° de paraître inconnus, et 2° d'être personnifiés.

Nous attribuons en songe, — dit toujours Maury, — à des personnages différents des pensées, des paroles qui ne sont autres que les nôtres. Dans un des rêves les plus clairs, les plus nets et les plus raisonnables que j'aie jamais eus, je soutenais, avec un interlocuteur, une discussion sur l'immortalité de l'âme, et tous deux nous faisions valoir des arguments opposés, qui n'étaient autres que les objections que je me faisais à moi-même. Cette scission qui s'opère dans l'esprit et où le Dr Wigan voit une preuve de sa thèse paradoxale *The duality of the mind*, (la dualité de l'esprit) n'est la plupart du temps qu'un phénomène de mémoire ; nous nous rappelons le pour et le contre d'une question, et, en rêve, nous rapportons à deux êtres distincts les deux ordres opposés d'idées.

Jadis, le mot de *Mussidan* me vint soudain à l'esprit ; je savais bien alors que c'était le nom d'une ville de France, mais où était-elle située, je l'ignorais ; pour mieux dire, je l'avais oublié. Quelque temps après, je vis en songe un certain personnage qui me dit qu'il arrivait de Mussidan ; je lui demandai où se trouvait cette ville. Il me répondit que c'est un chef-lieu du département de la Dordogne. Je me réveille à l'issue de ce rêve : c'était le matin ; le songe me restait parfaitement présent, mais j'étais dans le doute sur l'exactitude de ce qu'avait avancé mon personnage. Le nom de Mussidan s'offrait encore à mon esprit dans les conditions des jours précédents, c'est-à-dire sans que je susse où est placée la ville ainsi dénommée. Je me hâte de consulter un dictionnaire géographique, et, à mon grand étonnement, je constate que l'interlocuteur de mon rêve savait mieux la géographie que moi, c'est-à-dire, bien entendu, que je m'étais rappelé en rêve un renseignement oublié à l'état de veille, et que j'avais mis dans la bouche d'autrui ce qui n'était qu'une mienne réminiscence.

Il y a bien des années, à une époque où j'étudiais l'anglais, et où je m'attachais surtout à connaître le sens des verbes suivis de prépositions, j'eus le rêve que voici : je parlais l'anglais, et voulant dire à une personne que je lui avais rendu visite la veille,

j'employai cette expression : *I called for you yesterday*. Vous vous exprimez mal, me fut-il répondu, il faut dire : *I called on you yesterday*. Le lendemain, à mon réveil, le souvenir de cette circonstance de mon rève m'était très présent. Je pris une grammaire placée sur une table voisine de mon lit, je fis la vérification ; la personne imaginaire avait raison.

Il est parfaitement inutile de supposer des causes occultes quand les causes naturelles suffisent amplement à expliquer les faits. La mémoire conserve d'une façon indélébile toutes les empreintes qu'elle a reçues ; si nous n'avons pas conscience de tout ce qu'elle recèle dans ses profondeurs, c'est parce que l'oubli est précisément une des conditions d'une bonne mémoire. Pouvoir oublier est indispensable pour acquérir de nouvelles connaissances. Cette question se relie si intimement au contenu des messages écrits automatiquement, que nous ne craignons pas d'y revenir encore en donnant deux autres exemples tout aussi démonstratifs que les précédents, toujours empruntés au même auteur (1).

J'ai passé, dit-il, mes premières années à Meaux, et je me rendais souvent dans un village voisin, nommé Trilport, situé sur la Marne, où mon père construisait un pont. Une nuit, je me trouve en rêve transporté aux jours de mon enfance et jouant dans ce village de Trilport ; j'aperçois, vêtu d'une sorte d'uniforme, un homme auquel j'adresse la parole, en lui demandant son nom. Il m'apprend qu'il s'appelle C..., qu'il est garde du port, puis disparaît pour laisser la place à d'autres personnages. Je me réveille en sursaut avec le nom de C..., dans la tête. Etait-ce là une pure imagination, ou y avait-il eu à Trilport un garde du port du nom de C... ? Je l'ignorais, n'ayant aucun souvenir d'un pareil nom. J'interroge, quelque temps après, une vieille domestique, jadis au service de mon père, et qui me conduisit souvent à Trilport. Je lui demande si elle se rappelle un individu du nom de C..., et elle me répond aussitôt que c'était un garde du port de la Marne, quand mon père construisait son pont. Très certainement je l'avais su comme elle, mais le souvenir s'en était effacé. Le rêve, en l'évoquant, m'avait comme révélé ce que j'ignorais..

Je rapportais un jour cette dernière remarque à un ami M. F..., qui a fait quelques observations sur ses rêves. Il me fournit un exemple encore plus frappant. Dans son enfance, il avait visité les environs de Montbrison, où il avait été élevé. Vingt-cinq ans après, il fait un voyage en Forez, dans le but de parcourir le

(1) Maury. *Ouvrage cité* pages 70 et 121.

théâtre de ses premiers jeux et de revoir de vieux amis de son père qu'il n'avait pas rencontrés depuis. La veille de son départ, il rêve qu'il est arrivé au terme de son voyage ; il est près de Montbrison dans un certain lieu qu'il n'a jamais vu, et où il aperçoit un monsieur dont les traits lui sont inconnus, et qui lui apprend qu'il est M. T:.. ; c'était un ami de son père, qu'il avait vu en effet dans son enfance, mais dont il se rappelait seulement le nom. Quelques jours après, M. F..., arrive réellement à Montbrison. Quel n'est pas son étonnement de retrouver la localité vue par lui en songe, et de rencontrer le même M. T.,., qu'il reconnut avant qu'il se nommât pour la personne qui lui était apparue en rêve ! Les traits seulement étaient un peu vieillis.

Nous reviendrons plus longuement sur la mémoire latente et sur la perception inconsciente qui fait entrer en nous des images que nous n'avons même pas perçues consciemment. Ce qui est dit jusqu'alors suffit à nous faire comprendre que le caractère bizarre, spontané, des pensées retracées par l'écriture automatique, se comprend parfaitement lorsqu'on a quelque peu étudié le jeu si prodigieux de l'association des idées, celle-ci rassemble les éléments les plus hétéroclites par des liens que, très souvent, nous ne pouvons plus discerner. Nous admettrons aussi cette personnification mensongère de nos propres pensées, s'individualisant parfois dans des créatures de fantaisie, qui sont de purs produits de l'imagination livrée à elle-même.

L'automatisme peut exprimer aussi des pensées que nous refoulons d'habitude par la volonté, mais qui se libèrent de cette entrave lorsque cette volonté est défaillante, de sorte qu'il arrive quelquefois que ce sont des plaisanteries vulgaires, des licences, des grossièretés même que l'écrivain voit avec stupéfaction sortir de sa plume, et dont il refuse énergiquement d'endosser la paternité, préférant mettre le tout sur le compte d'un esprit mal élevé.

Que l'on ne s'y trompe pas ! toutes ces remarques s'adressent aux automatistes proprement dits, et non aux médiums. Comme les uns et les autres existent, c'est à nous de savoir les distinguer, et nous ne le pourrons qu'en connaissant bien toutes les causes qui peuvent simuler la médiumnité véritable.

En général, la bizarrerie, le décousu des messages, leurs contradictions sont des signes évidents qu'il n'y a pas d'autres facteurs en jeu que l'imagination débridée de celui qui expérimente. Voici un exemple, emprunté à M. Myers, qui est comme un modèle

de cette absurdité capricieuse que les croyants aveugles n'hésitent pas à attribuer aux esprits farceurs, tandis que les spiritualistes sérieux y voient tout autre chose. L'auteur de ce rapport est connu de M. Myers qui affirme son absolue bonne foi. (1)

J'ai voulu essayer, dit M.A., si je pouvais écrire automatiquement, si j'étais médium écrivain; je fis cette expérience à Pâques, en 1883. Après un intervalle d'une semaine, je continuai encore trois jours ; le premier jour je fus sincèrement intéressé ; le second jour, je fus intrigué ; le troisième, il me sembla que j'entrais dans des expériences tout à fait nouvelles, à la fois redoutables et romanesques ; le quatrième jour, le sublime finissait tristement dans le ridicule,

Histoire de Clélia.

Premier jour.

D. — Sous quelles conditions puis-je rentrer en rapport avec l'invisible ?

R. ————————————

La main remua aussitôt pour tracer cette ligne. Le résultat n'était guère satisfaisant ; mais comme l'auteur avait dans la pensée que la condition requise pour communiquer avec l'invisible était une rectitude parfaite, il considéra que la réponse s'appliquait à ce qu'il attendait.

D. — Qui est-ce qui fait mouvoir ma plume en ce moment ?

R. — La religion.

D. — Qui a fait écrire ce mot en réponse à ma demande ?

R. — La conscience.

D. — Quest-ce que la Religion ?

R. — Adoration.

Ici s'éleva une difficulté. Bien que l'auteur n'attendît aucune de ces trois réponses, aussitôt que les premières furent écrites, il prévit le reste du mot. Cela pouvait vicier le résultat. *Cons,* par exemple, pouvait se terminer en *conciousness*, au lieu de conscience. Alors, comme pour aller au devant de cette difficulté, et comme si une intelligence avait lu dans sa pensée et désiré donner une réponse indépendante, à la question suivante il reçut cette réponse singulière :

D. — Adoration de quoi ?

R. — Wb Wb Wb Wb

D. — Que signifie Wb ?

---

(2) F. W. H. Myers. *Proceedings S. P. R. Automatic Writting.* Décembre 1884.

R. —Win (gagner). Buy (acheter)
D. — Quoi ?
R. — Know (ledge) conn (aissance).

L'auteur eut ici la perception des lettres qui allaient terminer le mot et la plume fit un écart subit, comme pour dire qu'il était inutile de continuer.

D. — Comment ?
R. ————————

C'était la première réponse qui revenait. Quoique fortement étonné par les premières réponses qui, à première vue, semblaient dénoter une intelligence et une volonté indépendantes, l'auteur remarque, qu'en somme il n'avait rien appris de nouveau et pensa que le tout était dû à la cérébration inconsciente, d'autant mieux qu'ayant fait quelques interrogations sur des faits inconnus de lui, mais faciles à contrôler, il n'obtint que des réponses intelligibles ou erronées, il ne poussa pas plus loin ses recherches.

Deuxième jour.

D. — Quest-ce que l'homme ?
R. — Flise.

La plume en traçant cette réponse fut violemment agitée, ce qui n'avait pas eu lieu le premier jour. L'auteur trouvant une analogie avec Wb. continue :

D. — Que signifie F. ?
R. — Fési.
D. — L ?
R. — Le.
D. — I ?
R. — Ivy.
D. — S ?
R. — Sir. (en français, Monsieur)
D. — E ?
R. — Eye (en français, œil)

Fesi le ivy sir eye.

D. — Est-ce une anagramme ?
R. — Oui.
D. — Combien de mots dans cette réponse ?
R. — Quatre.

L'auteur essaye pendant quelques minutes de trouver la solution. N'y parvenant pas et ne voulant pas perdre trop de temps pour une chose qui ne signifiait peut-être rien, il abandonne l'expérience.

Troisième jour

D. — Qu'est-ce que l'homme ?
R. — Tefi hasl esble lies.

D. — Est-ce une anagramme ?
R. — Oui.
D. — Combien de mots dans la réponse ?
R. — V. (cinq).
D. — Quel est le premier mot ?
R. — See (en français, voyez).
D. — Quel est le second ?
R. — Eeeeee.
D. — See ? (Voyez) Dois-je interpréter moi-même ?
R. — Essayez.

M. A. trouva d'abord comme solution ; « Life is less able », c'est-à-dire, la vie est le moins capable. Il reprit alors l'anagramme du jour précédent et trouva : « Every life is yes. » c'est-à-dire : Toute vie est oui. Mais sa plume sembla indiquer une préférence pour un autre ordre de mots : « Every life yes, is » c'est-à-dire : Toute vie, oui, est. Etonné par la production de ces anagrammes qui lui semblaient prouver l'existence d'une intelligence étrangère à la sienne, car la plume en pointant les lettres acceptait les unes et rejetait les autres, M. R. voulut en savoir davantage et interrogea cette intelligence.

D. — Qui es-tu ?
R. — Clelia !!
D. — Tu es une femme ?
R. — Oui.
D. — As-tu jamais vécu sur la terre ?
R. — Non.
D. — Le feras-tu ?
R. — Oui.
D. — Quand ?
R. — Dans six ans.
D. — Pourquoi viens-tu me parler ?
R. — E if Clélia e l.

L'auteur interprète ainsi : « I Clelia feel » ce qui veut dire : Moi, Clelia, je sens. M. A. demande si c'est bien la solution :

R. — E if Clelia e l. 20.
D. —. Est-ce que 20 ans est votre âge ?
R. — ∞ (elle est éternelle).

L'expérience s'arrête là. A ce moment, l'auteur croit qu'il est en relation avec un esprit au nom romanesque, qui viendra habiter la terre dans six ans. Il est agité et dort mal.

Quatrième jour.

L'interrogatoire est repris avec exaltation, mais les résultats sont bien différents.

D. — Pourquoi me parles-tu ?
R. — Une ligne ondulée.

M. A. sans se laisser déconcerter, considère cette ligne comme une grave et sérieuse réponse. Il s'examine afin de bien purifier sa pensée de tout alliage terrestre et pose la question :

D. — Pourquoi me réponds-tu ?
R. — Ligne ondulée.
D. — Dois-je répondre moi-même ?
R. — Oui.
D. — Clélia est-elle ici ?
R. — Non.
D. — Qui est là présent, maintenant ?
R. — Personne.
D. — Clélia existe-t-elle ?
R. — Non.
D. — Avec qui ai-je parlé hier ?
R. — Avec personne.
D. — Pourquoi avez-vous menti ?
R. — Ligne ondulée. Pourquoi avez-vous menti ?
D. — Les âmes existent-elles dans un autre monde ?
R. — M b.
D. — Qu'est-ce que cela signifie ?
R. — Peut-être. (May-be).

A partir de ce moment, l'écriture tantôt affirme l'existence de Clélia, tantôt la nie.

Examinons froidement ce cas, afin de chercher où se trouve la probabilité la plus forte. M. A. avoue qu'il ne connaissait pas le nom de Clélia et qu'il ne s'amuse pas à faire des anagrammes, *bien qu'il s'en soit occupé pendant sa jeunesse.* Cette remarque nous montre qu'il existe dans l'esprit de l'écrivain une tendance à combiner les lettres des mots dans des ordres différents. Nous savons qu'il ne faut affirmer l'existence d une cause étrangère que lorsque sa nécessité est parfaitement démontrée. Or, ici, le soi-disant esprit ne dit que des choses insignifiantes qui, de l'aveu de l'expérimentateur, se rapportent à peu près à ses lectures pour la phrase : Toute vie, oui, est. Quant aux renseignements sur Clélia, ils sont absolument puérils et ce nom de fantaisie ne s'applique à aucune réalité. Seul le caractère de l'automatisme, encore peu accentué, peut sembler dénoter une intervention occulte, mais nous le savons déjà, ce n'est pas un critérium puisqu'on l'observe chez des sujets comme miss Stein, qui ne sont médiums ni de près ni de loin. Un spirite quelque peu au courant des travaux contemporains, n'aurait pas hésité à voir dans ces réponses autre chose qu'un jeu de son imagination. Les contradictions, les réticences, le peu de suite des réponses indiquaient manifestement une pauvreté intellectuelle que les anagrammes, d'ailleurs peu compliquées, ne pouvaient pas contredire.

Enfin il manque la vraie preuve d'une intervention de l'au-

delà : la révélation d'événements réellement inconnus, signalés par l'écriture. Dans ces conditions, nous n'hésitons pas à ranger M. A .. parmi les automatistes qui peuvent intéresser les psychologues, mais qui laissent les spirites indifférents.

Affirmations mensongères inconscientes.

Voici encore un autre exemple dû au professeur Sidgwick et reproduit par M. Myers dans son étude sur l'écriture automatique :

Le professeur avait pour ami intime un Monsieur doué de la faculté d'écrire automatiquement, et tous deux essayèrent souvent d'avoir des informations correctes sur des faits inconnus d'eux,sans jamais y parvenir. « Parfois,dit-il, le résultat était curieux comme montrant une apparente tentative de l'insconcient de mon ami, pour tromper le moi conscient. Je me rappelle qu'un soir nous obtînmes ce que l'on nous dit être la première phrase du principal articles du *Times* qui devait paraître le lendemain matin. La phrase était bien dans le style habituel de Printring house square; mais le lendemain matin, en ouvrant le journal, nous ne l'y trouvâmes pas. Mon ami prit immédiatement le crayon. posa la main sur une feuille de papier et obtint alors de la façon habituelle un véritable amphigouri, tendant à expliquer comment la phrase donnée la veille devait réellement paraître dans l'article, mais avait été, au moment d'être imprimée,biffée par l'éditeur, en conséquence d'exigences politiques imprévues et qu'un autre article avait été substitué à la hâte. Et dans d'autres cas, lorsque des communications écrites involontairement étaient prouvées fausses, on nous en donnait des explications exhibant cette sorte d'ingénuité que possède un mystificateur avéré lorsqu'on le pousse dans ses derniers retranchements.

Si je n'avais pas connu mon ami et sa bonne foi absolue, j'aurais supposé qu'il me mystifiait ; sa curiosité du résultat était plus excitée que la mienne, et il n'avait nul désir conscient de me faire croire que le phénomène était dû à autre chose que le résultat de son inconsciente cérébration.

Cette assurance imperturbable que rien ne peut troubler, ce besoin maladif d'affirmer des choses qui seront démenties le lendemain, prouve une absence de sens moral d'un caractère infantile et ne peut provenir que d'un stade inférieur de la conscience qui est,dans ce cas,privée de ses éléments supérieurs et par conséquent purement impulsive, sans discernement. Nous en verrons encore d'autres exemples qui suffisent à caractériser nettement ce genre d'automatisme.

Jusqu'alors, nous avons constaté que la distraction suffit, chez les natures prédisposées, à déterminer l'écriture sub consciente ; il faut signaler maintenant que celle-ci peut être amenée aussi par une autre cause : une sorte de somnambulisme léger, qui interrompt à peine la vie normale, qui passe inaperçu du sujet et des assistants, mais qui produit également la perte de la mémoire des phénomènes psycho-physiologiques de l'écriture automatique. Ici encore, nous n'aurons pas besoin d'avoir recours à l'existence d'un personnage inconscient, sub-conscient, etc. Les phénomènes résultant simplement de cette faculté que possède l'esprit de suivre simultanément deux séries d'idées, dont l'une est oubliée aussitôt que produite, tandis que l'autre reste consciente.

Pour que cette seconde hypothèse soit vraisemblable, il faut établir : 1° qu'un état hypnoïde léger peut parfaitement exister pendant la veille et demeurer inconnu du sujet ; 2° que cet état est produit par auto-suggestion ; 3° qu'il est favorable au développement de l'automatisme graphique ; 4° que la mémoire d'une catégorie de phénomènes psychiques — celle de l'écriture — est pratiquement nulle au moment même où ils se produisent.

Le demi-somnambulisme de l'état de veille.

Rappelons tout d'abord que le somnambulisme n'est nullement un symptôme de la névrose hystérique. Il existe un très grand nombre de personnes nerveuses qui peuvent parfaitement être hypnotisées, suggestionnées, magnétisées tout en possédant une excellente santé. Nous avons observé (1) que c'est l'opinion motivée des docteurs Bernheim, Beaunis, Ochorowicz, et du professeur Liégeois. Les docteurs Brémaud et Bottey sont du même avis (2) et M. Myers ne craint pas d'écrire : (3)

Je proteste contre l'assertion que l'hypnotisme lui-même et ses phénomènes sont nécessairement morbides. L'hypnotisme a de graves dangers incidents que l'on peut observer à un haut degré chez les sujets malades, mais appeler l'hypnotisme *une névrose* me semble aussi raisonnable que de traiter *de névrose* le rêve ordinaire ou l'habitude du travail assidu...

Plus loin, il dit encore :

Je propose de ranger l'hystérie (et beaucoup de troubles d'un

---

(1) Voir p. 90 et suiv.

(2) *Société de biologie*, 1883, p. 537. 635, 1884. p. 69.

(3) Proceedings. S. P. R. *Automatic writing*. 1887. Voir également : *Annales psychiques*, 1897. p. 276 et suiv.

genre voisin) dans le chapitre de l'hypnotisme, plutôt que l'hypnotisme dans celui de l'hystérie. Ces troubles auto-suggestifs montrent le dérangement de l'activité d'une couche du moi qui est *par elle-même* normale et aussi essentielle qu'une autre pour compléter notre être, et qui a une grande supériorité sur la couche superficielle au point de vue du pouvoir qu'elle peut exercer sur l'organisme.

M. Bernheim dit également : (1)

Constater que la très grande majorité des sujets est suggestible, c'est éliminer l'idée de névrose ! A moins d'admettre que la névrose est universelle, que le mot d'hystérie est synonyme d'impressionnabilité nerveuse quelconque ! Et comme nous avons tous des nerfs et que c'est une propriété des nerfs d'être impressionnés, nous serions tous des hystériques.

Entraînés par leurs systèmes préconçus, MM. Binet, Janet et quelques autres ont été conduits à ranger les automatistes et les médiums dans la catégorie des malades, il est donc utile de signaler encore cette appréciation de M. Myers, qui était bon juge en ces matières ayant longuement expérimenté :

Je n'ai jamais vu que l'écriture automatique fût liée à une maladie de l'esprit ou du corps, ou à une tendance mauvaise quelconque, excepté dans les cas de trop grande crédulité de l'écrivain, crédulité que des discussions comme celle-ci rendront plus rares, je l'espère.

Maintenant que nous sommes rassurés sur l'état de santé de tous les genres d'automatistes, nous pouvons les étudier indistinctement, et s'ils présentent des symptômes de somnambulisme à l'état normal, nous ne les classerons pas pour cela parmi les névropathes.

Généralement on se figure que l'état hypnotique s'accompagne toujours du sommeil. Si un sujet n'a pas les yeux fermés, s'il cause avec les assistants, des expérimentateurs novices peuvent croire qu'il est toujours à l'état normal, alors qu'en réalité il a subi un changement asssez profond pour qu'on puisse non seulement lui donner toutes les suggestions classiques, mais aussi s'assurer qu'il présente les phénomènes physiologiques de contractures, de paralysies, d'insensibilité, etc. Nous avons été témoin de ces effets chez M. Bouvier, magnétiseur lyonnais, et très fréquemment aussi en assistant aux expériences faites par M. le Dr Moutin sur des sujets pris au hasard dans le public ;

---

(1) Bernheim. *La suggestion et ses applications à la thérapeutique.* Introduction. p. XIV.

les résultats qu'ils obtiennent confirment ceux observés antérieurement, que nous allons résumer d'après le travail du professeur Beaunis. (1)

Sans remonter jusqu'aux procédés de l'abbé Faria (2), un nommé Grimes, vers 1848, *produisait chez des personnes éveillées* toute la série des effets nerveux que Braid obtenait par l'hypnotisme. (3)

Le procédé de Grimes ou *électro-biologie* fut propagé en Angleterre par un M. Stone, qui convertit le Dr Carpenter, et sur le continent par le Dr Durand (de Gros), dont nous donnerons tout à l'heure l'opinion. Les *biologisés* (biologised subjets) doivent être considérés comme éveillés ; mais cependant on trouve toutes les gradations entre cette condition et l'état du vrai somnambulisme.

Voici ce que le Dr Bernheim écrit sur cet état (4): « Beaucoup de sujets qui ont été hypnotisés antérieurement peuvent, sans être hypnotisés de nouveau, pour peu qu'ils aient été dressés par un petit nombre d'hypnotisations antérieures (une, deux, ou trois suffisent chez quelques-uns) présenter à l'état de veille l'aptitude à manifester les mêmes phénomènes suggestifs », et il mentionne les contractures, les mouvements automatiques, des modifications de la sensibilité, etc. que l'on observe chez eux. Il n'est même pas besoin, dit-il plus loin, que le sujet arrive à un sommeil profond, et il est des individus chez lesquels *les suggestions faites à l'état de veille réussissent*, tandis que celles qui sont faites pendant le sommeil sont inefficaces.

M. Liégeois (5) définit très bien l'état des personnes auxquelles on peut donner des suggestions sans qu'elles dorment le moins du monde :

« Ce qui est surtout singulier, dit-il, dans les expériences dont je viens parler, c'est l'état du sujet mis en expérience. *Il ne présente pas la moindre apparence de sommeil* ; il a les yeux ouverts, les mouvements aisés ; il parle, marche, agit comme tout le monde ; il prend part à la conversation, répond aux objections, les discute, a souvent des réparties heureuses ; il semble être dans un état absolument normal, excepté sur un seul point où porte la prohibition de l'expérimentateur. »

(1) Beaunis. *Le Somnambulisme provoqué.* p. 158 et suiv.

(2) *De la cause du sommeil lucide ou étude de la nature humaine.* Voir aussi l'ouvrage du général Noizet. *Mémoire sur le somnambulisme et le magnétisme animal*, 1856.

(3) Durand (de Gros). *Le Merveilleux scientifique.* 1894, p. 118 et suiv.

(4) Bernheim. *De la suggestion dans l'état hypnotique.* p. 52.

(5) Liégeois. *De la suggestion hypnotique.* Paris, 1884.

Le D[r] Liébault, sous le nom de *Charme*, décrit un état du sujet qui est plus profond que celui dont nous parlons ici, mais qui n'est pas encore le somnambulisme ordinaire ; il dit : (1)

« Parmi les sujets que l'on peut endormir, on en trouve qui arrivent seulement dans un engourdissement très curieux et désigné sous le nom de *charme*, ceux-ci *pensent encore activement et ont une conscience assez nette du monde extérieur* ; mais si on leur affirme, par exemple, l'impossibilité de parler, de faire certains mouvements, voire même de sentir, ou si on leur suggère l'idée d'actes absurdes, leur attention, déjà sans ressort, s'immobilise complètement sur les idées imposées, leur esprit les adopte et l'organisme obéit ; ce sont de vrais automates placés sur la limite de la veille et du sommeil. »

Le D[r] Ch. Richet a observé quelque chose d'analogue sur deux femmes qu'il étudiait. Voici ce qu'il en dit : (2)

« Chez ces deux femmes il n'y a pas, entre l'état de sommeil magnétique et l'état normal, cette différence nette et formelle qu'on voit dans les livres classiques. Chez elles, on peut provoquer presque tous les phénomènes d'hallucinations sans qu'il y ait de clôture des paupières, et alors qu'est conservée exacte et complète la notion de la personnalité. »

En résumé, il résulte des faits qui viennent d'être exposés qu'on peut déterminer chez certains sujets un état particulier qui n'est ni le sommeil hypnotique ni la veille. Cet état se distingue du sommeil hypnotique par plusieurs points : le sujet est conscient, il a les yeux ouverts ; il est en rapport avec le monde extérieur ; il se rappelle parfaitement tout ce qui se dit ou se fait autour de lui, tout ce qu'il a dit ou exécuté lui-même. Mais c'est ici un caractère des plus importants sur lequel nous appelons spécialement l'attention du lecteur, le souvenir n'est pas conservé pour les suggestions qui lui sont données ; c'est par cet oubli et par la docilité que cet état se rapproche du somnambulisme. Ces deux caractères sont les seuls qui le distinguent de l'état de veille.

Il est certain que les personnes qui sont assez sensibles pour qu'une influence très faible, de courte durée, produise cependant un état hypnoïde caractérisé par une telle suggestibilité, doi-

---

(1) Liebault. *Le sommeil et les états analogues*. p. 33.

(2) Ch. Richet. *Sur la personnalité et la mémoire, dans le somnambulisme*. *Revue Philosophique*. 303. 1884.

vent être prédisposées à subir presque passivement toutes les influences morales qui s'imposeront à elles avec force. C'est ce qu'a bien vu le Dr Durand (de Gros) lorsqu'il écrit :

« Les électro-biologistes s'attachent dans leurs expériences, et réussissent à démontrer ce fait énorme, un fait gros des plus grosses conséquences, que l'état hypotaxique ou de suggestionnabilité peut se cacher entièrement sous les apparences d'un état de veille parfait, au point de ne se trahir par aucun signe appréciable *à l'œil nu*.

« De ce fait, j'ai depuis longtemps induit cette vue, que je soumets derechef à l'attention de qui de droit, que la Société renferme une multitude de gens allant et venant et nous coudoyant dans la rue comme le commun des citoyens, et qui n'en sont pas moins atteints d'un état *hypotaxique inné* ou *accidentellement contracté*, dont ils ne se doutent aucunement, et leurs voisins, parents, amis et connaissances, pas davantage, et qui à leur ainsu et à l'insu de tout le monde, peuvent à tout bout de champ subir toutes sortes d'impressions suggestives de rencontre, la plupart insoupçonnées et étrangères à toute intention, mais non moins pernicieuses souvent et dont l'existence de ces êtres est l'infortuné jouet. C'està « l'électro-biologie » yankee, à l'hypnotisme vigilant de Grimes, que sont dues les premières indications révélatrices nettement accusées de ce fait humain de la plus grave importance médicale, morale et sociale.

Un des caractères les plus remarquables de cet état, de ce demi-somnambulisme que nous avons souvent observé, c'est que celui qui en est l'objet n'a pas conscience du changement qui s'est produit en lui. Vous lui donnez la suggestion qu'il ne peut plus dire son nom, il en rit, il hausse les épaules, il dit que c'est absurde, et cependant excité, poussé à bout, lorsqu'il veut prononcer ce mot, il doit reconnaître que cela lui est impossible. Sa volonté, qu'il a toujours l'illusion de croire libre, est en réalité dominée par la suggestion irrésistible qui le paralyse. De tout ce qui précède, nous pouvons conclure qu'il existe un assez grand nombre d'individus qui, sous des influences extérieures très faibles, sont aptes à entrer dans un état hypnoïde léger dont ils ne s'aperçoivent pas eux-mêmes, qui n'est pas apparent pour ceux qui n'en sont pas prévenus, et qui cependant les prédispose à subir passivement les suggestions qui leur seront faites, ou qu'ils pourront se donner eux-mêmes. C'est dans cette catégorie que l'on trouvera des automatistes, et l'on comprendra d'autant mieux ce qui se passe en eux que l'on connaîtra toute la puissance de l'auto-suggestion.

Suggestion et auto-suggestion pendant le sommeil provoqué.

Pour embrasser dans son ensemble le tableau si divers et si compliqué des phénomènes que peut produire l'auto-suggestion, il est indispensable de rappeler d'abord ce que la suggestion ordinaire est capable de faire.

L'hypnotisme a rendu à la psychologie des services inestimables en lui permettant de pénétrer dans le mécanisme intime de l'esprit Ce que l'observation ne nous montrait que dans des cas exceptionnels, nous pouvons maintenant le reproduire à volonté en plaçant un sujet dans les conditions spéciales que nous avons besoin de connaître. C'est un automate vivant et docile dont nous faisons mouvoir les rouages intellectuels dans toutes les directions, afin d'en découvrir les lois. Tous les sujets hypnotisables ne sont pas également dociles à la suggestion, il en est même qui s'y refusent absolument ; d'autres n'acceptent qu'un genre particulier de suggestion ; les faits que nous dérivons sont donc tirés de la généralité des observations et non de tel cas particulier.

Les anciens magnétiseurs connaissaient déjà ces phénomènes, comme on peut s'en assurer par la lecture des ouvrages de Puységur, Deleuze, l'abbé Faria, Du Potet, Charpignon, Teste, etc. nos modernes hypnotiseurs n'ont rien découvert de nouveau, mais pour être juste il faut reconnaître que c'est depuis les travaux de Braid, de Charcot, de Ch. Richet, de Binet et Ferré, et surtout de l'école de Nancy, que la suggestion n'est plus niée, malgré l'étrangeté parfois déconcertante des résultats qu'elle permet d'obtenir.

On peut grouper sommairement tous les faits en trois catégories : 1° Ceux qui ont trait à la suppression de la douleur dans des conditions d'états nerveux et musculaires qui entrainent inévitablement la souffrance dans les circonstances normales ; 2° Ceux qui montrent que le pouvoir de l'âme s'étend sur des fonctions organiques que l'homme ordinaire est incapable d'influencer ; 3° Ceux qui se rapportent aux opérations intellectuelles.

Notre objet n'est pas de faire une étude de la suggestion, mais de montrer principalement le pouvoir de *dissociation* de l'hypnotisme dans toutes ses manifestations. La suppression de la douleur est un des plus merveilleux résultats auxquels on soit parvenu. Depuis longtemps on connaissait l'insensibilité des

sujets magnétisés, mais on n'y croyait guère ; aujourd'hui, il suffit d'aller à la Salpétrière ou à l'hôpital de Nancy, pour voir quantité de malades qui traversent les phases de leurs différentes maladies organiques, sans éprouver guère plus qu'un malaise, « et se débarrassent de leurs souffrances nerveuses dans la chambre de consultation, aussi facilement que de leur paletot ou de leur chapeau ».

Tel est le cas, par exemple, de cette femme citée par le professeur Delbœuf et le Dr Fraipont qui riait et plaisantait pendant des couches laborieuses. (1) Dernièrement, M. P. Janet signalait aussi l'insensibilité complète d'une femme pendant une opération qui nécessitait la dilatation du col et le curetage de l'utérus. (2)

La suppression de la douleur obtenue par l'hypnotisme n'est pas comparable à celle produite par les narcotiques, qui amènent une disparition absolue de la conscience. Il y a une sorte de choix parmi les sensations, de manière à supprimer celles qui seront désagréables, et celles-là seulement.

Ce n'est pas la pure insensibilisation de quelques portions particulières d'extrémités nerveuses (comme en produit par exemple la cocaïne) mais aussi une suppression de beaucoup de sentiments concomitants, comme la nausée, l'épuisement, l'anxiété, qui ne dépendent pas toujours de la souffrance principale, mais qui ont besoin, pour ainsi dire, d'être reconnus objectivement désagréables, avant d'être choisis pour l'inhibition (3).

D'ordinaire, presque toutes les fonctions de la vie organique de notre corps nous sont aussi étrangères que si elles avaient lieu dans un autre organisme. Cependant, pendant l'hypnose, on peut atteindre ce territoire inaccessible habituellement et y produire des changements variés. Le professeur Beaunis et le Dr Krafft-Ebing ont ralenti les pulsations du cœur par suggestion.(4) D'autres, comme le professeur Bernheim et M. Focachon, ont obtenu de la rougeur et des ampoules par le même procédé. Les Docteurs Ramadier, Mabille, Bourru et Burot ont produit de la congestion localisée, des saignements de nez et de l'ecchy-

(1) *Revue de l'Hypnotisme*. Avril 1892.

(2) P. Janet *Névroses et idées fixes*, p. 481.

(3) Myers. *La conscience subliminale* in *Annales Psych.* Mars-Avril 1898, p. 104.

(4) Beaunis. *Le somnambulisme provoqué*. p. 24. Voir aussi Pitres, *Leçons sur l'Hystérie*. etc. V. II, p. 479.

mose. (1) Le Dr Forel et d'autres ont pu ramener des secrétions arrêtées en fixant l'heure à l'avance (2). Voici un curieux exemple de cette vésication par suggestion : (3).

L'expérience suivante a été faite par le docteur J. Rybalkin, en présence de ses collègues, à l'hopital Marie à St-Pétersbourg. Le Dr Rybalkin avait déjà expérimenté dans ce sens avec le même sujet C'était un peintre en bâtiment, nommé Macırk, âgé de seize ans, hystérique et presque entièrement anesthésique. Il fut hypnotisé à 8 h. 30 du matin et on lui dit : Quand vous vous réveillerez, vous aurez froid, vous irez vous chauffer au poële et vous vous brûlerez le bras sur une ligne que j'ai tracée. Cela vous fera du mal, une rougeur apparaîtra sur votre bras ; il enflera, il y aura des ampoules ».

Réveillé, le sujet obéit. Il poussa même un cri de douleur au moment où il toucha la porte du poële, qui n'était pas allumé !

Quelques minutes après, une rougeur sans gonflement pouvait être vue à la place indiquée, et le sujet se plaignit d'une vive douleur lorsqu'on le touchait. On lui mit un bandage au bras, et il alla se coucher sous nos yeux.

A la fin de notre visite, à 11 h. 30, nous constatâmes une enflûre considérable accompagnée de rougeur et d'érythème à papules à l'endroit de la brûlure. Un simple contact dans un cercle de 4 centimètres causait une sérieuse douleur ; le médecin, le Dr Pratine, entoura l'avant-bras d'un bandage qui montait jusqu'au tiers supérieur du bras.

Le lendemain matin à 10 heures, quand le pansement fut enlevé, nous vîmes, à l'endroit de la brûlure, deux ampoules, l'une de la grandeur d'une noix, l'autre de celle d'un pois et une quantité de petites ampoules. Autour, la peau était rouge et sensible. Avant l'expérience, cette région avait été anesthésique. A trois heures, les ampoules s'étaient réunies en une seule grande ampoule. Le soir, l'ampoule qui était pleine d'un liquide jaune à moitié transparent, se creva et il y eut une plaque ulcérée. Une semaine plus tard, la sensibilité ordinaire revint sur la cicatrice et au bout de quinze jours il ne restait plus qu'une marque rouge à l'endroit de la brûlure.

Le troisième genre de suggestion s'adresse aux facultés intellectuelles. Il n'existe pas un seul acte de notre vie mentale qui ne puisse être reproduit et exagéré par ce moyen. Signalons ici encore ce pouvoir de dissociation que nous avons vu s'excercer au sujet des hallucinations systématisées, autrement dit celles qui suppriment toutes les sensations et tous les souvenirs relatifs à

---

(1) Voyez *Revue de l'Hypnotisme*. Décembre 1887. p. 183.
(2) *Revue de l'Hypnotisme*. Avril 1889. p. 298.
(3) *Revue de l'Hypnotisme*. Juin 1890. p. 361.

une personne présente, en laissant les autres intactes (1). On produit avec la même facilité l'opération inverse, c'est-à-dire la création d'un personnage imaginaire qui aura toutes les apparences de la réalité. Les hallucinations suggérées portent sur toutes les sensations. On peut faire entendre au sujet le bruit du vent, le son des cloches ou un air d'opéra. Son goût et son odorat sont pervertis ou illusionnés ; ses sensations musculaires troublées à ce point qu'il ne pourra soulever l'objet le plus léger ; la mémoire sera tour à tour abolie ou exaltée et le mécanisme de l'intelligence, les associations d'idées seront mises à nu par ce procédé ; la suggestion hypnotique peut porter non seulement sur les sensations et sur les actes, elle a une influence plus haute : elle agit sur les passions, les sentiments, le caractère. On rend à volonté un sujet triste, gai, colère, etc ; on peut modifier à son gré et instantanément son caractère moral. Un fait encore plus important, c'est qu'on peut obtenir aussi par suggestion non seulement des modifications *temporaires*, mais des modifications *permanentes* du caractère et créer ainsi la médecine mentale qui donne déjà de si beaux résultats (2).

Comment se produisent ces transformations qui tiennent du prodige et dont les apparences merveilleuses ont si longtemps effarouché le monde médical ? Pour le savoir, il faut se rendre compte de l'état particulier du sujet pendant que se font les suggestions et bien connaître la véritable nature de nos idées.

La première constatation, c'est que l'hypnose crée un état nerveux qui a pour résultat d'amener une totale inertie psychique. Quand on demande à un sujet endormi à quoi il pense, il répond toujours qu'il ne pense à rien. (3) Ceci est littéralement vrai ; son intelligence est vide. Mais qu'on vienne à prononcer un mot qui éveille une idée, celle-ci étant seule, ne rencontrant ni état antagoniste, ni pouvoir d'arrêt, va se développer démesurément et envahir l'imagination entière.

Elle prendra une intensité prodigieuse et se réalisera complètement. C'est pourquoi les ordres suggérés sont si soigneuse-

---

(1) Voir p. 75.

(2) Voir les ouvrages de Bernheim : *La suggestion mentale*. P. Janet, *Névroses et idées fixes*. Ch. Féré. *La médecine d'imagination*.

(3) Ch. Richet. *L'homme et l'Intelligence*. p. 184. Beaunis. *Le somnambulisme provoqué*. p. 224 et suiv.

ment accomplis et les hallucinations si complètes et si absolues.

Les images mentales — qu'elles soient visuelles, auditives, tactiles, olfactives, gustatives, musculaires, etc., — nous le savons aujourd'hui d'une manière certaine (1), ont un siège dans le cerveau. Le souvenir n'est qu'une sensation qui renait, une image, une représentation qui se revivifie. En général, elle est plus faible que l'impression primitive, mais lorsque l'attention se fixe sur une pensée particulière, celle-ci est capable de produire la même sensation que la réalité. Pendant le sommeil il est facile d'observer le même phénomène. L'esprit n'étant plus distrait par les mille stimulations du milieu extérieur, se concentre sur les tableaux que son imagination lui présente, et ils ont pour lui la même réalité que ceux de l'état de veille.

C'est ce qui se produit également pendant l'hypnose. Les hallucinations suggérées sont tout à fait indiscernables des sensations ordinaires. Donner à un sujet l'illusion qu'il déguste du cassis, alors qu'il ne boit réellement que de l'eau, c'est exalter en lui le souvenir du goût de cette liqueur et le réveiller avec assez d'acuité pour que la sensation revive momentanément. Lui affirmer que son frère est là, c'est le lui faire voir aussi distinctement que s'il était présent.

Comme le remarque M. Binet, (2) cette théorie de l'image n'a rien de matérialiste ; elle rapproche l'image de la sensation, elle en fait une sensation conservée et reproduite. Or qu'est-ce que c'est que la sensation ? Ce n'est pas un fait matériel, c'est un état de conscience comme une émotion ou un désir. Si l'on est tenté de voir dans la sensation un fait matériel, c'est parce qu'elle a un corrélatif physiologique très-apparent, l'excitation produite par l'objet extérieur sur les organes des sens et transmise au cerveau. Mais on sait que tous les faits de l'esprit sont accompagnés d'un phénomène physiologique. C'est la loi. A ce point de vue, la sensation et l'image ne diffèrent pas des autres états de conscience.

On voit donc que la suggestion de l'opérateur n'a d'action *que si elle passe par l'intelligence du sujet*. C'est celle-ci qui est la cause agissante, et sans elle rien ne se produirait. Nous ne se-

(1) Voir Taine. *De l'intelligence*. Livre II. Galton. *Inquiries into human faculties*, p. 83,

(2) A. Binet. *La Psychologie du raisonnement*, p. 17.

rons donc pas surpris de constater que parfois c'est le sujet lui-même qui se donne des suggestions. Citons deux auteurs qui ont bien étudié ces phénomènes : (1)

Il est des cas où la suggestion prend son point de départ dans l'esprit du sujet : il se suggère lui-même. Au lieu d'être le résultat d'une impression du dehors, comme dans le cas de suggestion verbale, la suggestion est le résultat d'une impression du dedans, telle qu'une idée fixe, une conception délirante. En voici quelques exemples :

Une malade, dans une vision imaginaire, avait lutté corps à corps contre l'hallucination de l'un de nous, et lui avait appliqué un violent coup de poing en pleine figure. Le lendemain matin, comme son prétendu adversaire entrait dans la salle, elle s'aperçut qu'il portait une ecchymose à la joue. Cette hallucination, qui dérive d'une première hallucination, comme une conclusion dérive de ses prémisses, est un exemple type d'auto-suggestion. En effet, la malade a dû exécuter, sous une forme inconsciente, un raisonnement analogue à celui-ci : Je lui ai donné un coup de poing, donc il en porte la marque.

Une autre malade, au sortir d'une phase de léthargie profonde qui n'avait duré que cinq à dix minutes, s'imaginait qu'elle avait dormi pendant plusieurs heures. Nous favorisons cette illusion en lui affirmant qu'il est deux heures de l'après-midi : il était réellement 9 heures du matin. A cette nouvelle, la malade ressent la faim la plus vive et nous supplie de la laisser partir pour aller manger. C'est là une sorte d'hallucination organique, l'hallucination de la faim que la malade s'est suggérée elle-même. Elle a inconsciemment exécuté un raisonnement analogue à celui-ci : il est deux heures de l'après-midi, je n'ai pas mangé depuis mon lever, donc je me meurs de faim. Ajoutons que cette faim imaginaire fut apaisée par un repas également imaginaire. On fit apparaître par suggestion sur un coin de la table une assiette de gâteaux que la malade dévora ; au bout de cinq minutes, elle n'avait plus faim, ni appétit. Les exemples précédents d'auto-suggestion sont tous empruntés aux hallucinations. En voici un qui appartient à un ordre d'idées différent :

On s'approche d'une malade endormie et on lui fait un récit amené comme il suit : « Il vient de vous arriver un grave accident tout à l'heure, vous le rappelez-vous ? Vous traversiez la cour ; votre pied a glissé et vous êtes tombée sur la hanche ; elle se met à geindre ; de plus, se suggérant les suites logiques de sa chute, elle se donne en quelque sorte une légère paralysie du membre : *à son réveil, elle boîte !*

On trouvera d'autres exemples semblables dans les auteurs qui ont étudié l'hypnotisme, il nous suffit d'avoir rappelé ces

(1) Binet et Feré. *Le Magnétisme animal*, p. 135.

faits qui nous aident à comprendre comment peut naître et se développer l'auto-suggestion naturelle.

L'auto-suggestion à l'état de veille.

Si nous disions que les phénomènes précédents peuvent se reproduire sur le premier venu, à l'état de veille, nous hasarderions une affirmation absurde et démentie par l'observation journalière. Mais si nous prétendons que l'hypnose ne fait que grossir, exagérer, mettre en relief une disposition à la suggestibilité qui existe en chacun de nous, nous serons strictement dans la vérité. Tous nous subissons chaque jour, plus ou moins, l'influence d'une volonté étrangère et il est facile de constater que les sociétés se composent d'une masse qui obéit, qui est suggestionnée, et d'un élite qui la dirige, qui la suggestionne.

On pourrait citer de nombreux exemples de cette influence qui s'impose à une assemblée en donnant naissance à une hallucination.

On raconte que le soir de l'exécution du maréchal Ney, (1) quelques personnes se trouvaient réunies dans un salon bonapartiste ; tout à coup, la porte s'ouvrit, et le domestique se trompant sur le nom de l'arrivant,qui s'appelait M. Maréchal Ainé,annonça, à haute voix : Monsieur le maréchal Ney ! A ces mots, un mouvement d'effroi parcourut la réunion, et les personnes présentes ont raconté depuis que, pendant un instant,elles virent distinctement, dans Monsieur Maréchal, la personne de Ney qui s'avançait en chair et en os au milieu du salon.

La Revue Scientifique reproduit, d'après *Psychological Review*, le récit de l'expérience suivante faite par M. Plasson à l'Université de Wyomming (2) :

J'avais préparé une bouteille remplie d'eau distillée, soigneusement enveloppée de coton et enfermée dans une boîte. Au cours d'une conférence populaire, après quelques autres expériences, je déclarai que je désirais me rendre compte avec quelle rapidité une odeur se diffuserait dans l'air, et je demandai aux assistants de lever la main aussitôt qu'ils sentiraient l'odeur.

Je déballai la bouteille et versai l'eau sur le coton en éloignant la tête durant l'opération ; puis je pris une montre à secondes en attendant le résultat. J'expliquai que j'étais absolument sûr que personne dans l'auditoire n'avait jamais senti l'odeur du composé chimique que je venais de verser et j'exprimai l'espoir que, si

(1) Brièrre de Boismont. *Les hallucinations.*
(2) *Revue scientifique.* 23 Octobre 1899.

l'odeur devait sembler forte et spéciale, elle ne serait toutefois désagréable à personne.

Au bout de 15 secondes, la plupart de ceux qui étaient en avant avaient levé la main, et en moins de 40 secondes « l'odeur » se répandit jusqu'au fond, par ondes parallèles assez régulières. *Les trois quarts de l'assistance*, environ, déclarèrent sentir l'odeur; la minorité obstinée comprenait plus d'hommes que la moyenne de l'ensemble. Un plus grand nombre d'auditeurs aurait sans doute succombé à la suggestion, si, au bout d'une minute, je n'avais été obligé d'arrêter l'expérience, *quelques-uns des assistants des premiers rangs se trouvant déplaisamment affectés* et voulant quitter la salle.

Cette expérience très bien faite montre qu'un quart environ de l'assemblée était absolument réfractaire. Les trois autres quarts subissaient la suggestion, mais d'une manière atténuée, tandis que chez certains assistants, elle avait pris assez d'empire pour les incommoder. Ce sont justement ces personnes sensibles, chez lesquelles l'imagination est très développée, qui sont naturellement portées à subir l'empire d'une idée qui s'impose à leur esprit, et cela avec une telle force qu'elles ne peuvent plus s'en débarrasser. Beaucoup de maladies, avec des symptômes très compliqués, n'ont pas d'autre cause, ce sont les maladies psychiques — et toute une thérapeutique nouvelle s'est fondée sur la connaissance que nous avons aujourd'hui du pouvoir de la suggestion. On avait remarqué depuis longtemps « l'action de l'esprit sur le corps », mais c'est seulement depuis vingt ans que les expériences de l'école de la Salpétrière et de celle de Nancy commencent à fournir les moyens d'opérer méthodiquement et d'arriver à des résultats prévus d'avance.

La méthode générale est de détruire l'auto suggestion par une suggestion contraire, assez forte pour neutraliser l'idée délirante.

Le Dr Morton Prince (1) cite un cas où une dame se figurait (et la chose se produisait réellement) que la simple présence d'une rose dans la chambre produisait en elle un violent catarrhe et une forte émission de larmes. A la fin, son médecin imagina un remède qui réussit. Il lui présenta à l'improviste une rose artificielle qu'elle prit pour une vraie. Les symptômes pénibles survinrent ; mais quand il lui montra que la rose ne sentait rien et n'avait pas de pollen, le choc mental fit redevenir normale, si j'ose ainsi dire, la subconscience de son odorat. L'auto-suggestion

(1) *Annales des Sciences psychiques*. Mars-Avril, 1898, p. 108.

fut détruite et elle put désormais sentir les roses comme tout le monde.

C'est si bien l'idée qui est la cause efficiente de certains états morbides, qu'il suffit parfois d'une influence extérieure, très faible, pour donner à la suggestion contraire une intensité assez grande pour détruire l'idée fixe et rétablir la santé. Voici un exemple cité par M. Bernheim (1):

Il s'agit d'une Brésilienne qui, à Rio de Janeiro, après avoir vu un cheval prendre le mors aux dents, avait présenté des crises d'hystérie et consécutivement un tic à la face.

Au Brésil même, on l'avait, grâce à l'hypnotisme, guérie de son tic. Elle vint me trouver un beau jour, parce qu'elle avait quotidiennement cinq à 6 crises, à table, entre le premier et le second plat. Je lui fis alors du vrai hypnotisme et elle n'eut plus aucune crise pendant dix-huit mois. Mais de retour au Brésil, elle a une émotion morale et les crises reparaissent.

« Pouvez-vous me traiter par correspondance ? » m'écrit-elle. « Certainement, » lui répondis-je. Tous les jours, à dix heures du matin, vous vous mettrez dans un fauteuil, vous lirez attentivement ma lettre, vous m'entendrez dire : « Dormez ! » et vous vous endormirez pendant dix minutes, après quoi vous vous réveillerez toute seule ; ainsi vous serez guérie de vos crises. Vous ferez ce traitement pendant dix jours, et au bout de ce temps vous m'écrirez. »

Je reçois, en effet, une lettre dithyrambique : pendant ces séances de dix minutes, *non seulement elle m'entendait, mais elle causait et tenait des conversations avec moi*. Deux années se passèrent sans encombre. Au bout de ce temps, je reçois une nouvelle lettre ; cette personne n'a plus de crises ; mais, depuis plusieurs semaines, elle a des obsessions ; par exemple, elle se sent attirée par la fenêtre et n'ose s'en approcher de peur de se précipiter dehors. Je renvoie une lettre analogue à celle qui avait si bien réussi une première fois et je reçois de nouveaux remerciements dithyrambiques : *cette femme avait guéri parce qu'elle avait foi en moi.*

Pour tout esprit non prévenu, les faits précédents, qui ne sont que de rares exemples pris parmi des milliers d'autres, montrent que sur des personnes spéciales, sur les nerveux, l'autosuggestion amènera des effets semblables à ceux dont nous avons constaté l'existence pendant le sommeil. Toutes les formes de suggestions peuvent se produire spontanément pendant l'état de veille ; nous ne serons donc pas étonnés de constater que beaucoup d'automatistes devront leur pouvoir d'écrire incons-

(1) Bernheim. *Revue de l'hypnotisme.* 1900, p. 367.

ciemment à la croyance qu'ils auront d'être en rapport avec des habitants du monde spirituel.

Voici une personne en bonne santé, mais d'une nature émotive très accentuée qui, le plus souvent à la suite de peines morales, cherche dans le spiritisme les consolations que la vie lui a refusées. Après avoir assisté à un certain nombre de séances, ayant été témoin de la joie de ceux qui obtiennent des communications, elle ressent un violent désir d'entrer en rapport avec un être cher dont la perte lui laisse de cuisants regrets. Elle a lu les ouvrages spirites ; elle sait que sa main doit marcher automatiquement. Elle attend anxieusement les premiers frémissements qui, elle ne l'ignore pas, décèlent l'action spirituelle. Son attention concentrée suspend l'activité de son esprit et crée en elle cet état analogue au charme, à la fascination, décrit par les docteurs Liebault, Brémaud, Beaunis, etc. Alors elle entre involontairement dans la phase de somnambulisme partiel de l'état de veille, pendant lequel se produit l'automatisme. Ce sont d'abord des mouvements brusques, des lignes tracées brutalement, comme sous l'impulsion de décharges nerveuses déréglées. Puis avec la répétition, l'exercice qui amène l'habitude, l'action nerveuse se régularise, la main trace des lettres, puis des mots et enfin des phrases dont le souvenir ne sera pas conservé dans le moi normal, et l'automatisme graphique sera constitué.

Cet envahissement du somnambulisme partiel pendant l'état de veille n'est pas aussi rare qu'on pourrait le supposer au premier abord, de nombreux exemples en ont été observés souvent chez les intellectuels, artistes et écrivains. Citons quelques cas empruntés au livre si documenté du Dr Chabaneix, sur la sub-conscience.

Le Somnambulisme à l'état de veille chez les artistes et les écrivains.

Diderot oubliait souvent les heures, les jours et les mois, et jusqu'aux personnes avec lesquelles il avait commencé à causer ; il leur récitait de véritables monologues à la façon d'un somnambule (1).

En parlant d'un grand peintre anglais, Fuseli, M. Burger écrit : « Quelles ne furent pas les extases de Fuseli dans la ville éter-

(1) Schérer. *Diderot*, 1880. Cité par Lombroso dans : *L'Homme de génie*. p. 26.

nelle ! C'est lui qui inventa de se coucher sur le dos au milieu des églises et des palais pour en contempler les voûtes. Il passait des journées entières, étendu sur les dalles de la chapelle sixtine, plongé dans une sorte *d'ivresse ou de somnambulisme*, s'imaginant que le génie de Michel-Ange descendait en lui et s'infusait dans sa personne (1).

Voici ce que dit de Shelley, Medwin son historien : « Il rêvait tout éveillé dans une sorte d'*abstraction léthargique* qui lui était habituelle, et après chaque accès, ses yeux étincelaient, ses lèvres frémissaient, sa voix devenait tremblante d'émotion : il entrait *dans une espèce de somnambulisme* pendant lequel son langage était plutôt d'un esprit ou d'un ange que d'un homme » (2).

Edgar Poë décrivait ainsi son état mental : « Les réalités du monde m'affectaient comme des visions, et seulement ainsi, pendant que les idées folles du pays des songes devenaient en revanche non seulement la pâture de mon existence quotidienne, mais positivement cette unique et entière existence elle-même ».

« Ses lectures continuelles, dit Théophile Gautier en parlant de Balzac (3), ne furent pas interrompues par le collège et avec elles se développa la méditation extatique de la pensée, aussi en résulta-t-il pour Balzac une maladie bizarre, une fièvre nerveuse, une sorte de coma ; pâle, amaigri, sous le coup d'une congestion d'idées, il paraissait imbécile. Son attitude était celle *d'un extatique, d'un somnambule, qui dort les yeux ouverts* ; perdu dans une rêverie profonde, il n'entendait pas ce que l'on lui disait, où son esprit revenu de loin arrivait trop tard à la réponse ».

Et Balzac dit de lui-même : « En entendant les gens de la rue, je pouvais épouser leur vie, je me sentais leurs guenilles sur le dos, je marchais les pieds dans leurs souliers percés, leurs désirs, leurs besoins, tout passait dans mon âme, et mon âme passait dans la leur : *c'était le rêve d'un homme éveillé* (4).

Le peintre Raffaelli écrit au Dr Chabaneix : « Par contre, si je ne dors pas bien la nuit, je suis rarement complètement éveillé pendant le jour. L'état de rêverie soit *l'état de rêve*, est constant, ce qui fait que souvent je ne réponds à la question que dix minutes, un quart d'heure après, à proprement parler, *lorsque je me réveille* (5)

(1) V. Burger. *Les peintres anglais.*

(2) Félix Rabe. *Vie de Shelley.*

(3) Th. Gautier. *Honoré de Balzac. Artiste et Moniteur universel* du 23 mars 1858.

(4) Pétrus et Régis. *Mémoire sur les obsessions* pour le Congrès de Moscou 1897.

(5) D[r] Chabaneix. *Le subconscient*, p. 91.

On rencontrerait difficilement un cas plus démonstratif et plus typique que celui d'un écrivain qui fait ses ouvrages sans s'occuper le moins du monde de ce que sa main écrit hâtivement sur le papier. S'il ne pensait pas consciemment à ses œuvres, s'il n'en élaborait pas le plan et les détails avec son intelligence ordinaire, on croirait volontiers à une communication spirite. Voici le fait :

M. Camille Mauclair, un romancier de talent, raconte que sa vie est une sorte de somnolence, un *rêve permanent* ; il dit :

« Je ne distingue pas, à ce point de vue, le sommeil de l'état de veille. Je puis dire que, non seulement les idées et les plans de mes livres, mais même les moindres métaphores m'en sont *dictés* dans un rêve continuel. Jamais, que ce soit prose ou vers, je n'ai fait de rature dans un manuscrit, et il ne me servirait de rien d'essayer d'en revoir la rédaction, comme je l'ai fait au début de ma carrière littéraire, où des scrupules m'engageaient à raturer et à refaire, comme tous mes confrères. J'ai vite compris que ce n'était pas manque de soin (je suis très passionné de mon art), mais volonté subjective rendant inutile toute intervention de mon sens critique et me dictant à son gré. J'ai accepté cet état et je n'en ai d'explication qu'en ceci : je dois travailler en dormant, car le matin, en me mettant à ma table, *je ne pense pas à ce que je vais écrire*, mais au prochain livre qui, dans des mois, suivra celui que je rédige : *j'écris vite sans jamais m'arrêter, presque comme un télégraphiste qui enregistre une dépêche*. C'est évidemment d'une façon analogue que naissent les images du rêve et les paroles que prononcent les dormeurs, jusqu'à s'éveiller par leur propre voix. »

Dans les cas que nous venons de citer, la modification de la personnalité normale est spontanée ; mais chez d'autres artistes, le changement d'état psychologique nécessaire à la création ne se produisant pas naturellement, est obtenu artificiellement par des moyens qui ne sont guère que des procédés d'auto-hypnotisation.

Il est des hommes de génie, dit Lombroso (1) qui, pour se livrer à la méditation, se mettent artificiellement dans un état de demi-congestion cérébrale. Ainsi Schiller plongeait ses pieds dans la glace. Pitt et Fox préparaient leur discours après des excès de porter. Pasiello composait enseveli sous une montagne de couvertures. Milton et Descartes s'enfonçaïent la tête dans un canapé ! Bonnet se retirait dans une pièce froide, la tête enveloppée de linges chauds. Cujas travaillait ventre à terre sur le tapis.

On a dit de Leibnitz « qu'il méditait horizontalement », tellement cette attitude lui était nécessaire pour se livrer au travail de la pensée.

---

(1) Lombroso. L'*Homme de génie*.

Thomas et Rossini composaient dans leur lit. Rameau méditait, la tête au soleil en plein midi.

Pour Gluck, ce fut en plein soleil, au milieu d'une prairie où il avait fait transporter son piano, qu'il composa ses deux « Iphigénies. » Haydn éprouvait, comme Newton, le besoin de la solitude. Assis dans son fauteuil, il n'avait que son piano pour confident de ses inspirations, et lorsqu'il les trouvait paresseuses, il fixait les yeux sur la bague que le grand Frédérick lui avait donnée et qu'il ne quittait jamais (Hypnotisation partielle.) Alors son imagination se transportait au milieu des chœurs célestes, dont il a révélé à la terre les divines harmonies, et le chef-d'œuvre sortait de cette singulière contemplation.

« Il faut que vous me disiez comment vous faites votre musique », demandait un jour Tronchin à Grétry. « Mais comme on fait des vers, un tableau, répondit celui-ci. Je lis, relis vingt fois les paroles que je veux peindre avec des sons ; il me faut plusieurs jours pour échauffer ma tête ; enfin, je perds l'appétit, mes yeux s'enflamment, l'imagination se monte. Alors je fais un opéra en trois semaines. »

Tous ces exemples, qu'il serait facile d'augmenter, nous font clairement comprendre que les personnes douées d'une vive émotivité, les sensitifs, comme les appelle le baron de Reichenbach, peuvent parfaitement se mettre d'eux-mêmes dans cet état nerveux où un semi-somnambulisme permet à toutes leurs richesses intellectuelles de se manifester avec éclat.

Les causes de l'automatisme graphique.

Si nous nous sommes étendus, peut-être un peu longuement, sur les rêves, la suggestion, l'auto-suggestion, l'hémi-somnambulisme de l'état de veille chez les artistes et les écrivains, c'est pour montrer que ces phénomènes psychologiques, bien que peu communs et en dehors de l'observation journalière, ne sont pas rares au point qu'on n'en puisse trouver cependant d'assez nombreuses relations. Il est entendu que les cas d'automatisme graphique sont des exceptions. mais, eux aussi, ont un degré de fréquence qui ne permet pas de les classer dans les anomalies proprement dites. Tous les états de conscience énumérés plus haut ont entre eux la plus étroite parenté Ils se succèdent sans brusquerie et forment une chaîne qui s'étend de l'état normal proprement dit, jusqu'au somnambulisme, par une série de transitions, de nuances, que l'on désigne sous les noms de distraction, de rêverie, d'inspiration, qui dépendent évidemment de l'idiosyncrasie des sujets observés.

Le terme d'écriture inconsciente, qui est employé parfois,

n'est strictement exact que dans un seul cas : celui de l'écriture produite pendant la distraction à l'état de veille ; encore faut-il spécifier que l'inconscience ne porte que sur le mécanisme de l'écriture, car les idées ont toujours été connues par le moi, puisque le sujet les retrouve sans avoir lu son écrit si on le met dans le sommeil somnambulique, mais elles sont oubliées aussitôt que perçues par la conscience ordinaire, à cause de leur faible intensité. Nous savons, en effet, que la distraction coïncide avec une diminution de l'attention qui a pour résultat de supprimer le contrôle, le pouvoir de direction que nous possédons sur le mécanisme qui préside à l'association des idées. Alors l'imagination est livrée à tous les hasards de la rêverie. Les idées se succèdent avec rapidité, mais elles sont vite oubliées parce que leur intensité est très faible (1). Elles ont donc été conscientes pendant un temps très court, puis sont redescendues en dessous du seuil de la conscience. Mais nous avons vu, avec les expériences du Dr Gley, que les images mentales, même très faibles, possèdent un pouvoir moteur qui agit sur le mécanisme psycho-sensoriel de l'écriture. La main qui sent le crayon entre ses doigts subit une suggestion tactile comme cela arrive à chacun de nous, dans les mêmes conditions, et l'écriture se produit d'une façon automatique en extériorisant graphiquement, sans conscience, les rêveries de l'écrivain.

Nous avons montré par l'exemple de Clélia toutes les fantaisies de cette imagination livrée à elle-même ; son caractère extravagant, ses mensonges C'est un trait distinctif qui permettra de faire un choix parmi les messages obtenus automatiquement. Les personnes qui produisent ce genre d'écrits n'ont pas à s'en formaliser, on ne peut rien en inférer sur leur nature morale, car personne ne saurait être rendu responsable de ses rêves et par conséquent des élucubrations de l'automatisme.

Nous avons signalé le pouvoir énorme de l'auto-suggestion et principalement son action sur les hystériques. Tous les auteurs qui ont étudié cette névrose signalent l'influence de l'imitation sur ces malades. Il est très possible que parmi les personnes qui fréquentent les réunions spirites, il s'en trouve

(1) Nous rappelons que pour qu'une idée soit perçue, deux conditions sont indispensables : 1° Un minimum d'intensité ; 2° un minimum de durée. Or pendant la rêverie, ces images mentales n'ont pas l'intensité des sensations externes, puisque ce ne sont que des phénomènes de mémoire, elles sortent donc très rapidement du champ de la conscience

qui soient atteintes d'hystérie, alors elles pourront offrir à un haut degré le spectacle de l'automatisme, favorisé chez elle par la distraction, qui est un trait caractéristique de leur état,et par l'auto-suggestion résultant de l'imitation.

Nous savons aussi que l'hémi-somnambulisme peut être amené, chez les personnes qui y sont prédisposées, par l'émotion intense que suscite chez elle l'idée d'entrer en rapport avec l'au-delà. Cette impressionnabilité excessive suffit à produire une invasion de somnambulisme partiel, qui n'enlève pas au sujet la conscience du monde extérieur, mais qui favorise absolument tous les phénomènes de l'automatisme psychique, de la personnalisation des idées, de la résurrection temporaire des images latentes, et donne à l'écrit tous les caractères d'une production étrangère lorsque le sujet, revenu à l'état normal, prend connaissance de toutes ces idées qu'il ne se souvient plus d'avoir écrites quelques minutes auparavant.

Ainsi, dans les séances spirites,à côté des véritables médiums, il existe également des automatistes qui écrivent mécaniquement, et en apparence sans conscience du contenu intellectuel du message donné. Pendant longtemps, les spirites ont manqué d'un critérium qui leur permît d'opérer le triage entre les communications véritables et les productions subconscientes des écrivains. On avait bien remarqué le décousu, l'incohérence ou la fatuité niaise de certaines de ces dictées,accompagnées aussi d'erreurs grossières ou de mensonges impudents. Mais on se tirait de cette difficulté en mettant ces productions sur le compte des esprits farceurs qui s'amusent à mystifier les pauvres humains. On ne pouvait pas connaître ce qui n'a été découvert que dans ces dernières années, de sorte que l'enseignement des premiers auteurs spirites sur l'intervention de l'écrivain dans ces phénomènes avait été presque totalement oublié. De là les innombrables fantaisies subliminales qui ont été acceptées comme des révélations sur le monde spirituel. Car, et c'est un point bien digne d'attention, toutes les productions de l'automatisme ne sont pas nécessairement déraisonnables, sans quoi l'exercice de l'écriture automatique aurait vite été abandonné.

Une fois que l'habitude de l'automatisme a été bien établie par un exercice fréquent, toutes les idées latentes peuvent s'extérioriser par cette voie, et elles ne sont pas toutes de simles associations d'idées. Souvent ce sont des observations, des

raisonnements suivis, des théories ingénieuses ou originales que l'écrivain a élaborées pendant son sommeil, et dont il n'a pas gardé la souvenance au réveil. Toute cette vie psychologique ignorée vient au jour par l'écriture, et comme l'écrivain ne la connaît pas plus que le somnambule ne se rappelle ce qu'il a dit, fait ou pensé pendant son état de sommeil, elle lui paraît neuve, sans rapport avec lui, et il ne peut guère supposer qu'il en est l'auteur. Ce qui le fortifie encore dans la conviction qu'il a subi une influence étrangère, c'est le nom dont est signé le message, puis aussi que,. parfois, la soi-disant communication renferme des renseignements minutieux sur un acte de sa vie passée, que sa conscience ordinaire a tout à fait oublié.

Il nous paraît donc indispensable de rappeler combien nous sommes plus riches que nous ne le croyons généralement. En dessous de la conscience existe une mine merveilleuse de documents inexplorés qui peuvent nous renseigner sur le fond même de l'individualité, duquel dépend notre caractère. Nous pensons qu'une psychologie attentive doit faire une très large part au travail de l'esprit pendant le sommeil ordinaire, aux souvenirs oubliés, qui, bien que n'étant plus actuellement dans la conscience claire, n'en ont pas moins eu une influence décisive sur le développement général de notre individualité psychique, et aussi, à un degré moindre, à ces perceptions inconscientes qui, dans les cas d'automatisme, apparaissent à l'esprit illusionné de l'écrivain comme des renseignements venus d'un autre monde. Rappelons quelques faits qui illustreront notre thèse.

Activité de l'âme pendant le sommeil.

Nous savons tous que la veille et le sommeil sont séparés généralement par des mémoires différentes. Mais ce que le spiritisme nous apprend, c'est que l'âme n'est jamais inactive. Pendant la nuit elle pense, elle travaille, et souvent avec plus de fruit que pendant la journée, parce qu'elle n'est pas distraite de ses recherches par les mille incidents de la vie de relation.

Il peut arriver qu'elle ne se souvienne pas au réveil de cette activité nocturne, mais à un moment donné, le résultat de ces recherches surgit dans la conscience et l'illumine tout à coup comme une révélation inattendue. Nous possédons de nombreux exemples de cette cérébration que l'on a nommée bien à tort

inconsciente. Nous allons en résumer quelques cas d'après l'étude très bien faite du Dr Chabaneix (1).

Michelet, dit de Fleury, avait l'habitude de ne se coucher qu'après s'être occupé, au moins un instant, des documents ou des sujets qui devaient faire l'objet de ses études du lendemain. Il comptait sur le travail de la nuit, rêve ou automatisme, pour mûrir les concepts ainsi déposés dans sa conscience. Et s'il le faisait chaque soir, il y a lieu de croire que cela lui réussissait (2).

Maudsley parle d'un géomètre qui, après avoir cherché vainement la solution d'un problème, fut effrayé de le voir apparaître subitement sous la forme d'une figure géométrique, alors que depuis plus de deux ans il n'y songeait plus (3).

Alfred de Vigny dit dans son journal : « J'ai dans la tête une ligne droite. Une fois que j'ai lancé sur ce chemin de fer une idée quelconque, elle le suit jusqu'au bout malgré moi, et pendant que j'agis et parle ».

« Au lieu de m'obstiner, dit Arago, à comprendre du premier coup les propositions qui se présentaient à moi, j'admettais provisoirement leur vérité, je passais outre, et j'étais tout surpris, le lendemain, de comprendre parfaitement ce qui la veille me paraissait entouré de nuages épais » (4).

Condillac a aussi raconté « que dans les temps qu'il rédigeait son cours d'études, s'il se voyait obligé de quitter, pour se livrer au sommeil, un travail preparé, mais incomplet, il lui est arrivé souvent de trouver à son réveil ce travail achevé dans son esprit » (5).

Tous ces exemples mettent bien en relief le travail de l'âme pendant le repos du corps ; mais comme les philosophes positivistes et les physiologistes croient que l'activité intellectuelle n'est que la résultante des fonctions du cerveau, et que le sommeil est essentiellement le repos des centres nerveux, ils étaient obligés logiquement de conclure à une pensée inconsciente, ce qui est réellement un non sens, puisque la pensée n'est elle-même que lorsqu'elle est connue par le moi, par l'être pensant. En dehors de l'individualité psychique, il ne peut y avoir que des phénomènes physiologiques, physico-chimiques, dénués par conséquent de toute conscience. De même qu'une horloge ne secrète

---

(1) Dr Chabaneix. *Le subconscient chez les savants, les artistes et les écrivains*. p. 23 et suivantes.

(2) De Fleury. *Médecine de l'esprit.*

(3) Edmond Chalmet. *Etudes sur la vie inconsciente de l'esprit.*

(4) Arago. *Notices biographiques*. p. 5.

(5) Cité par Max Simon. *Le monde des rêves.*

pas l'idée de l'heure que ses aiguilles indiquent, de même le cerveau n'est que le support physique de l'esprit.

Faute d'avoir compris cette vérité, on voit de bons esprits comme M. Sully-Prudhomme écrire : (1)

J'ai éprouvé très nettement l'effet subconscient suivant : il m'est arrivé de comprendre, sans faire intervenir la réflexion et à aucun titre la volonté, une démonstration géométrique qui m'avait été faite l'année précédente. Il me semblait *que la seule maturation spontanée des concepts déposés dans mon cerveau* par le professeur avait déterminé en moi l'intelligence de la démonstration.

M. Retti, également un poète, comprend mieux ce qui paraît se passer réellement ; il écrit au Dr Chabaneix :

Lorsque je fais des vers, j'ai coutume de m'arrêter, même au milieu d'une strophe, lorsque je sens la fatigue cérébrale. Alors, je sors, je m'occupe d'autre chose, ou,si c'est le soir, je me couche, *sans avoir la conscience* de continuer de penser à mes vers. Très souvent, sans avoir gardé le souvenir d'aucun rêve, au réveil, le lendemain matin, je pense à mes vers et *brusquement* je trouve la strophe faite, et bien faite, je n'ai plus qu'à l'écrire. Il me paraît évident que le travail cérébral s'est continué en moi sans que je m'en aperçoive.

En disant « sans que je m'en souvienne », la déduction serait tout à fait juste.

M. F. W. H. Myers a réuni aussi un certain nombre d'exemples qui ne sont pas sans intérêt :(2)

Agassiz a raconté la découverte qu'il fit pendant son sommeil de l'arrangement des os d'un squelette, problème que pendant le jour son esprit avait été impuissant à résoudre.

M. Hayes, un artiste qui ne s'occupe pas de mathématiques, trouve cependant pendant la nuit la solution d'une difficulté géométrique qui nécessitait l'emploi de la mémoire et du raisonnement.

Une autre personne, M. P. J. Jones raconte qu'étant étudiant ingénieur,il trouva une fois en rêve, *la réponse* « un nombre avec plusieurs décimales » à un problème qui l'avait dérouté toute la soirée, et qu'il lui semblait pourtant ne pas se rappeler le procédé employé pour trouver cette solution.

Mme Versall a aussi résolu en rêve un problème de calcul différentiel qu'elle n'avait pu trouver dans la journée.

---

(1) Dr Chabaneix. *Ouvrage cité.* p. 25.

(2) Myers. *Annales des Sciences psychiques*.sept. octob. 1899. *La conscience subliminale.* p. 290 et suiv.

Dans ces récits, le narrateur se souvient de son rêve et le raconte, mais il est des cas où, bien que la mémoire ordinaire ne fournisse aucun renseignement, l'activité de l'âme pendant le sommeil n'en est pas moins manifeste, parce qu'elle se traduit au dehors par des effets intelligents.

Preuves matérielles de l'activité de l'âme pendant le sommeil.

Suivant le spiritisme, l'âme étant un être essentiellement pensant ne peut demeurer inactive pendant le sommeil. Le travail intellectuel qu'elle accomplit lorsque le corps se repose, que l'on se remémore sous forme de rêve, peut être oublié, ce qui se produit habituellement, mais cette perte du souvenir ne doit pas servir de preuve contre la vie psychique persistant malgré la diminution de l'activité nerveuse. Ce qui l'établit, c'est que cette activité se manifeste objectivement, même lorsque le dormeur en se réveillant ne se rappelle pas avoir rêvé. Citons les faits qui appuient cette manière de voir :

Dans l'encyclopédie de Diderot, il est rapporté à l'article somnambulisme l'histoire d'un jeune abbé qui se levait chaque nuit, allait à son bureau, composait des sermons et se recouchait. Quelques-uns de ses amis, désireux de savoir si véritablement il dormait, l'épièrent, et une nuit qu'il écrivait comme de coutume, ils interposèrent un large carton entre ses yeux et le papier. Il ne s'interrompit point, continua sa rédaction, et une fois qu'il l'eut terminée, se coucha comme il avait l'habitude de le faire, sans se douter de l'épreuve à laquelle il venait d'être soumis. L'auteur de l'article ajoute : Lorsqu'il avait fini une page, il la lisait tout haut d'un bout à l'autre (si on peut appeler lire, cette action faite sans le concours des yeux). Si quelque chose alors lui déplaisait, il le retouchait et écrivait au dessus les corrections avec beaucoup de justesse. J'ai vu le commencement d'un de ces sermons qu'il avait écrit en dormant ; il m'a paru assez bien fait et correctement écrit. Mais il y avait une correction surprenante. Ayant mis dans un endroit *ce divin enfant*, il crut, en relisant, devoir substituer le mot *adorable à divin* ; pour cela il vit que le *ce*, bien placé devant *divin*, ne pouvait aller avec *adorable* ; il ajouta donc fort adroitement un *t* à côté des lettres précédentes, de sorte qu'on lisait *cet adorable enfant*.» (1)

(1) Voir notre ouvrage : *Le Spiritisme devant la Science*. p. 87 et suiv. où sont relatés plusieurs cas de travaux accomplis pendant le somnambulisme.

Empruntons notre second cas au Dr Carpenter, qui le tient d'un étudiant à l'Université d'Amsterdam (1). Il met en évidence deux faits : 1° que le travail n'est pas machinal, et secondement qu'il peut se traduire comme précédemment par l'écriture.

Un professeur ayant à faire de laborieux et difficiles calculs mathématiques, constata qu'il ne pouvait trouver une solution juste, ce qui était dû à des erreurs qui s'étaient produites dans les nombreux chiffres employés ; la solution du problème fut donnée à dix de ses élèves. Le narrateur y travailla sans succès pendant trois soirées ; après avoir veillé et recommencé la troisième vérification jusqu'à une heure du matin, il se mit au lit très désappointé de n'avoir pu faire correctement le travail demandé pour le jour suivant. En se levant, le matin, à son grand étonnement, il trouva le problème correctement résolu. L'écriture était de sa propre main et pas un des calculs n'était faux.

Le fait le plus important, c'est que le travail avait été fait à l'aide d'une méthode plus rapide et meilleure que celle que l'étudiant avait employée durant les trois soirées précédentes. Le professeur lui-même en fut étonné et déclara *qu'il n'avait jamais pensé à une solution si simple et si concise.*

Alfred Russel Wallace qui rapporte ce récit (2) l'accompagne des réflexions suivantes dont on goûtera la justesse : Voilà évidemment un cas auquel les règles ordinaires de la *conception cérébrale inconsciente* ne peuvent s'appliquer. En effet, il y a là quelque chose de composé d'une manière à laquelle l'opérateur éveillé n'avait jamais pensé. L'étudiant avait en vain essayé de trouver l'erreur numérique de ses calculs et non tenté de faire le calcul lui-même par d'autres méthodes. Etant endormi, il n'a pas découvert les chiffres faux, et si cela avait eu lieu on eût pu l'attribuer à la répétition de l'action cérébrale précédente. Ce qui est caractéristique, c'est qu'il recommence le calcul avec une méthode originale, très élégante, à laquelle son maître lui-même n'avait pas songé. C'est là un cas absolument analogue à ceux des médiums qui produisent à l'état neutre ou en sommeil *ce qu'ils ne peuvent faire étant éveillés* ; par exemple, comme nous le verrons plus tard, parler des langues qu'ils n'ont jamais apprises. « Attribuer de telles actions à une conception cérébrale inconsciente n'est pas les expliquer, mais simplement leur don-

(1) Carpenter, *Mental physiology*. Voir tout le chapitre XIII.

(2). Russel Wallace. *Les miracles et le moderne spiritualisme* p. 314.

ner un nom, et comme un enfant ou un sauvage, prendre un mot pour une explication. »

C'est jongler étrangement avec le sens des mots que d'appeler inconscientes des actions qui nécessitent la mise en jeu de toutes les facultés intellectuelles ; la vérité est que c'est simplement le souvenir de ces actes qui est perdu au réveil.

En voici encore une preuve dans laquelle la mémoire joue un rôle prédominant :

Le Dr Davey a communiqué à la *Société de Recherches psychiques* le cas suivant, publié dans le *Zoïst*. Vol. VIII, page 138.

Mon cher ami, suivant votre désir, je vous envoie les détails de ce singulier rêve, si rêve il y a, qui se trouva me rendre un grand service.

Comme je vous l'ai dit, j'avais été très ennuyé depuis le mois de septembre par une erreur dans mes comptes pour ce mois, et malgré des recherches de plusieurs heures, tous mes efforts restaient inutiles et je considérais presque le cas comme désespéré. Bien souvent la nuit, quand je ne dormais pas, et le jour, pendant une grande partie de mes heures de loisir, je cherchais encore : Il en fut ainsi jusqu'au 11 décembre. Cette nuit-là, je n'avais pas, que je sache, pensé une seule fois à ce sujet, mais il n'y avait pas longtemps que j'étais couché et endormi lorsque mon cerveau se mit à travailler avec mes livres, autant que si j'eusse été à mon bureau. Le livre de caisse, le carnet de banque, etc. etc., m'apparurent, et, sans aucune difficulté apparente, je découvris presque immédiatement la cause de mon erreur, qui venait d'une contre-partie compliquée. Je me rappelle parfaitement avoir pris un bout de papier dans mon rêve et fait une note me permettant de corriger l'erreur dans un moment de loisir, et qu'ensuite toutes les circonstances s'étaient effacées de mon esprit. Quand je m'éveillai le matin, je n'avais pas le plus léger souvenir de mon rêve et il ne me revint pas de toute la journée, bien que j'eusse devant moi les mêmes livres dont je m'étais soi-disant servi pendant mon rêve.

Quand je rentrai à la maison l'après-midi, comme il était de bonne heure parce que j'avais à m'habiller, je pris un morceau de papier sur ma table pour essuyer mon rasoir, et vous pouvez imaginer ma surprise, en trouvant dessus la note que je me figurais avoir faite la nuit précédente. L'effet produit sur moi fut tel que je retournai au bureau, et, regardant le livre de caisse, je constatai que j'avais réellement, pendant mon sommeil, découvert l'erreur que je ne pouvais trouver éveillé, et que j'en avais pris note au moment même.

Il m'est impossible de me souvenir où j'ai pris ce qu'il fallait pour écrire, papier et crayon, avec lesquels je fis la note. Elle doit avoir été certainement écrite dans l'obscurité et dans ma chambre à coucher, puisque je trouvai là papier et crayon, le lendemain dans l'après-midi, et je n'y ai rien pu comprendre pendant longtemps.

C. J. E.

P. S. Je dois dire qu'une autre fois avant cela, un fait presque semblable m'était arrivé, avec cette différence cependant, que je m'étais réveillé à la fin du drame, et m'étais parfaitement rendu compte, étant bien éveillé, d'avoir fait la note à ce moment. Ce n'est donc pas la même chose.

Les faits précédents nous font connaître l'origine de ces pensées qui surgissent quelquefois soudainement dans la conscience, comme des inspirations étrangères, alors que ce sont seulement des souvenirs qui proviennent de notre activité mentale pendant le sommeil. L'automatisme, nous le savons maintenant, est éminemment propre à extérioriser ces phénomènes psychologiques subconcients, qui n'attendent qu'une occasion pour venir à la lumière. L'écriture automatique pourra donc nous faire connaître des dictées parfaitement coordonnées, des solutions de problèmes restés insolubles pour le sujet, ou des renseignements qui sembleront inédits, sans que nous attribuions nécessairement ces productions à des esprits désincarnés. Il faut alors se livrer à des enquêtes méthodiques sur l'antériorité du sujet, ses fréquentations, ses lectures, ses préoccupations, et parfois on arrive, comme nous allons le constater tout à l'heure, à reconstituer la genèse des processus intellectuels qui ont donné naissance à cette vie subliminale, comme l'appelle M. Myers.

Examinons maintenant un autre territoire de la subconscience : celui des souvenirs oubliés. C'est dans ce trésor caché que très souvent l'automatiste puise les renseignements qui donnent aux messages leur apparence merveilleuse par l'imprévu, la minutie des détails concernant un événement tout à fait sorti de la mémoire ordinaire.

La mémoire latente.

Nous avons étudié ailleurs (1) le mécanisme de la mémoire et nous n'y reviendrons pas ici. Il suffit pour notre objet actuel de montrer, par des faits, que beaucoup d'événements oubliés absolument, qui semblent détruits pour toujours, ont cependant laissé en nous une trace ineffaçable dans cette partie profonde de notre être, dans cette subconscience qui est la base de notre individualité indestructible.

Nous avons vu plus haut (2) combien le souvenir latent est

(1) Gabriel Delanne. L'*Evolution animique*, p. 173 et suiv.
(2) page 112 et suiv.

tenace, puisque dans le rêve il ressuscite des souvenirs de jeunesse, comme ceux racontés par Maury, qui lui représentent un homme qu'il avait vu étant enfant et auquel il n'avait plus jamais pensé pendant quarante années. Voici encore deux exemples de ce réveil de sensations anciennes, empruntés au même auteur : (1)

Un teinturier devenu aveugle, décrivit un jour avec assez de précision les traits d'un de ses cousins qui lui était apparu en rêve et que jamais il n'avait rencontré alors qu'il n'était point privé de la vue. Cette apparente intuition était due, ainsi qu'il finit par se le rappeler, à ce qu'il avait jadis regardé le portrait de son cousin chez un autre de ses parents.

Le même auteur parle encore d'un capitaine, devenu aveugle en Afrique, auquel le souvenir de certaines localités, auparavant tout à fait oubliées par lui, s'était représenté à son esprit avec une parfaite netteté.

Appelons particulièrement l'attention sur des faits qui, s'ils se montraient pendant l'écriture automatique, auraient tout à fait l'apparence d'une révélation extérieure : (2)

Un monsieur Brodekelbank perd un couteau de poche. Six mois après, sans être préoccupé le moins du monde de cette perte, il rêve que ce couteau est dans la poche d'un pantalon qu'il avait mis à la défroque. En se réveillant, l'idée lui vint de savoir si son rêve était exact ; il alla chercher son pantalon et retrouva le couteau dans une poche.

C'est évidemment un souvenir oublié qui renaît pendant le sommeil. On peut en dire autant du récit qui suit :

Dans son ouvrage : *Le sommeil et les rêves*, le professeur Delbœuf raconte que dans un rêve, le nom de l'« Asplénium Ruta Muralis » lui parut un nom familier. En s'éveillant, il se creusa en vain la tête pour découvrir où il pouvait avoir appris cette appellation botanique. Longtemps après, il découvrit le nom « Asplénium Ruta Murariac » écrit par lui-même dans une collection de fleurs et de fougères à côté desquelles il avait inscrit les noms sous la dictée d'un ami.

Dans l'exemple suivant, il y a plus qu'un simple rappel de mémoire. Il semble qu'un certain nombre d'impressions visuelles ont été enregistrées inconsciemment, comme nous verrons tout à l'heure que cela est possible, puis sous l'influence

---

(1) Maury. *Le sommeil et les rêves*. p. 123 et 124.

(2) Voir dans les *Annales Psychiques*, Année 1899, les exemples cités par M. Myers dans son travail sur *La conscience subliminale*, auquel nous en empruntons quelques-uns.

de l'attention, elles ont été retrouvées par l'esprit pendant le sommeil. Voici le cas :

En arrivant à l'hôtel Morley à 5 heures, dit madame Bickford Smith, mardi, 29 janvier 1889, je m'aperçus que j'avais perdu ma broche en or et je supposai que je l'avais laissée dans une salle d'essayage chez Swan et Edgar. J'envoyai voir et fut très désapointée d'apprendre que toutes les démarches avaient été inutiles. J'étais très contrariée, et là nuit je rêvai que je la trouvais dans un numéro de la *Queen* qui avait été sur la table, et dans mon rêve je voyais même la page où elle était. *J'avais remarqué une des gravures de cette page.* Aussitôt après le déjeuner, j'allai chez Swan et Edgar et demandai les journaux, racontant en même temps aux jeunes femmes mon rêve et où j'avais vu la broche. Les journaux avaient été enlevés de cette chambre, mais on les retrouva, et au grand étonnement des jeunes femmes je dis : « Voici celui qui contient ma broche », et à la page où je m'y attendais, je trouvai la broche.

Il est bien évident que si ce souvenir latent s'était extériorisé par l'écriture automatique, au lieu de se produire en rêve, l'écrivain aurait été fort tenté d'attribuer la description exacte de la page du livre dans lequel se trouvait la broche, à l'intervention bienveillante d'un être de l'au-delà, désireux d'éviter à Mme Smith l'ennui d'avoir perdu son bijou. Nous allons voir, dans un instant, que l'inscription dans la subconscience de sensations que nous n'avons pas perçues, comme c'est le cas ici, n'est pas impossible et se constate expérimentalement.

Ne pouvant nous étendre plus longuement sur ce genre d'exemples, nous passons de suite à un second révélateur de cette mémoire latente, qui est l'hypnose.

C'est un fait tout à fait général que le sommeil somnambulique ravive les souvenirs les plus fugitifs de la vie normale :

Les somnambules se représentent, dit Ch. Richet, (1) avec un luxe inouï de détails précis, les endroits qu'ils ont vus jadis, les faits auxquels ils ont assisté. Ils ont pendant leur sommeil décrit très exactement telle ville, telle maison, qu'ils ont jadis visitée ou entrevue ; mais au réveil, c'est à peine s'ils pourraient dire qu'ils y ont été autrefois. X..., qui chantait l'air de l'*Africaine* pendant son sommeil, *ne pouvait pas en retrouver une seule note lorsqu'elle était éveillée.*

Léonie, dit M. Janet, (2) est capable de relire par hallucination des pages entières d'un livre qu'elle a lu autrefois, et elle distingue l'image

(1) Ch. Richet. *L'Homme et l'intelligence.* p. 194.
(2) P. Janet. *L'Automatisme psychologique.* p. 267.

avec tant de netteté qu'elle remarque encore des signes particuliers, comme les numéros des pages et les numéros des feuilles au bas de certaines pages : L'hallucination rétrospective est dans ce cas identique à la sensation.

Nous devons nous persuader que rien de ce qui est entré dans l'esprit, consciemment ou non, ne peut en sortir. Malgré que l'oubli soit une condition d'une bonne mémoire (1), le mot oubli n'est pas synonyme de disparition de l'image mentale. Bien au contraire, celle-ci semble inaltérable ; chaque impression laisse une empreinte qui dure et qui reparaîtra, alors même qu'on l'aurait cru anéantie, lorsque les circonstances le permettront. Il y a les souvenirs dont nous avons conscience et ceux que nous ne connaissons plus. Ces derniers sont innombrables et leur importance dans la vie mentale est de premier ordre.

La mémoire pendant le sommeil artificiel est sur certains points beaucoup plus étendue qu'à l'état normal, car elle embrasse le souvenir des rêves ordinaires et des états somnambuliques naturels. Voici un exemple du premier cas : (2)

« Un de nos amis, dit Erasme Darwin, a remarqué que sa femme, qui parle beaucoup et distinctement dans le sommeil, ne peut jamais se ressouvenir de ses rêves lorsque cela lui arrive ; mais qu'au contraire elle se les rappelle fort bien lorsqu'elle n'a pas parlé en dormant ». J'ai observé le même fait, poursuit M. Janet, sur Léonie, qui raconte à l'état de veille les rêves qu'elles a eus sans parole, *et ne peut raconter qu'en somnambulisme* les rêves pendant lesquels elle s'est remuée et a parlé.

Les souvenirs du somnambulisme naturel sont presque toujours ignorés au réveil, mais on peut les retrouver dans un somnambulisme artificiel, ce qui établit la parenté de ces deux états. La relation qu'on va lire en fait foi : (3)

M. le Dr Dufay sénateur de Loir-et-Cher, a publié l'observation d'une jeune fille qui, dans un accès de somnambulisme, avait serré dans un tiroir des bijoux appartenant à sa maîtresse. Celle-ci, ne retrouvant plus ses bijoux à la place où elle les avait laissés, accusa sa domestique de les lui avoir volés. La pauvre fille protestait de son innocence mais ne pouvait donner aucun renseignement sur les causes de la disparition des objets perdus. Elle fut mise en prison à Blois. M. le Dr Dufay était alors médecin de cette prison. Il connaissait la prévenue pour avoir fait jadis sur elle quelques expériences d'hypnotisme. Il l'endor-

(1) Ribot. *Les maladies de la mémoire.* p. 15 et suiv.
(2) P. Janet. *Autom. Psych.* p. 119.
(3) Pitres. *Leçons sur l'Hystérie et l'Hypnotisme.* p. 200 et suiv.

mit et l'interrogea sur le délit dont elle était accusée. Elle lui raconta alors, avec tous les détails désirables, qu'elle n'avait jamais eu l'intention de voler sa maîtresse, mais qu'une nuit il lui était venu à l'esprit que certains bijoux appartenant à cette dame n'étaient pas en sûreté dans le meuble où ils étaient placés et que, dès lors, elle les avait serrés dans un autre meuble. Le juge d'instruction fut informé de cette révélation. Il se rendit chez la dame volée et trouva les bijoux dans le tiroir indiqué par la somnambule. L'innocence de la prévenue fut ainsi clairement démontrée, et la malade fut aussitôt rendue à la liberté.

Une des formes les plus saisissantes de cette rénovation du souvenir est la reconstitution complète de toute une époque de la vie passée d'un sujet. Le professeur Pitres, de Bordeaux, qui a découvert ce phénomène, le nomme le *délire ecmnésique*. Voici en quoi il consiste (1):

Supposons un instant qu'un sujet âgé de trente ans, perde subitement le souvenir de tout ce qu'il a connu et appris pendant les quinze dernières années de sa vie. Par le fait même de cette amnésie partielle, il se produira dans l'état mental du sujet une transformation radicale. Il parlera, agira, raisonnera comme il l'eût fait à l'âge de quinze ans. Il aura les connaissances, les goûts, les sentiments, les mœurs qu'il avait à quinze ans, puisque tous les souvenirs des quinze dernières années auront disparu. Au point de vue mental, ce ne sera plus un adulte, mais un adolescent. Une malade, Albertine M..., âgée de vingt-huit ans, pendant le délire ecmnésique se trouve reportée à l'âge de sept ans, lorsqu'elle était occupée à garder la vache de sa nourrice :

Après avoir éprouvé toute la série des auras qui précèdent habituellement l'explosion de ses attaques de délire, la malade se remit à marcher lentement, en se baissant de temps en temps, comme si elle eût ramassé des fleurs sur le bord d'une route. Puis elle s'assit par terre en fredonnant une chansonnette. Quelques instants après, elle fit le geste de fouiller vivement dans sa poche et commença à jouer aux osselets, non sans interrompre souvent sa partie pour parler à sa vache. Nous l'interpellâmes à ce moment, et elle, croyant avoir affaire aux gamins du village, nous offrit aussitôt de partager ses jeux. *Il fut impossible de lui faire comprendre* son erreur. A toutes les questions que nous lui posions relativement à sa vache, à sa grand'mère, aux habitants du village, elle répondait avec la naïveté d'une enfant, mais avec une imperturbable précision. Si, au contraire, nous lui parlions des événements dont elle a été témoin ou acteur dans le courant de son exis-

(1) Pitres. *Ouvrage cité*, p. 290.

tence, après l'âge de sept ans, elle paraissait fort étonnée et ne comprenait rien à nos propos.

Je dois vous signaler deux particularités qui ne manquent pas d'importance. Jusqu'à l'âge de douze ans, Albertine est restée dans un petit hameau de la Charente, au milieu de pauvres paysans qui parlaient à peine le français. Elle-même ne parlait à ce moment que le patois de la Saintonge ; ce n'est que beaucoup plus tard qu'elle a appris le français. Aussi, pendant toute la durée de l'attaque, *elle s'exprimait en patois*, et si nous la priions de parler français, elle répondait invariablement, *et toujours en patois*, qu'elle ne connaissait pas la langue des messieurs de la ville.

La seconde particularité n'est pas moins curieuse. A l'âge de sept ans, Albertine n'avait pas encore eu d'accidents hystériques et, selon toute vraisemblance, elle n'avait pas encore d'hemianesthésie ni de zones hystérogènes. Or, pendant l'accès de délire ecmnésique dont nous nous occupons, *la sensibilité cutanée était normale*, aussi bien du côté gauche que du côté droit, et toutes ses zones spasmogènes avaient perdu leur action, sauf la zone ovarienne gauche dont la pression énergique eut pour effet immédiat d'arrêter le délire. Revenue à l'état normal, la malade n'avait aucun souvenir de ce qu'elle avait dit et fait pendant cet état. (1)

Depuis cette observation, les docteurs Camuset, Mabille, Bourru et Burot, Voisin, etc., ont publié des relations de cas semblables, de sorte qu'il faut admettre le fait comme rigoureusement démontré. Des expériences de contrôle, faites au moyen de l'écriture, établissent que la résurrection des souvenirs du sujet est absolue et porte jusque sur les détails les plus insignifiants de son existence de chaque jour. C'est, littéralement, une tranche de vie qui est exhumée des profondeurs de la conscience car, chose encore plus remarquable, l'état psychologique ancien ramène l'état physique du corps à l'époque que l'on fait revivre. Nous aurons à retenir cette remarque, car elle nous aidera à comprendre pourquoi et comment un esprit peut reprendre dans l'espace l'écriture qu'il avait de son vivant, si on le reporte à cette période de sa vie antérieure.

L'excitation extraordinaire de la mémoire, nommée hypermnésie, est due aussi, assez souvent, à des causes morbides où à de fortes secousses morales. Les ouvrages de médecine en citent de nombreux exemples. Le cas d'un jeune boucher observé à Bicêtre par le Dr Michea est célèbre. Sous l'influence d'un accès de manie, ce jeune homme récitait des tirades entières de la

---

(1) Voir également dans notre *Evolution Animique*. le cas de Jeanne R., étudié par MM. Bourru et Burot — p. 256.

Phèdre de Racine ; or il n'avait entendu qu'une seule fois cette tragédie. Durant les périodes calmes, il lui était impossible, malgré ses efforts, d'en réciter un seul vers.

On a remarqué aussi que le sommeil anesthésique dû à l'éther ou au chloroforme amène un état semblable au somnambulisme et peut, comme l'opium ou l'alcool, produire la même exaltation de la mémoire. M. Ribot en a réuni quelques exemples que nous mettons sous les yeux du lecteur : (1)

Un vieux forestier avait vécu pendant sa jeunesse sur les frontières polonaises et n'avait guère parlé que le polonais. Dans la suite, il n'avait habité que des districts allemands. Ses enfants assurèrent que pendant trente ou quarante ans, il n'avait entendu ou prononcé un seul mot de polonais. Pendant une anesthésie qui dura près de deux heures, cet homme parla, pria, chanta, rien qu'en polonais.

Il semble, dit Th. de Quincey dans ses *Confessions d'un mangeur d'opium*, avoir vécu soixante-dix ans ou un siècle en une minute. Les plus petits événements de ma jeunesse, des scènes oubliées de mes premières années étaient souvent ravivées. On ne peut dire que je me les rappelais car, si on me les avait racontées à l'état de veille, *je n'aurais pas été capable de les reconnaître comme faisant partie de mon existence passée*. Mais, placées devant moi comme elles l'étaient en rêve, comme des intuitions revêtues de leurs circonstances les plus vagues et des sentiments qui les accompagnaient, je les reconnaissais instantanément.

Ce sont ces sortes de souvenirs si complètement sortis de la mémoire qu'ils semblent inconnus, qui donnent à l'automatiste la fausse croyance à une intervention de l'au-delà, lorsqu'il les trouve relatés sous la signature d'un ami ou d'un parent mort, surtout si ce n'est qu'après des efforts considérables qu'il s'en souvient, ou s'il lui faut le témoigne des siens pour lui affirmer qu'ils sont bien tels que le message les relate. Cependant il ne faut voir là qu'un phénomène de mémoire subconsciente, tant que d'autres particularités n'auront pas démontré l'intervention des esprits, puisque nous constatons de quelle merveilleuse puissance de rénovation mémoriale est douée l'âme humaine. Notons encore que :

Le souvenir qui est annihilé par l'ivresse profonde peut être retrouvé dans une ivresse suivante, comme dans le cas très connu de ce commissionnaire irlandais qui ayant perdu un paquet pendant qu'il était ivre, s'enivra de nouveau et se rappela où il l'avait laissé. M. Myers

---

(1) Th. Ribot — *Les maladies de la mémoire* — p. 143.

cite un cas semblable sur le témoignage de M. Keulmans (1). Il s'agit d'un nègre qui, étant pris de boison, avait dérobé et caché un scalpel et une paire de pinces. Revenu à l'état normal, il avait oublié ce larcin, mais s'étant de nouveau enivré, il alla chercher ces instruments à l'endroit où il les avait placés.

Les exemples si nombreux et si variés dont nous n'avons donné qu'un échantillon de chaque genre, à titre de renseignement, mais qui ont été observés un très grand nombre de fois, nous mettent en présence d'un fait remarquable : c'est que notre vie mentale est indestructible. Sans doute nous oublions peu à peu la plus grande partie des événements passés ; il ne reste présent dans l'esprit que les souvenirs des événements principaux qui servent de points de repère pour la mémoire, et l'on pourrait croire devant l'impossibilité de se rappeler ce que l'on a fait tel jour, à telle heure, il y a dix ans, que le souvenir en est perdu. C'est une erreur. Tout subsiste dans notre mémoire latente, dans cet abîme qui existe au-dessous de la conscience, et à un moment donné, sous l'influence de l'une des causes que nous avons signalées, et aussi sous le coup de fouet des émotions violentes, quelques fragments de la vie passée remontent à la surface de cet océan et peuvent être extériorisés par l'écriture automatique.

Mais il y a mieux encore. Des faits que nous n'avons pas perçus consciemment, qui n'ont pas été connus de nous au moment où ils se produisaient, peuvent laisser des traces indélébiles et surgir un jour, lorsqu'ils seront rénovés par une sensation semblable. Ce sont des empreintes latentes, des images, des clichés que l'âme ignore, qui dorment en elle et que l'on a bien improprement appelées des perceptions inconscientes. Voyons rapidement en quoi elles consistent :

Les Impressions sensorielles inconscientes.

Empruntons à M. Ribot (2) deux exemples de ces phénomènes de mémoire antérieurs à toute conscience :

Une dame, à la dernière période d'une maladie chronique, fut conduite de Londres à la campagne. Sa petite fille, qui ne parlait pas encore (*infant*), lui fut amenée, et, après une courte entrevue, elle fut reconduite à la ville. La dame mourut quelques jours après. La fille grandit sans se rappeler sa mère jusqu'à l'âge mûr. Ce fut alors

(1) F. W. H. Myers — Proceedings S. P. R. *Automatic writting* — 1887.

(2) Ribot. *Les maladies de la mémoire* p. 143.

qu'elle eut l'occasion de voir la chambre où sa mère était morte. Quoiqu'elle l'ignorât, en entrant dans cette chambre elle tressaillit ; comme on lui demandait la cause de son émotion : « J'ai, dit-elle, l'impression distincte d'être venue autrefois dans cette chambre. Il y avait dans ce coin une dame couchée, paraissant très malade, qui se pencha sur moi et pleura ». Voici le second cas :

Un homme doué d'un sentiment artistique très marqué (ce point est à noter, car il indique un développement très grand de la sensibilité) alla avec des amis faire une partie près d'un château du comté de Sussex, qu'il n'avait aucun souvenir d'avoir visité. En approchant de la grande porte, il eut une impression extrêmement vive de l'avoir déjà vue, et il revoyait non seulement cette porte, mais des gens installés sur le haut, et en bas des ânes sous le porche. Cette conviction singulière s'imposant à lui, il s'adressa à sa mère pour avoir quelques éclaircissements sur ce point. Il apprit d'elle qu'étant âgé de seize mois, il avait été conduit en partie dans cet endroit, qu'il avait été porté dans un panier sur le dos d'un âne ; qu'il avait été laissé en bas avec les ânes et les domestiques, tandis que les plus âgés de la bande s'étaient installés au-dessus de la porte pour manger.

Ces deux histoires montrent qu'alors même que les sensations produites par le monde extérieur ne sont pas connues par le moi, elles existent dans le périsprit qui en a conservé l'empreinte, bien que le cerveau ait été renouvelé un très grand nombre de fois. Lorsque les mêmes sensations se renouvellent, elles ressuscitent les anciennes, et le souvenir a lieu. Cette renaissance du passé peut être provoquée aussi par une cause morbide.

A l'âge de quatre ans, dit le Dr Abercrombie, un enfant, par suite d'une fracture du crâne, subit l'opération du trépan. Revenu à la santé, il n'avait gardé aucun souvenir ni de l'accident, ni de l'opération. Mais à l'âge de quinze ans, pris d'un délire fébrile, il décrivit à sa mère l'opération, les gens qui y assistaient, leur toilette et autres petits détails, avec la plus grande exactitude. Jusque-là, il n'en avait jamais parlé et il n'avait jamais entendu personne donner tous ces détails.

Il est possible d'instituer des expériences qui permettent de séparer, dans l'acte complexe de la perception, ce qui est connu normalement, de ce qui reste ignoré. Voici deux exemples de réminiscences d'impressions sensorielles enregistrées inconsciemment, que l'on fait renaître par un artifice. Prenons d'abord un cas de vision : (1)

---

(1) Dr Scripture. *Ueber der associativen Vorland der Vorstellungen*, p. 90 et suiv.

Le Dr Scripture, de l'université de Clark, a montré que dans l'acte de vision le plus ordinaire, nous devons distinguer entre ce que la conscience superficielle se rappelle et ce qui reste caché dans quelque profondeur obscure, mais susceptible d'en être extrait Cet expérimentateur montre ausujet une carte avec une image au milieu, et une petite lettre de l'alphabet imprimée en dessous. La présentation est si courte que le sujet observe seulement l'image et n'a aucune connaissance consciente de la petite lettre. Cependant, quand ensuite on lui montre la lettre, celle-ci souvent lui rappelle — graduellement, mais à la fin distinctement — la représentation d'étoile ou d'éléphant ou d'autre chose qui occupait le centre de la carte au coin de laquelle la lettre était imprimée. Il arrive souvent que le sujet ne peut pas dire de quelle manière cette obscure association entre la lettre et l'image s'est effectuée. Il sent seulement qu'il y a une connexion, par exemple,entre la lettre M.et l'éléphant. On assiste ici à l'impression inconsciente dans le cerveau d'une lettre, mais la vue de celle-ci réveille ensuite par association d'idées, le souvenir de la gravure.

Voici un second exemple relatif aux sensations auditives :

Une expérience de Desseoir, déjà signalée dans les *Proceedings*, montre que les sons qui passent inaperçus à l'oreille peuvent être tout le temps conservés précieusement,et d'une façon intelligente,dans la subconscience. M. X...., absorbé par la lecture au milieu d'amis qui causent, eut subitement son attention éveillée en entendant prononcer son nom. Il demanda à ses amis ce que l'on avait dit de lui. On ne lui répondit pas ; on l'hypnotisa. Dans son sommeil il put répéter toute la conversation qui avait échappé à son moi éveillé.Encore plus remarquable est le fait signalé par Edmond Gurney,et d'autres observateurs, que le sujet hypnotique peut saisir le chuchotement de son magnétiseur, même lorsque celui-ci est au milieu de personnes qui causent à haute voix.

Ces expériences nous font comprendre l'origine de certaines visions du songe qui paraissent n'appartenir en rien à votre vie mentale, tandis qu'à notre insu elles en font partie intégrante. Le cas suivant de Maury met ce fait bien en évidence (1).

Il m'arriva plusieurs jours de suite de voir dans mes rêves un certain monsieur à cravate blanche, à chapeau à larges bords, d'une physionomie particulière, et ayant dans sa tournure quelque chose d'un américain. Ce personnage m'était absolument inconnu. Je crus longtemps qu'il n'était qu'une pure création de mon imagination.

Cependant, au bout de plusieurs mois, quel ne fut pas mon étonnement de me trouver face à face dans la rue avec mon monsieur ! Même forme de chapeau, même cravate blanche,

---

(1) Maury. *Le sommeil et les rêves*, p. 124.

même redingote, même tournure grave et empesée. Je traversais en ce moment les boulevards, et naturellement curieux de découvrir quel pouvait être cet acteur de mes rêves rendu tout à coup à la réalité, je le suivis jusqu'à la rue de Clichy ; mais le voyant continuer sa route jusqu'a x Batignolles, et craignant de trop m'écarter de ma direction, je cessai de le suivre et revins au boulevard. Un mois après, je passais encore rue de Clichy ; je l'aperçois de nouveau. Or, il est à noter que quelques années auparavant, des occupations régulières me conduisaient, trois fois la semaine, dans cette rue : je ne doutai plus dès ce moment que je l'eusse alors rencontré ; son souvenir m'était resté gravé dans l'esprit à mon insu, et ravivé par une cause qui m'échappait de prime abord, ce souvenir avait fait intervenir dans mes rêves le personnage en question.

Pour achever de m'expliquer son apparition dans les créations de mes nuits, je cherchais à démêler le motif auquel était dû le rappel de vieux souvenirs, et je le découvris sans beaucoup de difficultés. J'avais, plusieurs jours avant de rêver du monsieur, rencontré une dame qui avait longuement causé avec moi du temps où mes occupations de professeur m'amenaient trois fois par semaine rue de Clichy. C'était évidemment cette conversation qui avait provoqué l'intervention dans mes songes de l'inconnu en cravate blanche, et la preuve c'est qu'aux rêves où il figurait, s'étaient mêlées des circonstances se rapportant aux leçons que je donnais dans la rue en question. Cette rue avait à son tour évoqué bien des souvenirs effacés, au nombre desquels était la vue de mon personnage.

Quelques réflexions sur l'automatisme graphique.

Maintenant que nous connaissons l'extraordinaire richesse de la mémoire latente, peuplée par les souvenirs de tout ce que nous avons étudié, vu, entendu, pensé durant notre vie ; que nous savons que l'activité de l'esprit pendant la nuit est conservée ; que des impressions sensorielles dont nous n'avons pas eu conscience peuvent se révéler à un moment donné, nous devons être très circonspects avant d'affirmer que le contenu d'un message ne sort pas de la subconscience.

Cependant, nous pourrions nous demander si nous sommes suffisamment autorisés pour admettre sans restrictions que toutes ces mémoires : oniriques, somnambuliques, latentes, qui diffèrent entre elles, puissent servir de sources d'information à l'automatisme, autrement dit, s'il est légitime de penser que tous ces souvenirs s'extériorisent par cette voie. Nous pensons qu'on peut répondre affirmativement, car les personnes familiarisées

avec les phénomènes de l'hypnose savent quelles affinités existent entre la mémoire somnambulique et celle du sommeil. N'oublions pas que l'automatisme est produit très souvent pendant un état d'hémi-somnambulisme et que l'état psychique de l'écrivain est analogue, pour la mémoire, à celui des sujets endormis.

Or, nous l'avons vu, M. P. Janet nous a montré que des rêves oubliés pendant l'état de veille peuvent être rappelés pendant le sommeil hypnotique. Le Dr Tissié nous cite un cas semblable. Son sujet, Albert, rêvait qu'il allait partir pour une de ses fugues somnambuliques, un de ses voyages sans but, et hypnotisé, il racontait au médecin ce rêve, qu'à l'état normal il avait oublié. Réciproquement, des souvenirs de l'état hypnotique peuvent se réveiller dans le sommeil ordinaire. Ainsi le Dr Voisin avait suggéré à un sujet hypnotisé de poignarder dans un lit voisin un malade (qui en réalité n'était qu'un mannequin). Le sujet obéit, et naturellement ne se rappela rien en se réveillant. Mais trois jours après il retourna à l'hôpital, se plaignant que dans ses rêves il voyait toujours une femme qui l'accusait de l'avoir poignardée et tuée. Une suggestion nouvelle persuada au sujet que le fantôme était une poupée.

Le professeur Bernheim a montré également comment des souvenirs latents de l'état hypnotique peuvent se réveiller pendant la vie ordinaire. Voici comment : (1).

Un jour on prend la photographie d'une de mes somnambules à l'état de veille, puis elle est hypnotisée, et on reprend sa photographie dans diverses attitudes suggérées pendant cet état : Colère, frayeur (vue fictive d'un serpent), gaîté (ivresse), dédain (vue d'étudiants en ricanant) extase. « A votre réveil, vous ouvrirez le livre qui est à votre chevet, et vous y trouverez votre photographie. » A son réveil, elle prend le livre, l'ouvre, y trouve sa photographie (fictive ! il n'y en avait pas), demande si elle peut la garder et l'envoyer à son fils. « La trouvez-vous ressemblante ? » lui dis-je ? — « Très ressemblante, j'ai l'air un peu triste. » — « Eh bien ! dis-je, tournez la page. » — Elle tourne et reconnaît sa photographie (fictive !) dans l'attitude de la colère. — « Tournez encore. » Et, en continuant à tourner successivement les pages, elle reconnaît ses photographies diverses, avec autant de netteté que si elles existaient réellement, dans ses diverses attitudes de frayeur, de gaîté, de colère, d'extase ; elle me décrit avec une précision parfaite chacune de ses attitudes, telle qu'elle la voit,

(1) Bernheim. *De la Suggestion et de ses applications à la thérapeutique*, p. 209.

telle qu'elle l'avait prise pendant son sommeil, sans se rappeler aucunement les avoir eues, ni la suggestion correspondant à chacune ; elle paraît fort étonnée quand je lui dis qu'on lui avait communiqué ces attitudes pendant le sommeil. Ainsi la mémoire latente des faits accomplis pendant le somnambulisme, a été éveillée par une sorte d'association d'idées-souvenirs.

Nous pouvons d'autant mieux admettre cette source des souvenirs, que parfois l'automatiste présente des preuves manifestes de son état d'hemi-somnambulisme, telle que l'anesthésie cutanée, par exemple. Nous avons vu (1) le Dr Cyriax rester insensible quand sa main frappait violemment la table. Voici un autre cas :

M. William James surveillait un jour un jeune homme qui présentait à un haut degré le phénomène de l'écriture automatique. Son bras et sa main droite, avant l'expérience, étaient sensibles. Pendant que la main droite traçait des caractères, M. William James vient à piquer fortement cette main, à plusieurs reprises, de manière à provoquer une vive sensation de douleur. Le jeune homme ne sentit rien, ni douleur ni contact. Il était donc devenu temporairement anesthésique du bras droit, absolument comme les hystériques en état de distraction.

Cette anesthésie était sentie par la conscience somnambulique du sujet, car celui-ci écrivit : « Ne me faites pas de mal ! »

Il ne faut pas non plus attacher une très grande importance aux bizarreries de l'écriture, car on trouve quelques observations qui établissent que l'écriture dite « en miroir », n'est pas plus un signe caractéristique de l'automatisme que de la médiumnité, puisque l'on peut l'observer dans certains désordres d'origine nerveuse où les esprits n'ont rien à voir. Rapportons un seul témoignage emprunté au Dr Marinesco : (2)

L'Ecriture en miroir

L'observation suivante, faite par M. Marinesco, chez un neurasthénique, vient d'être communiquée à l'Académie de médecine.

Le malade était très impressionnable et offrait du tremblement « quand, en l'examinant, dit M. Marinesco, j'ai vu que ses mains tremblaient ; j'ai voulu me rendre compte si ce tremblement se manifestait dans son écriture. Je l'ai donc prié d'écrire et mon étonnement fut grand en le voyant écrire spontanément de droite

---

(1) page 8
(2) Comptes-Rendus. Août 1900.

à gauche et en miroir ; écriture qui s'est produite non seulemen pour le roumain, mais encore pour le français et l'allemand. La même écriture apparaissait, soit que le malade copie ou qu'il écrive sous dictée. L'écriture des chiffres était également en miroir. Si on lui disait de tracer des mots sur la terre en se servant du pied gauche, les mots écrits l'étaient inversement, c'est-à-dire en miroir. Nous avons fait une expérience plus curieuse encore. Notre malade étant juif et connaissant l'hébreu, nous l'avons prié d'écrire quelques mots de la main gauche et de droite à gauche, c'est-à-dire dans le sens de l'écriture de cette langue. Or, nous avons constaté que cette écriture n'était pas intervertie ; mais si, au contraire, le malade écrit de la même main, mais de gauche à droite, alors l'écriture est en miroir. Il n'y a que pour la copie d'un dessin que l'image n'est pas intervertie. A notre question pourquoi il écrivait de la main gauche et en miroir, il nous a répondu que c'est une tendance irrésistible et que c'est comme cela qu'il voit l'image des lettres. J'ai retrouvé, comme tant d'autres auteurs, du reste, l'écriture en miroir chez d'autres malades atteints d'hémiplégie droite avec ou sans aphasie, dans deux cas de crampe des écrivains, et plus rarement encore chez des personnes saines que j'ai priées d'écrire de la main gauche. Jusqu'à présent je n'ai rencontré personne écrivant d'une manière irrésistible en miroir comme mon malade. Aussi je pense que chez lui, cette écriture en miroir est la conséquence d'une perturbation de la vision mentale, associée à une déviation constante dans la direction des mouvements nécessaires l'écriture.

Revenons encore sur ce caractère spécial et si important qui donne à l'automatisme son cachet probant, le fait que le message est presque toujours signé d'un nom auquel convient assez bien le caractère général de l'écrit.

Nous avons constaté que la personnalisation des idées est un phénomène assez commun durant le rêve, mais pendant l'hemi-somnambulisme elle peut se réaliser avec plus de puissance et une vérité saisissante. Alors on assiste à la création de ces personnalités fictives que l'on peut multiplier à volonté. Etudions donc à nouveau cet aspect curieux de l'esprit.

Personnalités fictives créées par auto-suggestion.

Voici de quoi il s'agit. M. le professeur Ch. Richet (1) possède deux sujets A et B qui acceptent à tel point les sugges-

(1) Ch. Richet. *L'Homme et l'Intelligence*. p. 233. Voir aussi : *Revue Philosophique* 1882. Paulham. *Variations de la personnalité à l'état normal*. p. 639.

tions qu'elles s'imaginent être les personnages qu'on leur dit qu'elles sont.

Endormies et soumises à certaines influences, A..., et B...,oublient qui elles sont ; leur âge, leur vêtement, leur sexe, leur situation sociale, leur nationalité, le lieu et l'heure où elles vivent,tout cela a disparu. Il ne reste plus dans l'intelligence qu'une seule image ,une seule conscience : c'est la conscience et l'image de l'être nouveau qui apparaît dans leur imagination.

Elles ont perdu la notion de leur ancienne existence. Elles vivent, parlent, pensent absolument comme le type qu'on leur a présenté.

Avec quelle prodigieuse intensité de vie se trouvent réalisés ces types, ceux-là seuls qui ont assisté à ces expériences peuvent le savoir.

Une description ne saurait en donner qu'une image bien affaiblie et imparfaite.

Le plus intéressant, c'est que pendant cet état, le sujet figure avec la plus entière vérité un personnage qui a des goûts, des tournures de phrases, des sentiments, des passions qui ne lui sont pas habituels, qu'il serait honteux de montrer dans sa vie ordinaire et que, souvent, il ignore posséder aussi bien. L'éducation nous habitue à réfréner au fond de nous-mêmes les tendances qui ne sont pas en rapport avec notre milieu social ; de même nous ne nous servons pas des expressions que nous jugeons triviales ou grossières, mais elles n'en existent pas moins dans notre pensée, accolées au souvenir de certains individus. Les expériences dont nous parlons montrent l'absolue justesse de ces remarques. Voici une femme très respectable, mère de famille. et très religieuse de sentiments,qu'on met dans l'état somnambulique et à laquelle on suggère qu'elle est actrice. Voici ce qu'elle tire d'elle-même:

Sa figure prend un aspect souriant,au lieu de l'air dur et ennuyé qu'elle avait tout à l'heure (lorsqu'on l'avait transformée en paysanne). « Vous voyez bien ma jupe, eh bien ! c'est mon directeur qui l'a fait rallonger. Ils sont assommant, ces directeurs ! Moi je trouve que plus la jupe est courte, mieux ça vaut. Il y en a toujours de trop. Simple feuille de vigne. Mon Dieu, C'est assez ! Tu trouves aussi, n'est-ce pas, mon petit, qu'il n'y a pas besoin d'autre chose qu'une feuille de vigne ? Regarde donc cette grande bringue de Lucie, a-t-elle des jambes, hein ? »

«Dis donc, mon petit ! (elle se met à rire). Tu es bien timide avec les femmes ; tu as tort. Viens donc me voir quelquefois. Tu sais, à trois heures, je suis chez moi tous les jours. Viens donc me faire une petite visite et apporte-moi quelque chose. »

Lorqu'on lui dit qu'elle est général, la scène change instantanément.

« Passez-moi ma longue vue. C'est bien ! c'est bien. Où est le commandant du 6e zouave ? il y là des Kroumirs ! je les vois qui montent le ravin.... Commandant, prenez une compagnie et chargez-moi ces gens-là. Qu'on prenne aussi une batterie de campagne... Ils sont bons, ces zouaves ! Comme ils grimpent bien... Qu'est-ce que vous me voulez, vous... Comment pas d'ordre ? (*A part*) (1). C'est un mauvais officier, celui-là ; il ne sait rien faire. — Vous, tenez... à gauche. Allez vite. — (*A part*). Celui-là vaut mieux... Ce n'est pas encore tout à fait bien (Haut.) Voyons, mon cheval, mon épée. (Elle fait le geste de boucler son épée à la ceinture.) Avançons. Ah ! je suis blessé ! »

On voit que le personnage que la somnambule s'imagine être est composé avec ses remarques personnelles, et il sera d'autant plus ressemblant que le talent d'observation du sujet est plus développé. En donnant la même suggestion à des personnes différentes, on peut juger, par l'exactitude et la fidélité du portrait, du degré intellectuel du sujet. Voici une autre femme B, à laquelle on dit qu'elle est général, on va voir que sa conception diffère complètement de celle de A. La première, femme du monde, voit le soldat dans son rôle actif, sur le champ de bataille ; l'autre, d'une situation sociale moins relevée, se l'imagine plutôt sous une forme brutale, populaire :

« Elle fait .. « Hum, Hum ! » à plusieurs reprises, prend un air dur et parle d'un ton saccadé... Allons boire ! — Garçon, une absinthe !

« Qu'est-ce que ce godelureau ? Allons, laissez-moi passer.. Qu'est-ce que tu me veux ? » (on lui remet un papier qu'elle fait semblant de lire). « Qu'est-ce qui est là ? » (Rép. C'est un homme de la 1re du 3.) — Ah ! bon ! voilà ! (elle griffonne quelque chose d'illisible) Vous remettrez cela au capitaine adjudant-major. Et filez vite. — Eh bien ! et cette absinthe ? » (on lui demande s'il est décoré). « Parbleu ! » — Rép. C'est qu'il a couru des histoires sur votre compte). — Ah ! quelles histoires ? Ah ! mais ! Ah ! mais ! Sacrebleu ! Quelles histoires ? Prenez garde de m'échauffer les oreilles. Qu'est-ce qui m'a f... un clampin comme ça ? » (Elle se met dans une violente colère qui se termine par une crise de nerfs).

La même en matelot :

Elle marche en titubant, comme le matelot qui descend à terre après une longue traversée. « Ah ! te voilà, ma vieille branche ! Allons

(1) « Les *apartés* de ces dialogues sont aussi très intéressants. Ils sont dits à voix très basse, mais distincte, en remuant à peine les lèvres. »

vadrouiller ! Je connais un caboulot où nous serons très bien. Il y a là des filles chouettes ». Nous renonçons, dit M. Richet, à décrire le reste de l'histoire !

L'identification du somnambule avec la personnalité fictive est si complète, qu'elle oblige le sujet à l'impartialité, même lorsqu'il représente un de ses ennemis. En voici un exemple :

En M. X..., *pâtissier*. Cette dernière objectivation était particulièrement intéressante, car, il y a plusieurs années, étant au service de M. X..., elle fut brutalisée et frappée par lui, si bien que la justice s'en mêla, je crois. B... s'imagine être ce M. X... sa figure change et prend un air sérieux. Quand les *pratiques* arrivent, elle les reçoit très bien. « Parfaitement, Monsieur, pour ce soir à 8 heures vous aurez votre glace. Monsieur veut il me donner son nom ? Excusez-moi s'il n'y a personne, mais j'ai des employés si négligents. B... ! B... ! Vous verrez que cette sotte-là est partie. Et vous, Monsieur, que me voulez-vous ? » Réponse : « Je suis un commissaire de policeet je viens savoir pourquoi vous avez frappé votre domestique ? » — « Monsieur, je ne l'ai pas frappée ». (Réponse : Cependant elle se plaint).— Elle prend un air très embarrassé. « Monsieur elle se plaint à tort. Je l'ai peut-être poussée, mais je ne lui ai pas fait de mal. Je vous assure, Monsieur le commissaire de poliee, qu'elle exagère. Elle a fait un esclandre devant le magasin... » (Elle prend un air de plus en plus embarrassé). « Que cette fille s'en aille. Je vous assure qu'elle exagère. Et puis je ne demande qu'à entrer en arrangement avec elle. Je lui donnerai des dédommagements convenables ». (Réponse : Vous avez battu vos enfants). « Monsieur, je n'ai pas *des* enfants, j'ai un enfant et je ne l'ai pas battu ».

On voit que dans cette objectivation de B..., quoique le personnage qu'elle représentait lui soit très antipathique, elle n'a pas cherché à le représenter ridicule ou odieux. Elle cherchait au contraire à l'excuser, tellement elle était entrée dans son rôle Son air ennuyé et contraint, ses réponses évasives, mais polies, étaient absolument conformes à ce que peut dire, penser et faire, un individu interrogé par un magistrat et qui est coupable.

Ces expériences ont été répétées un très grand nombre de fois par des observateurs différents, comme MM. Bernheim (1), Bourru et Burot (2), M. de Rochas,(3),et tous confirment l'exactitude absolue de ces descriptions.

Nous savons combien l'état de crédulité est facile à produire sur des personnes nerveuses et combien l'auto-suggestion a sur

(1) Bernheim. *De la Suggestion mentale.* p. 94.

(2) Bourru et Burot. *De la suggestion mentale et des variations de la personnalité.* p. 189.

(3) de Rochas. — *Les Etats superficiels de l'hypnose,* p. 95 et suiv.

elles de puissance. Nous comprenons bien maintenant comment la communication sera la reproduction fidèle, au point de vue du caractère, de l'individu dont l'automatiste se figure ressentir l'influence. Tous les souvenirs, toutes les impressions, tous les sentiments qui se rapportent à ce personnage sont les seuls qui subsistent dans la conscience de l'écrivain, et suivant le degré de développement de sa faculté d'observation, la valeur du message ainsi obtenu pourra être quelquefois très grande, ou à peu près nulle si le sujet ne possède aucune donnée pour réaliser la suggestion. Il est évident qu'on ne peut rien tirer d'un automatiste qui n'a jamais possédé les éléments nécessaires pour composer le rôle qu'on veut lui imposer. En voici un exemple extrait de l'ouvrage de MM. Bourru et Burot (1).

Le commandant Delarue s'occupait de recherches sur les objectivations de types et voici l'expérience qu'il tenta sur un soldat de son régiment, campagnard dont l'éducation était rudimentaire et qui venait chez lui pour raison de service :

Fixant mon sujet pendant sept ou huit secondes, je lui dis : Vous n'êtes plus professeur d'écriture, mais *docteur en médecine*. Aussitôt engageant une conversation avec mon sujet, je m'assurai par ses réponses qu'il était convaincu d'être médecin à Rochefort. Je lui dis de m'écrire une ordonnance pour le pharmacien, destinée à un malade fiévreux et dyssentérique. Le nouveau docteur, le menton appuyé sur la main, cherchait dans sa mémoire ce que l'on donnait pour ce genre de maladie, et je dus venir à son secours pour le mettre sur la voie du laudanum et du sulfate de quinine. Mon docteur, aussitôt tiré d'embarras, reprit son aplomb et me répondit : « Ah ! c'est juste, j'en donne journellement à mes malades ». Restait à déterminer la dose, ce qu'il fit d'un ton convaincu, soit : 50 gouttes de laudanum dans un verre d'eau et dix grammes de sulfate de quinine. L'ordonnance fut écrite séance tenante. En la prenant de ses mains, je lus des caractères mal formés et à peine lisibles ; et comme je lui en faisais la remarque il répondit sans hésiter : Oh ! nous autres médecins, nous sommes tous comme cela, nous écrivons mal ! »

On voit par cette remarque qu'il sera assez facile, en somme, de distinguer un produit de l'écriture automatique d'une communication véritable, au moins dans un certain nombre de cas. Si l'écrit porte des signes évidents d'ignorance sur des questions que l'esprit devrait bien connaître, il n'y a pas de difficulté à

---

(1) Bourru et Burot. — *Ouvrage cité*, p. 212.

reconnaître que le message sort du cerveau de l'écrivain ; mais si l'écriture donne de suite des renseignements d'ordre scientifique au dessus des connaissances du médium, il faut voir dans ce cas l'action d'une intelligence étrangère dont nous devrons rechercher l'origine. Dans la troisième partie, nous aurons l'occasion de citer un certain nombre de cas de cette nature.

Exemples d'automatismes graphiques.

Maintenant que nous avons quelques notions sur les causes qui peuvent donner à l'écriture mécanique une apparence supra-naturelle, nous pouvons mieux juger ces productions, et en nous conformant au précepte qu'il ne faut jamais faire intervenir une cause nouvelle lorsque les causes connues suffisent à l'explication, nous pouvons, sans hésiter, mettre sur le compte de l'automatisme tous les messages qui ne nous révèlent rien autre chose que ce que l'écrivain pourrait produire, en se servant de ce qu'il a pu apprendre actuellement ou dans le passé. Evidemment, nous croyons que personne n'hésitera à trouver ce critérium parfait ; mais c'est dans l'application que la difficulté commence.

Nous avons vu déjà que l'automatisme peut se manifester sous la forme d'anagrammes que l'écrivain a du mal à déchiffrer, et il est si étonné de voir ce jeu de son intelligence, qu'il l'attribue à une autre individualité. Cependant il nous arrive dans la vie ordinaire de discuter avec un personnage imaginaire — représentant une personne absente — auquel nous attribuons les réponses ou les objections qu'elle pourrait nous faire. Pendant le rêve, ces sortes de création arrivent à s'objectiver jusqu'à prendre une apparence réelle. Or, c'est précisément lorsqu'il se produit un phénomène analogue par l'écriture automatique, que l'illusion est intense ; et d'autant plus difficile à dissiper, que ceux qui en sont les victimes ne se rendent pas compte du changement que l'auto-suggestion a produite en eux, et ignorent les faits si nombreux aujourd'hui qui expliquent leur cas

Nous avons vu la puissance souveraine de l'auto-suggestion, qui est presque toujours inconsciente, et nous pouvons reconstituer l'état d'âme de ces mystiques qui, à toutes les époques, ont cru être en rapport avec la divinité, ou écrire sous l'influence des Anges et des Saints. La tension de l'esprit, l'épuisement

physique causé par les privations, l'ardent désir de se rapprocher de Dieu finissait par créer un état psychique tout à fait favorable au développement de la distraction et de l'hémi-somnambulisme. M. Bonnemère (1) l'historien, en rendant compte d'un ouvrage de M. Stourm sur Antoinette Bourignon, écrit :

Antoinette Bourignon était une extatique, *une somnambule éveillée*, ce que l'on appelle aujourd'hui un médium, et je n'en veux pour preuve que la façon dont elle a écrit les vingt-deux volumes qui constituent ses œuvres complètes. Il n'est personne qui, ayant consciencieusement observé ces choses, n'y reconnaisse le caractère de la médiumnité. (Nous disons aujourd'hui de l'automatisme.) Voici ce que dans la préface d'un des ouvrages d'Antoinette, dit un homme qui l'avait connue, Jean Conrad Hase :

« C'est une chose admirable de voir la manière dont elle écrit et compose ses livres, sans aucune étude ou spéculation. C'est comme un fleuve qui découle de sa main ou de sa plume, si habilement qu'à peine aucun écrivain pourrait la suivre. Je l'ai vue souvent écrire et composer en ma présences des choses que je lui demandais, et à l'instant même que je les lui proposais. Elle m'a souvent dit s'étonner comment je pouvais spéculer pour composer quelques lettres, *puisque* les spéculations lui servaient d'empêchement si elle voulait s'en servir. »

Mme Guyon, l'amie de Fénelon, était arrivée, elle aussi, à se croire douée de pouvoirs supérieurs lui donnant une autorité morale absolue sur les autres hommes. C'est Dieu qui l'a élue ; c'est sous son influence qu'elle interprète les écritures, dont elle dévoile le véritable sens. Comme toute sa vie a été employée à étudier les enseignements sacrés, que sa pensée n'a pas d'autre aliment, elle finit par se faire une doctrine qui doit être connue du monde, et comme son genre de vie est éminemment propre à surexciter sa sensibilité émotive, à produire cet état particulier où l'automatisme se développe pendant la méditation et l'extase, lorsque la période d'incubation est terminée, ses idées se traduisent mécaniquement par des écrits, qu'elle suppose venir de Dieu lui-même, ou de Jésus-Christ. Voici ce qu'elle dit sur la manière dont elle composait ses livres : (2)

« Dieu me faisait écrire des lettres *auxquelles je n'avais guère de part que le mouvement de la main*. Et ce fut en ce temps qu'il me fut donné d'écrire par l'Esprit intérieur et non par mon esprit. » Elle composa de cette manière : *Le traité complet de la vie intérieure* ; puis le

(1) Bonnemère — Revue Spirite, 1878. *Etude sur Antoinette Bourignon* p 474.
(2) Matter — *Le mysticisme au temps de Fénelon.*

Commentaire sur l'écriture sainte « qui lui furent *dictés mot à mot* et si rapidement, qu'elle n'aurait pu copier en cinq jours ce qu'elle écrivit en une nuit. »

Son commentaire sur le *Cantique des cantiques* fut rédigé en un jour et demi, encore reçut-elle des visites ; la vitesse fut si prodigieuse *que son bras enfla et devint raide*. Ayant égaré son *Commentaire sur les juges*, on le lui dicta une seconde fois ; après, ayant retrouvé son premier manuscrit, elle reconnut que l'ancienne et la nouvelle dictée étaient en tout parfaitement conformes entre elles.

Mme Guyon a sans doute considéré cette seconde dictée, en tout semblable à la première, comme une preuve de l'indépendance de l'intelligence qui la faisait écrire, mais là encore elle se trompait, car il arrive naturellement que l'on traite deux fois un sujet d'une manière identique, sans s'en douter le moins du monde.

Je me souviens, dit Maury (1) que j'avais un jour écrit sur un point d'économie politique quelques réflexions destinées à l'impression. Je perdis les pages où j'avais couché mes pensées, et je renonçai forcément à mon projet de les adresser à une revue littéraire. J'avais totalement oublié ce que j'avais écrit, lorsqu'on me sollicita de nouveau de donner l'article promis. Je me remis au travail de composition, et je pensai avoir imaginé une nouvelle manière d'entrer en matière dans mon article.

Deux mois plus tard, je retrouvai par hasard les pages égarées. Grande fut ma surprise de reconnaître, *presque mot à mot*, et avec les mêmes phrases, ce que j'avais cru depuis avoir récemment inventé. Evidemment, ma mémoire gardait à mon insu souvenance de ma première composition.

Pourquoi rangeons-nous ces productions parmi celles de l'automatisme? Simplement parce qu'elles ne contiennent aucune preuve intrinsèque de leur provenance extérieure. Le style de ces compositions est parfois très beau. Beaucoup des pensées fines ou brillantes y sont exprimées, mais aucune ne démontre évidemment l'intervention d'une intelligence supra-terrestre, et si Madame Guyon à l'état normal n'eût pu écrire ces livres, cela prouve que pendant les périodes d'éréthisme nerveux où la mettait sa croyance d'être en rapport avec Dieu, ses facultés avaient acquis une puissance supérieure à celle de la vie ordinaire. Nous avons cité des exemples de ce phénomène chez les écrivains et les personnes préoccupées par la solution d'une question embarrassante, nous ne serons donc pas surpris de le voir se déve-

(1) Maury. *Ouvrage cité*. p. 431. Note D.

lopper avec intensité chez les mystiques, dont la pensée tout entière est concentrée sur la méditation des Livres Saints.

Il n'est pas douteux que l'exaltation mystique n'amène un état qui est caractérisé par quelques-uns des symptômes du sommeil magnétique.

M. de Rochas fait ainsi, (1) d'après le père de Bonniot, (2) la description des accès de trois célèbres extatiques :

Christine de Stambel fut un jour ravie en extase pendant qu'on chantait devant elle le cantique de Saint Bernard. Son corps était raide et ne donnait plus signe de vie ; la respiration même était suspendue. « Elle resta ainsi, dit un témoin oculaire, environ 3 ou 4 heures, appuyée contre un banc, le visage et les mains enveloppés dans son voile. Puis elle se mit à soupirer en bâillant, de telle sorte que tout son corps était agité. » Ce n'est qu'au bout d'une heure que Christine retrouva la respiration normale, puis la parole, dont elle ne se servit que pour exprimer l'amour de Dieu qui remplissait son cœur. L'extase de Christine se renouvela, et toujours avec la circonstance de la raideur du corps. Elle ne tombait pas à terre, elle restait à genoux.

Sainte Catherine de Sienne, lorsqu'elle était en extase, avait les membres contractés, ses doigts s'entrelaçaient aux objets qu'elle avait d'abord pris entre les mains ; ses bras et son cou avaient la rigidité du cadavre ; ses yeux étaient fermés. Après l'extase, elle était longtemps comme assoupie.

Saint Joseph de Cupertino, quand il était saisi par une effusion de l'amour divin, poussait un cri et tombait à genoux, les bras étendus en croix, les yeux élevés au ciel, de sorte cependant que ses yeux étaient cachés par la paupière supérieure, ses membres étaient raides et aucun souffle ne sortait de sa bouche.

L'abbé Fournier, qui vivait au commencement du XVIIIe siècle, nous offre encore un bon exemple de cet entraînement intellectuel qui aboutit à l'automatisme. D'abord matérialiste, il fut converti par Martinez de Pasqualis, mais la lutte qu'il eut à supporter contre lui-même fut terrible, et le plongea dans un trouble extraordinaire. En parlant de ses doutes sur la vie future il écrivit dans la première partie de son traité sur *Dieu et les Anges* : (3)

« Cette incertitude me brûlait si fort en dedans que, nuit et jour, je criais vers Dieu, pour que, s'il existait réellement, il vînt me secourir. Mais plus je me réclamais à Dieu, plus je me trouvais enfermé dans l'abîme et je n'entendais pour toute réponse intérieure que ces idées

(1) De Rochas — *Les états superficiels de l'hypnose* — p. 70.
(2) de Bonniot — *Opposition entre l'hystérie et la sainteté* — p. 26
(3) Matter. *Les mystiques*, p. 47 et 48.

désolantes : Il n'y a pas de Dieu ; il n'y a pas d'autre vie ; il n'y a que le néant. Ne me trouvant entouré que de ces idées qui me brûlaient de plus en plus fort, je criais encore plus ardemment vers Dieu et sans discontinuer, ne dormant presque plus, et lisant les Ecritures avec une grande attention, sans jamais essayer de les comprendre par moi même. »

On voit à quel trouble mental cette âme inquiète était en proie. Cet état dura cinq ans, entremêlé de visions, et même d'hallucinations. Enfin il vit Jésus Christ, la Vierge Marie « et d'autres personnes » Après quoi, dit-il, Dieu m'accorda la grâce d'écrire *avec une vitesse extraordinaire* le traité dont on vient de lire la première partie. Conséquemment, je l'écrivis plusieurs années avant qu'on sût en France qu'il y avait un Swedemborg dans le monde, et que l'on y connût l'existence du magnétisme. »

De nos jours, le spiritisme devait offirir un excellent prétexte à ceux qui ont des dispositions au mysticisme, et en démontrant la possibilité d'entrer en rapport avec les intelligences désincarnées, il a pu illusionner beaucoup d'âmes sincères, mais peu au courant des découvertes de la science contemporaine. C'est parce que nous sommes certains des rapports entre le monde spirituel et le nôtre, qu'il faut soigneusement distinguer dans les productions des écrivains,celles qui émanent de l'au-delà de celles qui sont produites par l'animisme. Si notre connaissance des conditions de la vie future repose tout entière sur la médiumnité, il est indispensable que celle-ci soit étudiée rigoureusement, scientifiquement, et que l'on n'hésite pas à repousser absolument toute communication qui ne porte pas la démonstration de sa provenance supra-terrestre. C'est faute d'avoir suivi cette sage méthode que nous avons été envahis par un débordement de soi-disant révélations sur le lendemain de la mort, qui ne sont trop souvent que le produit des idées personnelles des écrivains. Chacun, évidemment, a le droit d'exposer au public ce qu'il croit être la vérité, mais il est urgent que celui-ci sache que le Spiritisme n'est pas responsable de ces fantaisies, tant que l'authenticité et l'identité du communicateur n'est pas établie avec un luxe de preuves qui défie toute contradiction.

Il nous faut donc faire usage d'une sévère critique envers toutes les productions qu'on nous donnera comme venant des Esprits, et rejeter impitoyablement celles qui ne porteront pas ce cachet de certitude qui doit être notre critérium. C'est à déterminer les caractères de cette certitude que nous nous attachons dans cet

---

(2) Maury — Ouvrage cité, p. 430 — Note D.

ouvrage, et nous voyons déjà qu'il ne faut pas admettre comme arrivant de l'autre monde, les dictées qui ne font preuve d'aucune connaissance autre que celles possédées par l'écrivain.

Sans doute, on pourra dire qu'un esprit qui se manifeste n'a pas toujours l'occasion de révéler des choses nouvelles ; qu'il a pu donner antérieurement des preuves de son existence et qu'il ne doit pas être soumis chaque fois à cette enquête. Nous répondrons qu'il existe des moyens de s'assurer si c'est l'âme dont on a vérifié l'identité qui se communique, soit par son écriture, soit par son style, comme nous le verrons plus loin ; mais, en thèse générale et comme règle de conduite, une signature d'esprit n'est valable qu'autant qu'elle est appuyée par des preuves directes, établissant son authenticité. Nous ne voulons pas donner la liste des ouvrages médianimiques qui nous paraissent entachés d'erreurs quant à leur provenance ; mais nous croyons que si l'on pouvait connaître les milieux dans lesquels ils ont été obtenus, et l'état physiologique des écrivains pendant la manifestation, on découvrirait facilement les causes physiques et morales propres à faire naître l'automatisme, c'est-à-dire une grande impressionnabilité nerveuse de l'écrivain, une imagination vive, fouettée par des émotions fortes favorisant l'auto suggestion. Un seul exemple suffira à préciser notre pensée.

En 1885, on a édité une *Vie de Jésus dictée par lui-même,* qui nous paraît un pur produit de l'imagination du pseudo-médium. En effet, rien dans ce travail ne dénote l'intervention du grand Esprit dont il porte le nom. La préface contient quelques notes fournies par l'écrivain lui-même ; elles sont caractéristiques de son état et montrent sa bonne foi, qui d'ailleurs n'est pas en question. (1) Nous soulignons les passages dans lesquels on reconnaît l'état nerveux du sujet, et les sources où il a puisé les matériaux qui lui ont servi à composer subconsciemment son ouvrage.

Dans une grande et immense douleur, je m'oubliai jusqu'au blasphème. Je venais de perdre une adorable enfant de six ans. Durant les sept années qui précédèrent ce malheur, la mort m'avait déjà séparé de cinq êtres bien aimés, *j'étais à bout de force et me condamnais à la solitude la plus complète.* Un peu plus tard, une personne que je consentis à recevoir, me parla de la possibilité de s'entretenir avec les

(1) *La Vie de Jésus, dictée par lui-même,* préface page IX et suiv.

êtres invisibles au moyen d'objets légers qui répondaient par des *oui* ou par des *non* à toutes les questions posées. Je m'empressai d'essayer l'expérience ; *le succès faillit me faire délirer,* et des larmes inondèrent mon visage. J'eus presque immédiatement le nom de mon initiateur : TIPHIS ; en même temps me vint par intuition la pensée que ce nom était fantaisiste, car si l'Etre spirituel qui me parlait avait vécu plusieurs fois matériellement, son nom, c'est-à-dire ses divers noms, étaient inutiles, peut-être même plus qu'inutiles.

L'écriture mécanique succéda bientôt aux alphabets de convention, puis enfin se réalisa bientôt *la conversation intime par pur entendement.* Les phrases commençaient mécaniquement et s'achevaient par le son intuitif. Les mots à peine commencés s'achevaient immédiatement dans mon esprit et *j'écrivais comme sous l'influence d'une transmission électrique. Ma médiumnité exige un silence extérieur absolu*, un grand recueillement d'âme et, pour ainsi dire, l'*annihilation complète de mon esprit. Si j'éprouve un dérangement matériel quelconque ou bien si j'ai, pour si peu que ce soit, mon esprit préoccupé*, la manifestation *devient impossible.* En un mot, pour que la transmission d'En-Haut puisse avoir lieu, il faut que mon esprit adore *et ne pense pas,* il faut que le respect seul règne en moi, *sans distraction d'aucun genre.*

Pour ce qui est de cette *Vie de Jésus*, voici comme elle me fut dictée :

J'avais parcouru plusieurs auteurs de la Vie de Jésus ; ces lectures faites, je demeurai dans la conviction que le meilleur de ces essais représentait un roman plus fructueux matériellement pour l'inventeur, que pour l'intelligence et l'instruction des lecteurs. *Le désir d'en savoir davantage me tourmentait sans cesse*, si bien que je hasardai une question à mon guide toujours si fidèle et si dévoué. Thiphis me répondit : « Si tu veux connaître la vérité, demande-la à Jésus luimême, il te la dira ».

On se rend compte, par les circonstances du récit, comment l'auto-suggestion a pu naitre et se développer chez cette dame. Elle a vu successivement disparaître toutes ses affections, et sa douleur est telle, qu'elle se condame à la solitude la plus complète. Sa sensibilité presque maladive est encore exaltée par cette réclusion, par la concentration de sa pensée sur ses chagrins, aussi lorsqu'elle entrevoit la possibilité d'entrer en rapport avec ceux qu'elle regrette si amèrement, sa joie est sans borne, et, suivant son expression propre, son émotion est si vive qu'elle la fait presque délirer.

On conçoit qu'une nature aussi impressionnable soit éminemment propre à se suggestionner et que l'écriture automatique reflètera fidèlement ses préoccupations. La Vie de Jésus est d'un

intérêt captivant au point de vue historique; la douce figure du prophète Hébreux attire invinciblement les cœurs meurtris; cette dame lit donc plusieurs auteurs qui l'ont étudiée, de sorte que sa mémoire est abondamment fournie de matériaux se rapportant au grand réformateur. Mais aucun d'eux ne la satisfait. Toutes les objections que ses lectures lui ont suggérées prennent insensiblement une forme définie, et comme elle est automatiste, elle finit par écrire mécaniquement une *Vie de Jésus* où se reflètent ses pensées, ses croyances, ses suppositions, ses méditations pendant la veille ou le sommeil, de sorte que comme tout ce travail mental lui est demeuré inconnu, elle s'imagine de bonne foi avoir été inspirée par Jésus lui-même.

La condition essentielle pour que l'écriture se produise, c'est qu'elle laisse toute liberté à l'activité subconsciente de son esprit, au courant de pensée qui existe dans sa conscience somnambulique, car si elle préoccupée, ou si un événement extérieur vient détruire l'état nerveux indispensable à la production de l'automatisme, le phénomène s'arrête. Cette condition du silence et du recueillement est assez générale chez les automatistes, car tous les écrivains n'arrivent pas au degré parfait où la pensée latente dirige la main sans être entravée par les sensations plus vives provenant du monde extérieur. Indépendamment de tous les caractères physiques de l'automatisme que nous trouvons réunis dans ce cas, ce qui nous confirme dans la croyance que cette vie de Jésus n'a pu être dictée par lui, c'est que les idées exprimées et le style sont d'une faiblesse insigne, peu en rapport avec la haute élévation intellectuelle et morale du génial réformateur.

On peut se demander ici comment la conscience finit par s'illusionner jusqu'à accepter comme réel un personnage créé par son imagination. Mais lorsqu'on voit combien un sujet en état de charme accepte facilement les suggestions les plus ridicules, telles que d'être un oiseau, un chien, d'avoir une tête de bois etc. (1), on comprend que l'auto-suggestion puisse facilement arriver à persuader l'automatiste qu'il est en rapport avec un personnage célèbre, avec celui qui occupe toutes ses pensées. Il n'est même pas indispensable que l'être imaginaire soit un génie, il peut être remplacé dans l'imagination de l'automatiste par toute personne à laquelle il s'intéresse fortement.

(1) Voir Liebault. *Du sommeil et des états analogues*. p. 140.

Voici deux exemples de ce phénomène curieux que nous empruntons à M. Flournoy. Bien que nous soyons fort loin de partager toutes ses idées, nous devons cependant reconnaître qu'il a montré avec beaucoup de force comment peut se créer chez un automatiste, la suggestion d'une personnalité extérieure à l'écrivain. Malgré sa longueur, nous reproduisons l'article qu'il a publié dans la *Revue Philosophique* et que *les Annales psychiques* de Juillet-Août 1899, ont réédité. Cette étude synthétise d'une manière concrète, par des exemples, toutes les notions que nous avons acquises sur l'automatisme, la mémoire latente, la personnalisation des écrits, etc.

Genèse de quelques prétendus messages Spiritiques.

par Th. Flournoy.

Le grand obstacle auquel on se heurte quand on cherche à retracer la genèse purement psychologique d'une communication médiumnique, se trouve dans l'ignorance où l'on est généralement de ce que renfermaient la conscience et la subconscience du sujet au moment du message, et dans la difficulté d'éliminer la participation de causes occultes toujours possible par hypothèse. Il s'agirait, en effet, pour être complet, de montrer d'abord que le contenu du message a pu venir du médium, et ensuite qu'il n'a pas pu venir d'ailleurs. Le premier point suppose une connaissance de l'individualité du médium et des menus détails de sa vie psychique qu'on est loin de posséder dans la plupart des cas ; il faut un concours de circonstances exceptionnelles, quelque heureux hasard, pour que dans les renseignements toujours très fragmentaires qu'on peut avoir sur son passé, son caractère, son stock d'idées et de préoccupations, sur tout son être enfin, se rencontrent précisément les éléments nécessaires à une explication satisfaisante du message qu'il a fourni.

Quant au second point, il est impossible d'y satisfaire directement et en toute rigueur : on ne peut entreprendre une enquête dans l'autre monde pour établir, par voie d'exclusion, qu'aucun de ses habitants n'a prêté la main à la confection du message. Cependant, en bonne logique, si l'on arrive à faire voir que le message implique un auteur ne différant en rien du médium lui-même, il n'y a plus aucune raison de remonter au delà. Attribuer par exemple à un « esprit trompeur », comme le font volontiers les spirites, les communications mensongères qui s'expliquent de reste par les dispositions psychiques du sujet, c'est pécher contre le principe méthodique qu'il ne faut pas multiplier les causes sans nécessité. Pour peu donc que l'on trouve dans le médium la raison suffisante d'un message, on n'est pas autorisé à invoquer par-

dessus le marché, ne fût-ce qu'à titre d'hypothèse, un autre agent, différant du médium et faisant double emploi avec lui. On ne saurait, cela va sans dire, empêcher les spirites emballés de chercher dans l'au-delà le prétendu auteur d'une communication dont la personne du médium rend déjà compte d'une façon adéquate ; mais en commettant de parti pris cette faute de méthode, ils abandonnent eux-mêmes le terrain de la discussion scientifique, sur lequel ils affichent si hautement la prétention de se maintenir rigoureusement.

On comprend que les conditions que je viens d'indiquer ne se trouvent, par la force des choses, qu'assez rarement réalisées. Aussi les exemples vraiment typiques et démonstratifs de l'origine purement *intramédiumnique* d'un message spirite ne sont-ils pas nombreux dans la littérature(1). C'est ce qui peut donner quelque intérêt aux deux cas suivants, où les renseignements obtenus sur le médium rendent la genèse des communications suffisamment claire et transparente pour qu'on ne puisse songer à faire intervenir d'autres agents dans leur formation.

Observation 1. — Mme Z.., à Genève, 63 ans. Très instruite et cultivée, goûts littéraires, préoccupations philosophiques et religieuses. Bien portante, aucun phénomène anormal en dehors de la crise spirite dont il va être question. Il y a dans sa famille quelques indices d'une tendance héréditaire à la médiumnité: un de ses frères et son père ont eu des rêves prophétiques, et son fils a cultivé avec succès l'écriture automatique.

En 1881, soit à l'âge de 45 ans (3 ans avant sa ménopause), elle eut l'occasion de s'occuper du spiritisme. Elle lut Allan Kardec, Gibier, etc., et prit part pendant un mois à des séances de table sans grands résultats. Elle essaye alors de l'écriture automatique, et, au bout de huit jours (21 avril) obtient les noms de parents et amis défunts, avec des messages philosophico-religieux qui continuent les jours suivants. Le 24 avril, comme elle avait déjà écrit diverses communications, son crayon trace soudain le nom tout à fait inattendu d'un M. R..., jeune Français de sa connaissance récemment entré dans un ordre religieux d'Italie. Comme elle ignorait qu'il fût mort, elle eut une profonde sur-

(1) Il ne m'en revient même point à la mémoire, bien qu'il doive sans doute s'en trouver dans les trésors de documents que renferment les *Proceedings* de la *Society for Psychical Research* de Londres. Les deux cas cités par M. Myers *Proc.* S. P. R., t. IX, p. 66-67), et un troisième plus récent, à propos duquel Miss Johnson rappelle ces deux premiers (*id*, t. XII, p. 125), rentrent en partie dans la catégorie que j'entends, en ce qu'ils montrent bien la tendance fréquente des messages médiumniques à se donner comme venant de personnes *décédées*, alors même qu'elles ne le sont pas ; mais, dans ces trois cas, le médium n'était pas seul en jeu, il y a eu coopération d'un second médium ou mêmes d'influences télépathiques et supranormales quelconques.

prise, mais sa main continuant à écrire lui confirma la triste nouvelle par les détails circonstanciés suivants :

« Je suis R..., je suis mort hier à 11 heures du soir, c'était le 23 avril. Il faut croire ce que je vous dis. Je suis heureux, j'ai fini mes épreuves. J'ai été malade quelques jours et je ne pouvais écrire. J'ai eu une fluxion de poitrine causée par le froid qui est survenu tout à coup. Je suis mort sans souffrances et j'ai bien pensé à vous. J'ai fait mes recommandations pour vos lettres. C'est à X..., que je suis mort, loin de dom B***. C'est votre père qui m'a amené vers vous, j'ignorais qu'on pût communiquer ainsi, j'en suis bien heureux. Je me suis senti près de ma fin, et j'ai appelé auprès de moi le directeur de l'Oratoire ; je lui ai remis vos lettres en le priant de vous les renvoyer, il le fera. Après, j'ai communié et demandé à voir mes collègues, je leur ai fait mes adieux. J'étais paisible, je ne souffrais pas, mais la vie se retirait de moi. Le passage de la mort a ressemblé au sommeil. Je me suis réveillé près de Dieu, auprès de parents et d'amis. C'était beau, éclatant ; j'étais heureux et délivré. J'ai pensé tout de suite à ceux qui m'aiment et j'aurais voulu leur parler, mais je ne peux communiquer qu'avec vous. Je reste avec vous et je vous vois, mais je ne regarde que votre esprit. Je suis dans l'espace, je vois vos parents et je les aime aussi. Adieu, je vais prier pour vous... je ne suis plus catholique, je suis chrétien. »

Après le premier étonnement, Mme Z... ne put s'empêcher d'ajouter foi à ce message et d'y voir une preuve décisive du spiritisme, surtout lorsque, les jours suivants, elle continua à recevoir des communications de M. R..., faisant de nombreuses allusions à leurs relations passées, etc. Ces entretiens médiumniques quotidiens durèrent près d'une semaine ; mais le 30 avril, l'arrivée par la poste d'une lettre de M. R..., qui, loin d'être mort, se trouvait en parfaite santé, vint jeter le trouble qu'on peut penser dans les convictions spirites toutes fraîches de Mme Z..., et la découragea de poursuivre des expériences aussi décevantes. Depuis dix-sept ans, tout en continuant à s'intéresser de loin au spiritisme et souhaitant de voir un jour cette doctrine établie sans conteste, elle s'est tenue à l'écart de toute pratique médiumnique et n'a jamais repris ses essais d'écriture.

La phase spirite de Mme Z... ne constitue en somme qu'une bouffée passagère, de quelques jours, au milieu d'une existence d'ailleurs parfaitement normale. Comme exemple de médiumnité *épisodique*, qui se serait vraisemblablement continuée en médiumnité *permanente*, si cette désillusion inattendue n'y eût coupé court ou si le contenu des messages fût resté dans la sphère invérifiable des idées morales et spéculatives, ce cas est vraiment typique et peut servir de représentant pour beaucoup d'autres. Mais son intérêt principal réside dans le fait que les prétendues

communications de M. R... s'expliquent pour ainsi dire jusque dans leurs moindres détails, grâce aux renseignemenis que Mme Z..., en femme intelligente et observatrice qu'elle est, a bien voulu me fournir.

C'est pendant un séjour au Midi, le printemps précédent, qu'elle avait fait la connaissance de M. R..., non encore prêtre, lequel, revenant d'Italie où il avait passé l'hiver pour sa santé délicate, s'était arrêté quelques jours dans le même hôtel qu'elle. Leurs relations de table d'hôte n'avaient pas tardé à se changer en une véritable intimité, fondée sur de grandes analogies de tempérament. Bien que Mme Z..., Genevoise, fût protestante et républicaine convaincue, tandis que lui, du nord de la France, était légitimiste et catholique ardent, ils avaient les mêmes aspirations idéales, le même souci des choses sérieuses.

Leurs divergences héréditaires ne firent que fournir des aliments et donner plus d'attrait et de piquant à leurs conversations. Mme Z... se sentit peu à peu prise de sollicitude religieuse et d'une tendresse toute maternelle à l'endroit de ce jeune homme d'une vingtaine d'années, que son éducation semblait destiner au monde, mais qu'une rare élévation d'âme et des tendances mystiques poussaient vers les Ordres, à la suite de l'influence récemment exercée sur lui par un éminent prédicateur italien, le Père dom B***, et elle entreprit d'éclairer par la discussion une conception de la vie et des devoirs religieux, si éloignée de la sienne. Lui, de son côté, touché de cette amitié d'une femme qui aurait pu être sa mère, y répondit par une entière confiance, non sans tenter à son tour de l'amener à ses propres convictions. Lorsque au bout de quelques jours il fallut se quitter, leurs entretiens continuèrent par correspondance, mais les essais de prosélytisme réciproque qui en faisaient le fond avec les épanchements d'affection restèrent inefficaces des deux parts. Quelques mois plus tard, l'influence de dom B*** l'emporta définitivement sur celle de Mme Z..., et Mme R... s'engagea dans une maison religieuse des environs de Turin, sous la direction de ce Père. Mme Z... s'en consola en songeant à l'église invisible qui réunit toutes les âmes sincèrement chrétiennes par-dessus les barrières confessionnelles et les différences dogmatiques. La démarche de M. R... ne porta pas de préjudice immédiat à l'intimité de leur commerce épistolaire, et c'était lui qui devait une lettre à son amie lors de l'accès spirite de celle-ci.

Ces détails étaient nécessaires pour faire entrevoir la place qu'avait prise M. R. dans les préoccupations sentimentales et intellectuelles de Mme Z... Il y aurait beaucoup à ajouter, d'après les fines remarques de Mme Z... elle-même, sur la vraie nature de cette amitié spirituelle ; on sait combien sont souvent complexes et variés les ingrédients dont est fait le lien mystique qui unit les âmes les plus pures. Mais il n'importe ici : l'essentiel est de com-

prendre que, bien que la sollicitude de Mme Z... pour son jeune ami n'eût plus, au moment de sa crise sprite toute l'acuité de l'année précédente, et qu'elle ne pensât nullement à lui (consciemment) lors de ses essais d'écriture automatique, elle n'en conservait pas moins de M. R..., dans les profondeurs de sa personnalité, un souvenir latent affecté d'un puissant coefficient émotionnel et tout prêt à se réveiller à la moindre occasion.

Qu'on se représente maintenant la situation de Mme Z... à l'époque dont il s'agit. Voici plusieurs semaines qu'elle est tout entière plongée dans la méditation du spiritisme, et que les puissances de son être sont tendues vers l'obtention de preuves convaincantes venant de l'au-delà. Depuis trois jours déjà elle reçoit des messages de ses parents désincarnés ; quoi de plus naturel que cette réussite ait éveillé en elle le désir et l'attente de voir s'augmenter le nombre et la variété de ses correspondants invisibles ? D'autre part, les circonstances extérieures, un brusque refroidissement de la température, d'autant plus sensible qu'il succède à la première éclosion du printemps (1), ont dû lui donner des appréhensions pour les personnes de sa connaissance dont la santé peut avoir à redouter ces dangereux retours d'hiver. Or, n'est-ce pas tout particulièrement le cas pour ce religieux qu'elle a connu délicat de la poitrine, et dont elle attend depuis quelque temps une lettre qui ne vient pas ? Lui serait-il peut-être arrivé malheur ?

Il est clair que l'idée de la mort possible de M. R..., avec ses circonstances concomitantes et ses conséquences, a dû à tout le moins effleurer la pensée de Mme Z..., surtout étant donné ses sentiments pour lui ; car à quelle mère inquiète de son enfant absent, à quel directeur soucieux de l'avenir éternel d'une âme qui lui est chère, la folle du logis n'a-t-elle pas présenté maintes fois le tableau tragique ou solennel du dernier moment de l'être aimé ? Et si l'on cherche l'essaim de souvenirs, de raisonnements, de craintes et de suppositions auquel une telle pensée devait donner le vol dans l'imagination de Mme Z..., ne retombe-t-on pas inévitablement sur les soi-disant messages de M. R... ?

(1) J'ai vérifié, grâce à l'obligeance de M. Gautier, directeur de l'Observatoire de Genève, qu'en 1881, la température, vraiment printanière au milieu d'avril (jusqu'à 20° le 18), s'abaissa rapidement à la suite d'une forte bise le 20 au soir. Les deux jours suivants, il neigea sur toutes les montagnes des environs de Genève et jusque dans la plaine. Le 23 et le 24, jour de la communication citée plus haut, le thermomètre tomba jusqu'à 0,9 seulement au-dessus de zéro. A Turin, au contraire, les variations de la température furent insignifiantes toute cette semaine-là. Cette preuve météorologique, à défaut d'autres, eût suffi à fixer le rôle de l'imagination de Mme Z..., dans la prétendue fluxion de poitrine de M. R...

Il n'y a guère que la date et l'heure prétendues de son décès qui subsistent inexpliquées et en apparence arbitraires, comme le sont tant de choses dans nos rêves ou les caprices de notre pensée, faute de pouvoir démêler jusque dans ses moindres fils la trame enchevêtrée de nos associations d'idées. Mais, sauf ces insignifiants détails, tout le contenu des communications de M. R. découle avec une sorte de nécessité logique de l'idée que son amie se faisait de lui, ou constitue comme une réponse naturelle aux préoccupations qui la hantaient. Ce refroidissement, dont la prompte gravité explique qu'il n'ait pas eu le temps d'écrire à Mme Z... ; ses adieux à la vie terrestre, dignes du croyant sincère qu'elle avait connu ; le soin qu'il a pris que la correspondance de son hérétique amie (un peu bien ridicule et compromettante pour elle, au double point de vue de la note sentimentale et de ses inutiles controverses contre l'influence de dom B***) lui fût retourné sans retard et sans passer sous les yeux de dom B*** ; son passage, son réveil et son état dans l'autre monde, décrits d'une façon absolument conforme au syncrétisme d'idées spirito-chrétiennes qui régnait alors dans les conceptions religieuses de Mme Z... ; le souvenir de ses relations terrestres avec elle et sa façon de les juger maintenant, en plein accord avec les sentiments qu'elle lui avait prêtés à tort ou à raison ; tout en un mot, dans cette série de messages, reflète les propres dispositions conscientes ou non de Mme Z..., et correspond exactement à ce qui ne pouvait manquer de se passer en elle. Elle seule, en d'autres termes, — et non point M. R..., même fût-il en effet mort à ce moment-là, peut être considérée comme la véritable source de ces communications.

On objecte, il est vrai, l'hypothèse des esprits mensongers, cet ingénieux expédient qui permet au spiritisme d'exploiter à son profit jusqu'aux communications formellement démenties par les faits. Dans le cas particulier, Mme Z... a longtemps pensé (et y incline encore *in petto*, je crois), que c'était vraiment quelque farceur de l'au-delà qui lui avait joué la plaisanterie macabre de se faire passer pour M. R... défunt. Dans un sens, et en prenant le terme d'*au-delà* comme marquant ce qui dépasse la claire conscience, elle a raison et fut évidemment victime d'un vilain tour dont elle ne se sent pas responsable. Rien ne s'oppose d'ailleurs à ce qu'on donne le nom d' « esprit » au principe inconnu, ou à la loi de synthèse, qui, à un moment de la durée, réunit dans l'unité logique, esthétique, psychologique d'une phrase, d'un tableau, d'un tout représentatif quelconque, une pluralité de données psychiques, idées, souvenirs, sentiments, etc. Le message de M. R..., retraçant en une petite composition, qui ne manque pas d'un certain cachet, les derniers moments de sa vie d'ici-bas, son passage à l'autre monde et ses premières impressions dans sa nouvelle existence, suppose incontestablement un « esprit » comme auteur. A plus forte rai-

son encore la série de communications de la même origine prétendue, qui se sont succédé pendant plusieurs jours sous le crayon de Mme Z... et portent toutes l'empreinte de la même personnalité. La question est seulement de savoir si le principe de cette systématisation prolongée et croissante doit être cherché dans un esprit réellement indépendant et différent de Mme Z... elle-même, comme le prétend le spiritisme et comme elle penche à l'admettre, — ou si au contraire il ne fait qu'un avec elle, en sorte que la personnalité qui se manifeste dans ces messages se réduirait à une fonction temporaire, un acte, une projection ou création momentanée de son être individuel, au même titre que les personnages que nous voyons et qui nous parlent en rêve sont un produit de nous-même. (1)

La réponse n'est pas douteuse. Si l'on admet que l'auteur des pseudo-messages de M. R... soit un autre que Mme Z..., il faut convenir que cet esprit indépendant était merveilleusement au courant de tout ce que Mme Z... renfermait à ce moment-là dans son for intérieur, conscient ou subliminal, en fait de souvenirs, de préoccupations, de sentiments et tendances, concernant M. R... Il a su choisir, pour en composer ses messages apocryphes, précisément ce qui pouvait le mieux cadrer avec les idées qu'elle se faisait de son jeune ami, l'impression qu'elle avait conservée de lui, le contenu de la correspondance échangée entre eux, etc. Cet habile faussaire, en d'autres termes, a dégagé de Mme Z..., pour s'en affubler, la notion complexe et systématique qu'elle possédait à cette époque de M. R..., et il n'y a rien ajouté qu'elle n'y eût tout naturellement ajouté elle-même par le jeu spontané de ses facultés d'imagination et de raisonnement. Il n'a fait que reproduire, comme un miroir fidèle, l'image de M. R... telle qu'elle flottait dans sa pensée,que traduire sur le papier, en secrétaire obéissant, ce que les rêves de sa fantaisie, les désirs ou les craintes de son cœur, les scrupules de sa conscience, lui murmuraient tout bas au sujet de son ami absent. Mais en quoi donc, alors, cet esprit complaisant diffère-t-il de Mme Z... elle-même ? Que signifie cette individualité indépendante qui ne serait qu'un écho, un reflet, un fragment d'une autre, et à quoi bon ce duplicatum de la réalité ? N'est-ce pas puéril et absurde d'inven-

---

(1) Nous ferons observer ici que l'automatisme ne doit pas être confondu avec la médiumnité proprement dite, et que c'est justement pour mettre le public en garde contre cette cause d'erreur que notre livre est écrit.

Mais ceci dit, il faut ajouter que M. Flournoy, comme tous les adversaires du Spiritisme,ne voit.volontairement ou non,qu'un côté de la question et néglige sciemment les documents excessivement nombreux que l'on trouvera dans la troisième partie, et qui, eux, établissent la réalité absolue des communications des Esprits.

ter, pour expliquer une synthèse et une coordination psychologique, un autre principe réel de synthèse et de coordination, un autre individu ou esprit, en un mot, que celui-là même qui contient déjà tous les éléments à grouper, et conformément à la nature duquel le groupement s'effectue ? Sans doute, au point de vue métaphysique, le dernier fond de l'*individu* organique et psychique reste un mystère ; nous ne pouvons comprendre absolument ni pourquoi ni comment il opère telle synthèse ou telle analyse, se désagrège en apparence et se reconstitue, s'offre le spectacle de ses rêves pendant la nuit ou se donne la comédie des « esprits trompeurs » quand il veut jouer au médium. Mais bien que les ultimes raisons des choses nous échappent, cela n'empêche pas qu'au point de vue terre à terre de l'observation et de l'expérience, nous devons nous en tenir à ce que nous pouvons atteindre, et que tout ce qui s'explique (dans le sens empirique et phénoménal du mot) par un individu donné, M. un tel ou Mme Z..., par son passé, ses circonstances présentes, ses facultés connues, doit lui être attribué et ne saurait être mis gratuitement au compte d'un autre être, inconnu.

Observation II.

M. Michel Til, 48 ans, professeur de comptabilité dans divers établissements d'instruction. Tempérament sanguin, excellente santé. Caractère expansif et plein de bonhomie. Il y a quelques mois, sous l'influence d'amis spirites, il s'essaye à l'écriture automatique, un vendredi, et obtient des spirales, des majuscules, enfin des phrases de lettr s bâtardes, très différentes de son écriture ordinaire et agrémentées d'ornements tout à fait étrangers à ses habitudes. Il continue avec succès le samedi et le dimanche matin. Ayant encore recommencé le dimanche soir, sur la sollicitation de sa famille, l'esprit écrivant par sa main donne beaucoup de réponses imprévues et fort drôles aux questions posées, mais le résultat en fut une nuit troublée par un développement inattendu de l'automatisme verbal, sous forme auditive et graphomotrice, comme en témoigne son récit :

« Les impressions si fortes pour moi de cette soirée prirent bientôt le caractère d'une obsession inquiétante. Lorsque je me couchai, je fis les plus grands efforts pour m'endormir, mais en vain ; j'entendais une voix intérieure qui me parlait, me faisant les plus belles protestations d'amitié, me flattant et me faisant entrevoir des destinées magnifiques, etc. Dans l'état de surexcitation où j'étais, je me laissai bercer de ces douces illusions... l'idée me vint qu'il suffirait de placer mon doigt sur le mur pour qu'il remplît l'office d'un crayon ; effectivement, mon doigt placé contre le mur commença à tracer dans l'ombre des phrases, des réponses, des exhortations que je lisais en suivant les contours que mon doigt exécutait contre le mur. *Michel*, me faisait écrire l'esprit, *tes*

destinées sont bénies, je serai ton guide et ton soutien, etc. Toujours cette écriture bâtarde avec enroulements qui affectaient les formes les plus bizarres. Vingt fois je voulus m'endormir, inutile .. ce n'est que vers le matin que je réussis à prendre quelques instants de repos. »

Cette obsession le poursuit pendant la matinée du lundi en allant à ses diverses leçons : « Sur tout le parcours du tramway, l'esprit continuant à m'obséder me faisait écrire sur ma serviette, sur la banquette du tram, dans la poche même de mon pardessus, des phrases, des conseils, des maximes, etc. Je faisais de vrais efforts pour que les personnes qui m'entouraient ne pussent s'apercevoir du trouble dans lequel j'étais, car je ne vivais plus pour ainsi dire pour le monde réel, et j'étais complètement absorbé dans l'intimité de la Force qui s'était emparée de moi. »

Une personne spirite de sa connaissance, qu'il rencontra et mit au courant de son état, l'engagea à lutter contre l'esprit léger et mauvais dont il était le jouet. Mais il n'eut pas la sagesse de suivre ce conseil ; aussitôt terminé son repas de midi, il reprit le crayon, qui après diverses insinuations vagues contre son fils Edouard, employé dans un bureau d'affaires, finit par catégoriser l'accusation suivante : *Edouard a pris des cigarettes dans la boîte de son patron M. X..., celui-ci s'en est aperçu, et dans son ressentiment lui a adressé une lettre de remerciement, en l'avertissant qu'il serait remplacé très prochainement ; mais déjà Edouard et son ami B... l'ont arrangé de la belle façon dans une vermineuse* (sic) *épître orale.*

On conçoit dans quelle angoisse M. Til a donné ses leçons de l'après-midi, pendant lesquelles il fut de nouveau en butte à divers automatismes graphomoteurs qui, entre autres, lui ordonnaient d'aller voir au plus vite le patron de son fils. Il y courut dès qu'il fut libre. Le chef de bureau, auquel il s'adressa tout d'abord en l'absence du patron, ne lui donna que de bons renseignements sur le jeune homme, mais l'obsession accusatrice ne se tint pas pour battue, car tandis qu'il écoutait avec attention ces témoignages favorables, « mon doigt, dit-il, appuyé sur la table, se mit à tracer avec tous les enroulements habituels et qui me paraissaient en ce moment ne devoir jamais finir : *Je suis navré de la duplicité de cet homme.* Enfin cette terrible phrase est achevée ; j'avoue que je ne savais plus que croire ; me trompait-on ? Ce chef de bureau avait un air bien franc, et quel intérêt aurait-il eu à me cacher la vérité ? Il y avait là un mystère qu'il me fallait obsolument éclaircir... »

Le patron, M. X..., rentra heureusement sur ces entrefaites, et il ne fallut pas moins que sa parole décisive pour rassurer le pauvre père et amener le malin esprit à récipiscence : « M. X.... me reçut très cordialement et me confirma en tous points les renseignements donnés par le chef de bureau ; il y ajouta même quel-

ques paroles des plus aimables à l'égard de mon fils.. Pendant qu'il parlait, ma main sollicitée écrivait sur le bureau, toujours avec cette même lenteur exigée par les enroulements qui accompagnaient les lettres : *Je t'ai trompé, Michel, pardonne-moi*. Enfin ! quel soulagement ! mais aussi, le dirai-je, quelle déception ! Comment, cet esprit qui m'avait paru si bienveillant, que dans ma candeur j'avais pris pour mon guide, pour ma conscience même, me trompait pareillement ! C'était indigne ! »

M. Til résolut alors de bannir ce méchant esprit en ne s'inquiétant plus de lui. Il eut toutefois à subir plus d'un retour offensif de cet automatisme (mais ne portant plus sur des faits vérifiables) avant d'en être délivré. Il s'est mis depuis lors à écrire des communications d'un ordre plus relevé, des réflexions religieuses et morales. Ce changement de contenu s'est accompagné, comme c'est souvent le cas, d'un changement dans la forme psychologique des messages : ils lui viennent actuellement en images auditives et d'articulation, et sa main ne fait qu'écrire ce qui lui est dicté par cette parole intérieure. Mais cette médiumnité lui paraît moins probante, et il se méfie que tout cela ne jaillisse de son propre fond. Au contraire, le caractère absolument mécanique de ses automatismes graphomoteurs du début, dont il ne comprenait la signification qu'en suivant les mouvements de ses doigts (par la vue ou la sensibilité kinesthétique) au fur et à mesure de leur exécution involontaire, lui semblait une parfaite garantie de leur origine étrangère. Aussi reste-t-il persuadé qu'il a été la victime momentanée d'un mauvais génie indépendant de lui ; il trouve d'ailleurs à cet épisode pénible de sa vie l'excellent côté qu'il a raffermi ses convictions religieuses, en lui faisant comme toucher du doigt la réalité du monde des esprits et l'indépendance de l'âme.

Il y aurait bien des remarques à présenter sur ce cas, où l'on rencontre entre autres un bel exemple du caractère obsessif, pour ne pas parler de véritable possession, que l'automatisme peut rapidement revêtir chez un sujet, sain de corps et d'esprit jusque-là, qui s'adonne pendant quelques jours aux pratiques spirites. Mais je ne relèverai ici que les communications mensongères concernant le jeune Til et son prétendu vol. M. Til s'étonne fort que le démon qui prenait plaisir à le tromper le poussât en même temps, comme on a vu, à aller sans retard prendre des renseignements chez le patron de son fils. « C'est là, dit-il, un phénomène qui me paraît encore bien curieux : l'esprit, après m'avoir mystifié, ne me laissa en quelque sorte pas un instant de tranquillité que je n'aie vérifié son assertion et que je n'aie constaté que j'étais victime de sa tromperie. » Cette hâte de l'esprit farceur à courir ainsi au-devant de sa propre confusion, est en effet singulière dans la théorie spirite. Toute l'aventure s'explique en revanche de la façon la plus simple, au point de vue psychologique, si on la rap-

proche des deux incidents suivants qui renferment à mes yeux la clef de l'affaire :

1° A ce que M. Til m'a raconté lui-même, sans paraître d'ailleurs en comprendre l'importance, il avait remarqué, deux ou trois semaines avant son accès de spiritisme, que son fils fumait beaucoup de cigarettes, et il lui en avait fait l'observation. Le jeune garçon s'excusa en disant que ses camarades de bureau en faisaient autant, à l'exemple du patron lui-même, qui était un enragé fumeur et laissait même traîner ses cigarettes partout, en sorte que rien ne serait plus facile que de s'en servir si l'on voulait. Cette explication ne laissa pas que d'inquiéter un peu M. Til, qui est la probité en personne, et qui se rappelle avoir pensé tout bas : Pourvu que mon fils n'aille pas commettre cette indélicatesse !

2° Un second point, que m'a par hasard révélé Mme Til au cours d'une conversation, et que son mari m'a confirmé ensuite, c'est que le lundi en question, en allant de bonne heure à ses leçons, M. Til rencontra un de ses amis qui lui dit : « A propos, est-ce que ton fils quitte le bureau de M. X...? Je viens en effet d'apprendre qu'il cherche un employé. » (Il cherchait en réalité un surnuméraire.) M. Til, qui n'en savait rien, en demeura perplexe et se demanda si M. X... serait mécontent de son fils et songerait à le remplacer. En rentrant à midi chez lui, il raconta la chose à sa femme, mais sans en parler à son fils. C'est une heure plus tard qu'arriva le message calomniateur.

On aperçoit maintenant, je pense, la nature et la genèse du malin esprit qui accusait faussement de vol le jeune garçon, tout en poussant son père à courir aux informations, et le lecteur aura déjà reconstitué ce qui a dû se passer chez M. Til. La question de son ami, le lundi matin, lui a rappelé subconsciemment l'incident des cigarettes, grâce au germe d'inquiétude que cet incident avait laissé en lui, et ce rapprochement a mis en branle l'imagination paternelle naturellement soucieuse de la réputation de son fils. « Edouard, qui est incapable d'une malhonnêteté grave, se serait laissé tenter par les cigarettes du patron, comme je l'avais craint ; on l'aura surpris et menacé d'un prochain renvoi ; qui sait si le malheureux, qui est vif, n'aura pas achevé de se perdre en répliquant des sottises? Il faut absolument que j'aille voir son patron au plus vite, etc. » Telle est, ou à peu près, la série de suppositions et d'inférences plus ou moins inconscientes qui ont évidemment servi de base aux obsessions graphomotrices de M. Til.

Il n'est aucun père, en somme, qui, dans ces circonstances, n'eût passé par des appréhensions semblables et raisonné de même. Seulement, ce qui, dans un état d'esprit normal, se fût présenté sous la forme de souvenirs, pensées, émotions, etc., évoluant en pleine lumière ou vaguement sentis dans la pénombre

de la conscience, mais sans jamais cesser de faire partie intégrante du Moi, a pris un caractère automatique et l'apparence d'une possession étrangère chez M. Til, sous l'influence de ses préoccupations spirites et dans la perturbation mentale due à la fatigue de sa nuit agitée et de ses essais d'écriture médiumnique des jours précédents. On constate que ce qui s'est séparé de sa personnalité principale, dans ce déséquilibrement de tout son être psychique, pour former un système antagoniste indépendant se manifestant par le mécanisme graphomoteur, c'est tout ce qui se rattache à l'émotion d'inquiétude sous-jacente, dormant en lui près de trois semaines et subitement réveillée par la question troublante de son ami. C'est le propre de l'inquiétude de se représenter une possibilité fâcheuse comme réelle en même temps que comme encore incertaine et demandant confirmation, et ce caractère contradictoire est justement celui de l'esprit qui obsédait M. Til.

Au total, la série de ces messages ne fait qu'exprimer — avec la mise en scène et l'exagération dramatique que prennent les choses dans les cas où l'imagination peut se donner libre carrière (rêves, idées fixes, délires, états hypnoïdes de tout genre) — la succession parfaitement naturelle et normale des sentiments et tendances qui devaient agiter M. Til en cette occasion. Les vagues insinuations, puis l'accusation catégorique de vol, et l'ordre d'aller voir le patron, correspondent aux soupçons d'abord indécis, puis prenant corps sur un souvenir concret, et aboutissant à la nécessité de tirer la chose au clair. L'entêtement avec lequel l'automatisme graphique répondait, par une accusation de duplicité, aux bons témoignages du chef de bureau, trahit clairement cette arrière-pensée de défiance et d'incrédulité qui nous empêche de nous abandonner sans réserve aux nouvelles les plus rassurantes, tant qu'elles ne sont point encore absolument confirmées. Enfin, quand le patron en personne a calmé M. Til, le regret subconscient d'avoir cédé à ses inquiétudes sans fondement sérieux, trouve son expression dans les excuses de l'esprit farceur : le *je t'ai trompé, pardonne-moi*, de ce dernier est bien l'équivalent, dans le dédoublement médiumnique, de ce que nous penserions tous en pareille circonstance : « Je me suis trompé et je ne me pardonne pas d'avoir été aussi soupçonneux. »

Il ne saurait donc être question, comme on voit, d'admettre ici un autre esprit trompeur que M. Til lui-même, auteur et jouet tout ensemble d'un désordre fonctionnel de ses propres facultés, dû à la disposition psychique anormale où l'avaient jeté ses tentatives médiumniques. Si l'on veut donner un nom à cette disposition psychique anormale, le plus approprié est assurément celui d'autosuggestibilité, pris bien entendu non comme une explication, mais seulement comme une désignation commode pour un état spécial où certaines idées de l'individu, au lieu de garder leur juste me-

sure et leurs rapports normaux avec le reste de sa conscience, s'émancipent de son autorité, prolifèrent dans l'ombre et se systématisent pour leur compte, puis finissent par lui apparaître comme des parasites étrangers dans une explosion de phénomènes automatiques. En somme, ce que l'automatisme traduit au dehors, dans le cas de M. Til et dans celui de Mme Z..., c'est une sorte de petit roman, élaboré subliminalement, au moyen des données de la mémoire et de la perception, sous l'impulsion d'un état émotif plus ou moins intense, et avec l'aide de cette curieuse faculté de dramatisation et de personnification que, sans sortir de la vie quotidienne ordinaire chacun peut voir à l'œuvre dans le phénomène du rêve.......

Nous retrouvons dans ces écrits automatiques le caractère mensonger signalé déjà dans les précédents. Mais au lieu d'attribuer ces inexactitudes à des esprits trompeurs, nous en découvrons la source dans l'écrivain lui-même, lorsque nous reconstituons son état mental au moment où il s'est livré à l'automatisme.

C'est donc un devoir pour l'investigateur sérieux de ne pas s'attacher exclusivement au caractère automatique pour se croire en rapport avec l'au-delà. Il devra chercher un critérium plus sûr de sa médiumnité, et il le trouvera en poursuivant ses recherches, si le phénomène le met en présence de certains faits tels que ceux que nous verrons plus loin, qui ne laissent pas de doute sur une intervention spirituelle.

RÉSUMÉ

Les phénomènes que nous venons de passer en revue nous conduisent à l'affirmation de l'automatisme graphique naturel, résultat de la distraction, de l'auto-suggestion et du somnambulisme partiel de l'état de la veille. Les matériaux intellectuels utilisés par cette écriture sont très inégaux en valeur. Parfois rudimentaires, incohérents, mensongers, ils sont des fragments d'une vie psychologique élémentaire, à peine consciente d'elle-même. Dans d'autres conditions, les éléments psychiques sont systématisés dans une personnalité qui se donne un nom. Sous cette forme sont extériorisés des pensées, des raisonnements, des inventions de l'imagination. Des résultats précis de l'activité de l'âme pendant le sommeil : travaux de longue haleine ou solution de problèmes, sont aussi mis au jour par ce procédé d'écriture automatique. Enfin la mémoire latente fournit les éléments de ces faits qui apparaissent comme des révélations de

l'au-delà, mais qu'une étude approfondie nous montre comme nous appartenant, dissimulés, enfouis dans les profondeurs de la conscience. Résumons : L'automatisme de l'écriture, l'oubli immédiat des idées énoncées qui donne à l'écrivain l'illusion d'être sous l'influence d'une volonté étrangère, la personnification des idées, les notions qui gisent dans la mémoire latente, les impressions sensorielles inconscientes, tous ces faits se comprennent et s'expliquent par des raisons tirées de l'étude plus complète de l'intelligence humaine et ne supposent aucunement la nécessité de l'intervention des esprits.

La conclusion pratique à tirer de ces observations, c'est que nous devons récuser comme communications de l'au-delà les écrits qui ne renferment que des renseignements qui pourraient se trouver dans la conscience de l'écrivain, alors même qu'il ignore actuellement ce que sa main écrit, et qu'il ne se souvient pas d'avoir connu les détails qui sont donnés. Ce critérium pourra sembler trop absolu à beaucoup de spirites, mais ceux-là ne doivent pas oublier que la méthode scientifique a des règles immuables et que chacun doit s'y soumettre. Il existe des principes méthodologiques qu'on ne peut impunément transgresser sans tomber dans l'erreur. Or la logique enseigne qu'il ne faut pas multiplier les causes sans nécessité, c'est-à-dire chercher une seconde hypothèse lorsque celle que l'on a vérifiée suffit à l'explication de tous les cas. C'est ce qui arrive pour les messages qui ne contiennent que des faits contenus dans la conscience de l'automatiste. Les enseignements d'Allan Kardec, de Davis, de Hudson Tuttle et autres, nous invitent à suivre cette ligne de conduite ; elle sera adoptée, sans aucun doute, par tous les chercheurs qui veulent avant tout ne pas se leurrer et prendre l'apparence pour la réalité. Nous y gagnons de pouvoir jeter par dessus bord, tout le fatras des communications ridicules signées des plus grands noms, et les emphatiques et creuses révélations qui ont été élaborées dans la conscience somnambulique des écrivains. Cette épuration indispensable nous affranchit aussi,en partie,de l'explications des esprits farceurs, dont on avait positivement abusé.

La plupart des écrivains qui ont traité incidemment de l'écriture automatique ont borné leur étude aux phénomènes que nous venons de passer en revue. Il n'ont pas osé aller plus loin, parce que devant certains résultats, il aurait fallu faire intervenir pour l'explication, des facultés nouvelles de l'esprit telles que : la clair-

voyance, la transmission de pensée, la télépathie, etc. qui n'ont pas reçu encore l'estampille officielle; alors ils ont trouvé plus simple, et surtout plus aisé, de passer sous silence les cas embarrassants, de sorte qu'ils n'ont fait qu'effleurer la question sans entrer dans l'examen des véritables difficultés qui accompagnent l'étude du spiritisme.

Nous qui n'avons pas les mêmes préventions et qui ne sommes ligottés par aucun des préjugés d'école, nous allons entreprendre ce travail, sachant parfaitement qu'il peut nous attirer les critiques des spirites intransigeants et bornés, et celles des savants ignorants et prétentieux, qui s'imaginent naïvement que l'on n'osera pas aller au delà des bornes, qu'ils ont fixées, comme si c'étaient les limites exactes du savoir humain. La tâche est ardue, car le terrain est tout à fait neuf ; mais nous avons bon courage ; si nous nous trompons, ce ne sera peut-être pas complètement et il faut espérer qu'il restera quelque chose de notre effort, ne fût-ce que l'exemple d'avoir entrepris une œuvre tout à fait indépendante.

CHAPITRE II.

Automatisme, clairvoyance, prémonition.

SOMMAIRE. — *Nécessité de faire intervenir d'autres facteurs pour expliquer les faits constatés pendant l'automatisme. — Les expériences du professeur G. T. W. Patrick. — La clairvoyance repoussée par les savants. — Sa reconnaissance par la Société anglaise de recherches psychiques. — Les hypothèses des incrédules. — Ils veulent tout expliquer au moyen de cette faculté. — La clairvoyance à l'état de veille. — Le cas de Swedenborg. — Les expériences sur la divination des cartes. — Les recherches de M. Roux. — Les expériences de M. Wilkins. — Les expériences du Dr William Grégory sur la lecture à travers les corps opaques. — Peut-on lire la pensée? Le cas du Docteur Quintard. — La clairvoyance pendant le sommeil ordinaire. — Vision de lieux éloignés. — Clairvoyance avertissant d'un danger. — Une mère qui retrouve son fils par clairvoyance. — Faits révélés par l'écriture automatique, pouvant s'expliquer par la clairvoyance. — Un bijou et une somme d'argent retrouvés en rêve. — Songes clairvoyants et prémonitoires. — La lucidité pendant le sommeil magnétique. — Le cas de Sébastopol. — Lucidité d'une somnambule contrôlée par le téléphone. — Les recherches du Dr Bakman. — Une expérience de Karl du Prel. — Conséquences des faits précédents. — Démonstration de l'existence de l'âme par la clairvoyance. — Le cas Wilmot. — Rapports de la clairvoyance avec l'automatisme. — L'automatisme pendant la transe. — Les recherches du Dr Moroni et de M. Rossi Pagnoni. — Les faits que la clairvoyance ne peut expliquer. — Résumé.*

Les phénomènes d'écriture automatique que nous venons de passer en revue nous ont montré que, très souvent, l'automatisme, à ses débuts, est caractérisé par l'indécision, le vague, l'incohérence ou les mensonges des réponses Cependant, presque toujours, une personnalité fictive s'organise ensuite, signe les messages, et elle est, suivant les tendances intellectuelles de l'écrivain, tantôt Clélia, tantôt Jésus-Christ, quand ce n'est pas Dieu lui-même comme chez la mystique Mme Guyon. Il

est clair que si l'automatisme se rencontre chez un Moïse ou un Mahomet, il peut enfanter le Décalogue ou le Coran ; mais chez les sujets d'esprit moyen, il se borne ordinairement à des compositions plus terre à terre, en parfaite harmonie avec la médiocrité des auteurs.

Rien dans les productions de ces automatistes ne montre une ntervention spirituelle et il est assez facile, après examen, de ramener les quelques détails rétrospectifs qui s'y trouvent, parfois, à un travail de la mémoire latente. Mais nous devons maintenant pénétrer plus profondément dans notre sujet en examinant les cas plus compliqués, où certains faits relatés par l'écriture ont toujours été ign rés de l'écrivain à l'état mental Cette révélation est-elle indiscutablement la preuve d'une intervention étrangère ? Non, car il est fort possible que le détail inconnu soit perçu au moyen d'une faculté supérieure que l'on appelle la clairvoyance. Montrons d'abord comment s'introduit ce facteur nouveau.

Les expériences du professeur G. T. W. Patrick.

Ce travail a été publié en Amérique par la *Psychological Review*, de novembre 1898, volume V, N° 6. p. 555 (1).

Nous apprenons d'abord que la personne qui s'est prêtée aux expériences est un jeune homme de vingt-deux ans, Henri W., étudiant à l'Université, paraissant jouir d'une excellente santé. Il a lu des ouvrages de spiritisme, quatre ans auparavant chez sa tante, mais ils n'ont fait sur lui aucune impression, et il a jugé les phénomènes spirites comme une superstition curieuse. En fait d'hypnotisme, il a assisté à deux ou trois séances données par un hypnotiseur de passage, il s'est offert à lui servir de sujet et on a remarqué qu'il était très sensible à cette action.

Nous trouvons déjà réunies ici toutes les conditions que nous avons reconnues favorables au développement de l'automatisme ; aussi ne serons-nous pas surpris de le voir écrire rapidement. Il est facilement hypnotisable, suggestible, et appartient à cette catégorie de nerveux prédisposés à l'écriture sub-consciente, comme on va le voir par l'exposé des faits :

Un jour, ayant lu quelques observations sur les suggestions post-hypnotiques, il en causa avec le professeur Patrick qui, sur sa demande, l'hypnotisa et lui donna pendant le sommeil l'ordre

---

(1) Traduction française de M. Binet, publiée dans les *Annales des Sciences psychiques*, Mai-Juin 1900, p. 167 et suiv.

d'exécuter, au réveil, certains actes insignifiants, comme de prendre un volume dans une bibliothèque ; ces ordres furent exécutés de point en point, et, comme c'est l'habitude, ils ne laissèrent après eux aucun souvenir.

Quelque temps après, le sujet apprit à l'auteur que, lorsqu'il tenait un crayon à la main et pensait à autre chose, sa main était continuellement en mouvement et traçait avec le crayon des griffonnages dénués de sens. *C'était un rudiment d'écriture automatique.* Patrick se décida à étudier cette écriture, il le fit en six séances, dont les trois dernières furent séparées des premières par deux ans d'intervalle.

L'étude se fit de la manière suivante : On se réunissait dans une pièce silencieuse, le sujet tenait un crayon dans sa main droite et appuyait le crayon sur une feuille de papier blanc ; il ne regardait pas sa main, il avait la tête et le corps tournés de côté, et il tenait à sa main gauche un ouvrage intéressant, qu'il devait lire avec beaucoup d'attention (Procédé Salomons et Stein). Naturellement, comme les expériences étaient faites en partie sur sa demande, il se préoccupait beaucoup de ce que sa main pouvait écrire, *mais il ignorait absolument ce qu'elle écrivait* ; on lui permit quelquefois, pas toujours, de relire ce que sa main avait écrit ; il avait autant de peine que n'importe quelle autre personne à déchiffrer sa propre écriture. Dans quelques cas, on le pria de quitter la lecture de son livre et de suivre attentivement les mouvements de sa main, sans la regarder ; il eut alors conscience des mouvements qu'elle exécutait ; mais sauf ces cas exceptionnels, l'écriture était tracée automatiquement. Les questions étaient probablement posées à mi-voix à Henri W. Celui-ci ne répondait pas et n'entendait pas, son attention étant distraite par la lecture du livre, mais sa main écrivait la réponse. Notons qu'il n'y a aucune raison de suspecter l'absolue bonne foi du sujet, dont la loyauté et la sincérité sont au-dessus de tout soupçon. Voici quelques-unes des expériences :

D. — Qui êtes-vous ?
R. — Laton.
D. — Quel est votre premier nom ?
R. — Bart.
D. — Quelle est votre profession ?
R. — Professeur.
D. — Etes-vous homme ou femme ?
R. — Femme.

Cette réponse est inexplicable ; car dans la suite, le sus-dit Laton a toujours manifesté le caractère d'un homme.

D. — Etes-vous vivant ou mort ?
R. — Mort.
D. — Où avez-vous vécu ?
R. — Illinois.

D. — Dans quelle ville ?
R. — Chicago.
D. — Quand êtes-vous mort ?
R. — 1883.

Jusqu'alors rien d'extraordinaire, ni qui permette de savoir si oui ou nom c'est un esprit ou l'imagination du sujet qui fait les réponses. Mais on va appliquer de suite un critérium en cherchant si la suggestion joue un rôle dans le phénomène. Si l'écriture reflète cette suggestion, c'est que l'on ne sera pas en présence d'une individualité indépendante, mais simplement en face d'un cas d'automatisme. Voici cette séance :

D. — Voyons, votre nom n'est pas du tout Bart Laton. Votre nom est Franck Sabine et vous avez vécu à Saint-Louis, et vous êtes mort le 16 novembre 1843. Répondez, qui êtes-vous ?
R. — Franck Sabine.
D. — Où êtes-vous mort ?
R. — A Saint-Louis.
D. — Quand êtes-vous mort ?
R. — Le 14 septembre 1847.
D. — Quelle était votre profession à Saint-Louis.
R. — Banquier.
D. — Combien de mille dollars valiez-vous ?
R. — 750000.

L'empire de la suggestion est manifeste pour le nom et la ville. La profession a changé ainsi que la date de la mort qui est due à la fantaisie de l'imagination. Une semaine après, Laton reparut :

D. — Qui écrit ?
R. — Bart. Laton.
D. — Où avez-vous vécu ?
R. — Chicago.
D. — Quand êtes-vous né ?
R. — 1845.
D. — Quel âge avez-vous ?
R. — Cinquante ans. (Rapprocher ceci de l'affirmation qu'il était né en 1845 et mort en 1883, ce qui ne ferait que 38 ans et non cinquante. (Incohérence manifeste).
D. — Où êtes-vous maintenant?
R. — Ici.
D. — Mais je ne vous vois pas ?
R. — Esprit.
D. — Bien. Mais où êtes-vous comme esprit ?
R. — Dans moi, dans l'écrivain.
D. — Multipliez 23 par 22.
R. — 3546. (incohérence).
D. — C'est faux. Comment expliquez-vous votre réponse ?
R. — Deviné.

D. — Maintenant, l'autre jour, vous avez répondu que vous étiez quelqu'un d'autre. Qui êtes-vous ?

R. — Stéphen Langdon. (variation, peut-être association par consonnance entre Langdon et Laton).

D. — De quel pays ?

R. — Saint-Louis. (Le rappel de la suggestion ramène le nom du pays suggéré une semaine auparavant).

D. — Quand êtes-vous mort ?

R. — 1846. (La date de la mort varie encore une fois).

Toutes les réponses contradictoires fournies par le soi-disant Laton montrent avec évidence son origine subconsciente, qui n'est autre que l'esprit de Henri W. lui-même en état de distraction. Pour peu que l'on excite le prétendu Laton, on trouve immédiatement ce fond de grossièreté et de mensonge ingénu que nous avons déjà plusieurs fois signalé et que l'on attribuait jadis aux mauvais esprits. En voici un exemple :

D. — Quelle était l'occupation de M. Laton à Chicago ?

R. — Charpentier.

D. — Il y a deux ans, vous m'avez dit qu'il était professeur.

R. — Eh bien ! il-moi j'avais l'habitude d'enseigner.

D. — Dansez-vous ?

R. — Nous ne dansons plus quand nous avons quitté la terre.

D. — Pourquoi ?

R. — Vous ne pouvez pas comprendre. Nous ne sommes plus que partiellement matériels.

D. — Quand vous êtes à écrire, comme maintenant, que fait la partie de vous-même qui n'est pas matérielle ?

R. — Elle est quelque part ou nulle part.

D. — Montez-vous à bicyclette ?

R. — Seulement par l'intermédiaire de Henry W.

D. — Il y a deux ans, vous écriviez votre nom : Laton. Comment rendez-vous compte de ce changement d'orthographe ?

R. — Trop de Latons : c'est mieux comme le dernier.

D. — Vous êtes un effronté simulateur. Qu'avez-vous à répondre à cela ?

R. — Taisez-vous, pauvre vieil idiot. Croyez-vous que je suis obligé de répondre exactement à toutes vos damnées questions ? Je puis mentir toutes les fois que cela peut me plaire.

Cet automatisme rudimentaire n'a pas eu le temps de s'organiser solidement, de constituer une personnalité cohérente, parce que les exercices ont été peu nombreux, et séparés d'ailleurs par un intervalle de deux années. Nous n'en aurions pas parlé si parmi les divagations de l'écriture, il ne s'était trouvé çà et là,

quelques renseignements exacts sur des fait ignorés par Henry W. Par exemple :

D. — Qui écrit ?

R. — Bart Laton.

D. — Qui était major à Chicago quand vous êtes mort ?

R. — Harrison. (Exact).

D. — Combien avez-vous vécu à Chicago ?

R. — Vingt ans.

D. — Vous devez bien connaître la ville ?

R. — Oui.

D. — Commencez par Michigan Avenue et nommez les rues dans l'Ouest.

R. — Michigan, Wasbash, State, Clarke (hésitation)... J'ai oublié. Henry W. interrogé connaissait seulement trois de ces noms.

Dans une autre circonstance, le professeur Patrick demande au sieur Laton s'il serait capable de lui donner une communication d'un de ses amis décédés. L'écriture trace le nom de George White, oncle de M. Patrick, mort pendant la guerre de Sécession. Henry W. ignorait ce nom, quoiqu'il ait eu l'occasion de voir écrit en entier le nom du professeur qui est : George-Thomas-White-Patrick. Interrogé sur la personnalité de George White, Laton fit une foule d'erreurs sur son genre de mort, la date de sa mort, etc.

En somme, au milieu du fatras des réponses insignifiantes, on distingue les rudiments d'une faculté clairvoyante qui permet à l'écriture de raconter des faits que Henry W. n'a pu connaître normalement. Après avoir signalé la pauvreté intellectuelle des messages, M. Binet dit :

Mais ce pauvre esprit paraît avoir de temps en temps de belles et brillantes facultés intuitives ; *il semble connaître des choses que Henry W. ignore et n'a pu apprendre.* Patrick a étudié de près ce côté de la question, il a fait des enquêtes pour vérifier avec le plus grand soin les affirmations de Laton. Le plus souvent, ces affirmations se sont trouvées erronées ; mais parfois il y a eu quelque chose qui semble dépasser les moyens ordinaires de connaissance. Patrick ne cherche point à expliquer cette faculté d'intuition, *mais il pense qu'on ne peut la nier complètement,* car on la retrouve *dans beaucoup d'observations analogues* et elle est comme un trait de caractère du personnage qui se manifeste par l'écriture automatique. L'opinion de Patrick paraît être que cette faculté d'intuition est une faculté naturelle, perdue par l'homme civilisé, comme cette acuité des sens que l'on observe encore, paraît-il, chez les sauvages.

Nous voici donc en présence d'une nouvelle modalité intellectuelle que M. Binet appelle une faculté intuitive, c'est-à-dire celle

qui permet d'acquérir des connaissances sans l'intermédiaire des sens. Il y a longtemps que les magnétiseurs et les spirites ont signalé ce pouvoir de l'âme et démontré son existence sous le nom de clairvoyance. Mais, comme tant d'autres de leurs affirmations, celle-ci a été rejetée dédaigneusement par les savants, qui ne pouvaient pas admettre une faculté en si flagrante opposition avec leurs hypothèses matérialistes. Ils ont eu cependant l'occasion fréquente d'observer des faits de vision sans le secours des yeux, de transmission de pensée, ou de télépathie dans leurs recherches sur l'hypnose, mais systématiquement, ils repoussaient l'évidence, pour ne pas porter atteinte aux dogmes sacro-saints dont ils sont les pontifes. Ecoutez Charcot avouer sans vergogne sa partialité :

L'hypnotisme est un monde où, à côté des faits palpables, matériels, grossiers, cotoyant toujours la physiologie, on trouve des faits absolument extraordinaires, inexplicables jusqu'à présent, qui ne répondent à aucune loi physiologique et complètement étranges et surprenants, j'ai étudié les premiers et *laissé de côté les seconds* (1).

Le Dr Gibier, de son côté, signale cette obstruction anti-scientifique en ces termes : (2)

Il est certain que d ns les expériences de catalepsie, de suggestion que pratiquent les médecins, et également, il faut bien le dire, hélas! les empiriques, un élément étranger semble quelquefois s'introduire sur la scène, mais jusqu'ici, quand cet inconnu se présentait, *on interrompait l'expérience*, parce que, dans ce cas, selon le mot du professeur Lassegue. « On ne sait pas où l'on va ! » Aujourd'hui, sans que l'on sache bien où l'on va, est-ce que l'on n'a pas le droit d'être un peu plus hardis, et tout en restant dans les limites d'une sage prudence, ne peut-on pas enregistrer les observations qui se présentent pour les classer et les rassembler dans un catalogue en temps propice ?

Voilà dix ans que ces lignes ont été écrites et il semble que le désir de l'éminent bactériologiste a été complètement réalisé.

La Société anglaise de Recherches Psychiques.

Ce n'est malheureusement pas en France qu'il faut chercher des exemples d'indépendance intellectuelle. Notre monde officiel est routinier et ressent une véritable horreur pour toutes

---

(1) Cité par Falcomer dans son : *Introduction au spiritualisme moderne*. Note 3.
(2) Gibier. *Analyse des choses*.

les nouveautés ; aussi est-ce en Angleterre que fut constituée la première société qui prit pour but d'étudier sérieusement les faits psychologiques anormaux, afin de vérifier la réalité des manifestations diverses connues sous les noms de : clairvoyance,de transmission de pensée, d'action intellectuelle à distance, de manifestations spirites, etc.

Fondée à Londres et à Cambridge en 1882, elle conquit rapidement une haute et légitime influence, grâce à la précision minutieuse de ses enquêtes et à l'impartialité de ses investigateurs. Elle comprend un très grand nombre de membres et d'associés appartenant aux classes les plus distinguées de la nation, soit par la fortune, soit par l'intelligence. La liste de ses adhérents comprend 36 pages des *Proceedings*, qui sont l'organe de cette société.

Le président était, en 1900, l'illustre William Crookes. Elle compte parmi ses vice-présidents : le professeur Barett, de la Société Royale ; le marquis de Bute, le professeur William James, de l'Université d'Harvard ; lord Raleigh ; l'évêque de Ripon, etc. Dans son conseil d'administration figurent : Richard Hodgson, le professeur Olivier Lodge, membre de la Société Royale, H. Myers, Podmore,etc. Parmi ses membres honoraires Aksakof et Alfred Russel Wallace, et elle a en France pour membres correspondants les docteurs : Beaunis,Bernheim, Dariex, Ferré, P. Janet, Liébault, Sabatier, etc.

Ses travaux,qui se publient mensuellement, forment à présent une collection de faits d'une grande importance, car elle renferme la plus riche moisson de phénomènes authentiques que l'on puisse consulter sur les facultés sub-conscientes et transcendantales de l'être humain. Sa haute valeur résulte de la méthode strictement scientifique avec laquelle les faits sont étudiés. C'est à ce trésor que nous puiserons, le plus souvent, afin de nous affranchir des critiques qui pourraient nous être faites sur la validité des observations que nous citerons dans notre discussion sur la clairvoyance.

Depuis vingt ans, l'impression produite par les travaux de cette Société a été telle, que les psychologues du monde entier s'occupent aujourd'hui des recherches psychiques. Si tous ne sont pas encore convaincus, un certain nombre,du moins, admet la transmission de la pensée et la faculté de voir sans le secours des yeux et veut même se servir de ces connaissances nouvelles pour expliquer la révélation, par l'écriture, de faits inconnus du médium.

Examinons cette question fort importante pour les spirites. afin de savoir quelle part nous devons faire à cette faculté dont l'existence n'est plus guère contestable aujourd'hui.

Les hypothèses des incrédules.

« Nous avons nié jusqu'alors, disent les adversaires du Spiritisme, la réalité de ces manifestations extra-corporelles de l'être humain qui lui permettent de voir à une grande distance — malgré les obstacles interposés — les événements qui s'y accomplissent, de même que nous ne croyions pas possible la transmission de la pensée par d'autres procédés que le geste, la parole ou l'écriture ; mais puisque des faits très nombreux, très bien observés, ne permettent plus le doute, nous admettons l'existence de ces pouvoirs nouveaux et, logiquement, nous nous en servons pour expliquer — sans faire intervertir les Esprits — pourquoi et comment les communications, dites spirites, contiennent parfois des renseignements ou des connaissances que l'écrivain n'a pu acquérir par les sens ». Il est évident que cette manière de raisonner serait inattaquable si elle résolvait toutes les difficultés en face desquelles nous place l'examen des communications. Mais il en est un certain nombre que ni la clairvoyance, ni la transmission de pensée n'expliquent, de sorte que le raisonnement précèdent ne peut s'appliquer qu'à quelques-unes des productions de l'automatisme. Les critiques n'ont pas su ou pas voulu faire cette distinction, de sorte que passant d'une extrémité à l'autre, ils ont donné à ces facultés animiques une importance et une extension qu'elles n'ont pas en réalité. Voici deux exemples de cette manière de discuter (1) :

La transmission de la pensée d'un mort n'explique pas nécessairement la survivance des morts. Une pensée peut avoir été transmise au médium avant la mort de l'agent et sa production au jour n'avoir lieu qu'après cette mort. Le cas peut se compliquer si un médium lit dans la pensée d'un vivant A, une pensée qui y a jadis été imprimée, par une personne actuellement morte et que cette pensée est restée dans la région complètement inconsciente de l'esprit de A.

Voilà pourquoi la discussion entre les immortalistes et leurs adversaires n'aura pas de fin, car ceux-ci pourront toujours répondre à ceux-là par ce dilemme : Ou la révélation que vous nous donnez comme une preuve de l'immortalité de l'âme est vérifiable, ou elle ne l'est pas. Si elle ne l'est pas, elle n'apprend rien de certain. Si elle l'est, elle l'est

---

(1) Marcel Mangin. *Sur l'Automatisme* in *Ann. Psych.* 1896, p. 304.

par des documents que l'esprit du médium peut connaître directement par transmission mentale venant de quelque vivant ayant connu le mort.

Ainsi formulée, la conclusion de l'auteur est beaucoup trop absolue ; d'abord parce qu'il existe des preuves physiques indéniables de la survivance, telles que les matérialisations, les photographies et les moulages des Esprits (1) ; en second lieu, parce que le médium, fût-il clairvoyant, *ne peut pas lire* dans tous les cerveaux, et principalement dans celui des personnes qu'il ne connaît pas et où, cependant, il devrait, dans beaucoup de cas, puiser les renseignements qui se rapportent au mort qui est censé se manifester.

Cette exagération dans l'hypothèse, cette tentative d'enlever au spiritisme ce qui fait sa force, c'est-à-dire la preuve que l'esprit d'un mort peut se communiquer, semble devenir le mot d'ordre des sceptiques. Ils espèrent parsemer de chausse-trappes les expériences spirites, et susciter dans les âmes sincères de si sérieuses suspicions que celles-ci, rebutées par la difficulté de ces études, les abandonneront par lassitude ou découragement. Voici la note pessimiste que fait entendre M. le professeur Flournoy, un des plus distingués parmi les adeptes de l'école en question : (2)

Je crains pour les médiums et les spirites pratiquants que lorsque leur hypothèse aura été scientifiquement démontrée, le résultat n'en soit fort différent de ce que beaucoup l'imaginent. Il pourrait bien arriver que le culte du guéridon, l'écriture mécanique, les séances et tous les autres exercices médianimiques ne reçussent précisément leur coup de mort de la reconnaissance officielle des esprits par la science. Supposons, en effet, que les recherches comtemporaines aient enfin prouvé clair comme le jour qu'il y a des messages venant réellement des désincarnés : il ressort déjà de ces mêmes recherches, avec non moins d'évidence, que dans les cas les plus favorables les messages véritables sont terriblement difficiles à démêler de ce qui n'est pas authentique. Ils se présentent noyés dans une si formidable mixture de confusions, d'erreurs, d'apparences illusoires de toutes sortes, que vraiment — à moins d'avoir le temps et la patience du Dr Hodgson, et un médium aussi remarquable que Mme Piper (ce qui est exceptionnel), — c'est une folle prétention que de vouloir, dans un cas

---

(1) Voir nos ouvrages : *Le phénomène spirite* et *l'Ame est immortelle*, où sont relatés les principaux phénomènes qui établissent la certitude de la survie.

(2) Flournoy. *Des Indes à la planète Mars*. p. 395.

donné, assigner ce qui proviendrait véritablement des désincarnés, et le discerner avec certitude au milieu de ce qui doit être au contraire attribué aux souvenirs latents du médium, à son imagination subconsciente, aux suggestions involontaires et insoupçonnées des assistants, à l'influence télépathique des vivants plus ou moins éloignés,etc. Quand les gens auront compris que ce triage est presque toujours au dessus de notre pouvoir,ils se dégoûteront peut-être d'expériences où ils ont quatre-vingt-dix-neuf chances contre une d'être dupes d'eux-mêmes ou d'autrui, et où, chose encore plus vexante, même s'ils avaient le bonheur de tomber sur la centième chance, ils n'auraient aucun moyen de le savoir !

M. Flournoy ne se pique pas de logique, puisqu'il consacre un gros volume de 400 pages à l'étude des phénomènes d'apparence spiritique présentés par Mlle Smith, preuve que ce sujet l'intéresse. D'ailleurs, il est original de constater comment il se réfute lui-même, deux pages plus haut, en ces termes : (1)

Ce n'est pas une question banale que de se demander si les individualités humaines ou animales continuent à intervenir d'une façon effective dans les phénomènes physiques, physiologiques ou psychologiques de cet univers, après la perte de leur organisme corporel et visible. S'il y a des faits qui l'établissent d'une manière péremptoire, que de problèmes en jaillissent et quel champ inattendu d'investigation cela n'ouvre-t-il pas à nos sciences expérimentales ! Et si l'hypothèse est fausse, quoi de plus captivant que l'étude des singuliers phénomènes qui ont pu lui donner naissance,la recherche des causes véritables dont l'enchevêtrement parvient à simuler avec plus ou moins de perfection le retour des défunts dans notre monde observable ! On comprend donc que, même dépouillée de tous les accessoires émotionnels dont elle s'enveloppe si facilement dans le cœur et l'imagination des hommes, la question de l'immortalité empirique et des interventions spirites, apparentes ou réelles, conserve son importance scientifique et mérite d'être discutée avec la calme sérénité, l'indépendance, la rigueur d'analyse, qui sont le propre de la méthode expérimentale.

Essayons donc de conserver cette « calme sérénité » dont l'auteur genevois s'est parfois écartée, afin d'étudier froidement dans quelles circonstances nous devons faire intervenir la clairvoyance pour l'explication des phénomènes, ajournant la transmission de la pensée au chapitre suivant que nécessite l'importance de cette question.

---

(1) Flournoy. *Des Indes à la planète Mars*. p. 393.

La clairvoyance à l'état de veille

On appelle clairvoyance, double vue ou lucidité, la faculté d'acquérir des connaissances sans ressentir l'influence de la pensée des personnes présentes et sans se servir des organes des sens. On peut constater l'exercice de ce pouvoir à l'état de veille, dans le sommeil ordinaire et pendant le somnambulisme naturel ou provoqué. Examinons chacun de ces cas et voyons quels rapports peuvent exister entre l'automatisme et la clairvoyance.

L'antiquité tout entière a cru que certains personnages célèbres possédaient ce don. Apollonius de Tyane, si l'on en croit Philostrate, décrivait d'Ephèse, au moment même où il eut lieu, l'assassinat de Domitien par l'affranchi Stéphanus (1). La critique moderne a classé ce fait, comme bien d'autres, parmi les légendes,dans son impuissance à le comprendre ; mais puisque de nos jours on observe des phénomènes semblables, il y a lieu de croire que les récits anciens n'étaient pas tous des fictions et qu'ils démontrent l'universalité de cette faculté. L'histoire de Swedenborg offre un remarquable exemple de double vue, que nous allons rapporter, parce qu'il a été contrôlé par Kant. Voici dans quels termes le grand philosophe Allemand rend compte de son enquête : (2)

Pour vous donner, ma gracieuse demoiselle, quelques moyens d'appréciation (quant aux facultés de Svedenborg) dont tout le public encore vivant est témoin, et que la personne qui me les transmet *a pu vérifier en lieu et place*, veuillez me permettre de vous apprendre le fait suivant :

Le fait qui suit me paraît avoir la plus grande force démonstrative et devoir couper court à toute espèce de doute. C'était en l'an 1754 que M. de Svedenborg, vers la fin du mois de septembre, un samedi, vers quatre heures du soir, revenant d'Angleterre, prit terre à Gothenbourg.M. Villiam Castet l'invita en sa maison avec une société de quinze personnes. Le soir, à six heures, M. de Swedenborg qui était sorti, rentra au salon, pâle et consterné, et dit qu'à l'instant même il avait éclaté un incendie à Stockholm,au Südermalm, et que le feu s'étendait avec violence vers sa maison.

---

(1) Chassaing. *Apollonius de Tyane, sa vie, ses voyages, ses prodiges*,par Philostrate.

(2) *Œuvres complètes de Kant.* Tome III, p. 88 et sa lettre à Mademoiselle Charlotte de Knoblock. Consulter également l'ouvrage de Matter: *Svedenborg, sa vie, ses écrits, sa doctrine.*

Il était fort inquiet (rappelons que la maison de Swedenborg était disposée d'une façon spéciale, pour faciliter ses communications avec les Esprits),et il sortit plusieurs fois. Il dit que déjà la maison d'un de ses amis qu'il nommait, était réduite en cendres, et que la sienne propre était en danger. A huit heures, après une nouvelle sortie, il dit avec joie : « Grâce à Dieu, l'incendie s'est éteint à la troisième porte qui précède la mienne. »

Cette nouvelle émut fort la société, ainsi que toute la ville.Dans la soirée même on en informa le gouverneur. Le dimanche, au matin, Swedenborg fut appelé auprès de ce fonctionnaire qui l'interrogea à ce sujet. Swedenborg décrivit exactement l'incendie, ses commencements, sa fin et sa durée. Le même jour, la nouvelle s'en répandit dans toute la ville, qui s'en émut d'autant plus que le gouverneur y avait porté son attention, et que beaucoup de personnes étaient en souci de leurs biens ou de leurs amis. Le lundi au soir, il arriva à Gothembourg une estafette que le commerce de Stockholm avait dépêchée pendant l'incendie. Dans ces lettres l'*incendie était décrit exactement de la manière qui vient d'être dite*. Le mardi, au matin, arriva auprès du gouverneur un courrier royal avec le rapport sur l'incendie, sur la perte qu'il avait causée et sur les maisons qu'il avait atteintes, sans qu'il y eût la moindre différence entre ces indications et celles que Swedenborg avait données. En effet, l'incendie avait été éteint à huit heures.

Que peut-on alléguer contre l'authenticité de cet événement? L'ami qui m'écrit a examiné tout cela,non seulement à Stockholm, mais, il y a environ deux mois, à Gothembourg même ; il y connaît bien les maisons les plus considérables, et il a pu se renseigner complètement auprès de toute une ville dans laquelle vivent encore la plupart des témoins oculaires, vu le peu de temps écoulé depuis 1756. (1759).

Nous possédons aujourd'hui un nombre assez considérable de récits contemporains, minutieusement contrôlés, pour nous obliger à croire que la double vue est une réalité. Dassier (1) ; les *Proceedings* de la Société des Recherches psychiques ; *Les Annales des sciences psychiques* (2), et le récent ouvrage de Flammarion (3), en contiennent une quantité dont la vérification a été bien faite, de sorte que l'existence de cette faculté de

---

(1) Dassier. *L'Humanité posthume*, p. 160 et suiv.

(2) *Les Annales des Sciences psychiques*. Année 1891, p. 157 ; année 1893, p. 198; année 1895, p. 248 ; année 1896, p. 205, etc.

(3) Flammarion. *L'Inconnu et les Problèmes psychiques*, p. 452 et suiv.

voir sans le secours des yeux est établie maintenant avec certitude. Dans quelle mesure ce pouvoir sert-il à expliquer la révélation de faits que l'automatiste n'a pu connaître normalement ?

Une vision comme celle de Swedenborg est consciente ; il se rappelle tous les détails de la scène qui vient de se dérouler, mais un automatiste est le premier à être surpris du fait inconnu que son écriture lui révèle ; comment donc peut-il ignorer que c'est lui-même qui a été clairvoyant ? De la même façon qu'il ne sait pas ce que sa main trace sur le papier. Rappelons encore qu'il est, le plus souvent, dans cette phrase d'hémi-somnambulisme qui est la cause de l'oubli de toutes les pensées qui s'extériorisent graphiquement, de sorte que les perceptions de la clairvoyance lui deviennent aussi étrangères que ses idées propres. Il ne faut donc pas se hâter d'affirmer que la révélation d'un fait inconnu de l'écrivain est une preuve absolue de l'intervention des esprits. Prenons comme exemple une expérience de Crookes, il dit : (1)

Une dame écrivait automatiquement au moyen de la planchette. J'essayais de découvrir le moyen de prouver que ce qu'elle écrivait n'était pas dû à l'action inconsciente du cerveau. La planchette, comme elle le fait toujours, affirmait que quoiqu'elle fût mise en mouvement par la main et le bras de cette dame, l'*intelligence* qui la dirigeait était celle d'un être invisible, qui jouait du cerveau de la dame comme d'un instrument de musique, et faisait ainsi mouvoir ses muscles.

Je dis alors à cette intelligence : « Voyez-vous ce qu'il y a dans cette chambre ? — Oui, écrivit la planchette. — Voyez-vous ce journal et pouvez-vous le lire ? ajoutai-je en mettant mon doigt sur un numéro du *Times* qui était sur une table derrière moi, mais sans le regarder. — Oui, répondit la planchette. — Bien, dis je, si vous pouvez le voir, écrivez maintenant le mot qui est couvert par mon doigt et je vous croirai. » La planchette commença à se mouvoir lentement et avec beaucoup de difficulté, elle écrivit le mot *honneur*. Je me détournai et je vis que le mot honneur était couvert par mon doigt. Lorsque je fis cette expérience, j'avais évité à dessein de regarder le journal, et il était impossible à la dame, l'eût-elle essayé, de voir un seul des mots imprimés, car elle était assise à une table, le journal était sur une autre table derrière moi, et mon corps lui en cachait la vue.

Sommes-nous, dans ce cas, en présence d'un Esprit désincarné qui a vu le mot caché par le grand chimiste ? C'est très possible,

---

(1) Crookes. *Recherches sur le spiritualisme*, p. 162.

mais nous n'en avons pas la certitude, puisque nous pouvons attribuer le fait à une faculté de clairvoyance du médium et que nous devons donner la préférence aux facteurs humains avant de faire intervenir l'au-delà. Ce qui rend cette expérience peu décisive, c'est que nous connaissons maintenant un grand nombre d'exemples où la clairvoyance s'exerce sans que le sujet sache par quel procédé il met en œuvre cette faculté. C'est ainsi que souvent une personne devine des cartes sans les retourner, et les résultats exacts dépassent de beaucoup ceux que le calcul des probabilités permet de prévoir. Voici un exposé de M[me] Sidgwick (1) qui nous paraît concluant à cet égard :

Ces expériences consistent simplement à deviner des cartes extraites d'un paquet, sans qu'elles aient été vues par personne. Mon amie a fait environ 2585 expériences de ce genre et, dans 187 cas, elle a deviné les cartes exactement, *à la fois selon leur nom et leur nombre de points*. Pourtant, dans 75 de ces cas, il a fallu faire deux essais (comme, par exemple, pour savoir si c'était le trois de cœur ou le trois de pique). En comptant ces cas comme demi-succès, nous arrivons à un total de 149.5, succès, trois fois plus grand que le nombre que le calcul des probabilités attribue au hasard.

Toutes les expériences mentionnées plus haut ont été faites alors qu'elle était entièrement seule. Elle est si habituée à être seule que toute compagnie la trouble *dans tous les genres de travaux qui exigent de la concentration mentale*. C'est pourquoi il n'est pas surprenant que les expériences que nous avons faites ensemble, dans des conditions de grande agitation ou d'excitation relativement ordinaire, n'aient pas réussi.

On connaît la grande autorité de M[me] Sidgwick en ces matières et le scrupule qu'elle apporte à ne citer que des faits incontestables, nous pouvons donc admettre que la clairvoyance est ici en jeu, car jamais le hasard ne donne un nombre de réussites trois fois plus grand que le nombre probable. Signalons les ressemblances qui existent entre l'état de cette dame pendant l'expérience et celui des automatistes.

En premier lieu, elle ne voit pas la carte, elle la devine, par une sorte d'intuition, et ne peut s'assurer qu'elle a deviné juste qu'en retournant la carte. Elle a donc perdu le souvenir du procédé par lequel elle a acquis cette connaissance ; secondement, il faut au sujet un état de concentration mentale assez intense, puisque la moindre excitation suffit à le troubler. Nous pensons

(1) M. Sidgwick. *Expériences semblant démontrer la clairvoyance. Ann. Psych.* 1891. p. 157.

que ce recueillement amène un état hypnoïde léger, lequel facilite beaucoup la perception extra-sensorielle de cette dame.

Il semble que ce soit là une condition nécessaire à l'exercice de cette clairvoyance, car un autre expérimentateur, M. Jean Ch. Roux, qui a obtenu des succès nombreux dans la div·nation de la figure des cartes, de leur valeur, les yeux bandés et sans les toucher, dit aussi : (1)

Tel est le résumé de mes modestes expériences. Leur grand tort, je l'avoue, c'est d'avoir été faites dans la solitude ; mais devant un assistant, je m'énerve, je pense qu'il va se moquer de moi et je me trompe. Je ne suis arrivé à aucun résultat positif ; mais j'ai pu déterminer, me semble-t-il, que la vue et le toucher ne sont pour rien dans les phénomènes de lucidité.

Nous savons que l'écriture automatique exige aussi le silence et le recueillement ; nous ne serons donc pas tentés d'attribuer aux esprits la révélation de la valeur d'une carte, lorsque cela aura lieu par l'écriture automatique, comme dans le cas suivant : (2)

Expériences de M. Wilkins.

Dans les expériences de télépathie, deux cerveaux humains sont placés aux deux extrémités de la communication télépathique ; on constate qu'il se produit une transmission de certains mouvements émanant de l'un de ces cerveaux jusqu'à l'autre. Il est tout naturel de se demander ce qui se passerait si, à l'un des pôles, un objet inanimé était mis à la place de l'un des cerveaux humains. Il semble évident que les vibrations parties de l'autre cerveau ne pourraient influencer l'objet inanimé ; mais on peut se demander si ce dernier ne reproduirait pas, par l'intermédiaire du processus télépathique, une réaction quelconque sur le cerveau mis en relation avec lui.

Pour s'en assurer, il suffisait de donner au processus télépathique une direction volontaire vers quelque objet inaccessible aux organes des sens, et de rendre perceptible le résultat obtenu.

Pour faire l'expérience, je tirai au hasard une carte d'un jeu, en tenant constamment le revers en haut et je la posai sur une table : de cette maniere personne ne pouvait connaître la carte et gâter l'expérience par une suggestion mentale involontaire. Je proposai ensuite à une personne présente, Mme Zogwinoff, femme d'un colonel habitant Tachkent et ayant non pas une grande

(1) Roux. *Quelques expériences de lucidité. Ann. Psych.* 1893, p. 200.
(2) Wilkins. *La Vision télépathique. Ann Psych.* 1892, p. 184.

habitude, mais une certaine pratique de l'écriture automatique, de deviner la carte à l'aide de ce procédé. Cette proposition fut accueillie par l'hilarité générale de tous les assistants, et moi-même je n'étais pas éloigné de la considérer, *à priori*, comme absurde. Néanmoins le succès fut complet et la carte fut désignée exactement.

Depuis lors, j'ai répété cette même expérience un très grand nombre de fois, en faisant varier les dispositions, par exemple en enfermant la carte dans une enveloppe, en substituant à la carte un mot écrit (1) ou un tracé de figure géométrique : la réussite a été plus ou moins complète. J'ai constaté notamment, comme paraissent l'avoir fait tous ceux qui ont effectué des recherches sur les phénomènes de ce genre, qu'il y a des *jours favorables* pour les expériences et que, par contre, il y en a de *mauvais*. Les expériences faites dans des journées appartenant à cette dernière catégorie, dont le caractère déterminant est encore inconnu, ne donnent que des résultats incomplets ou négatifs.

Les expériences que je viens d'indiquer ont réussi avec deux personnes qui ne se connaissaient pas l'une l'autre. L'une était, comme je l'ai dit, Mme Zogwinoff et l'autre Mlle Catherine Homoutoff, fille d'un juge, toutes deux résidant encore à Tachkent. Je n'ai dit à aucune de ces deux personnes comment procédait l'autre, cependant le mode ou procédé de divination a été identique chez toutes deux. Cette similitude dans des actions inconscientes doit avoir assurément une raison d'être, et il y a lieu de la remarquer.

Pour produire l'écriture automatique, Mme Zogwinoff tenait tout simplement le crayon dans sa main, tandis que Mlle Homoutoff préférait employer le procédé de la *planchette*. Chez toutes deux la main quittait le papier sur lequel était appuyé le crayon prêt à écrire et se dirigeait assez lentement vers la carte ; le crayon en faisait le tour deux ou trois fois, après quoi la main revenait sur la feuille de papier. Ce phénomène se répétait ordinairement plusieurs fois pendant la durée de l'expérience. La carte n'était jamais nommée immédiatement et en une seule réponse. L'opération était assez longue, et c'est seulement à force d'insistance et après des questions répétées que le nom de la carte était indiqué peu à peu. Parfois la réponse était entrecoupée de mots inutiles et plus ou moins plaisants écrits par le crayon.

Voici un exemple d'une expérience de ce genre.

Question : Quelle est cette carte? *Réponse* : Une figure. — *Q.* Quelle figure ? — *R.* Un béret. — *Q.* Alors c'est un valet ? — *R.* Regarde toi-même et tu verras. — *Q.* De quelle couleur est-il?

---

(1) Je dois dire que j'ai eu peu de succès en opérant avec des mots écrits ; j'attribue ce fait à la faible aptitude des personnes que j'ai employées à ces expériences.

R. Rouge. — A une nouvelle demande ayant pour objet l'indication définitive de la carte, le crayon répondit en traçant un losange. En retournant la carte on constata que c'était effectivement le valet de carreau.

Les deux personnes nommées plus haut m'ont déclaré que, pendant toutes ces expériences, elles n'ont jamais perçu aucune sorte de pressentiment conscient ayant trait au problème posé : les réponses ont toujours été, pour elles-mêmes comme pour les assistants, de véritables surprises.

Tels sont les faits que la présente note a pour objet de signaler.

Les recherches du professeur Grégory.

La remarque faite par M. Wilkins, qu'il a obtenu peu de succès en opérant avec des mots écrits cachés sous une enveloppe, pourrait faire croire qu'il y a dans cette expérience une difficulté plus grande que pour la désignation d'une carte. Nous allons citer des faits rapportés par William Grégory, professeur à l'Université d'Edimbourg, qui montrent que cette lecture se produit assez fréquemment, même à l'état de veille, avec des sujets entraînés (1).

Il faut observer, dit-il, que le clairvoyant peut souvent percevoir des objets enveloppés dans du papier ou enfermés dans des boîtes ou autres réceptacles opaques. Ainsi, j'ai vu des objets décrits dans leur forme, leur couleur, leurs dimensions, leurs marques, etc. alors qu'ils étaient enfermés dans du papier, dans du coton, des boîtes en carton, en bois, en papier maché (*sic*) et en métal. J'ai eu en outre la connaissance de lettres, minutieusement décrites, l'adresse, les empreintes postales, le cachet et même le contenu déchiffrés, bien que les lettres fussent enfermées dans des enveloppes épaisses ou dans des boîtes. Aucun fait n'est mieux attesté que celui-ci. Le major Buckley, qui semblerait posséder à un degré peu ordinaire, le pouvoir de produire chez ses sujets cette forme particulière de la clairvoyance, a mis, je crois, 140 personnes, dont beaucoup sont très-instruites et d'un rang élevé, *et 89 de celles-ci, même pendant l'état de veille*, en état de lire, avec une exactitude presque invariable, bien qu'avec des erreurs accidentelles, des devises (*mottoes*) imprimées, enfermées dans des boîtes ou des coques de noix...

Voici quelques détails supplémentaires donnés dans une autre partie de l'ouvrage, qui ne manquent pas d'intérêt :

---

(1) Grégory. *Lettre à un curieux de bonne foi sur le magnétisme animal*. 1851. Cité par M. Boirac, Recteur de l'Académie de Grenoble, in *Ann. Psych.* 1893. p, 243.

Le major Buckley a ainsi produit la clairvoyance consciente (à l'état de veille) chez 89 personnes dont 44 ont été capables de lire des devises contenues dans des coques de noix, achetées par d'autres personnes en vue de ces expériences. La devise la plus longue ainsi lue contenait 98 mots. Beaucoup de sujets lisaient devise après devise *sans aucune faute*. De cette façon les devises contenues dans 4860 coques de noix, ont été lues, quelques-unes sans doute en état de sommeil magnétique, mais la plupart *par des personnes en état conscient* (état de veille) *dont plusieurs même n'avaient jamais été endormies*... Toute précaution avait été prise. Les noix enfermant les devises, par exemple, avaient été achetées chez 40 fabricants différents et cachetées avant d'être lues. On doit ajouter que des 44 personnes qui ont lu des devises à l'état de veille, 42 appartiennent à la plus haute classe de la société ; et les expériences ont été faites en présence de beaucoup d'autres personnes, les expériences me semblent admirablement conduites, et je ne vois aucune raison quelconque de douter de l'entière exactitude des faits.

Il nous paraît donc établi que l'indication d'un fait inconnu du médium, tel que la divination d'une carte, l'indication d'un mot caché par une enveloppe,celle d'une somme contenue dans la poche d'un assistant, peut toujours se comprendre en faisant appel à la clairvoyance, *tant que d'autres caractères du message n'indiquent pas l'intervention d'une intelligence étrangère*. Notons cependant que cette clairvoyance de l'automatiste ne s'exerce que pour des objets immédiatement à la portée de l'écrivain. Il semble que ce pouvoir soit rapidement limité, car lorsqu'on veut faire désigner un objet dans la salle voisine, toute indication exacte cesse. Nous aurons l'occasion d'utiliser cette remarque pour faire des distinctions entre l'automatisme et la médiumnité.

La lecture de la pensée.

Il est extrêmement intéressant pour nous de savoir si un être particulièrement doué est capable, non de *reçevoir* la pensée, mais d'en prendre connaissance par une *lecture directe* dans le cerveau d'un autre individu. Spécifions ici qu'il ne s'agit pas de ces lectures de pensées comme en ont faites Pickman, Cumberland, etc, lesquelles nécessitent un contact physique entre l'agent et le percipient,et qui peuvent s'expliquer par des agents physiques (mouvement de la main,respiration,gestes inconscients,etc), mais une véritable lecture dans la pensée de l'expérimentateur, opérée à distance, le percipient restant à l'état normal.

Les faits de cette nature sont si rares que nous ne les men-

tionnons que pour être complet. On ne connaît que le cas du Dr Quintard qui soit absolument authentique ; nous allons le citer, mais il est exceptionnel et nous nous rangeons complètement a l'avis des savants auteurs des *Phantasms* qui disent :

Le mot de « lecture de pensée » dont on s'est servi tout d'abord à plusieurs inconvénients. Tout d'abord on l'a appliqué à des faits qui peuvent se ramener à l'interprétation de mouvements inconscients. Puis, le mot de « lecture de pensée » a effrayé et choqué certaines gens ; supposer que l'esprit d'un homme soit ouvert comme un livre où chacun puisse lire, ce serait nier, semble-t-il, les conditions mêmes sur lesquelles reposent les relations sociales. En réalité, *aucun esprit n'est ouvert ainsi à l'esprit d'autrui*. Il faut que le sujet concentre sa pensée avec une grande intensité, ce qui est souvent très-pénible, pour qu'on puisse la déchiffrer. *Le sujet n'est point comme une page écrite qu'on peut lire à son gré.*

On voit par cette citation combien est exagérée, chimérique, la croyance qui attribue au médium la faculté de lire dans le cerveau du consultant pour lui donner les renseignements qu'il désire. L'expérience prouve que si l'opérateur ne veut pas projeter sa pensée sur le médium, celui-ci ne peut en prendre connaissance ; il est donc absurde d'imaginer qu'il pourrait puiser les documents qui se rapportent à un individu mort, dans le cerveau d'une personne quelconque qui a connu le défunt, quand il n'existe aucune relation entre le dit médium et cette personne.

Le Cas du Docteur Quintard.

Voici l'observation que M. le Dr Quintard a communiquée en 1894 à la société de médecine d'Angers :

Ludovic X est un enfant de moins de 7 ans, vif, gai, robuste et doué d'une excellente santé; il est absolument indemne de toute tare nerveuse. Les parents ne présentent non plus rien de suspect au point de vue neuro-pathologique. Ce sont des gens d'humeur tranquille qui ne savent rien des outrances de la vie.

A l'âge de 5 ans, cependant, cet enfant marche sur les traces du célèbre Inaudi. Sa mère ayant voulu, à cette époque, lui apprendre la table de multiplication, s'aperçut, non sans surprise, qu'il la récitait aussi bien qu'elle. Bientôt Bébé, se piquant au jeu, en arrivait à faire, de tête, des multiplications avec un multiplicateur formidable. Actuellement, on n'a qu'à lui lire un problème pris au hasard dans un recueil et il en donne aussitôt la solution. Celui-ci, par exemple : « Si on mettait dans ma poche 25 fr. 50, j'aurais trois fois ce que j'ai, moins 5. 40. Quelle est la somme que j'ai ? » A peine l'énoncé est-il achevé que bébé, sans même prendre le temps de réfléchir, répond, ce qui

est exact : 10. 30. On va ensuite chercher à la fin du livre, parmi les plus difficiles cet autre problème : « Le rayon de la terre est égal à 6366 kil ; trouver la distance de la terre au soleil, sachant qu'elle vaut 24000 rayons terrestres. Exprimer cette distance en lieues ? » Le bambin, de sa petite voix bredouillante, donne, également sans hésiter, cette solution qui est celle du recueil : 38.196.000 lieues !

Le père de l'enfant ayant d'autres préoccupations, n'avait, tout d'abord, apporté aux prouesses de son fils qu'une attention relative. A la fin, il s'en émut pourtant, et, comme il est quelque peu observateur, au moins par profession, il ne tarda pas à remarquer : 1° que l'enfant n'écoutait que peu, et quelquefois pas du tout la lecture du problème ; 2° la mère, dont la présence est une condition expresse de la réussite de l'expérience.devait toujours avoir, sous les yeux ou dans la pensée, la solution demandée. D'où il *déduisit* que son fils ne *calculait* pas, mais *devinait*, ou, pour mieux dire, pratiquait sur sa mère « la lecture de pensée » ; ce dont il résolut de s'assurer. En conséquence il pria Mme X d'ouvrir un dictionnaire et de demander à son fils quelle page elle avait sous les yeux, et le fils de répondre aussitôt : « C'est la page 456 », ce qui était exact. Dix fois il recommença et dix fois il obtint un résultat identique.

Voilà donc Bébé,de mathématicien devenu sorcier, — disons devin, pour ne pas l'offenser ! Mais sa remarquable faculté de double vue ne s'exerce pas seulement sur les nombres. Que Mme X...... marque de l'ongle un mot quelconque dans un livre, l'enfant questionné à ce sujet donne le mot souligné. Une phrase est écrite sur un carnet ; si longue soit-elle, il suffit qu'elle passe sous les yeux maternels pour que l'enfant, interrogé, même par un étranger, répète la phrase mot par mot sans avoir l'air de se douter qu'il accomplit un tour de force.Pas n'est besoin même que la phrase, le nombre ou le mot soient fixés sur le papier ; il suffit qu'ils soient bien précis dans l'esprit de la mère, pour que le fils en opère la lecture mentale.

Mais le triomphe de Bébé, ce sont les jeux de société. Il devine l'une après l'autre toutes les cartes d'un jeu. Il indique, sans hésiter, quel objet on a caché à son insu, dans ce tiroir. Si on lui demande ce que contient une bourse, il mentionnera jusqu'au millésime des pièces qui s'y trouvent. Où l'enfant est surtout drôle, c'est dans la traduction des langues étrangères. On croirait qu'il entend clairement l'anglais, l'espagnol, le grec. Dernièrement un ami de la maison lui demandait le sens de cette charade latine : *Lupus currebat sine pedibus suis*. Bébé s'en tire à la satisfaction générale.

Le Dr Quintard a fait examiner le jeune prodige par un de ses confrères le Dr Tesson,qui affirme avoir vérifié de point en point tout ce que le Dr Quintard a signalé dans son étude.

Remarquons qu'ici il n'y a pas de suggestion de la part de la mère. Elle ne désire pas communiquer sa pensée, et la transmission a lieu souvent *contre son gré*; c'est l'enfant qui exerce invo-

lontairement sa faculté de clairvoyance. En voici la preuve décisive :

Toute médaille, dit encore le Dr Quintard, a son revers. Quand Bébé fut en âge d'apprendre sérieusement à lire, sa maman, qui s'était dévouée à cette tâche, remarqua, non sans chagrin, que, sous sa direction, son fils ne faisait aucun progrès. Devinant tout, il n'exerçait ni son jugement ni sa mémoire. Il fallut mille soins ingénieux pour mener la barque à bon port. On conçoit donc que Mme X dut avoir peu de goût pour la suggestion vigile.

Il se rencontre rarement des cas où la lecture de pensée soit aussi nette, mais il faut noter un point très important, c'est que l'enfant ne lit pas *toutes* les pensées de sa mère. Il n'a connaissance que de celles qui le concernent directement, et seulement au moment où on appelle son attention. Il est nécessaire que la maman ait la conscience très claire de la phrase, du nombre, que l'enfant perçoit psychiquement. Il ne pourrait lire indistinctement dans l'esprit de la mère toutes les pensées qui y sont emmagasinées. Son pouvoir, déjà très-grand, est limité aux pensées actuelles nettement formulées.

C'est surtout le rapport intime entre la mère et l'enfant qui facilite cette clairvoyance, mais comme il n'existe généralement pas dans les expériences spirites et que l'on ne connaît que ce cas, nous n'insistons pas.

La clairvoyance pendant le sommeil ordinaire

La clairvoyance s'exerce très fréquemment pendant le sommeil normal : il est facile de le constater par l'abondance des récits qui sont relatés dans les ouvrages que nous avons cités. Lorsque le dormeur se souvient de sa vision, il peut ensuite en contrôler l'authenticité. C'est ainsi que Mlle Maria, le sujet du Dr Ermacora, « reconnait des lieux qu'elle voit pour la première fois, comme identiques à des lieux vus en rêve ». (1) Le cas que nous reproduisons de suite montre ce phénomène s'exerçant comme une faculté presque normale.

Vision de lieux inconnus.

Dans son livre sur l'*Inconnu*, M. Camille Flammarion classe

---

(1) Dr Ermacora. — *Cas de prémonition en somnambulisme. Ann. Psych.* 1894, p, 223.

les faits suivants parmi les rêves promonitoires, mais ils démontrent en même temps l'exercice d'une remarquable faculté de clairvoyance. Voici cette observation, prise parmi 45 autres exemples (1) :

Je me présente moi-même, Pierre-Jules Berthelay, né à Issoire, (Puy-de-Dôme) le 24 octobre 1825, ancien élève du lycée de Clermont, prêtre du diocèse de Clermont en 1850, ancien vicaire pendant huit ans à Saint-Eutrope (Clermont), trois fois inscrit au ministère de la guerre comme aumônier militaire.

1° Après treize ans de pénible ministère, j'étais très fatigué, d'autant plus que j'avais dû servir de contremaître surveillant au nom de la fabrique, pour la gracieuse église de Saint-Eutrope à Clermont ; pendant quatre ans, j'ai suivi les ouvriers depuis 10^{m} 50 dans l'eau des fondations, jusqu'à la croix de la flèche. C'est moi qui ai posé les trois dernières ardoises. Notre professeur, M. Vincent , pour me faire changer de travaux, me fit venir à Lyon, où je n'étais jamais allé. Un des premiers jours mon élève me dit, en sortant de déjeuner : « Monsieur l'abbé, voulez-vous nous accompagner à notre domaine de Saint-Just Doizieux ? » J'accepte, nous voilà en voiture. Après avoir passé Saint-Paul-en-Jorret je pousse une exclamation : « *Mais je connais le pays* ! » dis-je, et de fait, j'aurais pu m'y diriger sans guide. Au moins un an auparavant, *j'avais vu pendant mon sommeil* toutes ces petites terrasses en pierres jaunes.

2° Je suis rentré dans mon diocèse, mais on m'a envoyé remplir dans les montagnes de l'Ouest une mission très pénible, au-dessus de mes forces. Je suis resté sept mois très malade à Clermont. Enfin je puis me tenir sur mes jambes. On m'envoie remplacer l'aumônier de l'hôpital d'Ambert frappé par une congestion cérébrale. Le chemin de fer d'Ambert n'était par encore construit. J'étais dans le coupé de la voiture faisant le service de Clermont à Ambert. Après avoir dépassé Billom, je jette les yeux à droite et *je reconnais le petit castel avec son avenue d'ormeaux, comme si j'y avais vécu, je l'avais vu pendant mon sommeil,* au moins dix-huit mois auparavant.

3° Nous sommes à l'année terrible. Ma mère qui avait vu les alliés parader dans les Champs-Elysées à Paris, est veuve, elle me réclame comme son seul soutien ; on me donne une petite paroisse proche d'Issoire. La première fois que je suis allé voir un malade, je me suis trouvé dans des ruelles étroites, entre de hautes murailles noires, mais j'ai parfaitement trouvé le débouché. *J'avais pendant mon sommeil*, plusieurs mois auparavant, *parcouru ce dédale de ruelles sombres.*

4° Des événements indépendants de ma volonté m'ont amené à Riom, où je me prépare au grand voyage. Quelle n'est pas ma surprise de retrouver, comme une vielle connaissance, la chapelle que

---

(1) Flammarion. *L'Inconnu et les problèmes psychiques*. p. 519.

mon camarade l'abbé Faure avait bâtie pour les soldats, *que je n'avais jamais vue de mes yeux*, et dont j'ignorais même l'existence ! J'aurais pu faire le croquis que je vous adresse comme si j'avais servi de contremaître. Berthelay, prêtre.

Il eût été intéressant de savoir si ces visions étaient antérieures à toute appréhension du changement de résidence, car, souvent, l'inquiétude, le désir d'être renseigné sur notre avenir ou sur le sort d'un être aimé, suffisent pour développer la double vue pendant le sommeil. Dans le cas suivant, le bruit de la tempête, perçu pendant le sommeil, est sans doute l'origine de l'accès de clairvoyance qui a déterminé le sujet à se porter au secours de son mari (1).

Clairvoyance avertissant d'un danger.

Il y a quelques années, j'habitais une propriété située à quelques kilomètres de Papeete, chef-lieu de nos établissements français en Océanie. J'avais dû me rendre à une séance de nuit au Conseil général, et vers minuit, quittant la ville, seul dans ma petite charrette anglaise, je fus assailli par un orage épouvantable. Mes lanternes s'éteignirent. La route que je suivais, bordée par la mer, était absolument noire ; mon cheval prit peur et s'emballa. Tout d'un coup je ressentis un choc violent : ma voiture venait de se briser contre un arbre. Les deux roues étaient restées avec leur moyeu au lieu de l'accident et moi, projeté entre le cheval et le caisson à moitié broyé, j'étais entraîné par l'animal affolé dans une course au cours de laquelle j'aurais dû cent fois me tuer. Cependant, n'ayant pas perdu mon sang-froid, je parvins à calmer mon cheval et à descendre de l'épave sur laquelle je me trouvais. J'appelai au secours pour la forme, me trouvant en pays absolument désert.

Tout à coup, j'aperçois une lumière paraissant se diriger vers moi, et quelques instants après, ma femme arrive, ayant parcouru une distance d'environ 2 kilomètres pour venir directement sur le théâtre de l'accident.

Elle me raconta qu'étant endormie elle s'était éveillée subitement, *voyant très nettement* que j'étais en *danger de mort*, et, sans hésiter, elle avait allumé une lanterne, et sous la pluie torrentielle était accourue à mon secours. Il m'était arrivé bien souvent de revenir de la ville en pleine nuit, mais jamais ma femme n'avait éprouvé la moindre inquiétude à mon sujet. Cette nuit-là, *elle a vu réellement ce qui m'arrivait*, et n'a pu résister à l'impérieux besoin de se porter à ma rencontre. Quant à moi, je n'ai aucune souvenance d'avoir dirigé un ardent appel mental de son côté, et j'ai été, je l'avoue, complètement sidéré quand, à plus de cent mètres de moi, dans la nuit, j'ai entendu une voix me crier :

« Je sais que tu es blessé, mais me voilà ».

Jules Texier,
à Châtellerault.

---

(1) Flammarion. *Ouvrage cité*. p. 450.

L'ardent désir de revoir un être cher qui est au loin et dont on n'a pas de nouvelles, peut aussi amener chez les personnes prédisposées un accès de clairvoyance, pendant lequel le sujet acquiert des connaissances précises qui lui permettent de rejoindre l'absent. En voici un exemple démonstratif rapporté par M. Paulhan. (1)

Une mère qui retrouve son fils par clairvoyance.

Il y a quelques mois, me trouvant au *mas* (2) de C..., dans le département du Gard, j'entendis parler d'un rêve qui avait permis à Mme R..., domestique chargée de la direction de la ferme, de retrouver son fils, parti depuis longtemps. Je questionnai Mme R. Sur ma demande, elle voulut bien écrire un récit du fait qui m'intéressait ; je pus aussi, grâce à elle, me procurer quelques autres renseignements. Voici le récit de Mme R. :

« Etant obligée de quitter mon pays pour nourrir ma petite famille, nous sommes allés tenir une ferme.. Un jour, l'aîné de mes trois fils s'est manqué avec son père et il est parti, nous avons resté quelque temps sans savoir où il était ; je m'en inquiétais beaucoup... Un jour, ne pouvant plus tenir... j'ai eu recours à mon Dieu, sachant qu'il pouvait tout pour moi ; toujours le temps passe et jamais de nouvelles ; mais Dieu m'a donné cette pensée : Demandez et vous recevrez, déchargez-vous sur moi de tout ce qui peut vous inquiéter et j'aurai soin de vous. Et je dis : C'est vrai, Seigneur, je vais te demander mon fils. Et j'ai tombé à genoux et je criais : « Seigneur, souviens-toi de ta promesse, donne-moi mon fils, fais-moi revoir mon fils où il est et j'irai le prendre. » Je me suis couchée avec calme croyant que Dieu m'avait entendue ; je le bénis de ce que ça été vrai pour moi ; je rêve mon fils dans la ville de C..., je remarque la maison de mon rêve, disant : une autre fois tu la trouveras, et nous avons bien parlé en la quittant. Je me suis réveillée, je ne pouvais pas croire que ce fût un rêve, j'avais vu mon fils et il me semblait réel. Je racontai mon rêve à mon mari et je lui dis : « Je veux y aller et je suis convaincue que je le trouverai. » Mon mari me dit : « Tu es folle, tu veux aller à C... et peut-être qu'il est à V... Tu ne sais pas le chemin, tu te perdras, jamais tu n'as été dans cette ville, tu ne peux pas y aller. » Mais moi qui crois aux promesses de Dieu, je persiste et on se décide à me laisser partir et je vous promets que c'est par la foi que j'y allai ».

Ici Mme R. raconte qu'elle part pour C... Dans le train, elle ren-

(1) Paulhan. *Ann. Psych.* janvier 1892, p. 1.

(2) *Mas* est un mot très employé dans le midi de la France pour désigner un hameau.

contre une dame qui l'interroge et manifeste sa surprise. Elle arrive à C... « Me voici pleine de confiance pour mon Dieu, je commence de demander à la gare à tous les hommes de peine, personne ne le connaissait, je le demande à tout le monde que je trouve sur mon chemin et surtout à ceux que je vois comme lui.. (c'est-à-dire de la même condition sociale.) Je cherche toute la journée presque sans rien trouver. Le train allait passer et en souci je me suis recommandée à Dieu ; étant décidée de partir, je m'en allais à la gare, j'étais encore loin que je regarde d'un côté, de l'autre, croyant toujours de le voir en quelque part, et en regardant, *j'ai vu la maison où j'avais vu mon fils dans mon rêve.* Je dis : « Merci, mon Dieu, mon fils est ici ; » c'était un café plein de monde, j'avais toujours recours à mon Dieu ; une dame est sortie, je me suis approchée, je lui ai demandé : « Vous ne connaîtriez pas un jeune homme, comme ça et comme ça ? » Et là on me l'a indiqué et je l'ai trouvé grâce à mon Dieu. Depuis lors j'y crois de tout mon cœur, et malgré toutes mes peines et tous mes soucis, j'ai toujours la paix de l'âme et le repos que le monde ne peut donner. »

La sincérité de ce naïf récit est affirmée par le témoignage du fils retrouvé, d'un autre des enfants de Mme R et de sa belle-sœur, qui a été instruite de suite du rêve clairvoyant, et qui n'y a ajouté foi que lorsque les événements futurs l'eurent confirmé.

Nous pouvons citer un cas qui nous a été raconté par la personne clairvoyante. Le voici :

Nous connaissons une dame qui, pendant le cours d'un procès, avait le plus grand intérêt à savoir où demeurait une personne qui s'était cachée. Une nuit, elle rêva qu'elle se trouvait dans une rue de Paris qu'elle ne connaissait pas, mais dont elle lut le nom sur la plaque indicatrice — et qu'elle pénétrait dans une certaine maison. Dans la cour, à gauche, elle vit l'appartement où demeurait cette personne. A son réveil, elle conserva le souvenir très net de son rêve, se rendit dans la rue, vérifia la réalité de sa vision, et sur ses indications, et malgré les dénégations du concierge, elle put faire constater officiellement la présence dans cette maison de la personne qu'elle y avait vue en rêve.

Dans tous ces exemples, c'est parce que le souvenir se retrouve vivace après le réveil que la vérification peut avoir lieu. Mais nous avons constaté que la vie psychique de l'âme peut parfaitement être oubliée, de sorte que si cela s'était produit pour Mme R. elle n'aurait pu retrouver son fils, à moins que par un procédé particulier la mémoire du rêve n'ait été extériorisée de manière à parvenir jusqu'à la conscience normale. Or nous savons

que l'écriture automatique est particulièrement propre à mettre au jour ces pensées qui sont enfouies au plus profond de nous-même. Nous devons donc tenir grand compte de cette possibilité lorsque l'état émotif du sujet sera puissamment excité par le désir de savoir ce qu'est devenu un être cher, et même si le renseignement exact est donné au nom d'une personnalité défunte, qui n'a pas démontré son identité, nous ne pouvons pas avoir la certitude que c'est bien l'esprit du mort qui a révélé ce fait inconnu du médium à l'état normal. Citons deux de ces cas que l'on peut interpréter aussi bien par la clairvoyance que par une intervention spirituelle :

Faits pouvant s'expliquer par la clairvoyance.

Un M. J. W. H. inquiet du sort de son fils Herbert, qui avait quitté l'Angleterre pour se rendre en Australie, à Adélaïde, pour s'y créer une situation, reçut, le 16 août 1885, par sa femme, au nom de la sœur de celle-ci, la communication que voici : « Je suis allée à Adélaïde pour voir Herbert. Il est tout à fait bien portant et il a réussi à trouver un emploi. » Et à cette question : « Chez qui ? » l'interlocutrice répondit : « A la compagnie des usines d'Adélaïde (1). Une lettre reçue ultérieurement démontra que ces renseignements étaient vrais.

Nous trouvons réunies ici les conditions qui peuvent engendrer la clairvoyance. L'inquiétude de la mère sur le sort de son enfant a fort bien pu être la cause déterminante de la vision. Peut-être celle-ci s'est-elle produite pendant le sommeil naturel du médium, puisqu'elle n'en a aucun souvenir pendant l'état normal, mais le souvenir oublié reparait par l'intermédiaire de l'écriture automatique et emprunte la signature habituelle qui est celle de la sœur.

Voici un second cas qui a peut-être la même cause :

Pendant un grand voyage que fit le juge Edmonds, ses amis restés à New-York, eurent à différentes reprises de ses nouvelles par l'intermédiaire d'un médium. Lorsqu'il revint, il constata que les renseignements fournis étaient parfaitement exacts, car ils coïncidaient avec ceux portés aux mêmes dates sur son journal de route (2).

Rigoureusement étudiés, les faits de cette nature peuvent s'expliquer par la clairvoyance; et en vertu du principe que nous avons adopté, nous devons donner la préférence à cette hypothèse.

Mais, en revanche, lorsque les conditions nécessaires à la clairvoyance n'existent pas, et que l'on obtient malgré cela des

(1) *Light*. 1887, p. 248,
(2) Aksakof. *Animisme et Spiritisme*. p.249.

renseignements justes, il faut absolument admettre l'existence d'une intelligence, vivante ou morte, différente de celle des assistants qui, elle, connaît ces faits. Nous en verrons de nombreux exemples dans la troisième partie.

Pour bien montrer que notre raisonnement n'est pas une simple induction, nous allons citer un exemple de lucidité pendant le sommeil ordinaire et à demi oublié, puis la clairvoyance complète du même fait pendant le somnambulisme. L'expérience a été faite par le Dr Ferroul député, maire de Narbonne, et le procès-verbal qui relate ce remarquable phénomène est signé des huit personnes qui y ont assisté. (1)

Lecture à travers un pli opaque cacheté.

Le 19 novembre 1894, le Dr Ferroul réussit, avec son sujet Anna B..., une expérience très curieuse de lecture à travers un pli opaque, pli à travers lequel une personne normale douée d'une bonne vue, ne peut pas lire par transparence. Ce pli se compose : 1° d'une enveloppe extérieure verte et opaque ; 2° d'une seconde enveloppe en papier anglais, incluse dans celle-ci ; 3° de deux feuilles de papier à lettre quadrillé enveloppant : 4° une autre feuille, sur laquelle deux vers ont été écrits. Cela fait donc deux enveloppes et deux feuilles de papier à traverser avant d'arriver à la feuille de papier portant l'inscription à lire.

L'enveloppe extérieure verte est scellée avec cinq cachets du côté de la fermeture ; un cachet supplémentaire est placé sur l'autre face de l'enveloppe, de manière qu'il soit en regard et s'oppose à l'un des cachets précédents scellant un des coins de l'enveloppe. Un trou avait été fait à l'enveloppe à l'endroit que devaient occuper les deux cachets opposés l'un à l'autre, afin que la cire, pénétrant par ce trou, fixât la seconde enveloppe dans la première et ne permît pas de la retirer sans la déchirer. Trois petits points, à peine perceptibles, avaient été marqués à la plume, sur l'enveloppe extérieure, par M. Goupil, qui en avait soigneusement mesuré les distances millimétriques respectives. M. Goupil avait aussi dessiné les cachets et soigneusement relevé leurs contours et les taches noirâtres dont ils étaient parsemés, afin d'être bien sûr de pouvoir reconnaître et bien contrôler ses propres cachets.

L'enveloppe extérieure portait, sur les coins, les lettres *a, b, c, d*, tracées au crayon (le *b*, vu à l'envers, pouvait être pris pour un 2) ; l'*a* était emprisonné entre les deux cachets qui s'opposaient l'un à l'autre et qui traversaient la première enveloppe ; c'est

(1) Goupil. *Lucidité*. in *Ann. Psych*. 1896, p. 196 et suiv. Observons qu'à cette époque les rayons X n'étaient pas encore connus.

peut-être à cause de cette circonstance que la lucide n'a pas vu cette lettre cachée de part et d'autre par la cire.

Le pli fut confié au Dr Ferroul, qui ignorait complètement ce qu'il contenait, pour qu'il le fît lire par son sujet mis par lui en état de somnambulisme. Quant il eut fait l'expérience, il revint avec le pli et une feuille de papier sur laquelle il avait consigné les révélations du sujet.

Après un examen très attentif, le pli fut reconnu tout à fait intact. Le Dr Ferroul remit alors à M. Fabre la feuille de papier mentionnant les révélations suivantes :

« Enveloppe blanche papier anglais, *d*, 2, *c*.

« Papier carrelé, un autre papier dedans.

« Il fait deux vers l'homme : il ne se fiche pas de moi !

« Votre parti certainement
« Se tue par l'assainissement. »

Lecture et examen de cette feuille ayant été faits par les huit témoins de cette expérience, M. Goupil remit le pli à M. Aldy, avocat, pour qu'il le décachetât et que les témoins se rendissent compte, séance tenante, du résultat obtenu.

Ainsi qu'en fait foi le procès verbal dressé immédiatement, le succès de l'expérience était complet.

Voici donc une preuve bien nette de clairvoyance pendant le sommeil magnétique. Mais Anna B avait entendu parler de cette expérience avant qu'elle ne se fît, et sa préoccupation avait été assez forte pour déterminer la lucidité pendant le sommeil ordinaire. Sur la feuille remise par le Dr Ferroul était la mention suivante : En se réveillant elle me dit l'avoir rêvé et l'avoir dit à quelqu'un. Ce quelqu'un est venu m'affirmer la chose. » Voici l'explication complémentaire de cette note :

« Après que la lucide eût déclaré ce qu'il y avait dans le pli, le Dr Ferroul la réveilla et lui fit part de ce qu'elle avait dit ; « Tiens, fit-elle, *je l'ai rêvé il y a trois jours* et j'ai dit à X que je lisais un pli où il y avait deux vers se terminant en *ment*, mais tout ce que je me rappelais, c'est que le dernier mot était *assainissement*. » M. Ferroul fit alors venir la personne en question, qui lui affirma qu'Anna B... lui avait bien dit cela ».

Imaginons qu'au lieu de faire dire oralement par le sujet les vers qui étaient inscrits dans l'enveloppe, on ait fait écrire Anna B...., dans une séance spirite, il est probable que le souvenir qui était demi conscient se serait extériorisé par la plume, comme nous l'avons déjà vu, et l'on eût pu croire qu'il y avait intervention d'un esprit qui témoignait ainsi sa présence, alors que, seules, les facultés transcendantes d'Anna B. étaient en jeu.

La clairvoyance n'exige pas toujours, pour se produire, des motifs aussi graves que ceux que nous venons de voir en œuvre. L'émotivité du sujet peut être mise en branle par des événements moins dramatiques, par des faits de la vie ordinaire qui n'ont pas une importance capitale, tels, par exemple, que la perte d'un bijou, d'une petite somme d'argent, des préoccupations professionnelles, etc. Citons quelques exemples, afin de montrer la variété des faits qui pourraient être révélés par l'écriture automatique, sans que les esprits intervinssent. (1)

Un bijou et une somme d'argent retrouvés en rêve.

Le cas suivant a été publié par le P. Royce, de Harward (qui connaît le nom du témoin) dans les *Proceedings* de l'Américain S. P. R. V. I, n° 4, mars 1889.

Il y a plusieurs années, je fus invitée à venir voir une amie qui habitait une grande et belle maison de campagne sur l'Hudson. Peu de temps après, j'entreprenais, avec beaucoup d'autres hôtes, le tour des terres qui étaient très étendues. Nous marchâmes au moins une heure et explorâmes les terres très complètement. En rentrant à la maison, je découvris que j'avais perdu un bouton de manchette en or, auquel je tenais beaucoup comme souvenir. Je me rappelai seulement que je l'avais encore quand nous commençâmes la promenade, mais je n'y avais plus pensé, je n'avais remarqué sa disparition qu'au retour. Comme il faisait très sombre, il semblait inutile de le chercher, surtout parce qu'on était en automne et que la terre était couverte de feuilles mortes.

La nuit, je rêvai que je voyais une grappe de raisin flétrie, sur une vigne grimpant le long d'un mur, avec un tas de feuilles mortes à la base. Sous les feuilles, dans mon rêve, je voyais distinctement mon bouton briller. Le matin suivant, je demandai aux amis avec qui je m'étais promenée, si *eux* ils se rappelaient avoir vu un mur avec une vigne, car moi je ne m'en souvenais pas. Ils répondirent qu'ils n'en avaient pas la moindre idée. Je ne leur dis pas pourquoi je leur faisais cette question, car j'étais un peu gênée pour raconter mon rêve ; mais je trouvai quelque excuse pour retourner seule dans les terres. Je marchai en tous sens et j'arrivai tout à coup à un mur avec une vigne, exactement comme il m'était apparu dans mon rêve. Je n'avais pas la plus petite idée de les avoir vus ou d'avoir passé près de là la veille. Les feuilles étaient entassées au pied de la vigne comme dans mon rêve. Je m'approchai avec précaution, me sentant gênée et positivement sotte, et je dérangeai les feuilles. J'en avais éparpillé un grand nombre quand

(1) Myers. *La conscience subliminale. Ann. Psych.* 1898. p. 200.

l'éclat de l'or me frappa les yeux, et là, je vis le bouton, exactement comme je l'avais rêvé.

Puisque ce bouton était caché par des feuilles, il nous paraît vraisemblable que ce n'est pas à une perception inconsciente qu'est due la découverte, mais à un véritable phénomène de clairvoyance, comme le suivant, que nous empruntons toujours à M. Myers.

Le rêve assez remarquable qui suit a eu lieu le 20 novembre 1856. Ce jour-là, je donnai à notre jardinier G Vilmot ses gages (15 schellings) dans une demi-feuille de papier, des lettres pour la poste, deux paquets et un mot à laisser dans différentes maisons qui se trouvaient sur son chemin pour se rendre chez lui. Il était six heures du soir..... Environ une heure après, le jardinier revint pour me dire qu'il avait perdu ses gages. Je lui conseillai de retourner sur ses pas et de chercher avec tout le soin possible, mais il le fit sans succès ; et comme il faisait une belle nuit et que la ville était pleine de monde, il finit par renoncer à sa recherche et rentra chez lui à un mille de là.

La nuit, il rêva qu'il allait à une des maisons où il avait porté un mot et, traversant la route devant cette maison, il marchait dans un tas de boue où son pied rencontrait le papier contenant l'argent ; le demi-souverain sortait et roulait, et les cinq schellings restaient sous son pied. Il raconta son rêve à sa femme, et, se rendormant, il fit le même rêve une seconde fois. De bonne heure, le matin, il se rendit à l'endroit, et son rêve se réalisa à la lettre, même la pièce d'or roulant et l'argent restant à sa place.

C'est un homme très-intelligent et très-véridique.

Miss Ada Hunt, de Pen Villa, Yeovil.

Ici, comme dans le cas du prêtre Berthelay, la clairvoyance se complique de prémonition, puisque le rêve montre d'avance ce qui se réalisera le lendemain, c'est-à-dire l'incident de la pièce d'or qui roule seule en dehors du paquet. Répétons encore que si ces événements étaient annoncés par l'écriture automatique, quatre-vingt-dix pour cent des expérimentateurs seraient très probablement tentés d'y voir l'intervention d'une entité bienfaisante qui veille sur eux et cherche à les protéger. C'est encore ainsi qu'ils interprèteraient l'annonce par l'écriture d'une maladie prochaine, qui se déclare en effet, tandis que, souvent, la cause doit en être cherchée dans un songe oublié par le dormeur en se réveillant, mais qui est resté gravé dans la mémoire latente.

Songes clairvoyants et prémonitoires.

Indépendamment des travaux intellectuels effectués pendant

la nuit, le sommeil naturel peut être l'occasion de rêves qui renseignent le dormeur sur un état morbide de l'organisme, non encore parvenu à la connaissance de la conscience ordinaire.

Avant qu'une maladie soit déclarée, elle est précédée souvent d'une période d'incubation qui, inconnue pendant la veille, devient quelquefois l'occasion de sensations internes qui prennent la forme du songe. Les docteurs Macario (1), Charpignon (2), Padioleau (3), etc. en citent des exemples. Rapportons quelques-uns de ceux-ci :

C'est une femme qui voit en songe des objets confus et brouillés, comme à travers un épais brouillard, et qui, à la suite, reste atteinte d'ambliopie.

Une autre, à laquelle Macario donnait des soins, rêve qu'elle adressait la parole à un homme qui ne pouvait pas lui répondre ; à son réveil, elle était aphone.

Teste, ministre de Louis-Philippe, accusé de concussion, rêva à la conciergerie qu'il avait eu une attaque d'apoplexie ; trois jours après son rêve, il mourut de cette affection.

Arnauld de Villeneuve se vit, en songe, mordu à la jambe par un chien ; quelques jours après, il se déclara un ulcère dangereux au même point.

Galien parle d'une malade qui se vit une jambe de pierre en rêvant ; les jours suivants, il y eut paralysie.

Le savant Conrad Gessner rêva qu'il était mordu au côté gauche par un serpent ; peu de temps après, il se déclara au même endroit un antrax qui le fit mourir.

Cornélius Ruffus rêva qu'il avait perdu la vue, à son réveil il était amaurotique.

Macario raconte, de lui-même, qu'il rêva avoir un violent mal de gorge. Quoique bien portant à son réveil, il n'en fut pas moins, quelques heures plus tard, atteint d'amygdalite.

Quelques auteurs ont prétendu que ces désordres étaient consécutifs à des phénomènes d'auto-suggestion ; mais que cette théorie soit exacte ou non, il nous suffit de constater que des rêves précurseurs annoncent parfois une maladie, pour assurer que si l'écriture nous avertit d'un de ces songes oubliés, le besoin d'une intervention spirituelle ne doit pas être indispensable pour l'explication.

---

(1) Macario. *Du sommeil.*

(2) Charpignon. *Etude sur la médecine animique.* Couronné par l'Académie de médecine.

(3) Padioleau. *De la médecine morale.* Couronné par l'Académie de médecine.

Des préoccupations causées par un très vif sentiment du devoir à remplir peuvent aussi amener la clairvoyance, comme en témoignent les deux récits que nous reproduisons : (1)

Le révérend A. J. Macdonald, qui met beaucoup de soin dans le choix des preuves, a obtenu pour nous le récit suivant, avec les vrais noms que nous devons supprimer ici. « Ce qui suit, dit-il, je l'ai écrit hier, sous la dictée du sous-secrétaire d'une Compagnie d'assurances contre l'incendie.»

1er avril 1884.

L'année dernière, je rêvai qu'un certain moulin à coton, assuré à notre Compagnie, était brûlé. C'était un moulin que je n'avais jamais vu, et je ne connaissais pas un seul des membres de cette Société ; depuis des années je n'avais rien vu ni entendu qui se rapportât à cette assurance. En arrivant au bureau le matin suivant, je cherchai le rapport de l'inspecteur et le trouvai un peu maigre ; j'en regardai aussi un autre qui avait été fait déjà depuis quelques années. En conséquence, je donnai des ordres pour que la place fût à nouveau inspectée, et lorsque cela fut fait, on trouva que le moulin était en mauvais état. Ne pouvant dans le courant de l'année nous alléger d'aucune partie de la somme pour laquelle le moulin était assuré, nous fîmes une contre-assurance pour une partie de cet argent avec une autre compagnie. Quelques mois plus tard le moulin fut en partie détruit et, *grâce à la précaution que me fit prendre mon rêve*, notre compagnie sauva un millier de livres.

Le cas suivant vient du colonel Reynolds, à Cheltenham, que M. Myers, qui le connaît personnellement, déclare être un excellent témoin :

Vers l'année 1870, j'étais chargé d'une étude de chaussée, ainsi que des ponts grands et petits que ce travail entraînait. Quelquefois il y avait des inondations qui compromettaient la solidité des ponts. *J'étais donc toujours sur le qui-vive* pour prévenir de sérieux dommages qui auraient entravé le trafic ; et en même temps, j'étais si bien habitué à cet état de choses, qui faisait partie de ma vie journalière depuis si longtemps, qu'aucune anxiété ne pesait plus sur mon esprit. Je considérais mes devoirs comme un simple exercice de routine. J'étais donc dans un parfait état de santé.

Une nuit, je rêvai de la façon la plus claire que je voyais un tableau représentant un certain pont. Tout le paysage environnant était si complet, si exact qu'il ne laissait aucun doute sur le pont dont il s'agissait. Au même moment, une voix me disait :

(1) Myers. *La conscience subliminale*, *Ann. Psych.* Sept-oct 1899. p. 307.

« Va, et regarde ce pont. » Ce fut dit distinctement trois fois. Le matin suivant, le rêve persistait encore dans mon esprit et m'impressionnait tellement que je montai à cheval et que je franchis au galop les six milles environ qui me séparaient du pont. Rien ne s'y voyait d'extraordinaire. Le petit torrent descendait cependant avec une crue bien marquée. Entrant dans l'eau, je découvris, à mon grand étonnement, que les fondations du pont avaient été entièrement minées et emportées par le courant. C'était un miracle qu'il fût encore debout. Il va sans dire que le travail nécessaire fut fait pour conserver le pont. Il est hors de doute que sans ce rêve, le pont serait tombé, car il n'y avait aucune raison pour attirer spécialement mon attention sur lui. Quoique petit, le pont était important à cause de sa situation. Le tableau que je rêvai était si vrai, si vivant que, même aujourd'hui, il est fixé dans mon esprit presque aussi clairement qu'il l'était alors. Je suis fermement convaincu qu'un avertissement spécial me fut donné par une intelligence plus haute. Dans aucun autre moment jamais je n'en ai eu rien de semblable.

Ce dernier cas est juste à la limite de ceux où l'on est obligé de reconnaître une intelligence extérieure. Il sert de transition entre la clairvoyance naturelle et celle qui est provoquée par une intervention étrangère, soit humaine, comme cela arrive parfois télépathiquement, soit supra-terrestre.

L'extériorisation, sous forme d'écriture automatique, de la vision clairvoyante du rêve, peut n'avoir pas toujours la netteté, la précision de la double vue elle-même. Il serait curieux d'étudier comment se produisent certaines déformations de l'image interne quand elle se traduit objectivement. Actuellement, il nous faut examiner des exemples de clairvoyance provoquée pendant le sommeil magnétique, puisque nous savons que fort souvent l'automatiste présente de l'auto-hynotisation, et en même temps nous constaterons, expérimentalement, l'existence de cette faculté supra normale, que nous avons vue s'exercer naturellement dans les cas précédemment rapportés.

La clairvoyance pendant le Sommeil Somnambulique.

Avant que les faits de lucidité aient été étudiés comme de nos jours, peu de questions avaient soulevé autant de polémiques que ce que l'on appelait la double vue. Les sceptiques se refusaient à croire qu'un tel phénomène fût possible, et l'échec du Dr Berna devant l'Académie, semblait avoir enterré la question.

Nous savons maintenant que ces expériences délicates ne réussissent pas à date fixe et qu'il faut une longue pratique pour en constater quelques-unes ; nous croyons bon, par conséquent, de ne pas rejeter les résultats constatés par les anciens magnétiseurs, dont nous avons déjà signalé un certain nombre (1) dans un précédent volume, et d'en signaler quelques autres plus modernes.

Le sage et prudent Deleuze (2) raconte qu'une jeune malade qu'il soignait lut couramment sept ou huit lignes d'un livre, bien que ses yeux fussent fermés. Le Dr Rostand (3) entendit un sujet endormi indiquer exactement l'heure d'une montre placée derrière sa tête, quand les aiguilles en avaient été tournées, sans que personne sût la place qu'elles occupaient.

Le Dr Despine (le père) (4) rapporte que sa malade lut une page entière d'un roman à la mode, sans le toucher, alors qu'un écran de carton épais lui en cachait la vue. Le Dr Husson (5), dans son rapport lu à l'Académie de médecine en 1831, dit que M. Petit, le somnambule, avait les paupières exactement fermées et que cependant il lut diverses phrases ou mots dans des imprimés apportés par des membres de la commission. Il annonça même qu'une lettre qu'on lui présentait était écrite en anglais. Chardel (6) affirme que sa voyante endormie vit les actions compliquées qu'il faisait pour déboucher un robinet, bien qu'elle fût séparée de lui par un salon et deux murs. Le Dr Bertrand, en rendant compte du livre de Petetin (7) écrit :

« Si Petetin n'a pas menti, il faut franchement reconnaître que les malades dont il a consigné l'histoire, avaient la faculté d'acquérir, sans le secours des yeux, la connaissance de la forme et de la couleur des corps, et, si les faits qu'il atteste ne sont pas vrais,

(1) Gabriel Delanne. *Le Spiritisme devant la science,* p. 91 et suiv.

(2) Deleuze. *Mémoire sur la clairvoyance.* Annales du Magnétisme de 1814. Voir aussi son mémoire sur la faculté de prévision, publié après sa mort.

(3) Rostan. Dictionnaire des sciences médicales. Article *Magnétisme.*

(4) Despine. *Observations de médecine pratique. De l'emploi du Magnétisme animal, etc.*

(5) Husson. *Rapport à l'Académie de Médecine,* dans le Traité de Magn. animal de Du Potet, p. 123.

(6) Chardel. *Psychologie physiologique,* p. 289.

(7) Petetin. *Electricité animale,* etc.

non seulement il faut qu'il ait menti, lui en particulier, mais on est obligé de faire la même supposition relativement aux parents de ses malades, à leurs amis, et aux médecins, d'abord incrédules, et qui ont fini par être convaincus. Or, je ne crains pas de le dire, le concours d'un aussi grand nombre de témoins choisis parmi des personnes graves, éclairées et qui n'avaient aucun intérêt à tromper ; ce concours, dis-je, pour attester des faits qui ne seraient que d'insipides mensonges, offrirait le plus singulier phénomène moral : car l'ouvrage de Petetin renferme l'histoire de sept somnambules *qui toutes ont présenté les mêmes phénomènes*, et par conséquent il aurait fallu que ce merveilleux concours, pour une imposture inutile et pleine d'effronterie, se fût sept fois renouvelé, et cela est impossible à supposer ».

Le Dr Charpignon (1) raconte également un cas de vision à distance qui montre que l'âme se déplace pour aller voir ce qui se passe au loin. C'est une jeune fille endormie dont l'esprit se transportant de Blois à Orléans, signale sur la route la présence d'une personne connue du Docteur Charpignon. Après enquête, on reconnut que cette personne se trouvait ce jour-là, à l'heure indiquée, précisément à l'endroit désigné par la voyante. Voici d'autres exemples plus récents, mais qui ne diffèrent pas beaucoup des précédents.

Le cas de Sébastopol.

M. le professeur Ch. Richet, a publié dans les *Annales psychiques* le cas suivant, qui lui été raconté par un de ses amis, ancien magistrat dans la sincérité duquel il a toute confiance : (2)

En 1855, pendant la guerre de Crimée, j'avais vingt ans ; j'étais lié avec deux jeunes gens : MM. G... et P... X..., dont le frère aîné A..., lieutenant du génie, servait devant Sébastopol ; G..., mon contemporain, terminait en même temps que moi ses études de droit. P..., plus jeune, se préparait aux examens de l'école Polytechnique ; en même temps il suivait avec une grande assiduité les séances de magnétisme du baron Du Potet, se faisait magnétiser, magnétisait lui-même une vieille bonne qui avait élevé lui et ses frères.

Un soir, nous fumions après dîner, dans le petit appartement de garçon que G..., occupait au-dessus de son père. P..., disparut pendant quelques instants, puis rentra tout pâle et en proie à une grande émotion. Il venait de magnétiser sa vieille bonne, et celle-

(1) Dr Charpignon. *Physiologie, Médecine et Métaphysique du Magnétisme.*
(2) *Annales Psychiques.* Année 1893, p. 145.

ci lui avait dit, dans son sommeil, qu'elle voyait A..., l'officier du génie, blessé grièvement ; son bras était pendant, sa tunique, ouverte par devant, laissait voir sa chemise ensanglantée.

Quelques jours après, le père de mes amis recevait la nouvelle qu'à la date où la vieille bonne avait eu sa triste vision, un dimanche soir, si je ne me trompe, son fils étant de service dans les tranchées, avait dû repousser une sortie des Russes qui avaient culbuté nos ouvrages d'attaque ; en excitant ses sapeurs à les rétablir, A... avait eu un bras emporté par la mitraille qui avait, en même temps, effleuré l'épiderme de son ventre et brûlé sa chemise.

Lucidité d'une somnambule vérifiée par le téléphone.

Un de nos amis, M. Marius Decrespe, décrit le contrôle exercé au moment même où se produisait la vision, de la réalité des phénomènes racontés par le sujet endormi. Nous allons reproduire sa narration en l'abrégeant (1).

M. Decrespe se trouvait en 1892, au commencement de l'hiver, dans le bureau d'un industriel M. A.., habitant à Paris, quai de la Tournelle. Deux jeunes gens, accompagnés d'une femme, vinrent le voir pour lui faire constater le phénomène de la vue à distance.

Après s'être débarrassée de son manteau, elle s'assit et demanda un verre d'eau qu'elle but d'un trait ; puis, fixant la lampe à gaz qui brûlait devant elle, sur la table, elle s'endormit en quelques instants. Elle demanda alors, et sa parole était assez embarrassée pour commencer, qu'on lui mît entre les mains un objet ayant appartenu à la personne qu'on désirait *suivre*. M. A... lui donna une lettre écrite par un M. L... ; la somnambule la palpa avec attention, la flaira à plusieurs reprises et dit : « Oui ; c'est un monsieur qui vient ici ; il a un bureau dans le quartier, mais il n'y demeure pas...Je ne sais pas où il habite...Il n'est pas très grand; il se tient très bien, très soigné et, quand on ne le regarde pas, il s'arrange la barbe avec un petit peigne qu'il a toujours dans sa poche... Et puis, il se teint les cheveux et la barbe... Il paraît à peu près quarante ans, mais il en a cinquante au moins ».

La première partie de cette vision correspondait à ce que nous savions tous de M. L... ; mais la révélation de ces détails de coquetterie nous semblèrent si peu conformes au caractère grave du personnage, que nous ne pûmes retenir des gestes énergiques de dénégation, auxquels M. A..., qui, bien mieux que nous, connaissait M. L.., répondit en nous faisant signe que la somnambule avait raison. Il lui demanda ensuite ce que M. L... avait

(1) *Annales Psychiques*. Année 1866, p. 201.

fait dans la journée ; elle le suivit dans ses courses chez les entrepreneurs, dans les ministères, etc., et il fut possible, le lendemain, de contrôler une partie de ces assertions qui furent reconnues exactes, malgré le mutisme de M. L..., qui se montra très-froissé de « cette sotte plaisanterie ».

Après quelques minutes de repos, pendant lesquelles la somnambule dormait toujours, M. A..., lui présenta une lettre d'un de ses correspondants, M. Mousson, dont la somnambule fit très exactement le portrait.

— Où demeure ce monsieur ? dit M. A...

— C'est bien difficile... Je vois bien que c'est à Paris, dans un endroit où il y a beaucoup de monde et beaucoup de voitures... mais il faudrait m'aider un peu.

— Cherchez donc dans le quartier de la Bourse.

— Ah ! j'y suis ! C'est place de la Bourse, à tel numéro, à tel étage.

C'était vrai.

— Que fait ce Monsieur en ce moment ?

— Il écrit une lettre... Je crois bien que c'est de l'anglais, puisque c'est pour Londres.

— Que dit-il dans cette lettre ? Lisez.

— Il explique qu'il y a eu un retard pour une commission qu'on lui avait donnée, mais ce n'est pas sa faute et il enverra après-demain la réponse qu'on lui demande. Là-dessus, M. A... sortit de son cabinet, passa dans une pièce voisine où se trouvait son téléphone et demanda communication avec M. Mousson ; il était impossible d'entendre d'une pièce ce que l'on disait dans l'autre.

Pendant ce temps, la somnambule continuait :

« Maintenant il relit sa lettre ; il se lève et va prendre un livre qu'il mouille (le copie de lettres) en parlant à un petit garçon qui vient de rentrer... Ah ! il s'arrête !... Tiens ? il cause dans une petite boîte qui est sur la table (le microphone)... Oh ! mais qu'a-t-il donc ?

Il a l'air tout étonné, le pauvre homme ! On dirait qu'il vient de lui arriver malheur...

(A ce moment M. A... téléphonait à M. Mousseron : « Vous venez d'écrire à Londres une lettre en anglais pour vous excuser d'un retard involontaire. Est-ce vrai ? — Oui, mais comment le savez-vous ? — C'est une expérience de somnambulisme ; je vous expliquerai. Maintenant faites-moi l'amitié d'accomplir exactement ce que je vais vous dire...)

« Ah ! reprit la visionnaire, à présent, il a l'air un peu plus rassuré... Il écoute dans un petit chose rond qu'il tient à son oreille (le récepteur)... Mais qu'est-ce qu'il fait donc là ! En voilà une drôle de machine !... Maintenant il a fini de causer ; il accroche son petit chose rond à la boîte... Mais il a encore l'air tout chose.

(A ce moment, M. A... rentrait dans son cabinet.)

« Il prend son chapeau ; il va pour sortir ; il revient et prend des papiers sur sa table ; il sort en fermant la porte à clef ; il descend l'escalier ; il s'arrête au palier ; il a l'air préoccupé ; il continue à descendre ; il est dehors ; il s'arrête encore en regardant ses papiers... On dirait qu'il ne sait pas quoi faire... Il tourne à gauche ; non, il revient à droite ; il prend la rue qui est à droite (la rue Vivienne) ; il va jusqu'au bord du trottoir (au coin de la rue Feydeau) ; il s'arrête encore ; il regarde tout autour de lui ; il revient ; il monte et rentre chez lui. »

Tout ce que venait de dire la somnambule *était la description exacte* des actions accomplies par M. Mousson d'après les indications assez compliquées, on le voit, que M. A. venait de lui transmettre par téléphone.

A partir de ce moment, la séance fut à peu près nulle ou, tout au moins, sans intérêt, la somnambule étant fatiguée et les assistants l'accablant de questions sans méthode ni patience.

Une attestation de M. Côte ingénieur, un des assistants, confirme que les faits ont été exactement rapportés par M. Decrespe.

La première partie de cette expérience est irréprochable ; mais les gens pointilleux pourraient objecter pour la seconde qu'une transmission de pensée a pu se produire entre la somnambule et M. A., bien que cela soit très improbable, puisque le sujet n'a fait que continuer de voir le même individu. Voici un cas semblable dans lequel n'intervient aucune suggestion, consciente ou non. Nous l'empruntons aux *Annales des Sciences psychiques* qui en ont publié un grand nombre (1).

Les recherches du Docteur Backman

Le Dr Alfred Backman, de Kalmar, a étudié très sérieusement le phénomène de la clairvoyance, et MM. Myers et Ch. Richet qui le connaissent affirment sa parfaite probité scientifique. En réponse à une lettre demandant à M. Suhr, photographe à Ystad, en Suède, s'il pouvait se rappeler quelque chose d'une expérience hypnotique faite par M. Hansen, il y a plusieurs années, en présence des frères Suhr, le Dr Backman reçut le récit suivant :

C'est en 1867 que nous, les frères soussignés, nous sommes établis à Odensa (en Danemark), où nous voyions très souvent notre ami commun, M. Karl Hansen, l'hypnotiseur, qui habitait près de nous. Nous rencontrions journellement un homme de loi, M. Balle, maintenant avocat à Copenhague, sur lequel Hansen avait une grande influence hypnotique, et qui désira, un soir, être endormi d'un sommeil assez profond pour être clairvoyant.

Notre mère habitait à cette époque Roeskilde en Seeland. Nous demandâmes à Hansen d'envoyer Balle la visiter. Il était tard dans la

(1) *Annales des Sciences Psychiques*, 1892, p. 237.

soirée, et après avoir un peu hésité, M. Balle fit le voyage en quelques minutes. Il trouva notre mère souffrante et au lit ; mais elle n'avait qu'un léger rhume qui devait passer au bout de peu de temps. Nous ne croyions pas que ce récit fût vrai, et, comme contrôle, Hansen demanda à Balle de lire au coin de la maison le nom de la rue. Balle disait qu'il faisait trop sombre pour pouvoir lire ; mais Hansen insista, et il lut : « Skomagerstraede ». Nous pensions qu'il se trompait complètement, car nous savions que notre mère habitait dans une autre rue. Au bout de quelques jours, elle nous écrivit une lettre dans laquelle elle nous disait qu'elle avait été souffrante et s'était transportée dans Skomagerstraede.

ont signé : Anton Tilhem Suhr, photographe.
Valdemar Block Suhr, artiste dramatique et peintre.

M. Carle Hansen confirme également l'absolue véracité des faits.

Voici le récit d'une expérience du Dr Backman qui démontre la lucidité d'une jeune fille d'une manière irrécusable : (1)

La première fois que j'essayai une expérience pour constater la réalité de la clairvoyance, ce fut avec une petite fille de 14 ans, Anna Samuelsson, fille d'un ouvrier. Je l'avais traitée pour une grave maladie organique du cœur et j'avais obtenu un très heureux résultat, qui dure encore depuis deux ans et demi...

Une fois, elle et d'autres malades ayant été hypnotisés au camp du régiment de Kalmar, à environ 13 milles de la ville de Kalmar où j'habite, je lui demandai d'aller à Kalmar. A ma question : « Y êtes-vous ? » elle répondit : « oui, » et peu à peu, elle décrivit une grande ville où il y avait deux grands bâtiments dont l'un avait plusieurs clochers (tours) l'église et le château La maison que j'habitais était une maison jaune à deux étages, et j'habitais le premier étage. Elle entra alors dans l'appartement, traversa l'antichambre et une chambre, et arriva à une autre pièce où elle admira « tant de belles peintures, surtout une qui était si grande. » Elle entra ensuite dans une troisième chambre et fut bien étonnée en voyant les choses qui étaient pendues au mur : elles devaient être en bois. (Il y avait sur les murs une grande quantité d'assiettes de porcelaine ancienne.) Dans cette chambre elle vit une dame que je reconnus, par sa description, pour ma femme, et un petit garçon ; mais il y avait quelque chose de singulier pour ce dernier, elle le voyait double (un couple de jumeaux, de garçons se ressemblant extrêmement.)

Jusque-là je n'étais pas surpris, parce que, pour donner ces renseignements, elle n'avait qu'à se servir de sa faculté de lire les pensées, *mais ensuite mes pensées et ses constatations commencèrent à différer.* Il y avait chez moi une vieille dame, et, m'attendant à ce que le sujet

(1) *Ann. Psych.* 1892. p. 100.

la verrait aussi, je lui demandai si elle pourrait voir une autre dame ; à quoi elle me répondit qu'elle en voyait bien une autre, une jeune fille, et elle me la décrivit si exactement, que je reconnus miss H. W.....Après quoi elle me dit que ma femme s'était habillée,était sortie, était entrée dans une boutique et avait acheté quelque chose. L'expérience s'arrête là.

J'écrivis aussitôt à ma femme et je lui demandai si miss H. W... avait été chez nous ce jour-là (en juin 1888) et si, après sa visite, ma femme était allée dans une boutique acheter quelque chose. Quelques officiers du régiment qui connaissaient le cas, attendaient anxieusement, comme moi, la réponse qui arriva par retour du courrier, et je la leur communiquai. Ma femme y exprimait sa grande surprise (je n'avais pas dit le moyen par lequel j'avais appris les faits) et elle me disait qu'il était parfaitement vrai qu'elle avait vu miss H. W... ce jour-là et à cette heure, et qu'elle était allée ensuite dans une boutique de la même rue, pour acheter quelque chose ; seulement miss H.W... n'était pas allée chez nous, mais à Repsby, à 20 kilomètres de Kalmar, et avait parlé à ma femme par le téléphone.

Dans cet exemple, il semble que la clairvoyance du sujet dirigée d'abord par le Docteur, a été ensuite orientée vers Miss W, par la pensée de sa femme, puisque la description de cette personne a étéfaite de manière à la faire reconnaître par M. Backman malgréqu'elle ne fût pas à ce moment dans son appartement, mais seulement en rapport avec M[me] Backman par téléphone. Même dans ce cas, il faut encore à la voyante une correspondance, un lien sympathique pour que sa faculté s'exerce vis-à-vis d'une étrangère.

Une expérience de Karl du Prel.

M. de Rochas, dans un article publié par la Revue *des Annales Psychiques* (1), emprunte au livre intitulé : *Psychologie expérimentale* du savant allemand Karl du Prel, le récit de l'expérience suivante, qui est intéressante à plus d'un titre :

« Je priai M. Notzing, à Munich, notre hypnotiseur dans les expériences faites avec M[lle] Lina (2), de tenter cet essai : Donner

(1) Mai-Juin 1901.

(2) Le sujet employé était une jeune femme exerçant la profession de modèle à Munich et présentant de remarquables facultés pour recevoir les suggestions orales, musicales et même mentales. Par une singulière coïncidence elle s'appelait Lina, comme le sujet sur qui j'ai expérimenté à Paris depuis quelques années, et qui possède des qualités tout à fait analogues.

Note de M[r] de Rochas.

à Mlle Lina, pendant l'hypnose, l'ordre posthypnotique de rêver la nuit suivante d'une personne déterminée, de se mettre en rapport avec elle, de ne pas oublier le rêve, et de le raconter le lendemain.

« Cet ordre posthypnoptique impliquait donc une fonction transcendante psychologique du domaine de l'imagination, dont l'accomplissement était remis au temps normal du sommeil. J'avais quelque raison de croire à la réussite de l'expérience, parce qu'on peut produire des hallucinations à l'état même de veille par des ordres posthypnoptiques. Le rêve n'étant foncièrement pas autre chose qu'une suite d'hallucinations, il est évident qu'une hallucination posthypnoptique peut être reportée aussi au temps du sommeil normal, et se produire même plus facilement en cet état.

« Mais, comme la confiance personnelle ne doit jouer aucun rôle dans des expériences scientifiques, et que le développement seul de l'expérience doit imposer la conviction, je laissai le choix de la personne dont il serait rêvé aux expérimentateurs ; car des sceptiques malveillants auraient objecté que j'avais concerté la chose avec Lina.

« Ceux donc qui firent cet essai donnèrent à Lina l'ordre de rêver la nuit suivante de Mr F. L. Lina ne l'avait jamais vu, ne savait rien de l'endroit où il demeurait ; cet ordre posthypnotique impliquait donc une hallucination nécessitant pour la produire une faculté transcendante, la clairvoyance.

« Cette expérience réussit pleinement. Lina était invitée pour l'après-midi suivant chez un des expérimentateurs ; elle vint, et raconta comme une chose étonnante et inexplicable qu'elle avait rêvé toute la nuit de Mr F. L. Elle décrivit exactement sa personnalité, donna divers détails sur sa manière de parler, son costume, etc. Elle l'avait vu se reposer dans un fauteuil devant une villa ; elle parla de la vue qu'on avait du toit de la maison sur un lac, du voisinage d'un bois, de la présence d'un chien de Saint-Bernard, noir, etc. Tout cela pouvait, il est vrai, avoir été dans l'imagination des expérimentateurs ; et, si l'on y tient absolument, j'admets que l'hypothèse de la transmission de pensée était possible. Mais Lina dit aussi — *ce qu'aucun des assistants ne savait* — qu'il y avait de jeunes chiens dans la villa, ce que l'on constata plus tard. Elle raconta encore que Mr F. L. avait soigné une dame qu'elle dépeignit ; cette description ne se rapportait point du tout à la femme de Mr F. L., mais bien à une amie de la famille, que l'on reconnut au portrait qu'elle en fit.

« Le rêve de Lina ne correspondait évidemment pas à la situation du moment de Mr F. L., car il ne restait pas dehors pendant la nuit et les habitants de la villa dormaient ; il a fallu, pour la production de ce rêve, qu'une vue à distance ait lieu, soit dans le passé, soit dans l'avenir. Cette vue à distance de Lina a été d'ailleurs

constatée plusieurs fois, et il existe là-dessus quelques notes rédigées et signées, *ante eventum* naturellement. »

Nous retrouvons encore ici la clairvoyance s'exerçant non seulement pour des actes présents, mais aussi dans le passé, et non plus celui du sujet, mais celui de la personne qui est l'objet de la lucidité. Les faits de cette nature sont très nombreux, et nous regrettons que l'abondance des matières que nous avons à traiter ne nous permette pas de faire des citations plus multipliées. Mais déjà nous pouvons tirer quelques déductions des exemples cités, et elles sont d'une importance capitale pour la démonstration de l'existence de l'âme.

Démonstration de l'existence de l'âme par la clairvoyance.

Il faut être affecté d'une cécité intellectuelle bien prononcée, pour ne pas se rendre compte que les phénomènes si variés de clairvoyance démontrent,avec évidence,l'existence en nous d'un principe spirituel différent de la matière. Examinons impartialement les faits,et nous constatons que les hypothèses matérialistes ne peuvent plus se soutenir à la lumière de ces connaissances nouvelles.

La théorie matérialiste enseigne que l'âme n'a pas d'existence réelle ; que ce que l'on désigne par ce mot n'est que la résultante des fonctions cérébrales, et que son existence et son fonctionnement sont étroitement liés à l'intégrité du système nerveux central, lequel n'entre en relation avec le monde extérieur que par les sens. Si un choc traumatique survient à l'œil par exemple, la vision s'en trouve diminuée, et même anéantie, si la lésion atteint un organe essentiel de cet appareil compliqué. Nous connaissons suffisamment aujourd'hui les conditions physiologiques qui régissent cette fonction. Lorque les paupières sont closes, les rayons lumineux ne pénètrent plus distinctement jusqu'à la rétine, celle-ci ne transmet au cerveau qu'une sensation vague de luminosité pendant le jour, et la nuit, c'est l'obscurité complète qui se fait pour l'individu qui ferme les yeux. Le sommeil supprime la perception visuelle des objets environnants ; il est donc certain que dans cet état, le cerveau ne reçoit plus l'excitation nécessaire pour produire le phénomène de la vision. Cependant les faits que nous avons cités, et d'autres infiniment plus nombreux, démontrent que le dormeur voit et décrit avec exactitude des événements qui se passent au loin et que, même étant éveillé, il ne verrait pas normalement, à

cause des obstacles matériels qui s'opposeraient à sa vision. Il faut donc conclure nécessairement de ces observations que la faculté de voir n'est pas attachée indissolublement au mécanisme physiologique de l'œil, et que le principe pensant, c'est-à-dire l'être intérieur qui sent et qui perçoit, est capable parfois d'acquérir des connaissances par des voies extra-sensorielles ; autrement dit, qu'il est, en ce moment, indépendant des organes par lesquels il entre, d'habitude, en rapport avec le monde extérieur.

Cette démonstration si probante de l'existence de l'âme a été indiquée par Allan Kardec en 1857, comme en témoignent les lignes suivantes : (1)

Par les phénomènes du somnambulisme soit naturel soit magnétique, la providence nous donne la preuve irrécusable de l'existence et de l'indépendance de l'âme, et nous fait assister au spectacle sublime de son émancipation ; par là elle nous ouvre le livre de notre destinée.

Lorsque le somnambule décrit ce qui se passe à distance, il est évident qu'il le voit, et cela non par les yeux du corps ; il s'y voit lui-même et s'y sent transporté ; il y a donc là-bas quelque chose de lui, et ce quelque chose n'étant pas son corps, ne peut être que son âme ou son esprit. Tandis que l'homme s'égare dans les subtibilités d'une métaphysique abstraite et inintelligible pour courir à la recherche des causes de notre existence morale, Dieu met journellement sous ses yeux et sous sa main les moyens les plus simples et les plus patents pour l'étude de la *psychologie expérimentale*.

Ici, il est possible de se demander si nous sommes autorisés par les faits, à croire que l'âme sort de son corps pour se rendre à l'endroit où elle voit l'événement, car on pourrait imaginer plus simplement que c'est seulement sa faculté visuelle qui a été douée d'une acuité considérable, d'une hypéresthésie anormale. Nous avons étudié ailleurs cette question (2) et montré que le dégagement de l'âme a lieu très fréquemment pendant le sommeil ; nous ne citerons ici qu'un nouveau fait, qui confirme une fois de plus l'extériorisation de l'esprit pendant que se produit la clairvoyance : (3)

---

(1) Allan Kardec. *Le livre des Esprits*. p. 139.

(2) Gabriel Delanne. *L'âme est immortelle, démonstration expérimentale*. Voir principalement : *Le dédoublement de l'être humain*, p. 120 et suiv.

(3) Sidgwick. *Mémoire sur la clairvoyance. Proceedings*. traduction française in *Ann. des Sciences Psych*. 1891. p. 219.

Le cas Wilmot.

Le 3 octobre 1863, dit M. Wilmot, je quittai Liverpool pour me rendre à New-York, sur le steamer *City of Limerick* de la ligne Imman, capitaine Jones.Le soir du second jour, peu après avoir quitté Kinsale Heade, une grande tempête commença qui dura neuf jours. Pendant tout ce temps nous ne vîmes ni le soleil ni les étoiles,ni aucun vaisseau ; les garde-corps furent emportés sous l'effort de la tempête, une des ancres fut arrachée de ses amarres et fit beaucoup de dégats avant qu'on pût la rattacher. Plusieurs voiles fortes, bien qu'étroitement carguées, furent emportées et les boute hors brisés.

Pendant la nuit qui suivit le huitième jour de la tempête, il y eut un peu d'apaisement,et pour la première fois depuis que j'avais quitté le port,je pus jouir d'un sommeil bienfaisant.Vers le matin je rêvai que je voyais ma femme que j'avais laissée aux Etats-Unis. Elle venait à la porte de ma chambre, *dans son costume de nuit*. Sur le seuil, elle sembla découvrir que je n'étais pas seul dans ma chambre, hésita un peu,puis s'avança à côté de moi,s'arrêta et m'embrassa,et après m'avoir doucement caressé pendant quelques instants, elle se retira tranquillement.

Me réveillant, je fus surpris de voir mon compagnon dont la couchette était au dessus de moi, mais pas directement — parce que notre chambre était à l'arrière du bâtiment, — s'appuyant sur son coude et me regardant fixement. « Vous êtes un heureux gaillard, me dit-il enfin, d'avoir une dame qui vient vous voir comme ça ». Je le pressai de m'expliquer ce qu'il voulait dire, il refusa d'abord, mais me raconta enfin ce qu'il avait vu étant tout à fait éveillé et accoudé sur sa couchette. *Cela correspondait absolument avec mon rêve*.

Le nom de ce monsieur était William J. Tait, et il avait été mon compagnon de chambre au mois de juillet précédent sur le steamer *Olympus* ; il était né en Angleterre et fils d'un clergyman de l'église établie. Il avait vécu plusieurs années à Cleveland dans l'Ohio, où il avait une place comme libraire de l'association des libraires. Il avait alors environ 50 ans. Il n'avait pas un caractère à plaisanter habituellement, c'était au contraire un homme posé et très religieux et dont le témoignage peut être cru sans hésiter.

L'incident me sembla si étrange que je le questionnai, et en trois occasions différentes, la dernière fois un peu avant d'arriver au port, M. Tait me répéta le même récit. En arrivant à New-York, nous nous séparâmes, et je ne l'ai jamais revu ; mais j'ai appris qu'il est mort, il y a quelques années, à Cleveland.

Le lendemain du débarquement, je pris le train pour Water-Town, Conn, où mes enfants et ma femme avaient été quelque temps chez ses parents. Lorsque nous fûmes seuls, sa première question fut : « Avez-vous reçu ma visite il y a une semaine,mardi ? — Une visite de vous, dis-je,nous étions à plus de 1000 milles sur la mer. — Je le sais, répli-

qua-t-elle, mais il m'a semblé vous avoir visité. — C'est impossible, dites-moi ce qui vous a fait croire cela »

Ma femme me dit alors qu'en voyant la tempête et apprenant la perte de l'*Africa* qui partait pour Boston le jour où nous quittions Liverpool pour New-York, et qui avait échoué au cap Race, elle avait été extrêmement inquiète sur mon sort. La nuit précédente, la même nuit où, comme je l'ai dit, la tempête avait commencé à diminuer, elle était restée éveillée longtemps en pensant à moi, et environ vers quatre heures du matin, il lui sembla qu'elle venait me trouver. Traversant la vaste mer en fureur, elle rencontra enfin un navire bas et noir, monta à bord et descendant sous le pont, traversant les cabines jusqu'à l'arrière arriva à ma chambre. « Dites-moi, ajouta-t-elle, a-t-on toujours des chambres comme celle que j'ai vue, *où la couchette supérieure est plus en arrière que celle d'en dessous* ? Il y avait un homme dans celle du dessus *qui me regardait directement* et pendant un instant j'eus peur d'entrer, mais enfin je m'avançai à côté de vous, me penchai, vous embrassai, et vous serrai dans mes bras, et je m'en allai. »

La description donnée par ma femme du bateau *était correcte dans tous ses détails*, bien qu'elle ne l'eût jamais vu. Je trouve dans le journal de ma sœur que nous partîmes le 4 octobre, nous arrivâmes à New-York le 22, et à la maison le 23.

S. R. Wilmot.

Si vous désirez recopier cela et avoir ma signature à l'encre, je vous la donnerai volontiers et ma femme ajoutera la sienne pour certifier l'exactitude de son rêve.

La sœur de M. Wilmot qui était en même temps que lui sur le bateau, certifie que M. Tait a parfaitement vu la dame en blanc et qu'il crut un instant que c'était elle qui venait prendre des nouvelles de son frère, malade du mal de mer.

Il y aurait d'intéressantes observations à faire sur ce cas et sur d'autres, au sujet du remarquable pouvoir d'orientation qui permet à l'esprit du clairvoyant de retrouver, au milieu de l'immensité de la mer, l'être qu'il désire voir. Sans nous arrêter sur ce point, nous voulons signaler la réalité du dédoublement de Mme Wilmot qui a vu nettement le navire dans lequel était son mari, ainsi que la cabine qu'il occupait, et en même temps l'étranger qui s'y trouvait. Elle-même a été aperçue au même instant par M. Tait, bien éveillé et par son mari encore endormi, ce qui nous prouve que réellement son âme avait quitté son corps et qu'elle était assez matérialisée, pour frapper les yeux d'un individu étranger avec lequel elle n'avait aucun rapport.

Cette indépendance momentanée de l'âme vis-à-vis de son enveloppe physique établit qu'elle n'en est pas l'émanation, parce qu'elle voit, pense, raisonne, se souvient sans que le

cerveau matériel soit mis en jeu pour produire ces actes intellectuels. Si l'on ajoute à ces remarques que la clairvoyance s'étend sur les faits du passé, qu'elle s'élance dans l'avenir pour prévoir des actes qui se réalisent exactement tels qu'elle les a vus par anticipation, alors s'impose la certitude que ce principe qui peut s'affranchir temporairement des lois de l'espace et du temps n'est pas matériel, dans le sens que les physiciens attachent à ce mot, et qu'il n'est pas engendré par le corps physique, puisqu'il en diffère si entièrement par ses facultés.

Rapports de la clairvoyance avec l'automatisme.

Maintenant que nous avons constaté l'existence de ce pouvoir transcendant de l'âme humaine, il est utile de chercher dans quelle mesure il peut servir pour l'explication des faits inconnus révélés par l'écriture automatique. Il faut d'abord éviter de tomber dans le travers de ces critiques qui prétendent attribuer tous les résultats à la même cause. L'expérience nous apprend que la clairvoyance naturelle se produit rarement, et lorsque l'on désire l'étudier expérimentalement pendant le somnambulisme provoqué, on s'aperçoit vite qu'elle n'est ni fixe, ni persistante, ni illimitée, ni exempte d'erreurs.

On ne saurait donc l'employer comme un *Deus ex machina* propre à dénouer toutes les difficultés. Mais alors, quand doit-on la faire intervenir et quels sont les cas où elle est impuissante à expliquer les faits ? C'est ce que nous allons essayer d'indiquer, sans avoir la prétention de résoudre entièrement la question.

Examinons d'abord le cas où l'automatiste est éveillé.

D'une manière générale, et jusqu'à plus ample informé, parmi les faits inconnus révélés par l'écriture automatique, il faut attribuer à la clairvoyance :

1° Ceux contenus d'une manière épisodique dans les messages incohérents, puérils et mensongers, comme ceux rapportés par le professeur Patrick. C'est un éclair d'intuition, noyé au milieu des divagations subconscientes.

2° Ceux qui se rapportent à la divination de cartes que personne n'a regardées ; à l'indication des mots ou de devises renfermés dans des enveloppes cachetées ; à la désignation d'objets qui se trouvent dans l'appartement, hors de la vue de l'écrivain, etc. parce que nous avons constaté avec les expériences de Mme Sidgwick, de M. Roux, du Dr Grégory, que pendant le léger

état hypnoïde qui n'interrompt pas la vie normale, la double vue peut s'exercer sans que le sujet se rende compte de la manière dont elle s'est produite. Les expériences de M. Wilkins paraissent confirmer cette interprétation.

3° Ceux qui se rapportent directement à l'automatiste, car nous trouvons dans son intérêt personnel une raison suffisante pour déterminer la mise en action de ses facultés transcendantes. Dans les exemples que nous avons reproduits, la lucidité se déclare à la suite d'une vive excitation causée par des préoccupations professionnelles, comme celle du sous-directeur de la compagnie d'assurances ; sous l'impulsion de sentiments affectifs surexcités, comme c'est le cas, pour la femme de M. Texier, pour Mme R. et pour Mme Wilmot ; enfin lorsqu'une vive contrariété causée par la perte d'un objet auquel on tient beaucoup pousse l'esprit à faire des recherches pendant la nuit, ainsi que nous l'avons constaté avec cette dame qui a retrouvé son bouton de manchette et le jardinier son argent perdu la veille. N'oublions pas dans cette revue l'annonce de maladies non déclarées, dont l'esprit du sujet peut avoir l'intuition clairvoyante et prémonitoire pendant son sommeil.

Nous avons admis que le souvenir des visions clairvoyantes du sommeil n'est pas toujours conservé dans la conscience ordinaire, mais que ces connaissances ne sont pas perdues, qu'elles séjournent dans la mémoire latente et que si elles s'extériorisent par l'écriture mécanique, c'est alors que le message revêt tout à fait les allures d'une communication spirituelle, bien qu'il soit simplement le résultat d'une manifestation animique. On voit que ce qui est perdu par le Spiritisme proprement dit est gagné par le Spiritualisme, et que le matérialisme n'a rien à gagner à l'étude approfondie de ces phénomènes.

Nous tenons à faire remarquer que les observations précédentes ne s'appliquent qu'aux écrits automatiques, c'est-à-dire à ceux qui sont formulés d'une façon vague, incolore, sans précision, ou bien aux messages qui ne renferment pas dans leur construction grammaticale, dans leur style ou dans leur calligraphie, la marque évidente d'une personnalité que l'on a connue sur la terre.

Occupons nous maintenant des écrits automatiques obtenus pendant la transe de l'écrivain.

L'automatisme pendant la transe.

Nous savons qu'on appelle *transe*, le sommeil spécial qui s'empare spontanément de certaines personnes pendant les séances spirites. Nous ferons remarquer qu'il est semblable au sommeil provoqué parce qu'il est dû soit à l'auto-suggestion, soit à l'action d'un magnétiseur spirituel, qui agit très probablement au moyen de procédés semblables à ceux que nous employons.

L'écriture mécanique est souvent, dans cet état, le moyen dont les Esprits se servent pour se manifester, comme nous l'avons vu en citant le rapport de M. Hodgson sur Mme Piper (1). Dans ce cas, la distinction entre ce qui vient d'eux et ce qui est produit par le médium lui-même, nécessite une étude attentive.

Si vraiment la lucidité s'accompagne d'un dégagement de l'âme, nous devons nous attendre à ce qu'elle soit plus fréquente pendant le sommeil magnétique qu'à l'état ordinaire, pendant lequel l'âme est le plus fortement attachée à son corps Si donc un sujet en sommeil révèle par écrit l'endroit où se trouve un objet perdu, signale un danger à éviter ou annonce que tel parent qu'il aime est malade en ce moment, tout cela peut être attribué à sa lucidité et ne nécessite pas le concours d'une intelligence étrangère. Il en est de même pour la description de ses maladies personnelles ou même de celles des personnes présentes *avec lesquelles il est en rapport*. Le somnambule sent, avec plus de précision que lorsqu'il est éveillé, son organe malade, il le voit et souvent il ordonne le remède nécessaire. A un degré plus élevé, il se rend compte de toute l'anatomie de son corps et il étend cette faculté aux étrangers qu'on met en rapport avec lui. C'est un caractère très fréquent qui a été utilisé par beaucoup de magnétiseurs pour le traitement des malades. (2) Ajoutons, en passant, que l'on doit se montrer très réservé au sujet du mode de traitement ainsi indiqué, car la vue d'une maladie ne suffit pas, évidemment, pour faire connaître le moyen de la guérir, de sorte que les prétendues communications qui prescrivent des remèdes sont fort sujettes à caution.

La lecture de la pensée des personnes présentes peut aussi

---

(1) page 21.

(2) Voir Liébault — *Du Sommeil et des états analogues*. p, 90. Consulter également Bertrand. *Traité du somnambulisme*, p. 100 et 309.

avoir lieu dans cet état, ainsi que le signalent différents auteurs ; (1) on doit donc se tenir en garde contre cette cause possible d'erreur, mais il faut avouer que celle-ci est très rare, car le plus souvent, c'est par la suggestion mentale et non par la lecture directe de la pensée de l'expérimentateur, que le sujet est renseigné. Voici néanmoins un exemple très net de clairvoyance qui a été souvent reproduit : (2)

Un prestidigitateur, physicien bien connu, M. Robert Houdin, s'intéressait à ces questions de clairvoyance. Il imitait la double vue et la transmission de pensée à l'aide d'un truc ingénieux. Il a commencé par être fort incrédule en fait de somnambulisme. Bien plus, habitué à faire des prodiges, il faisait très peu de cas du merveilleux, et croyait en posséder le secret ; il regardait, lui aussi, tous les hauts faits attribués à la lucidité, comme des tours d'adresse de même nature que ceux dont il amusait le public. Dans plusieurs villes où les somnambules avaient quelque succès, il se faisait un jeu de contrefaire leurs expériences et même de les surpasser. M. de Mirville, le célèbre démonologue qui, dans son système, a besoin du somnambulisme pour en faire honneur aux esprits infernaux, eut l'ambition de convertir un adversaire aussi redoutable ; il pensait avec raison que, s'il parvenait à lui démontrer que la lucidité appartient à un ordre de choses entièrement étranger à ses études et à sa pratique, le témoignage d'un juge aussi expert serait d'un très grand poids pour servir la cause du somnambulisme. Il le conduisit chez le somnambule Alexis. M. de Mirville rend compte, dans son livre des *Esprits*, de la scène qui eut lieu.

« J'étais abîmé, confondu, dit le magicien, il n'y avait plus là, ni adresse, ni escamotage. J'étais témoin de l'exercice d'une faculté supérieure inconcevable, dont je n'avais pas la moindre idée et à laquelle j'aurais refusé de croire si les faits ne se fussent pas passés sous mes yeux. J'étais tellement ému que la sueur me ruisselait sur le visage. »

Citons seulement les deux expériences suivantes :

Alexis, prenant les mains de ma femme, qui m'avait accompagné, lui parla d'événements passés, et notamment de la perte bien douloureuse d'un de nos enfants ; *toutes les circonstances étaient parfaitement exactes*. (Dans ce cas, le somnambule puisait probablement dans la mémoire latente de Mme Houdin, les renseignements qu'il lui fournissait).

« Il y avait avec nous, continue le prestidigitateur, un médecin fort incrédule, le Dr Chomel, qui, voulant aussi s'éclairer par lui-

(1) Dr Comet — *La vérité aux médecins* — 1869. Charpignon. *Phys. Médec et Métaph. du magn.* p. 126, etc.
(2) Morin — *Du Magnétisme* — p. 176.

même, présenta une petite boîte à Alexis. Celui-ci la palpa sans l'ouvrir, et dit : « C'est une médaille ; elle vous a été donnée dans des circonstances bien singulières. Vous étiez alors un jeune étudiant, vous demeuriez à Lyon, dans une mansarde. Un ouvrier auquel vous aviez rendu des services, trouva cette médaille dans des décombres, pensa qu'elle pourrait vous être agréable, et grimpa vos six étages pour vous l'offrir... » *Tout cela était vrai.* Certes, ce sont là de ces choses que l'on ne peut ni deviner, ni rencontrer par hasard. Le Docteur partagea notre admiration. Je donnai à M. de Mirville le certificat qu'il me demandait, constatant que les faits dont j'avais été témoin dépassaient tout ce que l'on peut obtenir par des tours d'adresse.

Pour en revenir à notre sujet, il est plus que probable que si ces récits avaient été écrits par Alexis et signés du nom du défunt, ils auraient pu passer pour une manifestation spirite. Il faut donc étudier attentivement les facultés du sujet endormi et savoir s'il possède la clairvoyance naturelle, qui est bien loin de se présenter chez tous les sujets somnambuliques Ce n'est que lorsque l'on possèdera des preuves de cette faculté, qu'il faudra soumettre les faits qu'il rapporte à une discussion approfondie.

Signalons encore une observation très importante : c'est *l'action élective* exercée par l'observateur lui-même pour produire l'état nécessaire où se manifeste la double vue. Bertrand signale cette propriété chez Petetin Dans les cas cités par le Dr Grégory, c'est le major Buckley, et lui seul, qui développait la clairvoyance. Voici la citation de M. Boirac :

En ce qui regarde cette forme particulière de la clairvoyance (lectures de devises enfermées dans des noix), je ferai observer, d'abord, qu'une certaine proportion de sujets possède seulement ce pouvoir, de sorte qu'un sujet pris au hasard ne l'aura probablement pas. Secondement: que le même clairvoyant peut réussir une fois et échouer une autre. Troisièmement : que ce phénomène se présente plus fréquemment dans l'expérience de certains magnétiseurs que dans celles d'autres. Le major Bukley, par exemple, le réussit très souvent, *tandis qu'il y a d'autres magnétiseurs qui ne le produisent jamais*, mais qui provoquent peut-être d'autres phénomènes aussi merveilleux. Personne, par conséquent, n'est autorisé à nier le fait, parce qu'il n'a pas rencontré le fait dans ses propres expériences ou dans une expérience donnée.

M. Goupil, en rendant compte des faits de clairvoyance pro-

---

(5) Boirac. *Cas de clairvoyance et de lucidité*, in *Ann. Psych.* 1893. p. 244.

voqués par le Dr Ferroul, sur son sujet Anna B .. dit : (1)

Le tempérament de celui qui actionne le sujet entre pour beaucoup dans l'obtention des phénomènes ; aussi M. Ferroul, seul, obtient avec Anna les résultats qui vont être indiqués ; *les autres médecins qui ont endormi Anna n'ont obtenu avec elle que les phénomènes ordinaires de l'hypnose* et n'arrivaient qu'à déranger pour quelque temps les facultés de la lucide.

Un sujet possédant la double vue, ne sera donc pas clairvoyant avec tout le monde ; il ne le deviendra qu'après avoir subi l'action de son magnétiseur habituel. Un vrai médium, au contraire, est lucide pour tous ceux qui utilisent ses facultés.

Ces remarques ne s'appliquent qu'aux personnes qu'on endort expérimentalement, car pendant le phénomène de la transe, c'est-à-dire du sommeil spontané produit par les Esprits, le sujet est soustrait momentanément au pouvoir de son magnétiseur, n'obéit plus à ses suggestions, en un mot est sous la domination d'une intelligence étrangère. Ce point très important a été très bien décrit par un observateur de grande valeur, M. le Dr Ermacora, en ces termes : (2)

Les expériences du Docteur Ermacora.

Le 10 novembre 1893, entre 8 h. 15 et 8 h. 45 du soir, Mademoiselle Marie Manzini était en somnambulisme. M. Gustave Maluta et moi étions présents. Elle avait été mise en cet état par *une personnalité médiammique* (3), que j'appellerai B..., qui se servait couramment de ce moyen pour entrer en rapport avec elle par voie hallucinatoire. Ce somnambulisme *n'est pas le même* que celui que je peux produire par suggestion et que j'appellerai somnambulisme normal ; il en diffère pour deux raisons : la première raison est que, dans le somnambulisme provoqué par B..., ou *par un autre agent de même nature*, le sujet est « en rapport » avec l'agent seulement, tandis que, dans le somnambulisme normal, il est en rapport avec tout le monde. La seconde raison, qui n'est peut-être qu'une conséquence de la première, consiste en ce que lorsque la manifestation de la première cesse, il se produit d'abord

(1) Goupil. *Lucidité, expériences du Dr Ferroul*, in. *Ann. Psych.* 1896, p. 140.

(2) Ermacora. *Cas de prémonition en somnambulisme* in *Ann. Psych.* 1894, p. 212. Nous engageons à lire ce cas en entier, car nous pouvons le reproduire complètement à cause de sa longueur.

(3) Pour éviter des mots impliquant des hypothèses non universellement admises, j'appellerai personnalités médiummiques, ces personnalités de nature peu connue qui, dans l'hypothèse spirite, sont appelées esprits. (Note du Dr Ermacora).

une courte léthargie, puis le somnambulisme normal avec amnésie de la période précédente.

Si, aussitôt après ce changement d'état et avant le réveil, on demande à ce sujet en somnambulisme ce qu'il vient de faire il y a un instant, il répond invariablement qu'il a dormi ou rêvé, ou pensé à quelque chose. Ce rêve ou cette pensée n'a aucun rapport avec ce qui est,en réalité, arrivé dans la période précédente, ou du moins avec ce qu'on a pu constater. J'ai donc cherché à comprendre si réellement, pendant que se manifeste par le sujet la personnalité de l'agent B..., et que Mlle Marie en somnambulisme lui sert d'interprète, il reste en elle une autre personnalité disponible pouvant rêver ou penser à tout autre chose, ou bien si ce rêve ou cette pensée supposée n'est qu'une hallucination de la mémoire, projetant dans le passé ce que l'imagination invente au moment même où elle le raconte.

Autrement dit, en langage spirite débarrassé de la phraséologie psychologique, il s'agit de savoir si pendant qu'un Esprit indépendant se manifeste par les organes de Mlle Maria, l'âme de celle ci peut sortir de son corps ou voir à distance, par clairvoyance, ce qui se passe au loin. Voici donc le rêve prémonitoire fait le 10 novembre par l'âme de Mlle Maria, *pendant que l'esprit B..*, — se servant de son corps *causait avec le docteur*. M. Ermacora a pris note de ce songe sur son journal, le lendemain matin, 18 novembre, en ces termes :

Elle rêve que le mari d'une dame P est venu vers 11 heures ou 11 h. 30, et qu'elle y est allée le soir même. Elle a trouvé là deux femmes inconnues, l'une âgée, l'autre jeune La femme âgée voulait avoir un vêtement complet pour l'hiver, la jeune, un trousseau complet de mariée parce qu'elle allait se marier. Mme P..., proposait à Mlle Maria de fournir certains articles, elle ajoutait qu'il s'agissait de personnes qui paieraient, et elle lui montrait ses registres prouvant la ponctualité des paiements de ce qu'elle leur fournissait, mais Mlle Maria, malgré cela, ne croyait pas pouvoir accepter, non parce qu'elle doutait de la solvabilité ni parce qu'elle craignait qu'on voulût dépenser trop peu, mais parce qu'elle savait n'avoir pas les moyens d'avancer la somme pour les dépenses nécessaires. Elle pensa à l'étoffe qu'elle avait achetée à N...., mais comprit aussitôt que c'était trop peu de chose. Aussi, malgré tous les discours de Mme P..., elle ne conclut rien et partit. En descendant l'escalier, elle pensa qu'elle aurait pu peut-être se faire prêter la somme, mais elle se dit que cela non plus ne lui aurait pas convenu. En retournant chez elle, elle passa par la rue Pozzo dipinto et, à peine passée la cassa di Risparmio, près du tailleur et de la fontaine de l'Aqueduc, elle fut rejointe par Mme

P..., qui l'appela : « Siora Maria, Siora Maria (1) » et se remit à essayer de la convaincre de conclure l'affaire. A ce moment Maria s'éveilla.

C'est-à-dire que B... étant parti, elle se retrouva en état de somnambulisme ordinaire, causant avec le Dr Ermacora. Or, ce rêve du 10 au soir, qu'elle ignorait à l'état de veille, se réalisa ponctuellement, *et jusque dans ses plus petits détails*, pendant la journée du 11 novembre. M. P. vint vers 11 h. 1/2, demander à Mlle Maria d'aller voir sa femme. Le Dr conseilla au sujet de faire cette visite avec sa mère et le soir, en présence de M. Maluta, elles racontèrent toutes deux, *identiquement les mêmes choses* que Mlle Maria avait vues en rêve le jour précédent. De l'enquête qui fut faite auprès des deux dames qui étaient chez Madame P..., et dont on a le témoignage, et après les affirmations du Dr Ermacora et de M. Maluta, il n'est pas possible de douter un seul instant de la réalité complète et de l'exactitude de cette clairvoyance prémonitoire.

Discutons maintenant les faits. Faut-il voir dans l'être connu sous le nom de B..., un état somnambulique de Mlle Maria, analogue à une des personnalités successives dont M. P. Janet a constaté l'existence chez ses sujets Lucie ou Léonie ? Nous ne le pensons pas, parce que dans aucun sommeil de Mlle Maria, il n'est possible de réveiller les souvenirs qui se rapportent à la personnalité qui se nomme B... Celle-ci est autonome, car elle ne connait pas non plus toutes les pensées et les actions de Maria.

C'est une individualité à part, puisque pendant qu'elle cause, l'esprit de Maria fait preuve d'activité indépendante pour percevoir toutes les scènes qui sont devenues le lendemain des réalités.

Il est extrêmement curieux, dit le Dr Ermacora, de voir que tandis que la personnalité de B..., nous priait de lui indiquer la demeure des deux dames, pour pouvoir m'aider plus facilement à atteindre mon but (qui était de savoir l'adresse exacte de ces deux dames) la subsconscience de Mlle Maria s'est mise en rapport avec cette demeure (ceci a rapport à un second phénomène de clairvoyance postérieur au premier) et avec un incident futur se rattachant avec la recherche de cette maison, recherche exécutée sous l'empire de la conscience ordinaire. Et cela sans que B..., en ait eu aucune connaissance, puisque le lendemain soir, 13 novembre, quand tout était fini, elle nous demanda si nous avions

(1) Siora, en dialecte Padouan, veut dire Signora.

cette adresse qui lui était nécessaire pour faire ce dont nous l'avions chargé.

Nous savons que dans les états successifs du somnambulisme, la personnalité qui correspond au sommeil le plus profond connaît toutes les autres, sans en être connue elle-même. Or ici B..., ne connaît pas les pensées de Maria éveillée ou en somnambulisme ordinaire. Maria endormie ou à l'état normal ne connaît pas davantage celle de B..., cette personnalité est donc bien indépendante de l'esprit du sujet. C'est la conclusion à laquelle arrive aussi le Dr Ermacora, bien que pour des raisons différentes, il dit en note :

Il n'est pas tout à fait exact de dire que pendant que B causait, *au même moment* la personnalité subconsciente de Maria s'est mise en rapport avec cette demeure, parce que, en tenant compte de l'ambiguïté que j'ai signalée dès le principe, le rêve pouvait avoir lieu quelques moments après, c'est-à-dire pendant que Mlle M... me le racontait. Pourtant, comme les phénomènes psychiques supernormaux semblent se produire d'autant plus facilement que les conditions psychiques du sujet sont anormales, je suis tenté de croire que plus probablement la perception eut lieu pendant l'état de *rapport* avec la personnalité de B..., plutôt que pendant le somnambulisme normal subséquent, puisque le premier état est plus anormal que le second.

Nous pouvons tirer de ces observations, il nous semble, une règle pratique pour savoir si les faits inconnus révélés par l'écrivain en état de transe sont dus à sa clairvoyance propre, ou à l'intervention d'une intelligence étrangère. Il suffira d'endormir le sujet et de le pousser jusqu'à l'état le plus profond auquel il puisse arriver. Alors si le souvenir des faits révélés par l'écriture ne peut pas être rénové, il faudra en conclure qu'ils ne lui sont pas attribuables et qu'ils dénotent l'action d'un esprit dont il faudra chercher à connaître l'identité.

Les expériences du Dr Moroni et de M. Rossi Pagnoni.

Les études comparatives entre les facultés somnambuliques et médianimiques étant encore rares, nous croyons bon de reproduire les appréciations de deux auteurs qui ont étudié cette question (1). Donnons d'abord quelques renseignements sur le médium :

Le sujet s'appelle Cazetti ; c'est une femme d'une parfaite moralité, franche et compatissante. Pendant les premières années qu'elle fut

(1) F. Rossi Pagnoni et Dr Moroni. *La Médiumnité hypnotique.*

hypnotisée par le Dr Moroni, elle fut très développée du côté de la lucidité et présenta souvent le phénomène de la vue à distance de choses réelles, indépendamment de toute suggestion. Elle percevait aussi la pensée. Mais lorsque les manifestations spirites se produisirent, la vision clairvoyante terrestre s'affaiblit de plus en plus. Dans les dernières années, elle ne pouvait plus lire la pensée ni voir les choses terrestres à distance. Une expérience tentée pour lui faire lire un mot caché dans un tube, échoua complètement, bien que le magnétiseur connût ce nom (1).

En revanche, la vision spirituelle se développa considérablement. Un jour elle décrivit un esprit qui lui était inconnu et lorsqu'on lui présenta un grand nombre de photographies parmi lesquelles se trouvait celle de l'apparition, elle la désigna sans hésiter, alors que la seule personne pour laquelle cette manifestation était donnée se tenait à l'écart.

M. Rossi Pagnoni explique cette différence de la manière suivante : « La clairvoyance terrestre est, selon moi, le plus haut résultat des facultés *actives* psychiques ; la médiumnité spirite est le plus grand résultat des facultés *passives*. Or, plus nous élevons et exerçons les premières chez les hypnotisés, plus nous amoindrissons les secondes et *vice versa*. Si en particulier et comme expérimentateurs, nous exerçons notre médium à employer toujours plus la médiumnité hypnotique, il n'est pas étonnant que chez elle la clairvoyance terrestre soit amoindrie et qu'elle l'ait presque perdue après l'avoir possédée à un haut degré. Donc, de ces observations, il découle à mon avis, cette conséquence très importante : que celui qui veut obtenir de bons résultats doit exercer les personnes hypnotisées d'une manière différente, selon le but qu'il veut atteindre, les uns pour les effets de la suggestion terrestre, d'autres de la clairvoyance terrestre, et enfin d'autres pour la médiumnité spirite.

Voici encore quelques conseils qui sont bons a méditer pour ceux qui veulent expérimenter consciencieusement et savoir discerner les différentes causes en action : (2)

En général, nous devons recueillir et étudier ce que les sujets nous donnent volontairement, ou ce que, par la suite, ils accordent à nos questions discrètes et affectueuses, sans vouloir extorquer des réponses ou des preuves malgré eux. Si les résultats d'un exercice suivi sont

(1) *Quelques essais de médiumnité hypnotique*, p. 104. Consulter le rapport publié dans les *Proceedings* de la S. P. R. Partie XIV, p. 549 à 566, on verra que le rapporteur M. Henry Babington Smith, conclut en faveur de l'honnêteté scientifique des observateurs et de la fidélité avec laquelle les procès-verbaux originaux ont été reproduits dans le livre que nous citons.

(2) Rossi Pagnoni et Dr Moroni. *La médiumnite hypnotique*. p. 113.

insuffisants, *il est raisonnable de tenir la chose comme non démontrée;* mais essayer de leur imposer ou de leur arracher des preuves décisives, est une erreur grossière qui trouble tout. Cent fois nous avons eu spontanément, par la bouche de la somnambule (ou, dirons-nous, par l'écriture, pour d'autres médiums) des noms, des dates, des circonstances biographiques, des portraits moraux, des choses que certainement elle et nous ignorions, et qu'ensuite nous vérifiions et trouvions très vraies ; au contraire, quand par méfiance ou pour contrôler nous avons demandé des renseignements, nous n'avons rien obtenu, *même quand nous connaissions déjà la chose demandée* et que nous n'avions fait la question que pour l'entendre répéter *et quoique nous y eussions fixé notre pensée*, de sorte que l'obtenir au moyen de la suggestion terrestre semblait être la chose la plus facile du monde. Le fait de révolte contre notre volonté et contre la suggestion, constitue la plus grande délimitation entre le champ de la médiumnité spirite et celui de la suggestion hypnotique ordinaire.

En voici un exemple rapporté par M. de Rochas : (1)

Marie est un sujet très suggestible qui présente cette résistance d'une manière très nette :

J'ai suggéré à Marie, également pendant le sommeil, de me donner, cinq minutes après le réveil, une communication écrite de M. V. sur un sujet déterminé. (Marie est somnambule lucide, médium écrivain ; M. V. est son interlocuteur habituel dans le monde des Esprits !)

Rien ne s'étant produit, j'ai rendormi Marie et lui ai demandé si elle n'avait pas compris mon ordre. — Rép. Si. — Alors pourquoi ne l'avez-vous pas exécuté ? — Rép. Il m'en a empêché. — Qui ? — Rép. M. V.

Cette indépendance de la personnalité médianimique, vis-à-vis du magnétiseur, implique bien une individualité différente de celle du sujet, puisque, normalement, celui-ci exécute tous les ordres qui lui sont donnés, sans opposer aucune résistance.

Résumé.

Pour se convaincre de la réalité de cette clairvoyance que l'âme possède à certains moments, il faut prendre connaissance des cas nombreux publiés par la *Société anglaise de recherches psychique*, par les *Annales* du Dr Dariex et dans le livre de Flammarion *l'Inconnu et les problèmes psychiques*. Nous ne sommes plus, comme jadis, en présence de récits plus ou moins vagues, mal observés pour la plupart, amplifiés ou dénaturés par l'imagination du narrateur. Tous les faits cités dans les périodiques anglais et français sont entourés des garanties morales

(1) De Rochas. *Les Etats superficiels de l'hypnose*, p. 63.

nécessaires pour que l'on croie à leur authenticité. Dans les enquêtes minutieuses auxquelles ils ont donné lieu, on a discuté sévèrement la valeur des témoignages, recherché les documents contemporains dans lesquels ils ont été consignés et lorsque c'était possible, vérifié l'exactitude de la vision. Nous devons donc admettre ces témoignages parce qu'ils émanent de gens honorables dont l'affirmation serait acceptée sans hésitation devant un tribunal, car ils n'ont aucun intérêt à mentir, ne se connaissent pas et ne peuvent par conséquent s'entendre pour affirmer des impostures dénuées d'intérêt. La clairvoyance existe donc et son pouvoir s'étend aussi bien à la perception des événements présents, qu'à celle du passé ou de l'avenir. Cette faculté de l'être pensant est un des plus sérieux arguments que l'on puisse invoquer en faveur de l'indépendance de l'âme vis-à-vis de son corps, puisqu'elle se révèle à nous comme en partie affranchie, momentanément, des conditions d'espace et de temps qui régissent strictement la matière.

Nous sommes donc obligés, logiquement, de tenir compte de cette lucidité dans l'examen scientifique des écrits automatiques, lorsque ceux-ci révèlent des faits inconnus. Mais cette faculté de clairvoyance ne peut pas servir d'explication générale pour tous les cas ; elle ne s'exerce à l'état de veille ou pendant le sommeil ordinaire — nous l'avons vu, — que relativement à des événements qui intéressent le sujet lui-même ou des parents, des amis, auxquels il est lié par des sentiments affectifs. La lucidité se manifeste également pendant le sommeil magnétique ; mais cette fois, sous l'influence de la volonté du magnétiseur, elle peut s'étendre à des personnes étrangères qui se trouvent au loin. Le plus souvent, il est indispensable d'avoir un objet ayant appartenu à l'absent pour établir le rapport, — telle la médaille du Dr Chomel dans le cas d'Alexis, — sans quoi, manquant pour ainsi dire de fil conducteur, l'esprit du dormeur s'égare et l'on n'obtient aucun résultat Il ne faut pas perdre de vue que la lucidité naturelle ou provoquée n'est pas infaillible ; fort souvent elle est fantaisiste, inexacte, ou remplie de lacunes. Ce serait une étrange illusion que de s'imaginer qu'il suffit de posséder un sujet clairvoyant pour pénétrer dans l'intimité de nos concitoyens, connaître leurs actes et leurs pensées, déchiffrer les énigmes du passé, prévoir l'avenir à coup sûr, ou jeter un coup d'œil sur ces régions inconnues du globe que l'homme n'a pu encore aborder. L'expérience montre ce que de tels désirs ont de chimérique.

Nous avons fait les réserves nécessaires sur les faits inconnus révélés par l'écriture,lorsqu'ils se produisent dans l'automatisme à l'état rudimentaire. Nous avons montré ensuite qu'il est plus sage de croire à la double vue dans les cas de divination de cartes, de lectures de devises ou de messages, ou dans l'annonce de maladies futures du sujet, qu'à l'intervention des Esprits. Mais en dehors de ces circonstances, nous savons que la lucidité n'a pas de raison pour se produire — et qu'en fait elle ne se produit jamais — vis à vis de personnes ou d'événements absolument étrangers au sujet et aux assistants.

Ces remarques nous permettent déjà de croire qu'un facteur autre que la clairvoyance est en cause lorsque, spontanément, l'écriture automatique révèle des faits qui concernent une personne inconnue de l'écrivain et des expérimentateurs. Pour s'en assurer plus complètement il faudra,si c'est possible, avant que l'écrivain ait connaissance du message, l'endormir et pousser le sommeil jusqu'à son degré le plus profond ; alors on verra si les souvenirs de l'écriture sont conservés dans la mémoire somnambulique ; si oui, la clairvoyance du sujet suffit à l'explication, sinon il faut admettre qu'une intelligence étrangère s'est manifestée, et dans ce cas, il faut chercher si c'est celle d'un vivant agissant télépathiquement,ou celle d'un mort.

Nous verrons dans la troisième partie des exemples de ces phénomènes que les adversaires du spiritisme feignent d'ignorer, bien qu'ils soient publiés depuis longtemps dans les ouvrages consacrés à la propagation de cette doctrine. Nous discuterons avec soin la valeur des témoignages ; nous serons sévères et indépendants dans notre examen ; nous donnerons à toutes les facultés extra-sensorielles qui peuvent intervenir, leur maximum d'extension, mais si nous constatons cependant qu'aucune d'elles ne peut expliquer ces faits, il faudra reconnaître hautement l'existence des esprits se manifestant par l'écriture, comme ils l'ont fait aussi de tant d'autres manières différentes.

CHAPITRE III

Automatisme et suggestion mentale

SOMMAIRE. — *La transmission de la pensée permet de comprendre le genre d'action exercée par les esprits sur les médiums. — Admission des faits. — Remarques sur les circonstances extérieures qui peuvent simuler la suggestion mentale. — La mémoire latente, le milieu psychique. — Véritable transmission mentale. — Transmission des sensations pendant l'état magnétique. — Transmission des idées à un sujet dans l'état magnétique. — Les travaux de la Société de recherches psychiques. — Transmission de la volonté pendant l'état magnétique. — Ces faits se reproduisent pendant la veille. — Mesmer, Froissac, du Potet, Lafontaine, Les docteurs Dusart, Ch. Richet, Héricourt, Gibert, P. Janet, etc. — Conditions nécessaires pour que la suggestion mentale puisse se produire entre magnétiseur et sujet. — Exemples de suggestions mentales agissant sur l'automatisme de l'écriture. — Le cas de miss Summerbell. — Les expériences du Révérend P. H. Newnham, avec sa femme comme sujet. — Résumé.*

La transmission de la pensée.

Dès l'origine du Spiritisme, les incrédules de bonne foi, — ceux qui ne voyaient pas seulement dans ces faits de grossières supercheries, — les expliquèrent en faisant intervenir la transmission de la pensée, que l'on appelle aujourd'hui la suggestion mentale. Cette hypothèse n'était guère de nature à satisfaire l'école positiviste, car si l'on admet avec elle que la pensée est une résultante de l'organisme, on ne peut guère imaginer comment cette pensée, qui ne serait, en dernière analyse, qu'un mouvement moléculaire du système nerveux, pourrait sortir du corps pour agir, à distance, sur un autre cerveau.

Je n'ai jamais compris, dit M. Brown Séquard, comment un homme intelligent et connaissant les principes fondamentaux de

la physiologie peut admettre une telle transmission, (une transmission de force nerveuse d'un individu à un autre) alors que l'étudiant le moins instruit sait combien sont vains, après la section d'un nerf moteur, les efforts, les désirs, la volonté de mouvoir la partie paralysée.. » (1).

Feu M. Pouchet, professeur au Muséum d'histoire naturelle, disait plus emphatiquement (2) : « Démontrer qu'un cerveau, par une sorte de gravitation, agit à distance sur un autre cerveau, comme l'aimant sur le fer, le soleil sur les planètes, la terre sur le corps qui tombe. Arriver à la découverte d'une influence, *d'une vibration nerveuse se propageant sans conducteur matériel* ! Le prodige c'est que tous ceux qui croient peu ou prou à quelque chose de la sorte, ne semblent même pas, les ignorants ! se douter de l'importance, de l'intérêt, de la nouveauté qu'il y aurait là-dedans et de la révolution sociale que ce serait pour le monde de demain. Mais trouvez donc cela, bonnes gens, démontrez-nous donc cela, et votre nom ira plus haut que celui de Newton dans l'immortalité, et je vous réponds que les Berthelot et les Pasteur vous tireront leur chapeau bien bas ».

Comme le dit M. de Rochas, auquel nous empruntons cette tirade ampoulée, « Nous n'en demandons point tant ! » La transmission d'une dépêche par la télégraphie sans fil est aussi extraordinaire que celle de la pensée, et cependant ce prodige est devenu banal ; toute la question est de savoir d'abord si le phénomène de la transmission de la pensée est réel, l'explication viendra ensuite.

Il est évident que les spirites ont le plus grand intérêt à démontrer que la transmission de la pensée est un phénomène réel, car une fois ce point admis, il deviendra plus facile de comprendre comment les esprits entrent en rapport avec les médiums.

Si déjà, durant la vie, il est possible que deux intelligences communiquent sans aucune intervention des organes physiques, la disparition de l'enveloppe matérielle de l'agent ne peut, évidemment, que favoriser la manifestation de l'activité psychique qui agit sur l'âme d'un médium. Il y aurait ainsi une continuité entre les phénomènes animiques et les phénomènes spirites qui enlèverait à ces études les caractères de merveilleux et de surnaturel qu'on s'est plu, bien gratuitement, à leur attribuer. Nous allons donc d'a-

---

(1) Voir la préface à l'ouvrage de Braid : *La Neurhypnologie*.

(2) *Le Temps* du 12 août 1893, cité par M. de Rochas dans l'*Extériorisation de la motricité*, p. 477.

bord passer en revue les faits précis qui démontrent cette communication mentale, en déplorant que le cadre restreint de notre ouvrage ne nous permette guère que d'effleurer la question. Mais en se reportant aux documents originaux que nous signalons, le lecteur pourra se faire une opinion motivée, basée sur des matériaux scientifiques de premier ordre.

Il n'entre pas non plus dans notre plan de rechercher le procédé par lequel s'opère le transfert de la pensée d'un individu à un autre. Cependant, afin de prévenir des confusions fâcheuses, nous ferons observer que ce n'est pas la pensée elle-même qui se transporte dans l'espace, parce que la pensée est un phénomène interne, subjectif, qui n'a d'existence qu'au moment où il se produit chez l'être pensant. Mais la physiologie nous apprend que lorsque la pensée est engendrée, il existe toujours un mouvement corrélatif du cerveau, qui est la traduction matérielle, externe, du fait psychique. Le Spiritisme nous fait connaître aussi le mouvement vibratoire du périsprit. C'est donc seulement ce dernier mouvement, ou d'autres auxquels il peut donner naissance, qui se propage dans l'espace et qui, en pénétrant dans un ou plusieurs cerveaux propres à le percevoir, y déterminera une pensée.

La répugnance du monde savant pour ces faits commence à disparaître, grâce aux recherches vraiment scientifiques entreprises en Angleterre par la *Société de Recherches psychiques*. Même en France, nous assistons à cette évolution.

Admission des faits.

Parlant de la suggestion inconsciente, M. Beaunis, professeur de physiologie à la faculté de médecine de Nancy, dit :

« Quelque répugnance qu'éprouve l'esprit humain à reconnaître la réalité de phénomènes qui choquent complètement les idées reçues, il est bon cependant d'enregistrer ces phénomènes, et, tout en réservant l'avenir, de les vérifier sévèrement et d'en essayer une explication. » Ailleurs (1) le même auteur dit encore en parlant de la suggestion mentale : « Nous avons affaire ici, à n'en pas douter, à un fait qui bouleverse toutes nos idées sur la fonction du cerveau. Pour ma part, jusqu'à ces derniers temps, je ne pouvais ajouter foi à ces choses. Aujourd'hui, je suis forcément convaincu qu'on ne peut pas les rejeter. Les réussites, rares à la vérité, sont trop nombreuses pour qu'on puisse songer à un hasard, et surtout à un moment où la question de

---

(1) H. Beaunis. *Un fait de suggestion mentale. Revue Philosophique*, 1886, nº 2, p 204.

la transmission de la pensée est portée devant le forum de la Société de psychologie physiologique, je me suis cru obligé d'apporter mon tribut, si étranges que ces phénomènes me paraissent ».

Dans son livre consacré à l'étude de la suggestion mentale, le Dr Ochorowicz, professeur de psychologie à l'Université de Lemberg, après avoir écarté par une savante analyse toutes les causes qui simulent la transmission de la pensée, conclut en affirmant qu'il a l'absolue certitude expérimentale, que toutes les modalités de la pensée peuvent se transmettre à un sujet, dans certaines conditions que nous aurons précisément à étudier tout à l'heure. M. Ch. Richet, membre de l'Académie de médecine, jadis tout à fait incrédule, admet aujourd'hui cette forme de suggestion mentale à laquelle on a donné le nom de télépathie. Pour expliquer les apparitions de vivants, il reconnaît que le hasard ne peut, seul, rendre compte de tous les faits, et que les exemples avec coïncidence d'événements réels sont trop nombreux pour qu'on puisse les expliquer par de simples hallucinations :

« Je regarde comme impossible, dit-il, cette immense illusion se prolongeant sans quelque parcelle de vérité. On n'a pas le droit d'exiger pour les phénomènes psychiques une plus forte probabilité que pour les autres sciences.... On trouve une telle quantité de faits impossibles à expliquer autrement que par la télépathie, qu'il faut admettre une action à distance. Peu importe la théorie, le fait me semble *prouvé et absolument prouvé.*

Dans son dernier livre sur l'*Inconnu et les problèmes psychiques*, Camille Flammarion écrit : « L'action d'un être sur un autre à distance est un fait scientifique aussi certain que l'existence de Paris, de Napoléon, de l'oxygène ou de Sirius. » Nous n'avons pas l'intention d'entreprendre la démonstration complète du fait de la transmission de la pensée, car il nous faudrait, pour ce seul travail, écrire un volume. Il suffira pour notre sujet de citer quelques-unes des expériences les plus démonstratives, et de rechercher dans quelle mesure elles s'appliquent aux phénomènes de l'écriture automatique.

Peut-être est il bon de signaler d'abord quelques causes d'erreurs qui peuvent faire croire à une intervention occulte, alors qu'il n'y a en jeu ni transmission de pensée des assistants, ni action des Esprits — Voici quelques-unes de ces observations dont nous empruntons la description à M. Ochorowicz, qui les a fort bien résumées, et qui sont de nature à mettre les Spirites en garde contre les illusions qui peuvent si facilement se produire

dans les réunions intimes, composées généralement des mêmes personnes.

Rôle de la mémoire latente.

Nous avons insisté déjà sur l'importance de ce facteur si négligé jusqu'alors. Rapportons encore un exemple de son action:

Voici une expérience faite sur un sujet endormi, laquelle simule la vision sans le secours des yeux, et qui pourrait aussi bien être répétée avec l'écriture automatique que par l'énonciation verbale. (1)

Je prends un livre, dit M. Ochorowicz, en dehors de la vue du sujet, je l'ouvre au hasard et je lui ordonne de lire.

Je ne vois pas bien, dit-il. Je lui suggère les deux ou trois premiers mots de la page et je l'engage à continuer. C'est au milieu du second volume, dit-il, chapitre tel et tel ; c'est le volume de Krasewski :*Le monde et le poète.*

Parfaitement. Continuez alors ! Et, à notre grand étonnement, il se mit à lire une page entière, presque sans faute. Si je déposais le livre, il s'arrêtait ; il « lisait » couramment quand j'avais les yeux sur le texte. Je changeais de page: il lisait toujours bien. Quelques-unes des personnes qui ont assisté à cette expérience ont cru pouvoir constater « la double vue », malgré les explications que je vais donner tout à l'heure.

Mais si ce n'était pas une double vue, faut-il une preuve meilleure de la suggestion mentale ?

Malheureusement oui. D'abord, il « lisait », quoique moins bien, le livre fermé ; il fallait seulement lui communiquer la première phrase du passage — Ce n'était donc pas la transmission de la pensée ; ce n'était pas non plus de la double vue, puisque sans cette suggestion verbale il ne pouvait même pas l re les numéros des pages ni reconnaître un objet quelconque.

Voici l'explication du mystère :

Le jeune homme en question a lu dernièrement *deux fois de suite,* le roman mentionné de Krasewski ; il l'avait lu, comme on lisait dans le temps en Pologne, surtout à l'âge de 17 ans. Il le savait presque par cœur. Evidemment, il ne saurait pas réciter à l'état de veille des pages entières textuellement, mais, en somme, notre expérience n'a prouvé qu'une seule chose : une *vivacité étonnante des souvenirs en somnambulisme.* Et quant à l'influence de ma pensée, la cause en était bien simple : il « voyait » mieux quand je regardais dans le livre, parce que, machinalement, je corrigeais ses petites erreurs. Ce sont même ces erreurs-là qui m'ont suggéré l'explication vraie de l'expérience ; car, au lieu de

(1) Ochorowicz — *La suggestion mentale* — p. 7.

lire mal un mot écrit, il le remplaçait par un autre, analogue comme sens, mais tout à fait différent comme forme. Ayant été entraîné en dehors des associations exactes par une erreur semblable, il s'arrêtait si je fermais le livre, parce que je ne pouvais plus lui venir en aide.

Le milieu psychique.

Lorsqu'on expérimente souvent dans les mêmes milieux, avec les mêmes personnes, il arrive très fréquemment qu'il se produit des coïcidences inattendues entre les idées des sujets et celles des expérimentateurs. Il n'y a pas suggestion de ceux-ci à ceux-là, mais simplement un même processus mental, amenant des résultats identiques. Voici comment M. Ochorowicz signale ce mécanisme inconscient : (1)

Toutes les fois que plusieurs personnes s'entretiennent pendant un certain temps, il s'établit entre leurs intelligences un enchaînement réciproque. Il suffit alors à un observateur habile de s'isoler par la pensée du mécanisme involontaire, de l'embrasser mentalement par un aperçu général, pour *prévoir* quelquefois l'objet qui, dans quelques instants, va occuper l'attention des assistants. C'est le même mécanisme qui fait que, souvent, dans une société, deux personnes émettent simultanément une même pensée ou posent une même question. Mieux on connaît son monde, et mieux on réussit dans cette « clairvoyance » psychologique. Je me rappelle qu'étant secrétaire d'une société qui avait pour but la publication d'une Encyclopédie des sciences j'avais préparé à l'avance le protocole d'une de nos réunions. On avait à discuter la question de savoir s'il fallait ou non, parmi les sciences à traiter, réserver une place à la *Théologie*. J'ajoute que deux prêtres faisaient partie de la commission. Mais, connaissant les personnes et les opinions, j'ai risqué l'expérience. Le protocole fut préparé ; il rendait compte de la discussion générale terminée par le vote suivant : « La théologie ne do t être traitée que comme faisant partie de l'histoire des religions ». — Je n'ai eu que quelques mots à changer pour soumettre ce protocole à la signature des membres.

Evidemment, on n'est pas si bon prophète sans être un peu complice, — mais, on est toujours complice dès qu'on commande l'exécution d'une idée qui vous vient machinalement à l'esprit. En voici un exemple : Vous êtes un habitué de la maison. Vous ne vous rappelez pas que, la dernière fois, on causa de la politique coloniale, et qu'aussitôt après une dame s'est mise au piano. On cause de nouveau de la politique coloniale, tandis que l'idée vous vient d'essayer la suggestion mentale : vous ordonnez

---

(1) Ochorowicz — *La suggestion mentale* p. 17.

à la dame d'aller au piano — et elle y va. Vous êtes tout étonné du succès, d'autant mieux que vous ne voyez absolument aucun rapport entre la politique coloniale et un morceau de piano, et que votre compère, lui aussi, vous assure, de la meilleure foi du monde, qu'il ne comprend pas du tout comment l'idée de se mettre au piano lui est venue subitement.

Ces remarques sont absolument justes et nous permettent de nous prémunir contre des illusions possibles, dues à l'état psychique ambiant. Voici trois expériences, faites à l'improviste, qui montrent l'influence du milieu psychique sur une personne non hypnotisable :

Suggestion		Réponses
	Une couleur	
Rouge		Rose
	Une fleur	
Le Lilas		Le Lilas
	Une personne présente	
M. J....		Mme D...

L'aspect général de ces trois expériences paraît assez favorable à la transmission ; mais examinons les circonstances : on prévient le sujet qu'il s'agit d'une couleur, il ne la devine qu'approximativement : c'était *rouge*, il devine *rose*. « Rose » qui est en même temps le nom d'une fleur, nous suggère, à tous, l'idée d'une fleur.

On prévient le sujet qu'il s'agit d'une fleur. Le lilas se trouve au milieu de la table. C'est une primeur, tout le monde l'avait remarqué, il se présente le premier à l'esprit de tout le monde. Puis, dès qu'il s'agit d'une idée un peu plus éloignée et où la probabilité reste toujours assez forte (il n'y avait qu'une dizaine de personnes) il y a échec. Non seulement il ne devine pas la personne, mais il prend une femme pour un homme. Par conséquent, ces trois expériences à l'aspect séduisant quand on les considère *in abstracto*, sont presque sans valeur ; et si je dis *presque* c'est uniquement à cause d'un certain rapprochement entre le rouge et le rose, qui peut-être a été occasionné par une cause tout à fait fortuite, c'est-à-dire étrangère à la suggestion.

On devra également examiner attentivement les circonstances dans lesquelles les messages automatiques font allusions à certaines maladies des personnes présentes, car nous savons que beaucoup de somnambules éprouvent, par *sympathisme organique*, des sensations qui les instruisent sur les maladies des personnes avec lesquelles elles sont en rapport. Ces notions utilisées par la subconscience et exprimées par l'écri-

ture sous la forme personnalisée que nous connaissons, pourraient induire en erreur l'observateur qui ne tiendrait pas compte de cette source possible de renseignements. D'autres causes encore, telles que les sensations olfactives (1) — la plupart des maladies ont leurs odeurs spéciales — où les jeux de physionomie agissent parfois sur l'écrivain. Il ne faut pas attribuer à ces facteurs une importance démesurée ; l'on ne doit les retenir qu'à titre d'indications qui peuvent servir dans certains cas obscurs.

Après avoir mis les expérimentateurs en garde contre ces causes d'erreurs, asesz directement applicables aux expériences d'écriture automatique, nous allons montrer que la suggestion mentale existe très-réellement entre un magnétiseur et son sujet, sans parole, sans contact et sans gestes.

La transmission des sensations pendant l'état magnétique.

La pensée se transmet généralement par la parole ou par l'écriture. Dans le premier cas, c'est l'air qui est l'intermédiaire obligatoire pour transporter les ondes sonores ; dans le second cas, c'est la lumière qui nous fait connaître les caractères qui reproduisent la pensée. Il arrive aussi que l'on devine la pensée d'une personne à ses gestes, puisque les pantomimes sont basées sur le rapport qui existe entre les idées et les mouvements du corps qui les expriment. Certains sujets m gnétiques jouissent d'une hypéresthésie des sens assez développée pour percevoir, les yeux fermés, les gestes de leur magnétiseur et leur attribuer un sens précis. C'e t de cette manière qu'opèrent beaucoup de prestidigitateurs pour simuler la transmission de la pensée, et il est possible que quelque chose de semblable se produise parfois dans les expériences les plus sérieuses, où un sensitif peut deviner la pensée d'un assistant à des indices inappréciables pour toute autre personne

Tous les phénomènes de la vie mentale peuvent se ranger sous trois titres généraux : sensibilité, intelligence et volonté. Les sensations s'accompagnent toujours d'un état émotif. Nous commencerons donc par cette catégorie de phénomènes. On a souvent observé qu'un sujet endormi ressent d'une manière très vive les émotions de son magnétiseur.

---

(1) Dr Monin *Les odeurs du corps humain.* Paris 1886.

Baragnon (1) rapporte le fait suivant, qui est caractéristique :

Sortant d'un repas dans lequel je m'étais un peu échauffé, je fus invité à magnétiser une jeune personne qui passait la soirée dans la même réunion. Je produisis le sommeil avec une énergie d'action singulière. J'attribuai ce fait à mon excitation,bien qu'elle me parût fort légère. Je fus encore plus étonné d'apercevoir chez la magnétisée, plongée en somnambulisme, les effets les plus manifestes de l'ivresse. Personne n'en présuma la cause, vu que j'avais l'air très de sang-froid ; mais j'expliquai tout surpris moi-même, ce merveilleux effet de transmission, produisant l'ivresse chez une femme délicate, éminemment plus sensible qu'un homme à l'effet des spiritueux.

Lafontaine raconte qu'il produisit un effet analogue sur un peintre de ses amis, parce qu'il avait pris plusieurs verres de vin en le magnétisant (2).

Il m'est arrivé souvent, dit le comte de Maricourt, (3) d'être confus et gêné par la clairvoyance des somnambules ressentant les impressions ou devinant les sentiments que j'eusse voulu leur cacher.

Baragnon dit encore :

« Quelle est cette communication intime de deux natures (magnétiseur et magnétisé) que les plus légères douleurs, les impressions physiques les plus diverses, perçues par l'une soient répercutées par l'autre, dont les sens sont abolis, dont les moyens de perception sont anéantis ? Il faut écraser sa plume plutôt que de chercher l'explication de pareils faits ; on les constate, voilà tout. Si le magnétiseur ressent une impression, à l'instant même le somnambule éprouve une commotion identique. Si vous piquez par exemple le bras de l'opérateur, de façon à ce qu'il en souffre, le sujet manifestera de la douleur, dira toujours, sans erreur, l'endroit qui a été lésé, si c'est une brûlure, une piqûre, un coup. »

Alfred Russel Wallace (4) étudia le magnétisme en 1844 et fit des expériences sur quelques-uns de ses élèves. Voici comment il parle des transmissions de sensations :

---

(1) Baragnon. *Etude de magnétisme animal sous le point de vue d'une exacte pratique*, p. 136.
(2) Lafontaine. *Mémoires d'un magnétiseur*. Tome I, p. 96.
(3) R. de Maricourt. *Souvenirs d'un magnétiseur*, p. 96.
(4) Alfred Russel Wallace. *Les Miracles et le moderne Spiritualisme*, p. 168.

La sympathie de sensation entre mon sujet et moi-même fut alors pour moi le phénomène le plus mystérieux que j'aie constaté. Je trouvais que lorque je tenais la main de mon sujet, il éprouvait exactement les mêmes sensations du goût, du toucher et de l'odorat que j'éprouvais moi-même....

Je formais une chaîne de plusieurs personnes ; à l'une des extrémités je plaçais le sujet, à l'autre moi-même. Lorsque *dans un silence parfait*, j'étais pincé ou piqué, le sujet, immédiatement, portait sa main à la partie correspondante de son corps, et se plaignait d'être piqué ou pincé aussi. Si je mettais dans ma bouche un morceau de sucre ou de sel, le sujet s'acquittait immédiatement de l'action de sucer, et bientôt montrait par gestes et paroles, de la manière la plus expressive, qu'il éprouvait la même sensation de goût que moi. Je n'ai jamais, jusqu'à présent, été satisfait par aucune des explications de ce fait, données par nos physiologistes. Ceux-ci s'arrêtent à la supposition que le garçon n'éprouvait aucune sensation du toucher ni du goût, mais acquérait par une extra naturelle acuité *d'ouïe* connaissance de ce que je ressentais à la peau ou au palais ! Or il est contraire au résultat de toutes nos recherches que mon sujet ait joui de quelque extra naturelle acuité de cette espèce, et l'expérience était précisément conduite de manière à empêcher le garçon de recevoir par le moyen des sens ordinaires, aucune notion de ce que je ressentais ou touchais.

La *Société Anglaise de Recherches psychiques* a étudié ces phénomènes pendant plusieurs années, et elle affirme que la transmission de sensations est absolument démontrée. Voici un exemple de la manière de procéder qui fut employée (1):

« Fred Wells, jeune homme de vingt ans, endormi, était assis sur une chaise, les yeux bandés, et M. Smith, l'opérateur, se tenait derrière lui. Le sujet fut endormi par M. Smith à l'aide des passes. L'opérateur fut alors piqué ou pincé dans différents endroits assez fortement, et cette opération durait généralement une ou deux minutes. *Un silence absolu* fut observé, à l'exclusion d'une question nécessaire : « Sentez-vous quelque chose ? » Cette question était prononcée par M. Smith, puisque le sujet paraissait ne pas entendre les autres personnes. Dans la première série d'expériences, M. Smith tenait l'une des mains du sujet, mais cette précaution

---

(1) *Proceedings*. Vol. I, part. III, p. 225. Voir aussi le n° de décembre 1885, p. 17 et 205 ; et avril 1887, p. 425. Consulter également : *Facts in mesmerism* par le D[r] Ellioston. *Loist.* Vol. V. p. 242 245. — *Phantasms of the living*. Tome II, cas 359 — Professeur Smith, de l'université de Sidney, dans *Phantasms* T. II, cas 360.

ayant été trouvé ensuite inutile, tout contact entre l'opérateur et son sujet a été rompu dans les expériences ultérieures.

Première Série — 4 janvier 1883.

1. La partie supérieure du bras droit de M. Smith a été pincée plusieurs fois. — Environ deux minutes après, M. Wells se mit à frotter la partie correspondante de son corps.
2. Le dos du cou pincé — Même résultat.
3. Le mollet de la jambe gauche frappé. — Même résultat.
4. L'aile de l'oreille gauche pincée — Même résultat.
5. Le dos de la main gauche pincé — Même résultat.
6. La partie du dos frappée. — Même résultat.
7. Les cheveux tirés. — *Wells localise la douleur dans son bras gauche*.
8. L'épaule droite frappée. — La partie correspondante du sujet est déterminée exactement.
9. Le dos de la main gauche piqué. — Même résultat.
10. Le dos du cou piqué. — Même résultat.
11. Le doigt du pied de la jambe gauche foulé. — *Action nulle*.
12. L'oreille gauche piquée.— La partie correspondante est indiquée exactement.
13. Le dos de l'épaule gauche frappé. — Même résultat.
14. Le mollet de la jambe droite pincé. — *Wells touche son bras*.
15. Le creux de la main gauche piqué. — La partie correspondante est indiquée exactement.
16. Le cou, au-dessousde l'oreille droite,piqué. — Même résultat.

Par conséquent nous avons ici :

Sur 16 expériences,
13 succès,
3 échecs.

Dans la seconde série d'expériences, Wells avait les yeux bandés comme précédemment, mais en outre un paravent séparait Wells de M. Smith. Durant une partie des expériences, M. Smith se trouvait *dans une chambre voisine*, séparé de son sujet par un rideau épais.

Deuxième Série. Le 10 avril 1883.

17. La partie supérieure de l'oreille gauche de M. Smith pincée. — Au bout de deux minutes environ, Wells s'écria : « Qui est-ce qui me pince ! » et il se mit à frotter la partie correspondante.
18. La partie supérieure du bras gauche pincée.—Wells indique le point presque instantanément.
19. L'oreille droite pincée. — Au bout d'environ une minute,

Wells tapa sur sa propre oreille droite, comme s'il eût voulu attraper une mouche importune, en criant : « Veux-tu me laisser tranquille ! »

20. Le menton pincé. — Wells indique la place presque immédiatement.

21 Les chevaux de la tête sont tirés. — Action nulle.

22. Le dos du cou pincé. — Wells pince assez promptement la partie correspondante.

23. L'oreille gauche pincée. — Même résultat.

24. On a mis du sel dans la bouche de M. Smith. — Wells s'écria : je n'aime pas à manger les bougies. » (Une idée suggérée sans doute par le mot bougie qui était prononcé devant lui, 5 minutes auparavant).

25. La poudre de gingembre très brûlante. — « Je n'aime pas les choses qui brûlent, pourquoi me donner du poivre comme cela? »

26. Du sel. — Qu'est-ce que c'est que cette confiture dégoûtante? »

27. L'absinthe de Judée. — « Vous me faites mal aux yeux. Je n'aime pas la moutarde. »

Il faut mentionner que dans ces deux dernières expériences, le goût de gingembre persiste et se confond avec les sensations nouvelles.

28. Le mollet droit pincé. — Wells se fâche et refuse de parler. Enfin il étend violemment la jambe droite et se frotte le mollet.

Après cette expérience, Wells devient tout à fait irrité et ne veut plus répondre aux questions, en disant que s'il continue à le faire on va continuer à le pincer. (Pendant ce temps, le mollet gauche de M. Smith a été continuellement pincé).

Donc, dit M. Ochorowicz, sur vingt-quatre expériences concernant le tact, il y a en somme vingt succès. Parmi les quatre échecs, deux seulement pouvaient être prévus, car en tirant les cheveux on réussit rarement à produire un transfert. Une fois la réponse n'a pas été donnée, et une fois seulement elle a été fausse. Ces procès-verbaux ont été signés par MM. W. F. Barret, Edmond Gurney, F. W. H. Myers, Henry N. Ridley ; W. H. Stone ; Georges Wyld et F. Podmore.

La transmission des émotions et des sensations est donc très nette. Elle s'accomplit à distance, comme l'avaient signalé les anciens magnétiseurs (1) et comme l'a vérifié plus tard M. P. Janet. Voici son témoignage (2).

(1) Voir Lafontaine. Mémoires. T. 1. p. 157.

(2) P. Janet. *Notes sur quelques faits de somnambulisme* (*Bulletin de la Société de Psychologie Physiolog.* 1885. Fascile I.) et *Revue Philosophique* n° 8, Août 1886.

Mme. B...., semble éprouver la plupart des sensations ressenties par la personne qui l'a endormie. Elle croyait boire elle-même quand cette personne buvait. Elle reconnaissait *toujours exactement* la substance que je mettais dans ma bouche et distinguait parfaitement si je goûtais du sel, du poivre ou du sucre.

Nous avons remarqué que le phénomène se passe encore de même *si je suis dans une autre chambre*. Si même dans une autre chambre je me pince fortement la jambe, elle pousse des cris et s'indigne qu'on la pince au bras ou au mollet. Enfin mon frère qui assistait à ces expériences et qui avait sur elle une singulière influence, car elle le confondait avec moi, essaya quelque chose de plus curieux. *En se tenant dans une autre chambre*, il se brûla fortement le bras, pendant que Mme B... était dans cette phase de *somnambulisme léthargique* (1) où elle ressent les suggestions mentales. Mme B... poussa des cris terribles et j'eus de la peine à la maintenir. Elle tenait son bras droit au-dessus du poignet et se plaignait d'y souffrir beaucoup Or, *je ne savais pas moi-même* exactement l'endroit où mon frère avait voulu se brûler. *C'était bien à cette place-là*. Quand Mme B... fut réveillée, je vis avec étonnement qu'elle serrait encore son poignet droit et se plaignait d'y souffrir beaucoup sans savoir pourquoi. *Le lendemain elle soignait encore son bras avec des compresses d'eau fraîche*, et, le soir, je constatai un gonflement et une grosseur très apparents à l'endroit exact où mon frère s'était brûlé; mais il faut remarquer qu'elle s'était touché et gratté le bras pendant la journée. Ce phénomène de la communication des sensations ne se produit qu'après une longue suite de séances et à la fin d'une séance qui a duré elle-même plusieurs heures : aussi ne l'ai-je pas revu une autre fois avec la même netteté.

Transmission des idées pendant l'état magnétique.

Nous savons aujourd'hui que dans certaines maladies nerveuses, les sujets en crise présentent des états analogues au sommeil magnétique, (2) il n'est donc pas surprenant que l'on ait pu constater, parfois, la transmission de pensée entre les exorcistes et les malades que l'on croyait possédés du démon.

---

(1) Somnambulisme léthargique est une contradiction. Il s'agissait d'un état intermédiaire entre l'aïdéie (léthargie) et la polyidéïe, (somnambulisme), c'est-à-dire un état monoidéïque. (Note de M. Ochorowicz).

(2) Ch. Richet. L'*Homme et l'Intelligence*. — *Les démoniaques d'autrefois*, p. 297.

Les Usurbines de Loudun (1) ; les camisards (2) ; les convulsionnaires de Saint-Médard offrent des exemples indéniables de cette transmission de pensée qui était prise pour une preuve certaine de la possession diabo ique. Citons un exemple peu connu, emprunté au Dr Dupouy (3):

Les religieuses du couvent d'Auxonne, au commandement ou même sur *l'ordre mental* des exorcistes, tombaient en extase, et dans cet état, elles devenaient insensibles à la douleur, comme on le constata en enfonçant des aiguilles sous les ongles de la sœur Denise. L'évêque de Chalons rapporte que « toutes les dites filles, tant séculières que régulières, au nombre de dix-huit, avaient *le don des langues* et répondaient *en latin* aux exorcistes *faisant parfois des discours entiers en cette langue*. Presque toutes ont témoigné avoir connaissance de l'intérieur et du secret de la pensée ce qui a paru particulièrement dans les *commandements intérieurs* qui leur ont été faits par les exorcistes en diverses occasions, auxquels elles ont obéi très exactement pour l'ordinaire, *sans que les commandements fussent exprimés ni par des paroles ni par aucun signe extérieur*. Ce dont ledit évêque a fait plusieurs expériences, entre autres sur la personne de Denise Pariset, à laquelle ayant fait commandement *dans le fond de sa pensée*, de le venir trouver pour être exorcisée, elle y est venue incontinent, *quoique demeurant dans un quartier de la ville assez éloigné*, disant au seigneur évêque qu'elle avait été commandée par lui de venir : ce qu'elle a fait plusieurs fois. (Nous verrons tout à l'heure des expériences analogues faites de nos jours). Et encore en la personne de la sœur Jamin, novice, qui en sortant de l'exorcisme lui dit le commandement intérieur qu'il avait fait au démon pendant l'exorcisme. Et en la personne de la sœur Borthon, à laquelle ayant *commandé mentalement*, au plus fort de ses agitations, de venir se prosterner devant le Saint-Sacrement, le ventre contre terre et les bras étendus, elle exécuta le commandement au même instant qu'il eût été formé, avec une promptitude et une précipitation tout extraordinaires. » Voilà des démons bien sages et bien complaisants.

Puységur, apres sa découverte du somnambulisme, fut surpris de voir que son sujet répétait tout haut un air que lui fredonnait intérieurement (4) :

---

(1) *Théâtre sacré des Cévennes*. — Dans Bertrand. — *Le Magnétisme Animal* p. 435.

(2) *Théâtre sacré des Cévennes*. — Dans Bertrand. — *Le Magnétisme Animal*.

(3) Dr Dupouy *Sciences occultes et Physiologie psychique* p. 104.

(4) Puységur — *Mémoires pour servir à l'établissement du Magnétisme*, p. 22, 29 et suiv.

Quand il est dans l'état magnétique, dit encore le marquis, ce n'est plus un niais paysan sachant à peine répondre une phrase : c'est un être que je ne sais pas nommer. *Je n'ai pas besoin de lui parler, je pense devant lui, il m'entend, il me répond.* Vient-il quelqu'un dans sa chambre, il le voit *si je veux.* Il parle bien ; il dit les choses *que je veux* qu'il lui dise, *non pas toujours telles que je les lui dicte*, mais telles que la vérité l'exige. Quand il veut dire plus que je ne crois prudent qu'on en entende, *alors j'arrête ses idées, ses phrases au milieu d'un mot*, et je change son idée totalement.

Le Dr Petetin (1), d'abord adversaire du magnétisme, remarque sur une malade :

Que non seulement elle prévoyait ce qui devait lui arriver, mais *formait-on une pensée sans la manifester par la parole*, elle en était instruite aussitôt et exécutait ce qu'on avait l'intention de lui commander, comme si la détermination fut venue d'elle-même ; quelquefois cependant elle priait de suspendre l'ordre mental ou de le révoquer, lorsque ce qu'on lui prescrivait était au dessus de ses forces ou qu'elle était fatiguée.

Deleuze dit : (2)

Lorsqu'on veut demander quelque chose aux somnambules, il faut exprimer sa volonté par des paroles. Les bons somnambules entendent sans qu'on leur parle. Mais pourquoi employer ce moyen sans nécessité ?

Charpignon (3) affirme en ces termes sa certitude sur la communication de pensée :

Nous avons maintes fois formé dans notre pensée *des images fictives*, et les somnambules que nous questionnions voyaient ces images comme des réalités. Nous avons souvent obtenu une parole, un signe, une action, *d'après une demande mentale.* D'autres adressant aux somnambules des questions en langues étrangères inconnues des magnétisés, ont obtenu des réponses indiquant non pas l'intelligence de l'idiome, mais de la pensée de celui qui parlait, car si l'expérimentateur parlait sans comprendre, le somnambule restait impuissant à saisir le sens de la question.

Nous pourrions multiplier ces témoignages en citant des extraits empruntés aux ouvrages des Docteurs Teste, Puel, Barrier, Comet, Perronet, etc. Nous préférons renvoyer le lecteur à l'ouvrage du

---

(1) Petetin — *Mémoire sur la découverte des Phénomènes que présentent la catalepsie et le somnambulisme.* Lyon, 1787.

(2) Deleuze — *Introduction pratique sur le magnétisme animal* — p. 135.

(3) Charpignon — *Physiologie, Méd. et Métaph. du Mag.* p. 325.

Docteur Ochorowicz : *La suggestion mentale*, auquel nous avons emprunté quelques-unes des citations précédentes. Nous préférons signaler les recherches contemporaines, et principalement celles de la Société de Recherches psychiques, qui ont démontré rigoureusement l'existence d'un rapport entre le magnétiseur et son sujet, par des expériences très complètes et très minutieuses.

La Société anglaise de Recherches psychiques.

Dans les *Proceedings,* nous trouvons des essais de toutes sortes de transmissions de pensée, faites sur des personnes différentes, dans des conditions excessivement variées, et par des comités d'investigateurs qui étudiaient d'une manière indépendante.

Les résultats de ces enquêtes sont concordants et affirment l'action d'un esprit sur un autre.

Une classe importante, et particulièrement intéressante de phénomènes, est celle où toute correspondance par les organes sensoriels étant écartée, le sujet cherche à reproduire un dessin exécuté par l'expérimentateur ou par un assistant ; dans ce dernier cas, il faut que la personne qui veut faire la transmission fixe le dessin avec la plus vive attention.

Parmi les membres qui prirent part à ces expériences, il faut citer : M. Gurney, psychologue ; M. F. W. H. Myers, professeur à Cambridge ; Barett, professeur de physique à Dublin ; Balfour Stewart, professeur de physique à Manchester, membre de la Société Royale ; le Dr Olivier Lodge, professeur de physique à Liverpool, membre de la Société Royale ; le Dr Herdman, professeur de Biologie à Liverpool ; Guthrie professeur de physique à South-Kensington. Citons encore les Docteurs Shears, Hyla Greves, le professeur Sidgwick et sa femme, et MM. Mabire et Schmoll.

Voici des exemples de transmissions d'images mentales qui ont eu lieu en présence de M. Malcom Guthrie et du professeur Herdman. Le sujet, Mlle Relp, reste assis, et les objets choisis sont cachés par un rideau tendu derrière son dos. Les expériences ont lieu sans contact. L'agent fixe fortement les objets.

Objet pensé.	Objet deviné.
1. Papier rouge découpé en forme de coquetier, avec un œuf blanc dedans,	1, Quelque chose de rouge, plus long que large.
2. Papier bleu en forme de cruche.	2. C'est bleu. C'est plus large au sommet qu'au milieu, puis de nouveau plus large. C'est comme une cruche.' *Elle dessine une cruche.*
3. Papier rouge découpé en forme de vase.	3. C'est rouge, je ne puis voir que la couleur.
4. Une râpe neuve.	4. Quelque chose qui luit.., Argent ou acier... long et incisif.
5. Une rondelle en bois sur un fond noir.	5 Je ne peux pas distinguer cela.
6. Une rondelle rouge.	6. C'est rouge.
7. Même objet que dans la cinquième expérience.	7. Y-a t-il quelque chose de rouge tout autour? De jaune rougeâtre. quelque chose de léger.
8. Papier argenté, découpé en forme de théière.	8. C'est de l'argent luisant, comme une chaudière ? C'est une théière
9. Un rectangle allongé jaune.	9. Est-ce jaune ? C'est plus long que large.
10. Un louis d'or.	10. Est ce jaune brillant ?.. De l'or. Est-ce rond ?
11. Trois de cœur.	11. Est-ce une carte avec des points rouges ?... Un trois, ou quelque-chose comme cela.
12. Cinq de trèfle.	12. C'est une autre carte avec cinq points noirs ?
13. Huit de carreau.	13. Est-ce une autre carte avec beaucoup de points... rouge.. un dix ?
14. Une carte avec deux croix rouges.	14. Est-ce quelque chose de jaune et clair.. je ne vois pas bien .. Est ce une carte avec des points rouges.. Je ne vois pas.
15 Sans objet. On imagine une croix blanche sur un fond noir.	15. Je vois quelque chose de blanc et noir... Je vois deux lignes.

Nous avons noté déjà que les sensations du magnétiseur sont bien exactement éprouvées par le sujet. Le mode de reproduction des dessins présente parfois des variations. Souvent ce n'est qu'une partie de l'objet qui est reproduite ; quelquefois il y a renversement de droite à gauche ou de haut en bas. Mais on retrouve fréquemment quelques traits caractéristiques, ou des analogies qui témoignent qu'il y a eu action sur le cerveau du percipient. Par exemple, un 8 est reproduit sous forme d'une haltère. Des ciseaux sont représentés par deux grands cercles avec une barre au milieu. Au lieu d'un X, une croix. — Une tête de chat, tandis que le dessin représente l'animal vu de dos (1). Ou bien encore une seule lettre, un C. au lieu d'un A. et d'un B. entrelacés. Il arrive encore que la reproduction soit enjolivée de dessins fantaisistes qui n'existent pas dans l'original ; une simple flèche, par exemple, sera dessinée avec des enroulements et des attributs héraldiques.

Suivant le professeur Barett, des transmissions de ce genre se produisent même quand les opérateurs sont séparés par une cloison. On fit une fois l'expérience suivante : on boucha les oreilles du sujet avec du mastic ; une taie d'oreiller fut tirée sur sa tête, et cependant la transmission de pensée réussit. On porta l'intervalle entre l'agent et le percipient à 30 pieds, de manière qu'ils fussent séparés par deux portes closes. *Même dans ces conditions, qui furent tres sérieusement surveillées, l'action psychique à distance se produisit.*

Transmission de la Volonté pendant l'état magnétique.

Le marquis de Puységur raconte que son sujet Magdeleine, en somnambulisme et mise en rapport avec un M Mitouard, chimiste, obéissait aux ordres mentaux que celui-ci avait fait connaitre préalablement aux assistants. Voici ce récit : (2)

Ayant donc mis Magdeleine en communication avec M. Mitouard, je la laissai à son entière disposition et me retirai dans un coin de la chambre. M. Mitouard, après l'avoir fait marcher et s'asseoir, lui avoir fait prendre différents objets, tant sur la cheminée que sur les tables, ce qui, d'après la promptitude avec laquelle elle obéissait à ses intentions, me faisait juger de la fermeté de leur direction, s'arrêta ; et

(1) Camille Flammarion — *L'Inconnu et les problèmes psychiques.* — Voir page 353, des reproductions de dessins suggérés, mis en regard des originaux.

(2) Puységur — *Du Magnétisme animal* — p. 15-24.

debout devant elle, sans faire aucun mouvement, il demeura profondément recueilli. Dans l'instant, la somnambule porte la main vers une poche de son habit, y pénètre jusqu'au fond, et en rapporte trois petits clous à vis qu'il y avait mis et qu'il avait eu, en effet, l'intention qu'elle allât y prendre.

Dans une séance, dit Lafontaine, on écrivait sur un morceau de papier le nom d'une dame ; on me communiquait le papier, et un instant après on voyait la somnambule se lever, prendre un bouquet et le porter à la dame indiquée (1). Signalons un phénomène observé par M. Beaunis, dont nous avons rapporté plus haut le témoignage. (2) Le professeur Beaunis était chez le Dr Liébault.

Le sujet est un jeune homme, très bon somnambule, bien portant, un peu timide. Il accompagnait chez M. Liébau t sa cousine, très bonne somnambule aussi, et qui est traitée par l'hypnotisme pour des accidents nerveux. — M. Liébault endort le sujet et lui dit pendant son sommeil : — « A votre réveil, vous exécuterez l'ordre qui vous sera donné *mentalement* par les personnes présentes. » J'écris alors au crayon sur un papier ces mots : « Embrasser sa cousine. » Ces mots écrits, je montre le papier au D[r] Liébault et aux quelques personnes présentes, en leur recommandant de le lire des yeux seulement et sans prononcer, même des lèvres, une seule des paroles qui s'y trouvent et j'ajoute : « A son réveil, vous penserez fortement à l'acte qu'il doit exécuter, sans rien dire et sans faire aucun signe qui puisse le mettre sur la voie. » On réveille le sujet et nous attendons tous les résultats de l'expérience.

Peu après son réveil, nous le voyons rire et se cacher la figure dans les mains, et ce manège continue quelque temps sans autre résultat. Je lui demande alors : Qu'avez-vous ? — Rien. — A quoi pensez-vous ? — Pas de réponse. — Vous savez, lui dis-je, que vous devez faire quelque chose à quoi nous pensons. Si vous ne voulez pas le faire, dites-nous au moins à quoi vous pensez. — Non. — Alors je lui dis : Si vous ne voulez pas le dire tout haut, dites-le moi tout bas à l'oreille, et je m'approche de lui. — « A embrasser ma cousine », me dit-il. Ma foi le premier pas fait, le reste de la suggestion s'accomplit de bonne grâce.

M. Ochorowicz, fort incrédule pendant longtemps, fut à même d'observer un sujet sensible sur lequel il fit une certaine quantité d'expériences qui le convainquirent. En voici une : (3)

---

(1) Lafontaine. *L'Art de magnétiser*. p. 99.

(2) H. Beaunis. *Un fait de suggestion mentale. Revue Philosophique n° 2*, 1886.

(3) Ochorowicz. *La Suggestion mentale*, p. 106.

24 Janvier

Le sujet est endormi sur le fauteuil.	
ORDRE SUGGÉRÉ MENTALEMENT.	EXÉCUTION.
39. Souffler une bougie sur le piano.	Elle se lève. Se dirige *vers moi*, puis vers le piano. Elle se tient si près de la bougie que je la souffle moi-même, de peur que sa robe ne prenne feu.
Donne la bougie !	Touche la musique en tâtant. Retire la bobèche.
40. Donne la main gauche! (je la tiens par la main droite.)	Elle lève la main gauche et me la donne.
41. Viens à moi !	Froncement de sourcils.
(Cette expérience a été faite avec beaucoup de précautions ; la somnambule ne savait pas que j'étais parti et j'agissais à la distance de plusieurs mètres, du fond du couloir.)	Elle se lève. Etend le bras droit, s'avance, ouvre la porte et va directement dans le couloir, où je me précipite à sa rencontre.

Nous assistons ici à une action se produisant d'une chambre à l'autre, mais l'ordre mental peut être donné à une bien plus grande distance, comme l'a montré le D[r] Dusart. (1) Il fit avec un plein succès plus de cent suggestions mentales pures, à des distances qui variaient entre 200 mètres et 7 kilomètres. Dans un cas entre autres, le réveil fut produit à cette distance, et le sujet annonça à ses parents que c'était la volonté du Docteur qui l'avait tiré du sommeil. Une autre fois, l'action magnétique du père fut entravée par la volonté du Docteur, qui parvint au sujet d'un endroit éloigné de 10 kilomètres. Le D[r] Dufay agit d'une manière semblable sur trois personnes ; et dans un cas, sa pensée se fit sentir à 112 kilomètres de distance. Nous allons voir de suite, en étudiant la transmission de pensée sur des personnes éveillées, que l'éloignement entre les deux opérateurs ne paraît entraver en rien l'action psychique.

La transmission de pensée pendant la veille.

On se rappelle peut-être le bruit fait en France, il y a une vingtaine d'années, par « Les liseurs de pensée » dont M. Cumberland fut un des plus habiles. On sait que l'expérience consiste à trouver un objet caché par une personne de l'assistance,

(1) D[r] Dusart. *Tribune Médicale*, 16 et 30 mai 1875. Voir aussi *Revue Scientifique et morale du Spiritisme*. Année 1898.

à laquelle le sujet donne la main. Il est dirigé involontairement par l'opérateur, dont la main exécute, inconsciemment, une série de petits mouvements d'après lesquels le sujet devine l'endroit où il doit se rendre et l'objet qu'il doit prendre. Mais on s'aperçut bientôt que le contact n'était pas nécessaire pour la transmission d'une impression, et que l'on pouvait non seulement, sans l'intervention d'aucun signe, commander des actes, mais aussi faire indiquer un objet pensé par un expérimentateur.

M Ch. Richet (1) eut l'heureuse idée d'appliquer à la transmission de pensée le calcul des probabilités. Si un observateur regarde successivement des cartes que le sujet doit nommer, il est facile de savoir si le nombre de résultats exacts dépasse celui que le calcul indique comme dû au hasard. Sur une série de 2997 expériences, il obtint 789 succès, tandis que le nombre probable était de 732. La possibilité que ce résultat ne soit pas attribuable au hasard, mais soit produit par une connexion causale, est exprimée par le rapport de 999 999 999 à 1 ; ce qui équivaut à la certitude qu'il y a eu transmission de pensée. Depuis, les *Proceedings* de la S. P. R. ont publié les résultats de 17 séries d'expériences. Le nombre total des expériences est de 17653 ; le nombre total des succès est de 4760, et ce nombre surpasse de 347 celui indiqué par le calcul.

Le professeur Lombroso (2) s'est convaincu, avec un nommé Pickman, que la transmission de la pensée est possible, alors que toutes les précautions sont prises pour éviter tout contact. Sans rien toucher, les yeux bandés et les oreilles bouchées, Pickman devina juste, 9 fois sur 10, des cartes désignées d'avance par Lombroso. Les mêmes expériences faites par le célèbre criminaliste sur un jeune medecin, donnent encore 6 résultats justes sur 12 essais.

On peut également transmettre des nombres. Dans une série d'expériences instituées par MM^lles^ Wingfield, le sujet devait deviner un nombre de 2 chiffres (de 10 à 99). Sur 2614 essais, on obtint 275 succès tandis que le nombre probable était de 29. Plus tard, en juin 1886, Mlles Wingfield, sur 400 expériences, obtinrent 27 succès complets, tandis que le nombre probable était 4 (3).

(1) Ch. Richet. *Revue Philosophique. La suggestion mentale et le calcul des probabilités.* Décembre 1884.

(2) Lombroso. *Pickman e la transmission del pensiero. Gaz. Litt.* Volume XIV, p. 12. Turin 1892.

(3) Pour la transmission des nombres, voir spécialement l'article de Mme Sidgwick dans les *Proceedings* S. P. R. (XV).

Des mots inventés, simulant des noms propres, furent suggérés par concentration mentale aux enfants de la famille Creery, par MM. Myers et Gurney. Voici un tableau qui résume ces expériences véritablement convaincantes : (1)

Essai de transmission de pensée, le 17 avril 1882.

Agents : MM. Myers et Gurney.
Sujets : Enfants de la famille Creery, à l'état normal.

PENSÉ	DEVINÉ	
	1re réponse	*2e réponse*
William Stubbs. . . .	*William Stubbs.*	
Elisa Holmes	*Elisa H.*	
Isaak Harding	*Isaak Harding.*	
Sophia Shaw	*Sophia Shaw.*	
Hester Willis	Cassandra. . .	*Hester* Wilson.
John Jones.	*John Jones.*	
Timothy Taylor. . . .	Tom	*Timothy Taylor.*
Esther Ogle.	*Esther Ogle.*	
Arthur Higgins. . . .	*Arthur Higgins.*	
Alfred Henderson. . .	*Alfred Henderson.*	
Amy Frogmore. . . .	*Amy* Freemore .	*Amy Frogmore.*
Albert Sinelgrove . . .	*Albert* Singrore.	*Albert* Grover.

On doit attribuer ces succès à une sensibilité exquise des sujets, et probablement à des qualités spéciales des expérimentateurs, car dans d'autres expériences les résultats parfaits furent moins nombreux. Voici les essais faits à Brigton, le 3 décembre 1882. L'agent (l'opérateur) était Donglas Blackburn et le percipient (le sujet) G. A. Smith. Edmond Gurney et F. W. H. Myers établirent les conditions d'essai, la suite et le mode d'expérience, et garantissent, grâce à la surveillance attentive qu'ils ont exercée, qu'aucune communication ou indication inconsciente n'a pu se produire entre l'agent et le percipient.

PENSÉ	DEVINÉ		
Noms désignés aupar. par les expérimentateurs.	1e Réponse	2e Réponse.	3e Réponse.
Barnard.	Harland.	*Barnard.*	
Bellairs.	Hamphreys. . . .	Ben Nevis	. Benaris.
Johnson.	Jobson	*Johnson.*	

(1) Schrenck. *Sur la télépathie et la clairvoyance. Ann. des Scienc. psyc.* 1891. p. 86.

Regent Street. . .	Rembrandt Street.	*Regent Street.*
Hobhouse	Hanter	
Black	Drack.	*Blake.*
Queen Anne . . .	Queechy. . . .	*Queen.*
Wissenchaft . . .	Wissie	Wisenaft.

(Blackburn ne sait pas l'allemand)

Toutes les expériences que nous avons relatées ont eu lieu pendant que l'opérateur et le sujet étaient dans la même salle, ou séparés seulement par un paravent, enfin dans deux chambres voisines dont la porte était fermée. Les précautions les plus minutieuses ont été prises pour éliminer des chances d'erreur telles que : transmission de sensations odorantes, concordance d'associations d'idées, fraude, mouvements inconscients, suggestion verbale, etc. Il paraît donc certain que la pensée s'extériorise, indépendamment de toute médiation sensorielle. Afin qu'il ne reste pas l'ombre d'un doute à cet égard, nous allons signaler l'action à grande distance d'un opérateur sur son sujet.

Action à distance sur un sujet éveillé.

On a beaucoup plaisanté les magnétiseurs au sujet de leur croyance au « fluide magnétique », mais si l'on ne peut admettre aujourd'hui un dégagement fluidique dans le sens d'une substance sortant du corps, d'une émanation physique, il faut nécessairement imaginer un rayonnement dynamique pour expliquer comment un magnétiseur agit sur un sujet à travers des cloisons ou des murailles, alors que l'imagination ne peut jouer aucun rôle, puisque c'est à l'insu du sujet qu'on opère. Il n'est même pas démontré que ces ondulations qui se propagent dans l'espace n'entraînent pas avec elles des particules matérielles infiniment petites, car les travaux de Reichenbach sur l'od, montrent que les lueurs qui s'échappent incessamment du corps de tous les êtres vivants ondulent comme des flammes lorsque l'air est agité. (1) Les récentes expériences du Dr Le Bon (2) et de M. de G. de Heen établissent que certaines réactions chimiques produisent des émanations qui ionisent l'air et déchargent l'électroscope. Il ne serait donc pas impossible que le corps humain, qui est un laboratoire toujours en activité,

---

(1) Reichenbach. *Le fluide des magnétiseurs*, traduit par M. de Rochas. Voir aussi du même auteur : *L'extériorisation de la sensibilité.*

(2) *Revue scientifique.* Dr Le Bon. *La transparence de la matière et la lumière noire,* 4 Avril 1900; et Mme Curie. *Les nouvelles substances radioactives,* 24 juillet 1900.

émît des corpuscules infiniment petits qui seraient entraînés par les vibrations dynamiques qui se propagent dans l'espace. Mais délaissons les hypothèses pour ne voir que les faits, ils sont nombreux et convaincants pour établir l'action à distance d'un homme sur un autre.

Mesmer est le premier qui ait donné une démonstration de ce phénomène. En 1775, au château de Rochow, en Hongrie, en présence du savant autrichien Scifert, il fit accomplir des actes variés à un sujet qui était dans une pièce voisine, et qui ne pouvait voir ou entendre les gestes du grand magnétiseur. L'action se produisait ou était suspendue suivant que Mesmer agissait ou s'arrêtait, et les sensations transmises étaient celles que Mesmer voulait provoquer (1).

Dès que le magnétisme fut pratiqué en France, on s'aperçut que la présence de l'opérateur dans la même chambre que celle où se trouvait le sujet n'était pas nécessaire pour produire le sommeil. Le marquis de Dampierre et Bruno en citent des cas; (2 et 3) mais les faits les mieux constatés de cette époque sont sans contredit ceux que Du Potet a produits à l'Hôtel-Dieu en 1820 (4). Le 4 novembre, le D[r] Husson, médecin de cet hospice, proposa à Du Potet d'endormir un sujet, Mlle Samson en restant dans un cabinet fermé à clef et séparé par une forte cloison de la pièce où se tiendrait la malade. Il accepta. On convint d'un signal, et lorsque le sujet fut arrivé, on le fit asseoir, le dos tourné, à trois ou quatre pieds de cette cloison. Au signal convenu, Du Potet commença à magnétiser en observant le plus profond silence, et sans faire le moindre bruit qui pût décéler sa présence. Trois minutes après, M[lle] Samson dormait. Le 7 novembre suivant, la même expérience eut lieu devant le professeur Récamier, et le résultat fut le même que la première fois. Une troisième tentative fut couronnée de succès, bien qu'on opérât sur la malade dans la salle où elle était couchée et à plus de vingt pieds de distance. On a essayé d'expliquer ces résultats par l'auto-suggestion du sujet, qui se serait douté qu'on voulait l'endormir, en voyant M. Husson à une heure inaccoutumée.

---

(1) D[r] J. Kerner. *Frantz Anton Mesmer aus Schwaben*, p. 23.
(2) *Réflexions impartiales sur le Magnétisme animal* etc.
(3) De Lausanne. *Des principes et des procédés du magnétisme animal et de leurs rapports avec la physique et la physiologie*. T. I, p. 12 et suiv.
(4) Du Potet. *Traité complet de magnétisme animal*. p. 55 à 60.

Mais la contre-épreuve a été favorable à l'hypothèse de l'action à distance, puisque le sujet amené dans le cabinet de M. Husson, placé aux mêmes endroits que précédemment, et devant lequel on tint les mêmes propos et on fit les mêmes gestes que précédemment, ne s'endormit nullement, ce qui prouve que son imagination n'était pas intervenue la première fois pour la mettre en somnambulisme ; puis à peine Du Potet commence t-il à magnétiser, à l'insu de Mlle Samson, que celle-ci s'endort.

Cinq ans après, le Dr Froissac renouvelait ces expériences, sur Cazot, avec un plein succès et dans des conditions qui ne laissaient rien à désirer (1). Lafontaine (2) endormit à Rennes son sujet, sans que celui-ci fût prévenu, en agissant sur lui d'un étage à l'autre de l'hôtel ou il était descendu. A Saint-Mars-la-pille, il put montrer la réalité de l'action dite magnétique en plongeant un sujet dans le sommeil, malgré qu'il en fût séparé par une distance d'un demi-kilomètre. Nous avons vu le Dr Dusart agir à 700 mètres de distance et dans un cas à 12 kilomètres

Le professeur Ch. Richet a raconté que pendant son internat à l'hôpital Baujon, deux fois il endormit une malade en restant dans la salle de garde, pendant que le sujet était couché dans son lit. Le Dr Héricourt, rapporte qu'il eut l'occasion, exerçant à Perpignan, de magnétiser une dame sur laquelle il acquit un grand pouvoir. Il lui était possible d'agir sur elle à 300 mètres de distance, en choisissant des heures où le sommeil normal ne se produisait jamais.

M. Le Dr Moutin a consigné des observations d'actions à distance dans sa thèse doctorale (3). MM. Gibert et P. Janet (4) ont étudié l'action à distance sur un sujet très sensible, nommé Léonie, et ils ont pu convaincre divers observateurs comme MM. Ochorowicz, Marillier, Myers, Paul Janet de leur pouvoir de mettre cette femme en somnambulisme, bien qu'elle demeurât à 500 mètres de distance du cabinet du Dr Gibert. Sur *vingt-deux expériences*, il y eut *six échecs* : trois tout au début quand

---

(1) Du Potet. *Traité complet* etc. *Rapport de Husson à l'Académie*, p. 137. Edit. de 1883.

(2) Voir l'ouvrage du Dr Ochorowicz : *La Suggestion mentale* où ce cas et celui de M. Richet sont rapportés en détail, p. 426 et s.

(3) Dr Moutin. *Le Diagnostic de la suggestibilité.*

(4) P. Janet. *Bulletin de la société de psychologie physiologique* de mai 1886.

l'habitude somnambulique n'était pas assez bien établie ; un, un peu plus tard, également après une interruption de quelques jours dans les séances ; et deux quand le sujet a résisté plus d'une demi-heure avant de s'endormir. En somme *seize succès* « précis et complets ».

Faut-il croire, ajoute M. P. Janet, qu'il y a eu seize fois une coïncidence fortuite quoique exacte ? La supposition est peut-être un peu invraisemblable ; y a t-il eu suggestion involontaire de notre part ? je ne puis répondre qu'une chose, c'est que *très sincèrement nous avons pris toutes les précautions possibles pour l'éviter.*

M Richet a fait à Paris 39 expériences avec Léonie et il obtint cinq succès. En parlant des expériences réussies, il dit :(1)

Deux hypothèses seules se présentent : il y a eu simple hasard ou action à distance. Il est bien difficile d'admettre la première hypothèse : celle du hasard pur et simple. D'autre part, je me suis entouré des précautions les plus minutieuses pour éviter la supercherie, le soupçon, l'éveil de la perspicacité qui est si grande chez ces malades. Reste donc l'action à distance. Or, ma réussite dans des conditions aussi sévères que possible d'expérimentation, *me force à reconnaître son existence.*

Ceci est catégorique. La science la plus méfiante est obligée d'admettre l'action à distance d'un magnétiseur sur son sujet. Nous disons magnétiseur, car il est évident que l'hypnotisme n'a rien à faire ici. On sent que les observateurs se servent de ce vocable pour ne pas trop effaroucher les sensibles oreilles de leurs confrères scientifiques, déjà suffisamment horrifiés par ces nouveautés, qui mettent en évidence la fausseté de leurs théories favorites.

Mais il nous faut aller plus loin encore, et constater que ce qui se produit entre magnétiseur et sujet, se réalise dans la vie ordinaire c'est-à-dire que la transmission de pensée est un phénomène relativement fréquent, entre des personnes reliées par des liens de parenté, d'affection ou de sympathie. On a donné à cette action le nom de *Télépathie.* Nous l'étudierons au chapitre suivant.

Maintenant que nous avons la certitude de la possibilité de transmettre la pensée sans intermédiaire sensoriel, il devient urgent de préciser dans quelles conditions ce phénomène peut se produire, et de nous demander dans quelle mesure il peut

(1) Ch. Richet. *Hypnotisme à grande distance*, communication à la société de psych. Physiol. (*Revue de l'Hypnotisme* 1er janvier 1888).

servir à l'explication des messages automatiques qui relatent des faits inconnus de l'écrivain, mais dont un assistant peut affirmer l'authenticité.

Conditions nécessaires pour que la suggestion mentale puisse se produire entre magnétiseur et sujet.

Jusqu'ici nous n'avons relaté que des résultats, sans nous occuper des circonstances qui favorisent ou entravent la suggestion mentale. Il est cependant fort important de remarquer qu'elle ne se produit pas régulièrement, même lorsqu'on a pu la constater quelquefois avec certitude entre un opérateur et son sujet. Nous avons mentionné, en même temps que les réussites, les échecs subis par MM. Gibert, Janet, Ochorowicz, Ch Richet, de sorte que nous devons en conclure que cette transmission dépend d'un certain concours de circonstances qui ne se trouvent pas réunies lorsque l'expérience échoue. Il nous faut donc examiner séparément l'état du magnétiseur, celui du sujet, et la relation qui les lie lorsque la suggestion mentale se réalise.

L'OPÉRATEUR. — D'après les rapports faits par les commissions de la *Société deRecherches psychiques,* « il résulte qu'un *état sceptique* de l'agent est défavorable à la transmission, parce que cet état empêche la participation intensive de la volonté à l'activité de conception. » Tous les assistants paraissent influencer le phénomène dans son résultat, et la tenue d'esprit de l'observateur lui-même, vis à vis de l'objet de l'épreuve, est dans le même cas. Pour que l'on puisse suggérer mentalement une pensée, il est indispensable que l'opérateur se recueille, s'isole et pense nettement Dans les expériences qui eurent lieu au Hâvre, avec Léonie, le Dr Gibert et M. P. Janet avaient pour habitude de se retirer dans leur cabinet afin de pouvoir mieux être à l'abri des distractions. Dans un cas, (1) M. Gibert, à force de concentrer sa pensée, a eu une forte syncope. M. P. Janet, dans une autre expérience, s'isole et emploie toute sa volonté pour ordonner à Léonie, éloignée d'un kilomètre environ, de tomber en somnambulisme, (2) ce qui eut lieu.

A vrai dire, ce n'est peut-être pas encore tant l'intensité de la volonté qui est en jeu, c'est surtout la clarté de la vision intérieure et la fixité de l'image mentale que l'opérateur doit main-

---

(1) Ochorovicz. *La Suggestion mentale* — p. 128.
(2) id. — p. 138.

tenir dans son cerveau. Tous les expérimentateurs ne sont pas également aptes à concentrer leur pensée, et par conséquent à se faire une idée exacte de ce qui doit être transmis. Nous avons assisté assez souvent à des essais de transmissions mentales qui réussissaient avec des personnes et échouaient avec d'autres, parce que ces dernières ne savaient pas, lorsqu'elles voulaient faire accomplir un acte, décomposer la série des mouvements que le sujet doit exécuter pour réaliser la pensée de l'agent.

Un récit de M. Ochorowicz montre bien la nécessité de cette énumération successive. (1) La malade endormie doit se lever, aller au piano, prendre une boîte d'allumettes, l'apporter au docteur, allumer l'une d'elles, puis retourner à sa place. Voici la série des injonctions mentales de l'opérateur actionnant le sujet :

Suggestions mentales.	Mouvements du sujet.
Se lever	*Elle se lève* avec difficulté.
	S'approche de moi.
Va au piano !	*Elle va au piano.*
	Mais passe devant,
Retourne !	*Elle revient.*
Encore en arrière !	Elle s'avance vers la porte.
Je l'arrête par la main.	*Elle revient au piano.*
	Cherche trop haut.
	= 0
Plus bas !	
Plus bas !	*Sa main s'abaisse.*
Prends la boîte !	*Elle touche la boîte*, puis recule.
Prends la boîte !	*Elle la touche de nouveau et la prend.*
Viens à moi !	*Elle vient à moi.*
	Elle veut me passer la boîte.
Allume !	*Elle retire une allumette.*
Allume !	*Elle l'allume.*
Retourne à ta place.	*Elle retourne à sa place.*

Indépendamment de cette nécessité de savoir diriger et concentrer nettement sa pensée, l'opérateur qui endort un sujet influe sur son genre de somnambulisme, par son action personnelle. L'individualité psycho-physiologique joue un rôle important, car, ainsi que nous allons le voir, il y a un état spécial dans lequel le sujet peut recevoir la pensée. Ceci nous amène à reparler *du rapport magnétique*, dont nous avons signalé déjà l'existence (2).

Qu'est ce que le Rapport ? Un somnambule endormi par les procédés magnétiques reconnaît toujours, parmi plusieurs autres,

---

(1) Ochorowicz. *La suggestion mentale.* p. 94.
(2) Voir p. 81.

l'attouchement de son magnétiseur, qui lui est agréable. C'est un des phénomènes qui différencie l'hypnotisme du magnétisme. Le sujet hypnotisé entend tout le monde, sent les contacts de toutes les personnes présentes et peut être réveillé par n'importe qui. Le sujet magnétique, au contraire, est généralement isolé du milieu ambiant ; il est sourd et aveugle pour tout ce qui ne lui vient pas de son magnétiseur, mais, en revanche, les seules sensations qu'il perçoit ont une acuité remarquable. Il semble que les passes ont opéré une sorte de réglage, d'unisson vibratoire entre l'organisme de l'opérateur et celui du sujet, comme il en existe un entre deux diapasons qui donnent la même note. Lorsque cette sympathie est établie, le somnambule *voit* son magnétiseur les yeux fermés, ou, plus exactement, il traduit en images visuelles toutes les sensations qui en proviennent. Il le sent par ses gestes qui produisent des mouvements de l'air ; par les émanations de la senteur cutanée ; par la chaleur qui s'en dégage. Il juge ainsi s'il est à droite ou à gauche, devant ou derrière et toutes ces sensations, associées par l'habitude à des images mentales, font que le somnambule traduit ses impressions en langage des yeux (1). Cette explication convient parfaitement pour les expériences où l'agent et le percipient sont dans la même salle, mais ne s'applique plus au cas de suggestions lointaines.

Lorsqu'un sujet a été magnétisé souvent par le même opérateur, il se développe un rappport d'une autre nature, puisque la transmission de pensée a lieu à grande distance et que toute impression sensorielle est supprimée entre l'expérimentateur et son sujet. C'est là la véritable action magnétique ; elle peut être comparée aux ondes hertziennes qui, elles aussi, se propagent au loin, sans conducteur matériel, en traversant presque tous les obstacles non métalliques.

La transmission de pensée expérimentale exige donc impérieusement un rapport, et celui-ci ne s'établit qu'après un contact matériel ou des magnétisations prolongées. Dans les expériences du Havre, lorsque c'était le Dr Gibert qui endormait Léonie, M. Janet ne pouvait pas lui transmettre sa pensée, alors même qu'il l'avait souvent endormie auparavant et qu'il avait pu lui faire déjà des suggestions mentales. Le magnétiseur a une action qui lui est particulière ; il crée une liaison invisible, mais bien

(1) Ochorowicz — *Ouvrage cité*. Voir p 295 et suiv.

réelle, entre lui et le sujet dont il règle l'organisme d'après sa constitution physiologique, suivant son rayonnement dynamique propre, de manière, probablement, à créer une sorte de synchronisme vibratoire entre les deux organismes.

Voici, d'après M. Ochorowicz (1), les faits incontestables qui appuient cette manière de voir.

Il existe des cas ou le magnétisé perçoit l'action de son magnétiseur sans que ses sens puissent l'avertir de sa présence, il distingue son attouchement entre plusieurs autres, même par l'intermédiaire d'un corps inerte (une tige en bois par exemple) qui ne peut pas l'influencer différemment par elle-même. Par conséquent, si le sujet distingue aussi bien l'attouchement du magnétiseur à travers une tige que directement, il faut bien qu'il existe un courant moléculaire quelconque, propre à l'organisme du magnétiseur et qui dénote sa présence, à peu près comme un courant galvanique décèle la présence d'une pile par l'intermédiaire d'un fil qui nous touche. L'objection, que la majorité des sujets n'éprouve rien, est sans valeur puisqu'on ne sent rien avec le courant d'une faible pile, quoique la boussole indiquera nettement sa présence, et que pour un courant encore plus faible, celui d'un téléphone ou d'une grenouille, on n'obtient rien du tout en employant la même boussole. Il faut un instrument plus sensible encore, un galvanomètre comme celui de M. Du Bois Raymond pour en indiquer l'existence.

En second lieu, on peut obtenir des effets marqués au point de vue thérapeutique en agissant *sans contact* et à l'*insu des malades*, par exemple chez des enfants endormis. Il y a donc une action inductive qui dépasse la surface du corps de l'opérateur. On constate également des différences très nettes dans l'action magnétique de différentes personnes sans que l'influence morale puisse les expliquer. Une main agit autrement qu'une autre main ; il y a donc bien une action physique et cette action est spéciale pour chaque individu.

Enfin puisque les faits nous obligent à constater l'action à distance, c'est que quelque chose sort de l'opérateur pour agir sur le sujet.

Si le rapport n'est pas établi par une magnétisation préalable, dit encore M. Ochorowicz (2), ou bien par des magnétisations précédentes, je crois que l'action mentale resterait sans résultat.

Il y a des faits qui semblent s'opposer à cette manière de voir. On a obtenu des transmissions de pensées avec des personnes qui n'ont jamais été magnétisées. Mais, en examinant ce fait de près, on voit que d'abord le sujet a toujours été *prévenu*, que toujours son *attention*

---

(1) Ochorowicz. *la suggestion mentale*. p. 506.
(2) Ochorowicz. *Ouvrage cité*. Voir p. 333.

expectante le mettait dans un état plus ou moins anormal, et que toujours *avant d'obtenir un résultat quelconque*, l'opérateur était obligé de concentrer bien sa pensée, avec *l'idée d'influencer le sujet*, ce qui équivaut, à peu de chose près, à une magnétisation. Donc, *je crois qu'il n'y a pas de suggestion mentale sans rapport magnétique.*

C'est là une constatation très importante au point de vue spirite, car même en supposant que le médium soit un somnambule éveillé, il est nécessaire, pour que la transmission de la pensée soit possible entre lui et un assistant, qu'un rapport magnétique ait été préalablement établi, sans quoi la suggestion mentale n'a pas lieu. D'ailleurs celle-ci ne se produit pas toujours, même avec un sujet très entraîné. Il faut une certaine espèce de sommeil magnétique pour amener l'état psychique particulier, qui est seul favorable à la réception de l'onde mentale. Nous allons définir tout à l'heure cet état.

En résumé, le rapport magnétique résulte soit :

1° D'une *concentration* de l'attention du sujet dirigée uniquement vers le magnétiseur ; (c'est le cas le plus fréquent).

2° D'un *réglage* particulier *psychique* obtenu en partie par cette concentration même, mais principalement provoqué par les procédés de magnétisation et soutenu par des indications involontaires de l'attitude, de la voix, etc., du magnétiseur (c'est déjà un cas un peu moins fréquent).

3° D'une action *physique individuelle.*

4° *D'une suggestion mentale.*

Etudions maintenant quel est l'état du sujet lorsque la transmission mentale se produit.

Le Sujet (1). S'il est un fait aujourd'hui bien constaté, c'est qu'il n'y a pas de sommeil magnétique proprement dit, mais une série d'états somnambuliques, qui se succèdent ou se remplacent, en accompagnant toutes les modifications physiologiques du sujet. Suivant l'intensité de l'action magnétique, l'état psychique du sujet peut passer par tous les degrés, depuis l'aïdéie profonde, c'est-à-dire l'absence complète d'idée, le néant cérébral, jusqu'à un état d'excitation très grand que l'on nomme la polyïdeie. Quel est parmi tous ces états celui qui est le plus favorable à la transmission de la pensée ? Pour le savoir, il faut bien se rendre compte de ce qu'est la suggestion mentale. On peut considérer ce phénomène comme une sorte d'audition mentale ; alors on va comprendre de suite dans quels cas elle peut le

(1) Ochorowicz. *Ouvrage cité*. Voir p. 397.

mieux se produire. On n'entend pas la parole ordinaire pour plusieurs raisons : 1° Lorsqu'on est sourd ; 2° Quand il y a trop de bruit ; 3° Quand on est distrait. Appliquons ces observations au sommeil magnétique, elles vont nous renseigner. (1)

On est sourd pour une transmission de pensée, lorsque l'on dort si bien que le cerveau ne fonctionne plus. Comment un sujet serait-il sensible à une action aussi délicate que celle de la pensée lorsqu'il n'entend même pas la voix de son magnétiseur ? Il est sourd. Inutile de lui crier à l'oreille, et à plus forte raison de lui chuchoter à distance. La suggestion mentale sera donc plus difficile dans cet état *d'aïdéie paralytique profonde* que dans l'état de veille, et ceux qui s'imagiment qu'il suffit d'endormir profondément quelqu'un pour le rendre sensible à l'action mentale se trompent complètement.

En second lieu, en poursuivant notre comparaison, on n'entend pas une voix faible lorsqu'il y a trop de bruit dans l'appartement. Un sujet *hypnotisé* n'entendra pas une voix mentale, parce que n'étant pas isolé, il est à la merci de tout le monde ; parce qu'il a trop de sensations fortes et différentes ; parce que son attention n'est pas dirigée exclusivement sur l'opérateur ; en un mot parce qu'il n'y a pas rapport magnétique.

Enfin on n'entend pas quand on est distrait, ou pour mieux dire, quand on est occupé à autre chose, parce qu'une action exclut l'autre, Celui qui parle écoute mal. Les rêves du *somnambulisme actif* étant plus vifs qu'à l'état normal, étant presque toujours des rêves parlés, s'opposent davantage à une perception délicate que l'état de veille lui-même, plus mobile et plus varié dans ses phénomènes. Par conséquent, inutile d'essayer la suggestion mentale directe sur un somnambule qui cause avec vivacité, il ne vous entendra pas Son attention n'est pas nulle comme chez l'hypnotisé, mais ce qui est pis pour la transmission de la pensée, elle est dirigée ailleurs. Donc, malgré les apparences favorables (il peut vous entendre toujours, vous, son magnétiseur) l'état de *polyïdéie* fortement *active* ne convient pas plus aux expériences qu'une aïdéie paralytique.

Quand donc alors peut se produire la suggestion mentale ? C'est pendant les états intermédiaires.

---

(1) Nous résumons ici la discussion et les observations faites par M. Ochorowicz dans son ouvrage sur la Suggestion mentale, p. 111 et suivantes.

Généralement, les sujets ne passent pas brusquemment de l'absence de pensée à une idéation active ; ils s'arrêtent plus ou moins longtemps à une phase à laquelle on a donné le nom de monoïdéisme. Dans cet état on n'est plus en face d'une paralysie complète du cerveau, il commence à fonctionner et se concentre sur une seule idée, qui par ce fait devient très intense parce qu'elle est seule dominante. Ce monoïdéisme peut être *actif* ou *passif*. Lorsqu'il est actif, il s'approche de la polyïdéie et n'est pas favorable à la transmission de la pensée, tandis que lorsqu'il est *passif*, les idées ne peuvent naître d'elles-mêmes, elles ont besoin d'être suggérées, et bien qu'elles soient très vives, elles sont acceptées avec une facilité extrême. Dans cette phase, la transmission de pensée est toujours possible, mais elle peut être troublée par l'instabilité mentale du sujet. Il faut donc chercher encore un peu plus bas pour atteindre la *limite entre l'état aïdéique et le monoïdéisme passif*. Comment arriver à régler le sommeil sombambulique pour le fixer juste à ce degré? Voici les conseil que donne M. Ochorowicz à ce sujet : (1)

Comment régler un somnambule? Ah ! voilà la grande question. Heureusement elle n'est pas beaucoup plus difficile en hypnologie qu'en téléphonie. Seulement, ici comme là, il faut que l'instrument soit réglable. Or, il y a des sujets qui ne se laissent pas manier sous ce rapport On n'aura qu'à les employer pour autre chose,ou bien se contenter d'une action furtive comme on l'a fait jusqu'à présent. Mais aussi il faut éviter les sujets par trop obéissants et déjà éduqués, les sujets à manivelle. En revanche il faut apprendre à provoquer le degré de sommeil voulu. Les premières séances doivent être destinées uniquement à une observation purement passive de ce qu'a produit votre action primitive, *pour bien se rendre compte de la nature du sujet*. Attendre même plusieurs heures s'il le faut pour que le sujet se réveille de lui-même, à moins qu'il ne demande à être réveillé plus tôt. Chez les sujets éminemment sensibles au sommeil (car il y en a avec lesquels vous pouvez faire toutes les expériences physiques, mais pas psychiques), vous obtiendrez toujours deux phases principales : *Le sommeil profond*, qui se dissipe peu à peu, puis le *sommeil lucide* ou somnambulisme proprement dit. C'est un état intermédiaire qu'il vous faut. Ne pas laisser le sujet se réveiller de trop, en regagnant son activité spontanée et ne pas le rendre par trop assoupi , car alors il ne vous entendra pas. Le meilleur moyen

(1) Ochorowicz. *Ouvrage cité*, p. 116.

pour obtenir cette gradation, ce sont *les passes* dites magnétiques, longitudinales et transversales, car la profondeur du sommeil augmente généralement avec le nombre de celles-là (longitudinales) et diminue avec le nombre de celles-ci (transversales). En faisant donc deux, trois, quatre passes devant le sujet (sans contact), vous obtenez un peu plus ou un peu moins de sommeil, et on arrive quelquefois jusqu'à pouvoir graduer à volonté les phases intermédiaires que je viens d'énumérer. Si cette gradation n'est pas possible par des passes, il vous sera difficile de l'obtenir par un autre moyen quel qu'il soit. Et il faut éviter surtout d'employer une méthode différente pour les phases différentes, car alors vous créez une association idéo-organique artificielle, une mauvaise habitude qui désorganise le sujet.

En résumé, nous voyons que la transmission de la pensée entre un magnétiseur et la personne sur laquelle il agit, nécessite des conditions nombreuses, variées et délicates, qui dépendent à la fois de l'opérateur, du sujet et du rapport magnétique. Si l'un quelconque de ces éléments vient à faire défaut, la suggestion mentale n'est plus possible, et l'on assiste à ces insuccès qui ont permis de nier pendant si longtemps la réalité de ces phénomènes.

Mais en revanche, il est très possible que la transmission mentale ait lieu dans un certain nombre de cas, alors que les circonstances précédentes sont réunies. Lorsqu'on se livre à des expériences spirites en famille, ou dans un milieu où les assistants se connaissent bien et depuis longtemps, l'automatiste peut percevoir la pensée, grâce à cet état spécial d'hémi-somnambulisme que nous avons constaté, et faire des réponses qu'il oublie immédiatement. Dans ce cas, c'est son propre esprit qui répond, et il le fait le plus souvent en conjecturant, lorsqu'il s'agit d'un événement inconnu. On peut donner quelques exemples de ces faits (1)

Le cas de miss Summerbel.

Voici une expérience d'écriture automatique qui contient une apparence de prophétie; ce message montre comment une préoccupation de l'avenir peut être interprétée comme une prédiction.

(1) Cet exemple, et les suivants, sont empruntés à l'étude de M. F. W. H. Myers sur *l'écriture automatique*, publiée dans les *Proceedings* de la S. P. R. de l'année 1888. C'est la seule étude sérieuse et impartiale qui ait été faite de l'écriture automatique, encore que l'auteur émette des hypothèses bien contestables sur la dualité des hémisphères cérébraux.

Je me suis souvent servie de la planchette, écrit miss Summerbell, mais je n'ai guère obtenu de résultats que dans les deux cas suivants, dans lesquels fut traduite la pensée de l'une des personnes présentes, dont les mains, cependant, ne touchaient pas la planchette. Il y a un an, nous demandions quels présents nous recevrions à la Noël. Mes mains, et, *je crois*, celles de miss Lay posaient sur la planchette ; il est absolumeut certain qu'elle n'était touchée par aucune autre personne qui eût pu donner une réponse à la question que je posais et qui était celle-ci : « Combien mis T. recevra-t-elle à la Noël ? » Miss T... était bien dans le salon, mais à une certaine distance de la table. La planchette indiqua aussitôt une assez forte somme. Je demandai : « Qui la donnera ? » Réponse : « B. et un autre. » Quelques semaines plus tard je rencontrai miss T..., qui me demanda si je me rappelais cette réponse et ajouta : « J'ai reçu encore davantage et je comptais bien, à cette époque, recevoir quelque chose ; mais je ne savais pas combien. Il est possible qu'il y ait eu là un phénomène de communication de la pensée, car je suis certaine que dans l'assemblée aucune autre personne que moi ne connaissait quoi que ce fût de la question. » L'argent venait effectivement d'un de ses parents dont le nom commençait par un B et d'une autre personne.

Miss Summerbell paraît appartenir exclusivement à la classe des Automatistes simples, dépourvus même de clairvoyance, puisque malgré ses nombreuses expériences elle n'a jamais obtenu que ce fait et celui que nous allons citer. Nous ne voyons, malgré l'inconscience de l'écriture, aucune raison d'attribuer ce message à un Esprit, car la somme touchée était indiquée inexactement. La transmission de la pensée se manifeste par l'indication du nom de B., inconnu de l'écrivain, mais sur lequel la pensée de miss T s'était arrêtée. Il n'y a donc ici qu'une apparence de communication ; elle nous instruit sur le rôle que joue parfois la pensée d'un assistant dans ces expériences d'écriture automatique. Voici le second fait rapporté par miss Summerbel, où l'on pourra constater l'action du souvenir latent d'un des expérimentateurs :

Dans une autre occasion, je priai une amie de poser une question à laquelle aucune personne présente ne pût répondre. Elle dit : « Qui viendra déjeuner demain ? » Miss Lay et moi ayant les mains sur la planchette, celle-ci écrivit : « Lucas ». Notre amie reconnut que c'était exact. Ni miss Lay, ni moi, n'avions entendu parler de ce Monsieur. Notre amie dit : « Demandez son prénom. » Réponse : « William. « — « Est-ce exact ? » — « Je ne sais dit notre amie, je n'ai jamais entendu prononcer son prénom. » Alors l'un des assistants qui ne touchait pas la planchette, fit observer que

l'on trouverait parmi les morceaux de musique une œuvre signée Lucas. On regarda et l'on trouva le nom complet: William Lucas. Personne ne se rappelait avoir vu ce nom.

Il nous paraît très probable que l'amie de M. Lucas, laquelle transmettait la pensée, avait connu le prénom de M. Lucas, puisqu'il était imprimé sur un morceau de musique qui se trouvait chez elle ; il était sorti de sa mémoire consciente, mais il existait en elle, et elle l'a suggéré involontairement par suite d'une association formée dans sa pensée. Elle avait oublié le prénom, mais il restait dans sa mémoire latente en contiguïté avec le nom, propre, et la question posée le fit surgir de l'inconscient, mais pas avec assez d'intensité cependant pour être connu par le moi normal.

Voici un autre exemple où la transmission expérimentale de la pensée s'est produite d'une manière remarquable, et avec une précision et une continuité extraordinaires.

Les expériences du Révérend P. H. Newnham.

Le Révérend P. H. Newnham était vicaire de Maker Devonport. Expérimentateur froid et méthodique, sans idées préconçues, sa parfaite bonne foi nous est affirmée par M Myers, membre de la *Société de recherches psychiques*. Ce pasteur s'est adonné pendant de longues années à l'étude des questions psychiques ; il est probable qu'il dût la réussite de ses expériences à ce qu'il trouva dans sa femme un sujet exceptionnellement sensible, en parfaite harmonie sympathique avec lui. Déjà, étant jeune homme, pendant son sommeil il s'était dégagé de son corps pour aller la voir chez ses parents, et celle-ci sentit sa présence avec assez de netteté pour le reconnaître (1). Pendant longtemps M Newnham fit un grand nombre de tentatives pour transmettre volontairement sa pensée à sa femme ; il n'y parvint qu'en 1871, et seulement pendant une période de huit mois.

A cette époque, il tint un journal de ses expériences quotidiennes et recueillit ainsi 385 réponses, écrites automatiquement. Il est très important de signaler tout de suite que Mme Newnham ne pouvait avoir aucune connaissance, ni par l'ouïe, ni par la vue, des questions mentales écrites par M. Newnham. Comme les réponses correspondaient directement aux questions posées, pour rester fidèle à la méthode scientifique, nous devons supposer

---

(1) Gabriel Delanne. *L'âme est immortelle*. Voir p. 149 où ce cas est rapporté complètement.

qu'il y a eu suggestion mentale du mari à sa femme. D'ailleurs, les réponses données ne semblent pas, pendant ces huit mois, témoigner de la présence d'une intelligence étrangère, et nous remarquerons que presque toujours la présence d'un tiers troublait complètement l'expérience.

Nous allons reproduire quelques extraits du Journal de M. Newnham, qui nous feront connaître le mode opératoire qu'il a employé pendant ses recherches, ainsi que les principaux résultats obtenus ; ses observations nous permettront, d'abord, de vérifier l'exactitude de nos affirmations sur le rôle que joue l'esprit de l'Automatiste pendant que se produit l'écriture, et ensuite, ils nous mettront à même de l'apprécier sous les différents aspects qu'il revêt pendant cet état spécial d'hemi-somnambulisme.

Conditions de l'expérience.— Ce fut en janvier 1871 que je songeai à étudier les phénomènes de l'écriture avec la planchette ; j'arrêtai soigneusement avec ma femme les conditions de l'expérience, qui furent scrupuleusement suivies. Les voici :

1° — La question est toujours écrite avant que l'on mette la planchette en mouvement. Elle n'est jamais connue de l'opérateur (Mme Newnham).

2° — Lorsqu'une première réponse est vague et nécessite d'autres questions pour arriver à une formule claire, l'opérateur n'est mis au courant d'aucune de ces questions, ni du sujet qui les provoque, avant que la réponse définitive n'ait été obtenue.

3° — Toutes les fois que l'opérateur n'est pas nommé, c'est de ma femme qu'il s'agit.

4° — Lorsque le questionneur n'est pas nommé, c'est moi qui remplis ce rôle.

Quoique notre mutuelle bonne foi ne puisse être mise en doute, je ferai remarquer que ma femme s'est toujours assise devant une table basse, sur une petite chaise. Quant à moi, j'étais assis à une distance de huit pieds, à une table beaucoup plus haute, et nous nous tournions le dos pendant que j'écrivais. Il lui était absolument impossible de deviner ma pensée, soit à un geste, soit au moindre jeu de ma physionomie. *En général, elle tenait les yeux fermés*, mais jamais elle ne tomba, à aucun degré, dans le sommeil magnétique ou naturel (1).

---

(1) Nous avons vu que l'automatiste peut conserver toutes les apparences de la veille, alors même qu'il est déjà dans l'état d'hémi-somnambulisme. C'est précisément l'ignorance dans laquelle on était généralement de cette modification de la personnalité, qui passe inaperçue de l'écrivain lui-même, qui a causé pendant si longtemps la confusion entre l'automatisme et la médiumnité.

Ces huit mois d'expérience épuisèrent à tel point le système nerveux de ma femme que nous décidâmes de suspendre les séances lorsque le fait de la transmission de la pensée nous parut suffisamment démontré.

Avec ma femme, la planchette se mit instantanément en mouvement, et souvent la réponse était déjà à moitié écrite avant que j'eusse achevé d'écrire la question. Je posai d'abord trois simples questions sur des sujets connus de l'opérateur, puis trois autres sur des sujets connus de moi seul : les six réponses furent exactes.

Voici quelques-unes des questions que je posai ensuite, avec les numéros qu'elles portent sur mon journal.

Puisque Mme.Newnham ne savait pas ce que la planchette écrivait sur le papier, quelle était l'intelligence qui dirigeait cette planchette ? Ce fut la première préoccupation de M. Newnham. Voici les questions qu'il fit à ce sujet :

29 Janvier.

13 — D — Est-ce le cerveau de l'opérateur ou quelque force externe qui remue la planchette ? Répondez « cerveau » ou « force » — R — Volonté.

14 — D — Est-ce la volonté d'une personne vivante ou d'un esprit immatériel, distinct de cette personne ? Répondez : « Personne » ou « Esprit » — R — Femme.

15 — D — Donnez-moi d'abord le prénom de cette femme et le nom familier que j'aime à lui donner. (Ceci fut fait très exactement).

27 — D — Quel est votre propre nom ? — R — « Comme vous ».

28 — D — Nous ne sommes pas bien sûrs d'avoir compris. Expliquez-vous. — R — Femme.

Ne pouvant d'abord obtenir rien de plus, nous revînmes sur cette question après le n° 114. Ayant serré de près un autre sujet, nous reçumes cette courte réponse : « Dis tout ce que je sais ».

18 Février.

117 — D — Qui êtes-vous, vous qui écrivez, et avez-vous dit tout ce que vous savez ? — R — Femme.

118 — D — Mais quelqu'un ne dit-il pas à ma femme ce qu'elle doit écrire ? Et alors, qui est-ce ?

R — Un Esprit.

119 — D — Quel Esprit ? — R — Le cerveau de votre femme.

Remarquons, en passant, que l'intelligence qui agit ici ne se donne pas pour l'esprit d'un mort. Malgré les suggestions du pasteur, elle s'affirme comme celle de la femme de M. Newnham. Ceci est important à signaler, car nous en déduisons que dans

l'état d'hemi-somnambulisme, lorsque le sujet n'est pas suggestionné par sa conviction ou des lectures sur le Spiritisme, il n'y a pas tendance, de la part de la conscience somnambulique, à se faire passer pour un esprit désincarné.

Mais alors, lorsque nous trouverons des sujets qui ignorent le Spiritisme et qui obtiennent cependant de l'écriture automatique signée du nom d'une personne décédée, il y aura de fortes présomptions pour que ce message soit réellement celui d'une intelligence de l'espace. Poursuivons. Mme Newnham, lorsqu'elle écrit, ne paraît pas avoir des facultés supérieures à celles de son état normal, aussi est-elle incapable d'expliquer comment la pensée de son mari lui parvient, comme en témoigne le dialogue suivant pendant lequel les demandes, il ne faut pas l'oublier, sont toujours mentales :

15 Mars.

132 — D — Qui donc l'impressionne ? (Mme. Newnham) — R — Beaucoup de choses étranges.

133 — D — Quelle espèce de choses étranges ? — R — Des choses qui sont au-dessus de notre connaissance.

134 — D — Des choses au-dessus de notre connaissance impressionnent donc l'esprit de ma femme ? R — Des choses qu'aucun homme ne connaît ou ne comprend.

136 — D — Ces influences que nous ne pouvons comprendre sont-elles extérieures à ma femme ? — R — Extérieures — Invisibles.

137 — D — Cette influence est-elle exercée par un esprit ou des esprits ? — R — Non — Jamais. — (Ces mots écrits en grands caractères et avec solennité.)

Notons que cette réponse s'applique strictement au cas de Mme Newnham et ne peut être invoqué comme un argument contre les communications des Esprits, puisque toutes les réponses se réfèrent exclusivement à la femme du pasteur, qui se rend bien compte qu'il n'y a, dans son cas, aucune intervention étrangère. Quelques jours plus tard, il semble qu'un travail s'est fait dans l'intelligence de l'écrivain, qu'il existe maintenant une sorte d'auto-suggestion. car elle va formuler une espèce de théorie, en utilisant les idées qui avaient cours à cette époque en Angleterre sur ce que l'on appelait « L'électro-biologie. » (1) Voici :

---

(1) Consulter l'ouvrage de Durand, de Gros, intitulé : *Electrodynamisme Vital* dans lequel est exposée la doctrine du *fario-grismisme* ou *Electro-biologie*.

19 Mars.

142 — D — Par quels procédés des secrets qui lui sont inconnus, sont-ils transmis au cerveau de ma femme ? (1) R — Par des influences que vous appelez mesmériques.

144 — D — Pourquoi dites-vous : « que vous appelez ». Et *vous* comment appelez-vous cela ? — R — Electro-Biologie.

145 — D — Par qui ou par quoi cette force électro-biologique est-elle mise en œuvre ? — R — Je vous ai dit que vous ne pouviez en savoir plus que vous ne savez.

146 — D — Ma femme pourrait-elle donner une réponse que je ne connaitrais pas ? — R — Pourquoi essayez-vous de me faire dire plus que je ne le veux ?

147 — D — Simplement parce que je désire m'instruire. Pourquoi ne le direz-vous pas ? — R — Votre femme pourrait le dire si quelqu'un d'autre, doué d'une grande volonté *et le sachant*, se trouvait dans cette pièce.

Ici encore nous avons affirmation, par l'écrivain lui-même, qu'il ne sait des choses étrangères que ce qui peut lui en être communiqué par transmission de pensée. En voici de nouvelles preuves :

10 Avril.

190 — D — Pourquoi n'êtes-vous pas toujours influencée par ce que je pense ? — R — Votre femme sait quelquefois ce que vous pensez.

191 — D — Comment ma femme le sait-elle ? — R — Lorsque son cerveau est excité et n'a pas été trop tourmenté auparavant.

192 — D — Par quels moyens ma pensée est-elle transmise à son cerveau ? — R — Par l'électro-biologie.

193 — D — Qu'est-ce que l'électro-biologie ? — R — Personne ne le sait.

194 — D — Vous ne le savez donc pas ? — R — Non, votre femme ne le sait pas.

195 — D — Pourquoi l'appelez-vous toujours femme ? — R — Vous pensez toujours à votre femme.

196 — D — Mais je ne l'ai jamais appelée femme. Pourquoi le faites-vous ? — R — *Je ne suis rien sans la femme.*

200 — D — Ceci n'est pas une réponse. *Pourquoi* l'appelez-vous ainsi ? — R — Parce qu'elle est bien une femme.

L'Intelligence de Mme Newnham dans cet état spécial, ne possède aucune faculté transcendante ni par la clairvoyance, ni par la prémonition de l'avenir. De même que dans tout automatisme,

---

(1) Ici, M. Newnham fait allusion à certaines réponses de la planchette concernant des rites et symboles maçonniques que sa femme ignorait, mais que lui, franc-maçon, connaissait bien.

il y a évidemment dans son cas rétrécissement temporaire du champ total de la conscience, car la planchette n'hésite pas à répondre mensongèrement lorsque l'on insiste pour lui faire dire des choses qu'elle ne sait pas. En voici un exemple :

7 mai.

267 — D — Que fera X....., demain soir ? — R Je ne sais.

268 — D — Vous ne pouvez donc jamais prévoir l'avenir ? — R — Non, je ne le puis.

269 — D — Alors comment savez-vous qu'il m'arrivera quelque chose à la Noël ? (Allusion à une prédiction faite antérieurement par la planchette.) R — Ceci est déjà décidé dès aujourd'hui, ce n'est plus une chose à décider.

270 — D — Qui donc l'a décidé, et à quel moment ? — R — Qu'avez-vous besoin de le savoir ?

271 — D — Je voudrais contrôler votre attestation lorsque le moment sera venu. — R — X..... l'a décidé depuis trois mois.

272 — D — Qui le lui a proposé ? — R — M..., et P..., (Noms complets des deux personnes qui devaient le plus probablement s'occuper de la question.)

Toutes ces réponses, ajoute M. Newnham, faites aussi rapidement que les questions mentales, ne sont que d'*audacieuses inventions*, imaginées dans le but de maintenir le crédit acquis quelques mois auparavant par les premières réponses.

Ces affirmations tout à fait inexactes sont semblables à celles que l'on obtient souvent dans les séances spirites, et les expérimentateurs novices ne manquent pas de les attribuer à des « esprits trompeurs », quand ce ne sont que des produits de l'imagination violentée du sujet. Généralement les premières réponses sont sincères ; mais si elles sont négatives et que l'on continue d'insister, on est trompé. C'est l'obstination du questionneur qui est la cause de ces racontages, car par son désir d'obtenir des renseignements que l'écrivain ne peut donner, il l'oblige en quelque sorte à se débarrasser de cette contrainte fatigante en inventant des fables. En voici encore un exemple :

18 — D — Qu'arrivera-t-il au vieux J..., ? (C'était un de mes vieux paroissiens assez malade en ce moment.) La réponse faite se rapporte à un sujet traité précédemment.

19 — D — Je vous prie de me répondre au sujet de J..., — R — Non.

20 — D — Ne pouvez-vous pas ou ne voulez-vous pas ? — R — Je ne..... (Ici le crayon glisse hors du papier.)

21 — D — Je répète la question. — R — Je ne puis.

L'expérience aurait dû se terminer là, mais le pasteur revient à la charge.

22 — D — Ira-t-il mieux ? Le savez-vous ? — R — Oui.

23 — D — Ce oui est-il pour la première ou pour la seconde question ? Répondez par un ou deux. — R — Deux.

24 — D — Ai-je tort de vous poser cette question ? — R — Non.

25 — D — Alors, J..., succombera-t-il oui ou non à la maladie actuelle ? — R — Bientôt.

Il n'en fut cependant rien. J.... vécut encore plusieurs années.

Il est utile de faire observer que pendant l'écriture automatique, la volonté consciente étant considérablement diminuée, l'esprit de l'écrivain a moins de pouvoir sur lui même et cède comme un enfant à toutes ses impulsions, ce qui parfois l'amène à s'amuser, à plaisanter, et contribue dans les expériences spirites à fortifier l'hypothèse beaucoup trop généralisée des esprits farceurs. Le journal du pasteur anglais nous en offre un cas.

16 Avril.

Nous avions tous été préoccupés de certaines questions, et lorsque nous posâmes, le soir, la première question, la planchette refusa d'écrire des mots. Après avoir fait un vrai griffonnage illisible, elle traça le profil d'une figure hideuse. J'intervins alors :

201 — D — Votre réponse est inintelligible. — R — Je ne puis voir la question. (Elle reproduit ensuite le même profil grimaçant.

202 — D — Pourquoi tracez-vous cette figure à la fin ? — R — Je m'amuse.

203 — D — Est-ce le portrait de quelqu'un ? — R — La femme veut vous amuser.

204 — D — Cette figure a-t-elle la prétention d'être un portrait ? — R — Certainement.

205 — D — De qui, alors ? — R — Lorsque les gens sont légers, il faut les amuser.

206 — D — De qui donc faites-vous le portrait ? — R — Vous le savez fort bien.

207 — D — Je n'en sais rien, veuillez me répondre. — R — Peut-être que je le sais mieux.

208 — D — Je le pense ; mais répondez-moi. — Ici un vrai griffonnage.

209 — D — La question est posée de nouveau. — R — Ce que vous voudrez.

Après avoir éludé encore quelques questions, je lui dis :

221 — D — Répondez à ma question et ne dites pas de sottises. — R — Ne vous fâchez pas.

Quelques minutes plus tard, en réponse à une question 230, la planchette trace une ligne plus ou moins ondulée et elle écrit : « Un joli petit homme. »

231 — D — Veuillez vous expliquer sans plaisanterie. — R — Elle reproduit le profil du n° 201.

232 — D — Je vous prie de répondre. — Elle dessine une espèce de muraille avec une tour crénelée.

233 — D — Ne soyez donc pas ridicule et répondez-moi. — R — C'est le portrait de D., (la sœur de ma femme.)

234 — D — Répondez à ma question ou déclarez que vous ne le voulez pas. — R — Vous ne comprenez pas la plaisanterie.

235 — D — Si, je l'entends, mais ce n'est pas le moment. Veuillez répondre. — R — Il vaut beaucoup mieux être quelquefois un peu fou, que d'être toujours sage.

236 — D — J'en conviens avec vous. Cependant, répondez à ma question. — R — Trop de travail sans distraction rend Jeannot stupide.

237 — D — Voulez-vous, ou non, répondre à ma question? — R — Vous êtes assommant.

238 — D — Répondez à ma question. — Ici des traits illisibles.

239 — D — Répétez de façon lisible. — R — Il est temps de dormir. Bonsoir.

Pendant les huit mois que durèrent les expériences, les réponses furent toujours banales, et sauf deux cas que nous allons rapporter et qui ont des apparences spirites, tout l'intérêt du phénomène résida dans cette conversation mentale, qui est véritablement surprenante par sa régularité, et dans l'automatisme absolument inconscient du sujet Voici les deux faits qui auraient pu faire croire que l'automatisme se compliquait de clairvoyance. Le premier a trait à la divination exacte d'un nom inconnu de M. et Mme Newnham.

J'avais à cette époque, dit le pasteur, un jeune étudiant auquel je donnais des leçons particulières. Le 12 février, en rentrant de vacances, il entend parler de nos expériences et manifeste l'incrédulité la plus déterminée. J'offre de lui donner telles preuves qu'il voudra, pourvu que je voie auparavant la question. Mme Newnham prend place dans mon cabinet de travail, sur sa chaise ordinaire, tandis que nous passons dans le vestibule, *en fermant la porte derrière nous*. Là, il écrit sur un morceau de papier :

87 — D — Quel est le nom de ma sœur aînée ?

Nous rentrons aussitôt et nous trouvons la réponse qui nous attendait déjà. — R — Mina.

C'est l'abréviation de Wilhelmina et je fais remarquer que je ne connaissais pas ce nom.

Comme ce cas est isolé et que nous avons constaté par les expériences faites à la S. P. R. qu'un sujet aussi sensible que Mme Newnham est capable de ressentir la suggestion mentale d'une chambre à une autre, nous pensons qu'on peut attribuer cette réponse à l'action télépathique du jeune homme, car nous en verrons d'autres exemples dans les chapitres suivants.

Voici le second cas :

C'était pendant la guerre Franco-Allemande ; deux jeunes français, mes élèves, avaient été rappelés au service militaire. Pour mettre l'intelligence à l'épreuve, je posai les questions suivantes :

29 janvier.

29 — D — Où est actuellement A. H. ? — R — Il se porte bien. (Il fut prouvé plus tard que cette réponse était juste ; mais mon jeune ami fut tué plus tard.)

30 — D — Et L. D. ? — R — Il est hors de chez lui.

32 — D — Est-il encore en campagne ? — R — Non.

32 — D — S'est-il battu ? — R — Oui.

33 — D — Dans quel pays se trouve-t-il ? — R — Prisonnier.

Il faut surtout remarquer cette curieuse façon d'éluder la question ; du reste il a été prouvé que la réponse était juste.

Plus tard, le 19 mai, je demandai :

156 — D — Qui vous a dit que L. D. fût prisonnier ? — R — Il aura encore seulement une légère punition.

157 — D — Répondez, je vous prie, à ma dernière question. — R — Ils aimaient beaucoup son sermon.

Il y a bien ici une volonté formelle d'éviter de répondre.

158 — D — Comment avez-vous appris que L. D. fût prisonnier ? — R — Le cerveau de la femme est surmené.

Plus tard, en octobre, je demandai, *l'opérateur connaissant cette fois la question.*

313 — — Où le cerveau de l'opérateur a-t-il puisé les réponses 29 et 30 ? — R — Le cerveau de la femme l'a connu, parce qu'elle connaissait leurs caractères.

En étudiant les réponses de la planchette, on constate que la première, relative à A. H., peut être purement fortuite, et ne répond pas tout à fait à la question posée. Pour la seconde, il faut observer que Mme Newnham savait que ce jeune homme par-

tait pour faire son service militaire et comme elle n'indique ni quand, ni comment il fut fait prisonnier, pas plus que l'endroit où il se trouvait, nous pouvons accepter parfaitement l'explication qu'elle donne elle-même, c'est-à-dire que son affirmation n'était qu'une simple conjecture, qui s'est trouvée accidentellement exacte. D'ailleurs, à cette date, les journaux avaient annoncé les désastres de Sedan et de Metz ; l'on savait donc en Angleterre que les armées françaises avaient été capturées tout entières, et la supposition que L. D. fût prisonnier était la plus probable. Ce sont des cas comme ceux-ci qui simulent la clairvoyance ou la communicaiton des Esprits ; mais il est facile, par un simple examen, de se rendre compte que cette faculté n'y a aucune part et que l'intervention d'intelligences désincarnées est tout à fait inutile.

Remarques sur les conditions dans lesquelles la pensée était transmise.

Une partie du journal de M. Newnahm est consacrée à l'étude des réponses de la planchette sur des sujets complètement inconnus de l'opérateur ; c'est une des plus instructives, car elle nous renseigne sur le rôle joué par chacun des expérimentateurs et sur les limites de cette faculté de transmettre la pensée.

Nous constatons d'abord que le rôle de M[me] Newnham est tout à fait passif. Ce n'est pas elle qui pénètre dans la pensée de son mari ; elle reçoit l'influx cérébral, mais elle est incapable de lire dans le cerveau du questionneur. Nous l'avons déjà signalé, en voici une nouvelle preuve.

21 Mai.

280 — D — Pouvez-vous écrire ce soir, le triple R. A. Mot ? (1)— R — Abracadabra.

281 - D — Ce n'est pas cela. Essayez de nouveau. — R — La femme ne peut écrire des paroles secrètes.

282 — D — Pourquoi, l'autre jour, avez-vous prétendu l'écrire ? — R — Je n'ai écrit que ce que la femme savait.

283 — D — — Mais si elle le sait, pourquoi ne pas l'écrire ce soir ? — R — Vous le lui avez dit.

284 — D — Que lui ai-je dit ? — *Un jour que votre influence sur elle était très grande.*

---

(1) Un mot maçonnique dont le révérend Newnham recherchait l'origine linguistique, et qui était inconnu de l'écrivain.

(N-B. La réponse du n° 284 est une réponse retardée, c'est-à-dire que c'est la suite de la réponse au n° 283.)

285 — D — Mais pourquoi ne l'écrit-elle pas maintenant ? — R — La femme ne peut comprendre.

286 — D — Est-ce ma question ou la réponse à celle-ci qu'elle ne peut comprendre ? — R — Je ne sais.

287 — D — Qu'avez-vous donc ce soir ? — R — Vous êtes fatigué ainsi que la femme.

Nous constatons que pendant l'état d'automatisme, Mme Newnham n'est pas clairvoyante, ce que nous avons déjà signalé. Elle ne comprend que les questions nettement posées par son mari, mais elle en ignore la réponse, alors même que M. Newnham la connaît.

Cette observation montre clairement qu'un sujet ne pénètre pas dans la pensée de celui qui l'interroge, même quand il perçoit la suggestion mentale. Si par hasard elle donne un renseignement vrai, c'est que son mari le connaît, mais il faut qu'il concentre sa pensée sur ce sujet spécial, sans quoi la transmission ne peut s'opérer. On voit combien l'hypothèse que la suggestion mentale peut expliquer tous les cas dans lesquels l'interrogateur connaît la réponse, est fausse dans sa généralité. Ce n'est que l'ardente volonté de l'opérateur et sa concentration mentale qui peut amener une réussite, et encore quand le rapport est longuement et fortement établi.

Même avec un excellent sujet, les circonstances ne sont pas toujours favorables. La fatigue est souvent une cause de non réussite Il est encore d'autres facteurs qui entravent la manifestation, car le Journal de M Newnham relate des expériences manquées lorsque des incrédules assistaient aux séances. On doit penser que les influences délicates qui agissent sur l'automatiste peuvent être neutralisées par des influences de même nature, mais contraires. C'est ce que le Dr Paul Joire a signalé, en montrant qu'un sujet sur lequel il expérimentait a subi d'abord son action mentale, puis celle d'un autre assistant, qui s'est substituée à la sienne. (1) Ces échecs ne sont pas rares dans les séances où les incrédules dominent ; mais ceux-ci ne sauraient rien en inférer, puisque, la plupart du temps, c'est leur scepticisme qui est la cause de ces insuccès.

Lorsque l'on veut opérer sincèrement. il est indispensable de soustraire le médium à ces causes perturbatrices qui agissent puissamment sur lui ; il faut qu'il se sente dans une sécurité morale

(1) P. Joire. *De la suggestion mentale. Ann. Psych.* Juillet-Août 1897. p. 280.

parfaite, soutenu et protégé par ceux qui savent qu'il existe une atmosphère psychique favorable, aussi réelle que l'atmosphère matérielle, etqu'elle peut être troublée et viciée par des éléments antagonistes.

Résumé.

Nous savons aujourd'hui que les anciens magnétiseurs ne s'étaient pas trompés,et qu'il n'est plus possible de douter maintenant de la transmission de la pensée par d'autres procédés que la parole, l'écriture, la télégraphie,la téléphonie ou le geste. La pensée, ou plus exactement le corrélatif dynamique qui la représente,se propage dans l'air par un procédé encore inconnu, mais dont les ondes Hertziennes nous offrent une frappante analogie. Nous avons vu par l'observation et l'expérience que toutes les modalités de la pensée peuvent se transférer, mais d'une manière rudimentaire et incomplète dans la plupart des cas, et souvent sous une forme hallucinatoire lorsqu'il s'agit de sensations visuelles, auditives ou tactiles. Quand la pensée est formulée en langage intérieur, c'est tout au plus un mot, un chiffre qui est transmis, et l'exemple du pasteur Newnham qui fait comprendre des phrases entières, reste unique dans son genre.

Ce mode anormal de transmission de la pensée est soumis à des conditions rigoureuses sans la réunion desquelles il ne peut se produire.

C'est d'abord un état spécial de l'opérateur, une concentration de son activité mentale, indispensable à la projection de sa pensée ; ensuite il est nécessaire que le sujet soit d'une passivité absolue, qu'il réalise un état monoïdéique ; enfin un rapport magnétique fortement établi entre les opérateurs. Si l'une quelconque de ces conditions vient à manquer, l'expérience ne réussit pas.

Ces observations nous permettent de préciser dans quels cas la transmission de la pensée pourra être invoquée pour l'explication des faits inconnus de l'écrivain,relatés par l'écriture. Si les expériences ont lieu dans un milieu familial,avec un médium bien connu des assistants, auxquels il est lié peut-être par la parenté ou l'affection, nous devons prudemment tenir le plus grand compte de la suggestion mentale, qui a toutes les facilités pour se produire. Cependant,il ne faudra pas perdre de vue que la concentration mentale de l'interrogateur est un facteur important,et ne pas se presser de conclure que sa pensée seule

a fourni le renseignement désiré, puisque nous avons vu que Mme Newnham, malgré le désir de son mari, ne pouvait pas lui donner une réponse sur des questions qu'il connaissait bien. Ici l'appréciation est délicate et demande une grande habitude de ces expériences.

Mais dans les cas où la séance a lieu avec des personnes complètement inconnues du médium, où nul rapport magnétique n'existe, nous devons conclure que si des renseignements exacts sont fournis et que la clairvoyance ne puisse être invoquée pour les expliquer, il faut absolument admettre l'intervention d'une intelligence étrangère et savoir si c'est celle d'un vivant ou d'un mort. Avec la transmission mentale de la pensée, nous avons fait encore un pas en avant dans notre enquête. Observons, en effet, que nous sommes ici en présence d'un phénomène de transition entre l'automatisme proprement dit et la médiumnité. L'automatisme simple ne nécessite pas d'autre facteur que l'auto-suggestion, tandis qu'avec la suggestion mentale, nous assistons à l'influence d'un esprit extérieur agissant sur celui du médium. Spontanément, Mme Newnham n'écrirait pas mécaniquement ; il lui faut l'adjuvant de la suggestion mentale de son mari pour que l'automatisme se produise. En un certain sens, madame Newnham est déjà médium, puisqu'elle perçoit une pensée étrangère sans l'intermédiaire des sens, mais c'est elle qui y répond, et c'est en cela qu'elle rentre dans la classe des automatistes, dans celle signalée par Allan Kardec où l'esprit du médium intervient seul. Lorsque nous rencontrerons des sujets qui seront assez sensibles à la suggestion mentale pour la reproduire intégralement, sans y rien mélanger de leurs propres idées, nous serons en présence de véritables médiums, alors même que le suggestionneur serait un être vivant.

Notons encore que si les expériences de transfert des idées ne réussissent parfaitement bien qu'avec certains opérateurs, quand le rapport magnétique est bien établi, il ne sera pas étonnant qu'il en soit de même pour les Esprits ; on peut donc admettre avec raison que certains d'entre eux sont plus aptes à transmettre leur pensée à un médium particulier, que beaucoup d'autres habitants de l'espace. Nous ne serons alors pas trop surpris de constater que Mme Piper ou Mme Thomson ont un *guide*, un être spécial qui sert d'intermédiaire aux autres désincarnés, puisque c'est lui qui peut le plus facilement transmettre sa pensée. Nous reviendrons sur cette question dans la troisième partie, lorsque les faits nous

seront mieux connus, il nous suffisait ici de signaler cette analogie.

Voyons maintenant des cas de communications de vivants se manifestant pendant leur sommeil, par action télépathique, ils formeront un développement logique des cas simples de suggestion mentale, et une transition naturelle aux messages qui nous arrivent du monde spirituel.

CHAPITRE IV

L'automatisme dans ses rapports avec la télépathie et l'extériorisation de l'âme humaine.

SOMMAIRE. — *Différence qui existe entre l'automatisme et la médiumnité.—La télépathie est l'action à distance d'une âme sur une autre, sans intermédiaire matériel. — Ses formes diverses. — Impression télépathique sous forme de pressentiment. — Impression télépathique qui détermine une impulsion irrésistible. — Impression télépathique auditive pendant le sommeil ordinaire. — Impression télépathique visuelle à l'état normal. — Contrôle des faits par la S.P.R.—Annonce d'une mort par l'écriture automatique. — Télégramme psychique en Russie. — Signature de l'esprit d'un vivant, obtenue par un médium. — Rapports de la télépathie et de l'automatisme. — Télégraphie intellectuelle. — En Amérique. — Evocation des personnes vivantes. — Les enseignements d'Allan Kardec. — Sensations auditive et tactile produites par une apparition. — Esprit d'une jeune personne habitant Paris se manifestant à St-Malo. — Identité d'un esprit incarné. —Résumé de tous les faits vus jusqu'alors, qui ont conduit de l'automatisme à la médiumnité.*

Automatisme et médiumnité.

Dans toutes les variétés d'automatismes graphiques étudiées jusqu'alors, c'est toujours l'esprit du sujet qui est l'auteur des messages, même lorsque sa faculté n'est mise en œuvre que sous l'influence d'une suggestion extérieure, orale ou mentale, (écritures post hypnotiques de Lucie ou de Léonie, citées par M. Janet, ou celles de Mme Newnham) Maintenant, il nous faut examiner les cas où l'esprit du sujet est neutre et dans lesquels l'écriture nous fait connaître des idées étrangères à l'écrivain, émanant d'une autre intelligence vivante agissant à distance. La différence est profonde entre ces deux phénomènes, bien qu'ils se ressemblent beaucoup extérieurement, puisqu'ils se

traduisent extérieurement d'une façon identique par l'écriture mécanique.

Dans l'automatisme pur, c'est l'âme elle-même du sujet qui est *active*, qui agit spontanément, comme nous le faisons nous-mêmes constamment, et c'est simplement la mémoire et le mode d'extériorisation de ces idées qui diffère ; au contraire, dans l'automatisme qui ne reproduit que des idées suggérées, l'esprit du sujet est *passif*; il devient un véritable intermédiaire, *un médium* chargé de traduire par l'écriture des idées étrangères dont il n'est que le récepteur. Il importe peu, *au point de vue du mécanisme*, que l'onde psychique qui lui parvient émane d'un vivant ou d'un mort ; le fait essentiel est qu'il soit capable de la reproduire graphiquement. Si donc nous pouvons montrer que l'action extra-sensorielle d'un esprit sur un autre peut s'objectiver par l'écriture, l'existence de la médiumnité sera incontestable. C'est ici que les travaux des psychologues anglais nous sont d'un grand secours, car ils ont mis hors de doute l'influence extra-sensorielle qu'un être humain peut exercer sur un autre dans certaines conditions spéciales.

La télépathie.

L'action à distance de l'esprit d'un vivant sur un autre, sans intermédiaire matériel, constitue ce que l'on nomme la *télépathie*. La suggestion mentale n'est qu'un cas particulier d'une loi très générale dont la démonstration nous a été faite par la *Société anglaise de Recherches psychiques* Mais tandis que dans les expériences que nous avons relatées au chapitre précédent la pensée de l'opérateur, concentrée sur une idée spéciale, se transmet au sujet et éveille en lui une idée semblable. dans la télépathie, l'onde psychique qui émane de l'agent peut, en arrivant au percipient, subir des modifications assez variées et se présenter sous forme de pressentiment, d'impulsion irrésistible, de rêves, d'hallucinations visuelles, auditives ou tactiles. Nous n'avons pas à rechercher ici pourquoi de semblables modifications de la pensée étrangère sont produites, mais nous pouvons supposer que c'est au type sensoriel auquel appartient le percipient qu'elles sont dues. Nous savons (1) qu'il existe des types sensoriels bien différents les uns des autres, c'est-à-dire que certaines personnes utilisent plus volontiers, et même presque

(1) Voir page 39.

exclusivement, une classe particulière de sensations, tantôt visuelles, tantôt auditives, tantôt motrices. Chez tous ceux qui n'appartiennent pas au type indifférent, c'est-à dire qui n'usent pas indistinctement de toutes les sortes d'images, il se produit une spécification ; l'intelligence n'utilise qu'une espèce de sensations et néglige les autres, de manière qu'un écrivain, par exemple, *verra* idéalement se mouvoir les personnages de son récit, tandis qu'un autre les *entendra* causer.

Quand j'écris une scène, disait Legouvé à Scribe, *j'entends* ; vous, vous *voyez* ; à chaque phrase que j'écris, la voix du personnage qui parle frappe mon oreille. Vous qui êtes le théâtre même, vos acteurs marchent, s'agitent sous vos yeux ; je suis *auditeur* ; vous, spectateur. Rien de plus juste, dit Scribe : Savez-vous où je suis quand j'écris une pièce ? Au milieu du parterre. (1)

D'autres sont des *moteurs* ; ils font usage, pour la mémoire, le raisonnement et toutes les autres opérations intellectuelles, d'images qui dérivent du mouvement. C'est très probablement chez ces personnes que l'on trouve les bons médiums mécaniques, la pensée ayant tendance à se traduire par les images motrices de l'écriture. Quoi qu'il en soit de notre hypothèse, ce qui demeure acquis, c'est la très grande variété des manifestations télépathiques.

Il serait bien intéressant de placer sous les yeux du lecteur une collection complète de ces phénomènes ; mais, ici encore, le cadre restreint de notre ouvrage ne nous permet que quelques maigres citations ; nous sommes donc obligés de renvoyer les personnes désireuses de pousser plus loin cette étude aux documents publiés par la *Société Anglaise de Recherches psychiques*, dont le livre français intitulé : *Les hallucinations télépathiques* (2) donne 150 extraits, pris parmi les 700 cas relatés dans l'édition anglaise *The fantasms of the livings*, et les 2000 observations enregistrées dans les *Proceedings*.

De tout temps on a observé des phénomènes analogues, comme en fait foi la lecture des auteurs anciens. Mais les récits qui les relataient manquaient de cette précision scientifique méticuleuse, sans laquelle aucune narration ne parait digne de confiance. Cette lacune a été comblée par la *Société de Recherches*

---

(1) Bernard. *De l'Aphasie*. p. 50.

(2) Myers, Gurney et Podmore. *Les Hallucinations télépathiques*, traduction française par M. Marillier. Alcan Editeur. Voir également la collection des *Annales Psychiques*.

psychiques qui en a réuni un nombre considérable, qui les a vérifiés scrupuleusement, discuté la valeur des témoignages, éliminé ceux qui pouvaient s'expliquer par des causes naturelles ou qui n'étaient pas suffisamment appuyés par des témoignages et des documents contemporains de l'événement relaté. C'est pour cela que ceux qui ont résisté à cet affinage sont absolument dignes de créance, et forment un recueil très riche d'observations scientifiques de la plus haute valeur. Nous sommes d'autant plus autorisés à leur attribuer ce caractère que d'autres enquêtes, faites récemment, comme celle de M Flammarion, confirment sur tous les points les conclusions des auteurs Anglais. Les voici : (1)

1° L'expérience prouve que la télépathie, c'est-à-dire la transmission des pensées et des sentiments d'un esprit à un autre sans l'intermédiaire des organes des sens, est un fait.

2° Le témoignage prouve que des personnes qui traversent quelque crise grave ou qui vont mourir apparaissent à leurs amis et à leurs parents, ou se font entendre par eux avec une fréquence telle que le hasard seul ne peut expliquer les faits.

3° Ces apparitions sont des exemples de l'action supra-sensible d'un esprit sur un autre.

Voici un seul exemple de chaque genre de ces phénomènes télépathiques, que le traducteur français du livre les *Fantômes de vivants*, appelle à tort des hallucinations télépathiques.

Impression télépathique sous forme de pressentiment.

M. le Dr Ollivier médecin à Hulgoat (Finistère) écrit : (2).

Le 10 octobre 1881, je fut appelé pour service médical à la campagne à trois lieues de chez moi. C'était au milieu de la nuit, une nuit très sombre. Je m'engageai dans un chemin creux, dominé par des arbres venant former une voûte au dessus de la route. La nuit était si noire que je ne voyais pas à conduire mon cheval. Je laissai l'animal se diriger suivant son instinct. Il était environ 9 heures ; le sentier dans lequel je me trouvais était parsemé de grosses pierres rondes et présentait une pente très rapide. Le cheval allait au pas très lentement. Tout à coup les pieds de l'animal fléchissent et il tombe subitement, la bouche portant sur le sol. Je

(1) *Les Hallucinations Télépathiques*, p. 12.
(2) Les *Hallucinations Télépathiques* p. 77.

fus projeté naturellement par dessus sa tête, mon épaule porta à terre et je me fracturai une clavicule.

En ce moment même, ma femme qui se déshabillait chez elle et était prête à se mettre au lit, eut un pressentiment intime qu'il venait de m'arriver un accident ; un tremblement nerveux la saisit, elle se mit à pleurer et appela la bonne : « Venez vite, j'ai peur, il est arrivé quelque malheur ; mon mari est mort ou blessé. » Jusqu'à mon arrivée elle retint la domestique près d'elle et ne cessa de pleurer. Elle voulait envoyer un homme à ma recherche, mais elle ne savait pas dans quel village j'étais allé. Je rentrai chez moi vers une heure du matin. J'appelai le domestique pour desseller mon cheval. « Je suis blessé, lui dis-je, je ne puis bouger l'épaule. »

Le pressentiment de ma femme était confirmé.

Notons que l'impression télépathique s'est fait sentir juste au moment où se produisit l'accident.

Impression télépathique qui détermine une impulsion irrésistible.

M. Skirving, maître maçon de la cathédrale de Winchester, rapporte ce qui suit : (1)

Un jour je travaillais à la porte de Régents Park, à l'est du jardin géologique. La distance de ma maison était trop grande pour rentrer pour les repas. J'emportais donc ma nourriture avec moi, et c'est pour cela que je n'avais pas besoin de quitter mon travail pendant la journée. Un certain jour, cependant, je sentis un besoin intense de rentrer chez moi. Comme je n'avais rien à faire chez moi, je tâchai de me débarrasser de ce désir, mais il m'était impossible d'y réussir. Le désir de rentrer chez moi augmenta de minute en minute. Il était dix heures du matin et il n'y avait rien qui pût me rappeler de mon travail à cette heure-là. Je devins inquiet et mal à mon aise. Je sentis que je devais m'en aller, même au risque d'être ridiculisé par ma femme. Je ne pouvais donner aucune raison de quitter mon travail et de perdre six pences l'heure pour une bêtise. Toutefois je ne pus rester ; je partis pour la maison, mû par une impulsion à laquelle je ne pouvais résister.

Lorsque j'arrivai devant la porte de ma maison, je frappai ; la sœur de ma femme m'ouvrit. C'était une femme mariée qui demeurait quelques rues plus loin. Elle avait l'air d'être surprise et me dit. « Eh bien, Skirving, comment est-ce que vous le savez ?

---

(1) Myers, Gurney et Podmore. *Hall. Télépath.* p. 89.

— Savez quoi ? lui dis-je. — Eh bien, à propos de Mary Ann. » Je lui dis : Je ne sais rien sur Mary Ann. » — « Alors qu'est-ce qui vous ramène à cette heure-ci ? » je lui répondis : « Je peux à peine vous le dire. Il me semblait que l'on avait besoin de moi à la maison. Mais qu'est-ce qui est arrivé ? » demandai-je. Elle me raconta qu'un fiacre avait passé sur ma femme, il y avait peut-être une heure, et que ma femme était sérieusement blessée. *Elle n'avait pas cessé de m'appeler depuis son accident*, elle avait alors des crises, elle venait d'en avoir plusieurs de suite ; je montai et, quoiqu'elle fût bien malade, elle me reconnut tout de suite. Elle me tendit les bras, les enlaça autour de mon cou et posa sa tête sur ma poitrine. Les crises passèrent immédiatement et ma présence la calma. Sa sœur me raconta qu'elle avait poussé des cris à faire pitié pour me faire venir auprès d'elle, bien qu'il n'y eût pas la moindre possibilité que je viendrais. Ce court récit n'a qu'un mérite, c'est qu'il est strictement vrai.

Interrogé pour savoir si l'heure de l'accident a coïncidé avec son désir de rentrer chez lui, M. Skirwing a répondu :

Je demandai à la sœur de ma femme l'heure à laquelle l'accident avait eu lieu, et elle me dit : « Une heure et demie » — c'est-à-dire avant mon arrivée. *Or cette heure coïncidait* exactement avec l'heure où je désirais quitter mon travail. Il me fallait une heure pour arriver chez moi, et avant de partir j'avais bien lutté une demi-heure pour vaincre le désir de m'en aller.

Ici encore la coïncidence est remarquable.

Impression télépathique auditive pendant le sommeil.

Ce récit est emprunté à une lettre écrite par M. Henri C Field, ingénieur civil et directeur des travaux à Tutatihika, Wanganni, Nouvelle Zélande (1) adressée à son frère le révérend Austin Field, pasteur à Pool Quay, Welshpool.

J'ai été vivement intéressé par le récit de la dernière maladie de notre mère et j'ai été particulièrement frappé par une circonstance. Elle a prononcé mon nom, et, bien qu'éloigné, je l'ai entendue. Je n'ai pas l'habitude de rêver et je ne crois pas exagérer en disant que je n'ai pas rêvé 12 fois depuis mon mari ge, c'est-à-dire depuis vingt-trois ans. On suppose généralement que les rêves sont la conséquence d'une préoccupation de l'esprit ou d'une impression temporaire et violente. Rien n'avait pu m'impressionner qui se rapportât à ma mère.

Notre première exposition d'horticulture eut lieu le 27 novembre. Je gagnai divers prix, et, après la clôture, à dix heures du soir, il

(1) *Hallucin. télépath.* p. 128.

me fallut rapporter chez nous quelques-unes des plus petites pièces exposées, et je dus prendre des arrangements pour que le reste me fût amené le matin suivant. Il était près de minuit lorsque j'arrivai chez moi. Les seuls objets dont nous parlâmes, X.... et moi, se rapportaient à l'exposition et à des faits d'intérêt local. Si donc quelque chose m'avait préoccupé au moment où je m'étais endormi, cela avait dû se rapporter à un des objets mentionnés ci-dessus. J'ignore depuis combien de temps je dormais, mais mon premier sommeil était passé, et j'étais couché, à demi réveillé, à demi endormi, lorsque j'entendis distinctement la voix de ma mère qui m'appelait faiblement : « Harry, Harry ».

Quand le jour vint et que je réfléchis à ce qui s'était passé, je me demandai comment j'avais pu imaginer une pareille chose. Notre oncle C... et sa famille m'appelait Harry, et l'oncle B... faisait quelquefois de même ainsi que les D... Mais, à ces exceptions près, tout le monde m'appelait Henry. Il est possible que ma mère m'ait appelé Harry pendant ma toute première jeunesse, mais, autant que je puisse m'en souvenir, elle a toujours appelé notre père : Papa et moi Henri. En conséquence, il me sembla absurde de supposer que ma mère pût m'appeler d'un nom dont je ne lui avais jamais entendu faire usage. Je riais mentalement à cette idée, m'étonnant qu'elle eût pu me venir à l'esprit. Et pourtant la chose me parut si étrange que je soulignai la date sur la marge de mon journal, afin que, si quelque événement survenait qui corroborât le fait, je pusse être certain de l'époque. Dès que j'arrivai à la maison avec les lettres de S et les vôtres, je regardai mon journal et constatai que la date soulignée était celle du 28 novembre. C'était évidemment durant l'après-midi du 27 novembre que notre mère avait prononcé mon nom, et en tenant compte de la différence de longitude, le moment correspondant devait donc être ici le 28 au matin. Je ne pense donc pas que l'on puisse mettre en doute que mon oreille ait véritablement entendu l'appel. J'imagine qu'il devait être entre deux et trois heures du matin, ce qui équivaudrait, à quelques minutes près, à deux ou trois heures de l'après-midi précédente chez vous.

On n'a pu savoir avec exactitude si la coïncidence a été parfaite, mais, ce qui est remarquable, c'est l'action télépathique s'exerçant à des milliers de lieues de distance, malgré la faiblesse de la malade. Ce fait, ainsi que quelques autres, pourrait peut-être mieux se comprendre en supposant que c'est l'esprit de la mère qui s'est dégagé de son corps pour venir voir son fils, car il peut sembler étrange que l'action psychique chez un mourant ait assez de puissance pour franchir une telle distance.

Impression télépathique visuelle à l'état normal.

Voici le fait arrivé au Révérend F. Barker, ancien recteur de Cottenham, Cambridge : (1)

Le 6 décembre 1873, vers onze heures du soir, je venais de me coucher et n'étais pas encore endormi, ni même assoupi, quand je fis tressaillir ma femme en poussant un profond gémissement, et, lorsqu'elle m'en demanda la raison, je lui dis : « Je viens de voir ma tante : elle est venue, s'est tenue à mon côté et m'a souri, de son sourire, puis a disparu. » Une tante que j'aimais tendrement, la sœur de ma mère, était à cette époque à Madère pour sa santé ; sa nièce, ma cousine, était avec elle. Je n'avais aucune raison de supposer qu'elle fût malade à ce moment-là, mais l'impression faite sur moi avait été si profonde, que le lendemain je dis à sa famille (y compris ma mère) ce que j'avais vu. Une semaine après, nous apprîmes qu'elle était morte cette même nuit et, en tenant compte de la longitude, presque au moment où la vision m'était apparue. Quand ma cousine, qui était restée près d'elle jusqu'à la fin, entendit parler de ce que j'avais vu, elle dit : « Je n'en suis pas surprise, car elle vous a appelé continuellement pendant son agonie ». C'est la seule fois que j'aie éprouvé quelque chose de pareil.

Contrôle des faits.

Dans l'ouvrage qu'ils ont publié, MM. Myers, Gurney et Podmore ont d'abord étudié le degré de confiance qu'ils devaient accorder aux témoignages recueillis par eux. Ils font remarquer qu'ils proviennent en majorité de personnes honorables, intelligentes et instruites : hommes du monde, prêtres, ingénieurs, magistrats, officiers dont le bon sens et la droiture ne sauraient être mis en question. Ces témoins n'ont aucun intérêt politique religieux ou autre pour mentir, et d'ailleurs, dans la plupart des cas, leur récit est appuyé par des notes manuscrites contemporaines de l'événement, ou par des attestations de parents ou d'amis auxquels ils ont été communiqués peu de temps après leur production. Les faits, les dates, ont tous été contrôlés avec rigueur. On peut donc admettre que les témoins ont été sincères.

Les enquêteurs ont ensuite envisagé la possibilité pour ces récits d'avoir été déformés ou amplifiés en passant par plusieurs bouches, aussi ils ont donné la préférence aux rapports de pre-

(1) *Hallucin. télépath.* p. 248.

mière main, tout en tenant compte des inexactitudes que la mémoire peut faire commettre involontairement. Ils ont éliminé tous les cas d'apparitions qui peuvent être envisagés comme des images consécutives, ou de simples hallucinations causées par l'état morbide du sujet. Poussant même plus loin les précautions, ils ont écarté les visions de parents qui se sont produites pendant que le percipient était en bonne santé, mais savait que ce parent était malade ou éprouvait de l'anxiété à son égard. C'est ainsi que sur 5075 réponses à leur questionnaire, ils n'en ont conservé que 700. Signalons ce fait que les personnes qui ont ressenti une impression télépathique déclarent, presque unanimement, n'en avoir jamais eu d'autres, ni avant ni depuis.

Les sceptiques ont tenté d'attribuer ces impressions télépathiques au hasard, en prétendant que ces hallucinations sont des phénomènes très fréquents et que, dès lors, il n'y avait rien d'extraordinaire à ce que l'une d'elles coïncidât avec un accident grave survenu dans l'entourage ou la parenté de la personne influencée. Les auteurs anglais ont montré par le calcul que l'improbabilité pour une personne quelconque d'avoir, dans un espace de douze heures, une hallucination auditive ou visuelle qui coïncide avec la mort d'un parent ou d'un ami, *s'élève jusqu'au chiffre des milliards.* On est donc obligé, étant donné le nombre considérable des observations recueillies, d'admettre une relation de cause à effet entre l'événement survenu et l'impression produite à distance. C'est pourquoi nous adopterons l'opinion des savants précités qui mettent au rang des vérités nouvelles cette action psychique d'un individu sur un autre, s'exerçant sans intermédiaire physique connu.

Donnons maintenant quelques exemples d'automatismes graphiques déterminés par une action mentale à distance. Ce sera d'abord par un cas emprunté aux *Hallucinations télépathiques* que nous débuterons. Il est dû à M. le Dr Liebault, le père de l'école suggestionniste de Nancy : (1)

Annonce d'une mort par l'écriture automatique.

Je m'empresse de vous écrire au sujet du fait de communication de pensée dont je vous ai parlé, lorsque vous m'avez fait l'honneur d'assister à mes séances hypnotiques à Nancy. Ce fait se passa dans une famille française de la Nouvelle-Orléans, qui était venue habiter quelque temps Nancy, pour y liquider une affaire d'inté-

(1) *Hallucinat. Télépath.* p. 92.

rêt. J'avais fait connaissance de cette famille, parce que son chef, M. G.,., m'avait amené sa nièce, Mlle B ..., pour que je la traitasse par les procédés hypnotiques Elle était atteinte d'une anémie légère et d'une toux nerveuse contractée à Coblentz dans une maison d'éducation où elle était professeur. Je parvins facilement à la mettre en somnambulisme, et elle fut guérie en deux séances. La production de cet état de sommeil ayant démontré à la famille G..,, et à Mlle B .., qu'elle pourrait facilement devenir médium (Mme G..., était médium spirite), cette demoiselle s'exerça à évoquer, à l'aide de la plume, les Esprits auxquels elle croyait sincèrement, et au bout de deux mois, elle fut un remarquable médium écrivain. C'est elle que j'ai vue de mes yeux tracer rapidement des pages d'écriture qu'elle appelait des messages, et cela en des termes choisis et sans aucune rature, en même temps qu'elle tenait conversation avec les personnes qui l'entouraient. Chose curieuse, elle n'avait nullement conscience de ce qu'elle écrivait. « Aussi, disait-elle, ce ne peut être qu'un esprit qui dirige ma main, ce n'est pas moi. » (Nous avons vu déjà souvent que cett inconscience ne suffit pas pour affirmer la médiumnité).

Un jour, c'était je crois le 7 février 1868, vers huit heures du matin, au moment de se mettre à table pour déjeuner, elle sentit un besoin, un quelque chose qui la poussait à écrire, et elle courut immédiatement vers son grand cahier, où elle traça fébrilement, au crayon, des caractères indéchiffrables Elle retraça les mêmes caractères sur les pages suivantes, et enfin, l'excitation de son esprit se calmant, on put lire qu'une personne nommée Marguerite lui annonçait sa mort. On supposa aussitôt qu'une personne de ce nom qui était son amie, et habitait le même pensionnat de Coblentz où elle avait exercé les mêmes fonctions, venait d'y mourir. Toute la famille G..., compris Mlle B..., vinrent immédiatement chez moi, et nous décidâmes de vérifier, le jour même, si ce fait de la mort avait réellement eu lieu. Mlle B... écrivit à une demoiselle anglaise de ses amies, qui exerçait aussi les mêmes fonctions d'institutrice dans le pensionnat en question; elle prétexta un motif, ayant bien soin de ne pas révéler le motif vrai. Poste pour poste, nous reçûmes une réponse en anglais dont on me copia la partie essentielle, réponse que j'ai retrouvée dans un portefeuille il y a à peine quinze jours et égarée de nouveau. Elle exprimait l'étonnement de cette demoiselle anglaise au sujet de la lettre de Mlle B..., lettre qu'elle n'attendait pas si tôt, vu que le but n'en paraissait pas assez motivé. Mais en même temps, l'amie anglaise se hâtait d'annoncer à notre médium que leur amie commune, Marguerite, était morte le 7 février, vers les huit heures du matin. En outre, un petit carré de papier imprimé était inséré dans la lettre : c'était un billet de mort et de faire part. Inutile de vous dire que je vérifiai l'enveloppe de la lettre

et que la lettre me parut venir réellement de Coblentz. Seulement j'ai eu depuis des regrets. C'est de n'avoir pas, dans l'intérêt de la science, demandé à la famille G..., d'aller avec eux au bureau télégraphique vérifier s'ils n'avaient pas reçu une dépêche télégraphique dans la journée du 7 février. La science ne doit pas avoir de pudeur ; la vérité ne craint pas d'être vue. Je n'ai comme preuve de la véracité du fait, qu'une preuve morale : c'est l'honorabilité de la famille G..., qui m'a paru toujours au-dessus de tout soupçon.

Les auteurs anglais font remarquer, avec raison, qu'outre l'improbabilité qu'il y a à supposer que toute la famille ait pris part à une conspiration dont le but aurait été de tromper un ami, la réponse reçue de Coblentz démontre que la dame qui l'avait écrite ne paraissait pas savoir qu'on eût envoyé aucun avis par le télégraphe. Et il est même presque certain que les autorités scolaires n'ont pas jugé nécessaire de communiquer immédiatement la nouvelle à Mlle B..,

Remarquons, en passant, que l'action télépathique provient d'une mourante, sinon d'une morte. Ce cas n'est pas rare, car on constate que ces faits se produisent avec une fréquence égale, immédiatement avant et immédiatement après la mort (1). Il peut servir de transition entre les communications des vivants et celles des morts que nous étudierons spécialement dans la troisième partie.

Pour en revenir aux manifestations télépathiques qui s'extériorisent par l'écriture, voici un procès-verbal qui a été publié et contrôlé par la rédaction du journal : *Le Rebus*, de St-Pétersbourg : (2)

Télégramme psychique.

Au directeur du *Rébus* à Saint-Pétersbourg.

Monsieur,

Notre famille se compose de ma mère, ma sœur, moi-même et un frère plus âgé qui, pour les exigences de son emploi, se trouve en voyage dans une des villes les plus éloignées de la Sibérie. Nous avions besoin de l'acte de baptême de ma sœur que nous n'avions pas réussi à trouver dans nos papiers de famille, et nous écrivîmes à mon frère pour lui demander s'il ne les aurait pas

---

(1) *Hallucin. Télépath. p.* 172.

(2) Voir *Revue Scientifique et morale du Spiritisme* — Octobre 1898. p. 245.

mis dans un endroit que nous ignorions. Mais les jours se passèrent sans obtenir de réponse : nous envoyâmes un télégramme sans plus de succès. Pourtant le jour approchait où nous allions avoir à présenter le document aux autorités ; un soir nous nous assîmes autour de la table, affligés de ce manque de nouvelles du frère absent. Dans notre petit cercle nous n'avons qu'un médium excellent psychographe. Sa main commença rapidement à écrire diverses communications, puis tout d'un coup s'interrompit au milieu d'un mot, et au bout d'une minute, se remit à écrire, mais d'une manière hésitante et presque illisible, nous ne pouvions comprendre quelle était la signification de cette phrase, et nous demandâmes à l'esprit qui se manifestait, de nous dire son nom. Le médium écrivit alors distinctement le nom de mon frère.

Une indicible émotion s'empara de nous à l'idée qu'il était mort, et que c'était l'explication de son absence de nouvelles, nous interrompîmes la séance, tant notre angoisse était grande, mais bientôt le médium reprit son crayon et écrivit avec sa vivacité habituelle cette phrase qu'on pouvait lire distinctement : « L'extrait se trouve dans une cachette de mon coffret. »

Aucun de nous n'avait eu l'idée de chercher dans ce meuble antique, et aussitôt que nous l'eûmes ouvert, le papier se trouva au lieu indiqué. Convaincus que notre frère était mort et que la communication venait de l'au-delà, nous levâmes la séance en pleurant. (C'est une erreur très fréquente dans les groupes novices de croire que toutes les communications viennent nécessairement des esprits désincarnés.)

Mais, le jour suivant, nous reçûmes de lui ce télégramme : « L'extrait se trouve dans une cachette de mon coffret. » Puis une lettre nous arriva disant qu'il n'avait pu répondre plus tôt, tout son temps étant pris par son service. Quinze jours après, il nous écrivit une lettre plus longue, racontant qu'un soir, celui de la fameuse séance, rentrant chez lui très fatigué et contrarié de n'avoir pu nous répondre, il avait chargé un domestique de nous expédier le télégramme mentionné plus haut ; aussitôt au lit, il s'endormit profondément ; sa préoccupation de la veille continuant à peu près dans son sommeil, il rêva qu'il venait personnellement nous donner la réponse désirée. Ce songe lui avait laissé une telle impression qu'il était convaincu que nous avions, ce soir là, obtenu sa réponse.

Ont signé :

M. Jaroslanzeff, Mme E. Jaroslanzeff, K. Martinoff, S. Polatiloff.

La mémoire latente ne paraît jouer aucun rôle ici, la jeune fille n'ayant jamais su où était caché le papier en question dont seul, de toute la famille, le frère connaissait la place. L'identité de l'agent ne peut guère être mise en doute, puisqu'il révèle un fait

inconnu des assistants, mais exact. La clairvoyance du médium ne saurait être invoquée pour expliquer ce cas, car on découvre dans le songe qui a coïncidé avec l'écriture mécanique, la cause de l'action télépathique, et comme nous savons que celle-ci peut provoquer des impulsions, il est plus logique d'attribuer la révélation à la pensée du frère absent, qu'à l'activité mentale de l'écrivain. Voici un second fait analogue et aussi caractéristique (1).

Signature de l'esprit d'un vivant obtenue par un médium.

Un de nos médiums, Mme K..., dit Aksakof, m'a raconté qu'à une séance, tenue dans un cercle privé, à laquelle assistaient seules sa mère et sa sœur, le crayon dont elle avait l'habitude de se servir pour les expériences, s'arrêta subitement, et, après une pause de quelques instants, commença à tracer des mots dans une écriture inégale et très fine. Quelques mots seulement furent écrits et l'on ne put les déchiffrer de suite. Mais la signature qui suivit, composée de deux lettres vigoureusement tracées, fut immédiatement reconnue et excita l'étonnement de tout le monde. C'était la signature du frère du médium qui se trouvait à Tackend. La première pensée fut qu'il était mort et qu'il était venu en faire part. On se mit à déchiffrer l'écriture et voici les mots qui furent lus : « J'arriverai bientôt ». Tout le monde fut vivement surpris de ce message, d'autant plus que peu de temps auparavant on avait reçu une lettre de lui, dans laquelle il écrivait qu'il viendrait en qualité de courrier, mais pas de sitôt, étant inscrit le quinzième sur la liste, et que, par conséquent, son voyage ne pourrait se faire avant un an. On nota l'heure et la date de cette communication, — c'était le 11 mai 1882, 7 heures du soir, — et cette communication fut montrée à plusieurs personnes de l'intimité de la famille K...

Au commencement de juin, le frère du médium arriva en effet. On lui fit voir le curieux message. Il reconnut sa signature, sans la moindre hésitation, et nous dit que c'était à cette date qu'il s'était mis en voyage. D'après le calcul du temps qui fut fait, il fut constaté qu'au moment où la communication fut transmise, il était plongé dans un profond sommeil dans la tarantass (voiture de voyage) et qu'avant de s'endormir il avait pensé aux siens, à la surprise que leur procurerait son arrivée. J'ai eu sous les yeux ce message, dit M. Aksakof, et j'ai pu vérifier la ressemblance complète de la signature qui s'y trouvait avec celle de M. K.

Les incrédules pourraient voir dans cette signature « un cliché visuel », c'est-à-dire le souvenir resté dans la mémoire du médium de la signature de son frère. Mais l'annonce inattendue

(1) Aksakof. *Animisme et Spiritisme*, p. 489-490.

du prochain retour, c'est-à-dire la prédiction exacte d'un événement inconnu des assistants, montre nettement la transmission de la pensée et porte le cachet d'une véritable communication spirite.

Rapports de la télépathie et de l'automatisme.

La multiplicité des phénomènes télépathiques, leur fréquence, l'universalité de ces manifestations à notre époque et dans le passé, nous mettent en présence d'une loi psychologique nouvelle dont on ne saurait exagérer l'importance. Ces rapports extrasensoriels entre les êtres humains sont absolument inexplicables avec les hypothèses matérialistes, tandis qu'ils se comprennent parfaitement si nous avons en nous une âme relativement indépendante, dans certaines conditions, des lois de l'espace et du temps.

On a pu remarquer, en effet, que l'action télépathique franchit tous les obstacles sans être arrêtée, réfractée ou réfléchie par les corps matériels. Cette faculté, comme celle de la clairvoyance, révèle clairement dans l'homme l'existence d'un principe intelligent dont l'activité propre diffère considérablement de tout ce que le monde physique nous fait connaître. Cette conséquence logique a été vue nettement par les auteurs des *Phantasms* qui ne craignent pas d'écrire : (1)

Un problème qui se pose tout naturellement, c'est de se demander en quelles relations se trouvent nos études avec la religion. Nous voulons éviter jusqu'à l'apparence d'attirer à nous les sympathies du public en nous engageant sur un autre terrain que le terrain de la science ; nous nous tiendrons, dans les pages qui vont suivre, dans les limites que nous nous sommes assignées, et nous parlerons aussi peu que possible de la lumière qui pourrait être jetée par les témoignages que nous avons réunis sur la possibilité d'une existence après la mort. Mais nous pensons que nous *avons prouvé par l'expérimentation directe que deux esprits peuvent communiquer entre eux par des moyens que ne peuvent expliquer les lois scientifiques connues*. Il me semble tout à fait improbable que la télépathie puisse recevoir une explication purement physique, bien que cette explication soit logiquement concevable. Il est difficile en effet de compter au nombre des forces matérielles, une force qui, à l'encontre de toutes les autres, semble n'être point arrêtée par la distance ni par aucun obstacle. Si donc la télépathie est un fait démontré, il faut introduire dans l'ensemble des

(1) Myers, Gurney et Podmore. *Hallucinations télépathiques*, p. 7, Introduction.

faits d'expériences un élément nouveau *qui constituera un sérieux obstacle à la synthèse matérialiste.*

Cette conception d'un esprit actif et indépendant du corps, tout à fait nouvelle dans la science expérimentale, se retrouve dans les formes les plus élevées de la religion. Nos expériences suggèrent l'idée qu'il peut exister entre les esprits des relations qui ne peuvent s'exprimer en termes de matière et de mouvement, et cette idée jette une nouvelle lumière sur l'ancienne controverse entre la science et la foi. *Si les faits que nous allons étudier sont établis, la science ne pourra admettre plus longtemps qu'il soit impossible que d'autres intelligences que celles des hommes vivants agissent sur nous.*

Les phénomènes de la clairvoyance et de la télépathie établissent expérimentalement l'existence d'une âme indépendante de l'organisme physique ; ceux du Spiritisme démontrent sa survie. Ce sont là de grandes vérités qui entrent dans le domaine scientifique et qui sont appelées à lui donner un essor nouveau, en portant l'attention des chercheurs vers ces intelligences et ces forces invisibles, impondérables, qui constituent tout un monde, plus vaste et plus diversifié que celui que nous connaissons. Etudions donc les manifestations extra-corporelles de l'homme, elles nous permettront de comprendre celles des Esprits. Si nous savons comment une âme humaine peut agir sur une autre, sans intervention du corps matériel. nous pourrons nous faire une idée du procédé dont se servent les êtres désincarnés pour communiquer avec nous.

En premier lieu, et indépendamment de toute théorie, une remarque s'impose : c'est que l'influence télépathique ne s'exerce qu'entre personnes qui se connaissent, et même assez intimement. Tous les exemples cités dans les ouvrages qui traitent de ces matières, nous montrent que les phénomènes ont lieu entre mari et femme, entre parents ou chez des amis, c'est-à-dire entre des êtres qui ont des liens de famille, ou sont unis par l'affection. Nous retrouvons, ici, sous une autre forme, ce rapport magnétique que nous avons reconnu indispensable à la transmission expérimentale de la pensée ; il se crée naturellement entre personnes qui s'aiment ou s'estiment, et c'est grâce à lui que la suggestion mentale est possible à grande distance. Cette nécessité d'une liaison entre l'agent et le percipient est très-importante, puisque, sans elle, le phénomène ne se produit jamais. Nous devons en tirer une première conclusion au point de vue de l'étude des communications, c'est que lorsque l'écrit contient des renseignements exacts sur une personne morte que

le médium n'a pas connue,et quand aucun assistant ne peut fournir, consciemment ou non, des indications sur ce sujet, on ne peut logiquement faire intervenir une influence télépathique terrestre pour expliquer le phénomène.

L'action télépathique ne vagabonde pas au hasard ; elle est strictement limitée au petit nombre des parents ou des amis de l'agent,et c'est chez ces derniers, et seulement chez eux, qu'elle est capable de susciter des impressions. Il est donc contraire à l'observation scientifique des faits d'imaginer qu'un individu quelconque, non prévenu, ne connaissant pas le médium, ne sachant même pas qu'on s'occupe d'un de ses amis morts, puisse transmettre télépathiquement les renseignements qu'il possède sur cet esprit. C'est pourtant ce que l'on a prétendu, en insinuant qu'un renseignement exact concernant un mort peut toujours être transmis télépathiquement, si quelqu'un de vivant connaît ce renseignement. Il suffit de lire attentivement les faits et de réfléchir un peu pour comprendre que cela est impossible.

Ce qui a pu donner naissance à cette généralisation fautive, c'est que, parfois, l'agent est plongé dans le sommeil ou dans une crise qui lui enlève la conscience ordinaire, au moment même où il produit une action télépathique. Mais de ce qu'il ne garde pas le souvenir de ses pensées, il ne s'en suit pas qu'elles aient été produites inconsciemment, puisque nous avons vu que l'âme n'est jamais inactive pendant le sommeil.

Lorsque l'on fait une comparaison entre les phénomènes télépathiques et les résultats expérimentaux de la transmission de la pensée, on constate plusieurs différences, non seulement concernant l'intensité des phénomènes, mais aussi leur nature. Une suggestion mentale,pour aussi nettement qu'elle arrive au sujet, ne détermine en lui que des pensées ou des images qui restent subjectives, tandis que l'action télépathique a presque toujours une tendance à s'extérioriser sous des formes sensorielles. C'est une illusion qui a momentanément tous les caractères de la réalité. Si l'on observe que sauf de rares exceptions, l'agent traverse à ce moment une crise grave, qu'il est victime d'un accident où en danger de mort, il est permis de supposer que sa pensée, renforcée par l'émotion, acquiert une activité inusitée qui lui permet d'atteindre le parent ou l'ami auquel il songe.C'est une seconde condition, qui n'est peut-être pas aussi absolue que la nécessité du rapport, mais qui a néanmoins une très grande importance.

Il faut enfin nous rendre compte de l'état du percipient au moment où il est influencé. Presque toujours l'impression ne dure qu'un instant, L'action est si rapide qu'il semble que le moment propice pour qu'elle se produise est de très courte durée. Ce n'est pas un état pathologique, car on constate que le percipient est en parfaite santé. Si nous nous souvenons que la suggestion mentale n'est possible que pendant l'état naissant de monoïdéie passive, (voir p. 277) nous pourrons admettre que c'est lorsque cette condition est réalisée naturellement chez le sujet, qu'il éprouve son impression. L'état de veille est caractérisé par un grand nombre d'idées qui existent presque simultanément dans l'esprit, c'est, dit M. Ochorowicz (1), un agrégat mobile de tous les états (monoïdéiques, polyidéïques, etc.) avec prépondérance de la polyidéïe. Il y a indubitablement des moments monoidéïques de toute forme et même des intervalles franchement monoidéïques Seulement tout cela se mêle, se succède avec une rapidité très grande, le plus souvent insaisissable. C'est dans un de ces instants de monoidéïe que l'action télépathique peut se faire jour de manière à envahir temporairement la conscience et à la dominer. On peut réaliser cette condition artificiellement par la vision du cristal, du verre d'eau, l'audition au moyen d'une coquille, etc.

Il faut aussi envisager que tout le monde n'est pas également apte à ressentir ces impressions télépathiques. Il est nécessaire que le sujet possède une espèce de sensibilité mentale qui ne se trouve pas également développée chez tous les hommes, de sorte qu'en réfléchissant aux conditions multiples qui doivent exister simultanément pour qu'un phénomène télépathique se produise, on sera moins surpris de sa rareté relative. Cet état de passivité intellectuelle que nous avons reconnu indispensable, se trouve réalisé artificiellement par les pratiques de l'automatisme, et dès lors nous ne serons pas surpris de constater que les spirites ont depuis longtemps constaté la possibilité de correspondre entre eux, télépathiquement, au moyen de l'écriture mécanique. Il faut bien observer que les faits que la science découvre à grand'peine de nos jours sont connus depuis plus de cinquante ans, et que la véritable explication scientifique en a été fournie par ces Spirites si décriés, alors que la séance académique ignorait encore toutes ces vérités. Au lieu d'attendre qu'un phénomène

(1) Ochorowicz. *La suggestion mentale*, p. 502.

d'automatisme graphique se produise naturellement, il a été possible, dans certains milieux favorisés, d'instituer une série d'expériences si bien réussies qu'elles constituent une véritable télégraphie psychique. Nous allons en voir quelques exemples :

Télégraphie intellectuelle.

M. Thomas Everitt dont la réputation est bien établie parmi les spiritualistes, et dont la femme est un médium excellent, raconte un fait intéressant dans un mémoire présenté à l'association britannique des spiritualistes (mois de novembre 1875) sous le titre : *Démonstration de la nature double de l'homme*. Le voici :

Ce n'est pas chose rare pour les spiritualistes de recevoir des communications de personnes qui affirment être encore de ce monde. Nous en avons souvent fait l'expérience, surtout au début. Ces messages, transmis par coups frappés ou par l'écriture, portaient bien la marque caractéristique des personnes qui affirmaient en être les auteurs, *soit pour le style, soit pour l'écriture*. Ainsi par exemple, un de nos amis, doué de facultés médianimiques, conversait fréquemment avec nous par l'intermédiaire de ma femme et nous transmettait des communications qui correspondaient d'une façon absolue à son caractère. Dans ses lettres, il demandait souvent à savoir si les communications qu'à son tour, il recevait de M. Everitt étaient exactes, et il arrivait fréquemment que les messages transmis de part et d'autre, par voie de la parole, de coups frappés ou de l'écriture,étaient tout à fait exacts. (1)

En une autre circonstance (2), M. Everitt reçut une communica-écrite de la main de sa femme et venant de la part de son ami M. Mëers (médium aussi), un mois après le départ de ce dernier pour la Nouvelle Zélande.

Voici un deuxième exemple qui a trait aux mêmes pratiques:

Des expériences furent instituées en Espagne de manière à contrôler par un médium qui était à Barcelone ce qui se produisait dans un groupe de Madrid. Immédiatement après les séances, à Madrid et à Barcelone, on expédiait les procès-verbaux et, fait remarquable, ils étaient identiques au fond et dans la forme. Lorsque le médium inspiré Isabel Vitrian parlait d'abondance et avec une éloquence qui émouvait l'auditoire suspendu à ses lèvres, à l'instant même le médium de Barcelone répétait ses discours, rien n'y manquait.

Ces faits sont affirmés par M. José Fernandez, directeur de la *Revue des études psychologiques* de Barcelone, et par M. le vi-

---

(1) Aksakof. *Animisme et Spiritisme*, p. 484 et 490.
(2) Voyez *Spiritualist*, 1875, tome II, p. 244-45.

comte de Torrès Solanot dont l'honorabilité et la véracité sont connues des spirites depuis trente ans (1).

En Amérique.

Il y a environ deux ans, dit le Juge Edmonds, j'ai été témoin d'un exemple frappant de communications spirituelles entre vivants. On avait organisé deux cercles, l'un à Boston, l'autre dans cette ville (New-York). Les membres de ces cercles se réunissaient simultanément dans les deux villes et communiquaient entre eux par leurs médiums. Le cercle de Boston recevait, par son médium, des communications émanant de l'esprit du médium de New-York et *vice versa*. Cela dura ainsi pendant plusieurs mois, au cours desquels les deux groupes inscrivaient soigneusement les procès-verbaux.

J'ai l'intention sous peu de publier le compte-rendu de ces expériences qui constituent une tentative intéressante de télégraphie intellectuelle, dont la possibilité est ainsi démontrée.

On peut rapprocher ces faits de la propagation extraordinairement rapide des nouvelles en Afrique, parmi des populations qui sont séparées par d'énormes distances et qui ne possèdent aucun de nos moyens de communications instantanées.

Pour en revenir à notre étude, nous possédons des témoignages sérieux qui nous montrent qu'il est possible d'agir télépathiquement sur l'âme de personnes endormies, de manière à en recevoir des communications, (2). Voici quelques renseignements sur ce genre de phénomènes :

Evocation de l'âme de personnes vivantes

Jusqu'alors, nous avons envisagé l'action télépathique comme une simple transmission de pensée qui détermine chez le percipient les impressions les plus variées. Cette explication convient à un très grand nombre de cas, mais elle est loin de pouvoir expliquer tous les phénomènes qui sont compris sous la désignation commune d'hallucinations télépathiques. Ce n'est qu'en forçant cette hypothèse au-delà des limites permises, c'est-à-dire en négligeant des faits très importants, que l'on a pu donner à la théorie de l'action télépathique une extension assez grande pour lui permettre d'embrasser tous les phénomènes. Cette manière de voir est partagée même par un des auteurs des *Phantasms of the living*, car nous lisons dans l'introduction ces remarques significatives :

(1) *Revue Spirite*. Phénomènes obtenus au cercle *Circolo Marietta*. Année 1878, p. 434.

(2) Allan Kardec. *Le livre des médiums*, p. 377.

« Dès qu'on essaye de donner plus de précision à cette analogie (télépathie expérimentale et telépathie spontanée) l'accord cesse entre les gens qui ont étudié la question. L'un dira qu'il ne faut pas multiplier les causes sans nécessité, et que, puisque nous avons maintenant dans la télépathie une cause réelle, nous devons nous en servir pour expliquer tout ce qui est explicable par elle, avant de recourir à des causes plus éloignées et dont nous ne pouvons prouver l'existence. L'autre, au contraire, sentira peut-être que la télépathie, telle que nous la connaissons, *est une conception préliminaire*, une façon simplifiée de nous représenter à nous-mêmes un groupe de phénomènes qui, embrassant toutes les relations entre les esprits, est probablement plus complexe que celui des phénomènes qui peuvent se traduire en termes de matière et de mouvement. *Il sentira qu'il ne faut pas demander à cette clef d'ouvrir toutes les serrures* et que nous devons rechercher s'il n'existe pas d'autre mode de liaison entre les phénomènes épars que nous connaissons. »

La télépathie proprement dite, c'est-à-dire l'action de la pensée d'un vivant sur un autre vivant, est une vérité, elle explique beaucoup de cas, mais pas tous, car nous savons que l'extériorisation de l'âme elle-même est aussi un fait bien démontré. Lorsque celle-ci est sortie de son corps, elle agit par suggestion mentale sur le médium pour lui communiquer sa pensée.

Répétons encore qu'ayant étudié ailleurs (1) les manifestations extra corporelles de l'homme vivant, nous ne pouvons y revenir ici. Nous avons conclu que l'âme pouvait sortir du corps pendant le sommeil, nous n'insisterons donc pas, considérant que la démonstration en est faite, tant par la discussion de certains cas des soi-disant hallucinations collectives, que par les recherches de M. de Rochas et par les moulages et les photographies de l'âme sortie momentanément de son corps. Il nous suffira de faire ici une remarque qui se déduit de l'étude des faits télépathiques et qui démontre, à sa façon, la véritable présence de l'esprit de l'agent au moment où l'action a lieu.

Lorsque l'illusion télépathique est produite par une transmission de pensée, elle est de courte durée et ne donne lieu qu'à un phénomène simple, celui, par exemple, d'une voix qui prononce un mot, un nom, et qui borne là son action. Au contraire, quand la vision est objective, qu'elle est déterminée par la présence réelle de l'âme de l'agent, elle peut non seulement se faire voir, mais encore parfois, faire des signes, tou-

(1) Gabriel Delanne. *L'âme est immortelle. Démonstration expérimentale.*

cher le percipient ou répondre à une interrogation. Parmi les cas cités dans les *Hallucinations télépathiques* nous ne connaissons qu'un exemple d'une réponse faite à une interrogation de l'agent, le voici : il est dû encore à M. Newnham dont nous avons commenté les curieuses expériences sur l'automatisme : (1)

Sensations auditive et tactile produites par une apparition.

En juillet 1867, j'étais à Bournemouth, et je remplaçais momentanément le chapelain de l'hôpital ; il nous arriva un jeune homme très gravement atteint de phtisie, il était si malade que nous ne pûmes le faire entrer dans l'établissement, mais nous l'installâmes en ville. Je le visitai plusieurs fois en qualité de pasteur ; le chapelain revint et je partis en vacances. Je pensais ne plus revoir ce jeune homme, mais, à mon grand étonnement, quand je revins le 21 septembre, il vivait encore et les médecins disaient qu'il pourrait durer encore quelques semaines. Le dimanche 29 septembre, j'avais dit des prières à la chapelle et le chapelain prêchait l'office du soir, c'était vers la fin du sermon, il était 8 heures environ ; il ne pouvait guère être plus tard, mais je ne puis dire l'heure à cinq minutes près. Je sentis tout à coup une main se poser doucement, mais fortement sur mon épaule droite.

J'en fus si saisi que, persuadé de la présence de quelque être invisible, je demandai : « Est-ce S... ? » (le nom de baptême d'un de mes élèves mort en 1860). La réponse fut immédiate, faite clairement et intérieurement : « Non, c'est William. » Je ne me rappelle rien de plus.

Après le service, je demandai des nouvelles de mon jeune ami ; j'appris que la garde avait été mandée près de lui parce qu'il se trouvait plus mal. Le lendemain matin, j'appris qu'il était mort vers 8 heures 10 minutes. Ce fut environ dix minutes avant sa mort que j'éprouvais cette impression. Je dois ajouter que je ne pensais pas à lui, que je n'étais pas allé le voir, que je n'avais pas reçu de message de sa part depuis mon retour, et que je n'avais aucune raison de croire sa mort si proche.

Si nous lisons avec attention ce récit, nous devrons conclure qu'il y a dans ce cas plus et mieux qu'une hallucination télépathique, non parce que deux sens ont été atteints, mais parce que si nous concevons très bien comment au moment de la mort la pensée du jeune homme a pu se porter vers son pasteur, nous ne voyons pas du tout de quelle manière l'interro-

---

(1) *Hall. télépath.*, p. 314.

gation de M. Newnham aurait pu lui parvenir, de manière à déterminer une réponse. Assistant au sermon, l'esprit du percipient était tout occupé de choses religieuses. Il pensait si peu au jeune phtisique que lorsqu'il sent l'attouchement qui l'émeut, il songe immédiatement à un ami mort et pas du tout au malade. Cependant celui-ci lui répond de suite : « Non, c'est William ». Puisqu'il faut que l'agent pense fortement au percipient pour que l'action télépathique ait lieu, nous constatons ici que cette condition fait absolument défaut, et dès lors comme l'agent saisit de suite la pensée du pasteur et y répond, nous en concluons que son esprit était présent et agissait télépathiquement sur M. Newnham.

C'est ce qui se produit le plus souvent dans les évocations de personnes vivantes dont Allan Kardec a publié une étude approfondie, il y a bientôt un demi-siècle, dans la *Revue Spirite* et dans le *Livre des Médiums*. Citons les réponses faites par les Esprits qu'il a interrogés, et l'on verra qu'elles concordent avec tout ce que l'on a observé depuis (1).

D — L'incarnation de l'esprit est-elle un obstacle absolu à son évocation ?

R — Non, mais il faut que l'état du corps permette à l'esprit de se dégager à ce moment.

D — Peut-on évoquer l'esprit d'une personne vivante ?

R— Oui, puisqu'on peut évoquer un esprit incarné. L'esprit d'un vivant peut aussi, dans ses moments de liberté, se présenter *sans être évoqué* (Nous en avons vu plus haut des exemples). *Cela dépend de sa sympathie* pour les personnes auxquelles il se communique.

D — Dans quel état est le corps de la personne dont l'esprit est évoqué ?

R — Il dort ou sommeille ; c'est alors que l'esprit est libre.

D — L'esprit d'une personne évoquée pendant le sommeil est-il aussi libre de se communiquer que celui d'une personne morte ?

R — Non ; la matière l'influence toujours plus ou moins. (Une personne en cet état, à qui l'on adressait cette question, répondit: « *Je suis toujours enchaînée au boulet que je traîne après moi.* »)

D — Dans cet état, l'esprit pourrait-il être empêché de venir parce qu'il est ailleurs ?

R — Oui, il peut arriver que l'esprit soit dans un lieu où il se plaît à rester, et alors il ne vient pas à l'évocation, *surtout quand elle est faite par quelqu'un qui ne l'intéresse pas.*

D — Est-il absolument impossible d'évoquer l'esprit d'une personne éveillée ?

---

(1) Allan Kardec. *Le livre des Esprits*. p. 337 et suiv.

R — Quoique difficile, cela n'est pas absolument impossible, car si l'évocation *porte* (c'est-à-dire si elle est entendue par l'esprit), il se peut que la personne s'endorme ; mais l'esprit ne peut se communiquer, comme esprit, que dans les moments où sa présence n'est pas nécessaire à l'activité intelligente du corps.

L'expérience prouve, fait observer Allan Kardec, que l'évocation faite pendant l'état de veille peut provoquer le sommeil, mais cet effet ne peut avoir lieu que par une volonté très énergique et s'il existe des liens de sympathie entre les deux personnes ; autrement l'*évocation ne porte pas*. Dans le cas même où l'évocation pourrait provoquer le sommeil, si le moment est inopportun, la personne ne voulant pas dormir opposera de la résistance, et, si elle succombe, son esprit en sera troublé et répondra difficilement. Il en résulte que le moment le plus favorable pour l'évocation d'une personne vivante est celui de son sommeil naturel, parce que son esprit étant libre peut venir vers celui qui l'appelle, tout aussi bien qu'il pourrait aller ailleurs.

Les spirites de la première heure expérimentaient beaucoup et, procédant sérieusement, ils obtenaient plus fréquemment qu'aujourd'hui des manifestations probantes.

Esprit d'une personne habitant Paris se manifestant à St-Malo.

Allan Kardec a relaté dans la *Revue Spirite* et dans son ouvrage : *Le livre des Médiums*, des faits d'évocations de personnes vivantes pendant leur sommeil (1). Nous les avons rapportées dans notre ouvrage *L'âme est immortelle*, avec d'autres qui ont eu lieu depuis dans toutes les parties du monde. Nous allons encore en citer deux exemples qui rentrent plus particulièrement dans l'étude de la médiumnité mécanique.

La première est tiré de la Revue de Pierrart. (2) Voici le récit du témoin :

... C'était dans le commencement de cette année ; une réunion spiritualiste avait lieu un soir à St-Malo, sous la direction d'un médium écrivain. Après diverses expériences, un esprit féminin vint se présenter et donner à une personne de l'Assemblée M. N... des nouvelles de sa femme, assez sérieusement malade à Paris *L'esprit dit avoir mis des sangsues à la malade le matin même*, et que cette dernière allait mieux.

---

(1) Voir *Revue Spirite*, 1861, p. 148 et suiv.
(2) Pierrart. *Revue Spiritualiste*. Tome V. 1862. p. 338.

Etonnement de l'assemblée, qui demande son nom à l'invisible. Celui-ci signe *Clara*. On lui demande alors son nom de famille, et l'invisible prétend qu'on le connaît bien assez, et qu'il n'est pas nécessaire de décliner plus au long son nom. Ce Monsieur lui demande alors sa demeure, et l'esprit répond qu'il la connaît aussi, *que c'est à Paris, rue des Martyrs nº 15*.

Deux jours après, M. N. reçut une lettre de sa femme qui, entre autre détails, *contenait ceux donnés* par la communication. Quelque temps après, une personne qui assistait à cette soirée vint à Paris et raconta le fait à Mlle Clara L...., qui tomba des nues et vit depuis lors d'un meilleur œil les spiritualistes et leurs expériences.

Cette demoiselle dormait très tranquillement à Paris, et ne se doutait de rien, pendant que ce fait se passait à St-Malo.

Agréez etc.

BERRUYER.

Voici une seconde expérience qui fut faite dans notre propre famille et dont le récit a été publié par la *Revue Spirite* en 1863, dans les termes suivants : (1)

Identité d'un Esprit incarné.

Notre collègue, M. A. Delanne, étant en voyage, nous transmet le récit suivant de l'évocation qu'il a faite de l'esprit de sa femme, vivante, restée à Paris.

... Le 11 décembre dernier, étant à Lille, j'évoquai l'esprit de ma femme à onze heures et demie du soir ; elle m'apprit qu'une de ses parentes était, par hasard, couchée chez elle. Ce fait me laissa des doutes, ne le croyant pas possible, lorsque deux jours après je reçus d'elle une lettre constatant la réalité de la chose. Je vous envoie notre entretien, quoiqu'il n'ait rien de particulier, mais parce qu'il offre une preuve d'identité.

D — Est-tu là, chère amie ? — R — Oui, mon gros. (c'est son terme favori.)

D — Vois-tu les objets qui m'entourent ? — R — Je les vois bien. Je suis heureuse d'être vers toi. J'espère que tu es bien enveloppé. (Il était onze heures et demie ; j'arrivais d'Arras ; pas de feu dans la chambre ; j'étais enveloppé de mon manteau de voyage et n'avais même pas enlevé mon cache-nez).

D — Es-tu contente d'être venue sans ton corps ? — R — Oui, mon ami ; je t'en remercie. J'ai mon corps fluidique, mon périsprit.

---

(1) *Revue spirite*. Année 1863, p. 21.

D — Est-ce toi qui me fais écrire et où te tiens-tu ? — R — Vers toi. Certainement ta main a encore bien du mal à marcher.

D — Es-tu endormie ? — R — Non, pas encore très bien.

D — Ton corps te retient-il ? — R — Oui, je le sens qui me retient. Mon corps est un peu malade, mais mon esprit ne souffre pas.

D — As-tu eu dans la journée l'intuition que je t'évoquerais ce soir? R — Non, *et pourtant je ne puis définir ce qui me disait que je te verrais* [action télépathique à distance qui a déterminé le dégagement de l'âme.] (A ce moment j'eus une quinte de toux.) Tu tousses toujours, ami, soigne-toi donc un peu.

D — Peux-tu voir mon périsprit ? — R — Non, je ne puis distinguer que ton corps matériel.

D — Te sens-tu plus libre et mieux qu'avec ton corps ? — R — Oui, car je ne souffre plus. (Dans une lettre postérieure, j'appris qu'effectivement elle avait été indisposée.)

D — Vois-tu les Esprits autour de moi ? — R — Non ; je désire pourtant bien les voir.

D — T'effrayes-tu d'être seule à la maison ? — R — *Adèle est avec moi.* (Cette personne, une de nos parentes, ne couche jamais à la maison ; nous ne la voyons que très rarement.)

D — Comment se fait-il qu'Adèle soit avec toi ? Est-elle couchée avec toi ? — R — Oui, par hasard.

D — C'est bien toi, ma chère femme, qui me parles ? — R — Oui, ami ; c'est bien moi.

D — Vois-tu bien clair ici ? — R — Oui, tout rayonne mieux que ta faible lumière. (Je n'avais qu'une bougie dans une grande chambre.)

C — Te communiques-tu à moi par intuition ou mécaniquement ? R — Je frappe plus particulièrement sur ton cerveau qui est propre à recevoir plus facilement, mais malgré cela je dirige ta main en même temps.

D — Comment peux-tu voir que mon cerveau est apte à recevoir des communications spirites ? — R — C'est par le développement que tes organes ont acquis depuis peu, ce qui prouve qu'il a fallu.., (A ce moment, minuit sonne et l'esprit s'arrête.)

D — Entends-tu les sons de la pendule ? — R — Oui, mais je reste saisie de ce son inaccoutumé ; il est pareil à la musique céleste que j'ai entendue dans le rêve que je t'ai raconté. (En effet, quelque temps avant mon départ elle avait eu un rêve délicieux dans lequel elle avait entendu une harmonie sans pareille. A ce moment, je ne pensais assurément pas à ce rêve que j'avais totalement oublié ; ce ne pouvait donc être le reflet de ma pensée : car, comme personne autre n'en avait connaissance, et que j'étais seul à ce moment, je vis dans cette révélation spontanée une nouvelle preuve de l'identité de l'esprit de ma femme, L'esprit achève spontanément la phrase commencée plus haut.)..... Beaucoup de puissance en si peu de temps........

Le lendemain soir :

D — Es-tu là ? — R — Oui. Je vais te dire ce qui te préoccupe ; c'est Adèle. Eh bien ! oui elle a couché réellement avec moi, je te le jure.

D — Ton corps va-t-il mieux ? — R — Oui, ce n'était rien.

D — Vois-tu des esprits vers toi, aujourd'hui ? — R — Je ne vois rien encore, mais je pressens quelqu'un, car je suis tout inquiète d'être seule.

D — Prie, ma bonne amie, tu seras peut-être mieux. — R — Oui, c'est ce que je vais faire. Dis avec moi : « Mon Dieu, grand et juste, veuillez nous bénir et nous absoudre de nos iniquités ; faites grâce à vos enfants qui vous aiment ; daignez les inspirer de vos vertus, et accordez-leur la grâce insigne d'être comptés parmi vos élus. Que la douleur terrestre ne leur paraisse rien en comparaison du bonheur que vous réservez à tous ceux qui vous aiment sincèrement. Absolvez-nous, Seigneur, et continuez-nous vos bienfaits par l'intercession toute divine de la pure et angélique Sainte Marie, mère des pécheurs et la miséricorde incarnée. »

M. Delanne ayant écrit à sa femme pour lui demander si sa parente était venue à la maison, reçut la réponse suivante :

..... Adèle est bien venue hier soit par hasard. Je l'ai engagée à rester, non par peur, j'en ris, mais pour l'avoir avec moi. Tu vois bien qu'elle est restée coucher avec moi. J'ai été troublée un peu ces deux nuits dernières ; j'ai éprouvé une espèce de malaise dont je ne me rendais pas compte parfaitement. C'était comme une force invincible qui me forçait à dormir ; j'étais comme anéantie ; mais je suis heureuse d'être allée vers toi !. .

On ne peut mettre les communications reçues par M. A. Delanne sur le compte de l'automatisme, parce que la première renferme l'indication d'un fait exact inconnu de l'écrivain, celui du séjour à la maison de la cousine Adèle. M. Delanne ne pouvait avoir connaissance de cette visite par clairvoyance, parce qu'il n'a jamais possédé cette faculté et qu'il est resté à l'état de veille pendant toute la journée et la soirée où s'est produit l'événement. Il faut donc admettre que c'est une influence étrangère qui lui dictait ses messages.

L'identité de Mme Delanne est établie par son style, ses expressions familières, son caractère de religiosité, très-accentué à cette époque, car elle était encore tout imprégnée des enseignements du catholicisme et en conservait l'empreinte, même à l'état d'esprit. Il est évident que c'était bien son âme qui se manifestait à son mari, en raison de l'allusion qu'elle fit à ce rêve agréable que personne d'autre ne connaissait Aucun être humain n'aurait eu intérêt à jouer ce rôle, et quant aux esprits farceurs, outre qu'ils ne sont pas omniscients, il est probable qu'ils

n'auraient guère pensé à improviser la prière du second jour, si touchante dans sa naïve simplicité.

Nous remarquons dans la dernière phrase de la lettre de Mme Delanne, que l'action télépathique de son mari s'est fait sentir sur elle car, pendant deux jours, elle s'est endormie plutôt que de eoutume, d'un sommeil spécial, pendant lequel l'âme a pu, plus facilement que d'ordinaire, sortir de son corps.

Ce sont des phénomènes de cette nature qui, ajoutés à ceux que nous font connaître les expériences de dédoublement, démontrent avec évidence le dégagement de l'âme. Ce n'est pas la simple transmission de pensée à distance qui a lieu, car l'esprit voit le vêtement du médium, entend sa toux et le timbre de la pendule sonnant minuit ; il faut donc qu'il soit auprès de l'écrivain, comme il le déclare lui-même, puisqu'il n'a nul intérêt à dire qu'il est là, si c'est par clairvoyance que ces faits lui sont connus.

Résumé.

Si nous passons une rapide revue des faits étudiés jusqu'ici, nous ne pouvons nous empêcher d'observer combien la médiumnité est une faculté nettement définie, puisque, sans sortir du domaine terrestre, nous sommes contraints, par l'observation des phénomènes, d'en reconnaître l'existence. Tout d'abord, c'est par l'automatisme que nos adversaires veulent tout expliquer. Ils nous font assister aux écrits subconscients de Léonie et de Lucie résultant d'ordres à réalisations post-hypnotiques, ou même d'un jeu spontané de l'esprit du sujet qui a été dressé à cette écriture par des exercices antérieurs. Nous avons fait remarquer combien sont arbitraires les théories de MM. Binet et P Janet, et quelle créance il faut accorder à l'hypothèse d'un personnage subconscient, coïncidant avec la personnalité normale. Nous avons ensuite cherché à montrer que la distraction et l'état d'hémi-somnambulisme provoqué par auto-suggestion amène, aussi bien chez les personnes normales que chez les hystériques, cette perte de la mémoire qui fait que les pensées de l'écriture mécanique sont aussi vite oubliées qu'écrites. Montrant ensuite toutes les richesses de la mémoire latente, qui renferme non seulement nos souvenirs conscients mais aussi les résultats de nos travaux intellectuels pendant le sommeil, nous avons mis les observateurs en garde contre les causes d'erreurs provenant de ce chef.

Nous avons constaté ensuite que dès que les phénomènes de la clairvoyace et de la suggestion mentale ont été reconnus comme facultés réelles possédées par l'être humain, nos critiques ont voulu s'en emparer pour détruire le spiritisme proprement dit, en affectant de croire que tous les faits inconnus révélés par l'écriture pouvaient s'expliquer par le jeu naturel de ces facteurs nouveaux. Mais, ici encore, leur espoir a été déçu, puisque nous avons montré que ces puissances de l'âme obéissent à des règles fixes, et qu'elles ont des limites au delà desquelles on ne saurait les faire intervenir, sans tomber manifestement dans l'erreur.

Il en est de même pour la télépathie. Nous savons que pour que cette action d'un esprit sur un autre soit possible, trois conditions doivent intervenir : 1° Une concentration de pensée intense de l'agent produite volontairement ou par une émotion violente ; 2° Un lien sympathique, une sorte de réglage dynamique entre l'organisme de l'agent et du percipient ; 3° Un état monoidéïque de celui-ci. Dans le cas particulier d'une dictée médianimique, lorsqu'elle relatera un fait exact concernant un étranger, inconnu de l'écrivain et des assistants, nous aurons le devoir de rechercher si cette révélation ne serait pas due à l'action d'un être vivant, momentanément endormi, qui agirait sur le médium. Mais s'il est impossible de découvrir le moindre lien entre la cause agissante et l'écrivain, nous sommes en droit de récuser absolument l'explication télépathique, comme insuffisante et injustifiée. Mais alors, si aucune intelligence humaine ne peut donner les indications précises qui sont contenues dans le message, force nous sera de recourir aux esprits désincarnés. Nous allons voir dans les chapitres suivants qu'en appliquant cette méthode rigoureuse d'exclusion, il nous reste encore une masse énorme de documents dans lesquels l'intervention des esprits est si manifeste, qu'elle se démontre avec une rigueur qui défie toute critique.

Ce pauvre spiritisme si bafoué par les ignorants, les savants, les prêtres de toutes les religions, s'est répandu dans le monde entier, en narguant ses ennemis coalisés, car il possède la force souveraine de la vérité qui contourne, brise ou renverse, tous les obstacles accumulés sur son chemin par l'ignorance et le dogmatisme. Aujourd'hui même, notre doctrine s'infiltre lentement et sûrement jusque dans les sanctuaires officiels du savoir, pour se dresser, bien vivante, devant les pontifes qui prononçaient son oraison funèbre. La science matérialiste est entraînée d'une

manière irrésistible vers cette étude de l'action extra-corporelle de l'être humain, qui détruit ses idées préconçues. C'est contrainte et forcée qu'elle s'engage dans cette voie nouvelle qui ouvre à la pensée de si vastes horizons. Il est trop tard aujourd'hui pour reculer ; trop de hautes et rigoureuses intelligences se sont occupées de ces questions pour qu'on puisse désormais continuer la conspiration du silence. L'âme humaine se dégage sous nos yeux des langes de la physiologie dans lesquels on voulait l'emprisonner ; par l'étude de ce qu'elle produit déjà ici-bas pendant les rares instants où elle s'émancipe du joug de sa gaîne terrestre, nous pouvons soupçonner quels sont ses pouvoirs lorsqu'elle plane, haute et sereine, dans les régions de cette erraticité qui est sa véritable patrie.

Troisième Partie.

Spiritisme.

PREUVES MULTIPLES DE LA COMMUNICATION DES ESPRITS PAR L'ÉCRITURE MÉCANIQUE.

CHAPITRE I.

Communications révélant des faits inconnus du médium et des assistants, en dehors de toute influence télépathique ou clairvoyante

SOMMAIRE. — *Remarques générales. — La corbeille révélatrice. — Les révélations de la corbeille. — Un renseignement venant de l'au-delà. — Le testament du baron Korff. — Les expériences de Stainton Mosès. — Lectures faites dans des livres par les esprits. — Caractères de l'écriture mécanique. — L'homme écrasé par un rouleau à vapeur. — Le cas de Euphémia Malthilda Death. — Le cas de Charlotte Buckworth. — Autres preuves de l'intervention d'intelligences étrangères aux assistants. — Un père repentant. — Un esprit qui indique son genre de mort. — Les communications de Georges Pelham. — Extraits du rapport de M. R. Hodgson. — L'identité de Georges Pelham. — Autres personnalités se manifestant par Mrs Piper. — Dernières nouvelles de l'autre monde.*

Remarques générales.

Avec cette troisième partie, nous abordons la médiumnité proprement dite, c'est-à-dire la démonstration que l'intelligence qui dicte le message est tout à fait indépendante de celle de l'écrivain. Les preuves que nous possédons sont très nombreuses et peuvent se diviser en plusieurs catégories : 1° Communications révélant des faits inconnus du médium et des assistants ; 2° Communications manifestement au-dessus de l'intelligence du médium) ou en dehors de ses connaissances ; 3° Ecritures en langues étrangères, inconnues du médium ; 4° Autographes de défunts donnés par les Esprits ; 5° Confirmations multiples d'une intervention spirituelle démontrée par plusieurs circonstances accompagnant les communications.

On peut voir par cette énumération que les documents ne nous font pas défaut, mais il faut croire qu'ils ne sont pas encore arrivés à la connaissance de nos psychologues officiels, puisque M. P. Janet écrit dans son livre sur l'Automatisme psychologique (1) :

(1) Pierre Janet. L'*Automatisme psychologique*, p. 391.

La meilleure preuve de l'inconscience des médiums serait celle dont les spirites parlent sans cesse et qu'ils ne donnent jamais. « L'expérience a constaté, dit Desmousseaux, que la table m'apprend des choses que je ne puis savoir et qui surpassent la mesure de mes facultés ». Voilà un fait qui serait décisif, mais dont la démonstration complète demanderait des précautions minutieuses dont ces enthousiastes sont bien incapables. *On peut dire qu'il n'y a pas un fait authentique de ce genre.* (1) D'ailleurs, si j'ai complètement évité de parler de la lucidité et d'autres facultés analogues à propos des somnambules, ce n'est pas pour traiter incidemment la question à propos des médiums. En dehors de la lucidité proprement dite, on cite d'autres faits analogues qui séparent complètement l'écriture automatique de la conscience normale du sujet. Certaines personnes, paraît-il, peuvent répondre automatiquement au moyen de la planchette à des questions posées mentalement, non exprimées par la parole et dont leur conscience normale n'a aucune connaissance. Les faits signalés par M. Myers et surtout le cas de M. Newnham, si l'auteur peut garantir l'exactitude littérale des termes de cette observation, sont des plus extraordinaires *et indiquent à la psychologie une voie absolument nouvelle.* (1) Mais ces faits de suggestion mentale dans l'écriture automatique, qui devaient être signalés, demandent une discussion toute spéciale qui nous détournerait entièrement de l'objet actuel de nos études (??)

On voit que M. P. Janet recule prudemment devant les faits qui ne concordent plus avec ses hypothèses, comme d'ailleurs il néglige totalement tous ceux qui lui démontreraient péremptoirement ses erreurs. Nous allons donc citer les expériences nombreuses et précises relatées par les spirites et faire voir combien l'allégation « qu'il n'y a pas un fait authentique de ce genre » est contraire à la vérité.

Pour ne pas mériter le reproche d'être trop enthousiaste, nous prendrons autant que possible les précautions les plus minutieuses pour nous assurer que les faits sont réels Nous en rapporterons un certain nombre dont nous connaissons les auteurs, et nous emprunterons les autres à des témoins dont l'honorabilité et la valeur intellectuelle ne laissent rien à désirer. C'est la méthode suivie par la *Société de Recherches psychiques* et elle nous paraît excellente.

Afin d'éviter les discussions qui pourraient mettre en cause la mémoire latente du médium ou les suggestions mentales des personnes présentes, nous ne relaterons dans ce chapitre que

(1) C'est nous qui soulignons.

les faits révélés par l'écriture qui ont toujours été inconnus du médium et des assistants, en cherchant si la clairvoyance ou la télépathie peuvent en rendre compte.

Nous empruntons notre premier exemple à la *Revue Spirite* (1) qui contient beaucoup de faits de cette nature. Le narrateur, ancien professeur de philosophie, est un vieil ami de notre famille, d'une honorabilité au-dessus de tout soupçon et d'un esprit critique très développé. Voici son récit dont nous ne reproduisons que ce qui est indispensable pour faire connaître le caractère des expérimentateurs et le milieu où ont eu lieu les phénomènes.

La corbeille révélatrice.

J'ai, dit notre ami, à Chaumont, un ami M. Ern. R. qui, avant qu'il fût question de Spiritisme, avait été amené à se demander si en dehors des lois connues de la vie, il n'en existait point d'autres qui nous auraient échappé faute d'attention. Certains faits réputés surnaturels étaient venus brusquement le surprendre, alors même qu'il n'était rien moins que disposé à en admettre la possibilité. Il s'occupait d'études médicales assaisonnées, comme délassement, d'excursions dans le domaine des mathématiques.

A quelques années de là, lorsque la mode de faire marcher les tables et manœuvrer les corbeilles munies de leur crayon fit son tour de France, elle passa à Chaumont et dans les environs... Dans la famille de M. R on voulut aussi se donner ce passe-temps. Dès les premiers essais, sa belle-sœur, Mme X.., s'étant trouvée pourvue de la faculté désirée, le guéridon, sous son influence, se mit à craquer, se balancer, aller, venir, se renverser, se relever à commandement et, sur demandes, à débiter une foule de communications plus ou moins sensées, spirituelles, déraisonnables ou saugrenues. Après un certain nombre de séances où on en eut de toutes les couleurs, les communications prirent un caractère plus régulier et plus sérieux, et l'on reçut un soir l'avis, par coups frappés, de substituer la corbeille à la table. Mme X..., n'eut pas plus tôt le doigt sur ce scribe d'un nouveau genre qu'il partit, griffonnant autant de pages qu'on lui en demanda et stupéfiant mon ami par les révélations les plus imprévues...

Ayant lu un soir dans son journal qu'un de ses anciens professeurs, le Docteur Roux, était dangereusement malade, mon ami pria sa belle-sœur de prendre la corbeille et posa cette question :

D — L'état du Dr Roux est-il donc aussi grave qu'on l'annonce ?

R — Dans deux jours il sera mort.

---

(1) Revue Spirite. *Un regret et une objection à l'adresse de M. Fauvety*. Année 1878, p. 33.

D — De quelle affection est-il atteint ?

R — D'un ulcère à la vessie avec complications de calculs dans les reins.

D — Quels sont les médecins qui le soignent ?

R — Les docteurs tels, tel et tel.

Quatre jours plus tard, M. R trouvait dans son journal la confirmation des deux premières réponses. La troisième était-elle exacte ? Il écrivit pour s'en assurer à un de ses anciens condisciples qui exerçait la médecine à Paris. Elle était exacte.

Lui-même avait souffert pendant près de quinze années d'une affection goutteuse généralisée, qui avait fini par s'amender et se circonscrire dans le genou droit, mais lui laissait peu de répit. Pourquoi ne consulterait-il pas ce singulier correspondant qui paraissait si bien informé ? A tout hasard il lui adressa cette question :

D — Suis-je donc condamné à la goutte à perpétuité ? — R — Non.

D — Que dois-je faire maintenant pour achever de m'en délivrer ? (M. R. avait épuisé, et à haute dose, toute la série des anti-goutteux connus). — R — Rien.

D — Mais alors combien ai-je de temps encore à souffrir ? — R — Dans trois semaines tu seras libéré.

Trois semaines après, toute douleur avait disparu. Depuis cette époque il n'en a eu aucun ressentiment.

Puisque ta clairvoyance, lui dit-il une autre fois, s'étend à distance, que tu déchiffres nos pensées dans notre cerveau, à plus forte raison dois-tu pouvoir lire à livre fermé.

R — Oui.

D — Veux-tu bien alors nous transcrire la première ligne de la 290e page du plus gros de ces volumes ?

M. R indiquait un respectable bouquin dont il ignorait jusqu'au titre et qui reposait, avec quelques autres, enseveli sous une épaisse couche de poussière, *au dessus* du dernier rayon de la bibliothèque de son père.

La corbeille, *sur le champ*, traça cette ligne : *à témoin, luy Cardinal, de ce qu'il luig en avait dit...*

M. R dut prendre une échelle pour atteindre le bouquin qui se trouvait être un *Mainbourg* (*Histoire de la ligue*). Vérification faite la ligne demandée était reproduite lettre par lettre, relevant ainsi le défi porté par M. de Gasparin dans son ouvrage sur les tables tournantes.

Examinons ce cas avec attention, en appliquant à son étude les connaissances que nous possédons sur la télépathie et la clairvoyance, et nous allons nous convaincre qu'elles ne peuvent intervenir pour l'explication de ces faits inconnus que la corbeille a révélés à M.R. Trois hypothèses sont possibles : 1° L'action télépathique est due au Dr Roux lui-même, ou c'est celle

d'un vivant quelconque; 2° C'est à la clairvoyance du sujet qu'il faut l'attribuer 3° ou bien à l'action d'un esprit désincarné.

Nous pouvons écarter immédiatement la première supposition, car il n'existait entre le médium et le Dr Roux aucun rapport d'amitié ou de parenté, puisqu'ils ne se connaissaient même pas et que nous avons vu que c'est une condition essentielle pour la production du phénomène. Il n'est pas raisonnable non plus d'imaginer l'intervention télépathique d'un vivant qui serait constamment aux ordres de M. R., car il faudrait supposer que ce vivant possède tous les renseignements qu'un hasard va lui faire demander et qu'il jouit, en plus, de la clairvoyance et de la prémonition. C'est compliquer le problème d'une série d'impossibilités que le bon sens suffit à faire rejeter. L'hypothèse de la clairvoyance n'est pas plus justifiée, car elle aussi exige un certain concours de circonstances que nous ne trouvons pas réunies. Occupons-nous d'abord de la citation si exacte de l'ouvrage de Mainbourg. Nous savons bien que certains sujets, pendant l'état somnambulique, peuvent lire des devises enfermées dans des enveloppes, comme nous l'ont montré les expériences du Dr Grégory et du Dr Ferroul. Mais, ici, l'écrivain n'est pas endormi, il n'a jamais été magnétisé et c'est spontanément que la tentative de lecture a été pratiquée. On ne saurait assimiler la belle-sœur de M. R. à des sujets qui ont été entraînés par une longue pratique. Nous avons admis que l'automatisme est dû à un demi-somnambulisme qui favorise l'auto-suggestion, mais c'est justement cet état qui rend la clairvoyance peu vraisemblable. De même que la transmission expérimentale de la pensée n'est possible que dans l'état de monoïdeie passive à l'état naissant, de même la clairvoyance magnétique ne se développe que pendant le sommeil profond, puisque c'est une faculté active, et non dans les états intermédiaires qui sont caractérisés par la passivité du sujet, Vouloir confondre la phase dans laquelle l'automatisme est possible avec celle où la lucidité peut s'exercer, c'est aller contre toutes les observations positives que nous possédons.

Nous croyons d'autant moins à un phénomène de clairvoyance, que les indications fournies sur la maladie du Dr Roux et sur les médecins qui le soignaient exigeaient une enquête, que même dans l'état de somnambulisme, le médium n'aurait pu faire instantanément, Si, encore, il avait été prévenu la veille que le lendemain on lui poserait des questions au sujet de la santé du Dr Roux, on pourrait imaginer que pendant son som-

meil l'âme du médium est allée se renseigner, et que la corbeille n'a fait qu'extérioriser le lendemain des connaissances qui étaient restées à l'état latent dans la mémoire du médium, mais non ; c'est sans préparation aucune, sans suggestion préalable que l expérience a été tentée, et cependant l'indication précise du genre de maladie du Dr Roux est donnée et en même temps le nom des docteurs qui le soignaient. Toutes ces circonstances nous montrent à l'œuvre une intelligence désincarnée, désireuse de convaincre M. R. de son existence.

Il est utile, sans doute, de donner aux facteurs psychologiques normaux et supra-normaux, dont l'existence est bien constatée, toute l'extension qu'ils comportent, et l'on doit y recourir toutes les fois que cela est possible pour ne pas multiplier les causes sans nécessité ; mais il ne faut pas tomber non plus dans l'excès contraire et tenter, comme le disent les auteurs des *Phamtasms*, d'ouvrir toutes les serrures avec la même clef. La clairvoyance est une faculté dont l'existence est certaine ; elle obéit à des lois et ne peut se produire que dans des conditions nettement déterminées. Vouloir s'en servir pour tout expliquer, c'est aller contre la logique et les règles de la méthode scientifique.

Les Révélations de la Corbeille.

M. Salgues, un vieux spirite très honorable, habitant Angers, écrivait à M Pierrart la lettre suivante qui renferme des faits inconnus des opérateurs, lesquels ne peuvent s'expliquer par l'action de la pensée de l'agent, puisqu'il était mort au moment où se fit l'expérience (1).

M. Bal..., riche propriétaire à qui j'ai prêté quelques livres sur le spiritualisme, mais qui ne connaissait pas encore le malheur qui s'attache au suicide, s'est brûlé la cervelle. La nouvelle de sa mort étant parvenue chez Mme B... quelques heures après, elle prit sa corbeille, et avec Mlle Az, elle évoqua l'esprit de M. B., ne connaissant rien de ce qui avait suivi immédiatement sa mort d'ici-bas. —D. — Voyez-vous votre corps ? — R. Oui. — D. — Qui donc est auprès de votre corps ? — R.— Fanchon (la domestique de sa maîtresse) et une femme (exact).— D. — Elles ne sont qu'elles deux ? — R. — Il y a encore quelqu'un. (C'était un agent de police). — D. — Mme B. sait-elle votre mort ? — R. — Oui ; elle est venue et elle est repartie (exact). — D. — Que fait-elle,

(1) *Revue spiritualiste*. 1859, p. 104.

que dit-elle ? — R. — Elle pleure, elle dit que c'est Clotilde qui est cause de ma mort. J'ai donné à Clotilde 28 000 francs ; elle voulait me faire faire quelque chose que je ne voulais pas : j'en ai fini avec la vie ; je me suis levé en chemise et me suis tué. (En effet. On l'a trouvé en chemise, étendu sur le plancher ; car c'est à six heures du matin qu'il s'est donné la mort, ce dont j'ai eu connaissance moins d'une heure après l'événement). D. — Qu'est devenue Mlle Clotilde ? — R. — Elle est en prison (exact). — D. — Fanchon est-elle restée auprès de votre corps ? — R. — Non, on l'a mise aussi en prison (exact). — D. — Qu'a-t-on fait d'elles ? — R. — On les a interrogées trois fois. (exact). — D. — Est-ce Mlle Clotilde qui a chargé votre pistolet ? — R. — Non, c'est moi. C'est elle qui est cause que je me suis tué. — D. — Pourquoi vous êtes-vous tué ? — R. — Remords, chagrin, ma fille... j'ai été égoïste ; on le saura plus tard.

Ces réponses, ajoute M Salgues, tirent leur intérêt de l'exactitude des faits que Mme B. ne connaissait pas encore au moment des questions. (Personne ici n'est compromis parce que j'ai changé les noms ; mais je garantis les faits que je devais connaître un des premiers).

Un renseignement venant de l'au-delà.

Voici un autre exemple personnel à M. Salgues, le narrateur (1) :

Dernièrement, le seul frère qui me reste, habitant la Basse-Bourgogne, était allé à Dijon pour régler la succession de notre frère aîné, médecin, membre de l'Académie de médecine de cette ville. En son absence, ses trois filles se réunirent dans la maison paternelle et imaginèrent, pour la première fois, de profiter des leçons que je leur avais fait donner par correspondance : elles magnétisèrent donc une corbeille, perforée d'un crayon, et, après plusieurs minutes de la chaîne obligée, elles virent la corbeille marcher, puis s'arrêter. Elles furent bien surprises de trouver dessous SALGUES Un dialogue s'établit ainsi : D. — Est-il indiscret de vous demander si vous avez laissé de l'argent à votre mort ? — R. Oui, j'en ai laissé. — D — Combien ? — R. 10.000 francs en or. — D. — Où étaient-ils donc ? — R. — Dans mon secrétaire. — D. — Mais on n'y a rien trouvé. — R. — Ils ont été enlevés. — D. — Par qui ? — R. — Une voleuse. — D. — Savez-vous son nom ? — R. — X... de Dijon.

Au retour du père, quel n'a pas été l'étonnement de mes nièces quand il leur a dit que ce nom, *inconnu d'elles, était celui d'une*

---

(1) *Revue Spiritualiste*, 1858, p. 25.

personne réellement existante et qui était souvent venue dans la maison.

Salgues,
propriétaire à Angers. (Maine-et-Loire).

L'emploi de la planchette ou de la corbeille était fréquent dans les premières années où l'on fit des expériences spirites, Mais on ne tarda pas à s'apercevoir que ces instruments étaient inutiles, car la personne qui avait le pouvoir de les mettre en mouvement n'avait qu'à prendre le crayon en main et la communication se produisait aussi bien, et plus rapidement, qu'avec la planchette.

Dans ces deux expériences, on ne peut soupçonner aucune action télépathique d'une personne vivante ; la révélation faite ne peut parvenir que d'une intelligence désincarnée désireuse de signaler le vol qui s'est produit après sa mort.

Le testament du baron Korff.

M. Aksakof a envoyé à la *Société de recherches psychiques* (1) le cas suivant, qu'il a vérifié auprès des intéressés ; il est absolument démonstratif, la communication ayant été obtenue à l'étranger, en dehors de toute action télépathique humaine, comme on va le constater.

Désireux, dit-il, d'exposer ce fait avec le plus de détails possibles, je me suis adressé au baron C. N. Korff, mon camarade, qui me répondit que je pouvais obtenir les renseignements les plus exacts du baron Paul Korff, fils du défunt, qui habitait Pétersbourg. Voici ce que ce dernier m'a raconté :

Son père, le général Paul Ivanovitch Korff, est mort à Varsovie le 7 avril 1867 ; on savait qu'il avait fait un testament, mais on ne put le retrouver à sa mort, en dépit des recherches les plus minutieuses. En juillet 1867, la sœur du baron Korff fils, la baronne Charlotte Wrangel, demeurait avec la sœur de son mari, Mme Oboukhof, à Plotzk, près Varsovie. Sa mère, la veuve du général Korff, se trouvait en ce moment à l'étranger ; elle avait l'habitude de faire ouvrir sa correspondance par sa fille. Parmi ces lettres, il y en avait une du prince Emile de Wittgenstein, qui était également à l'étranger. Il lui faisait part, dans cette lettre, qu'il avait reçu au nom de feu son mari une communication spirite, indiquant l'endroit où le testament se trouvait.

Mme Wrangel savait bien que l'absence de ce testament était

(1) *Proceedings*. V. XVI, p. 353, 355 et dans *Animisme et Spiritisme*, p. 566.

cause de maints désagréments pour son frère aîné, le baron Joseph Korff (décédé depuis) qui avait été chargé de diriger la liquidation de la succession et se trouvait en ce moment à Varsovie ; elle se rendit donc immédiatement auprès de lui avec sa belle-sœur pour lui faire part du contenu, si important, de la lettre du prince Wittgenstein. Les premières paroles de son frère furent qu'il venait de trouver le testament, et, à la lecture de la lettre du prince Wittgenstein, on constata, à la stupéfaction générale, *que l'endroit indiqué dans le message médianimique était bien celui où le baron l'avait trouvé.*

Le baron P. Korff fils me promit de chercher cette lettre du prince Wittgenstein qu'il avait eue entre les mains deux ans auparavant, en classant des papiers de famille ; jusqu'aujourd'hui il ne l'a pas encore retrouvée, et il craint de l'avoir détruite avec des papiers inutiles...

En ce qui concerne l'endroit où le testament a été retrouvé, j'interrogeai le baron P. Korff fils pour savoir si c'était en effet dans l'armoire, ainsi que le message l'avait annoncé. Il me répondit : « Nous l'avons entendu ainsi tous deux, ma sœur et moi ».

Documents a l'appui. I. Pendant que je m'occupais de ce cas, les souvenirs et correspondance du prince de Sayn-Wittgenstein-Berlesbourg (livre qui venait d'être édité à Paris en 1889), me tombèrent sous les yeux, et je trouvai à la page 365, t. II, la lettre suivante :

Varsovie le 5/17 juillet 1867.

Il y a des siècles, mes chers parents, que je n'ai eu de nouvelles de vous ; la dernière lettre de maman était datée du 5 juin.

Je me suis beaucoup occupé du spiritisme dans ces derniers temps, et mes facultés médianimiques se sont développées d'une façon étonnante. J'écris souvent avec facilité différentes sortes d'écritures : j'ai eu directement des commmunications de l'esprit qui revient à Berlesbourg, une femme de notre maison qui s'est tuée il y a cent deux ans. J'ai obtenu encore un résultat bien curieux. Un de mes amis, le lieutenant général baron de Korff, mort il y a quelques mois, s'est manifesté à moi (sans que je pensasse à lui le moins du monde), pour m'enjoindre d'indiquer à sa famille l'endroit où, par malveillance, on avait caché son testament, c'est-à-dire dans une armoire de la maison où il mourut. *Je ne savais pas qu'on cherchait son testament* et qu'on ne l'avait pas trouvé. Or, on le découvrit à la place même que m'avait indiquée l'esprit. C'est un document extrêmement important pour la gestion de ses terres et pour les questions à résoudre à la majorité de ses enfants. Voici des faits qui bravent toute critique...

Emile Wittgenstein.

II. Lettre du baron Paul Korff fils et de sa sœur la baronne Char-

lotte Wrangel adressée à M. Alexandre Aksakof, pour confirmer le récit qui précède, et dont les originaux ont été envoyés à M. Myers, secrétaire de la Société des Recherches psychiques, à Londres, le 27 février 1890.

Monsieur,

J'ai lu avec un grand intérêt votre communication publiée dans *Psychische Studien* de 1889, à la page 568, et relative au testament de feu mon père. *Les faits que vous citez sont absolument exacts.* Mais je crains d'avoir brûlé la lettre du prince Wittgenstein lorsque deux ans auparavant je classai les papiers de mon père.

Agréez, etc...

Baron Paul Korff.

Saint-Pétersbourg, le 29 janvier 1890.

Je joins ma signature à celle de mon frère pour confirmer ses dires.

Baronne Ch. Wrangel, née baronne Korff.

Le prince de Wittgenstein ignorait complètement, vivant à l'étranger, que le fils du général fût à la recherche du testament de son père. D'autre part, le baron Korff ne songeait absolument pas au prince et ne pouvait agir télépathiquement sur lui, d'ailleurs il n'aurait pu lui transmettre ce qu'il ignorait complètement lui-même. Nous sommes donc bien en présence d'un cas spirite dans lequel le défunt aide, par ses indications, au règlement de ses affaires terrestres. Très souvent les spirites ont constaté, sous différentes formes, cette intervention *post mortem* qui peut se manifester aussi par l'apparition de l'esprit qui fournit les renseignements demandés. Swedenborg en a offert un exemple, que Kant a bien contrôlé (1). Souvent aussi c'est par la table, au moyen de la typtologie, que des détails sont donnés sur les dettes laissées en souffrance par celui qui est parti (2).

Les révélations par l'écriture ne sont donc qu'un cas particulier d'un fait très général : la persistance des connaissances terrestres de l'âme après la mort.

Les expériences de Stainton Mosès.

Nous avons cité dans le chapitre premier les expériences du Révérend Stainton Mosès, (3) qui est fort connu du public anglais sous le pseudonyme d'Oxon. C'est une des personnalités marquantes du spiritisme en Angleterre, et il est utile de savoir que

---

(1) Matter. *Swedenborg, sa vie, sa doctrine et ses écrits.*

(2) Aksakof. *An. et Spirit.* p. 569.

(3) Voir p. 17.

l'on peut ajouter la plus entière confiance à ses assertions, car nous allons avoir l'occasion de le citer assez souvent dans la suite de cet ouvrage. M. F. W. H. Myers, qui l'a bien connu, se porte garant de sa loyauté en ces termes : (1)

J'ai eu pour M. Mosès, une grande amitié et une profonde estime. Notre amitié était basée sur la recherche des phénomènes. Il répondait à tout ce qui m'intéressait avec une franchise parfaite sur les expériences que je désirais tant connaître. Mais il n'y avait pas entre nous, cependant, d'attraction personnelle si intense qu'on puisse m'accuser de partialité. Je dois ajouter que l'étude de son journal, en me la faisant connaître plus intimement comme dans ses meilleurs jours, m'a rapproché du chaud enthousiasme de ses amis plus intimes.

M. Mosès était absolument sain d'esprit et d'une probité que je n'ai jamais entendu discuter. « Quelque perplexe qu'on ait pu être pour une explication, écrit M. Massey, on a toujours reculé à l'idée de suggérer même le moindre doute, sur la sincérité et la probité de Stainton Mosès. » « Je crois, écrit M. H. J. Hood, avocat, qui l'a connu de longues années, qu'il était absolument incapable de tromper ».

Après de bonnes études à Oxford, M. Stainton Mosès, prit ses diplômes, fut ordonné prêtre par l'évêque Wilberforce et accepta une cure dans l'île de Man. En 1869, gravement malade, il fut soigné par le Dr Speer dont il devint l'ami intime et dans la famille duquel il obtint les plus belles manifestations. Obligé, par suite de l'état précaire de sa santé d'abandonner son ministère de prêtre, il fut nommé, en 1870, professeur à l'*University Collège School,* place qu'il conserva jusqu'au moment où la maladie l'engagea à y renoncer, trois années avant sa mort. L'écriture automatique commença en 1873 pour finir, autant que nous pouvons le savoir, en 1883. Pendant ses dernières années, M. Mosès contribua à un grand nombre d'organisations spirites, il collabora activement au journal *Light*, dont il devint même le directeur.

M. Mosès ne s'est jamais marié et a toujours vécu éloigné du monde. Rien dans son apparence n'indiquait ses dons particuliers. Sa physionomie était « honnête, virile et résolue ». De nombreux témoignages d'affection et d'estime furent publiés après sa mort, particulièrement par ceux que ses expériences et son enseignement étaient parvenus à convaincre (2). Ses manus-

(1) Annales Psychiques. *Expériences de W. Stainton Mosès*. 1895. p. 205.

(2) Myers. *Expériences de W. Sainton Mosès*, in *Ann. Psych*. 1895, p. 207.

crits inédits furent confiés à deux de ses amis, M. Ch Carleton, Massey avocat, et M. Alaric. A Watts. M. Myers put prendre connaissance de ces documents et en a fait dans les *Proceedings* une étude à laquelle nous aurons l'occasion de recourir. En somme, les matériaux dont cet écrivain a pu disposer sont de quatre sortes : 1° les livres publiés par Stainton Mosès ; 2° ses manuscrits inédits ; 3° les rapports écrits et publiés des témoins ; 4° ses relations orales avec ses amis. La famille Speer a fourni également de nombreux témoignages corroborant les récits publiés par M. Mosès, de sorte que nous pouvons être certains de la matérialité des faits. Nous n'avons pas affaire ici à un ignorant incapable de se rendre compte du phénomène qu'il produisait, ou à un enthousiaste qui se laisse entraîner par le merveilleux. Son éducation religieuse et ses études théologiques l'éloignaient de ces pratiques, qui lui semblaient d'abord vulgaires et dépourvues d'intérêt.

Ce puissant médium n'est arrivé que lentement et progressivement à la conviction que les communications qu'il recevait étaient bien dues à l'intervention des Esprits. Son intelligence développée, sévère et précise, demandait des preuves absolues avant de s'engager dans cette voie nouvelle qui devait modifier si profondément ses croyances antérieures. Il expose lui-même dans son ouvrage *Spirit Identity*, les perplexités par lesquelles il a passé : (1)

Il y a maintenant quatre ans, mon esprit s'est trouvé si complètement absorbé par la démonstration de ce que l'on appelle l'immortalité que je résolus de me faire une conviction, ou d'abandonner désormais toute tentative pour entrer en relation avec le monde des esprits, comme laissant trop d'inconnues et de désillusions. Je n'avais pas obtenu un nombre suffisant de preuves de l'Identité des esprits, pour me permettre de formuler sur elles une affirmation décisive. Sans doute, j'en avais bien un certain nombre, qui, à mes yeux, avaient une valeur considérable, mais la grande masse de mes communications avait un caractère impersonnel ; car les esprits auxquels elles étaient dues s'attachaient plus spécialement à fixer mon attention sur les arguments et le but de leurs messages, bien plus que sur l'autorité d'un nom, quelque impression qu'il pût faire sur mon esprit. Ils avaient franchi la sphère de l'individualité et se plaignaient d'être obligés d'y revenir. Pour moi, au contraire, je réclamais quelque chose de tout à fait

(1) Stainton Mosès. *L'identité des Esprits*. Traduction française, par le Dr Dusart, in *Revue Scient. et morale du Spiritisme*, février 1900, p. 447.

défini, je demandais qu'il me fût bien prouvé que j'avais affaire à des êtres de mon espèce. Le monde des Anges était trop haut pour moi, je ne pouvais y atteindre.

Pendant longtemps, j'attendis en vain la preuve réclamée. *Si j'avais imité la plupart des investigateurs, j'aurais abandonné mon enquête, par lassitude ou dégoût* (1). L'état de mon esprit me portait trop à l'action, aussi je fus obligé de me donner beaucoup de peine avant d'obtenir ce que je désirais. Peu à peu, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, par fragments et par degrés dans le détail desquels je ne puis entrer ici, cette preuve vint, et comme mon esprit était tout préparé à la recevoir, six mois entiers furent dépensés en efforts journaliers, continus, pour bien fixer en moi la démonstration de la persistance des esprits des hommes et de leur faculté de communiquer avec moi, en me donnant la preuve de la conservation de leur individualité, ainsi que de la continuité, sans aucune solution, de leur existence.

J'avais connu pendant leur vie terrestre quelques-uns de ceux qui vinrent ainsi, et je pouvais non seulement contrôler leurs assertions, mais aussi remarquer quelques détails de leur manière d'être, des particularités de diction, des originalités de leur esprit que je me rappelais avoir constatées chez eux pendant leur vie terrestre.

La plupart m'étaient inconnus et vinrent pour obéir à l'esprit-guide qui arrangeait toutes choses. Ils m'apportaient leur témoignage et suivaient ensuite le cours de leur destinée, lorsqu'ils avaient accompli la tâche qui leur avait été imposée. Quelques-uns venaient des pays les plus invraisemblables et nous donnaient, et à moi et à mes amis, les plus grandes peines pour contrôler leurs dires.

Plusieurs vinrent au moment de leur mort. Il semblerait qu'à ce moment l'esprit a plus de facilité pour manifester sa présence, et les faits qu'il cite sont plus faciles à vérifier. Quelques-uns étaient morts depuis longtemps, d'après la façon de compter des hommes, et se présentaient, éblouis et embarrassés, pour revoir les scènes terrestres d'autrefois, éprouvant les plus grandes difficultés à se remettre dans les conditions de jadis. (2)

Mais, de quelque part qu'ils vinssent et de quelque manière qu'ils se communiquassent, les uns et les autres portaient en eux un air de sincérité et de franchise qui était bien celui d'êtres pénétrés de la haute portée de l'œuvre dont ils étaient chargés. Tous, sans une seule exception, donnaient sur eux-même la stricte vérité, autant qu'il nous fut pos-

---

(1) C'est trop souvent le défaut de ceux qui veulent juger le Spiritisme après quelques essais infructueux. Nous sommes bien loin, avec Stainton Mosès, de ces fameux enthousiastes dont parle M. P. Janet.

(2) Les dernières observations publiées par le D[r] Hodgson et le professeur Hyslop dans les *Proceedings*, confirment absolument les remarques de Stainton Mosès. Voir particulièrement le cas de Georges Pelham et celui du père de M. Hyslop.

sible de nous en assurer. Beaucoup de leurs affirmations étaient,par leur nature même, au dessus de tout contrôle. Un nombre beaucoup plus considérable furent scrupuleusement éclaircis et aucun n'a soulevé le moindre soupçon de fraude. Par tous les moyens imaginables, j'ai soumis ces témoins invisibles à un examen rigoureux et j'y ai apporté une ténacité qui ne laissait de côté aucun élément de contrôle. Beaucoup de mes questions restèrent sans réponse et je me demande si je n'ai pas quelquefois fait des recherches trop peu justifiables. Je n'ai jamais pu détruire leurs affirmations, ni les surprendre en flagrant délit de fraude, par les recherches les plus attentives.

Comme preuve de ce que je dis, je renvoie aux comptes rendus que j'ai rédigés pendant toute cette période, avec la plus grande régularité, jour par jour, notant en détail même la température et les autres conditions atmosphériques, les confrontant avec les rapports indépendants dressés par d'autres personnes faisant partie du cercle dans lequel les faits étaient communiqués. Toute lacune contenue dans mon récit, comme il devait fréquemment s'en produire par le fait même de l'état de transe dans lequel je me trouvais, était ainsi comblée et mon rapport contrôlé par des observateurs indépendants.

Voici un exemple de faits inconnus du médium, révélés par les esprits. La scène se passe le matin, dans le cabinet de travail de M. Mosès. Il est à l'état normal et veut s'assurer que l'esprit qui se communique par l'écriture possède une existence indépendante. Il demande que l'on reproduise, par sa main, une phrase d'un livre pris au hasard dans sa bibliothèque.

Lectures faites dans les livres par les esprits.

D. — Pouvez-vous lire ?(demande Stainton Mosès).

R. — Non, ami,je ne le puis pas, mais Zacharie Gray le peut, ainsi que R... Je ne suis pas capable de me matérialiser ni de commander aux éléments.

D. — Se trouve-t-il ici quelqu'un de ces esprits ?

R. — J'en trouverai un quelque part. Je vais vous envoyer... R*** ; il est ici.

D. — On m'a dit que vous pouviez lire. Est-ce exact ? Pouvez-vous lire dans un livre ?

(Ici le caractère de l'écriture change). R. — Oui, ami. Mais avec difficulté.

D. — Voulez-vous écrire pour moi la dernière ligne du premier livre de l'Enéide ?

R. — Attendez... « Omnibus errantem terris et fluctibus œtas. » (C'était exact.)

D. —Très bien. Mais j'aurais pu la connaître. Pouvez-vous aller vers cette bibliothèque, prendre l'avant-dernier livre,sur le second

rayon et me lire le dernier paragraphe de la quatre-vingt quatorzième page ? Je ne l'ai pas vu et je ne connais même pas son titre.

R.— « Je vais prouver rapidement, par un court récit historique que la papauté est récente et qu'elle s'est graduellement élevée ou développée depuis la première et pure époque de la chrétienté, non pas même depuis la période apostolique, mais depuis l'union lamentable de l'Eglise et de l'État, sous Constantin. »

(En examinant le livre, on constate que c'est un ouvrage singulier intitulé : *Antipopopriestian de Roger*, tentative pour libérer et purifier la Chrétienté de la Papauté, de la politique cléricale et du gouvernement des prêtres). L'extrait ainsi donné était exact, mais le mot (narrative) avait été substitué à compte-rendu (account).

D. — Comment suis-je tombé sur une phrase aussi bien appropriée ?

R. — Je ne sais, mon ami. Ce ne fut qu'une coïncidence. Le mot a changé par erreur. Je m'en suis aperçu dès que cela a été fait, mais je n'ai pas voulu le changer.

D. — Comment lisez-vous ? Vous avez écrit plus lentement, à bâtons rompus.

R.— J'écrivais ce que je me rappelais, puis je lisais la suite. Il faut un effort tout particulier pour arriver à lire et on ne le fait guère que pour fournir une preuve. Votre ami avait raison, hier soir; nous pouvons lire, mais seulement quand les conditions sont très favorables. Nous allons encore lire et écrire ; nous vous dirons ensuite dans quel volume. « Pope est le dernier grand écrivain de cette école de poésie, la poésie de l'intelligence ou plutôt de l'intelligence unie à la fantaisie. » C'est réellement écrit ainsi. Allez prendre le onzième volume du même rayon. [Je pris un volume intitulé : *Poésie Roman et Rhétorique*]. Il s'ouvrira à la page que vous cherchez. Prenez, lisez et reconnaissez notre pouvoir et l'autorisation que le grand et bon créateur nous donne de vous prouver le pouvoir que nous avons sur la matière. Gloire lui soit rendue. Amen. »

[Le livre s'ouvrit à la page 145 et on y trouva la citation parfaitement exacte. Je n'avais pas vu ce volume auparavant ; je n'avais certainement aucune idée de son contenu.]

Nous avons vu au chapitre qui traite spécialement de la clairvoyance dans ses rapports avec l'automatisme, qu'à plusieurs reprises une carte a été devinée par l'écriture automatique, alors que personne ne la connaissait ; nous savons également par les expériences du major Buckley, qu'après une magnétisation, une phrase peut être lue dans cet état de demi-extériorisation qui est presque l'état normal. Fidèles aux principes méthodologiques que nous avons adoptés, nous aurions passé sous silence

les faits précédents, comme n'indiquant pas avec évidence l'intervention d'une intelligence étrangère, si certaines circonstances du récit ne nous faisaient un devoir d'examiner plus attentivement le phénomène.

Nous remarquons d'abord qu'il existe une très grande différence entre la manière rapide, nette et sans erreur, avec laquelle les réponses sont données, et ce qui se passe dans les expériences de M. Watkins où ce n'est qu'après des tâtonnements, des lenteurs que la carte est indiquée, pour ainsi dire par fractions. Mais ce qui est tout à fait inattendu et qui ne pouvait guère être prévu par M. Stainton Mosès, c'est que, subitement, l'intelligence directrice choisirait elle-même un volume inconnu de l'écrivain, dont elle extrairait une phrase exacte, et qu'ensuite il se produirait un phénomène complètement en dehors du pouvoir de la clairvoyance : celui de l'ouverture spontanée du livre, juste à la page indiquée. C'est là, suivant nous, une bonne preuve d'une intervention étrangère à l'écrivain, et qui lui montre qu'il est bien en rapport avec un esprit qui a sa volonté propre et des moyens spéciaux pour en témoigner.

Si l'on veut imaginer, malgré les affirmations du médium, que ces livres ont été lus jadis par lui et qu'il peut en avoir gardé le contenu dans sa mémoire latente, nous remarquerons ce que cette supposition a d'absurde, car si une phrase a é é conservée, il est invraisemblable que le numéro de la page y ait été associé D'ailleurs, ici encore, le fait que le livre s'ouvre mécaniquement à l'endroit voulu ruine complètement cette hypothèse.

Malgré toutes les inventions ingénieuses des critiques, il est des phénomènes qui, froidement étudiés, sans enthousiasme et sans passion, montrent avec certitude l'intervention d'intelligences qui ne sont plus sur la terre, C'est là une certitude grandiose qui va aller en s'accentuant, à mesure que nous avancerons davantage dans notre étude des faits.

Caractères de l'écriture mécanique.

L'état de transe auquel M. Stainton Mosès fait allusion se produisait surtout pendant les séances où avaient lieu des manifestations physiques ; l'écriture mécanique était toujours obtenue à l'état de veille, sauf deux exceptions : une fois de l'écriture fut donnée pendant un état de dégagement, nous en parlerons plus loin, et deci, delà, quelques mots, qu'il affirme être de

l'écriture directe, c'est-à-dire tracée par une main invisible faisant aller la plume, sans aucun contact matériel de la part de l'écrivain.

En commençant, l'écriture fut d'abord très fine et très irrégulière ; il était obligé d'écrire lentement et avec précaution en surveillant la main et en suivant les lignes, autrement le message devenait incohérent et présentait l'aspect d'un véritable gribouillage. Avec l'exercice,l'écriture devint régulière et très belle.

Les premières communications étaient,dit-il, (1) toutes de l'écriture fine que j'ai décrite, elles étaient toujours du même style et signées « Doctor the Teacher. » Toutes les fois qu'il a écrit, son écriture est restée la même. Sa personnalité est aussi déterminée que celle des humains que je fréquente, *changeant, à vrai dire, beaucoup moins que la mienne dans les derniers temps.*

Après un certain temps, des communications furent données d'autres sources, *mais chacune se distinguait par sa propre écriture* et les particularités de son style et de ses expressions. Entre temps, je m'aperçus qu'un grand nombre d'Esprits qui n'avaient pas assez d'influence sur ma main avaient recours à l'aide d'un autre esprit nommé « Rector », qui pouvait apparemment écrire plus facilement avec moi ; car l'écriture d'un Esprit inhabile à ce travail rendait souvent le message incohérent, et il en résultait toujours pour moi un épuisement sérieux... Au contraire, l'écriture de l'Esprit qui devint ainsi une sorte de secrétaire,était courante et facile à lire, tandis que celle d'un grand nombre d'esprits était biscornue, de forme archaïque et fréquemment exécutée avec difficulté et presque illisible, de sorte que « Rector » devint le secrétaire ordinaire, excepté lorsqu'un Esprit venait pour la première fois, ou bien lorsqu'il désirait accentuer la communication ; alors l'esprit responsable écrivait lui-même.

Il dit encore ailleurs (2) :

Il est intéressant de savoir si mes propres pensées n'ont pas exercé une influence quelconque sur les sujets traités dans les communications. *J'ai pris une peine extraordinaire pour prévenir une telle éventualité.* Au début, l'écriture était lente et je devais la suivre des yeux, mais dans ce cas même les idées n'étaient pas miennes. Du reste, les messages prirent bientôt un caractère sur lequel je ne pouvais avoir de doutes, puisque les opinions énoncées étaient contraires à ma manière de voir. Je m'attachai à occuper mon esprit pendant que l'écriture se produisait ; *j'en arrivai*

(1) Ann. Psych. 1895. p. 303.

(2) Stainton Mosès — *Enseignements spiritualistes,* traduction française — p. 24.

à lire un ouvrage abstrait, à suivre un raisonnement serré, tandis que ma main écrivait avec une régularité soutenue. Les messages ainsi donnés couvraient de nombreuses pages, sans corrections ni fautes de composition, dans un style souvent beau et vigoureux....

Je n'ai jamais pu être maître de l'écriture, elle venait sans être appelée, et quand je la cherchais, j'étais le plus souvent incapable de l'obtenir. Une soudaine impulsion, venant je ne sais comment, me poussait à m'asseoir et à me préparer à écrire. Pendant la période où les messages furent réguliers, j'avais pris l'habitude de consacrer la première heure du jour à les attendre. Je me levai tôt et je passai ce temps matinal dans une chambre, uniquement consacrée à ce qui était en intention et en réalité un service religieux. L'écriture venait alors fréquemment, mais je ne pouvais en aucune façon y compter. Des communications spirituelles se produisaient sous d'autres formes, il était rare que je n'en reçusse aucune, *à moins d'être malade*, ce qui arriva souvent dans les dernières années et mit fin aux messages.

Maintenant que nous sommes familiarisés avec l'écriture mécanique et que nous connaissons les fluctuations morales par lesquelles a passé M. Stainton Mosès avant d'arriver à la conviction,examinons son cas avec impartialité et demandons-nous s'il s'est illusionné ou si sa conviction reposait sur des bases certaines. Nous avons vu que les messages qu'il recevait, toujours graves, sérieux, sans aucune banalité, vulgarité ou inconvenance, ne suffirent pas à le persuader ; il connaissait très bien la théorie de la cérébration inconsciente du Dr Carpenter, et il n'a été convaincu que lorsque des preuves nombreuses lui furent données de l'intervention d'esprits désincarnés se manifestant par son intermédiaire. Nous allons reproduire quelques-unes de ces observations, et l'on constatera que l'hypothèse de la télépathie ou celle de la clairvoyance, ne peuvent absolument pas expliquer cette révélation soudaine de faits inconnus du médium et des assistants.

L'Homme écrasé par un rouleau à vapeur.

Ce récit est emprunté au journal inédit de M. Stainton Mosès par M. Myers (1) et l'exactitude en est affirmée par une relation indépendante, conforme de tous points, publiée par un témoin oculaire dans *The spiritualist* : (2)

---

(1) *Ann. Psych.* 1896. p. 295.
(2) *Spiritualist*, 19 mars 1875.

20 février 1874. — J'ai dîné ce soir chez Mme Grégory avec le Docteur et Mme Speer pour rencontrer le baron du Potet, le célèbre magnétiseur et spiritualiste. M. Percival était de la partie. Pendant le dîner, j'avais comme un sentiment intérieur d'une influence étrangère et j'en fis l'observation. Le baron m'avait auparavant fortement magnétisé, et m'avait rendu plus clairvoyant que d'habitude. Lui-même reconnut un esprit dans la chambre, mais il croyait que c'était l'esprit d'une personne vivante.

Après le dîner, lorsque nous étions au salon, je me sentis un irrésistible penchant à écrire, et je demandai au baron d'appuyer sa main sur mon bras qui commença bientôt à remuer et je tombai dans une profonde léthargie. D'après ce que j'ai pu recueillir des témoins, ma main traça ces mots : « Je me suis tué aujourd'hui. » Cette phrase avait été précédée d'un dessin très grossier ; puis au dessous « Sous le rouleau à vapeur, dans Baker Street, où le médium est passé. » Au même moment je me levai en répétant à plusieurs reprises le mot « sang ». L'esprit demanda des prières. Mlle G. en récita quelques-unes et je sortis de ma léthargie tout à fait souffrant. Le lendemain je me rendis jusqu'à Baker Street avec le docteur Speer et demandai au policeman de service s'il n'était arrivé aucun accident. Il nous répondit qu'un homme avait été tué par le rouleau à vapeur à 9 heures du matin, et qu'il avait aidé à transporter le corps à Waterhouse de Marylebone. Je sentis très fortement l'influence le soir et ne pouvais pas m'y soustraire pendant 48 heures. Ceci est une curieuse preuve d'action spirite.

Nous sommes ici pleinement du même avis que le révérend Stainton Mosès, car les circonstances qui accompagnent cette communication ne permettent guère l'intervention d'un autre facteur que celui de l'esprit du décédé. Si le médium avait été en relations suivies avec l'homme qui est mort, nous serions en face d'un cas ordinaire de télépathie ; mais comme l'écrivain, ni aucune personne de l'assistance, n'avait la moindre connaissance de cet individu, cette cause ne saurait être invoquée, surtout en considérant que l'accident a eu lieu à 9 heures du matin et que la communication ne fut donnée que dans la soirée. Le seul fait d'avoir passé dans Baker Street ne peut évidemment avoir aucune importance pour l'explication télépathique, tandis qu'il s'applique bien à la théorie spirite d'un esprit attendant l'occasion de se communiquer. Nous raisonnerons de même pour la clairvoyance, puisque cette faculté ne s'exerce que lorsqu'il y a une puissante cause, de nature émotive, pour la provoquer, motif qui manque absolument vis-à-vis d'un inconnu.

Le cas de Euphémia Mathilda Death.

Je citerai encore, dit M. Stainton Mosès (1), le cas suivant : il vint à une de nos séances (dans la famille Speer) une influence — je ne trouve pas de mot meilleur — qui nous fit à tous ressentir un froid horrible. Le 21 décembre 1874, je m'enquis de ce qui avait eu lieu la veille et l'on me dit que ce froid avait été causé par la présence de certains esprits qui s'étaient manifestés à l'insu du chef (Impérator). Je fis l'enquête relativement à certains faits avancés par eux et je dis : « Pouvez-vous bien établir ces faits, afin que je puisse les comparer avec ce qu'ils m'ont dit ? » (Il est important de faire remarquer que je n'avais aucun souvenir conscient de ce qui avait été dit dans cette séance.) Après une longue pause, il me fut répondu :

« La mère était Euphémia Mathilda Death. Elle quitta notre monde à Aldershot, le 20 novembre, à l'âge de 22 ans. La petite était Edith-Ellen Death. Elle avait seulement quinze mois quand elle mourut. Le nom de son père était William Death, médecin vétérinaire du train militaire. Tels sont les principaux faits, nous n'en savons pas davantage.

Ces faits entièrement inconnus à notre cercle furent vérifiés par la suite. Après enquête, on obtint un papier de Wolwich confirmant chaque détail et ajoutant que l'enfant Edith était morte dans l'eau bouillante. M. F. W. H. Myers qui a vérifié, lui aussi, ces indications, dit que dans le registre de décès on trouve : « Mathilda Death mourut à South Camp, Aldershot, le 21 novembre 1874, d'une maladie d'une valvule du cœur, à l'âge de 22 ans. Edith-Ellen Death, enfant de la ci-dessus nommée, mourut au même lieu le 24 novembre 1874, après six jours d'une congestion du cerveau, à l'âge d'un an et trois mois ».

La différence entre les dates du jour de la mort n'a rien de bien étonnant pour une mort ayant eu lieu la nuit et surtout d'une maladie de cœur.

Nous demandons encore quelle faculté supra normale on pourrait invoquer pour expliquer les détails précis, circonstanciés, obtenus par un écrivain qui n'avait pas la moindre idée de l'existence d'une famille Death. On ne peut imaginer, sans tomber dans l'absurde, une action télépathique d'un vivant quelconque, car il n'existe aucun ami commun, ni aucun lien entre le médium et les personnes mortes. La clairvoyance n'a pas davantage de raison pour se produire ici, puisque nous avons constaté qu'elle ne s'exerce pas au hasard, mais au con-

(1) Annales des Sciences psychiques. *Expériences de W. Stainton Mosès*, 1895, p. 357.

traire dans des circonstances bien déterminées. Il est donc logique d'admettre que ces renseignements proviennent d'intelligences désincarnées, comme elles affirment l'être, et que la communication entre les vivants et les morts s'établit par des faits qui défient toute critique. En voici encore un autre dont la vérification fut tout à fait inattendue :(1)

Le cas de Charlotte Buckworth.

Nous reproduisons la version du *Journal* de M. Stainton Mosès, d'après M. Myers:

25 mars 1874. — Un esprit se manifeste par des *raps* (coups frappés) nous donnant des détails sur sa vie qui étaient précis et entièrement inconnus de chacun de nous. Le lendemain, je fis des questions à son sujet (par l'écriture) et l'on me répondit que le nom avait été bien donné ; que cette Charlotte Buckworth n'avait aucune connexion spéciale avec moi ni avec mes amis, mais parlait comme si elle était présente. Le fait que j'avais été la veille en compagnie avec quatre personnes, toutes plus ou moins médiums, avait empêché la régularité des communications et introduit un élément de trouble.

Il me fut dit que Charlotte Buckworth, l'esprit en question, avait été soudainement privée de l'existence terrestre en 1773, à une partie de plaisir chez un ami à Jermyn-Street. J'appris encore qu'elle avait souffert d'une faiblesse du cœur et qu'elle était morte en dansant. L'esprit ami qui écrivait ne pouvait dire chez qui, mais, parti, puis revenu, il me donna le renseignement : chez le Dr Baker, le 5 décembre. Nous ne pouvions vérifier l'information et nous n'y pensâmes plus. Longtemps après, cependant, le Dr Speer avait chez lui un ami qui aimait beaucoup fouiller dans les vieux livres. Nous causions tous les trois, un soir, dans une chambre où il y avait beaucoup de livres rarement employés, rangés en rayons, depuis le parquet jusqu'au plafond.

M. A. (comme je l'appellerai) monta sur une chaise pour atteindre le dernier rayon qui était rempli par les volumes de *Annual Register*. Il en prit un dans un nuage de poussière et remarqua que cette publication était un précieux recueil d'événements. « On y trouve tout », disait-il Comme il prononçait ces mots, l'idée que c'était une occasion pour vérifier si on avait enregistré la mort de Charlotte Buckworth, traversa aussitôt comme un éclair mon esprit. L'événement avait dû intéresser et on le trouverait dans l'obituaire d'un de ces volumes. Mon impression était si

(1) Voir *Spirit Identily*, p. 112. Appendice III. Voir aussi : *Enseignements Spiritualistes*, traduction française, p. 62, et *Ann. Psych.* 1895, p. 353.

forte — il me semblait que ma voix intérieure me parlait — que je me mis en quête du volume de 1773. J'y trouvai, au milieu d'autres morts remarquables, l'enregistrement de ce fait qui avait fait sensation à cause de son intervention dans une fête du monde élégant et sa terrible soudaineté. Les faits avaient été donnés exactement. Le livre était couvert d'une épaisse poussière et n'avait évidemment pas été dérangé depuis qu'on l'avait placé sur ce rayon. Je me rappelai que les livres avaient été rangés cinq ans auparavant ; ils étaient toujours restés tels quels depuis. Personne n'y eût touché sans les goûts d'antiquaire de M. A... La vérification fut, je crois, aussi suggestive d'une indication spiritualiste que la communication même.

Nous connaissons bien l'ingéniosité de nos critiques, mais nous nous demandons ce qu'ils pourraient alléguer contre ces phénomènes! Pas de télépathie de vivants, tous les contemporains sont morts. Pas de clairvoyance possible puisqu'aucun fait ne la nécessite ; il ne nous reste plus qu'à constater l'influence des esprits, en dépit de toutes les négations intéressées. Voici encore quelques exemples de communications réelles :

Autres preuves de l'intervention d'intelligences étrangères aux assistants.

Il m'a été accordé, à plusieurs reprises, — dit encore Stainton Moses — (1) un autre genre de preuve, consistant à rappeler de menus incidents survenus il y a longtemps, et qui, par aucun moyen imaginable, n'avaient pu venir à ma connaissance, ou exister dans ma mémoire. Voici un exemple. Il survint à une époque où j'étais occupé tout entier à l'écriture automatique, et se présenta à propos de rien. Je suppose que l'esprit était présent, et saisit l'occasion de se rapprocher de son ami.

Un certain soir, 8 avril 1874, je posais une question à propos de ce qui venait d'être écrit à l'instant, lorsque la main commença à dessiner, ou plutôt à parcourir le papier au hasard, comme il arrive fréquemment, lorsqu'un nouvel esprit survient. Une longue communication d'une nature très personnelle fut enfin transmise morceau par morceau. Elle doit nécessairement perdre beaucoup de sa force, dans ce court extrait auquel je dois me limiter pour ce récit imprimé. Je me trouvais alors à la campagne, et l'esprit qui se communiquait avait été connu de la maîtresse de la maison, ainsi que de moi : pour être plus exact, je dirai que, vingt-neuf ans auparavant, elle m'avait connu enfant.

---

(1) Stainton Mosès. *L'identité des Esprits*. Traduction française par M. le Dr Dusart, in *Revue Scientifique et Morale du Spiritisme*. Mars 1900, page 603.

Elle donna son nom complet, et me demanda si je me le rappelais. Il n'en était rien. Elle ajouta alors qu'elle était la cousine de la dame de la' maison où je me trouvais.Elle était décédée le 15 mai précédent. En ré ponse à mes questions, elle ajouta qu'elle avait été mariée, et peu après donna son nom de jeune fille. Je me rappelai parfaitement ce nom de jeune fille et celui de la localité qu'elle habitait.Elle donna alors tous les détails de sa vie, avec la date et le lieu de sa naissance, *la description très exacte de la maison qu'elle avait habitée, et le nom de l'occupant actuel* ; des détails sur sa vie comme femme mariée ; la date et le lieu de sa mort, ainsi que son âge. Vint ensuite le récit d'une aventure très vulgaire de mon enfance, un jour que j'étais allé lui rendre visite. Pendant ce récit, les plus minimes incidents furent rappelés, et il fut donné des détails tellement insignifiants, dont je ne savais pas un mot, qu'il n'est pas possible de se figurer qu'ils puissent être trouvés par quelqu'un simulant un esprit. Plus tard, je contrôlai ses dires, en recourant à deux sources différentes, et je constatai que chaque particularité était rigoureusement exacte.

Je lui demandai, en outre, si elle n'avait aucun but en se manifestant à moi. Si : elle désirait transmettre un message à X... : « J'ai beaucoup perdu l'occasion de faire des progrès, parce que j'ai trop cherché à satisfaire les appétits charnels. Cela m'a fait reculer. Il faut que je reprenne le cours de mes progrès. Je trouve que ma vie actuelle ne diffère guère de la vôtre ; je suis presque comme vous. Je voudrais pouvoir exercer une influence sur X..., mais je ne puis y arriver. »

Je lui demandai d'autres preuves, et elle me dit qu'elle n'en pouvait donner. Au moment où elle allait quitter : « Arrêtez ! Demandez à X... des nouvelles de D*** et de la trappe ». Je n'avais aucune idée de ce que cela pouvait signifier, et je lui demandai si elle se trouvait bien dans son état actuel. « Aussi heureuse qu'on peut l'être en cet état ». Je lui demandai comment elle m'avait découvert. Elle vint, me répondit-elle, errant autour de son amie, et s'aperçut qu'il lui était possible d'entrer en communication. Je lui demandai si je pouvais lui être utile. Elle répondit par la demande de prière habituelle.

Plus tard, je pus m'assurer que l'incident de la trappe, au sujet de laquelle on m'avait dit de m'informer, était un de ces infimes détails de la vie de chaque jour, survenu trente ans auparavant, qui me semble bien propre à fournir les meilleures preuves d'identité. Cet incident ridicule auquel il était fait allusion, ne pouvait être connu de personne autre que de ceux qui y avaient pris part. Il faut dire qu'il avait eu lieu lorsque j'avais environ cinq ans. La personne à laquelle je m'adressai ne se rappela l'incident de la trappe qu'avec une grande difficulté et après une nuit de réflexion.

Avant de terminer, je veux encore citer un cas, constituant une preuve des plus détaillées, donnée au moyen de coups frappés, et confirmée par l'écriture automatique.

Vers la même époque que le fait précédent, toute la durée d'une de nos séances, c'est-à-dire pendant près de deux heures, fut occupée par la communication d'une série de faits, de noms, de dates et de menus détails, transmise par un esprit qui était évidemment préparé à répondre à l'enquête la plus pénétrante. Le jour de la naissance, les particularités de l'histoire de la famille, et les détails sur la vie qui venait de finir, furent donnés sur ma demande. Il en résulta une complète autobiographie, comprenant non seulement les faits saillants, mais embrassant aussi les particularités vulgaires, qui venaient tout naturellement à leur moment, au cours du récit. Toutes les questions reçurent leur réponse sans la moindre hésitation, et avec une clarté et une précision parfaites. Tous les détails furent pris en note sur le moment même, et dans tous les cas où il a été possible de les c ntrôler *ils furent trouvés parfaitement exacts et bien rapportés.*

Quand même ce cas eût été le seul que je connusse, il me semblerait plus difficile d'imaginer que tout ce qui fut donné avec tant de soins et de précision, n'était que le produit de l'imposture, de la fourberie d'un esprit mystificateur, ou des rêveries d'un cerveau déséquilibré, que d'admettre, comme je le fais sans hésiter, que l'*opérateur intelligent* était l'homme lui-même, avec sa mémoire intacte et une individualité que n'a pas détruite le changement d'état que nous appelons la mort. S'appuyant comme il le fait sur la même base que les autres faits que j'ai détaillés, et que ceux que j'ai passés sous silence, ce cas est un anneau de plus ajouté à la chaîne des preuves.

Nous pourrions multiplier les témoignages empruntés aux auteurs spirites, mais pour ne pas alourdir la discussion, nous nous contenterons de reproduire les deux cas suivants, dus à la médiumnité de Mme Undervood, médium non professionnel et d'une honorabilité parfaite. Nous empruntons la traduction à la brochure de M. Erny, intitulée : *L'Identité des Esprits.*

Un père repentant.

— Un M. J. Smith qu'avait connu M. Underwood, mais dont il ne connaissait nullement la famille, était mort depuis un an. Un soir que M. et Mme Underwood travaillaient à leur bureau, la main de Mme Underwood écrivit : « J. Smith désire parler à M. Underwood. » Ce dernier, qui pas plus que moi ne pensait à M. Smith (qui était mort en Floride), demanda les détails de ce qui s'était passé dans leur dernière entrevue, et il les donna exactement. M. Smith venait, dit-il, pour tâcher de réparer les dispositions testamentaires qu'il avait prises au sujet de sa fille Violette, à laquelle il n'avait rien laissé, parce qu'elle s'était mariée contre son gré. M. Smith désirait que M. Underwood allât trouver son fils marié

James Smith, et lui fit part de son désir de voir sa fille Violette avoir une part égale à celle de ses autres enfants. Connaissant fort peu le fils de M. Smith, M. Underwood crut indiscret de sa part de lui communiquer un fait qui lui paraîtrait probablement ridicule. M. Smith père revint à la charge et écrivit par la main de Mme Underwood : « Dites à James que dans ma nouvelle existence, et les pensées nouvelles qu'elle me suggère, je sens que j'ai mal fait en agissant comme j'ai agi envers sa sœur. On ne peut la blâmer d'avoir suivi sa propre inclination, plutôt que la mienne. » M. Underwood, devant cette insistance, devint perplexe sur ce qu'il devait faire, lorsque, quelques semaines plus tard, une preuve inattendue de la véracité des messages de M. Smith fut donnée à M. Underwood. Dans une conversation que ce dernier eut avec un homme d'affaites, ami de M. Smith, il lui fut dit que Smith avait laissé tous ses biens à sa femme et à ses enfants, sauf à Violette (1), qui s'était mariée contre son gré. Or ces faits, dit Mme Underwood, étaient *ignorés de mon mari et de moi*, et nous étions seuls, lorsque cette communication nous fut faite. Donc, notre subsconscient n'a pu écrire les messages, et un invisible n'a pu lire ces faits dans notre cerveau.

Un Esprit qui indique son genre de mort.

— M. J.-P. Mendum, longtemps directeur du *Boston Investigator*, libre penseur dans ses écrits, mourut en 1891. M. Underwood avait, pendant vingt-cinq ans, eu des relations avec lui et écrit dans son journal. Mme Underwood avait rencontré ce monsieur, mais ne savait rien de sa vie privée. Le numéro de son journal annonçant sa mort, daté du 21 janvier, n'arriva que le 23 à Chicago, et Mme Underwood ne le sut que le 25. M. Underwood, absent de Chicago, ne lut ce numéro que le 27. Or, le *20 janvier au soir*, Mme Underwood ressentit ce choc électrique dans le bras qui précédait toujours les communications. Son mari, très fatigué, ne pensait pas plus qu'elle à M. Mendum. « Ma main, dit Mme Underwood, écrivit : On voudrait parler à M. Underwood. — Qui ? — J.-P. Mendum. — Qu'avez-vous à nous dire sur l'état nouveau où vous vous trouvez ? — *Que je suis des plus surpris, je ne puis encore comprendre où je me trouve.* — Quel est votre état d'esprit? — Perplexe... J'étais si peu préparé à ce que je vois ici.» Alors, M. Underwood dit : « Si c'est réellement M. J. Mendum qui est présent, qu'il nous dise de quelle maladie il est mort ? — C'est inutile, répondit Mme Underwood, puisque nous savons tous deux qu'il est mort de vieillesse (il avait quatre-vingts ans). M. Underwood insistant.... sa femme écrivit péniblement : *ulcère.* —

---

(1) En Amérique comme en Angleterre, existe la liberté de tester, et un père peut déshériter entièrement un de ses enfants.

Dans quelle partie du corps ? — *L'estomac.* » M. et Mme Underwood constatèrent que le fait était exact, et cette dernière ajoute que la télépathie ou la conscience subliminale ne peuvent expliquer qu'elle ait connu ces faits quatre jours avant leur publication à Boston.

Les communications de Georges Pelham.

Les Spirites ont toujours soutenu que le jour où des savants voudraient prendre la peine d'étudier les phénomènes du spiritisme, ils arriveraient d'abord à constater la réalité des faits et qu'ensuite ils seraient contraints de reconnaître qu'ils sont dus à la communication des Esprits avec nous. C'est précisément ce qui a eu lieu pour un certain nombre de membres de la *Société de Recherches psychiques.*

Après avoir consacré de longues années à l'examen des phénomènes de la transmission de pensée, de la télépathie, de la clairvoyance, etc., ils en sont venus naturellement à examiner les médiums et tout d'abord ils n'ont vu dans les manifestations orales ou écrites auxquelles ils assistaient que des cas de personnalités secondes, ou dans les révélations faites que des transmissions de pensée ou des actions télépathiques exercées par des personnes vivantes. Mais le problème s'est compliqué. Il s'est produit une série de communications, émanant d'un esprit qui était connu de quelques uns des membres de la Société, qui ne pouvaient plus s'expliquer par les hypothèses précédentes et qui conduisirent des hommes comme le Dr R. Hodgson, le professeur Hyslop, le professeur William James, le Révérend Minot Savage, le professeur Lodge, etc., à reconnaître la possibilité de la communication entre les vivants et les morts.

La publication dans les *Proceedings* du cas de Georges Pelham a produit une profonde sensation parmi les psychologues, car c'est la première fois que la possibilité de la communication avec les Esprits était affirmée catégoriquement par le Dr R. Hodgson, qui s'était, jusque là, montré réfractaire à cette interprétation des phénomènes constatés dans les séances spirites. Ce n'est pas que cette observation soit beaucoup plus probante que beaucoup d'autres faites par les spirites, mais elle a été relatée avec une si grande minutie de détails, avec une si entière préoccupation d'impartialité, et avec une rigueur si absolue, que les conclusions qui en ressortent ont pris immédiatement une haute importance.

Le Dr Hodgson était un adversaire résolu des spirites et se donnait pour mission de dévoiler ce qu'il croyait des supercheries de la part des médiums. Mais c'était en même temps un savant de bonne foi, et bien avant d'arriver au spiritisme proprement dit, il reconnut qu'un grand nombre de faits n'avaient rien de frauduleux et pouvaient s'interpréter par la télépathie. Puis cette explication ne le satisfit plus et il en arriva, après ses expériences avec un grand médium américain, Mrs Piper, à la conviction complète, absolue, que les esprits pouvaient se manifester. Voici sa déclaration : (1).

Pendant une période de douze ans, j'ai eu par la médiumnité de Mrs Piper des communications avec les Esprits de ceux qui sont morts depuis quelque temps. Au début, et à vrai dire pendant les premières années, je ne croyais absolument pas au pouvoir de Mrs Piper. Je n'avais qu'un but : découvrir la fraude et la supercherie. Pour être franc, j'allai chez Mrs Piper dans le but de la démasquer, il y a de cela douze ans.

Aujourd'hui, je suis prêt à dire que je crois à la possibilité de recevoir des messages de ce que l'on se plaît à nommer le pays des Esprits. J'entrai dans cette maison profondément matérialiste, ne croyant pas à l'existence après la mort, et aujourd'hui, je dis simplement : *Je crois. La démonstration m'a été faite, de façon à m'ôter même la possibilité d'un doute.* Aujourd'hui ce sont des centaines de personnes qui attendent sans cesse l'occasion d'avoir une séance avec Mrs Piper, cela dépasse notre désir et la possibilité d'y satisfaire...

Mrs Piper, qui a été l'instrument de cette conversion, est une dame américaine dont la médiumnité commença à se développer en 1884, après une visite qu'elle fit à un médium professionnel, le Dr Cocke. Elle s'endort spontanément, et pendant la transe, diverses individualités se manifestent par la parole ou l'écriture. Pendant les premiers temps, la voix de Mrs Piper était au pouvoir d'une personnalité qui, sous le nom de Dr Phinuit, servait d'intermédiaire pour transmettre les communications Mais dans les dernières années, d'autres agents intervinrent, et le Dr Phinuit disparut. Afin de faire connaître les précautions prises par les observateurs et pour indiquer dans quel esprit les recherches furent poursuivies, il est nécessaire de reproduire une partie du rapport publié par M. Hodgson dans les

(1) *Revue Spirite.* Mars 1900, p. 136.

Proceedings de 1897.(1) Voici le début des observations :

Extraits du rapport de M. R. Hodgson.

Ce fut en mai 1887, quinze jours après mon arrivée à Boston, que j'entendis parler pour la première fois de Mme Piper, et le professeur William James ménagea ma première séance chez elle. Dans les dix-huit mois précédents, le professeur James l'avait visitée une douzaine de fois et lui avait conduit un grand nombre de personnes, pour la plupart desquelles il fixait lui-même les jours de séances, sans jamais donner leurs noms au médium. Le résultat de ces études fut pour lui la conviction que Mme P per possédait réellement des facultés supernormales.

J'ai eu moi-même un certain nombre de séances avec Mme Piper, pendant lesquelles elle rappela beaucoup de souvenirs intimes et d'un caractère tout à fait personnel touchant quelques-uns de mes amis et parents décédés. J'ai pris des rendez-vous pour des séances chez elle en faveur de plus de cinquante personnes que je savais lui être étrangères, en observant les précautions les plus sévères pour éviter qu'elle pût obtenir aucun renseignement sur ceux qui devaient assister à ses séances. En général, le résultat fut aussi satisfaisant qu'il l'avait été pour moi.

A la plupart de ces personnes on cita, pendant l'état de transe, des faits qu'elles étaient certaines que Mme Piper n'avait pu apprendre par aucun moyen ordinaire.

En outre, sur la proposition de l'un des membres de notre société, des détectives furent employés pendant plusieurs semaines à s'assurer que Mme Piper, ni son mari, ni aucune autre personne en relation avec eux n'avaient tenté d'obtenir des renseignements sur les assistants possibles de leurs séances, soit à l'aide de complices, soit par un des procédés ordinaires d'enquête. *On ne put découvrir le plus léger indice de manœuvres de ce genre.*

Tout en laissant la plus grande marge possible aux informations pouvant être fournies selon les circonstances par des moyens ordinaires, ou par hasard, coïncidences, conjectures exceptionnelles, aidées par les indications échappées consciemment ou inconsciemment aux assistants, ou encore devinées par Mme Piper, grâce à un état particulier d'hypéresthésie, je pense qu'il reste encore un ensemble imposant de notions révélées pendant son état de transe, dont rien ne peut rendre compte en dehors de l'intervention de quelque pouvoir supernormal ; mes dernières recherches n'ont pu que me confirmer dans cette conviction.

---

(1) *Revue Scientifique et morale du Spiritisme*. Décembre 1898 et numéros suivants dans lesquels une traduction française du rapport du Dr Hodgson a été publiée sous le titre : *Nouveau Recueil d'observations de certains phénomènes de la Transe*..

Mme Piper, sur notre demande, vint ensuite en Angleterre, où elle séjourna de novembre 1889 à février 1890. Pendant ce temps, elle donna quatre-vingt-trois séances sous la surveillance du Dr Walter Leaf, du professeur Lodge, et de M. Myers. Naturellement toutes les précautions convenables furent prises au sujet de l'admission des assistants, etc. *Qu'il suffise de dire que les observateurs nommés plus haut demeurèrent convaincus que l'affirmation de notions acquises par des moyens supra-normaux par Mme Piper en état de transe, était parfaitement justifiée.*

Mais si cette conclusion était admise à l'unanimité, il n'en était pas de même de l'interprétation. Ainsi le Dr Walter Leaf, par exemple, adoptait la supposition que le Dr Phinuit n'était qu'un nom destiné à couvrir la personnalité seconde de Mme Piper, prenant ce nom et jouant ce rôle,avec les aptitudes et l'unité d'action que l'on a constatées déjà, dans des cas analogues, de la part de ces personnalités secondes. Le professeur Lodge, de son coté, pense que dans la plupart des cas observés, on rencontre quelque chose d'un caractère anormal qu'on ne peut expliquer par la transmission de pensées de la part des assistants, et se croit forcé d'admettre l'hypothèse de l'action télépathique de personnes éloignées, si tant est que cela soit possible d'une façon quelconque ; télépathie attribuée, mais seulement en dernier ressort, aux décédés ; (1) télépathie cependant, de forme absolument spéciale et tout à fait distincte de tous les autres modes imaginables employés pour obtenir des renseignements de personnes présentes.

Dans mes précédents rapports concernant les séances tenues jusqu'à octobre 1891, j'ai déclaré que l'hypothèse qui depuis longtemps me paraissait la plus satisfaisante, était celle d'une trans-auto-hypnotique dans laquelle une personnalité seconde de Mme Piper,ou bien admettrait par suite d'illusion, ou bien prétendrait faussement et en connaissance de cause, être l'esprit d'un être humain décédé et, en conséquence, imiterait diverses autres personnalités, en concordance avec les idées latentes de quelques-uns des assistants. J'ajoutais cependant que ma confiance dans la valeur de cette hypothèse était fortement ébranlée par mes dernières conversations avec la personnalité de Phinuit, et par les autres manifestations accompagnant l'état de transe de Mme Piper, et que je n'étais pas du tout certain qu'aucune théorie exclusive pût réellement être adoptée. Il arrivait bien que plusieurs assistants se croyaient bien mis, pendant la transe de Mme Piper en communication réelle avec des amis décédés ; mais diverses considérations rendraient cette opinion bien peu acceptable.

(1) Télépathie de décédés ! N'est-ce pas, sous un autre vocable, la communication spirite entre les vivants et les morts ? C'est extraordinaire comme les savants ont de la peine à se servir de notre vocabulaire.

La personnalité présentée sous le nom de Phinuit ne donnait aucun détail satisfaisant sur elle-même ; elle était incapable de justifier, par aucune preuve d'identité, sa prétention d'avoir été un être humain actuellement décédé et encore bien moins celle d'avoir été un docteur Français. Dans plusieurs cas, les séances aboutirent à des échecs. Dans beaucoup d'autres complets, les affirmations correctes étaient entremêlées d'attestations fausses ou d'un contrôle impossible. Parfois aussi il en survenait un grand nombre qui paraissaient surtout avoir été devinées ou dites au hasard par Phinuit, et même lorsqu'il faisait preuve de quelque notion spéciale et tout à fait extraordinaire sur des questions d'un caractère privé, se rapportant aux assistants ou à leurs amis décédés, Phinuit se trouvait incapable de faire des réponses acceptables à d'autres questions, quoique ces réponses fussent sûrement connues pendant leur vie, par les esprits qui étaient censé se communiquer. En un mot, tandis qu'un examen sans prévention des premiers rapports publiés par les *Proceedings* porterait à conclure que les phénomènes exigent une hypothèse admettant tout au moins l'existence de la télépathie, on éprouve de très sérieuses difficultés lorsqu'il s'agit de se prononcer entre l'hypothèse spirite ou l'action de la télépathie entre vivants, comme explication suffisante.

Ces difficultés ne sont pas complètement résolues, mais depuis que j'ai écrit le dernier rapport sur les phénomènes médianimiques présentés par Mme Piper, il s'est produit diverses circonstances qui ont eu pour résultat d'augmenter singulièrement la valeur des preuves et de jeter, du moins à mon avis, une nouvelle lumière sur leur signification. L'une de des circonstances a été la mort subite, en 1892, d'un jeune homme qui s'intéressait très vivement à toutes les questions intellectuelles en général et se tenait au courant des recherches de notre société.

Quatre semaines après son décès, il se présenta comme voulant se faire connaître par la médiumnité de Mme Piper, et depuis ce temps, il prêta son assistance à beaucoup d'autres esprits désireux de se communiquer. Je le nommerai Georges Pelham ou G. P. Le vrai G. P. a-t-il quelque chose à voir en tout ceci, trouve-t-on des interlocuteurs en dehors d'une personnalité quelconque de Mme Piper et de celles des assistants ou autres personnes vivantes, ce sont là des questions qu'il nous restera à discuter plus tard.

Cette manière de parler est la plus convenable pour faire comprendre les faits aux lecteurs, et c'est en définitive la seule qui rende bien compte de la forme sous laquelle ils se présentent. Je ne donnerais qu'une impression absolument fausse de ce que furent les phénomènes, si je parlais simplement de Mme Piper comme l'auteur des manifestations qui se produisent au moyen de ses organes, quand elle est dans l'état de transe. Pour arriver à donner une fidèle description dans chaque cas, de ce qu'elle

affirme, déclare ou *prétend* être, nous serions entraîné à des répétitions fatigantes, inutiles, et à une confusion véritable. Je citerai donc régulièrement ceux qui se présenteront comme interlocuteurs sous les noms de Phinuit, G. P., et autres, comme s'ils étaient des personnalités nettement distinctes. C'est du reste sous cet aspect qu'ils se présentent à première vue, et c'est cette apparence qui donne aux séances leur caractère tout spécial. Ainsi donc, je l'adopte provisoirement, en vue de la clarté et de la facilité des descriptions.

L'autre circonstance qui a contribué à donner plus de poids à la démontration, fut le développement de l'écriture mécanique pendant les transes de Mme Piper. Il faut noter que pendant la transe, la main de Mme Piper tombe fréquemment au pouvoir d'un autre agent, tandis que Phinuit continue à agir au moyen des organes de la voix. Phinuit *perd la main* et est évidemment inconscient de ce qu'elle écrit. Quoique ce moyen de communication n'ait pas été tout à fait inauguré par G. P., ce fut cependant surtout celui-ci qui le développa et il a, depuis, servi à un grand nombre d'interlocuteurs différents, soit pour remplacer, soit pour compléter le procédé adopté par Phinuit, remplissant le rôle de leur intermédiaire. Plus tard, Phinuit lui-même déclara et parut bien avoir profité de l'émulation de son nouveau collaborateur dans la tâche qu'il s'était imposée, de faire la preuve d'une faculté supra-normale (1).

Mme Piper dut subir, en mars 1893, une grave opération chirurgicale dans un Hôpital de femmes, pour la guérison d'une tumeur et pour se débarrasser ainsi définitivement d'une source de troubles continuels dans sa santé, qu'elle éprouvait depuis de longues années et qui interrompaient ses séances. Cette tumeur était la conséquence d'une contusion reçue plusieurs années auparavant dans un choc contre un traîneau. La guérison de Mme Piper lui permit de reprendre ses séances avec beaucoup plus de régularité qu'auparavant et d'en éprouver beaucoup moins de fatigue. Mais, dans le cours de 1895, une grave hernie, résultat assez fréquent des opérations de ce genre, vint de nouveau interrompre les séances, de telle sorte qu'une autre opération devint nécessaire. Celle-ci eut lieu en février 1896 et il ne fut pas possible de reprendre les séances avant le mois d'octobre. Depuis, la santé de Mme Piper est restée meilleure que je ne l'avais jamais connue et elle put enfin être considérée comme une personne parfaitement bien portante.

En somme, depuis mon dernier rapport, je connais les résultats DE PLUS DE 500 SÉANCES, dont 130 seulement ont eu lieu en présence des premiers assistants et sur quelques-unes desquelles je n'ai reçu que des rapports oraux. Parmi les rapports écrits sur les premières séances,

---

Voir chapitre I, p. 21, les différentes manières dont se produisit l'écriture automatique.

il y en a un certain nombre qu'il n'est pas possible d'invoquer comme preuves, à cause de la répugnance qu'éprouvent les assistants à permettre qu'on livre leurs affaires privées à la publicité, sous quelque forme que ce soit. Il en est d'autres que je ne puis publier qu'en leur faisant subir des suppressions et des modifications qui leur enlèvent plus ou moins de leur valeur démonstrative. Je me vois encore dans l'impossibilité de me servir de quelques-uns, parce que malgré des promesses réitérées de la part des assistants de mettre à ma disposition des documents qui n'avaient pas de caractère trop intime, et malgré mes vives réclamations, je n'ai pu obtenir d'eux les détails qui auraient confirmé mes rapports. Sous l'influence de ces diverses causes, une grande quantité de preuves de la plus haute importance, provenant des premières séances, ne peut être livrée à la publicité.

Quelques-unes des autres séances rentrent dans la catégorie de celles dont je puis me servir avec assez de détails, comme cela sera expliqué plus loin. Plusieurs avaient été tenues pour des personnes qui déjà s'étaient souvent trouvées avec Mrs Piper, et les communications qu'elles obtenaient avaient un caractère tout personnel. D'autres ont été provoquées par moi-même ou par d'autres personnes, dans le but d'obtenir, si c'était possible, des interlocuteurs eux-mêmes, un peu de lumière sur les causes des phénomènes. Ces derniers documents n'ayant pas une valeur démonstrative directe ne peuvent guère être publiés en détail dans nos *Proceedings*, tout au moins dans la période actuelle de notre étude, mais plus tard, dans mon mémoire, je pourrai faire des emprunts à quelques-uns d'entre eux, lorsque je les croirai de nature à m'aider dans la voie des interprétations.

Cependant, malgré la somme énorme des pièces qu'il est impossible ou inopportun de publier, il reste encore à notre disposition plus de matériaux que je ne puis en publier *in-extenso*, de façon utile. Beaucoup de ces faits utilisables ne contiennent rien d'un caractère particulièrement nouveau et ne rappellent que ces séances ordinaires que les membres de notre société connaissent suffisamment par nos précédents rapports. J'en passerai donc complètement un certain nombre, j'abrègerai ou supprimerai certaines parties d'une autre série, ayant toujours soin de mettre les échecs bien en relief.

Je dois ajouter que j'ai suivi moi-même la grande majorité des séances ; que les notes ont presque toujours été prises par moi, excepté dans les cas où un reporter sténographe se trouvait présent ou encore lorsque Miss Edmunds, mon aide, pouvait me remplacer.

Quoique le procès-verbal des premières séances, dans lesquelles toutes les précautions ont été prises pour empêcher Mme Piper de se renseigner sur les futurs assistants, ait une importance toute particulière, lorsqu'il s'agit de prouver que Mme Piper possède des facultés supra-normales, cela ne nous mène pas bien loin, lorsque nous cherchons une explication pleinement satisfaisante. Mais il peut aider puissamment à prouver que pendant son état de transe, Mme Piper est

instruite de données particulières sur l'assistant, sans qu'on puisse intelligemment supposer qu'elle les a acquises par les voies ordinaires, que des faits privés connus seulement de l'assistant sont fréquemment cités ; enfin, que dans certains cas on reçoit des communications sur des événements aussi complètement inconnus du médium que de l'assistant lui-même et dont l'enquête prouve l'exactitude. *Bien plus, en même temps que cette démonstration de connaissances supra-normales, on rencontre plus ou moins d'éléments personnels, caractérisant les amis décédés de l'assistant, et obligeant celui-ci à conclure qu'il est bien en communication directe et réelle avec ces amis disparus.* Il est néanmoins difficile de supposer que, quelque remarquables qu'aient pu être les premières séances, elles aient pu suffire à constituer une base suffisante à la théorie spirite. Il est bien vrai qu'elles portent puissamment à admettre une telle théorie et provoquent, dans l'esprit d'un grand nombre, des présomptions en sa faveur, mais pour l'investigateur sévère, elles ne seraient pas encore suffisantes. Elles pourraient encore paraître constituer des groupes de faits relativement isolés et n'ayant pour ainsi dire entre eux, pour tout lien, que la personnalité objective et mystérieuse, mais singulièrement persistante qui a reçu le nom de Phinuit. (1)

On devrait comparer les phénomènes de ce genre à ceux d'une maison soi-disant hantée, où se produisent, de façon continue, des manifestations d'une personnalité intelligente, mais assez mal déterminée, qui fait preuve d'informations étonnantes sur la plupart des visiteurs successifs de la maison, dont quelques-uns admettent qu'ils se trouvent en présence réelle de leurs parents ou amis décédés. Si nous considérons que ce fantôme visiteur, tandis qu'il est capable de donner des informations si étrangement vraies sur les autres, est bien loin de pouvoir donner sur lui-même des renseignements suffisants pour établir son identité avec un être humain ayant déjà vécu, et que toutes les informations que l'on peut obtenir sur le début du phénomène tendent puissamment à montrer que le fantôme fait penser à un rôle de pure invention dans une histoire à sensation, nous nous retrouvons en présence d'un problème ressemblant par beaucoup de points à celui qu'offrit Mme Piper, aussi longtemps que nous avons borné notre étude principale aux résultats des premières séances.

Lorsque j'ai écrit mon précédent rapport, on ne manquait pas d'exemples où les témoins avaient été favorisés par un plus ou moins grand nombre d'occasions de se rendre compte des connaissances et des particularités de certains *possesseurs* se prétendant leurs amis intimes. Mais les seuls récits vraiment importants de ce genre qu'il me fut possible de publier furent ceux que me

(1) On a vu par la déclaration faite dernièrement (p. 355) que la conviction de M. Hodgson est devenue complète depuis l'époque où ces lignes furent publiées.

fournirent Miss A. M. R... et Miss W... dont chacune assista à un grand nombre de séances, dans lesquelles un ami intime fut considéré comme s'étant incarné et s'étant emparé de la voix au lieu de Phinuit.

Miss R... m'écrivait au sujet de l'incarnation de son ami : « Par un très grand nombre de petits détails, il me rappelle absolument ce qu'il était de son vivant et je ne pourrais comprendre qu'il employât un tel luxe de moyens pour me prouver son identité, si cela n'avait pas de raison d'être et n'était tout à fait indépendant des facultés du médium et de tout ce que je pourrais m'imaginer sur son compte. »

Miss W,.. m'écrivait de son côté : « La personnalité bien caractérisée de cet ami, que j'appellerai T..., est pour moi la preuve la plus convaincante des facultés de Mme Piper, mais c'est une preuve qui n'a de valeur pour aucun autre. »

Il se trouve ainsi que j'ai devant moi plusieurs séries de séances racontées en détail, où des efforts répétés furent faits par *les mêmes personnes décédées* pour se communiquer. La série de communications la plus longue et de beaucoup la plus remarquable est celle qui concerne l'identité de ce jeune homme dont j'ai parlé plus haut sous le nom de Georges Pelham, ou G. P. Malheureusement, mais cela était inévitable. *on ne peut publier les preuves les plus importantes* parmi celles qui tendent à démontrer que c'est bien réellement G. P. lui-même, et aussi des faits de nature tout à fait intime, auxquels se trouvent mêlées des personnes encore vivantes. Je m'efforcerai cependant, autant que cela me sera possible, de donner ici une description tout à fait complète du caractère général des communications et du genre de preuves destinées à démontrer qu'elles viennent bien de l'individualité persistante de G. P. C'est à la première partie de cette série que je faisais allusion dans l'*Addendum* à mon premier rapport sur Mme Piper lorsque j'écrivais :

« Mme Piper a donné tout récemment plusieurs séances qui apportent des preuves singulièrement puissantes de l'existence d'une force qui agit en dehors de toute transmission de pensées de la part des assistants et qui, *à première vue*, semblent positivement rendre plus acceptable l'hypothèse spirite.

L'Identité de Georges Pelham.

Cette personnalité qui se manifestait si clairement, était celle d'un avocat et écrivain, mort depuis peu de temps, le 17 février 1892, à l'âge de 32 ans, et bien connu du Dr Hodgson. Dans les *Proceedings* il est désigné sous le pseudonyme de Georges Pelham ou par abréviation G.P.Georges Pelham écrivait dans le *Sun* et avait publié deux ouvrages qui avaient reçu le meilleur accueil

des autorités compétentes. Il faisait partie de la *Société de Recherches psychiques*, et l'intérêt qu'il portait à ces études, venait plutôt de sa largeur d'esprit que d'une tendance à croire aux phénomènes sur-normaux. Souvent il avait discuté avec M. Hodgson la possibilité d'une survivance après la mort, et s'il admettait qu'on pût concevoir une vie future, il ne pouvait accepter que l'on y crût. Il s'engagea même, dans le cas où il mourrait le premier, à faire *tout ce qui lui serait possible* pour démontrer à son ami la persistance de l'individualité dans l'au-delà.

Le 17 mars 1888, Georges Pelham avait assisté une seule fois à une séance de Mrs Piper, mais celle-ci ne connaissait pas son nom.

Quatre ou cinq semaines après la mort de G. P., M. Hodgson accompagnait chez Mrs Piper, un des amis intimes de Georges Pelham, nommé Hart (c'est encore un pseudonyme). Ce monsieur obtint d'abord des renseignements sur plusieurs de ses parents décédés, puis tout à coup Phinuit annonça qu'un autre Georges voulait parler, et le nom de Pelham fut donné en toutes lettres, ainsi que les noms, prénoms et surnoms de plusieurs de ses amis intimes, y compris l'évocateur. Toujours par l'intermédiaire de Phinuit, G. P. dit à M. Hart qu'il avait des boutons de manchette qui lui avaient appartenu, que ces boutons avaient été pris par sa belle-mère sur son propre corps, qu'elle les avait remis à son frère, lequel en avait fait cadeau à M. Hart. Ensuite il donna les noms de M. et Mme Howard et leur prénom (James et Marie), ainsi que des détails très personnels sur leur compte. Enfin, parlant de leur fille Katerine, il ajouta : « Dites-lui, et elle me reconnaîtra : *Je veux résoudre les problèmes Katerine* »

M. Hart fait cette remarque :

A ce moment, ces mots n'avaient pour moi aucune importance; je savais cependant que Katerine, la fille de Jim Howard, était connu de Georges, qui fréquentait beaucoup les Howard. Le jour qui suivit cette séance, j'en fis le récit détaillé à M. Howard. Ces mots : « Je veux résoudre les problèmes, Katerine » le frappèrent plus que toute autre chose, et à la fin de mon récit, il me raconta que Georges, la dernière fois qu'il le vit, avait beaucoup causé avec Katerine, jeune fille de quinze ans, sur divers sujets, tels que le Temps, l'Espace, Dieu, l'Eternité, et lui avait fait observer combien les solutions généralement acceptées étaient peu satisfaisantes. *Il ajouta qu'un jour il résoudrait ces problèmes et le lui ferait savoir*, en se servant presque des mêmes mots que dans la communication de cette séance. M. Hart *ajouta qu'il ignorait complètement ces circonstances*. Je ne les connaissais pas davantage, dit

M. Hodgson, et n'avais à cette époque aucune relation avec la famille Howard. En réalité, toutes les constatations faites dans cette séance, pendant laquelle je me chargeai de prendre toutes les notes, avaient *trait à des questions qui m'étaient absolument étrangères.*

Nous sommes donc bien en présence, ici, de faits exacts, inconnus des assistants et révélés par une intelligence qui affirme que c'est à elle-même que ces événements sont survenus. Pour bien accentuer sa personnalité, Georges Pelham cite le nom d'un de ses amis intimes, M. Mérédith, et rappelle qu'il l'avait pressé de prendre un de ses livres Le fait est reconnu exact. Il en fut de même pour un autre ami de G. P., M. Rogers, auquel un ouvrage manuscrit avait été confié Georges Pelham, à plusieurs reprises, donna des instructions précises au sujet de cet ouvrage, Malheureusement, elles ne furent pas suivies, « ce qui eût évité, par la suite, beaucoup de trouble et beaucoup de chagrins. » En somme, il résultait de cet ensemble de renseignements et surtout de ceux que l'on ne peut reproduire, une impression très forte que l'on se trouvait réellement en présence de Georges Pelham.

Comme je l'ai déjà dit, remarque M. Hodgson, les citations d'un caractère très personnel faites pendant cette séance ne peuvent être rapportées.

Elles furent considérées par J. H. comme caractérisant absolument Pelham, et dans les moindres détails, où les notes que j'avais prises me semblaient particulièrement insignifiantes, telles que les paroles de remerciement et les remarques faites, en passant, sur l'évocateur ; les termes dans lesquels il faisait allusion à sa mère désincarnée à son père et à sa belle-mère encore vivante, ont profondément impressionné cet assistant, par le cachet de vraisemblance qu'ils imprimaient à la personnalité de Pelham.

Il est bien certain que lorsqu'on retrouve dans les expressions, dans le style, dans la tenue générale du discours fait par un esprit, des traits identiques à ceux que l'on savait appartenir à un vivant que l'on a bien connu, il y a de très fortes présomptions pour que ce soit bien son âme qui parle à travers le médium. Nous allons voir ce caractère de certitude s'accentuer à mesure qu'un plus grand nombre de personnes qui ont connu Pelham, seront à même de s'entretenir avec lui, par l'intermédiaire de Mrs Piper.

C'est en présence de la famille Howard, avec laquelle l'esprit avait eu les plus cordiales relations, que ses manifestations

acquirent le summum de leur intensité Ce n'est plus Phinuit qui parle, c'est G.P. lui-même et il cite quantité de faits intimes qui le caractérisent. Ecoutons encore le rapport de M. Hodgson :

Les questions traitées étaient caractéristiques et de la nature le plus intimement personnelle. *Les amis communs furent cités par leurs noms,* les questions faites sur des sujets privées et les Howard, qui n'étaient nullement disposés à prendre intérêt aux recherches psychiques et n'avaient été conduits que par les récits de M. Hart à assister à une séance chez Mrs Piper, *éprouvèrent l'intime conviction qu'ils avaient en réalité causé avec la personne de l'ami qu'ils avaient connu pendant tant d'années.*

Cest dans cette conversation continue sur des sujets qui lui étaient familiers, que se décèle la personnalité de G. P. On n'est pas ici en face d'une personnalité seconde du médium qui essayerait de jouer un rôle, de simuler un personnage, au moyen de phrases vagues, entremêlées de quelques noms propres connus par la lecture de pensée dans le cerveau des assistants ; c'est bien l'ami des Howard qui les interpelle à la façon accoutumée, qui se montre avec son caractère jovial et son humour, et c'est cette caractéristique psychique inimitable qui donne à la communication son cachet d'authenticité Voici,d'après les notes de M. Howard lui-même, les premières effusions dans lesquelles G. P peint sa joie de pouvoir parler à ses amis :

G. P.-Jim, est-ce vous? Parlez-moi vite. Je ne suis pas mort. Ne croyez pas que je sois mort. Je suis vraiment heureux de vous voir. Ne pouvez-vous me voir? Pouvez-vous m'entendre? Faites mes amitiés à mon père et dites-lui que je désire le voir. Je suis heureux ici et surtout depuis que je me suis aperçu que je puis communiquer avec vous. J'ai pitié de ceux qui ne peuvent pas parler... Je désire que vous sachiez que je pense encore à vous. J'ai parlé à John de quelques lettres. J'ai laissé tout, livres et papiers,dans un terrible désordre. Vous me le pardonnez,n'est-ce pas?

D. — Que faites vous Georges, et où êtes-vous?

R. — Je suis encore à peine capable de faire quoi que ce soit. Je m'éveille à peine à la réalité de la vie après la mort. J'étais comme dans les ténèbres et ne pouvais rien distinguer d'abord. Maintenant les jours les plus sombres sont passés, vous pouvez en être certain, Jim. Tout était confus, brouillé. Bientôt je pourrai m'occuper. Actuellement je puis vous voir, mes amis,je puis vous entendre parler, Jim, distinguer votre voix avec votre accent, mais elle sonne encore comme une grosse caisse. La mienne doit vous arriver comme un très-faible soupir....

Signalons la confirmation de l'enseignement spirite, sur le trouble qui suit la mort, donnée par l'esprit de G P. Il en est de même pour le corps fluidique, comme on va le voir :

D. — Alors notre conversation est en quelque sorte comme téléphonée ?
R. — Oui.
D. — Par un téléphone à grande distance ? G P — rit.
D. — N'êtes-vous pas étonné de vous trouver vivant ?
R. — Oui, parfaitement. J'en suis grandement surpris. Je ne croyais pas à une vie future. Cela dépassait les limites de ma raison. Maintenant, c'est pour moi clair comme la lumière du jour. *Nous avons un fac-simile astral de notre corps physique*..(Il est probable, dit M. Hodgson, que G P aurait tourné en dérision cette application du mot astral.)

Nous ne pouvons reproduire en détail toute cette conversation dans laquelle l'esprit parle avec exactitude de ses amis Rogers, Berwick, Orenbourg et même de leur parenté. Georges Pelham, dans le monde spirituel, se souvient fort bien des objections qu'il faisait pendant sa vie aux communications spirites et il cherche à éviter les écueils. Aussi lorsqu'on lui pose certaines questions au sujet de personnes qui sont connues par l'interrogateur, il évite de répondre et spécifie bien pourquoi il ne le fait pas. A propos d'une demande de ce genre, il dit :

J'ai répondu à une partie de la question (cette réponse était exacte), mais je n'ai pas donné les noms des deux autres personnes parce que cela n'eût pu servir de preuve. En effet, j'ai dit à Mme Howard les autres noms quand j'étais encore en vie, et comme elle les connaît, si j'avais cité ces noms en sa présence, on aurait dit qu'il y avait transmission de pensée. Non, je me réserve de dire ces deux noms à Hodgson, un jour qu'il sera seul avec moi, car il ne les connaît pas. (Tout cela est vrai, ajoute M. Hodgson.)

Georges Pelham a fait la description d'événements inconnus des assistants, arrivés après sa mort, qui sont tout à fait exacts La clairvoyance du médium n'est pas en jeu, puisqu'il n'y avait pas de rapport établi entre elle et G.P. de son vivant, et que les personnes présentes n'avaient pas assisté à ces événements. Alors que M Pelham père n'avait encore assisté à aucune séance, G P indiqua que son père avait pris sa photographie et l'avait donnée à un artiste pour en faire la copie. Ce fait était rigoureusement exact. La première fois que M. et Mme Pelham vinrent visiter le médium, la séance fut remarquable, malgré qu'il y eût à ce moment une certaine confusion tenant à ce que les parents et l'es-

prit voulaient en même temps poser des questions. Cependant, dit M. Hodgson :

Toutes les autres questions furent manifestement bien saisies, et avaient pour objet son frère, les deux domiciles de son père, les détails de l'accident dans lequel il avait trouvé le mort, sa mère et sa sœur décédées, son manuscrit non terminé, les livres et les lettres qu'il avait reçus et qu'il désirait que l'on retrouvât ; enfin les relations existantes entre son père, sa mère et certains amis.

Les preuves étaient si abondantes, si variées que les parents de Georges Pellam furent convaincus. Voici encore une scène, avec la famille Howard, qui est typique. Nous citons toujours d'après le propre récit de M. Hodgson :

Ce fut pendant cette séance (11 décembre 1892) que se produisit l'incident le plus dramatique peut-être de toute cette série. Mme Howard soutenait la tête de Mrs Piper, j'observais l'écriture et M. Howard assis à quelque distance fumait dans une longue pipe, lorsque la conversation s'engagea :

G P. — Maintenant, que ferais-je pour vous ?

R. H. Eh bien ! Georges, il y a une chose que vous devriez bien nous donner, un message particulier que vous sauriez être l'objet particulier de nos désirs, ou quelque chose sur un sujet philosophique. Nous serions si heureux d'en obtenir !

M. Howard. — Georges, avant que nous causions de philosophie, vous devez savoir ce que j'en pense ?

G. P. — C'est tout à fait informe, bien sûr.

M. Howard. — Dites-nous quelque chose : vous devez bien vous rappeler certaines choses connues de nous deux. Peu importe ce que peut être cette chose. Dites-moi quelque chose connu de nous deux seulement. Je vous le demande parce que vous n'avez pas pu nous donner un certain nombre de choses que nous vous avons demandées....

Après un colloque dans lequel M. Howard continue de demander des preuves positives, tout à coup la main commence à écrire :

En reproduisant ici les paroles écrites de G. P. on ne peut donner aucune idée des conditions particulières de cette scène. Toute la partie supérieure du corps de Mme Piper, écartée du côté droit et fortement penchée, repose inerte et comme inanimée sur l'épaule droite de M. Howard ; mais le bras droit et spécialement la main, mobile, intelligente, tantôt comme suppliante, tantôt impatiente et impétueuse, continuait à écrire avec obstination ; mais le contenu de cette communication renferme sur la vie de G P. des détails beaucoup trop personnels pour qu'on puisse le reproduire ici.

J'ai pu lire un certain nombre d'attestations qui furent confirmées par M. Howard ; ensuite la main écrivit *privé*, et me repoussa doucement. Je me retirai donc dans une autre partie de la pièce, et M. Howard prit ma place à côté de la main, de sorte qu'il pouvait lire ce qu'elle écrivait. Il ne lut pas à haute voix, naturellement, car tout cela avait un caractère trop privé pour que je puisse en prendre connaissance. Chaque fois qu'elle atteignait la fin d'un feuillet, la main l'arrachait du block-notes, le jetait vivement vers M. Howard et continuait à écrire. M. Howard me dit que les circonstances rapportées contenaient précisément l'espèce de preuves qu'il réclamait et il ajouta qu'il était *absolument convaincu* ; *absolument*. Après cet incident, la conversation se porta de nouveau vers le passé, et présenta très-spécialement le cachet de G. P.

En somme, ce cas présente toutes les garanties que la critique la plus exigeante puisse demander. L'esprit désigne, pendant cinq ans, tous les amis qu'il a connus sur la terre, au nombre de plus de trente. Pendant ce laps de temps, son caractère jovial, primesautier, un peu ironique, se maintient sans défaillance, et la persistance de sa personnalité, si différente de celle de Phinuit et des autres communiquants, avec ses souvenirs particuliers, ses réparties du *tac au tac*, ont plus fait pour convaincre le Dr Hodgson que la plus abondante énumération de preuves bien contrôlées. Vis-à-vis de ses parents et de tous ceux qui l'ont connu sur la terre, l'esprit présente précisément les caractères dont G. P. eût fait montre pendant sa vie.

Dans toutes ses relations personnelles, G. P. a montré dans ses communications les souvenirs et l'intérêt persistant que l'on pouvait s'attendre à trouver dans l'intelligence indépendante de G. P. persistant réellement, aussi complètement du moins qu'il me fut possible de m'en assurer, et dans des conditions trop complexes et trop intimes pour pouvoir être jugées et appréciées par d'autres que deux ou trois de ses plus proches et plus intimes amis. En outre de la dernière série de séances que j'eus avec Mme Piper (1896-1897) dans une séance tenue en novembre 1896, par Evelyn Howard, aussi dans une séance que Mme Howard (rentrant en Amérique après un séjour de trois ou quatre ans en Europe) tint après mon départ de Boston, en septembre 1897, *la même persistance de la personnalité se manifesta, et tout le changement qu'il fut possible de discerner fut une modification* non dans le sens d'une désagrégation quelconque, *mais plutôt d'une évolution dans le sens du perfectionnement.*

Ce serait une grave erreur que de s'imaginer que les communications s'obtiennent toujours facilement et présentent uniformément le degré de clarté que nous avons signalé pour quelques-unes d'entre elles. Le rapport de M. Hodgson signale, au

contraire, un certain nombre d'insuccès notoires, d'erreurs, de confusions que l'on ne se serait pas attendu à rencontrer chez des esprits aussi distingués que celui de Georges Pelham. Mais ces troubles dépendent, suivant l'analyse très bien faite par M. Hodgson, de la difficulté que l'esprit trouve parfois à se servir des organes du médium, des interruptions des assistants et enfin sont dus aussi à la fatigue nerveuse du médium que déterminent ces exercices :

Que le lecteur essaie d'entretenir une conversation avec deux ou trois amis, à condition qu'il soit forcé d'épeler chaque mot au lieu de les prononcer à la façon ordinaire, en l'obligeant absolument à ne se servir que de cette façon d'exprimer sa pensée quoi que puissent faire ou dire ses amis. Qu'il soit interrompu tous les deux ou trois mots par ses interlocuteurs, lui disant qu'ils n'ont pu saisir le dernier mot, lui demandant de le répéter et souvent même de le répéter plusieurs fois. Qu'en outre il soit fréquemment interrompu par l'introduction de nouvelles questions avant qu'il ait pu compléter sa réponse aux questions précédentes. Bien plus, on peut supposer qu'il doit être très difficile pour lui de comprendre avec précision le sens de ces questions, lorsqu'il ne peut entendre qu'une partie des paroles prononcées. Après ces premières expériences, supposez qu'au lieu de vous servir de votre propre voix pour épeler les mots, vous soyez placé à l'une des extrémités d'une machine construite de telle sorte, que les pensées émanant de votre cerveau, aient une tendance à s'enregistrer aussi rapidement que leur production, mais à mesure qu'elles peuvent être écrites et que ce soit seulement en lisant cette écriture que les interlocuteurs peuvent savoir ce que vous voulez leur dire. Supposez encore qu'une ou plusieurs personnes se tiennent près de vous, à côté de l'appareil, et vous parlent ou parlent entre elles de façon à impressionner l'appareil de telle sorte que les mots qu'elles prononcent tendent à s'enregistrer au milieu de l'écriture. Supposez encore que vous n'êtes pas familiarisé avec l'appareil et que l'écriture a une tendance à différer dans une certaine mesure des paroles réellement pensées par vous sous l'influence des imperfections de l'appareil. Supposez enfin que la partie de l'appareil dans laquelle vous vous trouvez est remplie d'un gaz plus ou moins suffocant, qui produit une perte partielle de la conscience et que, dans certains cas, ce gaz devient plus nuisible que d'habitude (faiblesse ou maladie du médium) et que ses effets se surajoutent ordinairement pendant que vous restez dans l'appareil, on comprendra alors toute la difficulté des communications (1).

(1) Dans les expériences faites par M. le Dr Dusart et M. Ch. Broquet (Voir *Revue Scientifique et Morale du Spiritisme* 1899, p. 223) on constate que l'esprit d'un sujet qui rentre dans son corps, après un certain temps passé dans l'espace, éprouve une sorte de gêne, de suffocation, qui ne cesse que lorsque le réveil est complet.

Pour surmonter ces obstacles accumulés, il faut évidemment une très grande patience et disposer de beaucoup de temps. Les investigateurs pressés qui viennent une fois ou deux à des séances et qui ne constatent aucun phénomène, s'empressent de dire que c'est grâce à leur perspicacité, que le médium n'a pas osé affronter, que sont dus les insuccès. Mais lorsque ce sont des hommes sérieux qui cherchent à résoudre un problème aussi important que celui de la vie future, ils prennent tout le temps nécessaire et arrivent, comme le Dr Hodgson, et tant d'autres, à une conviction absolue.

Autres personnalités se manifestant par Mrs Piper.

L'étude continue de la faculté de Mme Piper offre encore un grand intérêt par ce fait qu'après les manifestations de Phinuit et de Georges Pellam, il en vint d'autres produites par des Esprits supérieurs, et précisément ceux qui s'étaient manifestés par l'intermédiaire de Stainton Mosès, lorsqu'il vivait encore sur la terre Voici comment se produisit cette nouvelle phase si intéressante, puisqu'elle tend à démontrer que les individualités qui signaient Impérator, Doctor, Rector, etc., n'étaient pas des créations de la conscience subliminale du pasteur anglais.

Dans l'été de 1895, un des amis de M. Hodgson eut avec Mrs Piper une série de séances dans lesquelles A. P. niait la soi-disant « obsession des mauvais esprits. » On lui opposa les *Spirit teaching* de William Stainton Mosès. Celui-ci ne s'était pas encore manifesté, mais l'esprit assura qu'il se manifesterait bientôt. Il se présenta en effet, dans une séance ultérieure. D'abord il parut très troublé et se trompa fréquemment. Peu à peu la lumière se fit *Il démontra* nettement son identité par des faits qui, ignorés des assistants, purent être vérifiés en Angleterre.

Bientôt Impérator, Rector et Doctor, les guides de William Stainton Mosès vivant, déclarèrent vouloir se charger de mistress Piper, « une machine abîmée qui a besoin d'être refaite. » Tous autres communicateurs devaient être exclus. G. P conseilla fortement de consentir à la proposition. Il fut dit que si de grandes difficultés s'opposaient à l'obtention de communications claires et précises, cela tenait surtout au fait qu'un trop grand nombre d'esprits inférieurs et troublés avaient utilisé la machine.

Phinuit parut pour la dernière fois le 26 janvier 1897. En réduisant le nombre des communicateurs à ceux qui ne devaient pas nuire à la « lumière », entre autres au groupe de W. Stainton Mosès ; en réduisant de même le nombre des assistants, les résultats *furent tellement supérieurs* qu'ils frappèrent d'étonnement tous ceux qui avaient eu anté-

rieurement des séances avec Mrs Piper. Il y eut amélioration dans la clarté comme dans la cohérence des messagers.

La transe, maintenant, se produit plus aisément, avec plus de calme. Plus de mouvements spasmodiques et point de répugnance de la part du médium, comme il arrivait parfois auparavant. Mrs Piper aime « partir » et regrette plutôt le retour dans « ce sombre monde » qui est le nôtre (1).

Attendons, pour en tirer des conclusions fermes, que le rapport de M. Hodgson sur ces faits nouveaux soit publié. Il nous suffit de signaler maintenant que si les personnalités de Doctor, Rector, etc., ont été reconnues par un observateur aussi éminent, c'est qu'elles doivent avoir donné de bonnes preuves de leur identité, et ce fait nous montre qu'elles n'étaient point des autosuggestions, des personnalités secondes de Stainton-Mosès.

Voyons maintenant les déclarations d'un autre converti, membre de la *Société psychique* américaine, M. Hyslop, professeur à Colombia, collège de New-York. Nous reproduisons ici l'article du *Temps* que M. de Wysewa a consacré à ce sujet (2).

Dernières nouvelles de l'autre monde (3).

Cinq citoyens américains, tous défunts — et dont l'un est un ancien médium nommé Stainton Mosès, tandis que les quatre autres déguisent modestement leurs noms véritables sous les pseudonymes de Rector, Imperator, Doctor et Prudens — ont fondé, là-haut, une société dont le principal objet est de démontrer à leurs compatriotes vivants la réalité de la vie future. Et, depuis plusieurs années déjà, ils procèdent à cette démonstration, dont le succès est d'autant plus vif qu'ils y procèdent, en quelque sorte, « à l'américaine ». Je veux dire qu'au lieu de s'attarder aux preuves théoriques de l'immortalité de l'âme, telles que les ont péniblement inventées de vieux professeurs de philosophie, ils se sont avisés d'une preuve éminemment pratique, qui consiste à mettre les vivants en rapport direct avec des parents ou des amis morts. La société qu'ont fondée ces propagandistes d'outre-tombe se trouve être, ainsi, quelque chose comme une agence de communications entre la terre et le ciel. Si, par exemple, un lecteur du *Temps* désirait être définitivement soulagé de ses doutes au sujet de la survi-

---

(1) Metzger. *Mistress Piper*, in *Revue Spirite*, Août 1899, p. 470.

(2) Le *Temps*, 19 Juillet 1900.

(3) Pendant que cet ouvrage était sous presse, le rapport du professeur Hyslop a été publié dans les *Proceedings*, sous le titre de : *Nouvelles observations sur les phénomènes de la transe*. Nous engageons les lecteurs à consulter ce travail très consciencieux et très impartial qui démontre, lui aussi, avec évidence, la réalité des communications spirites.

vance de l'âme après la mort, il n'aurait qu'à se rendre à New-York, à y demander l'adresse (universellement connue) de Mrs Piper, et à prier cette dame de le mettre en relation, par l'intermédiaire de Rector ou de Prudens, avec un oncle, ou un grand-père, ou un camarade de collège, à la seule condition que le personnage appelé de cette façon fût mort, et mort déjà depuis plusieurs années : car l'expérience a établi que les morts se rendent d'autant plus volontiers aux invitations de Mrs Piper et de ses célestes associés qu'ils ont quitté la terre depuis plus longtemps. Notre lecteur pourrait ensuite poser à son mort autant de questions qu'il voudrait : par la main de Mrs Piper, Rector et Prudens lui transmettraient ses réponses ; et comme ces réponses seraient certainement exactes, du moins en grande partie, force serait à notre lecteur de conclure, après les avoir contrôlées, que la vie future existe réellement, puisque des morts qu'il connaît continuent, non seulement à vivre, mais à se souvenir de leur vie terrestre.

Qu'on ne croie pas surtout qu'il s'agisse là d'une plaisanterie ! Ces communications célo-terrestres de Mrs Piper que j'ai déjà eu l'occasion de signaler, sont au contraire si sérieuses et si positives qu'elles ont fourni la matière de tout un gros volume que s'apprête à publier la Société américaine des Recherches psychiques. Et, en attendant que paraisse ce volume, un savant médecin américain, le docteur James Hervey Hyslop, nous rend compte, dans le *Harper's Magazine*, d'expériences récemment faites par lui avec un luxe extraordinaire de contrôles, de contre-épreuves, et de vingt autres précautions scientifiques.

Ayant appris les réponses obtenues d'outre-tombe par M. Hodgson, le docteur Hyslop a d'abord pensé qu'elles pouvaient s'expliquer d'une façon naturelle ou tout au moins à peu près naturelle — par ce qu'on appelle la télépathie. Il a pensé que Mrs Piper, au lieu d'interroger de véritables morts, se bornait à lire dans le cerveau de M. Hodgson, et à lui donner comme venant du ciel des renseignements qu'elle tenait simplement de lui-même. La télépathie, qui, il y a vingt ans encore, passait pour une folle chimère, paraît être aujourd'hui chose admise des savants, même les moins romanesques. On est désormais d'accord pour reconnaître que certaines personnes ont le don de deviner, de près ou de loin, les idées et les sentiments d'autres personnes ; et l'on va même jusqu'à reconnaître, si je ne me trompe, que les mourants ont le don d'annoncer, à distance, leur mort aux personnes qui leur sont le plus chères.

Le docteur Hyslop, en tout cas, ne voyait pas d'inconvénients à reconnaître tout cela ; et, en apprenant le résultat des expériences de M. Hodgson, il s'est promis de rechercher en quelle mesure ces expériences pouvaient s'expliquer par la télépathie. Il a donc imaginé de ne point poser directement ses questions à Mrs Piper, mais de les lui poser par l'intermédiaire de M. Hodgson : car ainsi Mrs Piper ne pouvait certes pas lire dans le cerveau de son questionneur des réponses que

celui-ci ignorait tout à fait. Et pour s'entourer de plus de garanties, le docteur Hyslop a encore résolu de ne poser que des questions dont il ignorait lui-même la réponse. Il a, par exemple, fait appeler son père et l'a interrogé sur des détails se rapportant aux années qui ont précédé sa naissance : il a demandé à son père de quelle maladie était mort tel de ses frères qui était mort à l'âge de quinze ans ; ou bien il lui a demandé quels objets il avait eus dans sa chambre d'étudiant, quel costume il avait porté durant ses fiançailles. Il a ainsi posé à son père près de 200 questions ; il a ensuite scrupuleusement vérifié l'exactitude des réponses, parcourant de long en large les Etats-Unis pour arriver à connaître un menu détail de l'histoire de sa famille ; et il a enfin calculé que sur ces 200 questions adressées à son père, il avait obtenu 152 réponses absolument exactes, 16 absolument inexactes et 32 douteuses, faute de pouvoir être contrôlées. La télépathie, décidément, ne suffisait pas à expliquer les expériences de Mrs Piper ; et c'est ainsi que le docteur Hyslop s'est vu contraint, lui aussi, à adopter l'hypothèse de la vie future.

Veut-on, maintenant, quelques exemples plus précis de sa méthode et des résultats qu'il en a tirés? En voici deux ou trois, que je prends au hasard. Un jour, M. Hyslop demande à son père quels remèdes il lui a apportés de la pharmacie pendant sa dernière maladie. — De l'arsenic et de la strychnine ! répond le vénérable défunt.Or M. Hyslop n'avait apporté à son père que de l'arsenic ; mais, vérification faite, il apprend que son père a eu également à absorber de la strychnine. Un autre jour, le père de M. Hyslop décrit à son fils un bonnet que sa femme a brodé pour lui, et un canif dont il s'est servi pour nettoyer ses ongles. M. Hyslop croit à une erreur, n'ayant jamais connu ces deux objets ; mais, vérification faite, il retrouve le bonnet et le canif chez sa belle-mère, la seconde femme de son père. Un autre jour encore, feu M. Hyslop père dit à son fils que, au cours d'un voyage dans l'Ohio, il a rencontré un professeur et s'est entretenu avec lui d'un de ses enfants. M. Hyslop se rend dans l'Ohio, découvre le professeur et obtient de celui-ci la confirmation du récit de son père.

M. Hyslop a aussi interrogé des oncles, des cousins. A eux aussi il a demandé des choses qu'il ignorait ; et eux aussi lui ont fait des réponses qui, pour la plupart, se sont trouvées exactes. Il remplit de ces réponses diverses quinze colonnes du *Harper's Magazine*. Et à moins de mettre en doute sa véracité et celle des nombreux collègues qui ont assisté à ses expériences, on est bien forcé d'admettre que la télépathie la plus étendue ne suffit pas à rendre compte de révélations aussi singulières. M. Hyslop prend d'ailleurs la peine de nous exposer tout au long les motifs qui l'ont fait renoncer à cette hypothèse de la télépathie. Les erreurs mêmes, à son avis, achèvent d'exclure la possibilité de cette hypothèse : car plusieurs fois son père s'est trompé sur des points que lui, M. Hyslop, connaissait parfaitement, et sur lesquels, par suite, le médium avait toute chance de se renseigner. Son père lui a

un jour parlé d'une flûte dont aurait essayé de jouer l'un de ses jeunes frères : or M. Hyslop se rappelait aussi que c'était du violon qu'il avait joué, et non pas de la flûte. Enfin la télépathie est inconciliable avec la façon dont les personnes interrogées s'interrompent sans cesse, dans leurs réponses, pour traiter d'autres sujets, ou pour rectifier des réponses précédentes, ou pour céder la parole à d'autres personnes.

Non certes, la télépathie ne suffit pas à rendre compte des faits que nous signale le professeur américain. Mais alors, à supposer que ces faits soient exacts, quelle autre hypothèse suffira à en rendre compte ? M. Hyslop — timidement, en vérité — propose l'hypothèse de la vie future. Je regrette seulement qu'il n'ait pas interrogé plus en détail ses complaisants interlocuteurs sur le caractère de cette vie future, après avoir obtenu la preuve de sa réalité. Et faute de savoir de lui ce que deviennent les âmes après la mort, je ne puis m'empêcher de craindre que d'après le résultat de ses recherches, le sort de ces âmes ne soit pas beaucoup plus agréable, là-haut, qu'il l'est ici-bas. Car le fait est qu'elles ont assez triste mine, à subir ainsi des interrogatoires qui ne laissent pas d'être quelque peu humiliants pour elles. On les pousse, on les retourne, on s'évertue à les prendre en faute, on les traite comme les juges d'instruction traitent les criminels, et les pauvres âmes se laissent faire, avec la patience et la complaisance de personnes qui s'ennuient et sont trop heureuses de trouver n'importe quel moyen de se distraire un peu. Ce n'est pas ainsi qu'on nous a accoutumés à nous représenter les morts ; et nous serions tentés de penser que, si la mort doit nous rendre pareils aux interlocuteurs de M. Hyslop, mieux vaudrait encore ne jamais mourir. Je sais que si j'avais, pour ma part, l'occasion d'interroger un mort, il y a mille sujets d'ordre général sur lesquels je m'empresserais de l'interroger avant de lui demander comment était fait son canif à nettoyer ses ongles. Mais peut-être, sur ces sujets, les morts de Mrs Piper se refusent-ils à répondre ? Peut-être ont-ils pour consigne de ne point aborder ces sujets, dans leurs entretiens avec les vivants, de façon à laisser à ceux-ci la douceur et le mérite de la libre croyance.

C'est là, en somme, une hypothèse très plausible, et qui se trouve même presque justifiée par l'une des réponses que M. Hyslop a reçues de son père. « Laisse en paix toutes tes théories, James ! » a dit un jour l'âme de ce digne vieillard. Moi aussi, j'ai passé toute ma vie à faire des théories, et qu'y ai-je gagné ? Mes pensées en sont, simplement, devenues plus embrouillées et moins satisfaisantes. Il y a un Dieu, un Dieu tout sachant et tout puissant : et pour le connaître, nous n'avons qu'à suivre ce qu'il y a de meilleur au fond de notre cœur. Et qu'importe après cela, que Swedenborg ait eu tort ou raison, puisque le fait est que nous sommes ici, en personne, et plus vivants que jamais ! » Puisse

cette réponse de M. Hyslop père empêcher son fils et tous les savants, de nous « faire la théorie » de la vie future, le jour où l'existence de celle-ci sera définitivement démontrée avec toute la rigueur des méthodes scientifiques.

Puissions-nous continuer à apprendre de notre cœur, et non point de la science, ce que deviennent après la mort les âmes que nous avons aimées ! Et puissions-nous avoir la patience d'attendre que nous les ayons rejointes, pour nous entretenir avec elles, au lieu de soumettre leurs paroles à un humiliant système de contre-épreuves et de vérifications. « James, laisse en paix tes théories. » Ce sage conseil est encore, peut-être, ce que nous offre de plus précieux le très intéressant travail de M. Hyslop.

T. DE WYZEWA.

*
* *

Voici donc, une fois de plus, affirmée l'existence de l'âme et son immortalité et affirmée, par des savants incrédules. M. de Wyzewa est d'une parfaite bonne foi dans son compte rendu des expériences du professeur Hyslop, mais son incrédulité lui fait faire des objections qui ne sont guère raisonnables. Il s'étonne que les esprits donnent des détails minutieux et précis sur leur vie passée et qu'ils veuillent bien répondre à nos demandes, tandis qu'ils ne disent rien de leur existence actuelle. C'est là une remarque peu fondée, car c'est justement ces menus faits, en très grand nombre, rapportés par le père du Dr Hyslop, qui établissent son identité et qui empêchent ces révélations d'être mises sur le compte de la clairvoyance ou de la télépathie. Lorsque les savants auront acquis la certitude expérimentale de la survie, ils n'auront qu'à interroger tous les esprits qui se manifestent sur leur genre de vie fluidique, et à faire un catalogue de leurs réponses. Alors ils connaîtront les conditions physiques et morales de l'existence dans l'au-delà, et ils seront surpris de constater qu'Allan Kardec les a indiquées il y a cinquante ans, dans ses ouvrages, qui seront les pierres angulaires de la science du monde invisible.

Il faut louer la sagesse des Esprits directeurs de Mrs Piper. Sachant qu'ils ont affaire à des matérialistes qui n'attachent d'importance qu'aux faits vérifiables, ils ne leur donnent que la pâture qui leur convient. Ils savent bien que des notions précises sur la vie future ne seraient pas comprises par ces positivistes, dont la mentalité a besoin d'évoluer encore, avant d'être capable de concevoir les conditions d'une vie dans l'erraticité.

A tous ceux qui réclament des preuves d'identité, nous signa-

lons le récit du professeur Hyslop et nous attendons une *réfutation scientifique* de ces faits, démontrant qu'ils ne sont pas dus à des âmes ayant vécu sur la terre.

Résumé

Si nous nous sommes étendus un peu longuement sur les exemples empruntés aux savants américains, c'est d'abord parce qu'ils sont récents, et ensuite parce que toutes les conditions requises pour en affirmer l'authenticité se trouvent réunies.

Parfaite bonne foi du médium, contrôle sévère des observateurs et grande compétence spéciale de ces savants versés depuis des années dans l'étude des phénomènes de clairvoyance et de télépathie. Comme on l'a vu, les facultés extra-corporelles de l'être humain ne peuvent pas expliquer ce qui ressortit nettement au Spiritisme ; c'est pourquoi nous avons le droit d'affirmer que les recherches modernes confirment absolument celles faites auparavant par les Spirites.

C'est un point essentiel qu'il est urgent de bien mettre en évidence. Si nous sommes heureux de voir enfin la science apporter à nos doctrines son autorité, n'oublions pas les milliers de chercheurs qui étaient arrivés antérieurement aux mêmes résultats et qui ont eu à lutter pendant un demi siècle contre l'ignorance et la raillerie de leurs contemporains. Ne commettons pas vis à-vis d'eux le déni de justice que l'on a infligé aux magnétiseurs, et sachons voir dans ces hommes indépendants, à l'esprit largement ouvert, des pionniers du progrès, des révélateurs de la voie nouvelle ouverte à l'humanité.

Les ouvrages, les revues, les journaux qui défendent le Spiritisme contiennent des milliers de témoignages en faveur de la communication entre les vivants et les morts. La valeur intellectuelle et morale des témoins n'est généralement pas contestable, et cependant la critique passe sous silence ces documents si embarrassants pour les négateurs. Mais voici que des hommes bien qualifiés, des savants « authentiques » affirment avoir obtenu les mêmes phénomènes ; en présence de ces enquêteurs, le scepticisme le plus intransigeant est obligé de capituler.

CHAPITRE II

Communications au-dessus de la portée intellectuelle du médium, ou en dehors de ses connaissances.

SOMMAIRE. — *Remarques sur la banalité des communications et sur l'abus des grands noms. — Histoire de Jeanne d'Arc et de Louis XI, par une jeune fille de 14 ans. — La fin du roman d'Edwin Drood, écrite par un apprenti mécanicien. — Solutions de problèmes scientifiques données au moyen de l'écriture mécanique par des femmes d'une instruction très ordinaire. — Le cas de Mme d'Espérance et celui rapporté par le général Drayson. — L'indication d'un remède faite par les Esprits. — Autres recettes indiquées par l'écriture. — Médiumnité de l'écriture constatée chez des nourrissons. — Les phénomènes psychiques du village de D., observés et rapportés par M. le Dr Dusart et M. Ch. Broquet. — Ecritures de médiums complètement illettrés. — Faits inconnus rapportés par ces médiums. — Individualité d'un esprit, constatée par des communications identiques comme écriture et comme style obtenues avec des médiums différents. Résumé.*

Les adversaires du spiritisme ont très souvent reproché à ses adeptes d'admirer de confiance de plates élucubrations, aussi banales pour le fond que dans la forme. Il y a une certaine part de vérité dans ces critiques. Beaucoup de communications émanent le plus souvent des parents et amis du médium, qui ne sont pas des écrivains de profession, de sorte qu'elles ne peuvent offrir de l'intérêt que pour lui. Mais lorsque ces messages reçus sont signés de noms illustres, lorsqu'on les publie, nous avons le droit d'exiger qu'ils portent l'empreinte de leur auteur et nous avons le devoir de repousser énergiquement ces malheureux produits de l'automatisme, que l'auteur, bouffi d'orgueil, attribue sottement aux plus beaux génies dont s'honore l'humanité.

Il est à la fois ridicule et déplorable de voir l'abus fait communément des grands noms dans certains milieux ; tel pauvre diable qui ne connaît pas les règles de la prosodie et peut à peine s'élever intellectuellement jusqu'à la compréhension des œuvres des poètes, n'hésite pas à se croire inspiré par Victor Hugo, Lamartine ou Musset s'il écrit quelques vers de mirliton. D'autres discourent sur l'amour et la charité, et bien que ces ânonements soient à peine dignes du prêche d'un curé de village, ils ne sourcillent pas en voyant s'étaler à la place de la signature, les noms de Bossuet, de Lamenais ou du Père Lacordaire. Chez les mystiques, ce sont les prophètes ou les apôtres qui vaticinent, tandis que dans d'autres centres Danton, Robespierre, Marat ou Gambetta font preuve d'une déplorable indigence intellectuelle.

Que faut-il conclure de cette constatation ? Est-ce à dire que les nobles intelligences qui ont été les guides de l'esprit humain ont déchu au point de ne plus pouvoir écrire que de misérables rapsodies ? Non, car nous possédons dans les Annales Spirites des communications, rares à la vérité, qui sont dignes de ceux qui les ont signées, et ce sont seulement de celles-là que nous nous occuperons ici. Quant aux autres, nous laissons au bon sens public le soin de faire justice de ces fantaisies absurdes. Le spiritisme n'a pas pour objet de contraindre les âmes à se manifester. Un esprit quelconque a toujours le pouvoir de ne pas répondre à notre appel, s'il juge son intervention inutile. Nous savons, par l'expérience d'un demi-siècle, que l'immense bienfait que l'on peut retirer de sa pratique consiste à se convaincre de la survivance de l'âme de ceux que nous avons perdus. Nous serons à même de reconnaître parfaitement le style, les expressions coutumières de nos parents ou de nos amis qui sont restés dans l'au-delà, tandis qu'il nous sera difficile, parfois, de distinguer entre un pastiche bien fait et l'œuvre d'un grand écrivain. Le plus souvent, c'est la vanité qui pousse les médiums à solliciter des communications d'hommes célèbres ; dans ces conditions, ils offrent une proie facile aux mystificateurs invisibles, aussi nombreux dans l'espace qu'ici-bas. Nous avons constaté également le rôle que joue l'auto-suggestion chez un grand nombre d'automatistes qui se figurent être les interprètes de grands esprits. Ces considérations nous expliquent l'abondance des documents apocryphes publiés par des ignorants de bonne foi ; ces réserves faites, nous allons voir qu'il est des cas

où véritablement une intervention étrangère au médium est indiscutable.

Nous ne donnerons qu'un résumé de chacune des observations, en indiquant les points qui les rendent précieuses, nous réservant de nous étendre un peu plus longuement sur les études entreprises dernièrement par le M. le Dr Dusart, ex-interne des hôpitaux, et M. Broquet étudiant en médecine, qui sont moins connues.

L'Histoire de Jeanne d'Arc.

Il existe dans la littérature spirite un assez grand nombre d'œuvres de longue haleine sur les sujets les plus différents, Ces travaux sont de mérites divers ; mais nous les passerons sous silence parce qu'il ne nous est pas possible de faire la part entre ce qui est attribuable à l'imagination et ce qu'il peut y avoir de réel dans ces récits. Il en va autrement lorsque les communications spirites ont pour objet un récit historique. Ici, nous sommes à même de vérifier les allégations de l'auteur invisible et de savoir si elles présentent un véritable intérêt.

Mlle Hermance Dufaux, médium écrivain, âgée de quatorze ans, nous a donné une vie de Jeanne d'Arc, dictée par elle-même, qui a paru en 1858, chez Dentu. Sans nous attarder à discuter l'identité de l'auteur, nous ferons remarquer qu'au point de vue psychologique, il y a là pour les incrédules un problème du plus haut intérêt. Comment une enfant de cet âge aurait-elle pu acquérir les connaissances nombreuses qui sont indispensables pour écrire une histoire aussi variée, sans faire d'omissions, ni commettre d'erreurs ? Allan Kardec, qui a connu cette jeune fille, se porte garant de son honnêteté et rend compte de cet ouvrage en ces termes : (1)

C'est une question que l'on nous a bien souvent posée, de savoir si les Esprits qui répondent avec plus ou moins de précision aux questions qu'on leur adresse, pourraient faire un travail de longue haleine. La preuve en est dans l'ouvrage dont nous parlons ; car ici, ce n'est plus une série de demandes et de réponses, c'est une narration complète et suivie, comme aurait pu la faire un historien, *et contenant une foule de détails peu ou point connus sur la vie de l'héroïne*. A ceux qui pourraient croire que Mademoiselle Dufaux s'est inspirée de ses connaissances personnelles,

---

(1) *Revue Spirite*. 1858, p. 32.

nous répondrons qu'elle a écrit ce livre *à l'âge de 14 ans* ; qu'elle avait reçu l'instruction que reçoivent toutes les jeunes filles de bonne famille, élevées avec soin, mais eût-elle une mémoire phénoménale, ce n'est pas dans les livres classiques qu'on peut puiser les documents intimes que l'on trouverait peut-être difficilement dans les archives du temps. Les incrédules, nous le savons, auront toujours mille objections à faire ; *mais pour nous qui avons vu le médium à l'œuvre*, l'origine du livre ne saurait faire aucun doute.

Le témoignage d'Allan Kardec a une grande valeur, parce que tous ceux qui l'ont connu s'accordent, même parmi ses adversaires, à reconnaître sa parfaite bonne foi et son honnêteté qui était au dessus de toute suspicion. La matérialité de cette dictée est donc établie ; mais certains critiques y verront peut-être un développement anormal de la subconscience, se traduisant sous la forme de ce récit historique, dont la mémoire latente aurait fourni les documents, à l'insu même de l'écrivain. Cependant, si l'on considère qu'elle a écrit de la même manière l'histoire de Louis XI, en 15 jours (1), et que ce récit, absolument exact dans l'exposé des événements, fourmille de détails, de noms, de traits de mœurs de l'époque, nous demanderons où cette enfant aurait puisé les explications inédites qu'elle a fournies sur l'ombrageuse politique du roi le plus dissimulé et le plus retors qui ait régné sur la France. Il eût fallu à cette jeune fille les facultés d'un bénédictin pour mener à bien une tâche aussi difficile, qu'elle accomplit néanmoins sans peine et sans fatigue, n'étant que le secrétaire d'un invisible historien. C'est bien là la caractéristique de la médiumnité, que nous retrouverons toujours dans les véritables communications spirites, telles que celles que nous reproduisons en abrégé, d'après le livre d'Aksakof (2).

La fin du roman intitulé : The mystery of Edwin Drood.

En 1872, le bruit se répandit aux Etats-Unis qu'un jeune homme sans instruction, mécanicien de son métier, nommé

(1) Hermance Dufaux. — *Confessions de Louis XI* — *Revue Spirite*, 1858, p. 73. Cette vie de Louis XI a été publiée par le Journal Spirite *La Vérité*, en 1864, voir le n° du 29 mai. Une vie de Charles VIII est restée inédite.

(2) Aksakof — *Animisme et Spiritisme*, p. 326 et suiv.

James, devait terminer médianimiquement un roman intitulé : *The mystery of Edwin Drood*, que la mort de Dickens avait laissé inachevé. Aussitôt le *Spiringfield Daily Union*, envoya un de ses rédacteurs à Brattleborough (Vermont) où habitait le médium pour s'enquérir sur place de tous les détails de cette étrange entreprise littéraire. Le compte-rendu du reporter parut le 26 juillet 1873. Il fut reproduit par le *Baner of Light* et par le *Spiritualist* de 1873, page 322. Voici quelques détails sur le médium et le manuscrit écrit mécaniquement :

Le médium est né à Boston ; à l'âge de quatorze ans, il fut placé en apprentissage chez un mécanicien, métier qu'il pratique encore aujourd'hui ; de sorte que son instruction scolaire s'est terminée à treize ans. Bien qu'il ne fût pas inintelligent, ni illettré, il ne manifestait aucun goût pour la littérature et ne s'y était jamais intéressé. Tel est l'homme qui prit en la main la plume de Dickens et qui a terminé son œuvre.

La médiumnité de James s'était développée en faisant du Spiritisme avec des amis. Il était fort incrédule, lorsqu'un jour assistant aux expériences il tomba en transe, saisit un crayon et écrivit une communication signée du nom de l'enfant d'une personne présente, dont il ne connaissait pas l'existence. Vers la fin du mois d'octobre 1872, Ch. Dickens lui dit dans un message qu'il l'avait choisi pour terminer son œuvre.

Cette communication apprenait que Dickens avait longtemps cherché le moyen d'atteindre ce but, mais que jusqu'à ce jour, il n'avait pas trouvé de médium apte à accomplir pareille tâche. Il désirait que la première dictée se fît la veille de Noël, soirée qu'il affectionnait particulièrement, et il priait le médium de consacrer à cette œuvre tout le temps dont il pourrait disposer sans porter préjudice à ses occupations habituelles... Bientôt il devint évident que c'était la main du maître qui écrivait, et James accepta avec plus de bonne volonté cette étrange situation. Ces travaux exécutés par le médium en dehors de ses occupations professionnelles. qui lui prenaient dix heures chaque jour, produisirent, jusqu'en juillet 1873, douze cents feuillets de manuscrit, ce qui représente un volume *in-octavo* de quatre cents pages.

Quelle est la valeur littéraire de l'œuvre ainsi composée ? Retrouve-t-on dans cette suite les qualités spéciales du grand romancier anglais ? Voici la critique faite par le correspondant du *Springfield Daily Union* de cette fin de roman si singulièrement obtenue :

Nous nous trouvons ici en présence de tout un groupe de per-

sonnages dont chacun a ses traits caractéristiques, et les rôles de ces personnages doivent être soutenus jusqu'à la fin, ce qui constitue un travail considérable pour qui, de sa vie, n'a écrit trois pages sur n'importe quel sujet ; aussi sommes-nous surpris de constater, dès le premier chapitre, une ressemblance complète avec la partie éditée de ce roman. Le récit est repris à l'endroit précis où la mort de l'auteur l'avait laissé interrompu, et ce, avec une concordance si parfaite, que le critique le plus exercé, qui n'aurait pas de connaissance de l'endroit de l'interruption, *ne pourrait dire à quel endroit Dickens a cessé d'écrire le roman de sa propre main.* Chacun des personnages du livre continue à être aussi vivant, aussi typique, aussi bien tenu dans la seconde partie que dans la première. Ce n'est pas tout. On nous présente de nouveaux personnages (Dickens avait coutume d'introduire de nouveaux acteurs jusque dans les dernières scènes de ses œuvres) qui ne sont pas du tout des doublures des héros de la première partie ; ce ne sont pas des mannequins, mais des caractères pris sur le vif, de véritables créations. Créées par qui ?

Jusqu'ici, on peut encore ne voir dans les remarques précédentes qu'une appréciation littéraire plus ou moins valable, puisqu'elle dépend de la culture intellectuelle du critique et peut être influencée par l'enthousiasme. Mais l'examen du manuscrit renferme des preuves objectives que l'inspirateur de l'œuvre est bien Dickens lui-même. Citons-les :

Voici quelques détails d'un incontestable intérêt. En examinant le manuscrit, je trouvai que le mot *traveller* (voyageur) était écrit partout avec deux *l*, comme c'est l'usage en Angleterre, alors que chez nous, en Amérique, on ne met généralement qu'une seule *l*.

Le mot *coal* (charbon) est partout écrit *coals*, avec un *s*, ainsi qu'on le fait en Angleterre. Il est intéressant aussi de noter dans l'emploi des majuscules *les mêmes particularités que l'on peut observer dans les manuscrits de Dickens* ; par exemple lorsqu'il désigne M. Grewgious, comme étant *an angular man* (un homme anguleux). Remarquable aussi *la connaissance topographique de Londres*, dont l'auteur mystérieux fait preuve dans plusieurs passages du livre. *Il y a aussi beaucoup de tournures de langage usitées* en *Angleterre, mais inconnues en Amérique*. Je mentionnerai aussi le changement subit du temps passé en temps présent, surtout dans un récit animé, transition très-fréquente chez Dickens, surtout dans ses derniers ouvrages. Ces particularités, et d'autres encore que l'on pourrait citer, sont de mince importance, mais c'est avec de pareilles bagatelles que l'on eût fait échouer toute tentative de fraude.

Quelle probabilité y a-t-il, dans ce cas, pour qu'une tricherie

soit supposable ? C'est ce que s'est demandé également le reporter et voici comment il répond à cette question :

J'arrivai à Brattleborough avec la conviction que cette œuvre posthume ne serait qu'une bulle de savon qu'il serait aisé de crever. Après deux jours d'examen attentif, je repartis, et, je dois l'avouer, j'étais indécis. Je niai d'abord comme chose impossible, — comme chacun le ferait après examen, — que ce manuscrit eût été écrit de la main du jeune médium ; il me dit n'avoir jamais lu le premier volume, détail insignifiant, à mon sens, *car je suis parfaitement convaincu qu'il n'était pas capable d'écrire une seule page du second volume*. Ceci n'est pas pour offenser le médium, car il n'y a pas beaucoup de personnes en état de reprendre une œuvre inachevée de Dickens! (1)

Conclusion :

Je me vois, par conséquent, placé dans cette alternative : ou un homme de génie quelconque a employé M. James, comme instrument pour présenter au public une œuvre extraordinaire, d'une manière également extraordinaire, ou bien ce livre, ainsi que le prétend son invisible auteur, est en effet écrit sous la dictée de Dickens lui-même. La seconde supposition n'est guère plus merveilleuse que la première. S'il existe à Vermont un homme, inconnu jusqu'à présent, capable d'écrire comme Dickens lui-même « qui parle, bien qu'étant mort », à quelles surprises ne devons-nous pas nous préparer.

J'atteste en tout honneur, que, ayant eu toute latitude d'examiner librement toutes choses, *je n'ai pu trouver la moindre trace de tromperie*, et, si j'avais le droit de publier le nom du médium auteur, cela suffirait pour dissiper tous soupçons aux yeux des personnes qui le connaissent, si peu que ce soit (2).

Il est certain que si les faits précédents sont rapportés exactement, ce cas ne peut se comprendre par aucune des hypothèses favorites des incrédules. Ni la subconscience, ni la mémoire cryptomnésique, ni la clairvoyance ne sont capables de donner au jeune mécanicien le style de Dickens, ni ses connaissances, ni son orthographe, et jusqu'à preuve du contraire, il nous paraît raisonnable d'attribuer à l'esprit de Dickens la fin de son volume sur : *Le mystère d'Edwin Drood*.

---

(1) Ce volume a été publié en Amérique en 1873 chez Clark W. Bryan. Springfield. Mass. Etats-Unis.

(2) M. Harrisson, un homme très compétent en ces matières, s'exprime ainsi : Il est difficile d'admettre que le génie et le sens artistique dont cet ouvrage est empreint et qui ont tant de ressemblance avec le génie et le sens artistique de Ch. Dickens aient engagé leur auteur, quel qu'il soit, à ne se présenter au monde que comme un habile mystificateur. (*Spiritualist*. 1873. p. 26.)

Solutions de problèmes scientifiques données par les Esprits.

Un des arguments favoris de ceux qui ne voient dans les médiums, lorsqu'il sont honnêtes, que des liseurs de pensée ou des récepteurs télépathiques, c'est d'affirmer que jamais les communications ne dépassent le niveau intellectuel de l'assistance, ou n'ont indiqué la solution de certains problèmes scientifiques. Il est évidemment difficile de fixer une limite supérieure aux facultés hypéresthésiées d'un sujet, lorsque l'on connait le développement que la clairvoyance et la transmission de pensée peuvent leur donner ; mais il est une remarque qui nous servira à discerner ce qui appartient au sujet lui-même, de ce qui peut lui venir d'une source étrangère : c'est lorsque la communication fait preuve de connaissances artistiques, scientifiques ou littéraires qui n'ont jamais été possédées par le sujet où les assistants. Il paraît bien que si grand que soit le développement de la mémoire, de l'imagination ou de la clairvoyance, ces facultés ne pourraient créer quelque chose de rien, c'est-à-dire tirer du fonds intellectuel du médium ou des opérateurs ce qui n'y existe pas. Or des exemples de ce phénomène se présentent assez fréquemment pour que la nécessité de l'intervention des esprits soit démontrée.

Voici tout d'abord le témoignage de M. Barkas, membre de la Société de géologie de Newcastle, qui a étudié pendant huit années les faits spirites avant de se prononcer sur leur authenticité. Parmi ceux qui le convainquirent, il cite (3) une série d'expériences faites avec un célèbre médium, non professsionnel, Mlle d'Espérance :

En 1875, dit-il, je fus invité à prendre part à une série de séances qui devaient se tenir dans l'appartement modeste d'une jeune dame, médium non professionnel, demeurant à Newcastle-on-Tyne. Toutes les questions s'inscrivaient dans un cahier au moment même de les poser, et le médium y écrivait immédiatement les réponses. Tous ces cahiers se trouvent chez moi et je les tiens à la disposition des personnes qui voudraient les voir.

Voici le problème principal qui se présente dans ce cas ; une femme d'instruction ordinaire a donné des réponses à diverses questions scientifiques soigneusement élaborées au cours de trente-sept soirées, la séance se prolongeant trois heures chaque fois ; ces réponses sont tel-

---

(3) Barkas, *Réponses improvisées à des questions scientifiques, par une femme médium d'éducation ordinaire. Light* 1885. p. 85.

les, que probablement *il ne se trouve pas un homme en Angleterre qui pourrait en faire autant*, c'est-a-dire donner des réponses aussi précises, dans les mêmes conditions, à toutes les questions qui ont éé posées.

Un compte-rendu détaillé de ces séances, une autobiographie du médium, ainsi que des exemples de ces questions, avec les réponses, se trouvent dans le *Psychological Review* de 1878 (t I. p. 215).

Il ne faut pas perdre de vue que le médium est une dame d'instruction médiocre, qu'elle était entourée de personnes qui l'étudiaient avec attention, que les questions étaient inscrites et lues à haute voix, séance tenante, que les réponses étaient écrites par la main du médium dans ce même cahier, très-rapidement, qu'elles étaient improvisées sans la moindre correction ultérieure ; il ne faut pas oublier non plus que ces questions se rapportaient à divers sujets scientifiques et autres, généralement peu familiers aux femmes ; que le médium, de son propre aveu, est complètement ignorante en ces matières ; qu'elle écrivait automatiquement, sans se rendre compte si ses réponses étaient justes. Les personnes qui la connaissent intimement assurent qu'elle n'avait jamais eu de goût pour les sciences, et qu'elle n'avait jamais lu de livres scientifiques.

Voici quelques échantillons des questions et des réponses ainsi obtenues mécaniquement, sans retard ni hésitation, lorsqu'on posait des questions tout à fait ignorées du médium avant de les entendre : on constatera qu'elles ne sont pas banales :

D. — Pourquoi deux sons identiques peuvent-ils donner du silence, alors que deux sons non identiques ne produisent pas ce résultat ?

R. — Parce que deux ondes sonores identiques et de sens opposé en se rencontrant, anéantissent réciproquement leur mouvement vibratoire. Prenez de chaque main un diapason pareil, percutez ces diapasons avec une force égale et appuyez-en les tiges sur les coins d'une table ; vous verrez alors les deux ondes, en cheminant l'une vers l'autre, s'absorber réciproquement par leurs sommets, Ces expériences méritent bien qu'on les fasse.

D. — Pouvez-vous me dire comment il est possible de calculer la relation qui lie entre eux les battements (1) spécifiques de l'air,

---

(1) On appelle *battement* des renforcements et des affaiblissements successifs qui se produisent à intervalles égaux, pour un son résultant de la propagation dans l'air de deux sons qui n'ont pas la même hauteur.

Le phénomène des battements se réalise avec la plus grande facilité : il suffit de faire vibrer dans des plans parallèles deux diapasons qui n'ont pas la même *période*, c'est-à-dire dont la durée

pris sous un volume constant et sous une pression constante, d'après la vitesse observée du son et de la lumière, au moyen de la formule de Newton ?

R. — Cette relation ne peut être calculée que de la façon suivante : Supposons qu'on percute simultanément deux cordes ou deux diapasons ; si l'intensité du son est la même, ou à peu près la même pour les deux, les battements se produiront de la manière suivante, en admettant que le nombre des vibrations soit d'une part de 228, et d'autre part de 220 par seconde, le nombre des battements qui atteindront l'oreille sera de 228-220 =8 par seconde. Cela fera 8 battements par seconde ; c'est le nombre maximum de battements qui puisse arriver à l'oreille.

On obtint avec ce médium des descriptions exactes de l'œil et qui mieux est des traités complets sur la chaleur, la lumière, la physiologie des plantes, l'électricité, l'anatomie du corps humain et l'on peut dire, suivant M. Barkas, que chacun de ces traités ferait honneur à un adepte de la science.

Pendant toute la durée des séances, le médium semblait être dans son état normal. Cette dame causait avec nous tout le temps et répondait d'un air tout à fait naturel quand on lui adressait la parole en matière de simple conversation. L'influence occulte qui la dominait ne s'accusait que dans le mouvement automatique de la main.

J'atteste que j'ai conçu et posé moi-même la plus grande partie des questions, que le médium ne pouvait, par conséquent, en avoir connaissance par anticipation ; à part moi-même, personne de

---

d'oscillation n'est pas la même. Chacun d'eux donne naissance à une onde sonore ; si, en un certain point, à un moment donné, ces deux ondes sont concordantes, il y a maximum de hauteur pour le son résultant, mais ces ondes ne se propagent pas avec la même vitesse ; l'une d'elles empiète de plus en plus sur l'autre ; elles se contrarient, et à un certain moment, pour un point déterminé, le son résultant présente un minimum d'intensité. En d'autres termes, l'amplitude du mouvement oscillatoire résultant est fonction périodique du temps, et, par suite, passe par une série de maxima et de minima ; entre deux maxima, c'est-à-dire entre deux renforcements, se trouve au minimum c'est-à-dire un affaiblissement. L'oreille perçoit d'autant mieux ces variations de hauteur qu'elles sont plus distantes ; pour cela il faut que les deux diapasons vibrent presque à l'unisson.

l'assistance n'en connaissait la teneur ; ces questions ont été souvent posées sans préméditation, et les réponses ont été écrites par le médium sous nos yeux ; *il lui eût été matériellement impossible* de se munir d'avance de renseignements quelconques au sujet des réponses à faire. J'ajouterai qu'elle n'a jamais reçu un penny de rémunération pour toutes les heures — une centaine au moins — qu'elle a consacrées avec tant de désintéressement à l'étude de ses remarquables phénomènes médianimiques.

L'ignorance du médium paraît parfaitement établie, et par conséquent ce n'est pas en lui que pouvaient se trouver les renseignements exacts que la main faisait connaître. Il est intéressant de savoir si ce n'étaient pas les assistants qui fournissaient inconsciemment ces données scientifiques. M. Aksakof écrivit à M. Barkas pour s'éclairer sur ce point important. Voici la réponse :

Monsieur, vous me demandez en premier lieu, si j'étais moi-même en état de répondre d'une façon aussi précise que le médium l'a fait aux questions de physique que je lui ai posées ; et ensuite vous désirez savoir au-delà de quel point les réponses reçues par l'entremise du médium ne sauraient plus être considérées comme un effet de lecture cérébrale. En ce qui concerne la physique, je dois dire que j'aurais pu répondre à un certain nombre de questions proposées au médium, mais moins bien qu'il ne l'a fait ; en traitant de certaines spécialités, je n'aurais pas eu recours, à cette époque, à une phraséologie aussi technique et aussi précise ; ceci concerne plus particulièrement la description du cerveau et de la structure du système nerveux, la circulation du sang, la structure et le fonctionnement des organes de la vue et de l'ouïe. Les réponses reçues par le médium étaient, en général, *notablement au dessus de mes connaissances scientifiques d'alors, et elles sont supérieures à celles que je pourrais faire aujourd'hui* — c'est-à-dire après douze ans — si je devais les écrire sans me préparer à l'avance.

J'ai étudié les trois quarts environ de ces questions avant de les soumettre au médium, et cependant je dois avouer que je n'aurais pas pu rédiger mes réponses avec la même justesse et la même élégance de langage que celles transmises par le médium.

Ces réponses contiennent beaucoup de termes techniques que je n'aurais certes pas eu l'idée d'employer, faute d'usage. Il s'y rencontre, d'autre part, *des expressions qui m'étaient totalement inconnues*, par exemple le mot « membrane adnée » *(adnata)* pour désigner la conjonctive ; je n'ai, d'ailleurs, guère rencontré ici qu'un seul médecin qui connût ce terme.

Je comprends toute la difficulté qu'il y a pour moi à vous ren-

seigner d'une manière complètement satisfaisante sur les détails qui vous intéressent, attendu que je suis obligé de mettre en cause ma sincérité et de m'en rapporter à mon estimation personnelle pour faire la part de ce que je savais et de ce que je ne savais pas à l'époque où les séances eurent lieu. Je puis cependant affirmer sur ma foi que je n'étais pas en mesure de répondre, d'une manière aussi détaillée, à une bonne partie des questions de physique que j'avais posées, sans les avoir communiquées d'abord à d'autres personnes, et *il y avait de certaines questions auxquelles je n'aurais pas pu répondre du tout.*

Il est exact que je n'aurais pas su répondre aux questions de musique. Il y eut trois séances consacrées aux sciences musicales ; c'est aux deux dernières qu'assista le professeur de musique (1). A la première, ce fut moi qui posai toutes les demandes : deux jours auparavant, j'avais prié un de mes amis, expert en matière musicale, de me les formuler, *et je n'essayai même pas de les comprendre ;* je les proposai au médium, qui écrivit immédiatement, sans la moindre hésitation, les réponses que vous avez lues, et d'autres encore. *Pas un seul musicien ne se trouvait à cette séance.* Le médium lui-même n'avait que des notions fort élémentaires en musique. (2)

Aux deux autres séances, la plupart des questions traitant de critique musicale ont été posées par le professeur de musique ; c'est moi qui ai posé les autres. Je les avais obtenues de quelques musiciens de mes amis. Il paraît que, parmi les réponses faites sur les questions du professeur, il s'en est trouvé qui ne s'accordaient pas avec ses opinions. Quant à celles qui se rapportent aux questions posées par moi, j'ignorais alors si elles étaient justes ou non.

Pour répondre à l'hypothèse que ces renseignements auraient été fournis télépathiquement par quelque personne vivante, M. Barkas dit :

Je serais bien aise de connaître, ne fût-ce qu'un seul cas bien avéré, d'un sensitif illettré qui, sans être mesmérisé, aurait répondu par écrit, dans un style correct et scientifique, à des questions de musique et de science, par l'effet de la lecture de pensée ou par l'action de la volonté, exercée par un savant ou par un musicien vivant....

Vous me demandez d'indiquer les questions auxquelles ni moi, ni aucun des assistants n'aurions pu répondre ? A la première des séances consacrées à la musique, *pas une des personnes présentes n'était capable de faire une réponse sensée. Personne non plus*

(1) Probablement M. William Rae, organiste à Newcastle, d'après Mme d'Espérance. Voir son livre : *Au pays de l'Ombre* p. 147.

(2) M. Barkas n'en avait pas du tout, ainsi qu'il le dit à un autre endroit. (*Médium*. 1887, p. 645).

n'aurait pu répondre sur les *questions de chimie, d'anatomie sur celles qui concernaient l'œil, l'oreille, la circulation du sang, le cerveau, le système nerveux* et beaucoup d'autres se rattachant anx sciences physiques. Sauf M. Bell, qui avait quelques notions de chimie pratique, mais ne s'exprimait pas facilement, et moi qui connaissais les principes rudimentaires de la physique,les personnes qui assistaient aux séances étaient absolument des profanes en ces matières.

Agréez, etc.

P. T. Barkas.

Mme d'Espérance, le médium de M. Barkas, a publié dernièrement un livre intitulé : *Au pays de l'Ombre,* dans lequel elle parle de ces séances (1). Il faut lire les pages qu'elle y consacre, afin de bien s'identifier avec les conditions dans lesquelles les réponses scientifiques étaient données.

Pour moi, dit-elle, je ne prenais guère d'intérêt à ces discussions, en dehors de mon vif désir de voir Stafford (le guide du médium) se montrer capable de lutter avec plusieurs hommes éclairés et désireux, me semblait-il, de prouver leur supériorité intellectuelle ; je ne comprenais pas les termes techniques employés constamment, et je me demandais quelquefois si les questionneurs les comprenaient eux-mêmes !!

Il arrive que ces discussions ennuient non seulement le médium, mais aussi d'autres esprits qui ont l'habitude de se communiquer, en voici un exemple. Pendant une interruption momentanée, un nommé Walter profite de l'intermède :

Pendant une demi-heure, Walter nous entretint, en imitant d'une manière plaisante « le gouverneur » et en nous faisant une dissertation scientifique sur les propriétés d'un gaz qu'il nommait *Oxyhydronitro-ammoniac*. Questionné sur la signification de ce mot, il nous dit : « Quand je parle de sujets scientifiques, je préfère me servir de termes scientifiques » voulant évidemment railler le médecin dont la conversation était presque inintelligible pour des esprits ordinaires, tant il faisait un usage excessif de termes techniques.

Si l'on croit que toutes ces communications sont dues à des personnalités secondes du médium,il faut admettre que,dans ce cas, elle est hantée par des groupements psychiques singulièrement différents les uns des autres, puisqu'il y en a de savants, d'ignorants et d'autres assez artistes pour faire des portraits ressemblants de personnes qu'ils n'ont jamais vues ! Combien la

(1) Mme d'Espérance. *Au pays de l'Ombre,* p. 138 et suiv.

réalité spirite est plus simple et plus en harmonie avec les faits que toutes ces fantastiques hypothèses.

Les récits du général major A. W. Drayson. (1)

Ayant reçu de M. Georges Stock une lettre me demandant si je pouvais citer, ne fût-ce qu'un exemple, qu'un esprit ou un soi-disant esprit aurait résolu, séance tenante, un de ces problèmes scientifiques qui ont intéressé les savants du siècle dernier, j'ai l'honneur de vous communiquer le fait suivant, dont j'ai été témoin oculaire.

En 1781, William Herschel découvrit la planète Uranus et ses satellites. Il observa que ces satellites, contrairement à tous les autres satellites du système solaire, parcourent leurs orbites d'orient en occident. J. F. Herschel dit dans ses *Esquisses Astronomiques* : « Les orbites de ces satellites présentent des particularités tout à fait inattendues et exceptionnelles, contraires aux lois générales qui régissent les corps du système solaire. Les plans de leurs orbites sont presque perpendiculaires à l'écliptique, faisant un angle de 70° 58' et ils les parcourent d'un mouvement *rétrograde*, c'est-à-dire que leur révolution autour du centre de leur planète s'effectue de l'est à l'ouest, au lieu de suivre le sens inverse. »

Cette anomalie était une énigme pour Laplace et pour tous les astronomes. De mon côté, je ne trouvai aucune explication à cette particularité.

En 1858, j'avais comme hôte, dans ma maison, une dame qui était médium, et nous organisâmes des séances quotidiennes. Un soir elle me dit qu'elle voyait à côté de moi une personne qui prétendait avoir été pendant sa vie terrestre un astronome. Je demandai à ce personnage s'il était plus savant à ce moment que lors de son existence terrestre. — « Beaucoup plus » me répondit-il. J'eus l'idée de poser à ce soi-disant esprit une question afin d'éprouver ses connaissances :

D. — Pouvez-vous me dire, lui demandais-je, pourquoi les Satellites d'Uranus font leur révolution de l'est à l'ouest et non de l'ouest à l'est ?

Je reçus immédiatement la réponse suivante :

R. — Les satellites d'Uranus ne parcourent pas leur orbite de l'orient à l'occident ; ils tournent autour de leur planète de l'occident à l'orient, dans le même sens que la lune tourne autour de la terre. L'erreur provient de ce que le pôle sud était tourné vers la terre au moment de la découverte de cette planète ; de même

(1) Général Drayson. *The solution of scientific problems by Spirits. Light* 1884, p. 499. Traduction française in *Animisme et Spiritisme*, p. 499.

que le soleil, vu de l'hémisphère austral, semble faire son parcours quotidien de droite à gauche et non de gauche à droite, les satellites d'Uranus se mouvaient de gauche à droite, ce qui ne veut pas dire qu'ils parcouraient leur orbite de l'orient à l'occident.

En réponse à une autre question que je posai, mon interlocuteur ajouta :

Tant que le pôle sud d'Uranus était tourné vers la terre, pour un observateur terrestre, les satellites semblaient se déplacer de gauche à droite, et l'on en conclut, par erreur, qu'ils allaient de l'orient à l'occident : cet état de chose a duré environ 42 ans. Quand le pôle nord d'Uranus est tourné vers la terre, ses satellites parcourent leur trajet de droite à gauche et toujours de l'occident à l'orient.

Je demandai là-dessus comment l'erreur n'a pas été reconnue, 42 ans après la découverte de la planète Uranus par Herschel ?

R. — C'est parce que, dans la règle, les hommes ne font que répéter ce qu'ont dit les autorités qui les précédaient ; éblouis par les résultats obtenus par leurs prédécesseurs, ils ne se donnent pas la peine de réfléchir.

Guidé par cet enseignement, je me mis à résoudre le problème géométriquement et je m'aperçus que l'explication en était très exacte, et la solution fort simple. En conséquence, j'écrivis sur cette question un mémoire qui fut publié dans *Les mémoires de l'Institution Royale d'Artillerie* en 1859.

En 1862, je donnai la même explication de la prétendue énigme dans un petit ouvrage sur l'astronomie : *Common Sights in the Heavens* (Coups d'œils dans les cieux) ; mais l'influence de « l'opinion autorisée » est si funeste, que de nos jours seulement les écrivains qui s'occupent d'astronomie commencent à reconnaître que le mystère des satellites d'Uranus doit probablement être attribué à la position de l'axe de cette planète.

Nous ne possédons pas la compétence nécessaire pour porter un jugement motivé sur la valeur scientifique de l'hypothèse précitée, mais ce qui nous intéresse plus spécialement et ce qui est très important suivant nous, c'est de voir une dame quelconque formuler, *ex abrupto*, une solution rationnelle d'un phénomène astronomique inexpliqué jusqu'alors. Il nous semble qu'ici intervient une intelligence qui ne donne pas des renseignements vagues, mais fournit une théorie, qui, si elle n'est pas exacte, ce qu'il faudrait vérifier, dénote de la part de son auteur des connaissances très étendues sur l'astronomie que l'on ne pouvait trouver dans le cerveau du médium, car il y a 50 ans les notions

sur cette science étaient loin d'être aussi répandues que de nos jours, où son etude s'est vulgarisée.

Le cas suivant est encore plus remarquable, parce qu'il s'est vérifié de point en point.

Au printemps de l'année 1859, poursuit le général Drayson, j'eus encore une fois l'occasion, par l'entremise du même médium, de converser avec la personnalité qui se donnait pour le même esprit ; je lui demandai s'il pouvait m'éclairer sur un autre fait astronomique encore inconnu. Je possédais alors un télescope avec un objectif de quatre pouces et d'une distance focale de 5 pieds. *J'appris que la planète Mars avait deux satellites* que personne n'avait encore vus et que je pourrais découvrir dans des conditions favorables. Je saisis la première occasion qui se présenta pour faire des observations dans ce but, mais je ne découvris rien. *Je fis part de cette observation à trois ou quatre amis* avec lesquels je faisais des expériences spiritiques, et il fut décidé que nous garderions le silence sur ce qui s'était passé, car nous ne possédions aucune preuve à l'appui des allégations de mon interlocuteur, et nous risquions de nous exposer à la risée générale.

Pendant mon séjour dans les Indes, je parlai de ces révélations à M. Sinett, je ne puis dire exactement à quelle époque. Dix-huit ans plus tard, en 1877, ces satellites furent découverts par un astronome à Washington.

Recettes données par les Esprits.

Nous connaissons à Paris un peintre dessinateur qui s'est occupé de spiritisme, et comme il désirait faire de la peinture sur soie et que ses tentatives pour fixer les couleurs n'avaient pas réussi, il eut l'idée de demander si un esprit ne voudrait pas lui indiquer un procédé pour arriver à ses fins. Il obtint, par l'intermédiaire d'un médium écrivain de nos amis, tout à fait ignorant de ces questions techniques, la réponse suivante :

Il faut une soie un peu grosse qui puisse parfaitement s'imbiber d'une matière gommeuse, composée de gomme arabique, de glucose, ou mieux de fécule de pomme de terre pulvérisée. Il faut étendre cette gomme d'un peu d'alcool pour faire un vernis ; c'est toute la préparation de la toile. Quant à l'encre, il ne faut pas de ces encres savantes dont on se sert maintenant, mais simplement de l'encre de noix de galle, dans laquelle vous faites fondre du sucre en petite quantité pour l'épaissir, afin qu'elle ne s'étende pas et ne suive pas les fils, malgré la couche de gomme. Vous laisserez sécher à l'ombre, afin de ne pas faire raccornir la soie qui aura été touchée par l'encre.

L'essai de ce procédé fut fait sans tarder et donna d'excellents résultats.

L'historien Eugène Bonnemère, l'auteur apprécié de l'*Histoire des Paysans* et de celle *des Camisards*, a eu l'occasion d'étudier pendant longtemps une dame qui écrivait automatiquement et qui lui fournit les sujets de plusieurs romans qu'il publia dans *le National* (*Le Roman de l'Avenir*, *Louis Hubert*. *Les déclassés*, etc.) Il a fait connaître une série d'observations sur ce cas intéressant (1) parmi lesquelles nous citerons la suivante :

Je vous ai promis, dit M. Bonnemère, d'entretenir vos lecteurs des facultés médianimiques de Mme X, l'auteur inconscient du *Roman de l'Avenir*. Mais je veux vous dire auparavant quelques mots de ses peintures, car ce n'a pas été assez de ces 21000 pages écrites en sept années, elle a, en outre peint, pendant le même temps, 180 compositions grandes ou petites, à l'huile ou à l'aquarelle, sur toile, sur papier, sur bois, sur vélin, sur ivoire, sur ardoise, sur tout ce qui lui tombait sous la main. L'ardoise, très-poreuse, ne retenait ni l'huile ni la couleur qui s'épandaient aux alentours.

Cela ne l'a guère embarrassée et elle a imaginé plusieurs procédés qui, sans altérer en rien la couleur de l'ardoise, permettent d'y peindre avec la même netteté que sur la toile. C'est ainsi qu'elle a composé de charmants faisceaux de fleurs qui pourront remplacer les plaques de porcelaine encastrées dans les meubles. Quant à l'aquarelle, elle fabriquait les couleurs qui lui manquaient (toujours inconsciemment), et avec des bois de sureau, de mahonias, elle obtenait des tons neutres du plus heureux effet. Le suc du tithymale lui fournissait des blancs d'un éclat très remarquable..

Un remède donné par les Esprits.

Nos rapports avec le monde invisible n'ont pas pour objet de nous dispenser du travail nécessaire pour faire des découvertes. Il serait absurde, et d'ailleurs tout à fait illusoire, de s'imaginer que les esprits élevés vont nous dispenser de toute recherche scientifique et nous révéler la multitude des choses que nous ignorons encore. Ce serait injuste, puisque nous pourrions posséder des connaissances sans nous être donné la peine de les acquérir. Aussi cela n'a-t-il pas lieu. Exceptionnellement dans des cas particuliers qui se justifient par une utilité immédiate et par le sentiment de charité qui anime certains esprits, du soula-

(1) *Revue Spirite*, août et décembre 1877.

gement peut être apporté à ceux qui souffrent, comme nous en avons de nombreux exemples. En voici un : (1)

Nous sommes informés par un frère méthodiste, très digne de foi, que M. S de Williamsbourg, qui fait partie, ainsi que sa femme, de l'église méthodiste, a souffert longtemps de calculs dans la vessie et a employé sans succès tous les remèdes connus en médecine. Il devint très faible, très abattu, et dans une des crises de violentes douleur il s'écria devant sa famille : « Comment donc pourrais-je être soulagé ? » Au même instant, sa femme fut influencée et excitée à écrire : se trouvant dans un état où elle n'avait qu'à moitié conscience de ce qu'elle faisait, *elle écrivit une prescription* (comme on le sut ensuite), *et indiqua la manière de préparer et d'administrer le médicament.* Ce fait était tout à fait nouveau pour la famille ; on ne savait quelle cause avait déterminé la femme à écrire. Le malade déclara qu'il voulait faire l'essai de cette médication. Ses parents objectèrent la nécessité de s'assurer que les substances prescrites n'étaient pas des poisons ; en conséquence, on consulta un médecin et un pharmacien qui déclarèrent que c'étaient des remèdes employés en médecine, mais le docteur ajouta qu'il ne voudrait pas, pour le cas particulier, prendre la responsabilité de la prescription de ce médicament. Que le malade, dit-il, prenne, s'il le veut, la responsabilité de son essai. C'est ce que fit le malade ; pendant plusieurs jours ses souffrances ne firent que s'accroître. Mais sa femme obéissant à la même influence qui l'avait fait écrire, dit qu'il ne fallait pas s'alarmer, mais continuer l'emploi du remède indiqué. On suivit cet avis, et dans l'espace de dix jours, le malade rendit plusieurs calculs, dont quelques-uns fort volumineux, à la suite de quoi il se trouva immédiatement soulagé, et, peu après, sa guérison fut complète.

Ces personnes n'étaient point spirites, *et la femme n'avait jamais été influencée auparavant* ; ni elle ni son mari ne savaient ce que c'était que les influences des Esprits, le malade ne se décida à employer le remède qu'à cause de l'excès de ses souffrances, et en considération de la manière singulière dont il lui avait été prescrit. Depuis cet événement, ils ont appris que c'était aux Esprits qu'ils devaient cet avis, et Madame S. a été employée par les Esprits à la guérison d'autres malades. M. et Mme S. sont restés attachés à l'église méthodiste, et n'avouent qu'avec beaucoup de réserve leur adhésion au spiritualisme.

Il semble bien, ici, que l'auto-suggestion n'a pas eu à intervenir

(1) *Spiritual Télégraphe.* Juillet 1862, reproduit par le Journal *Le Magnétisme* du 10 septembre 1862.

puisque l'écrivain ignorait les pratiques de la médiumnité. C'est un cas de manifestation spontanée qui, jointe à la prescription exacte d'un remède qui a produit la guérison, démontre l'intervention d'intelligences étrangères possédant des connaissances tout à fait en dehors de celle du médium et de son entourage. Remarquons également les scrupules religieux des membres de la famille qui nous renseignent sur leur mentalité. Ils ne cherchent pas à faire de la propagande, et sont bien éloignés de tirer vanité de la remarquable faculté de Madame S. Ces considérations nous incitent à tenir le plus grand compte de cette observation.

Nous pourrions continuer ces citations, mais nous préférons passer de suite à l'étude des phénomènes obtenus avec des personnes illettrées ou des enfants en bas âge, chez lesquels toute suggestion mentale ou toute action télépathique est plus qu'improbable. On conçoit facilement que si un nourrisson se met à écrire, ce n'est pas sous l'influence d'une pensée qui lui est transmise, puisqu'il ne possède pas encore le mécanisme mental nécessaire à la production des mouvements de l'écriture. Nous sommes en présence, dans ce cas, d'une action physique exercée sur la main, analogue à celle que l'on emploie pour faire écrire quelqu'un qui ne le sait pas.

Médiumnités de nourrissons.

M. Jenken, avocat, avait un enfant de cinq mois et demi qui écrivit une communication dans les conditions suivantes, dont nous devons le récit à M. James Wason, sollicitor : (1)

Le narrateur habitait avec la famille Jenken à Brigton. Le mari, fatigué par ses voyages quotidiens à Londres, souffrait beaucoup de l'estomac et des intestins, et M. Wason n'avait pu le convaincre que sa maladie provenait d'un excès de fatigue....

Le 6 mars, vers une heure de l'après-midi, continue M. Wason, la nourrice était assise tenant l'enfant sur ses genoux, dans le salon près de la cheminée ; j'écrivais à une table, tout près, et Mme Jenken se trouvait dans une pièce voisine ; la porte était ouverte. Tout à coup la nourrice s'écria : « L'enfant tient un crayon dans sa main ! » Elle n'ajouta pas que ce crayon avait été placé dans la main de l'enfant par une force invisible ; je n'y fis donc aucune attention, sachant par expérience avec qu'elle force un enfant

(1) *Médium and Daybreack*, 8 mai 1874. Traduction française dans *Animisme et Spiritisme*, p. 346.

vous prend quelquefois par le doigt, et continuai à écrire. Mais la nourrice s'exclama immédiatement avec plus d'étonnement encore : « L'enfant écrit ! » ce qui intrigua Mme Jenken qui alla dans la chambre.

Je me levai aussi et regardai par dessus l'épaule de Mme Jenken, et je vis, en effet, que l'enfant tenait un crayon dans sa main et que celle-ci reposait sur le bout du papier avec la communication dont nous prîmes par la suite une photographie. Voici ce message : « J'aime cet enfant. Que Dieu le bénisse. Je conseille à son père de rentrer dans tous les cas, lundi à Londres. Suzanne ».

Je dois dire ici que Suzanne était le nom de ma femme défunte, qui, de son vivant, aimait beaucoup les enfants et dont l'Esprit, (ainsi que nous le supposions) s'était maintes fois manifesté au moyen de coups frappés et d'écritures automatiques par l'intermédiaire de Mme Jenken ; avant son mariage, cette dernière portait le nom bien connu dans le spiritisme de Kate Fox, et c'est dans sa famille que se produisirent, dans les environs de New-York, les premières manifestations médianimiques, les coups frappés de Rochester, qui inaugurèrent le mouvement spiritualiste de notre siècle...

James Wason, Sollicitor.
Wason Buildings, Liverpool.

Le procès-verbal publié par *Médium et Daybreak* reproduit le *fac-simile* de l'écriture et la signature de M. Wason, de Mme Jenken et de la nourrice. Ce ne fut pas la seule communication obtenue par le baby. Voici d'autres détails empruntés au *Spiritualiste* du 20 mars 1874 :

La faculté d'écrire de notre enfant semble continuer. Le 11 mars, alors que ma femme et moi nous étions à table, la nourrice étant assise avec l'enfant vis-à-vis de moi, un crayon fut placé dans la main droite de l'enfant. Ma femme posa une feuille de papier sur les genoux de la nourrice, sous le crayon. La main du petit écrivit immédiatement cette phrase : « J'aime ce pet t garçon. Que Dieu bénisse sa mère. Je suis heureux. J. B. T. »

J'exprimai ce désir que l'enfant adressât quelque mots à sa grand'mère qui a plus de 90 ans, et quelques minutes après, la force invisible enleva un bout de papier d'une table et le posa sur les genoux de la nourrice, — en même temps un crayon se trouva placé dans la main de mon enfant et celui-ci traça rapidement ces mots : « J'aime ma grand'mère ». Le papier et le crayon furent jetés à terre et des coups m'avertirent que mon désir était accompli.

Nous n'avons aucune raison de mettre en doute la parole de M. Wason dont le titre officiel offre une garantie de sincérité.

Jamais non plus M. Jenken n'a été suspecté de mauvaise foi ; il nous faut donc admettre ces récits, si invraisemblables qu'ils paraissent, d'autant mieux que cet exemple n'est pas unique.

La petite fille du baron Seymour Kirkup écrivit à l'âge de *neuf jours* ! Voici la lettre adressée à M Jenken par le baron : (1)

Ma fille était médium à l'âge de deux ans ; elle a vingt et un ans maintenant. Sa fille écrivit automatiquement quand elle n'avait que neuf jours. J'ai conservé les messages écrits par elle et vous en enverrai la photographie.

Sa mère ne l'a portée que 7 mois, et l'enfant était fort petite. Sa mère la tenait d'une main sur un coussin, ayant dans l'autre main un livre sur lequel elle avait mis une feuille de papier ; on ne sait par quelle voie arriva le crayon dans la main de l'enfant. Dans tous les cas Valentine (c'est son nom) le tenait ferme dans son petit poing.

Elle écrivit d'abord les initiales de ses quatre guides : R. A. D. J. après quoi le crayon tomba. Je croyais que ce serait tout, mais ma fille Imogène s'écria : « Elle tient le crayon de nouveau ! » L'enfant traça alors les paroles suivantes, d'une écriture incertaine, par dessus les lettres déjà écrites : « *Non mutare, questa a buona prova, foi cosa ti abbiano detto* ; *addio.* » (Ne change rien, c'est une bonne preuve, fais ce que nous t'avons dit ; Adieu)...

M. Jeken ajoute : « La lettre que je reçus de Kirkup était accompagnée d'une photographie de l'écriture de l'enfant, d'un procès-verbal muni de sept signatures de témoins, et d'un excellent portrait spirite de la grand-mère, la célèbre Régina ».

M. Aksakof rapporte aussi, d'après le *Baner of Light* de 1876, le cas d'un enfant médium de deux ans, Essie Mott de Memphis (Missouri) qui obtint de l'écriture sur ardoise, alors que personne ne se tenait auprès d'elle et qu'elle ne connaissait pas ses lettres. Le fait est attesté par un témoin indépendant le respectable M. Waren Chose.

Un M. Call Black se convertit à la croyance aux faits spiritiques après qu'il eut reçu des communications par l'intermédiaire d un autre enfant. (Voir *Religio-Philosophical-Journal* 25 janvier 1890).

Nous ferons ici une remarque très importante relative à ces écritures produites par de très jeunes enfants, c'est que, même si l'on ne veut admettre aucune intervention spirituelle, et que

---

(1) *Spiritualist.* 1875, Tome I, p. 222.

l'on attribue à la mère l'action exercée sur son nourrisson, il ne s'en suit pas moins qu'il existe chez le bébé un état réceptif remarquable, une médiumnité proprement dite. L'écriture ne peut pas être produite par transmission de pensée, puisque le cerveau de l'enfant ne contient pas encore les associations dynamiques indispensables pour produire les mouvements nécessaires au graphisme de l'écriture. La force agissante doit donc s'exercer directement sur la main, et quelque extension que l'on suppose à l'extériorisation de la mère, il est bien difficile d'admettre que ce soit elle qui agisse aussi énergiquement, en restant absolument à l'état de veille, et sans la moindre conscience de produire une action aussi énergique et compliquée.

Nous pourrions citer d'autres exemples de médiumnités de jeunes enfants, mais nous renverrons le lecteur à l'histoire du Merveilleux. T. II, de L. Figier et à l'ouvrage de M. Bonnemère : *Les camisards des Cévennes*, qui racontent comment des enfants de treize mois s'exprimaient pendant la transe en excellent français, langue inusitée à cette époque dans les campagnes. Voici des observations plus récentes dues à MM. Dusard et Broquet (1).

Les phénomènes psychiques du village de D...

Nous avons le plaisir de connaître depuis quelques années M. le docteur Dusard, ancien interne des hôpitaux de Paris, et nous avons pu apprécier souvent son ferme bon sens, son esprit méthodique et froid, ainsi que ses connaissances psychiques très étendues, c'est pourquoi nous attachons la plus grande valeur aux faits qu'il a observés en compagnie de M. Broquet dans un petit village du Nord, aux environs de Valenciennes. Parfaitement au courant des théories sur la subconscience et la transmission de la pensée, ces expérimentateurs ont eu la bonne fortune de tomber sur un médium qui n'avait jamais lu un livre traitant du psychisme ni entendu parler des phénomènes spirites. Cependant, il leur a été donné de vérifier presque tous les phénomènes transcendants que l'on n'obtient, en général, qu'avec des médiums différents. Ils ont eu de l'écriture automatique et directe ; de la typtologie sans contact; des apports ; des incarnations ; des actions à distance ; de l'extériorisation de la sensibi-

---

(1) Voir : *Revue Scientifique et Morale du Spiritisme*. Année 1899. MM. Dusard et Broquet. *Phénomènes psychiques observés au village de D.*

lité ; des matérialisations, etc. Ne nous occupant ici que de l'écriture, nous renvoyons le lecteur aux douze numéros de la *Revue Scientifique et morale du Spiritisme* qui relatent minutieusement tous ces phénomènes.

Voici d'abord quelques détails sur le principal médium, nommé Maria, âgée de 16 ans.

Maria est fille d'ouvriers aisés ; tandis que son père travaille aux mines de D..., sa mère tient un débit de boissons. Nous avons rencontré autour d'elle des parents et amis d'une situation analogue à la sienne, très peu instruits, souvent même tout à fait illettrés et incapables d'écrire leur nom, mais sérieux, honnêtes et formant une sorte d'élite au milieu des autres ouvriers. L'un de nous. Ch. Broquet, parent de Maria, a pendant quatre mois vécu sous le même toit qu'elle. Il a donc pu suivre pas à pas le développement de sa médiumnité. Les faits qu'il rapporte ont eu des témoins d'abord incrédules et dont la conviction ne s'est faite que devant le nombre et l'évidence des phénomènes. Pour tous ceux qui se sont produits en notre absence, nous nous sommes attachés à nous les faire raconter,autant que possible, par plusieurs témoins séparément, et souvent à plusieurs jours et à plusieurs semaines d'intervalle.

Jusqu'à l'âge de 15 ans, Maria jouit d'une assez bonne santé, sauf de fréquents maux de tête, qui ne lui permettaient pas de se rendre fréquemment à l'école du village. Aussi est-elle fort peu instruite. Son écriture est rudimentaire et son orthographe tout à fait fantaisiste. Elle ne lisait jamais et n'a pu, par conséquent, exciter son imagination par des récits fabuleux comme ceux que l'on met entre les mains des enfants et des jeunes filles. Actuellement encore,elle ne lit aucun livre sur le Spiritisme et a prêté à l'une de ses voisines, sans l'avoir lu, un volume très élémentaire que l'un de nous lui avait apporté. Elle ne sait donc que ce que lui disent ses guides invisibles et les auteurs du présent récit.

Le médium ne s'est pas longtemps prêté de bonne grâce à ces manifestations. D'un naturel borné, elle ne comprend guère la haute importance des faits que l'on obtient par son intermédiaire. Voici l'observation des auteurs sur ce point :

On sait que la plupart des médiums, doués de facultés exceptionnelles, arrivent peu à peu à se laisser envahir par la vanité, se passionnent pour la réussite des expériences à un point tel,qu'on a été souvent autorisé à les soupçonner d'aider frauduleusement à la production des phénomènes, lorsque ceux-ci tardaient à se produire, ou ne leur paraissaient pas de nature à étonner suffisamment les assistants. Ce n'est pas ce que l'on a à craindre avec Maria. Sauf dans les premiers mois de sa médiumnité, où l'attrait

de la nouveauté et le bonheur de voir sa santé rétablie la portaient à se prêter de bonne grâce et même avec plaisir à la production de ces phénomènes si étranges pour elle, nous l'avons toujours entendue nous déclarer *que cela ne l'intéressait pas*. Au milieu des nombreuses visites et des marques d'intérêt qu'elle reçoit, sa physionomie reste froide et ennuyée. A peine se réveille-t-elle pou pousser des éclats de rire devant quelques phénomènes physiques plus étranges que les autres, puis elle reprend son masque d'indifférence. Certains jours même, elle pousse la mauvaise volonté jusqu'à l'obstruction. C'est à cette regrettable indifférence que nous devons la perte de beaucoup de documents écrits et le défaut de suite dans un certain nombre d'expériences que nous aurions voulu faire.

Voici maintenant quelques détails sur sa manière d'écrire :

Charle est tre content
de Mr Riquer pour ton guide
jai encore quelque chose a te dire
tu voudra bien dire a maman
que je lembrasse tendrement

Je ne puis laisser
passer ce beau jour
sans vous offrir mes
vœux et mes souhaits
une bonne année, une
bonne santé et toutes
sortes de bonheur

Douchy le 1 9bre 1898

Mon cher charles

je técrit est deux mots pour te
dire que je n'est pas eu le temps
de te parler a toi seul
tu était trop presser pour toi
repartir avec le docteur Dusart

(1) Ecriture de l'esprit Hubert, frère de Maria, après sa mort.
(2) Ecriture du jeune Hubert pendant sa vie.
(3) Ecriture normale de Maria.

Maria écrit sans arrêt ni hésitation, tantôt sans ordre ni régularité, d'autres fois en suivant parfaitement les lignes et observant la ponctuation. Elle reste à l'état normal et,tout en écrivant, regarde le papier ou promène ses regards autour d'elle. Elle écrit soit en pleine lumière, soit dans une obscurité complète, sans que le caractère de l'écriture se modifie. Elle ne connaît le contenu d'une communication qu'en la lisant, lorsqu'elle est terminée. C'est tout à fait l'écriture automatique.

L'écriture varie avec chaque esprit et elle est rigoureusement la même pour chacun, d'un bout à l'autre de la communication, et pour des communications espacées de plusieurs mois.

Faisons observer que si l'écriture mécanique ne présentait que ces caractères,ils seraient insuffisants pour établir la médiumnité et rien n'empêcherait de n'y voir que de l'automatisme, puisque nous savons que les personnalités secondes conservent des caractères identiques, alors même qu'elles ne se présentent qu'à de grands intervalles de temps. Mais chez Maria la faculté médianimique se révèle d'une manière indéniable d'abord parce que son orthographe se modifie, ensuite parce que l'écriture a reproduit celle d'un individu mort antérieurement, et enfin parce qu'elle révèle des faits inconnus de tous les assistants, qui ne peuvent être attribués à la clairvoyance ou à aucune des causes que nous avons étudiées.

Voici pour l'orthographe :

Pendant les dernières séances, un esprit conseilla de bander les yeux du médium. Maria tombe alors très rapidement en transe. Les communications d'un caractère intellectuel beaucoup plus élevé, sont écrites avec régularité ; les lignes sont droites, *la ponctuation et les accents bien placés, l'ecriture est presque élégante et l'orthographe tout à fait correcte* ; toutes choses que Maria serait incapable de produire à l'état normal.

Lorsque des critiques,comme Louis Figuier et autres,se trouvent en présence de cas semblables, ils croient éluder la difficulté en disant que l'état hypnoïde dans lequel se trouve le sujet exalte ses facultés intellectuelles, lesquelles acquièrent alors un développement extraordinaire qui explique ces anomalies. Mais qui ne voit ce que ces raisonnements ont de superficiel et d'inexact?

Qu'un sujet puisse pendant une crise de somnambulisme, ou même à l'état de crédulité, acquérir par la clairvoyance des notions qu'il ne pourrait avoir à l'état de veille, c'est un fait dont nous avons constaté la réalité. La lucidité fait connaître des

événements lointains et prouve simplement une puissance plus grande de la faculté de voir, c'est le développement d'un pouvoir qui est dans le sujet, tandis que l'usage de l'orthographe par quelqu'un qui n'a pas appris la grammaire, est une véritable création qui ne peut se comprendre par aucune exaltation de l'esprit. On ne peut rien tirer d'un terrain qui n'a pas été ensemencé. L'orthographe n'est acquise par chacun de nous qu'après une longue éducation, qui nécessite beaucoup d'efforts pour emmagasiner dans le cerveau la multitude des règles qu'il faut connaître. Ce travail a créé des habitudes organo-intellectuelles, un mécanisme psychique qui fonctionne automatiquement, à ce point qu'il suffit souvent, lorsque l'on est hésitant sur la manière d'orthographier un mot, de laisser aller sa main machinalement, pour le trouver ensuite correctement écrit. Mais celui qui n'a pas subi cet entraînement, qui n'a pas fixé par le travail et l'effort souvent renouvelé l'orthographe des mots, ne pourra jamais écrire convenablement. Or, c'est le cas de Maria qui n'est pas allée régulièrement à l'école et par conséquent n'a pu acquérir ni s'assimiler ce mécanisme qui permet de ne pas faire de fautes. Si elle écrit parfois des communications qui ne laissent rien à désirer au point de vue de la correction grammaticale, c'est évidemment qu'elle est sous l'influence d'une intelligence qui connaît l'orthographe. Ses parents et les personnes qui l'entourent étant presque illettrés, on ne peut supposer de leur part aucune action télépathique ; il faut donc admettre que ce sont les esprits qui se manifestent, d'autant mieux qu'ils donnent parfois des preuves d'identité incontestables.

Faits inconnus du médium.

Nous citerons trois communications qui présentent des circonstances intéressantes :

Dans le courant du mois de mars 1898, à une séance à laquelle assistaient M. Ch. Broquet et quatre autres personnes, Maria écrit une communication sous forme de lettre, signée D'H... et adressée à Mme D'H... sa veuve, une des personnes présentes. Cette lettre contenait ce passage : « Te souviens-tu que j'ai longtemps cherché un livre de magie qui pût me faire connaître le moment de ma mort. J'en ai trouvé un et cependant je n'ai pas su que j'allais mourir en allant à N... » M. d'H...était mort quelques années auparavant, en se rendant à N... pour assister à une cérémonie religieuse. Tous les assistants, sauf Mme D'H..., ignoraient le fait de cette recherche d'un livre de

magie, et Mme D'H... elle-même ne se le rappela qu'après un certain temps de recueillement. Peut-être les partisans quand même de la théorie de la suggestion par la conscience subliminale ou le subconscient proposeront-ils comme interprétation, non pas l'action de l'être conscient de Mme D'H..., puisque celle-ci ne pensait pas à ce moment au livre cherché, mais celle de son subconscient, agissant sur le subconscient de Maria.

Nous pourrons leur répondre qu'il n'y a de prouvé jusqu'ici, à l'actif de la suggestion mentale, que des transmissions d'ordres plus ou moins précis, mais jamais de pensées ou de souvenirs longuement formulés. Nous ajouterons que Maria et Mme D'H... étaient toutes deux dans leur état normal et que, par conséquent, Maria ne se trouvait pas à ce degré de l'hypnose appelé crédulité. Qui ne sait, enfin, combien sont rares et laborieuses les quelques expériences de suggestion *mentale* couronnées de succès : il suffit, pour s'en convaincre, de lire l'étude du Dr Ochorowicz sur ce sujet.

Dans une autre séance, en présence de M. Ch. Broquet et de quatre assistants, Maria écrit cette communication qui lui est adressée : « Maria, tu m'as vite oubliée, lorsque je fus morte ; tu n'as pensé que quelques jours à moi. Voilà pourquoi je reviens te voir, pour savoir si tu me reconnaîtras. » Signé Mlle Magain.

Maria et tous les assistants cherchent vainement dans leurs souvenirs ; aucun n'a connu une personne portant ce nom.

La communication reprend alors :

« Je suis morte à D***, à huit ans et demi, il y a neuf ans. Nous étions deux grandes amies. »

Maria, très intriguée, recherche inutilement dans sa mémoire, et ses parents, présents à la séance, ne sont pas plus heureux qu'elle.

La communication insiste en ces termes :

Te souviens-tu que maman est venue me rechercher avec le martinet, sur la porte de Mme D***, quand nous jouions au bouquet (aux osselets), quinze jours avant ma mort ? Il y a neuf ans de cela. Te rappelles-tu que j'allais souvent chez ta grand'mère, avec toi et Mlle Octavie B*** ? »

Malgré tous ces détails, personne ne parvenant à trouver quoique ce fût qui pût concorder avec ses souvenirs,on allait conclure à l'intervention d'un fantaisiste, lorsque Maria écrit de nouveau :

« Te souviens tu de *Louise la Petite* ? »

Ce mot est comme un trait de lumière. Tout le monde l'a connue : c'était la mère d'une amie de Maria, dont la fille était morte effectivement depuis neuf ans, et Maria, au bout de quelques instants, retrouve dans ses souvenirs la scène du martinet.

Pour comprendre comment la mémoire du médium et des assistants a pu être mise ainsi en défaut, il faut savoir que dans le Nord, et sans doute aussi dans beaucoup d'autres provinces, il y a fort peu de familles d'ouvriers et même de cultivateurs et de petits bourgeois,

qui ne soient affublées de quelque sobriquet, tirant son origine soit d'événements, soit de particularités dans le costume, les traits du visage, la forme d'un membre,etc. . les surnoms sont si complètement adoptés par tout le monde, que le vrai nom de famille en est tout à fait oublié et ne se retrouve que dans les actes officiels.

On peut donc considérer ceci comme la révélation d'un fait ignoré de tous, et nous ne voyons pas comment on pourrait refuser d'admettre ici l'intervention d'une intelligence étrangère à tous les assistants. (1)

Voici un troisième fait :

Maria V** écrit : « Je suis Mme D*** (le nom en toutes lettres). Dis à mon mari que je ne lui en veux nullement de ce qu'il s'est remarié après ma mort. Je suis morte à D***, il y a quatre ans,à la ducasse (fête patronale), sur la place, en regardant ma fille Augusta qui allait au tourniquet (chevaux de bois).»

Le médium, les assistants et les diverses personnes que l'on interroge sur le moment, sont tous d'avis que la communication contient un détail inexact. Ce ne serait pas sur la place, mais dans une maison voisine, que Mme D... serait morte. Cependant M. D... rencontré quelques jours plus tard, confirma la constatation de la communicante, en spécifiant bien que c'était dans ses bras, *sur la place*, que Mme D... était tombée morte.

C'était donc une communication en contradiction avec la conviction de tous les assistants. Qui a pu la dicter ?

Ecritures de jeunes enfants.

Abordons maintenant des faits encore plus importants au point de vue des théories spirites ; nous voulons parler de l'écriture mécanique chez les jeunes enfants et chez les adultes complètement illettrés.Ici, il est impossible d'invoquer la supercherie ; enfants et adultes sont bien connus dans la localité. Reste le subconscient,agissant à l'insu de la personnalité consciente et se servant de ses organes pour écrire des communications et des réponses aux préoccupations des assistants et contraires parfois à leur désirs.

Qu'on nous permette, à ce propos, de présenter une réflexion. Les partisans de cette hypothèse du subconscient, déclarant qu'il est le résumé de toutes les acquisitions morales et intellectuelles faites par l'esprit dans le cours de ses vies successives, ce qui expliquerait la supériorité qu'on lui attribue sur la personnalité consciente, on voit qu'on ne peut se ranger à cette opinion, sans adopter les deux points

---

(1) Ce cas pourrait être expliqué par la mémoire latente, si l'on n'en avait jamais obtenu d'autres. Mais comme Maria a donné des preuves de la médiumnité,il n'est pas irrationnel de supposer qu'ici encore c'est bien un esprit qui tient à se faire reconnaître.

essentiels du spiritisme : la survie et le développement de l'esprit à travers une série d'existences et par conséquent de réincarnations.

Arrivons maintenant aux faits :

Nous nous sommes fait répéter par le père du médium de neuf mois, brave ouvrier incrédule jusque là, et par plusieurs témoins, la scène qui les avait amenés au spiritisme. Mais ici encore, la communication a été perdue, aucun d'eux ne pensant à l'intérêt que peut présenter un semblable document.

17° 1/2 Vendredi (hors trance)
Charles je suis très content davoir une si
belle petite médium agé de 3 ans et 1/2 et
quel deviendra si bonne médium tache
de lentretenir.

Ecriture de la petite Céline M., devant M. Broquet.

En avril 1898, Maria rentre chez elle, avec la petite Céline M..., âgée de trois ans et demi avec laquelle elle aimait à jouer. Cette fillette, ordinairement très gaie, est prise de terreur chaque fois qu'elle aperçoit M. Ch. Broquet. Celui-ci engagea Maria à la mettre devant une table avec un crayon et du papier, car un esprit avait déclaré qu'elle était médium. Maria place donc, au milieu de la pièce, une petite table devant laquelle elle asseoit la fillette, et pour observer la scène tout à loisir, sans troubler le médium, M. Ch. Broquet reste derrière la chaise, à plus de deux mètres, et suit tous les mouvements de l'enfant que reproduit une glace accrochée au mur d'en face. Maria et madame V··· se tiennent à quelques mètres de distance.

L'enfant prend le crayon, mais sa physionomie trahit une assez vive inquiétude, et la main est agitée de mouvements nerveux. Enfin la main se pose sur le papier et trace rapidement d'une seule traite la communication suivante :

« Charles, je suis très content d'avoir une si belle petite médium âgée de trois ans et demi et qu'elle deviendra si bonne médium : tâche de l'entretenir ».

Le crayon est ensuite projeté à terre avec une certaine force : l'enfant se retourne, aperçoit M. Broquet et se met à pousser des cris. Maria la prend pour la calmer, tandis que M. Broquet s'empare de la feuille de papier.

La petite Elise, grosse fillette de 23 mois, blonde, joufflue et très joueuse, prend, le 10 septembre 1898, la place que Maria venait d'occuper devant la table pour écrire à une amie. Elle saisit un

crayon et couvre sans s'arrêter une page entière d'une écriture fine et régulière, tandis que Maria vaquait aux soins du ménage. Lorsque cette dernière s'aperçut du fait, elle s'approcha pour prendre la feuille de papier, mais déjà l'enfant l'avait mise en pièces et chiffonnée. Maria ne songea pas à en recueillir les fragments.

Le 12 octobre 1898, un colporteur étranger au pays, que Maria venait, quelques heures auparavant, de convertir en évoquant sa mère et en lui rappelant un passé qu'il avait tout intérêt à cacher, revint demander qu'on évoquât son père. Maria eut l'inspiration d'asseoir Elise à la table, en lui donnant un crayon et un chiffon de papier qu'elle avait sous la main. Il y avait là cinq ou six personnes, la plupart étrangères au spiritisme. On continua à causer sans se préoccuper de l'enfant, qui, après avoir fait des arabesques sans aucune signification, s'arrêta un moment, puis se mit en devoir d'écrire les paroles suivantes : « *Il est réincarné* ».

Voici la reproduction de cette écriture, avec les signatures des témoins.

il est réincarné

Ecrit par la petite Elise, agée de 23 mois, le 12 Octobre 1898 à 5 h soir.

Broquet

femme Viateur

Maria Viateur

Pendant qu'elle écrivait, l'enfant passait la main gauche avec un geste de caresse sur le dos de la main droite, en disant : « Papa ! papa! » puis elle rejetait le crayon et secouait le bras, comme pour se débarrasser d'une étreinte importune et enfin reprenait le crayon pour écrire le dernier mot. On a constaté que sa main était devenue manifestement froide lorsque l'écriture fut terminée.

Le mercredi 9 novembre, M. Ch. Broquet avait annoncé qu'il n'assisterait pas à la séance du mercredi, 23.

A peine était-il parti, que la jeune Elise, assise en face d'une feuille de papier, y écrivit ces mots :

« Il faut écrire à Charles qu'il vienne à la séance de mercredi ».

L'écriture, bien formée, est très lisible *et ne contient pas de fautes d'orthographe*, ce qui est exceptionnel.

Dans ce cas, l'enfant était restée tout à fait isolée, comme dans les cas précédents.

On voit que ces deux communications ne sont pas banales et s'adaptent tout à fait aux circonstances. L'enfant n'a donc rien eu à imiter, quand même son âge n'eût pas été un obstacle suffisant.

Le 11 novembre, M. Lecerf envoie chez Maria sa fillette Louise, âgée de 4 ans. La petite Elise s'y trouvait déjà, ainsi que Céline M*** dont il a déjà été question et qui est âgée de 3 ans. Maria les plaça toutes trois sur un banc, en face d'une table ; elle leur donna à chacune un crayon et une feuille de papier et les laissa libres, se tenant à bonne distance, ainsi que Mlle Octavie B*** et une fillette, Eugénie R..., demi-sœur de Louise. Les enfants commencèrent à faire des griffonnages ; puis tout à coup elles écrivent en même temps la même pensée sous trois formules différentes, telles que nous les reproduisons ci-dessous :

(Louise Lecerf) « Ne pas oublier de les avoir tous, si c'est possible ».

(Elise) « Je voudrais qu'Elise vienne à la séance prochaine, si c'est possible ».

(Céline) « Je voudrais voir tous ces médiums à la séance prochaine, si c'est possible ».

Elise et Céline jettent ensuite leurs crayons à terre tandis que Louise Lecerf tombe en transe, en même temps qu'Eugénie R.... Nous reviendrons sur cet incident, à propos des incarnations et réincarnations.

Le jeudi 15 décembre, Maria voit entrer Elise, qui lui dit d'un air sérieux : « Je veux récrire ! » « à qui ? lui demanda Maria » ; mais l'enfant répétant obstinément : « Je veux récrire ! » Maria l'assied devant une table, lui donne un crayon et une bande de journal qui se trouvait sous sa main et voit la fillette écrire sans hésitation :

« Est-ce qu'il y a séance (créence) aujourd'hui ? »

Il nous est arrivé souvent de voir l'une ou l'autre de ces enfants tracer des traits de fantaisie au milieu desquels se rencontraient quelques mots sans suite et sans portée. On pourrait dire que ce sont des arabesques rappelant par hasard la forme de certaines lettres. Aussi n'en parlons-nous pas et ne tenons-nous compte que des phrases bien détachées et contenant une pensée.

Ecriture mécanique de médiums complètement illettrés.

Allan Kardec, dans la Revue Spirite, (1) a publié une communication dont le style clair et les idées très nettes ont pour objet les rapports des vivants et des morts. Or le médium était tout à fait illettré.

Cette communication, dit le grand initiateur, a été obtenue par un jeune homme, médium somnambule illettré. Elle nous est envoyée par M. Dumas, négociant à Sétif, membre de la Société Spirite de Paris, qui ajoute que le sujet ne connaissait pas le sens de la plupart des mots, et nous transmet les noms de dix personnes notables qui assistaient à la séance. On vient de nous montrer une page vraiment remarquable, obtenue à Lyon, *par une femme qui ne sait ni lire ni écrire et ne sait pas un mot de ce qu'elle écrit*. Son mari, qui n'est guère plus fort, la déchiffre par intuition séance tenante, mais le lendemain cela lui est impossible ; les autres personnes la lisent sans difficultés.

On ne peut cependant pas admettre une éternelle supercherie, et quand des témoins honorables affirment les faits, il faut en reconnaître la réalité, quelque perturbation que cela puisse jeter dans nos idées préconçues. Lorsque les pratiques spirites deviendront plus fréquentes, ce sera par milliers que se grouperont les faits pour chaque catégorie de phénomènes. Alors on rendra justice à la clairvoyance et aux facultés d'observation de ces précurseurs, si méprisés et si honnis de nos jours. Voici encore des preuves que nous empruntons toujours au récit si documenté de MM. Dusart et Ch. Broquet.

Ecritures médianimiques par des personnes ne sachant ni lire ni écrire.

Il nous reste à parler des communications qui se sont produites à D***, par la main de médiums absolument illettrés.

Nous avons vu un homme de cinquante ans écrire un nom propre. Ceux qui ne le connaissent pas comme nous pourraient croire à la reproduction de traits observés déjà.

Nous n'insistons pas. Tout autre est le cas de Mme B*** bien connue de nous et de tout le village. On sait que son mari ayant besoin de sa signature pour un acte notarié et voulant éviter des frais toujours considérables pour des ouvriers, s'efforça pendant plusieurs semaines de lui apprendre à écrire son nom et ne put y

(1) *Revue Spirite* 1863. *Sur la communication des Esprits* p. 228.

parvenir. Mme B*** est une ouvrière de 42 ans, aux mains raidies par le travail. Elle offre donc inconsciemment une grande résistance à la force intelligente qui veut assouplir ses doigts pour l'écriture, et il est fort curieux de la voir écrire. Elle lève la tête, regarde dans le vide ou les personnes qui l'entourent, mais jamais le papier sur lequel elle pose la main. Celle-ci trace d'abord un certain nombre de lignes de traits se tenant sans intervalles et au milieu desquels on distingue de temps à autre une lettre ou deux; puis après cette espèce d'exercice d'assouplissement, vient une phrase plus ou moins longue, quelquefois deux. Quand elle sent sa main arrivée au bas de la page, elle tend celle-ci à son mari ou aux personnes assises auprès d'elles et dit : « Voyez donc s'il y a quelque chose d'écrit ! » Il est certain qu'elle ne pourrait pas en juger par elle-même.

Griffonnages de Madame B***.

Dans ces communications, qui offrent bien le type le plus parfait de l'écriture mécanique, trois signatures ont été données. Par qui ? On peut affirmer que ce n'est pas par la personnalité consciente du médium. Est-ce par le subconscient ? Il faudrait admettre que chez cette mère de famille parfaitement honorable et sincère, le subconscient serait assez ignorant de lui-même pour prendre successivement plusieurs personnalités, en se trompant sur la sienne, ou assez fourbe pour chercher à tromper toutes les personnes de la famille ou de l'entourage. Il serait alors singulièrement inférieur à la personnalité consciente, ce qui est en contradiction flagrante avec les assertions de ceux qui admettent cette individualité hypothétique. On peut faire la même remar-

que au sujet des milliers de communications reçues chaque jour au sein des familles, dans le monde entier, avec une si grande variété de signatures pour le même médium.

Si l'on ne peut invoquer ni la fourberie,ni la personnalité consciente, ni l'individualité subconsciente, il ne reste plus qu'une seule interprétation, celle de l'intervention d'intelligences indépendantes, étrangères à tous les assistants. On verra que la nature des communications est vulgaire et telle qu'on pouvait l'attendre des signataires, que l'on avait connus pendant leur vie terrestre, comme fort peu élevés dans l'ordre intellectuel. Voici les faits :

Pendant plusieurs séances, Mme B***, se conformant à nos conseils, avait tenu au-dessus d'une feuille de papier sa main armée d'un crayon. Elle le tenait avec une grande raideur et résistait insconsciemment à l'action exercée sur ses bras et dont elle nous rendait compte. Pendant un quart d'heure chaque fois, quelquefois plus, elle traçait d'une main lourde des traits sans aucune forme déterminée. Graduellement, le bras devint plus souple, des lettres purent être reconnues et il nous fut possible de lire *Angélique Dernoncourt*, nom de sa mère. Le soir, rentrée chez elle avec son mari, elle renouvela son essai et reçut cette fois,sous la même signature, la phrase peu aimable et tout à fait conforme au caractère que l'on connaissait bien à la signataire pendant sa vie : « Va-t-en ramoner les pavés ». (Va balayer la rue).

A la séance qui suivit, Mme B*** écrivit quelques mots avec la signature « *Agnesse Barbieux* ».

Nous avons déjà signalé cette orthographe ; nous n'y insistons pas davantage.

Le 11 novembre, elle était fort préoccupée de la disparition d'un chat auquel elle tenait beaucoup. Le soir, elle reçut la phrase suivante : « Votre chat a la migraine. » La signature de *Clément Bourlet* cadrait parfaitement avec la valeur de la plaisanterie.

Le 14 décembre, le même Clément, après une demi-page de griffonnages qui semblent une mise en train, écrit ceci : Si tu veux devenir médium, il te faut faire beaucoup de spiritisme — Clément ». Vient encore une ligne de griffonnages, puis les mots suivants, que nous n'avons pas compris et qui n'ont à nos yeux d'autre valeur que celle de leur production : « Angélique était la médium des trois qui étaient à la table. Il faudra y aller : il y aura deux incarnations. Valenciennes, 95, rue du Quesnoy ». Nous donnons, à la page suivante, le cliché reproduisant les phrases entremêlées de traits sans aucune signification, qui montrent la difficulté éprouvée par l'esprit pour se servir de cet organisme inculte.

Très souvent, lorsqu'elle est chez elle, seule avec son mari, elle ressent dans le bras de telles impatiences, qu'elle se trouve obligée de prendre un crayon et d'essayer d'écrire. Le 27 décembre,

à plusieurs reprises dans la journée, de grands coups, assez sonores pour être entendus même hors des pièces où ils se produisaient, se firent entendre dans les meubles, dans les murs, la suivant même à la cave, jusqu'à ce qu'elle prît un crayon. A ce moment, tout bruit cessait. Le phénomène s'est renouvelé trois fois dans la journée.

Griffonnages et écriture automatique de Mme. B

Vous naurais rien en séance demain vous verr
je vous ferai des farces –

bojour Maria bojour et
tiote élise et mim té
dira bojour a dusar
in a pluche in attin
din qui j'y ~~allese~~ print
lincarnation comme cha
vera qui tai fé écrire

Écritures différentes de Maria suivant les individualités qui agissent sur elle. Le texte inférieur est de Clément.

Individualité d'un Esprit constatée par des communications identiques obtenues avec des médiums différents.

Une des meilleures preuves que l'on puisse fournir de l'individualité de l'être qui se manifeste est la similitude de l'écriture et du style de cet Esprit, lorsqu'il se communique par l'intermédiaire de différents médiums qui ignorent son existence, et ne se connaissent pas entre eux. MM. Dusart et Broquet ont été à même de constater qu'un esprit nommé Clément Bourlet, ancien garçon brasseur mort depuis longtemps, se servait indifféremment de la main de Maria, de celle d'une jeune fille Mlle M. B., ou enfin de celle de Zélia, âgée de 11 ans, et tou-ours dans le patois le plus grossier, avec les mêmes plaisante-

ries vulgaires, la même orthographe et une écriture tout à fait semblable,

Il est bien difficile de supposer que dans ces milieux rustiques l'esprit d'imitation soit, chez ces différents sujets, poussé assez loin pour aller jusqu'à simuler une écriture de fantaisie ; mais puisque nous donnons aux hypothèses contraires à nos théories toute l'extension possible, nous n'aurions pas cité ces témoignages s'ils n'avaient pas reçu une double confirmation 1° par un médium tout à fait illettré, et 2° par un autre qui ne connaissait pas du tout Maria et n'a jamais été à D Voici comment :

Nous avons vu que Mme B. n'est pas même capable de distinguer, au milieu des traits informes que sa main trace sur le papier, les quelques mots lisibles qui s'y trouvent. Elle est donc dans l'impossibilité complète de retenir, même subconsciemment, les détails par lesquels une écriture est caractérisée. Cependant, lorsque c'est l'esprit de Clément Bourlet qui se manifeste, elle reproduit son écriture, son orthographe et ses grosses facéties de paysan. C'est bien la même intelligence que celle qui agit sur Maria et ce cas nous met en présence d'une véritable personnalité posthume agissant identiquement sur des médiums dont l'un au moins, Mme B. est forcément mécanique.

La preuve se fortifie encore lorsque la même action spirituelle se manifeste dans un autre milieu, très lettré, avec les mêmes détails typiques. Laissons la parole aux auteurs du mémoire déjà cité :

Une femme très distinguée, auteur connu (1), habitant une ville distante de 46 kilomètres à vol d'oiseau du village de D..., et qui n'avait jamais vu Maria, reproduisit un jour, en présence de son mari et de plusieurs personnes distinguées, réunies dans son salon, toutes les particularités de l'incarnation de Clément. C'étaient la voix, les gestes, et l'abominable patois de D..., auquel personne ne comprenait mot. On dut lui faire répéter ses phrases à maintes reprises pour en saisir le sens, et ce n'est qu'en l'entendant parler de M. Ch. Broquet et de Maria que l'on reconnut à qui l'on avait affaire..... Clément écrit par la main du même médium et si l'écriture est moins difforme, ce qui est la part d'influence de celle qui sert d'instrument, l'orthographe est presque la même, ainsi que le caractère de la communication, et le *patois tout à fait inconnu du médium est identique à celui obtenu par la main de Maria.*

On ne pourra objecter ici une action télépathique exercée par

(1) Nous avons l'honneur de la compter aussi parmi nos amies.

l'esprit de Maria, car elle ne connaît pas même de nom la dame précitée,et ne peut avoir avec elle aucun rapport magnétique ou télépathique.

Tous ces phénomènes si variés, si probants chacun dans leur genre, montrent combien les savants qui ont voulu traiter la question de la médiumnité par l'écriture, ont passé à côté de l'explication véritable. Ils ont dédaigné, ignoré ou volontairement gardé silence sur la multitude des faits qui ne rentrent plus dans les cadres qu'ils ont tracés, et après cela ils ont la naïveté de s'imaginer que nous devons être satisfaits par leurs hypothèses, si singulièrement insuffisantes !

Du haut de leurs préjugés, ils nous taxent d'enthousiastes, d'ignorants, sans voir combien ces épithètes leur conviennent mieux, lorsqu'ils se hasardent en dehors du terrain qui leur est familier. Sans nous lasser, accumulons les preuves et alors le grand public sera en mesure de se prononcer entre nous et ces pontifes scientifiques, qui refusent si obstinément d'ouvrir les yeux lorsque nous venons à eux les mains pleines de preuves.

Chapitre III

Ecritures en langues étrangères inconnues du médium

SOMMAIRE. — *Discussion sur l'étendue de la mémoire latente.* — *Ecritures en langues grecques et latines par un ignorant.* — *Le cas d'écriture en langue latine du Dr Grand Boulogne.* — *Un instituteur médium.* — *La déposition du professeur Damiani.* — *Le récit de M. J. Burnet.* — *Un esprit télégraphiste.* — *Conversation par gestes.* — *Le cas de M. l'abbé Grimaud.* — *Ecriture dans une langue inconnue en Europe.* — *Etrange révélation par l'écriture automatique.*

Discussion sur l'étendue de la mémoire latente.

Nous venons de voir, dans le chapitre précedent, que souvent l'intelligence qui dirige la main du médium fait preuve de connaissances intellectuelles n'appartenant pas à l'écrivain, et l'on reconnait par la valeur des messages, par leur originalité, ou par les caractères scientifiques ou littéraires qu'ils révèlent, que toutes ces notions sont étrangères au médium et aux assistants ; dès lors, il est logique de les attribuer à ceux qui affirment en être les auteurs, c'est-à-dire à des Esprits.

Il est des circonstances où cette action étrangère se décèle avec une irrésistible autorité, c'est lorsque le médium écrit en employant des idiomes étrangers qu'il n'a jamais appris. C'est évidemment un cas décisif, mais il demande à être d'autant plus sérieusement étudié, qu'il est plus démonstratif La première objection est, comme toujours, la simulation : mais on remarquera que dans certaines observations médicales, le médium était dans le délire et ne pouvait employer de subterfuges pour tromper ceux qui l'entouraient. Ensuite, nous avons dans bien des récits l'affirmation des témoins qui certifient que les sujets ne connaissaient pas la langue employée et qu'ils étaient incapables d'une supercherie, consciente ou non. Il nous faudra également tenir le plus grand compte de l'intervention de la mémoire latente, qui peut jouer un grand rôle. Si malgré ces réserves, il reste des

observations qui résistent à toutes ces analyses, il faudra certainement conclure en faveur de l'intervention des Esprits.

Nous ne nous arrêterons pas sur les phénomènes constatés chez les Camisards (1) ou les convulsionnaires de St-Médard (2) pas plus que sur les drames des possédées de Loudun ou de Louviers qui nous offriraient des exemples de paysans ou de religieuses parlant, les premiers le français le plus correct, et les secondes le latin ; nous renvoyons aux ouvrages cités, et nous étudierons de suite les cas consignés par les médecins.

César Lombroso (3) rapporte les expériences suivantes, qui lui semblent démontrer que la mémoire peut être développée d'une façon extraordinaire par le fait de l'hypnotisme. Ayant dit devant un sujet hypnotisé douze nombres, ce sujet répéta une demi-heure après les six premiers nombres en commettant une seule erreur. Il ne connaissait pas l'allemand : après lui avoir ordonné de fixer une ligne d'un livre allemand et de la reproduire une demi-heure après sur l'ardoise, *il écrivit, ou plutôt il traça l'image des lettres* avec leurs formes spéciales, en faisant trois erreurs seulement sur soixante lettres. Le livre qui avait servi à cette expérience étant fermé, le sujet put, sur l'ordre qui lui en fut donné, retrouver la page et la ligne sur laquelle on avait fixé son attention auparavant.

Il est probable, comme nous l'avons vu, que chez les automatistes proprement dits, le contenu de la mémoire latente s'extériorise plus facilement sous forme d'écriture que sous toute autre, et le sujet de M. Lombroso en offre un bon exemple. Si on lui avait donné la suggestion post-hypnotique d'écrire à l'état de veille ces mêmes caractères allemands, il aurait probablement pu le faire. L'apparence de la médiumnité eût été encore plus grande si ce souvenir lui était revenu plus tard, spontanément, dans d'autres circonstances, par exemple au milieu d'une séance spirite. Sans doute ce ne sont là que des hypothèses, mais elles s'appuient sur des expériences positives, et les spirites ont le devoir de tenir compte de ces possibilités, dans la discussion des résultats qu'ils ont constatés.

---

(1) Voir : Louis Figuier. *Histoire du Merveilleux*. 1860. T. II, p. 267, 401, 402. et *les Camisards des Cévennes* par Eugène Bonnemère.

(2) Voir : Carré de Montgeron. *La vérité des miracles opérés par M. de Pâris et autres appelans* 3. V. in 4° Cologne 1747. *Consulter également* : Mathieu. *Histoire des miraculées et des convulsionnaires de St- Médard.*

(3) Lombroso. *Studi sull' hypnotismo*. Torino. 1886. p. 5.

La puissance de remémoration des somnambules est connue depuis longtemps, en voici quelques exemples :(1)

Sauvage rapporte en avoir vu une qui répéta devant lui, mot par mot, une instruction en forme de cathéchisme entendue la veille, ce que,sans doute, elle n'aurait pas été capable de faire dans son état ordinaire.

Nous avons vu le jeune polonais de M. Ochorowicz réciter, textuellement,des passages entiers d'un roman qu'il avait lu jadis.

Un jeune somnambule du Dr Pezzi, un jour, avait cherché à se rappeler, mais en vain, un passage d'un discours sur l'enthousiasme dans les beaux-arts ; tombé en somnambulisme,il retrouva ce qu'il avait cru oublié.

Une des cataleptiques du Dr Petetin, après avoir entendu cinquante vers, récités une seule fois en sa présence, les répéta sans hésiter et sans faire de faute, et pourtant elle ne les connaissait pas auparavant.

Dans tous ces exemples,c'est simplement la mémoire qui est en jeu. Elle est très-développée, mais ces faits nous semblent moins étonnants depuis que les recherches modernes sur l'hypnotisme nous ont fait connaître le phénomène auquel on a donné le nom d'*ecmnésie*. On sait que MM.Pitres (2),Blanc Fontenille,(3) Bourru et Burot (4) etc. ont montré que si l'on replace, par suggestion,certains sujets à une époque quelconque de leur vie passée, ils se souviennent avec une extraordinaire précision de tous les événements qui leur sont survenus à cet âge,tandis qu'ils ont complètement oublié tous les souvenirs postérieurs. Ainsi si l'on affirme à Albertine qu'elle a 5 ans, elle ne sait plus le français, elle parle en employant surtout le patois ; elle raconte tous les incidents de sa vie d'enfance et ne connait plus rien de ce qui s'est passé depuis l'époque où elle avait cinq ans,jusqu'au moment actuel. C'est la résurrection d'un état antérieur qui se reproduit avec la fidélité d'un enregistrement phonographique. Tout ce qu'elle a vu, entendu, dit pendant sa vie est gravé en elle d'une manière latente,mais indélébile,et les exemples précédents nous montrent simplement des épisodes, des fragments de cette mémoire totale indéfectible.

---

(1) Liébault. *Le sommeil et les états analogues* p. 92.

(2) Pitres, *Leçons cliniques sur l'hystérie et l'hypnotisme*. T. II. p. 220-290-300.

(3) Blanc-Fontenille. *Etude sur une forme particulière de délire hystérique* . Th. doct. Bordeaux 1887 (délire avec ecmnésie).

(4) Bourru et Burot. *La suggestion mentale et les variations de la personnalité*, p. 152.

Remarquons encore que si rien ne se perd dans la mémoire, elle est incapable cependant de créer des connaissances nouvelles. C'est un merveilleux appareil de reproduction, mais il ne faut pas lui demander d'ordonner, de mettre en œuvre les éléments qu'elle conserve. Son rôle se borne à enregistrer et à reproduire les associations visuelles, auditives, tactiles, viscérales même, qui sont contemporaines. Si donc nous remarquons chez un individu autre chose que la reproduction pure et simple du passé ; si nous constatons des connaisssances plus étendues, une science supérieure à celle qu'il possédait, la pratique de règles qui ne lui ont pas été enseignées, il faut que nous cherchions autre part qu'en lui-même la cause de ces phénomènes.

Nous avons constaté déjà qu'il faut faire une part au travail de l'esprit pendant le sommeil ; nous avons vu que la clairvoyance intervient également dans certains cas, aussi bien que la transmission de la pensée, il nous faut maintenant aborder une autre source de renseignements qui peut être due au souvenir des vies antérieures. M. Myers, dans son étude sur la *conscience subliminale* (1), a signalé déjà cette possibilité, et nous avons nous-mêmes énuméré les arguments en faveur de la théorie des vies successives dans notre rapport au Congrès spirite de Londres (2). Il se peut donc que parfois un médium fasse preuve de connaissances qu'il aurait acquises dans une existence passée, de même que les sujets ecmnésiques se rappellent pendant la période de suggestion post-hypnotique une multitude de détails qu'ils ignorent absolument à l'état de veille. C'est peut-être en faisant état de cette hypothèse que l'on pourra comprendre les faits suivants :

On a vu, dit Bertrand (3), des paysans comprenant à peine le français, s'exprimer pendant leur somnambulisme avec une grande pureté dans cette langue.

Moreau (de la Sarthe) a traité un enfant de douze ans *qui n'avait jamais eu connaissance que des premiers éléments de la langue latine* et qui, dans les accès d'une fièvre maligne, parla cette langue avec autant de pureté et d'élégance que les plus versés dans sa pratique.

---

(1) *Proceedings* — 1887.

(2) Gabriel Delanne — *Etude sur les vies successives*. Mémoire présenté au Congrès de Londres in *Revue Scientifique et morale du Spiritisme*. Juillet, Août, Septembre 1899.

(3) Bertrand *Traité du Somnambulisme* — p. 100, 309.

Le Dr Macario (1) cite le fait, observé par le Dr Rosiau, d'un élève nommé Bélier qui, très faible dans sa classe (cinquième), dans ses accès, s'exprimait en langue latine avec facilité et un heureux choix d'expressions.

Nous sommes loin, avec ces exemples, d'une phrase latine répétée automatiquement par une servante de curé ! Il y a un discernement, un choix, un emploi méthodique et raisonné d'un vocabulaire et de règles compliquées appartenant à une langue étrangère ; en supposant à la mémoire et à l'intelligence de ces jeunes gens la plus grande étendue, on ne peut concevoir qu'ils se servent de mots et de règles qu'ils n'ont encore jamais appris. L'étude attentive des phénomènes spirites nous mettra souvent en présence de cas semblables, et quelle que soit l'hypothèse que l'on adopte, souvenirs de vies antérieures ou manifestations d'esprits, la thèse matérialiste n'aura rien à y gagner.

Abordons immédiatement l'étude des documents que nous possédons sur cette question. Eliminons de suite les communications écrites, très nombreuses, qui se résument en citations d'auteurs étrangers, ou en quelques mots détachés, parce que l'on peut toujours supposer que ces fragments ont été appris, lus ou copiés jadis, et que le souvenir n'en est pas resté. Attachons-nous spécialement aux messages qui ont un objet déterminé.

Ecritures en langues grecques et latines.

Un des premiers propagateurs du Spiritisme en France fut Pierrart, directeur de la *Revue Spiritualiste*. C'était un homme instruit, à l'esprit positif, qui rendit de grands services à la libre pensée, en prenant courageusement la défense de ces faits nouveaux qui rencontraient dans le public la plus violente opposition Son nom mérite de n'être pas oublié, puisqu'il fut un initiateur dans la voie que nous suivons Nous trouvons dans la *Revue* de 1859 (2), l'attestation suivante qui nous paraît fournir des caractères très sérieux d'authenticité :

Après avoir rappelé un certain nombre de lettres antérieures lui venant de Rodez et contenant des récits de faits, Pierrart dit :

Une autre lettre nous parle de dictées médianimiques remarquables faites à plusieurs professeurs du lycée de Rodez. L'un d'eux, M. Küster, professeur de langue allemande, homme d'une

(1) Macario — *Du sommeil* — p. 121.
(2) Pierrart — *Revue Spiritualiste* 1859 — p. 305.

grande érudition, voulant se convaincre de la vérité des manifestations spiritualistes, réunit chez lui le médium L..., M. Volson, professeur de seconde, et M. Wierjesky, maître répétiteur. Il s'est trouvé écrit, par la main du médium, homme tout à fait étranger aux langues mortes, *des conseils à l'adresse des assistants*, conseils qu'on a reconnus pour être exprimés *dans la pure langue de Platon*.

M. Küster ayant demandé quelque chose sur des affaires qui lui étaient personnelles, il fut doublement convaincu et stupéfait de voir un projet qu'il n'avait jamais communiqué à personne, *écrit en belle langue latine* que les assistants déclarèrent être du latin de Virgile. Ce qu'il y eut de remarquable en même temps dans ces communications, ajoute notre correspondant, c'est que parfois les caractères étaient écrits *à rebours*, comme ceux qu'on grave sur une pierre lithographique, de telle sorte qu'on ne put les lire qu'en plaçant le papier devant un miroir.

Ici rien ne manque pour que nous soyons en présence d'un fait vraiment démonstratif. 1° Il est authentique, puisque Pierrart cite les noms des témoins qui sont des gens honorables avec lequels il correspond. 2° Ils ont toute la compétence nécessaire pour bien juger la langue employée. 3° La communication n'est pas une reproduction d'un passage imprimé d'un auteur quelconque : ce sont des conseils aux assistants, qui évidemment ont été improvisés par l'intelligence qui dirigeait la main du médium. 4° La langue grecque et la latine étaient totalement inconnues de l'écrivain et cependant elles étaient correctement écrites. 5° Toute communication de pensée est impossible, puisque les professeurs ne s'attendaient guère à ce qu'on leur parlât en grec, et comme pour déjouer toute interprétation télépathique, l'autre message qui succéda immédiatement au premier, est exprimé en latin. 6° Enfin, l'écriture *en miroir*, surtout en langue étrangère, exclut absolument toute transmission inconsciente ou subconsciente. 7° Il y a enfin, en outre, révélation d'un fait inconnu du médium.

Ne posséderions-nous que ce cas, qu'il faudrait déjà croire à l'intervention des Esprits, mais nous avons déjà vu et nous constaterons de suite qu'il est loin d'être isolé.

Autre communication en langue latine.

Dans la même *Revue Spiritualiste* (1), nous trouvons l'attestation de M. le docteur Grand-Boulogne, fervent catholique, an-

(1) Pierrart. *Revue Spiritualiste*; 1862, p. 14 et 15.

cien vice-consul de France, qui soutient qu'on peut concilier parfaitement la foi la plus entière aux dogmes de l'église catholique, tout en pratiquant l'évocation des Esprits. Pour appuyer sa thèse, il cite des communications obtenues dans un milieu essentiellement pieux et même dévôt :

N'en déplaise aux démoniaques, dit-il, on me persuadera difficilement qu'une prière soit un acte d'impiété et surtout un appel à Satan. Le résultat pratique, c'est que des matérialistes, d'obstinés incrédules, ont été convaincus et se sont convertis ; c'est que des ecclésiastiques, aussi recommandables par leur vertu que par leur savoir, après avoir attesté d'abord les plus vives préventions, ont témoigné bientôt leur étonnement, leur respect et leur complète édification.

L'un d'eux a été l'objet d'une communication bien remarquable *en langue latine*. Je la copie textuellement :

Sacerdos a deo dilecte, cur manifesta negas ? Cur concedens omnia potenti deo, non fateris veritatem, oculorum aciem perstringentem ? Sacræ litteræ, memento, crebræ sunt manifestationibus angelicis ; cœcultatus vide et crede.

Traduction littérale :

Prêtre, par Dieu chéri, pourquoi ce qui est manifeste nies-tu ? Pourquoi, t'inclinant devant le tout puissant Dieu,ne confesses-tu la vérité, de tes yeux la prunelle frappant ? Les saintes écritures, souviens-t'en, pleines sont des manifestations des Esprits ; toi qui fermes les yeux, vois et crois.

Benoit***,

Une jeune dame tenait le crayon, écrivant avec une rapidité inouïe, et pendant ce temps-là, des coups ne cessaient de retentir dans la table et au plafond.

Une circonstance vraiment intéressante, c'est que le médium, au dessous de chaque mot latin, nous donnait à la fois le texte et la traduction interlinéaire, qu'ici j'ai placé à la suite pour vous épargner une difficulté typographique.

Il est bon d'ajouter *que ce médium est incapable de lire correctement une phrase latine.*

Nous répèterons encore qu'aucune lecture de pensée ne peut produire ce phénomène, car en supposant que la conscience somnambulique pêche, pour ainsi dire dans la mémoire latente des assistants, le mot latin correspondant au mot français, elle ne pourra pas construire grammaticalement la phrase, puisqu'elle n'a pas l'ombre d'un rudiment des règles compliquées qui gouvernent cet idiome On ne peut davantage faire intervenir la subconscience des assistants car, étant incrédules, ils étaient

incapables de formuler en latin des arguments combattant directement leur manière de voir. Ni la clairvoyance, ni la télépathie, ni la mémoire latente ne sauraient à aucun titre être invoquées, il ne reste donc, en dehors de l'intervention spirituelle, que la supercherie, ou du médium, ou du Docteur Grand Boulogne, hypothèse absurde pour ce dernier et tout à fait improbable pour la dame en question, car en même temps qu'elle écrivait, des coups retentissaient *dans la table et au plafond*. Qui donc aurait aidé à la comédie par ces manifestations physiques concomitantes, dans ce milieu cultivé et d'une haute moralité ?

Un instituteur médium.

Le Docteur Gibier (1) rapporte, d'après la *Revue Spirite* (2), les expériences faites par M. Didelot, instituteur, et par son aide, qui était le médium. Après avoir raconté l'étonnement éprouvé par le jeune homme lorsqu'il sentit sa main entraînée malgré lui et constaté qu'elle reproduisait des pensées qui n'étaient pas les siennes, il rend compte d'une séance tenue en compagnie de prêtres qui voulaient étudier les faits. Nous lui laissons la parole :

Un chanoine de la cathédrale de Nancy, M. l'abbé Garo, ayant aussi entendu parler des révélations surprenantes obtenues par mon jeune homme, le fit mander un jour chez lui, je l'y accompagnai. Là se trouvaient réunies cinq ou six prêtres âgés et respectables. On remit au jeune homme du papier et un crayon en l'invitant à répondre à certaines questions, *renfermées sous un pli cacheté* déposé sur la table.

Je n'ai jamais connu la nature des questions posées ; mais je sais que la première réponse stupéfia les prêtres qui se regardèrent tout étonnés de la phrase qui venait d'être écrite. *Une réponse fut même faite en latin* ; or le jeune homme n'avait pas la moindre notion de cette langue. L'abbé Garo ne voulut y croire que sur l'affirmation formelle du médium qu'il ignorait absolument le latin.

On ne peut guère songer ici à une suggestion mentale, car l'étonnement même des assistants démontre qu'ils ne pensaient pas à formuler une réponse en latin. Quant à le faire incons-

---

(1) Gibier. *Le Spiritisme ou Fakirisme occidental*. p. 163.
(2) *Revue spirite*. 15 janvier 1886.

ciemment, nous avons reconnu déjà combien cette hypothèse est invraisemblable. Il est impossible de suggérer quelque chose que l'on ignore, telle une réponse ex-abrupto en latin.

Reconnaissons donc l'action d'une intelligence étrangère aux assistants, qui manifeste à sa manière son indépendance et sa personnalité.

La déposition du professeur Damiani.

En 1869, la Société Dialectique de Londres ouvrit une enquête sur les phénomènes spirites et consigna ses observations dans un rapport intéressant, traduit dernièrement en français par M. le Docteur Dusart.(1) Un grand nombre de témoins vinrent raconter les expériences auxquelles ils avaient assisté, comme acteurs ou spectateurs, et la lecture de ces dépositions est du plus haut intérêt pour établir la continuité de ces manifestations qui ont lieu encore de nos jours dans tous les pays.

Nous détachons du récit de M. le professeur Damiani les faits suivants, qui se rapportent directement à notre étude :

Tout récemment, tandis que j'étais en Sicile, un poème de 200 vers, très bien composé, en dialecte sicilien, ainsi *que de nombreuses communications en allemand, en français, en latin et en anglais*, furent transmis, en ma présence, par un médium *tout à fait illettré*, appartenant à la classe ouvrière.

Nous constatons dans ce récit une triple manifestation 1° l'écriture par quelqu'un qui n'a jamais appris cet art ; en second lieu l'emploi de langues étrangères variées ; 3° la production d'un poème qui ne saurait émaner de la subconscience du sujet, puisqu'il ne connaît pas les règles de la versification. La suite de la déposition du professeur Damiani nous fait connaître encore d'autres communications tout à fait au dessus de la capacité intellectuelle de l'écrivain. Voici son récit :

Je me suis trouvé à Clifton avec un jeune médium de *dix à onze ans*, qui écrivait de longues dissertations sur des sujets de philosophie spiritualiste. Les sujets et la façon dont ils étaient traités étaient tels qu'ils eussent pu être signés par un écrivain expérimenté et déjà mûr, bien au courant de ces questions. Pendant une séance, je mis le célèbre Gavazzi en présence de ce jeune médium. Le subtil polémiste posa au médium, ou à l'esprit qui se manifestait par lui, diverses questions sur des sujets abstraits de métaphysique et de théologie et il en reçut des réponses si pro-

---

(1) Dr Dusart. *Rapport sur le spiritualisme*. p. 216 et 217.

fondes et si savantes, qu'il resta convaincu qu'il ne se trouvait nullement devant un cas d'*enfant prodige*. Ce jeune médium, dont les écrits renfermaient bien douze volumes, *traçait des caractères différents*, selon l'esprit qui s'emparait de lui, le dirigeait et écrivait parfois *en diverses langues mortes*.

Je connais un autre médium âgé de quinze ans, habitant également Clifton, qui, sous l'influence des esprits, donne des réponses écrites en vers, si distingués pour la forme autant que pour le fond, qu'il n'est pas possible à ceux qui le connaissent de conserver dans l'esprit le plus petit soupçon qu'il ait pu les faire de lui-même et sans être assisté.

Dans ces exemples, pas plus que dans les autres les hypothèses des incrédules : cryptomnésie, télépathie ou lecture de pensée, ne sauraient être invoquées comme explication. Seule la théorie spirite offre une solution rationnelle sur ces faits, si extraodinaires en apparence.

Le récit de M. Jean Burns.

Les phénomènes spirites présentent une richesse et une variété que les courtes et sèches analyses des critiques qui en ont parlé ne laisseraient guère supposer. Nous avons vu déja que des savants tels que Crookes et Hodgson affirment que des médiums peuvent écrire simultanément des communications différentes par la main droite et la main gauche.

M. Burns, dans sa déposition devant le comité de la Société Dialectique, expose qu'il a constaté l'existence du même pouvoir chez sa belle-sœur, Miss Mary, en même temps que l'écriture en langue étrangère : (1)

Miss Mary se trouva spontanément être un médium écrivain très remarquable. Dès qu'elle prenait un crayon à la main, elle écrivait automatiquement des réponses *aux questions posées mentalement*. Je l'ai vue écrire sur des sujets différents, *en tenant un crayon de chaque main*, sans donner aucune attention à ce qu'elle faisait. A plusieurs reprises, dans des cas de maladies désespérées, nous avons reçu des prescriptions médicales par ce procédé et leur application a donné des résultats immédiats..,

Dans certains cas, les esprits font écrire automatiquement la main de miss Mary *dans des styles et des langues différentes*. Dans une occasion, un monsieur traduisit un de ces messages : celui-ci était un espagnol, et l'esprit se donnait pour un Espagnol...

Nous trouvons réunis dans cette observation les caractères

(1) Dr Dusart. *Rapport sur le spiritualisme*. p. 327 et 329.

les plus sérieux pour nous convaincre de l'intervention des esprits. 1° Ecritures séparées de chaque main ; 2° Chargement de style et d'écriture suivant les diverses personnalités qui se manifestent ; 3° langues étrangères inconnues du médium. M. Burns étant personnellement connu des savants du Comité de la Société Dialectique, sa sincérité et sa bonne foi ne sauraient être suspectées.

Un esprit télégraphiste.

Lorsqu'un médium n'emploie pas une langue étrangère, mais se sert d'un procédé télégraphique qui lui est inconnu, on peut admettre encore, dans ce cas, que ce n'est pas sa subconscience qui lui founit cette connaissance. Un exemple curieux en est donné dans la biographie d'un médium remarquable, Mme Conant. Nous le reproduisons d'après la traduction d'Aksakof : (1)

Lors de son séjour à Cummings House, à Boston, Mrs Conant reçut la visite d'un inconnu qui déclara qu'il étudiait les phénomènes spiritiques et qu'il désirait beaucoup avoir de la part de son ami, une certaine preuve d'identité qu'il n'avait pas encore réussi à obtenir ; il venait de voir un médium demeurant dans un quartier éloigné de la ville qui l'avait adressé à Mrs Conant, disant qu'à une séance avec elle, son désir serait accompli... On prit place... Soudain la main de Mrs Conant commença à exécuter des mouvements brusques, s'élevant et s'abaissant d'une façon bizarre et irrégulière, de sorte que le crayon frappait des coups secs se suivant rapidement. Mrs Conant ne comprenant rien à ce qui se passait, et désespérant d'obtenir un résultat quelconque, troublée par cet échec elle dit à son hôte : « Inutile de continuer. Il est clair qu'aucun esprit pouvant communiquer avec vous ne se trouve ici pour le moment. Il y a bien quelqu'un, mais il ne trouve pas le moyen de se manifester ». Quel ne fut pas son étonnement lorsque le visiteur lui déclara qu'il était très satisfait, au contraire, que la séance avait parfaitement réussi et qu'il avait enfin obtenu de son ami la preuve désirée, qu'il l'avait même écrite sans qu'elle s'en fût aperçue. Explications faites, le médium apprit que le visiteur inconnu était télégraphiste de profession, de même que l'ami dont il attendait le message : comme preuve de son identité, il devait communiquer avec lui par voie de signes télégraphiques, et c'est ce que Mrs Conant venait de faire, d'une façon toute mécanique, puisqu'elle n'avait aucune idée de l'alphabet télégraphique, tout en s'étonnant que la séance ne donnât aucun résultat. Le visiteur a pu se con-

(1) Aksakof. *Animisme et spiritisme*. p. 369.

vaincre de cette façon que l'intermédiaire du message, c'est-à-dire le médium, en ignorait absolument la teneur.

Nous croyons, ici encore, tout commentaire superflu.

Le cas de M. l'abbé Grimaud.

Voici un autre exemple plus récent, dont nous avons entendu le récit de la bouche même de M. l'abbé Grimaud, dans un de nos passages en Avignon:

Je pourrais aussi dégager de mes observations personnelles, dit M. Léon Denis (1), de nombreux cas d'idendité d'esprits. Je me bornerai à signaler le suivant, obtenu à la suite d'une conférence contradictoire que je fis à l'hôtel de ville d'Avignon, et au cours de laquelle M. l'abbé Grimaud me demanda des preuves de la réalité du spiritisme. Ces détails sont extraits d'un procès-verbal, que j'ai sous les yeux. Il est signé de douze témoins, et je le tiens à la disposition des intéressés :

« Le 13 janvier 1899, douze personnes s'étaient réunies chez M. David, place des Corps-saints, 9, à Avignon, pour leur séance hebdomadaire de spiritisme.

« Après un moment de recueillement, on vit le médium, Mme Gallas, (à l'état de transe), se tourner du côté de M. l'abbé Grimaud et lui parler dans le langage des signes employés par certains sourds-muets. La volubilité mimique était telle que l'esprit fut prié de se communiquer plus lentement, ce qu'il accorda aussitôt. Par une précaution dont on appréciera l'importance, M. l'abbé Grimaud ne fit qu'énoncer les lettres à mesure de leur transmission par le médium. Comme chaque lettre isolée ne signifie rien, il était impossible, alors même qu'on l'eût voulu, d'interpréter la pensée de l'esprit, et c'est seulement à la fin de la communication qu'elle a été connue, la lecture en ayant été faite par l'un des deux membres du groupe chargés de transcrire les caractères.

« De plus, le médium a employé une double méthode, celle qui énonce toutes les lettres d'un mot, pour en indiquer l'orthographe, seule forme sensible pour les yeux, et celle qui n'énonce que l'articulation, sans tenir aucun compte de la forme graphique, méthode dont M. Fourcade est l'inventeur et qui est en usage seulement dans l'institution des sourds-muets à Avignon. Ces détails sont fournis par l'abbé Grimaud, directeur et fondateur de l'établissement.

« La communication relative à l'œuvre de haute philanthropie

---

(1) Léon Denis. M. Camille Flammarion et le Spiritisme. *Revue scientifique et morale du spiritisme* — Juillet 1899, p. 12.

à laquelle s'est voué M. l'abbé Grimaud, était signée : frère Fourcade, décédé à Caen ».

Aucun des assistants, à l'exception du vénérable ecclésiastique, n'a connu ni pu connaître l'auteur de cette communication, bien qu'il eût passé quelque temps à Avignon, il y a 30 ans ; ni sa méthode.

Ont signé : les membres du groupe ayant assisté à cette séance : Toursier, directeur de la banque de France en retraite, Roussel, Domenach, David, Brémond, Canuel, Mmes Toursier, Roussel, David, Brémond.

Au procès-verbal est jointe l'attestation suivante :

« Je soussigné, Grimaud, prêtre, directeur-fondateur de l'institution des infirmes de la parole, sourds-muets, bègues et enfants anormaux, à Avignon, certifie l'exactitude absolue de tout ce qui est rapporté ci-dessus. Je dois à la vérité de dire que j'étais loin de m'attendre à une pareille manifestation, dont je comprends toute l'importance, au point de vue du spiritisme dont je suis un adepte fervent, je ne fais aucune difficulté de le déclarer publiquement. ».

Avignon, le 17 avril 1899.

Signé GRIMAUD, prêtre.

Conversation par Gestes.

Mme Hardinge Britten, écrivain bien connu, dont la vie entière a été consacrée à la propagation du Spiritisme, publia, en 1872, un journal mensuel intitulé : *L'Etoile de l'Ouest*, dans lequel on trouve, à la page 261, le récit suivant, qui a la plus grande analogie avec le fait précédent :

Le samedi 21 août 1872, je faisais une conférence à Syracuse (N. Y.), et entre la séance du matin et celle du soir, j'assistai à une réunion chez M. Bears. Parmi les assistants, qui étaient une vingtaine environ, se trouvaient deux dames et deux messieurs venus d'une ville voisine pour assister à mes conférences. Au cours de la réunion, un médium, Mme Corwin, tomba en transe et désigna de la main un des assistants; il se leva et traversant la salle, vint prendre un siège à côté du médium. Alors l'esprit parut faire des tentatives réitérées pour parler, impuissant, semblait-il, à soumettre à sa volonté les organes du médium, ce qui produisit un effet pénible sur la plupart des assistants.

On remarqua cependant que la main gauche du médium se leva par moments, et que les doigts faisaient divers mouvements. Quelques instants après, le monsieur en question déclara que l'esprit lui avait donné une preuve de son identité, et ce, « d'une façon indubitable ». Supposant que c'était un signe quelconque convenu, on s'attendait

toujours à entendre prononcer des paroles par l'esprit, proposant tel ou tel moyen pour faciliter la manifestation. Subitement, le médium tomba sous l'influence d'un autre esprit qui déclara, d'une façon parfaitement calme, que si l'on restait tranquille, la femme du monsieur qui se tenait auprès du médium essayerait encore de se manifester, qu'elle avait été sourde-muette sur la terre et qu'elle communiquerait par le moyen de l'alphabet des sourds et muets. On fit le silence, et bientôt l'individualité annoncée revint et parla vingt minutes avec son mari ; les doigts du médium formaient les réponses et les phrases au moyen des signes employés par les sourds-muets.

La scène était émouvante : le mari se tenait en face du médium en transe, et posait à sa femme diverses questions, par signes, et sa femme répondait à ses pensées de la même manière, par l'intermédiaire d'un organisme étranger, *d'une personne qui n'avait jamais pratiqué* ce mode de conversation. L'esprit faisait également *des réponses à des questions mentales*, en les écrivant par la main du médium. Ces réponses étaient toujours satisfaisantes.

Disons encore que le médium et le monsieur dont il est question ne se connaissaient nullement, et que le médium n'avait jamais, jusqu'alors, vu employer les signes de l'alphabet des sourds-muets.

La véracité de Mme Hardinge Britten n'ayant jamais été discutée nous acceptons son témoignage et nous considérons que l'emploi de signes conventionnels inconnus du médium, constitue une preuve de l'intervention d'un esprit connaissant ce langage Il n'est pas possible que le questionneur ait pu suggérer mentalement, et surtout inconsciemment, les actes compliqués nécessaires à l'expression des pensées qui étaient transmises.

Ecriture dans une langue inconnue en Europe.

Il est tout à fait impossible d'expliquer logiquement les cas précédents, même en donnant à la mémoire latente, à la clairvoyance et à la télépathie, toute l'extension possible. Il en est encore de même pour le fait suivant, que nous citons sous la garantie de l'illustre Alfred Russel Wallace, membre de la Société Royale Anglaise. C'est dans une conférence intitulée : *Y a-t-il une autre vie?* faite en 1887, au temple métropolitain de San Francisco, que nous la trouvons exposée brièvement en ces termes : (1).

Voyons maintenant les phénomènes physiques combinés avec les phénomènes mentaux tels que l'écriture et le dessin. Ce sont maintenant

---

(1) Alfred Russel Wallace. *Les Miracles et le moderne spiritualisme* p. 362.

choses si fréquentes que presque tout le monde peut avoir eu l'occasion de les constater par soi-même. Elles se présentent d'une infinité de manières. Des papiers jetés sur le parquet et repris quelques minutes après, se trouvent couverts d'écritures ; de même pour des papiers enfermés à clef dans des tiroirs, ou bien l'esprit écrit au plafond à des endroits inaccessibles. De l'écriture se forme entre des ardoises liées et souvent en présence et sous la main de la personne qui l'a demandé ; quelquefois la phrase est écrite dans une langue que le médium ne comprend pas ; quelquefois dans une langue qu'aucune personne ne comprend et que l'on a une difficulté considérable a interpréter ; mais généralement, je le crois, ces communications sont interprétées et reconnues comme étant dans une langue définie. Un de mes amis, en Angleterre, obtint avec sa famille, et sans médium public, une écriture dans une langue qu'ils ne comprenaient pas, qu'ils eurent la plus grande difficulté à interpréter. *et qui ne fut reconnue que par un missionnaire des îles de la mer du sud* à qui elle était familière ; c'était écrit correctement, *et personne, dans la maison*, ne connaissait *un seul mot de cet idiome.*

Nous pourrions augmenter beaucoup le nombre de ces témoignages, mais nous sommes obligés de nous borner, ayant encore d'autres phénomènes aussi intéressants à examiner. Nous nous contenterons, pour finir, de citer des observations plus récentes qui montreront que les faits dont nous parlons se produisent toujours, dans tous les pays, et qu'il suffit de chercher sincèrement pour en découvrir.

Etrange révélation par l'écriture automatique.

Les *Annales psychiques* (1) reproduisent le récit suivant, dû à M. Gordigiani. Il devint médium écrivain à l'âge de 15 ans, après avoir fait des expériences typtologiques. Nous lui laissons la parole.

J'ai eu ce genre de médiumnité (mouvements de table) pendant plusieurs semaines ; après se développa en moi l'écriture automatique et nous renonçâmes à la table et à toutes les expériences physiques qui peuvent avoir beaucoup d'intérêt pour les savants, mais pas pour ceux qui cherchent dans ces phénomènes la preuve de la survivance de l'âme. Ma mère voulait la preuve de la survivance de sa fille et nous croyons l'avoir eue. J'ai écrit automatiquement des choses que ma sœur malade avait dites à ma mère, à la campagne où le malheur arriva,

(1) *Annales Psychiques*. Septembre-Octobre 1898. p. 257.

tandis que j'étais à Florence, au collège militaire, d'où je ne suis sorti qu'après la mort de ma sœur.

Nous savons déjà que si le médium n'avait obtenu que ce genre de preuve, elle serait insuffisante, car la transmission de la pensée de la mère au fils, est fort possible, puisque nous en avons un bon exemple dans les expériences du révérend Newnham ; mais voici où les choses se compliquent :

D'autres preuves vinrent à l'appui de celle-là : et ce phénomène avait un caractère spécial, en ce que plus de 150 individualités dont je n'avais aucune connaissance ni conscience se sont pour ainsi dire manifestées dans mes écrits, et chaque fois qu'elles se représentaient de nouveau, c'était toujours le même style, la même langue, la même époque, et le même caractère moral. Automatiquement, et sans savoir ni comprendre ce que j'écrivais, j'ai rapidement tracé au crayon, *dans la langue italienne du* XIIIe *siècle*, des visions mystiques qui ont été admirées par de nos meilleurs écrivains. Des dialogues philosophiques de haute morale ont été le résultat des nombreuses demandes formulées par les assistants ; plusieurs de ces réponses étaient en langue moderne *un grand nombre d'autres étaient en ancien dialecte, presque latin* que l'on appelait *volgare* au XIIIe siècle.

Dans ces dialogues se sont peu à peu développées les théories bouddhistes et le quiétisme de Mme Guyon.

Ma mère, ni moi, ni aucune des personnes présentes, ne savions un mot de ces choses ou de ces doctrines.

Il nous paraît difficile d'assimiler ces individualités si multipliées et si différentes à des personnalités secondes, non seulement parce qu'elles sont trop nombreuses, mais aussi parce que certaines d'entre elles se servent d'une langue ancienne, inconnue de l'écrivain, et qu'elles témoignent de connaissances que ne possédaient aucun des expérimentateurs. Une circonstance de ce récit nous engage également à repousser l'hypothèse toujours possible et parfois très vraisemblable de la clairvoyance, c'est que les réponses étaient données immédiatement, séance tenante, en réponse à des questions des assistants C'est un point très important, car si on avait fait la veille des demandes auxquelles il aurait été répondu que le lendemain, on pourrait supposer que pendant la nuit l'âme du jeune homme avait pu acquérir, par clairvoyance, les notions nouvelles qui se révélaient ensuite par l'écriture. Ces remarques donnent une valeur considérable aux détails fournis par M. Gordigiani, qui continue ainsi sa narration :

J'ai eu des écrits relatifs à la ville de Rodi en Ombrie et à ses environs ; des petits villages presque inconnus y étaient mentionnés.

Des noms, aujourd'hui éteints, d'anciennes familles italiennes, ont été cités à propos d'anecdotes inconnues, mais qui avaient toujours un grand caractère de vérité. *Souvent nous avons vérifié*, dans les archives de Florence et de Sienne, l'*exactitude de ces noms*. Ces anecdotes, ces noms de personnes, de villes, de villages, ne venaient jamais sans raison d'être, mais toujours en conséquence d'une conversation précédente, *et à laquelle je n'avais jamais pris part*. J'étais toujours comme un instrument passif, inconscient, un peu comme un téléphone; *mais je n'entrais jamais en transe.*

Il nous est arrivé quelquefois de pénibles aventures avec mon écriture inconsciente. Je vais en transcrire une qui nous fut particulièrement désagréable :

Mon père faisait, en 1883, le portrait de Mme B. M... (je ne puis citer son nom en entier, l'histoire en question pouvant lui être pénible), une dame américaine bien connue par sa position, par sa haute intelligence et sa philanthropie. Pendant qu'elle posait pour son portrait, la conversation tomba sur le spiritisme, et elle apprit que j'étais ce que l'on appelle : *médium écrivain*. Elle pria mon père de la faire assister à une séance ; celui-ci se trouva fort embarrassé, car il savait que ma mère faisait de grandes difficultés pour admettre une personne nouvelle à nos réunions, qui n'étaient plus des expériences, mais un moment de recueillement et de consolation intime pour elle. Ma mère, en effet, pria mon père de la dispenser de la visite de cette dame,mais l'insistance de cette dernière fut si vive et si pressante qu'il fallut absolument la contenter.

Ma mère pria une dame de ses amies, qui parle très bien l'anglais, de vouloir bien servir d'interprète et nous nous réunîmes un soir, dans notre maison. pour essayer d'évoquer le mari de Mme B. M... mort depuis plusieurs années.

Tout en posant, Mme B. M..., avait raconté à mon père le deuil sévère qu'elle avait porté à la mort de son mari, combien elle avait mis tous ses soins à exécuter ses dernières volontés, respectant ses moindres désirs, tant pour l'éducation des enfants que pour l'arrangement des affaires de succession, et elle exprimait sa satisfaction d'avoir ainsi accompli ses devoirs envers la mémoire de son mari.

Voilà tout ce que nous savions de cette famille, que nous ne connaissions nullement avant que Mme B. M . se fût présentée à l'atelier de mon père.

Dans la soirée qui devait précéder notre réunion avec cette dame, ma mère me pria *de penser* (c'est ainsi que nous disons, au lieu de dire *évoquer*, comme tant d'autres disent, et c'est du reste exact car il me suffit *de penser*, pour presque toujours obtenir la personnalité demandée) à un de ses oncles qui, croyait-elle, pourrait l'aider dans cette difficulté d'obtenir quelque chose qui pût satisfaire cette nouvelle

venue à nos séances ; cela fut comme une séance préparatoire, afin d'éviter un échec complet, mais nous ne pûmes obtenir que de vagues promesses.

Le lendemain soir, Mme B. M... entra dans le salon de ma mère à 9 heures précises.

Mme P..., l'interprète, était présente, ainsi que mon père et un avocat de ses amis, Me C... J'étais assis devant une table, un crayon à la main et du papier blanc devant moi. Très peu d'instants après mon crayon traça ces mots en français :

« Il y a une inimitié que je ne puis comprendre, entre Madame et feu son mari. »

Ma mère, convaincue comme elle l'était, ainsi que nous tous, de la parfaite entente de cette famille, se troubla à ces paroles, et feignit de ne pas comprendre pour ne pas répéter cette phrase, et demanda de nouveau s'il serait possible d'entrer en rapport avec le mari de Mme B. M... Et le crayon inexorable répéta sa phrase :

« Il y a une inimitié, que je ne puis comprendre, entre Madame et feu son mari. »

Mme P... nous dit que Mme B. M... voulait à tout prix savoir ce qui avait été écrit, et la phrase lui fut traduite en anglais.

Jamais aucun de nous n'oubliera la profonde émotion que nous éprouvâmes en voyant Mme B. M... se lever debout et très pâle s'écrier : « Comment ! encore ! »

Ce fut un vrai coup de théâtre.

Elle expliqua ensuite très vite en anglais à Mme P... qu'il y avait eu de très graves désaccords entre elle et son mari, mais qu'elle croyait que la mort avait dû effacer en lui tout ressentiment puisqu'elle aussi avait pardonné et avait exécuté avec tant de fidélité toutes ses dernières volontés.

Ma mère voulut insister pour savoir si dans la suite il ne serait pas possible d'avoir une autre communication plus favorable.

Mon crayon traça cette étrange phrase : « Impossible, il est en Nigritie ».

Pour le coup, nous étions sûrs d'être mystifiés et ma mère voulait à tout prix interrompre, très confuse de devoir dire à cette dame une semblable bêtise. Mais Me C... insista, voulant avoir la clef de cette énigme et demanda : « Pour quelle raison dites-vous qu'il est en Nigritie ? ».

Et le crayon écrivit : « Il a pour mission d'influencer pour l'abolition de l'esclavage. — Pourquoi a-t-il eu une semblable mission ? — *Parce que c'est un nègre* ».

Ma mère très découragée, et qui ne s'intéressait plus à la séance, voyant cette inacceptable explication, si offensante pour cette dame, enleva vivement la feuille de papier, croyant n'être point vue, la roula entre ses mains et la jeta par terre.

Mais Mme B. M... avait vu et s'écria : « Madame, vous n'avez pas le droit de faire cela ; tout ce qui s'écrit en ce moment est pour moi. » et elle réclama la boule de papier qui lui fut donnée. Elle la déroula et Mme P... lui dit ce qui était écrit.

Immédiatement elle se leva, parut très émue, nous souhaita le bonsoir et s'en alla.

Nous étions frappés de stupéfaction et très en peine de l'impression que cette dame avait éprouvée. Ma mère ne cessait de répéter : — « C'est la première fois que nous sommes ainsi mystifiés, car la dernière phrase est une plaisanterie déplacée, mais la première pourtant était vraie et a beaucoup ému Mme B. M... »

Le lendemain matin, mon père avait cette dame en séance. Il revint à la maison pour déjeuner, en riant comme un fou et disant à ma mère, en criant à tue-tête : *C'était un nègre ! c'était un nègre* !

Nous ne comprenions pas. Alors il nous dit que Mme B. M... lui avait longuement raconté son histoire et dit qu'après son mariage, sa famille avait découvert que son mari était d'origine indienne, c'est-à-dire homme de couleur. Cela ne se voyait presque pas, mais c'était une mésalliance très vexante pour des Américains. De là l'origine de cette inimitié qui dura toute la vie, mais que Mme M... croyait éteinte avec la mort, parce que, disait-elle, elle avait accompli toutes les volontés de son mari.

Les écrits, obtenus par l'écriture automatique, ont un intérêt bien autrement intéressant que tout ce que je viens de vous dire, mais ils sont malheureusement en italien et la plupart même en ancien italien du XIIe siècle et je ne puis les traduire.

GORDIGIANI.

A ceux qui seraient tentés de voir dans cette communication une transmission de pensée de la dame américaine au médium, nous rappelons que les somnambules proprement dits ne comprennent généralement pas les questions qui leur sont faites en langues étrangères. Or, d'après le récit, l'intervention d'un interprète était nécessaire, ce qui nous assure que nous sommes bien en face d'un phénomène spirite véritable. D'ailleurs l'étonnement de Mme B. M... dénote clairement qu'elle n'a pu suggérer la réponse puisqu'elle en est atterrée.

Passons maintenant à l'analyse d'autres documents encore plus démonstratifs, si c'est possible, que les précédents. On y verra des autographes authentiques donnés par des médiums qui n'ont jamais connu les personnes dont elles retracent l'écriture avec une surprenante fidélité.

Chapitre IV

Autographes de personnes mortes obtenues par des médiums.

SOMMAIRE. — *L'écriture est un critérium de la personnalité. — L'écriture directe. — La fille du Docteur Nichols. — Un mort qui n'oublie pas. — Les expériences du baron de Guldenstubbé. — L'écriture directe au Panthéon. — Le cas de Chicago relaté par le professeur Moutonnier. — Signatures de Souverains. — Les autographes obtenus par le révérend Stainton Mosès. — Les phénomènes d'écriture observés au village de D. par le Dr Dusart. — Les cas du syndic Chaumontet et du curé Burnier.*

L'écriture est un critérium de la personnalité.

Nous sommes arrivés maintenant à un ordre de phénomènes qui suffirait à imposer une conviction complète à ceux que les faits précédents n'auraient pas persuadés. Lorsqu'un médium reproduit l'écriture et le style d'une personne qu'il n'a pas connue de son vivant, il n'y a pas seulement intervention d'une intelligence étrangère, nous sommes, de plus, en présence d'une sorte de photographie de la personnalité défunte, qui est inimitable. Nous possédons un document permanent qui permet de faire les comparaisons les plus précises et qui reste comme un témoignage irrécusable de l'action de l'être désincarné.

Lorsqu'un de nos parents ou un ami est parti à l'étranger, si nous recevons une lettre de lui, nous reconnaissons sans peine son écriture, sa manière de s'exprimer, et il ne nous vient pas à la pensée d'imaginer qu'un faussaire a pu prendre sa place pour se jouer de nous. Les communications qui nous parviennent du monde invisible, de cette contrée séparée de nous par la barrière des sens physiques, sont des messages en tous points semblables aux lettres terrestres, et lorsque nous y découvrons les mêmes caractères, nous avons une égale conviction que ce sont bien les signataires de ces missives qui nous les adressent.

Qui donc aurait assez de temps, de patience, d'adresse pour simuler ainsi l'écriture et jouer une comédie fastidieuse ? Nous savons que le rôle des Esprits trompeurs est très borné et que ceux qui s'amusent à nous duper sont généralement très peu intelligents. Ils ne posséderaient pas assez de science pour imi-

ter une écriture, en supposant qu'ils aient pu en découvrir le modèle. Mais ce n'est pas seulement la forme graphique qu'il faut simuler, c'est également le contenu intellectuel. Or, ceci est tout à fait impossible aux esprits assez arriérés pour se livre à ce genre de distraction.

Dans les évocations faites pendant les séances, la présence d'une personne qui a connu le défunt n'est pas une circonstance défavorable à la valeur de l'expérience, car si nous admettons que la transmission de la pensée puisse avoir lieu entre l'opérateur et le médium, nous ne croyions pas possible de suggérer une forme d'écriture que nous serions incapables de reproduire, de mémoire, et bien souvent d'imiter immédiatement même en ayant l'original sous les yeux. L'écriture est un art technique dont on apprend à se servir comme on apprend à jouer d'un instrument. Il nécessite des associations idéo-motrices qui sont tout à fait individuelles et qui diffèrent suivant l'idiosyncrasie des sujets. Il est absolument impossible de reproduire une écriture que l'on n'a pas vue et si le fait se produit, c'est non seulement la preuve qu'une intelligence différente de celle du médium s'est manifestée, mais aussi une démonstration de la personnalité de l'esprit, puisqu'un autre ne pourrait arriver à cette identité.

Il est utile, dès maintenant, de nous mettre à l'abri de certaines objections que l'on ne manquerait pas de nous faire, en cherchant à confondre deux ordres de phénomènes qui ont une certaine analogie extérieure, mais qui diffèrent profondément au fond. Nous voulons parler des changements d'écritures que l'on peut déterminer par suggestion.

Il arrive assez fréquemment dans les séance spirites que le médium écrivain donne des communications dont l'écriture change avec chaque signature nouvelle. Cette variation graphique était considérée jusqu'alors comme une bonne preuve de l'action des esprits, puisque chacun d'eux accusait sa personnalité non seulement par son style, mais encore par une écriture spéciale. Des observations nombreuses ont montré que les modifications de l'écriture ne suffisent pas pour affirmer l'action d'une intelligence étrangère, car nous allons voir que la suggestion peut produire des changements dans la forme de l'écriture du sujet sur lequel on expérimente.

MM. Ferrari, Héricourt et Ch. Richet (1) ont montré que le sujet auquel on impose un changement de personnalité n'adapte pas seulement ses paroles, ses gestes et ses attitudes à la personnalité nouvelle ; son écriture même peut se modifier suivant le genre d'idées et d'émotions qui envahissent sa conscience. On prend un jeune étudiant en médecine, M. X..., âgé de 19 ans et absolument ignorant de la graphologie : on a son écriture normale. On suggère sucessivement à M. X..., qu'il est un paysan madré et retors, puis Harpagon, et enfin un homme extrêmement vieux, et on lui met une plume à la main. En même temps on voit les traits de la physionomie se modifier et se mettre en harmonie avec l'idée du personnage suggéré ; on observe que son écriture subit des modifications parallèles, non moins accentuées, et revêt également une physionomie particulière à chacun des nouveaux états de conscience. Autrement dit, le geste scripteur s'est transformé en même temps que les autres. M. de Rochas, qui a repris ces expériences avec son sujet Benoit,en a vérifié la réalité et il reproduit dans son ouvrage (2) des fac-similés de l'écriture de ce jeune homme sous l'empire des suggestions les plus variées. MM. Bourru et Burot (3) ont également observé le même phénomène, ce qui le met hors de doute.

Mais une observation s'impose et elle est capitale pour l'étude qui nous occupe : c'est que si l'écriture du sujet change, *le degré de cette modification ne va pas jusqu'à transformer l'écriture normale*.De même que les émotions donnent à un visage les expressions les plus variées, suivant qu'elles sont tristes, gaies, passionnelles, artistiques, etc, mais n'arrivent pas à en modifier les traits généraux, de même la forme typique de l'écriture se reconnaît toujours, en dépit des changements de grandeur et des fioritures dont elle s'agrémente sous l'empire des suggestions.

Lorsqu'on examine attentivement les éléments qui constituent ces objectivations de types, on s'aperçoit aisément que l'écrivain ne se sert pas de matériaux nouveaux : il utilise ceux

(1) *Société de psychologie physiologique*. Séance du 22 février 1886. *Revue scientifique. La personnalité et l'écriture. Essai de graphologie expérimentale*. Avril 1886.

(2) De Rochas. *Les Etats superficiels de l'hypnose.*

(3) Bourru et Burot. *Les variations de la personnalité.*

qui se trouvent emmagasinés dans son cerveau, suivant son caractère et sa mémoire.

L'écriture varie bien conjointement à la personnalité imposée au scripteur, mais le fond se retrouve sous les arabesques avec des caractères identiques, ce qui montre qu'il n'y a aucune originalité réelle dans ces phénomènes.

Il en va tout autrement pour les communications spirites dont nous allons donner des exemples. L'écriture est presque tout à fait identique à celle que le désincarné avait de son vivant. Nous disons *presque*, parce qu'il faut tenir compte de l'influence exercée par le médium, mais quand le message est donné directement, c'est-à-dire quand c'est l'esprit lui-même qui écrit, alors son écriture *post-mortem* est indiscernable de celle qu'il avait sur la terre.

L'écriture directe.

Lorsqu'un esprit reproduit absolument son écriture par l'intermédiaire d'un médium, ce phénomène ne peut plus se comprendre par une simple transmission de pensées. Jusqu'alors, tous les faits que nous avons cités s'expliquaient assez bien en comparant l'action d'un esprit sur le médium à celle exercée par un magnétiseur sur son sujet. La pensée était transmise par le cerveau de l'écrivain, qui formait en quelque sorte un récepteur téléphonique vibrant synchroniquement avec celui de l'esprit, et la communication était la conséquence de l'ébranlement des centres corticaux correspondant aux mouvements graphiques, comme cela se produit lorsque nous écrivons habituellement, mais avec cette différence que la pensée était ignorée de l'écrivain, parce que l'impulsion motrice ne provenait pas de son propre esprit

Dans le cas de l'écriture directe, le phénomène est tout autre. Le cerveau du médium ne joue aucun rôle ; sa force psychique est seule utilisée et l'esprit agit directement sur la matière et s'en sert momentanément comme nous nous servons d'un porte-plume. L'illustre physicien et chimiste William Crookes a rendu compte d'une séance dans laquelle il put observer ce phénomène : (1)

Le premier fait que je citerai eut lieu, cela est vrai, dans une séance noire, mais cependant le résultat n'en fut pas moins satisfaisant. J'étais assis auprès du médium, Mlle Fox, il n'y avait d'autres

(1) Crookes *Recherches sur le Spiritualisme*, p. 157.

personnes présentes que ma femme et une de nos parentes et je tenais les deux mains du médium dans une des miennes, pendant que ses pieds étaient sur les miens. Du papier était devant nous sur la table et ma main libre tenait un crayon.

Une main lumineuse descendit du plafond de la chambre, et après avoir plané près de moi pendant quelques secondes, *elle reprit le crayon dans ma main, écrivit rapidement sur une feuille de papier*, rejeta le crayon, s'éleva au-dessus de nos têtes et ensuite se perdit peu à peu dans l'obscurité.

Le plus souvent, la main de l'esprit est invisible. L'action exercée sur la matière n'est plus directe comme dans la matérialisation précédente; elle pourrait plus justement être comparée à l'action d'un aimant sur une plume de fer qui se déplace sans qu'on y touche et peut se lever lorsqu'on agit sur une de ses extrémités. Voici ce que dit encore le savant anglais :

Mon second exemple peut être considéré comme un insuccès. « Un bon échec enseigne souvent plus que l'expérience la mieux réussie. » Cette manifestation eut lieu à la lumière, dans ma propre chambre, et seulement en présence de M. Home et de quelques amis intimes. Plusieurs circonstances dont il est inutile de faire le récit, m'avaient montré que le pouvoir de M. Home était très fort ce soir-là. J'exprimai donc le désir d'être témoin en ce moment de la production d'un message écrit, ainsi que, quelque temps auparavant, je l'avais entendu raconter par un de mes amis.

Immédiatement, il nous fut donné la communication alphabétique suivante : « Nous essayerons.» Quelques feuilles de papier et un crayon avaient été placés au milieu de la table; alors le crayon se leva sur sa pointe, *s'avança vers le papier avec des sauts mal assurés* et tomba. Puis il se releva et retomba encore. Une troisième fois il essaya, mais sans obtenir un meilleur résultat. Après ces trois tentatives infructueuses, une petite latte, qui se trouvait à côté sur la table, glissa vers le crayon et s'éleva à quelques pouces au-dessus de la table, le crayon se leva de nouveau, et s'étayant contre la latte, ils firent ensemble un effort pour écrire sur le papier. Après avoir essayé trois fois, la latte abandonna le crayon et revint à sa place ; le crayon retomba sur le papier, et un message alphabétique nous dit : « Nous avons essayé de satisfaire à votre demande, mais c'est au-dessus de notre pouvoir. »

Dans une autre occasion, une petite latte lui donna, sans que personne y touchât, un message avec l'alphabet de Morse ; le professeur Eliott Coues a vu un fragment de crayon d'ardoise

écrire tout seul, en plein jour, sur une ardoise, bien que la main qui le dirigeait fût invisible (1).

Nous allons citer encore quelques exemples d'écriture directe empruntés au livre d'Aksakof, (2) ensuite nous énumèrerons ceux dont l'authenticité ne peut pas faire de doute, à cause de l'honorabilité des témoins et de l'impossibilité presque constante dans laquelle se trouvait le médium d'employer la supercherie.

La fille du Docteur Nichols.

Dans le *Spipituel Record* de 1884, pages 454 et 555, se trouve le *fac-simile* d'une communication reçue par le docteur T. L. Nichols, de la part de feu sa fille Willie, par l'écriture directe entre les deux ardoises. *Elle est parfaitement identique au spécimen de l'écriture de Willie*, de son vivant, et n'a aucune ressemblance avec l'écriture du médium Eglinton, dont un spécimen est joint. Un autre fac-simile de l'écriture de Willie se trouve dans le même journal de l'année 1883, page 135.

Le Docteur Nichols était bien connu du Dr Frièze, de MM. Reimers et Oxley, sa parole n'a jamais été suspectée par personne, nous devons donc accepter son témoignage. Quant au médium, il ne connaissait pas la fille du Docteur qui était morte depuis plusieurs années. L'esprit Willie se matérialisa complètement plus tard et donna un moulage de sa main, qui fut conservé par le docteur Nichols (3).

Un mort qui n'oublie pas.

Robert Dale Owen, l'écrivain spiritualiste bien connu, ancien ambassadeur des Etats Unis à Naples, a publié dans le *Religio-Philosophical journal* du 26 juillet 1884, le récit suivant, que M. Aksakof reproduit d'après le *Light* de 1885, page 33, en l'abrégeant un peu :

Il y a de cela douze ans, dit M. Dale-Owen, je comptais au nombre de mes amis intimes un sénateur de Californie fort connu et qui était directeur d'une banque prospère de San José. Le Dr Knox — c'est son nom — était un penseur profond et un partisan résolu des théories matérialistes. Il était atteint d'une pulmonie progressive et, sentant approcher sa fin, il parlait souvent du sommeil éternel qui l'attendait et avec lui l'oubli éternel. Il ne craignait pas la mort. Je lui dis un jour : « Faisons un pacte,

(1) Gabriel Delanne. *Le phénomène spirite* p. 143 et suiv.
(2) Aksakof *Animisme et spiritisme* p. 547 et suiv.
(3) Gabriel Delanne. *Le phénomène spirite*, p. 231.

docteur : Si là-haut, vous vous sentez vivre, vous tenterez le possible pour me communiquer ces quelques mots : « *Je vis encore.* » Il me fit cette promesse solennellement...

Après sa mort, j'attendais impatiemment qu'il me donnât de ses nouvelles Ce désir s'accentua davantage à l'arrivée dans notre ville d'un médium à matérialisations venant de l'est de l'Amérique. J'avais une confiance absolue dans le caractère sérieux de ce médium. Il déclara qu'il pouvait parfois obtenir des preuves d'identités par le moyen de l'écriture directe sur une ardoise et il me proposa de tenter l'expérience.puisque l'occasion se présentait. Je nettoyai une ardoise, y posai un crayon d'ardoise et mis l'ardoise contre la surface intérieure de la table (1) Le médium plaça une de ses mains sur la mienne, au-dessous de la table et l'autre sur la table... Nous entendîmes le bruit du crayon grattant sur l'ardoise, et, en enlevant celle-ci, nous y trouvâmes les lignes suivantes :

Ami Owen, les phénomènes que nous offre la nature sont irrésistibles, et le soi-disant philosophe, qui lutte souvent contre un fait qui contrecarre ses théories favorites, finit par être lancé dans un océan de doute et d'incertitude. Ce n'est pas précisément le cas avec moi, bien que mes anciennes idées sur la vie future soient maintenant bouleversées de fond en comble ; mais, je l'avoue, ma désillusion a été agréable, et je suis heureux, mon ami, de pouvoir vous dire : « *Je vis encore* »

Votre ami toujours.

William Knox.

Il faut faire remarquer que le médium dont il s'agit est venu en Californie trois ans après la mort de mon ami, qu'il ne l'avait jamais connu *et que l'écriture du message était à ce point conforme à celle de mon ami défunt*, qu'elle a été reconnue pour la sienne par le personnel de la banque qu'il avait présidée.

Les incrédules pourraient objecter que la connaissance de l'écriture de W. Knox a été prise dans la conscience subliminale de Robert Dale Owen, et que c'est par l'extériorisation de l'esprit du médium que les caractères ont été tracés sur l'ardoise, puisque nous savons par de nombreuses expéri nces, et en particulier par celles faites en compagnie d'Eusapia Paladino, que le médium peut projeter une main fluidique qui a assez d'objectivité pour agir sur la matière.

Ces hypothèses réunissent des faits qui ne se présentent généralement que séparés, et c'est déjà une supposition bien invrai-

---

(1) Ce sont là de très bonnes conditions, car, généralement, c'est le médium lui-même qui tient ainsi l'ardoise.

semblable que cette lecture dans la conscience de l'expérimentateur d'un dessin d'écriture qui a été enseveli dans sa mémoire latente depuis quelques années. Mais cette vue seule suffit-elle à expliquer sa reproduction exacte ? Nous ne le croyons pas, car pour imiter à s'y méprendre un autographe, il faut un talent qui ne s'improvise pas, surtout lorsque l'écriture doit être produite subitement, en quelques minutes. S'il est recommandable d'épuiser toutes les théories animistes avant d'arriver aux faits spirites, il ne faut pas cependant tomber dans l'absurde et douer le médium de pouvoirs qui seraient plus merveilleux et plus surnaturels que la communication des esprits.

Les Expériences du baron de Guldenstubbé.

C'est en 1856 que l'écriture directe fut observée avec rigueur par le baron de Guldenstubbé qui formait, avec le comte d'Ourches, le baron de Brévern et le comte de Szappari, une société de chercheurs éclairés, instruits et désireux de contrôler sévèrement ces phénomènes alors si nouveaux et d'apparence surnaturelle.

La sœur de M. de Guldenstubbé était le médium, de sorte qu'aucune suspicion motivée ne pouvait s'élever contre la sincérité de ces expériences. Fort au courant des communications par la table et par les médiums écrivains, M. de Guldenstubbé voulut une démonstration intelligente de l'action directe des Esprits et il en obtint des centaines, dans les conditions les plus variées. C'est alors qu'il publia, en 1857, son livre intitulé : *La Réalité des Esprits et le phénomène merveilleux de leur écriture directe* où il relate les circonstances dans lesquelles ces écritures furent données. On trouve, à la fin de l'ouvrage, des *fac-similé* de ces manuscrits au nombre de 67. Nous croyons à la valeur de ces documents, car il nous semblerait déraisonnable de supposer que des hommes du monde, intelligents, lettrés, riches, et par conséquent à l'abri des vicissitudes matérielles de l'existence, se soient entendus pour tromper le public, car ils ne pouvaient recueillir que les sarcasmes des incrédules et les anathèmes du clergé qui, d'ailleurs, ne leur firent pas défaut. Depuis que nous avons vu le même phénomène se reproduire dans tous les pays et devant des observateurs savants et attentifs, nous n'avons plus de raison pour suspecter la bonne foi du baron, dont la sincérité et le sentiment profondément religieux éclatent à toutes les lignes

de son livre. Voici comment il eut l'idée de recourir à ce genre d'expérimentation :

L'auteur, étant toujours à la recherche d'une preuve intelligente et palpable en même temps, de la réalité substantielle du monde surnaturel, afin de démontrer par des faits irréfragables, l'immortalité de l'âme, n'a jamais cessé d'adresser des prières ferventes à l'Eternel de vouloir bien indiquer aux hommes un moyen infaillible pour raffermir la foi en l'immortalité de l'âme, cette base éternelle de la religion. L'Eternel, dont la miséricorde est infinie, a amplement exaucé cette faible prière. Un beau jour, c'était le premier août 1856, l'idée vint à l'auteur d'essayer si les Esprits pouvaient écrire *directement*, sans l'*intermédiaire d'un médium*.... Il mit donc un papier blanc, à lettres, et un crayon taillé dans une petite boîte fermée à clef, en portant toujours cette clef sur lui-même et sans faire part de son expérience *à personne*. Il attendit durant douze jours en vain, sans remarquer la moindre trace d'un crayon sur le papier, mais quel fut son étonnement, lorsqu'il remarqua, le 13 août 1856, certains caractères mystérieux tracés sur le papier ; à peine les eut-il remarqués qu'il répéta *dix fois*, pendant cette journée à jamais mémorable, la même expérience, en mettant toujours, au bout d'une demi-heure, une nouvelle feuille de papier blanc dans la même boîte. L'expérience fut couronnée chaque fois d'un succès complet.

On aurait pu imaginer que c'était M. de Guldenstubbé qui avait, en somnambulisme, écrit lui-même le premier message, si le fait ne s'était pas renouvelé devant lui, parfaitement éveillé. Quant à croire qu'il pourrait être l'auteur inconscient de ces écrits, par un dédoublement involontaire dont il ne se serait pas rendu compte, nous croyons cette hypothèse insoutenable, car aucune expérience n'a jamais fait constater que ce phénomène fût possible. Ce qui rend cette objection inacceptable, c'est que nous allons constater immédiatement que non seulement ce n'est pas son écriture qui était ainsi reproduite, mais que souvent c'était celle de personnes qu'il n'avait pas connues Signalons aussi une différence entre ces expériences et les autres que nous avons citées précédemment, elle est de nature à nous montrer également que le pouvoir agissant n'était pas l'esprit du baron :

Le lendemain, 14 août, l'auteur fit de nouveau une vingtaine d'expériences, *en laissant la boîte ouverte et ne la perdant pas de vue*; c'est alors que l'auteur voyait que les caractères dans la langue esthonienne, se formèrent ou furent gravés sur le papier, sans que le crayon bougeât. Depuis ce moment, l'auteur voyant l'inu-

tilité du crayon, a cessé de le mettre sur le papier ; il place simplement un papier blanc sur une table chez lui, ou sur le piédestal des statues antiques, sur les sarcophages, sur les urnes, etc., au *Louvre*, à *Saint-Denis*, *à l'église Saint-Etienne du Mont*, *etc.*

Cette curieuse manière de produire l'écriture sans employer de crayon ou de plume a été observée depuis par divers savants (1) et met en relief, de la part des esprits, des procédés d'utilisation de la matière qui ne sont pas encore parvenus jusqu'à nos savants officiels. Pour montrer que l'opération de l'écriture n'est pas due à l'intervention du démon, le religieux M. de Guldenstubbé se prêta à toutes les mesures de précautions imaginées par son ami le comte d'Ourches :

Après avoir constaté la réalité du phénomène de l'écriture directe par plus de trente expériences répétées, la principale préoccupation de l'auteur fut de démontrer l'existence réelle de ce miracle à d'autres personnes. Il s'adressa d'abord à son noble ami, M. le comte d'Ourches, qui a également consacré sa vie entière à la magie et au spiritualisme. Ce n'est qu'au bout de six séances, le 16 août 1856, à 11 heures du soir, dans le logement de l'auteur, que M. le comte d'Ourches a vu pour la première fois ce phénomène merveilleux. M. le comte d'Ourches fut d'abord déconcerté par la déconvenue de nos premières expériences. Il ne douta pas de la réalité de ce phénomène merveilleux, sachant bien que l'auteur n'a pas le don de médium, d'écrire machinalement ; il n'attribuait pas non plus la non réussiste précisément à l'influence des démons, mais il croyait que la malice de certains esprits peu bienveillants voulait le priver d'être le témoin oculaire d'un miracle aussi évident. Il mit donc à côté du papier blanc destiné à l'écriture d'un esprit quelconque, une copie du fameux critérium de l'apôtre saint Jean, au sujet du discernement des bons esprits (I. Jean, IV, 2.) Voici ce verset : « *Connaissez à cette marque l'esprit de Dieu* : *Tout esprit qui confesse que Jésus-Christ est venu en chair, est de Dieu.* » (2) Au bout de dix minutes, un esprit sympathique *dont l'auteur a tout de suite reconnu l'écriture*

---

(1) Voir : *Psychographie*, par Oxon (Stainton Mosès) ; et consulter l'ouvrage de M. de Rochas : *L'extériorisation de la motricité*, au sujet des traces laissées par Eusapia Paladino sur un mur, et jusque sur le plastron d'un des expérimentateurs. V. p. 140 et 162.

(2) Notons bien que ces pratiques purement mystiques sont tout à fait inutiles et qu'un esprit sceptique, juif, mahométan, etc., alors même qu'il ne confessera pas « que Jésus est venu en chair », ne sera pas pour cette raison un réprouvé.

et la signature, écrivit directement, en présence du comte d'Ourches, ce qui suit : « *Je confesse Jésus en chair.* » L'Esprit accepta donc franchement la marque à laquelle, suivant saint Jean, on peut reconnaître un bon esprit. Ce phénomène doit confondre *tous nos orthodoxes démonophobes* qui ne croient qu'aux miracles démoniaques.

Depuis ce moment, M. le comte d'Ourches *a vu plus de quarante fois* le phénomène merveilleux de l'écriture directe, tantôt chez lui, tantôt chez l'auteur et en divers endroits. Plus tard, au mois d'octobre, M. le comte d'Ourches a obtenu, même sans le concours de l'auteur, plusieurs écrits directs des Esprits ; l'une de ces lettres d'Outre-Tombe *est de sa mère,* morte il y a une vingtaine d'années.

Il semble parfaitement absurde à notre auteur de voir dans ces faits une action inconsciente de sa pensée. « Cela me répugne, dit-il, de tenir compte d'une objection aussi inepte qui n'est qu'une fiction des hommes écervelés de nos jours ! » Il fait remarquer que généralement ce ne sont pas les esprits auquels il pense qui viennent, mais des inconnus, car il ne faisait jamais d'évocations particulières

Citons quelques expériences dans lesquelles les écritures obtenues furent très différentes les unes des autres. Tantôt c'étaient des légendes en langue grecque ou latine, et elles étaient tracées en caractères lapidaires ou en cursives; tantôt des messages en allemand, avec une écriture qui n était celle d'aucune personne présente.

Voici quelques détails :

N° 7 — Première écriture, en latin lapidaire, obtenue en présence du comte d'Ourches, au Louvre, près de la statue de Germanicus, le 26 août.

N° 8. — Ecriture en latin lapidaire, obtenue le même jour en présence du comte d'Ourches près de la statue d'Auguste, à l'angle de la croisée des empereurs romains, au Louvre.

N°9 —Ecriture en latin lapidaire, tracée le 28 août au Louvre près de la statue de Jules César, en présence du comte d'Ourches.

N° 10. — Ecriture en ancien grec lapidaire, tracée également le 28 août en présence du comte d'Ourches, près de la petite statue d'Euripide.

Le baron ne nous donne pas, malheureusement, le détail des circonstances dans lesquelles ces écritures directes furent obtenues, mais il est probable que puisque l'écriture se formait chez lui, sans que personne fût auprès du papier, il devait en être

de même dans les expériences tentées dans les musées et les églises. Nous verrons tout à l'heure un récit dû à Pierrart, directeur de la *Revue Spiritualiste*, qui raconte comment les choses se passaient habituellement. Il faut remarquer que ces écrits ne reproduisaient pas toujours la même écriture. On a pu constater la production de messages intelligents en latin et en grec lapidaires, en latin et en grec ordinaires, en langue *esthonienne*, en *français*, en langue *russe*, en langue *allemande* et en *vers allemands*, en langue *anglaise*, et enfin en langue *italienne*.

Voici quelques expériences sur lesquelles l'auteur est plus explicite ; il semble dans ces cas que les précautions ont été prises sérieusement, sans que les résultats en fussent amoindris :

N° 46. — Ecriture latine signée par le célèbre orateur Cicéron, en présence du général baron de Brewern, le 24 décembre dans le logement de l'auteur. Cette écriture merveilleuse a été tracée dans une ramette de papier, *toute neuve* et *cachetée par le marchand*, en un mot dans un cahier tel qu'il sort de la boutique.

N° 47. — Ecriture grecque, signée par le célèbre Platon et *tracée dans la même ramette cachetée* pendant la même soirée du 24 décembre, en présence du dit témoin, dans le logement de l'auteur.

N° 48. — Figure tracée dans la même ramette cachetée, en présence du dit témoin oculaire, le 24 décembre dans le logement de l'auteur. Les expériences de cette journée mémorable ont été couronnées du succès le plus complet. M. le général baron de Brewern y assista en qualité de témoin oculaire. MM. le comte d'Ourches et le marquis de Planty, également invités à y assister, y manquèrent. On les attendit jusqu'à minuit, mais à peu près vers cette heure, les meubles commencent à craquer partout, le médium se met au piano et nous ordonne de mettre une ramette de papier à lettres *toute neuve*, enveloppée d'un papier jaune et cachetée par le marchand, en un mot une ramette, telle qu'elle sort de la boutique, sur un petit guéridon. Au bout d'un quart d'heure le médium cesse de jouer et prie le baron de Brewern d'ouvrir la ramette ; on trouve d'abord l'écriture grecque signée Platon, puis une écriture latine signée Cicéron ; une troisième feuille contient cette figure dont nous venons de parler : enfin un quatrième papier renferme une écriture en anglais, signée par Spincer. Cette dernière écriture, que nous n'avons pas pu bien déchiffrer, a été malheureusement égarée.

Il est clair que nous n'avons aucune preuve de la véracité des signatures de Cicéron ou de Platon, mais l'intérêt du phéno-

mène ne réside pas là: il s'attache à l'écriture elle-même et à son mode de production anormal.

Remarquons que le médium, que nous savons être la sœur du baron de Guldenstubbé, ne connaissait ni le latin, ni le grec ; on ne peut donc supposer que les écrits obtenus dans ces langues proviennent d'un dédoublement de sa personnalité, accompagné d'extériorisation. La précaution d'employer un papier à lettre non décacheté enlève aussi le soupçon d'une supercherie consciente ou non de la part du sujet, si sa bonne foi n'était pas établie par son irréprochable honnêteté. Citons maintenant quelques cas où l'écriture a été reconnue :

N° 51. — Ecriture allemande, tracée par un *Esprit* que *l'auteur, ainsi que plusieurs amis du défunt,* ont reconnu à sa main, bien que la signature manque. Ce phénomène a eu lieu le 28 décembre dans le logement de l'auteur.

N° 53 — Ecriture allemande en vers, signée par un des parents de l'auteur. Cette épitre a été tracée le 14 janvier 1857 dans le logement de l'auteur. *La parfaite ressemblance de la main du défunt a été constatée par plusieurs de ses amis.*

On peut s'assurer par la comparaison des *fac-simile* que ces deux écritures en allemand ne se ressemblent pas, et diffèrent également d'autres messages écrits dans la même langue, reproduits aux n°s 57 et 63, qui ont été reconnus.

Les autographes français présentent des différences considérables et attestent, à leur manière, qu'ils ne sont pas produits par le même individu incarné ou désincarné. Tels sont, par exemple, les n°s 56 et 58 dont les écritures respectives ont été identifiées avec celles de personnes mortes depuis un certain temps.

Cet ensemble imposant d'autographes établit avec la plus grande évidence la certitude que les esprits désincarnés peuvent affirmer authentiquent leur survivance, par les mêmes preuves qu'ils donneraient ici-bas de leur authenticité, c'est-à-dire par leur signature.

L'écriture directe au Panthéon.

Vers la même époque, un autre témoin, Pierrart, directeur de la *Revue Spiritualiste,* fut à même d'observer des faits semblables, et il en rend compte en donnant toutes les références nécessaires, en ces termes :

Il y a un genre de faits très convaincant et auquel on ne peut opposer la moindre objection. C'est celui de l'écriture directe, phénomène

par lequel un esprit s'en vient tracer sur un papier, déposé par vous et à côté de vous, des signes et quelquefois des caractères, des phrases entières, et cela sans crayon, ni plume, ni encre. M. de Guldenstubbé, personnage honorable sous tous les rapports et d'une loyauté à toute épreuve, a le premier, avons-nous dit, obtenu la solution d'une aussi grandiose difficulté. Mille expériences consignées dans son remarquable livre en font preuve. J'avais espéré qu'un jour il me rendrait témoin d'un pareil prodige. Mais étant retourné dans sa patrie, force m'était d'attendre, quand tout à coup j'appris qu'un de ses amis, M. le baron de Brewern, qui, lui aussi, de concert avec le comte d'Ourches et son médium, Mademoiselle Blanche C..., était parvenu à obtenir de l'écriture directe. Plusieurs expériences avaient été faites par eux et avaient été couronnées d'un plein succès...

Prévenu de ces faits et invité à une autre expérience par le général de Brewern, je me rendis au Panthéon le 28 juin à 11 heures avec lui, le comte d'Ourches, mademoiselle Blanche et le pasteur Bellot. Nous nous dirigeâmes vers la chapelle Sainte-Geneviève, devant laquelle nous nous assîmes. Après un moment de recueillement et de prière, des papiers furent déposés de la même manière que la précédente fois. L'un de ces papiers m'ayant été donné par le pasteur Bellot (c'était une feuille portant son chiffre), je le fis examiner par chacun des assistants, puis y ayant fait un signe, afin de constater la substitution s'il y en avait, je l'allai déposer, accompagné du médium, sur le soubassement d'une colonne en face duquel je retournai m'asseoir, *ne perdant pas le papier de vue.*

Au bout d'environ deux minutes, de petits coups furent frappés sur l'escalier de l'autel Sainte-Geneviève que nous avions à notre gauche. Le médium me dit que ces coups étaient un signal donné par l'esprit pour faire connaître qu'on pouvait aller reprendre le papier : je m'empressai de le faire. *Le papier ayant été repris par moi*, je l'ouvris. Dans l'intérieur du pli je vis une croix qui semblait avoir été tracée par un crayon de plombagine, et chaque assistant constata après moi l'existence de cette croix. Comment avait-elle été tracée sur le papier, je n'en sais rien. Tout ce que je sais, c'est que ce n'avait pu être fait par une main humaine.

Sur d'autres papiers déposés par M. le comte d'Ourches se trouva une copie de houlette mal dessinée, due sans doute à la pensée que quelqu'un de nous eut de la bergère de Nanterre, devant l'image de laquelle nous nous trouvions et qu'un esprit aura reproduite ; il se trouva aussi des signes, des traits divers, mais sans que nous ayons pu leur trouver une signification quelconque...

Voilà les faits que devant Dieu et sur l'honneur, je me suis cru obligé de faire connaître, afin qu'ils puissent servir d'enseignement et d'édification à qui de droit. M. le général de Brewern, rue de Chaillot 74, M. le comte d'Ourches, passage Saulnier 22, M. Bellot, rue des Ecuries d'Artois 8, Mlle Blanche C..., rue de la Rochefoucault 62, qui

furent témoins comme moi de ces faits, sont prêts à les attester quand on voudra.

Evidemment,ce phénomène est moins développé que les précédents et peut-être moins probant à cause de la proximité du médium au moment où le papier fut déposé, mais n'oublions pas que ce papier était timbré au chiffre du pasteur Bellot et que Pierrart y avait fait une marque particulière. Nous l'avons rapporté pour montrer qu'en dehors du baron de Guldenstubbé, ses amis étaient parvenus de leur côté,à vérifier l'existence de l'écriture directe. (1) On peut composer un volume important avec les récits authentiques que l'on possède sur le phénomène de l'écriture directe. Stainton Mosès l'a fait, et son ouvrage qui porte le titre de : *Psychographie*, est absolument convaincant.Le Docteur Gibier, de son côté,a relaté minutieusement les résultats de ses expériences avec Slade dans *Spiritisme ou Fakirisme occidental*. Nous n'insisterons donc pas longuement ici, renvoyant le lecteur aux livres cités. Nous terminons cette revue sommaire par le cas de Chicago, constaté par le professeur Moutonnier qui en a rendu compte dans les *Annales Psychiques*. (2)

Le cas de Chicago.

Lettre à M. Raphaël Chandos.

Je cède à la fois à vos sollicitations amicales et au désir que j'éprouve d'être utile à la science, pour livrer à la publicité une des pages les plus intimes et les plus poignantes de ma vie, espérant que les faits que je vais révéler pourront apporter quelque nouvelle lumière à l'étude des phénomènes psychiques.

Je vous ai dit, dans une des conversations intéressantes que nous avons eues ensemble, à bord de *la Touraine*, lors de notre récent voyage de New-York au Havre, par suite de quel terrible malheur je fus amené à m'occuper des questions d'outre-tombe : une fille que j'adorais me fut enlevée subitement, il y a bientôt six ans, à la fleur de l'âge et dans la plénitude de son intelligence.

---

(1) Ne pouvant nous étendre sur ces récits,nous renvoyons le lecteur à la *Revue Spiritualiste* année 1858 p. 240, — p. 417, — 1859, p. 126. — p. 141 — p. 145 — p. 166. — p. 204 — p. 206 — p. 232. 1862. Nouvelles expérience du baron de Guldenstubbé p. 90. Voir également le livre de Stainton Mosès intitulé : *Psychography* qui relate toutes les expériences de l'auteur et un grand nombre d'autres du plus haut intérêt.

(2) *Annales Psychiques*. 1899, p. 65.

Cet événement m'avait plongé dans le marasme et le dégoût de toutes choses, et, pour faire diversion à mes idées sombres et moroses, je me mis à voyager.

Plusieurs mois se passèrent ainsi pour moi dans un état de complète inertie, quand, certain jour, un des livres si nombreux écrits sur le spiritisme me tomba entre les mains. J'en lus un, puis un autre, et peu à peu l'étude du monde spirituel et de ses rapports avec la nature visible et matérielle devint pour moi une véritable passion ; et comme tant d'autres infortunés qu'une loi inexplicable et fatale avait frappés, je me mis à l'étude du problème de la vie, et je cherchai. Dès ce moment, j'étendis mes relations dans le monde des personnes qui s'occupent de spiritisme, je me fis admettre dans des cercles privés et publics, et organisai même des séances dans ma famille.

J'ai vu et fait tourner des tables ; j'ai obtenu des communications écrites à l'aide de la planchette. Mais dirai-je que toutes ces expériences ont dissipé mes doutes et établi dans mon esprit la vérité que les personnes mortes avaient le pouvoir de se communiquer à nous ? Hélas ! non. Tous ces phénomènes révèlent peut-être la réalité de certaines forces inconnues, mais ils ne démontrent pas suffisamment l'existence réelle et substantielle des intelligences invisibles, indépendantes de notre volonté et de notre imagination.

Il n'y avait, à mon avis, qu'un phénomène direct, intelligent et matériel, à la fois, indépendant de notre volonté et de notre imagination, tel que l'écriture directe, qui pût servir de preuve irréfragable de la réalité du monde des esprits.

Mais où trouver un médium d'écriture indépendante ? Problème impossible à résoudre à Paris, où les médiums sont impuissants, pour ne pas dire nuls.

Enfin, le hasard vint un jour au-devant de mes désirs et, pendant un séjour que j'ai fait cet été à Chicago, j'ai été le témoin oculaire de phénomènes psychiques des plus remarquables que je viens soumettre aujourd'hui à l'examen et à la critique de la science. Vous n'ignorez pas que l'Amérique du Nord est de tous les pays du monde celui qui s'occupe le plus des problèmes relatifs à la vie future, et, tout en admettant que c'est aussi celui où on exploite le plus la crédulité publique, on y trouve néanmoins des médiums honnêtes et doués d'une force fluidique extraordinaire. Je m'enquis donc, dès mon arrivée à Chicago, d'un médium à écriture indépendante, connu, et jouissant de quelque réputation.

Je me présentai donc au domicile de Misses Bangs, 3, rue Élisabeth (1), le 26 juin dernier à 3 heures de relevée, c'est-à-dire en plein

---

(1) Nous tenons aussi de bonne source, et notamment de M. Richard Hodgson, que les sœurs Bangs ne se sont pas toujours privées de truquer; mais nous savons que la grande majorité des médiums tombe plus ou moins dans ce regrettable défaut, et, sachant, par expérience,

jour. Ce fut Miss May, la plus jeune des deux sœurs qui me reçut et me servit de médium. J'avais préparé au préalable six questions ou messages dont cinq en anglais et une en français sur six feuillets de papier, que j'avais pliés en quatre et que je gardai dans ma main gauche, hermétiquement fermée. — La chambre destinée aux séances est située au premier étage ; l'ameublement en est simple, mais confortable. Sur une table oblongue, placée contre l'un des panneaux, était une boîte à musique dont le médium se sert, suivant les circonstances.

Au centre de la chambre une petite table carrée recouverte d'un tapis. Miss Bangs me demanda si je voulais avoir la communication sur ardoise ou sur papier et je choisis ce dernier mode, comme paraissant offrir un caractère plus sérieux et plus probant.

Je tenais toujours, dans la main gauche, les questions que j'avais préparées dans le salon et dont je ne m'étais pas dessaisi un seul instant. Le médium me remit alors cinq feuillets de papier blanc devant servir aux réponses ainsi qu'une enveloppe ; j'examinai le tout avec le plus grand soin et le trouvai intact. Je mis les feuillets blancs avec les questions dans l'enveloppe que je fermai hermétiquement et plaçai moi-même la lettre entre deux ardoises appartenant au médium. J'attachai celles-ci solidement avec des cordes mises en croix, après avoir placé entre elles un petit bout de mine de plomb et les posai sur la petite table, sans les quitter des yeux. Puis je m'assis d'un côté de la table, et le médium prit place de l'autre côté, en face. — Bientôt la conversation s'engagea sur des sujets divers : dans l'attitude du médium n'apparut rien d'anormal ; blonde et assez forte de corps, Miss Bangs est d'humeur joyeuse et semble être absolument inconsciente de son état médianimique qui s'est manifesté en elle dès son enfance. Elle n'a rien non plus de ces médiums saltimbanques qui vont dans les places publiques et les foires exploiter la bonne foi des badauds ignorants et crédules ; au contraire, tout en elle est simple et naturel. Un quart d'heure à peine s'était écoulé quand soudain elle me dit : « J'aperçois derrière vous, au milieu d'un groupe d'esprits qui semblent vous connaître, un esprit qui domine tous les autres et qui est d'une beauté idéale. C'est cet esprit qui désire entrer en communication avec vous ; il semble être attaché à vous par les liens les plus intimes et avoir pour vous un amour excessif. — Ce doit être votre fille », me dit elle — et, à la description qu'elle en fit, je reconnus qu'elle ne se trompait pas. « Mais, ajouta-t-elle, cet esprit est dans des sphères trop élevées et sa nature est trop subtile pour pouvoir se communiquer directement, et il a appelé à son aide un autre esprit qui est plus près

---

que des médiums que nous avons quelquefois pu légitimement soupçonner ont souvent produit des phénomènes authentiques, nous n'allons pas jusqu'à conclure que les sœur Bangs n'aient jamais produit que de la supercherie. (Note de M. Dariex, directeur des *Annales psychiques*).

de la terre et que je vois là à ma droite. — Ils paraissent s'être connus intimement sur terre et s'aimer beaucoup, bien qu'ils soient dans des sphères différentes. »

Je lui demandai aussi de me dépeindre ce dernier esprit, et le portrait qu'elle en fit se rapportait en effet, à celui de mon gendre, mort trois ans avant ma fille. Pendant ce temps, la communication se faisait et j'avais toujours les deux mains posées sur la table, *près des ardoises que je n'avais pas perdues de vue.*

Voulant pousser mes investigations plus loin, je lui demandai de me dire quels étaient les noms des deux esprits ; elle prit alors un morceau de papier sur lequel elle écrivit le mot « Harry » — prénom de mon gendre — Quant au nom de ma fille, que j'avais désignée dans mes questions du petit nom tendre « Doudouske » (tiré du russe et signifiant « petite âme »), elle ne parvint qu'avec la plus grande difficulté à le tracer, disant qu'elle ne comprenait pas la signification de ce nom et ne l'avait jamais entendu.

La séance avait duré, au total, un peu plus d'une demi-heure quand elle me dit : « Monsieur, vous voyez ces tableaux pendus aux murs de la chambre, eh bien, ce sont des tableaux faits par les esprits. Ne seriez-vous pas aussi désireux d'avoir le portrait de votre fille, comme souvenir ? » Sur ce, elle prit un bout de mine de plomb qu'elle posa sur l'ardoise supérieure et recouvrit celle-ci d'une troisième ardoise. « Peut-être, dit-elle, que votre fille vous écrira à ce sujet. » Quelques minutes s'étaient écoulées, quand elle m'annonça que la communication était terminée. Je pris alors les trois ardoises, enlevai la supérieure, puis examinant la seconde, je n'y trouvai plus le morceau de mine de plomb ; je déliai après les deux autres ardoises, et trouvai entre elles, comme je l'y avais mise, ma lettre fermée ; mais la mine de plomb avait disparu. En examinant la lettre, j'observai que le côté sur lequel on écrit l'adresse était couvert d'écriture au crayon. La lettre était hermétiquement close, et je l'ouvris à l'aide de mon canif ; j'en retirai le contenu, questions et pages destinées aux réponses que je reconnus être aussi remplies d'écriture au crayon.

Je joins à ce document le dossier complet des séances, avec la traduction en français des questions et des réponses, afin de faciliter votre travail d'examen et de recherches.

Deux choses me frappèrent dans ces communications :

D'abord, la précision des réponses et, en second lieu, la différence des écritures, dont l'une est anglaise et l'autre française, et la grande ressemblance des deux avec celles de mon gendre et de ma fille. Cette similitude frappa tous les membres de ma famille, et vous pourrez du reste vous convaincre vous-même de la vérité de mon affirmation, en comparant l'écriture des communications avec celle des deux lettres que j'annexe ici, comme preuves à l'appui : L'une est de mon gendre et est datée de Louisville (Etats-

Unis), 18 mai 1888 (fig. 3) ; l'autre est de ma fille et fut écrite à Paris, en 1890 (fig. 4). (1)

Jé dirai, en outre, que je n'avais en ma possession, le jour des séances, aucune des lettres que je viens de mentionner ni aucun écrit émanant d'eux. Toute ma correspondance et mes souvenirs intimes étaient enfermés dans mon bureau à Paris, et ce n'est qu'à mon retour que j'ai pu moi-même me rendre compte du fait.

Quant à la réponse faite à la question en français, je vous prie de remarquer que la question a été reproduite textuellement et que la réponse en français, bien qu'étant toujours dans le même ordre d'idées, n'est pas celle que j'avais demandée (fig. 1).

Ayant fait voir au médium cette anomalie, elle me dit qu'elle ne pouvait pas m'en donner l'explication, qu'elle ne savait pas un mot de français et que c'était la première fois qu'elle avait une communication dans cette langue. Après informations prises, je n'eus pas lieu de pouvoir mettre en doute l'assertion de Miss Bangs dont j'avais pu du reste apprécier l'ignorance.

Dans la deuxieme séance, que j'eus le 3 septembre, à la même heure, c'est-à-dire à trois heures de l'après-midi, les choses se passèrent de la même manière, avec cette différence que j'avais apporté mes propres ardoises et que mes questions écrites d'avance étaient au nombre de cinq, dont trois en anglais encore adressées à ma fille et deux en français à ma belle-sœur.

En outre, sur la table était un vase contenant des fleurs de pois de senteur, de couleurs blanche, rose et rouge. Pendant la séance, le médium me dit d'abord : « Peut-être obtiendrons-nous une communication écrite à l'encre», et, sur ce, elle prit un carré de papier blanc sur lequel elle mit quelques gouttes d'encre et qu'elle posa ensuite sur l'ardoise supérieure, en couvrant le tout d'une troisième ardoise, lui appartenant. Un peu plus tard, elle m'apostropha de nouveau ainsi : « Vous voyez ces fleurs qui sont sur cette table, à côté de vous (2), eh bien, puisque vous semblez

---

(1) Voir p. 70, 71, 72 73, des *Annales Psychiques* les reproductions de l'écriture directe et celles des autographes de Harry et de Mlle Moutonnier pendant leur vie terrestre.

(2) Nous eussions préféré ne pas voir se produire cette interpellation relative aux tableaux dans la première séance, aux fleurs dans la seconde et précédant la fin de ces séances, car il est permis de supposer que le médium a voulu détourner ainsi l'attention de l'expérimentateur ; mais il ne serait pas juste de s'autoriser de cette apparence pour conclure à la fraude et repousser les affirmations de M. Moutonnier, qui, en sa qualité de témoin, peut mieux que personne savoir à quoi s'en tenir.(Notes de M. Dariex, directeur des *Annales*). Ajoutons, de plus, que même si l'on supposait

douter de la possibilité qu'ont les esprits de se communiquer à nous et que vous demandez une preuve matérielle de la présence de votre fille dans cette chambre, priez-la de faire passer une de ces fleurs, que vous choisirez, dans votre lettre ! » Je choisis la couleur rose et adressai une prière mentale à ma fille.

Quand j'ouvris ma lettre, à la fin de la séance qui n'avait guère duré qu'une demi-heure, j'y trouvai non seulement les pages blanches couvertes d'écriture au crayon (et non à l'encre), mais encore, dans l'intérieur des questions qu'enveloppaient les pages destinées aux réponses — le tout plié comme je l'y avais mis avant la séance — une des fleurs roses du bouquet, ayant toute sa fraîcheur et son parfum, comme si elle venait d'être cueillie.

L'écriture anglaise des questions adressées à ma fille est, comme dans la première séance, identiquement la même ; quant aux questions faites en français à ma belle-sœur, il y est fait une réponse en anglais avec une signature en français. Au début de la séance, quelque chose de particulier se présenta ; tout à coup le médium me dit : Il y a un esprit qui semble exercer une influence contraire », et elle m'écrivit sur un morceau de papier que je joins au document et qui reparaît dans la réponse : « Ma chère sœur, Phina ! » (Phina est le diminutif de Joséphine.) « Mais, ajouta-t-elle, cette influence ne peut pas affaiblir le fluide de l'autre esprit qui a sur vous une influence bienfaisante ». En effet, le résultat de la communication l'a prouvé par les réponses faites en anglais.

Tels sont, cher Monsieur, dans toute leur vérité et dans leurs moindres détails, les faits de ces séances extraordinaires. Je vous les donne sans commentaires. Toutefois, afin d'éclairer tous ceux qui liront ces lignes sur le *modus operandi* et les mesures de précaution que j'ai prises pour rendre impossible toute fraude de la part du médium, je donne ci-dessous les points principaux nécessaires à la recherche de la vérité.

1° J'étais inconnu et étranger et c'était la première fois que je voyais le médium : elle ignorait donc tout ce qui me concernait.

2° Les deux séances ont eu lieu en pleine lumière du jour, entre 3 et 4 heures de l'après-midi.

3° Les ardoises, le papier destiné aux réponses ainsi que l'enveloppe ont été scrupuleusement examinés par moi, je les ai trouvés intacts, et toutes ces pièces ainsi que mes questions sont restées en ma possession et sous ma surveillance depuis le commencement de la séance jusqu'à la fin.

---

la fraude possible, ce que le récit détaillé de M. Moutonnier ne permet pas de faire, il faudrait encore expliquer comment les Sœurs Bangs ont pu avoir connaissance de l'écriture de deux personnes mortes en Europe, qu'elles n'avaient jamais connues.

4° Aucune tierce personne n'est entrée dans la chambre pendant l'heure des séances.

5° Toutes les portes de la chambre sont restées closes pendant toute la durée des séances et il n'y avait dans la chambre ni paravent ni autres objets pouvant faciliter la fraude; au contraire, la table sur laquelle étaient les ardoises était isolée et au centre de la chambre.

6° Le médium n'a mis les mains ni sur les ardoises, ni sur le papier ou l'enveloppe, le tout étant resté en ma possession.

7° Pendant les séances, le médium n'a manifesté dans sa manière d'être aucun signe extraordinaire, à l'exception d'un sentiment de fatigue à la fin.

8° Dans la communication (ainsi qu'il est permis de s'en convaincre) l'écriture anglaise est différente de l'écriture française, mais il y a entre les deux et l'écriture originale de mon gendre et de ma fille une ressemblance frappante.

9° Dans la teneur de la communication il y a un caractère bien marqué d'individualité de la part de l'intelligence et qui n'appartient pas au médium.

10° Le bout de la mine de plomb placé par moi entre les deux ardoises pour permettre d'écrire, avait disparu.

11° Dans l'examen de l'intérieur de l'enveloppe à la deuxième séance, il n'y avait aucune trace de fleur.

12° Une fleur rose de pois de senteur, toute fraîche et toute odoriférante, a été trouvée par moi, à la fin de la séance et à l'ouverture de l'enveloppe.

13° Je n'avais lors des séances, en ma possession ni lettres ni autres écrits provenant soit de ma fille, soit de mon gendre, pouvant faire découvrir les noms de ces derniers dont les communications sont signées.

14° Pendant toute la durée des séances, j'ai eu toujours toute ma lucidité d'esprit.

15° Un tour d'escamotage du genre de celui qui consiste à faire disparaître et réapparaître des objets, sans que l'escamoteur y ait appliqué les mains ou ait eu un compère, pourrait à juste titre être considéré comme un miracle.

Donc, pour toutes les raisons qui précèdent, et à moins qu'il ne me soit prouvé que j'ai été trompé, je déclare être intimement convaincu que les phénomènes dont j'ai été le témoin, ont dû être produits par une force émanant d'une intelligence invisible et supérieure à celle de l'homme.

En foi de quoi j'ai signé la présente déclaration.

Paris le 1er novembre 1897.

C. MOUTONNIER,
Ancien professeur d'anglais
à l'école des Hautes-Etudes commerciales de Paris.

Signatures de Souverain.

Le reproche que l'on adresse le plus souvent aux spirites est celui d'être trop crédules ; mais nous voudrions bien savoir si les détracteurs de cette doctrine ne seraient pas convaincus s'ils faisaient régulièrement des expériences dans lesquelles se révéleraient des faits inconnus, se donneraient des instructions scientifiques bien supérieures aux connaissances des médiums, ou obtiendraient des signatures authentiques de personnages que ces médiums n'ont jamais vus. C'est ce qui se produisait constamment aux réunions présidées par Allan Kardec, et cette accumulation de preuves irrécusables l'avait pénétré de cette certitude profonde qui rayonne dans tous ses écrits.

En voici un exemple, entre beaucoup d'autres : (1)

A la suite de quelques belles pensées écrites par un Esprit qui ne signe pas un autre esprit qui s'est déjà manifesté à Mlle L. Z... vient se mettre à la traverse en lui faisant casser les crayons, et faire des traits qui dénotent un sentiment de colère. En même temps il se communique à M. Jules Rob..., et répond laconiquement et avec hauteur aux questions qu'on lui adresse.

C'est l'esprit d'un souverain étranger connu par la violence de son caractère. Invité à signer son nom, il le fait de deux manières. Un des assistants, attaché au gouvernement de son pays, et que ses fonctions mettaient à même de voir souvent sa signature, *reconnaît dans l'une celle des pièces officielles, et dans l'autre celle des lettres privées.*

On sait que les procès-verbaux étaient lus en séance et approuvés par les assistants. Nous avons donc, dans ce cas, bien que les noms ne soient pas donnés, un document officiel qui nous assure, indépendamment de la sincérité d'Allan Kardec qui n'est pas douteuse, de la réalité de cette curieuse manifestation. Il ne faut pas trop s'étonner de voir de hauts personnages fréquenter ces réunions, car à cette époque le spiritisme était fort répandu dans les classes élevées ; nous savons d'ailleurs que l'empereur Napoléon III fit des expériences en compagnie de Home et que la reine d'Angleterre a publié un livre de communications qu'elle reçut du prince Albert Beaucoup de Russes occupant des situations officielles fréquentaient le salon d'Allan Kardec et c'est peut-être dans cette catégorie d'étrangers qu'il faut chercher celui qui reconnût l'écriture de son souverain.

(1) Revue Spirite, 1860 — *Bulletin de la Société des Etudes Spirites* — p. 266.

Les autographes obtenus par le révérend Stainton Mosès.

L'écriture mécanique est un excellent moyen pour l'être désincarné de montrer sa personnalité; nous trouvons dans les travaux publiés par Stainton Mosès, de bonnes preuves de cette action directe de l'esprit se traduisant par l'intermédiaire de la main du médium.

L'étude que M. Myers a consacrée à l'examen des faits spirites relatés par Stainton Mosès contient les passages suivants, qui sont d'importantes contributions pour notre enquête. (1)

Ce fut au mois d'Août 1872, dit Stainton Mosès, que j'acquis la conviction de l'identité spirite. Nous avions, le docteur M. Speer et moi, des séances presque régulièrement tous les soirs.

Une amie de M. Speer, *dont je n'avais jamais entendu parler* vint, et par ma main écrivit son nom : A. P. Kirklaud. Le docteur Speer demanda : «Etes-vous notre vieille amie ? » j'écrivis alors : « Oui ; je suis venue vous dire que je suis heureuse, mais je ne peux pas impressionner notre ami ce soir . » L'écriture changea, et j'eus une communication de M. Callister (un de mes amis) ; puis d'un de mes cousins J. S. T. et encore d'un autre esprit que je ne crois pas utile de faire connaître.

Il est important de remarquer que l'écriture de miss Kirklaud, *que je n'avais jamais vue, est très semblable à la sienne...*

Dans une autre circonstance, un esprit s'est manifesté en donnant sur sa vie passée les détails les plus circonstanciés, alors que cet esprit était absolument inconnu du médium. Le phénomène acquiert encore une plus grande valeur par ce fait que l'écriture de la communication, comparée à un vieux manuscrit, a été trouvée presque tout à fait semblable. Nous reproduisons ce cas très démonstratif : (2)

Vers la même époque, une de nos séances (presque deux heures) fut prise par la communication d'une série de faits, noms, dates, et détails minutieux donnés par un esprit capable de répondre aux questions les plus détaillées. Le jour de sa naissance, des détails sur l'histoire de sa famille et de sa jeunesse furent donnés à ma demande. J'eus ainsi une autobiographie concernant les faits principaux et même quelques particularités de la vie journalière qui vinrent à leur place de la façon la plus naturelle. Les réponses aux questions venaient sans aucune hésitation avec une précision, une clarté parfaites. Partout où la vérification fut possible,

(1) *Annales Psychiques* — 1895 — p. 350 et suiv.
(2) *Spirit. Identity* — p. 65-66.

ces détails furent trouvés en tout exacts. Ce cas eût-il été unique, j'étais bien forcé d'admettre que les renseignements venaient de l'homme lui-même ayant gardé sa mémoire intacte, son individualité inattaquée par le changement que nous appelons la mort.

Dans le lieu où j'écrivais les communications automatiques, se trouve une courte lettre, écrite automatiquement, d'une écriture archaïque particulière, *d'une orthographe bizarre et ancienne*, et signée du nom de l'homme en question, un homme distingué de son temps. J'ai depuis pu me procurer un spécimen de son écriture, un vieux document jauni, gardé comme autographe, *l'écriture de mon livre est une bonne imitation de celle-là, l'ancienne orthographe se présente exactement de même.* C'est ce cas que je retrouve ainsi qu'il suit raconté dans mes notes :

Le 25 janvier 1874, est venu à notre cercle Thomas Wilson qui a passé toute la soirée à nous donner les plus minutieux détails sur lui et sa famille par le moyen de soulèvements ou plutôt de lévitations de la table. J'étais fatigué à en mourir, mais il continuait toujours. Il dit qu'il était né à Boston, dans le Cheshire, le 20 décembre 1663 et qu'il était mort le 7 mars 1755, âgé de 91 ans. Le nom de sa mère était Sherlock, elle était née à Orton dans le Cheshire. Son maître d'école était M. Harper de Chester. Il fut désigné par le Dr Morton, évêque de Kildare, pour le vicariat de son oncle, le docteur Scherlock en 1686. Le 29 janvier (jour de la St-Pierre) il fut nommé évêque de Sodor and Man ; il épousa Mary Pallen, de Warington, en 1698, et eut quatre enfants. Marie mourut à treize ans, Thomas à un an, Alice à deux ans. Un autre fils Thomas lui survécut. Il nous dit qu'Impérator l'avait envoyé à notre cercle. Son « rap » était clair et distinct. Tous ces détails complètement inconnus au cercle furent vérifiés ensuite et *une lettre ancienne que m'envoya un ami* nous permit de vérifier l'écriture. Le mot *friend* est orthographié avec l'e avant l'i, comme dans l'écriture automatique... Je le demande ? S'il n'était pas l'homme qu'il prétendait être, qui était-il ? N'est-il pas plus difficile de croire à une contrefaçon de l'intelligence qu'à l'intelligence elle-même ?

Ces remarques finales nous semblent très justes, et la critique, même la plus pénétrante, ne peut entamer cette série d'évidences. H. Myers, qui n'avait pas encore à cette époque trouvé son chemin de Damas, en est réduit à des suppositions, à des hypothèses et n'essaye même pas d'expliquer les faits les plus caractéristiques. Ecoutons son argumentation.

Note de M. F. W. H. Myers. — L'évêque Wilson. J'ai vérifié ces faits dans *La vie de l'évêque Wilson* par Stowell, livre que M. S. Mosès *peut* avoir eu entre les mains à l'île de Man. Mais ces

faits sont disséminés et la mémoire subconsciente *peut difficilement les avoir conservés sans recourir au livre.* Je n'ai pas trouvé dans le livre les noms des deux enfants Thomas et Alice, morts tout jeunes ; et je ne sais comment ils pourraient être vérifiés. Ceci, naturellement (?) est une objection aux messages prétendant venir de personnages historiques. Il est difficile de trouver des faits qu'on aurait eu de la peine à connaître auparavant et qui seraient cependant vérifiables par la suite ; et les objections que l'on fera communément à tous les « contrôles historiques » s'appliquent forcément à ce cas aussi.

Eh bien ! n'en déplaise aux psychologues, nous trouvons ces objections très faibles. D'abord, il est certain que S. Mosès ne connaissait pas le livre de Stowel, sans quoi il l'eût mentionné. Il avait assez de mémoire et un esprit suffisamment pondéré pour se souvenir d'un ouvrage qu'il aurait lu depuis peu de temps, et même nous devons admettre que jamais il n'en avait pris connaissance, puisqu'il l'affirme. Faisons cependant la supposition peu vraisemblable que tout ce qui se rapporte à l'évêque Wilson se trouvait dans sa subconscience, cela nous donne-t il la moindre indication sur la source où il aurait puisé pour faire un pastiche fidèle de l'écriture de Wilson ? Evidemment non d'autant plus que l'ortographe est également caractéristique Il faut donc reconnaître ici une accumulation de caractères positifs qui militent absolument en faveur de l'intervention d'un esprit qui tenait à témoigner de sa survivance

Il semble bien que les guides du médium se sont attachés à lui fournir des preuves certaines, en grande abondance, car nous lisons encore dans le même travail les lignes suivantes :

D'un autre côté, je dois signaler encore comme preuves d'évidence, les signatures répétées que j'ai obtenues et qui sont de *véritables fac-similé* de celles employées par les personnes pendant leur vie ; par exemple les signatures de Beethoven, de Mozart et de Swedenborg se rattachant à celle du juge Edmonds. Il est à remarquer que dans mon livre, sa signature, ou plutôt ses initiales, sont celles qu'il employait durant sa vie, et que la signature de Swedenborg, qui est si particulière, ait été un fac-similé de sa propre écriture ; quoique m'étant complètement inconnue.

Il ne faut pas songer à la mémoire inconsciente puisqu'il est assez rare de rechercher des autographes, et si cela se produit, il est certain que chez un homme réfléchi, sérieux, le souvenir en est conservé. Rien de la télépathie, puisque tous les agents sont morts depuis longtemps. Faut-il attribuer ces connaissances à

la clairvoyance ? Rien ne nous y autorise, car toutes ces signatures ont été données à l'improviste sans aucune sollicitation ni aucun désir de les obtenir. On aura beau passer ces phénomènes au crible de la critique la plus intransigeante, ils y résistent et restent comme des signes manifestes de nos rapports avec l'au-delà.

Arrivons enfin à un dernier cas, tellement significatif que M. Myers ne trouve pas d'explication plausible dans l'arsenal de la psychologie, même subliminale. Le voici :

Le premier cas que je vais rapporter me paraît à certains points de vue le plus remarquable. L'esprit en question est celui d'une dame de ma connaissance, que M. Mosès avait, je crois, rencontrée une fois seulement. Elle défendit elle-même la publication de son vrai nom, pour une cause qui me sauta aux yeux dès que je lus son cas, mais qui n'était pas précisément connue de M. Mosès. Je la nommerai Blanche Abercromby et j'omettrai les dates.

Cette dame mourut à la campagne, à environ 200 milles de Londres, un dimanche, il y a environ vingt ans, et sa mort fut considérée comme un événement mondain intéressant ; elle parut dans le *Times* du lundi, ayant été aussitôt télégraphiée à Londres ; mais naturellement le dimanche soir, personne à Londres, sauf peut-être la presse et quelques amis intimes, ne connaissait l'événement.

On verra plus loin que, ce soir-là vers minuit, une communication prétendant venir d'elle-même fut faite à M. Mosès dans son appartement particulier au nord de Londres. L'identité fut corroborée quelques jours plus tard par quelques lignes paraissant venir d'elle et dans sa propre écriture, *il n'y a aucune raison de supposer que M. Mosès ait jamais vu son écriture.* Sa seule rencontre avec cette dame et son mari avait eu lieu à l'occasion d'une séance — qui n'était pas une de ses séances — où il avait été péniblement affecté par l'incrédulité complète exprimée par le mari sur la possibilité des phénomènes.

M. Mosès ne semble pas avoir parlé de cette communication à personne et, dans le manuscrit où elle était consignée, les pages étaient collées ensemble avec la mention : « Private Matter. » Elles étaient encore collées quand on me remit le livre ; pourtant M[me] Speer connaissait la communication. J'ouvris les pages selon la permission que j'en avais et je fus surpris de trouver une courte lettre qui, bien que ne contenant aucun fait bien défini, me parut être tout à fait caractéristique de la Blanche Abercromby que j'avais connue ; mais bien qu'ayant reçu d'elle plusieurs lettres pendant sa vie, je n'avais pas souvenir de son écriture. Heureusement, je connaissais assez bien un

de ses fils pour lui demander son aide en cette circonstance, aide qu'il aurait sûrement refusée à un étranger. Il me prêta une lettre pour comparer. *Une grande ressemblance sautait aux yeux*, mais l'A du nom de famille n'était pas le même que celui de l'écriture automatique. Enfin, après avoir consulté un très grand nombre de lettres jusqu'à la fin de sa vie, je m'aperçus que dans les dernières années, elle avait pris l'habitude d'écrire l'A (comme son mari l'avait toujours fait) *ainsi qu'il apparaissait dans l'écriture automatique*. La ressemblance nous parut évidente à son fils et à moi, mais voulant avoir l'opinion d'un connaisseur expérimenté il me fut permis de montrer le journal et deux lettres au Dr Hodgson qui, on s'en souvient, découvrit, par l'évidence basée sur une analyse minutieuse de l'écriture, que les auteurs des lettres de « Koot-Hoomi » étaient Mme Blawatsky et Damodar.

Voici le rapport du Dr Hodgson :

5 Boylston place,
Boston, 11 septembre 1893.

J'ai comparé l'écriture numérotée 123 dans le journal de M. Stainton Mosès, avec les lettres du 4 janvier 18..., et du 19 septembre 18..., écrites par B. A. Il y a dans le journal de petites ressemblances avec l'écriture des lettres et il y a aussi de petites différences dans la formation des lettres, à en juger par les deux lettres qui m'ont été soumises ; *mais les ressemblances sont encore plus caractéristiques que les différences*. De plus, il y a plusieurs particularités frappantes communes aux écritures des lettres et du journal, et qui semblent plus exagérées dans ce journal. L'écriture du note-Book tend à montrer que l'auteur cherchait à se rappeler les principales particularités de l'écriture de B. A. *et non pas à copier des spécimens de cette écriture*. La signature, surtout dans le journal, *est d'une façon bien caractérisée la signature de B. A.* Quoi qu'il en soit, je n'ai aucun doute en croyant que la personne qui écrivit le journal voulait reproduire l'écriture de B. A.

RICHARD HODGSON.

La vérification de ce cas était trop complète, poursuit M. Myers, pour que nous puissions ici l'expliquer complètement. La dame, qui était tout à fait étrangère à ces recherches, était morte depuis vingt ans lorsque sa lettre posthume fut découverte dans le journal particulier de M. Mosès, par une des rares personnes survivantes qui l'a connue assez pour reconnaître la valeur caractéristique du message, et qui, en même temps, s'intéressait assez à l'identité spirite pour faire bien comparer l'écriture.

Ici nul doute n'est possible ; la preuve est tout à fait complète, puisqu'elle subit le contrôle des plus rigoureux critiques qui ne trouvent rien à redire.

Au village de D...

Nous avons signalé déjà la remarquable faculté de Maria, le médium observé par MM. Dusart et Broquet; il nous faut revenir sur certaines particularités qui prennent leur place dans ce chapitre et qui nous présentent des exemples de la reconstitution de l'écriture du frère de Maria et d'une de ses petites amies morte depuis longtemps Bien que le sujet ait connu ces deux esprits pendant leur vie terrestre, nous croyons que la mémoire subconsciente ne peut jouer ici aucun rôle, car Maria allait très peu à l'école et n'a peut-être jamais lu aucun cahier de son frère ou de son amie. Mais ce qui nous incite surtout à mentionner ces autographes c'est que ces esprits, outre l'écriture de Maria, ont donné des preuves d'identité par des manifestations écrites par le médium illettré Mme B pour l'une : Agnès, et par une enfant de trois ans et demi pour l'autre : Hubert. Reproduisons textuellement les termes du mémoire de MM. Broquet et Dusart (1):

Voici les particularités qui ont signalé quelques-unes des communications de Maria.

Le lendemain du jour où sa médiumnité se déclare, Maria, au milieu d'une séance à laquelle assistaient sept personnes, parmi lesquelles M. Ch. Broquet, déclare sentir sur sa main le contact d'une petite main d'enfant, mais elle ne voit rien ; son bras est agité de mouvements nerveux. Elle prend un crayon et écrit d'une écriture qui ne ressemble pas à la sienne. La communication est signée Hubert V.... son frère mort de méningite à 6 ans 1/2. On cherche s'il ne reste pas, dans la maison, de spécimens de l'écriture de Hubert et on retrouve, au milieu de beaucoup de paperasses, un cahier d'école resté là par hasard et inconnu du reste de la famille. *On compare les deux écritures et l'on constate leur parfaite ressemblance.*

Depuis ce moment, les nombreuses communications de Hubert furent toujours reconnues par le seul caractère de l'écriture, avant qu'elle fussent signées.

Agnès B... cousine et amie d'enfance de Maria, s'est assez souvent communiquée par l'écriture. Elle est fort peu instruite et avait l'habitude de signer *Agnesse*. Cette faute d'orthographe se retrouve dans toutes les communications, aussi bien celles qui sont données

---

(1) Broquet et Dusart. Phénomènes psychiques observés au village de D.,. in *Revue scientifique et morale du Spiritisme*. Mai 1899. p. 676.

par la main de Maria, *que celles transmises par Mme B...*, *le médium illettré* incapable de se rendre compte non seulement de l'orthographe de communications données par sa main, mais même de distinguer des griffonnages sans aucune lettre formée, et de l'écriture nettement lisible. L'écriture est si bien celle d'Agnès *qu'à sa vue son père et sa mère* ont éclaté en sanglots au milieu d'une séance.

Clément Bourlet, dont nous avons déjà beaucoup parlé, écrit fort fréquemment et toujours dans le patois le plus grossier avec les mêmes plaisanteries vulgaires, la même orthographe et les mêmes caractères de l'écriture, *que la main qui tient le crayon soit celle de Maria, ou celle de Zélia, âgée de onze ans, ou encore celle de Mme B...*, personne fort intruite, d'un caractère élevé et qui, habitant une autre localité, ne connaissait pas Maria *et n'avait jamais vu l'écriture de Clément* ; ou enfin celle de Mlle M. B....

Faisons une dernière fois observer l'importance de ces contrôles successifs qui établissent positivement l'existence et l'individualité des Esprits. Lorsque le Spiritisme sera plus répandu et que l'on pourra constituer de sérieux centres d'études, il deviendra facile d'expérimenter avec rigueur et méthode et nous sommes assurés que ces cas probants se multiplieront avec une telle abondance, que le doute ne pourra subsister pour aucun incrédule de bonne foi.

Les cas du Syndic Chaumontet et du curé Burnier.

M le professeur Flournoy, de qui nous avons cité déjà une étude sur l'automatisme, (1) a publié dernièrement une étude très intéressante intitulée : *Des Indes à la planète Mars*, dans laquelle il rapporte les observations qu'il fit sur un remarquable médium qu'il nomme Mlle Hélène Smith Nous n'avons pas à nous prononcer sur les théories de l'auteur qui est un adversaire du spiritisme, il nous suffira de lui emprunter le récit de quelques expériences dont il ne peut donner d'explication valable, puisqu'il en est réduit à imaginer des hypothèses invraisemblables pour essayer de faire jouer à la mémoire latente, un rôle que celle-ci ne peut remplir. Mais voyons d'abord les faits et nous discuterons ensuite :

---

(1) Voir page 172.

Voici un dernier cas récent, où l'hypothèse spirite et l'hypothèse cryptomnésique subsistent l'une en face de l'autre,immobiles comme deux chiens de faïence en faisant les gros yeux, à propos de signatures données par Mlle Smith en somnambulisme et qui ne manquent pas d'analogie avec les signatures authentiques des personnages défunts dont elles sont censé provenir.

Dans une séance chez moi (12 février 1899), Mlle Smith a la vision d'un village sur une hauteur couverte de vignes ; par un chemin pierreux elle voit descendre un petit vieux qui a l'air d'un demi-mons eur ; souliers à boucles ; grand chapeau mou ; col de chemise pas empesé, aux pointes montant jusqu'aux joues, etc. Un paysan en blouse qu'il rencontre lui fait des courbettes, comme à un personnage important ; ils parlent patois, de sorte qu'Hélène ne les comprend pas. Elle a l'impression de connaître ce village, mais cherche vainement dans sa mémoire où elle l'a vu. Bientôt le paysage s'efface, et le petit vieux, maintenant vêtu de blanc, est dans un espace lumineux [c'est-à-dire dans sa réalité actuelle de désincarné, voir la note I, p. 384], lui paraît s'approcher. A ce moment,comme elle est accoudée du bras droit sur la table, Léopold dicte par l'index : *Baissez-lui le bras.* J'exécute l'ordre ; le bras d'Hélène résiste d'abord fortement, puis cède tout à coup.Elle saisit un crayon, et au milieu de la lutte habituelle relative à la façon de la tenir (v. p. 98) : « Vous me serrez trop la main », dit-elle au petit vieux imaginaire qui, suivant Léopold, veut se servir d'elle pour écrire : « Vous me faites très mal, ne serrez pas si fort. Qu'est-ce que ça peut vous faire que ce soit un crayon ou une plume ? » A ces mots elle lâche le crayon pour prendre une plume et, la tenant entre le pouce et l'index, trace lentement d'une écriture inconnue : Chaumontet syndic (v. fig. 44). Puis revient la vision du village ; sur notre désir d'en savoir le nom, elle finit par apercevoir un poteau indicateur où elle épelle Chessenaz, qui nous est inconnu. Enfin, ayant sur mon conseil demandé au petit vieux, qu'elle voit encore, à quelle époque il était syndic, elle l'entend répondre : 1839. Impossible d'en apprendre davantage ; la vision s'évanouit et fait place à une incarnation totale de Léopold, qui, de sa grosse voix italienne, nous parle longuement de choses diverses.

J'en profite pour l'interroger sur l'incident du village et du syndic inconnus ; des réponses entrecoupées de longues digressions se résument ainsi : « Je cherche... je me suis dirigé en pensée le long de cette grande montagne percée dessous dont je ne sais pas le nom (1) ; je vois le nom de Chessenaz, un village sur une hau-

(1) En disant cela, Léopold-Hélène e tournait vers une fenêtre de ma bibliothèque donnant du côté du fort de l'écluse, où se trouve en effet le tunnel du Credo, sur la voie ferrée de Genève à Bellegarde. (Note de M. Flournoy).

teur, une route qui y monte. Cherche dans ce village, tu trouveras certainement ce nom [Chaumontet], cherche à contrôler sa signature ; cette preuve-là, tu la trouveras; tu trouveras que l'écriture a été de cet homme (1) ». Je me demande s'il voit cela dans les souvenirs d'Hélène et s'il a été à Chessenaz, il répond négativement sur le premier point et évasivement sur le second : « Demande-le lui, elle a bon souvenir de tout, je ne l'ai pas suivie dans toutes ses promenades ».

Réveillée, Hélène ne put nous fournir aucun renseignement. Mais le lendemain je trouvai sur la carte un petit village de Chessenaz dans le département de la Haute-Savoie, à 26 kilomètres de Genève à vol d'oiseau et non loin du Credo. Comme les Chaumontet ne sont pas rares en Savoie, il n'y avait rien d'invraisemblable à ce qu'un personnage de ce nom y eût été syndic en 1839. (2)

Quinze jours plus tard, il n'y avait pas de séance, mais je faisais visite à Mme et Mlle Smith, lorsqu'Hélène reprend soudain l'accent et la prononciation de Léopold, sans se douter de ce changement de voix, et croyant que je plaisante quand je cherche à le lui faire remarquer (3). Bientôt l'hemi-somnambulisme s'accentue ; Hélène voit reparaître la vision de l'autre jour, le village, puis le petit vieux (le syndic), mais accompagné cette fois d'un curé avec qui il paraît au mieux et qu'il appelle (à ce qu'elle me répète, toujours avec l'accent de Léopold) *mon cer ami Bournier*. Comme je demande si ce curé ne pourrait pas écrire son nom par la main d'Hélène, Léopold me promet, par une dictée digitale, que j'aurai cette satisfaction à la première séance ; puis il se met à me parler d'autre chose par la bouche d'Hélène qui est maintenant entièrement entransée.

A la séance suivante, chez moi (19 mars), je rappelle à Léopold sa promesse. Il répond d'abord par le doigt : « Désires-tu *beaucoup cette signature ?* et ce n'est que sur mes instances qu'il y veut bien consentir. Hélène ne tarde pas à revoir le village et le curé, qui, après divers incidents, vient s'emparer de sa main comme l'avait fait le syndic, et trace très lentement à la plume les mots: *Burnier Salut* ; puis elle passe à d'autres somnambulismes.

---

(1) Notez cette préoccupation constante chez Léopold, de me fournir du supranormal pour m'amener au Spiritisme.

(2) La Savoie faisait alors partie des Etats Sardes. Sa cession à la France en 1860 a entraîné la substitution des *maires* aux *syndics*.

(3) Cet accès inattendu et exceptionnel d'hemi-somnambulisme *spontané* pendant une de nos visites, est probablement dû au fait que c'était justement le jour et l'heure ordinaires des séances.

Le moment était venu d'éclaircir la chose. J'écrivis à tout hasard à la mairie de Chessenaz. Le maire, M. Saunier, eut l'extrême obligeance de me répondre sans retard. — « Pendant les années 1838 et 1839, me disait-il, le syndic de Chessenaz était un Chaumontet, Jean, dont je retrouve la signature en divers documents de cette époque. Nous avons eu aussi pour curé M. Burnier André, de novembre 1824 jusqu'en février 1841 ; pendant cette période tous les actes de naissances, mariages et décès, tenus alors par les ecclésiastiques, portent sa signature... Mais je viens de découvrir dans nos archives un titre revêtu de deux signatures, celle du syndic Chaumontet et du curé Burnier. C'est un mandat de paiement ; je me fais un plaisir de vous le transmettre. » J'ai fait reproduire au milieu de la figure 44 le fragment de ce document original (daté du 29 juillet 1838) portant les noms des deux personnages ; le lecteur peut ainsi juger par lui-même de la similitude assez remarquable qu'il y a entre ces signatures authentiques et celles automatiquement tracées par la main de Mlle Smith. (1)

(1) L'écriture de l'Esprit Burnier est en haut de la reproduction et celle du syndic en bas. Les deux textes du milieu sont ceux fournis par la mairie de Chessenaz.

Ma première idée fut, on le devine, que Mlle Smith avait dû voir une fois ou l'autre des documents signés du syndic ou du curé de Chessenaz, et que c'étaient ces clichés visuels oubliés, reparaissant en somnambulisme, qui lui servaient de modèles intérieurs lorsque sa main entransée retraçait ces signatures. On devine également si une telle conjecture fit bondir Hélène, qui n'a aucun souvenir d'avoir jamais entendu le nom de Chessenaz ni de ses habitants présents ou passés. Je ne regrette qu'à moitié mon imprudente supposition, car elle nous a valu une nouvelle et plus explicite manifestation du curé, lequel, s'emparant de rechef du bras de Mlle Smith dans une séance ultérieure (21 mai, chez M. Lemaître), vint nous certifier son identité par l'attestation en terme et de forme de la figure 43. Comme on le voit, il s'y prit à deux fois : s'étant trompé à la signature, il barra incontinent avec dépit ce qu'il venait d'écrire soigneusement, et recommença sur une autre feuille. Ce second libellé où il a omis le mot *soussigné* du premier, lui prit sept minutes à tracer, mais ne laisse rien à désirer comme évidence et précision. Cette calligraphie appliquée est bien celle d'un curé campagnard d'il y a 60 ans, et, à défaut d'autres pièces de comparaison, elle dénote une indéniable analogie de la main avec l'acquit authentique du mandat de paiement de la figure 44.

Ni Mlle Smith ni sa mère n'avaient la moindre notion du curé ou du syndic de Chessenaz. Elles m'apprirent cependant que leur famille avait eu quelques parents et connaissances dans cette partie de la Savoie, et qu'elles sont encore en relation avec un cousin qui habite Frangy, le bourg important le plus rapproché (une lieue) du petit village de Chessenaz. Hélène elle-même n'a fait qu'une courte excursion dans cette région, il y a une dizaine d'années : et si en suivant la route de Seyssel à Frangy, elle a traversé des coins de paysage répondant bien à certains détails de sa vision du 12 février (qu'elle avait, comme on l'a vu, le sentiment de reconnaître), elle n'a, par contre, aucune idée d'avoir été à Chessenaz même, ni d'en avoir entendu parler. D'ailleurs, dit-elle, « pour ceux qui pourraient supposer que j'ai pu passer à Chessenaz sans m'en souvenir, je m'empresserai de leur objecter et de leur affirmer que même y serais-je allée, je n'aurais point été y consulter les archives pour y apprendre qu'un syndic Chaumontet et un curé Burnier y avaient existé à une époque plus ou moins reculée. J'ai bonne mémoire et j'affirme hautement qu'aucune des personnes qui m'ont entourée pendant ces quelques jours passés loin de ma famille ne m'a jamais montré aucun acte, aucun papier, rien, un mot, qui pourrait avoir emmagasiné dans mon cerveau un pareil souvenir. Ma mère a fait, à l'âge de quatorze ou quinze ans, une course en Savoie, mais rien dans ses souvenirs ne lui rappelle avoir jamais entendu prononcer ces deux noms ». — Les choses en sont là et je laisse au lecteur le soin de conclure comme il lui plaira.

*
* *

Voici maintenant les réflexions dont M. Flournoy assaisonne ce cas remarquable :

Ce cas m'a paru digne de couronner mon rapide examen des apparences supra-normales qui émaillent la médiumnité de Mlle Smith, parce qu'il résume et met excellemment en relief les positions respectives, antinomiques et inconciliables, des milieux spirites et des médiums d'une part, parfaitement sincères du reste, mais trop faciles à contenter, — et des chercheurs quelque peu psychologues, d'autre part, toujours poursuivis par la sacro-sainte terreur de prendre des vessies pour des lanternes. Aux premiers, la moindre chose curieuse, une vision inattendue du passé, des dictées de la table ou du doigt, un accès de somnambulisme, une ressemblance d'écriture, suffisent à donner la sensation du contact de l'au-delà et à prouver la présence réelle du monde désincarné. Ils ne se demandent jamais quelle proportionnalité il peut y avoir entre les prémisses si frappantes soient-elles, et cette formidable conclusion. Pourquoi et comment, par exemple, les défunts, revenant signer par la main d'une autre personne en chair et en os, auraient-ils la même écriture que de leur vivant ? Les mêmes gens qui trouvent cela tout naturel, bien qu'ils n'en aient encore point vu de cas certains, tombent des nues lorsqu'on invoque devant eux la possibilité de souvenirs latents, dont la vie courante leur fournit pourtant des exemples quotidiens — qu'ils n'ont, il est vrai, jamais pris la peine d'observer. Les psychologues, en revanche, ont le diable au corps pour aller regarder derrière les coulisses de la mémoire et de l'imagination, et quand l'obscurité les empêche d'y rien distinguer, ils ont la marotte de s'imaginer qu'ils finiraient bien par y trouver ce qu'ils cherchent — si seulement on pouvait y faire la lumière. Entre deux classes de tempéraments aussi disparates, il sera, je le crains, bien difficile d'arriver jamais à une entente satisfaisante et durable.

*
* *

Il est certain que si nous devons abandonner toute méthode scientifique de contrôle pour nous assurer de la réalité de la vie d'Outre-Tombe, jamais nous ne nous entendrons avec M. Flournoy. Dans toute enquête, même judiciaire, la signature d'un individu suffit à affirmer son individualité. Ce point admis, il reste à savoir si l'écriture est simulée, et dans le cas qui nous occupe, comment Mlle Smith aurait pu avoir sous les yeux les signatures du curé Burnier et du syndic Chaumontet. Tout d'abord, M. Flournoy reconnaît que le médium est honnête, intelligent,

incapable de mentir ; il accepte son témoignage, ce qui est essentiel en l'espèce, Mlle Smith n'a jamais mis les pieds à Chessenaz ; elle paraît avoir séjourné simplement pendant quelques jours chez un cousin habitant dans un bourg voisin. Voilà les faits. Comment M. Flournoy arrive-t-il à en induire qu'elle a eu sous les yeux les écrits du curé et du syndic ? C'est une simple supposition, une hypothèse qui ne peut s'appuyer sur aucune circonstance réelle et qui est combattue même par le plus simple raisonnement.

Quelle probabilité peut il exister pour que le cousin ou son entourage ait parlé à Mlle Smith du curé d un petit village voisin, mort depuis soixante ans ? L'ont-ils connu ? non. Savaient-ils seulement qu'il avait existé ? Qui donc se soucie de rechercher, sauf des cas spéciaux, le nom des prêtres qui ont séjourné dans un village ? En supposant même qu'il se soit trouvé une personne âgée qui ait connu ce curé, elle n'aurait pu assurément faire connaître à Mlle Smith l'écriture de cet ecclésiastique, sans que la mémoire de cet événement fût conservée par le médium. Or, lui et sa mère déclarent que le nom du prêtre et du syndic leur étaient absolument inconnus, il faut donc abandonner l'hypothèse de souvenirs latents, puisque rien ne peut justifier cette supposition. Mais où les individualités posthumes accusent leur identité, c'est lorsqu'ils signent d'une manière presque absolument identique à celle qu'ils usitaient de leur vivant. Dans ce cas, le doute doit disparaître, car l'écriture est manifestement un signe indéniable de la personnalité. M Flournoy s'imagine que Mlle Smith a dû voir ces signatures, mais nous rappellerons qu'elles étaient enfouies depuis 60 ans dans les archives de la commune de Chessenaz et qu'il n'est pas raisonnable de supposer que l'administration communale s'amuse à faire circuler ses papiers dans les bourgs circonvoisins, pour l'amusement des badauds ou la satisfaction personnelle de jeunes filles de passage dans le pays. Cet exode de papiers municipaux qui dorment sous la vénérable poussière d'un demi siècle, est certainement une de ces imaginations invraisemblables auxquelles on n'a recours qu'en désespoir de cause.

Nous préférons croire à la présence réelle du curé Bernier et du syndic Chaumontet, qui s'affirment authentiquement par leurs signatures, plutôt qu'à l'insinuation du cliché visuel qui est contraire à la matérialité des faits. M. Fournoy semble croire que c'est la première fois qu'on obtient de l'écriture *post-mortem* sem-

blable à celle d'un vivant. Nous le renvoyons au cas d'Estelle Livermore cité par Aksakof, que nous verrons dans le chapitre suivant ; aux *fac simile* publiés par le baron de Guldenstubée à la fin de son livre sur : *La réalité des Esprits*, et enfin à l'exemple rapporté plus haut par le professeur Moutonnier.

Quant à l'étrangeté qu'il y aurait pour un désincarné de reproduire son ex-signature, elle ne nous serait pas plus inexplicable que les écritures que l'on fait exécuter par certains sujets en les replaçant par suggestion à un stade quelconque de leur vie antérieure, car l'on constate alors que leur écriture, pendant que la suggestion opère, est semblable à celle qu'ils avaient réellement à l'âge qu'on leur a indiqué. Les spirites évitent avec soin de prendre des vessies pour des lanternes, c'est pourquoi ils ne se déclarent pas satisfaits lorsque les psychologues essaient d'expliquer des phénomènes médianimiques véritables par des hypothèses, si cryptomnésiques, qu'elles ne peuvent plus supporter le simple éclat du grand jour. Malgré ces oppositions systématiques, le spiritisme poursuit triomphalement sa route et il apporte à tous les hommes sincères la clef du grand problème de l'Au-delà, que les savants, pas plus que les prêtres, n'ont su découvrir.

CHAPITRE V

Confirmations multiples de l'intervention des Esprits.

Sommaire. — L'écriture est fréquemment accompagnée d'autres phénomènes indépendants du médium. — Communications identiques et simultanées en langues étrangères. — Vue de l'esprit qui produit la communication. — Le cas de Padoue. — Le médium voit l'esprit qui le fait écrire. — Ecriture directe, semblable à l'écriture obtenue par le médium. — Description de l'esprit qui produit l'écriture directe. — Vision et photographie d'un esprit sous forme d'enfant. — Encore une confirmation de la vision par la photographie. — Nom, adresse et guérison d'une personne inconnue du médium. — Un oncle bruyant. — Le cas de Mrs Mary Burchett. — Les messages d'Estelle Livermore. — Résumé.

Bien que nous nous soyons limités soigneusement aux seules communications mécaniques ou directes, on a pu constater qu'elles offrent une très grande variété, et que toute élimination faite des causes étrangères qui pourraient intervenir, la médiumnité apparaît comme une faculté réelle, nettement caractérisée par ses manifestations intellectuelles. Il est cependant un certain nombre d'expériences que nous ne pouvons délaisser, car elles nous font voir en action la cause qui produit l'écriture, en démontrant positivement que cette intelligence est absolument étrangère au médium.

Nous n'avons tenu compte jusqu'alors que du phénomène pur, isolé, pour ainsi dire, sans considérer les circonstances accessoires qui l'environnent : cependant il s'accompagne fréquemment de manifestations diverses, coups frappés, apparitions, etc., qui, se produisant en même temps que l'écriture,

persuadent l'écrivain que l'intelligence agissante est indépendante de son cerveau. Si la subconscience est tout entière occupée à écrire, elle ne peut pas s'extérioriser pour produire des frappements dans les murs ou le plancher, comme cela arrive fréquemment. Il est donc utile de signaler ces cas qui montrent encore avec force combien les théories des hypnotiseurs sont peu satisfaisantes pour expliquer l'ensemble si différencié des faits observés depuis 50 ans. Cette cause agissante, invisible ordinairement, se révèle parfois aux yeux de certains assistants qui la décrivent de manière à la faire reconnaître par ceux qui ont été en relation avec elle ici-bas ; enfin elle se montre capable aussi de produire avec le même médium d'autres phénomènes que l'écriture. Toutes ces circonstances, en se groupant, éclairent les faits et nous conduisent irrésistiblement à la conviction que ce sont bien des Esprits qui se manifestent.

Déjà nous avons constaté qu'une individualité désincarnée agit d'une manière identique sur des médiums qui ne se connaissent pas, et la ressemblance des caractères matériels de l'écriture et du style, nous a montré que c'était bien la même personnalité invisible qui agissait dans ces conditions si différentes. Nous allons constater que le phénomène s'est produit dès l'origine du spiritisme, mais cette fois les écrivains étaient de nationalités différentes et ils obtenaient cependant, sous la même impulsion spirituelle, deux communications semblables. Voici le cas rapporté dans le bulletin de la Société *parisienne des études spirites* (1).

Communications identiques et simultanées en langues différentes.

M. Allan Kardec rend compte d'un fait intéressant qui s'est passé chez lui, dans une séance particulière. A cette séance assistait M. Rabache, très bon médium, et auquel s'était communiqué spontanément Adam Smith, dans un café de Londres. Adam Smith ayant été évoqué par l'entremise d'un autre médium, Mme Costel, il *répondit simultanément par cette dame en français et par M. Rabache en anglais* ; plusieurs réponses se sont *trouvées d'une identité parfaite* et même être la traduction littérale l'une de l'autre.

Il nous paraît bien qu'ici l'intervention d'une intelligence dé-

(1) *Revue Spirite*, 1860, p. 259.

sincarnée est évidente, puisque c'est en même temps que les deux médiums répondent, chacun dans sa langue, et qu'il y a identité parfaite dans les messages. On ne peut songer à faire intervenir une transmission de pensée, à cause de la simultanéité des réponses et de la différence des langues employées. D'autre part l'auto-suggestion ne peut produire une semblable similitude, pas plus que le hasard ; donc il nous faut croire absolument que c'est bien un esprit désincarné, car Allan Kardec ignorant le sens des communications ne pouvait évidemment les suggérer, consciemment ou non.

Vue de l'esprit qui produit la communication.

Il arrive parfois, dans les séances spirites, que plusieurs médiums possédant des facultés différentes se trouvent réunis, de sorte qu'on peut les utiliser séparément pour contrôler l'objectivité de certains phénomènes, qui ne présenteraient pas par eux-mêmes assez de certitude. C'est ainsi que l'on a employé des médiums voyants pour dépeindre les Esprits qui faisaient écrire un des assistants. Nous en avons cité déjà des exemples ailleurs (1), nous allons encore en rapporter un cas que nous emprunterons à la revue d'Allan Kardec (2).

Parmi les médiums voyants, il en est qui ne voient que les esprits que l'on évoque ; ils décrivent dans les moindres détails leurs gestes, l'expression de leur physionomie, les traits du visage, le costume et jusqu'aux sentiments dont ils paraissent animés. Il existait, en 1858, à la société spirite, un médium de ce genre nommé Adrien, et pendant l'évocation que l'on fit d'une femme célèbre du temps de François Ier appelée : La belle cordière, voici le portrait qu'il retraça *de visu*.

Tête ovale ; teint pâle, mat ; yeux noirs, beaux et fins, sourcils arqués ; front développé et intelligent ; nez grec, mince ; bouche moyenne, lèvres indiquant la bonté d'esprit ; dents fort belles, petites, bien rangées ; cheveux noir de jais, légèrement crépés. Beau port de tête, taille grande et bien élancée. Vêtement de draperies blanches.

---

(1) Gabriel Delanne. *L'âme est immortelle, démonstration expérimentale*, p, 89.
(2) *Revue Spirite*, 1858, p. 346.

Voici les remarques d'Allan Kardec au sujet de cette description, elles sont comme toujours, frappées au coin du bon sens :

Rien sans doute ne prouve que ce portait ne sorte pas de l'imagination du médium, parce que nous n'avons pas de contrôle ; mais lorsqu'il retrace celui de personnes contemporaines qu'il n'a jamais vues et qui sont reconnues par des parents ou des amis, on ne peut douter de la réalité de leur présence qui s'affirme aussi par l'écriture ; d'où l'on peut conclure que puisqu'il voit les uns avec une vérité incontestable, il peut en voir d'autres. Une autre circonstance qui doit être prise en considération, c'est qu'il voit toujours le même esprit sous la même forme, et que, fût-ce à plusieurs mois d'intervalle, le portrait ne varie pas. Il faudrait supposer chez lui une mémoire phénoménale pour croire qu'il pût se souvenir ainsi du portrait de tous les Esprits dont il a fait la description et que l'on compte par centaines.

Le cas de Padoue

Feu le Dr Ermacora, directeur de la *Revista di Studi psychici*, bien connu pour l'esprit critique et judicieux avec lequel il étudiait les phénomènes psychiques, publia en 1892 une observation dans laquelle le médium a donné, à plusieurs reprises des indications exactes concernant des personnes qu'il ne connaissait pas. Voici un résumé sommaire des faits : (1)

Le Docteur reçut le 10 octobre, une lettre dans laquelle se trouvait le passage suivant : « Je vous raconterai ce qui m'est arrivé ces jours ci, un songe que j'ai fait, et comment hier matin j'ai salué sur la place des Seigneurs, un ami de mon frère dont j'ai, par un journal, appris la mort à Venise, ce même jour Je ne sais véritablement que penser d'une pareille chose. ».

Après avoir demandé des explications complémentaires et vérifié les dates, il résulte de l'enquête du Dr Ermacora, que le nommé Salvadori, celui dont Mme Maria M. vit l'apparition à Padoue, le 6 octobre, était mort à Venise le mercredi 7 octobre à 9 h. 1|2. La veuve dit que son mari resta presque toujours assoupi pendant les quatre jours qui précédèrent sa mort. Elle se rappelle que le 6, veille de sa mort, elle alla à l'hôpital pour le voir, à 10 heures du matin, c'est-à-dire un peu après l'apparition télépathique, et qu'elle le trouva endormi. Citons maintenant ce qui a trait à l'écriture.

(1) Dr Ermacora, — *Le Cas de Padoue* — Les Annales Psychiques — 1892 — p. 65.

Mme Maria M. dit être médiumécrivain, bien que d'une santé un peu débile. Dans sa dernière lettre elle me fait part d'une très courte communication reçue sous le nom de Vittorio Salvadori, le 17 octobre, dans les conditions suivantes. Tandis qu'elle attendait que sa main fût dirigée par une autre influence qu'elle connaissait et qui lui était habituelle, et alors qu'elle ne pensait pas du tout à l'apparition, sa main traça des signes d'un caractère inconnu. Voici comment elle s'exprime à ce sujet dans sa lettre : « Je vous assure que je ne fus pas peu surprise et que j'eus même un peu peur. Après quelques signes sans importance, voici la très-courte communication que j'obtins : « Qui es-tu ? — Vittorio Salvadori. — Tu te trouves bien où tu es ? — Pas trop. — As-tu besoin de quelque chose ? — Pour moi, non, mais pour mes enfants, spécialement pour Amélie. — Il te faudrait pour cela communiquer avec G. Ermacora, peux-tu aller où il est ? — Je n'en ai pas la force. »

Voici les réflexions du Dr Ermacora :

Deux points méritent l'attention : 1° ces communications *non seulement ne sont pas de l'écriture de Maria M.*, mais elles diffèrent aussi des précédentes écritures automatiques portant d'autres signatures ; 2° La mémoire consciente de Maria M., ignorait le nom d'Amélie, la petite fille de Salvadori.

Voici ce qu'elle m'écrivit à ce sujet le 31 octobre : « Je ne savais pas qu'il y avait une enfant du nom d'Amélie, et *même mon frère* l'ignorait également, mais il alla voir la femme de Vittorio et trouva que la plus grande des fillettes s'appelait ainsi et était sa préférée... » Le frère de Maria M. se trouvait à Padoue, et c'est par correspondance qu'elle eut le renseignement.

Le Dr Ermacora dit que la conscience normale de Maria M. ignorait ce renseignement, probablement, croyons nous, parce que le médium avait travaillé jadis dans une maison où Vittorio était employé. Peut-être à cette époque a-t-elle pu entendre le nom de la jeune Amélie et l'avoir oublié ensuite. Ce souvenir se serait extériorisé par l'écriture, comme nous en avons des exemples dans les rêves. Mais dans le cas suivant, cette explication paraît beaucoup moins plausible, en raison même de la nature des réponses.

Je la priai (Mme Maria M.) pour ma curiosité personnelle, de provoquer en ma présence une écriture présentant les mêmes caractères individuels. Je copie les demandes et les réponses obtenues qui présentent quelques points dignes de remarques.

Vittorio. — Que voulez-vous ?

D. — Je te prie de me dire ce que tu as fait la veille de ta mort vers les 9 heures du matin.

R. — A ce moment précis, je ne me rappelle pas.

Observation. — (On doit remarquer cette ignorance, pour l'intelligence produisant le phénomène, d'une notion qui existait très vive dans l'intelligence de la personne survivante, le médium. Ce fait semblerait plus contraire que favorable à la théorie du pur automatisme).

D. — Te souviens-tu au moins de m'avoir vue à ce moment ?

R. — Oui, je vous ai vue un moment ?

D. — Te rappelles-tu où ?

R. — Je ne sais si c'est à Padoue ou à Turin.

Observation analogue. — (Dans notre intelligence consciente, il ne pouvait certainement pas être venu cette idée que l'apparition pouvait avoir eu lieu à Turin, où Maria n'avait jamais été de sa vie.)

D. — Crois-tu m'avoir vue par hasard, ou bien penses-tu être venu me chercher ?

R. — Je pensais beaucoup à vous. (La femme de Salvadori dit que pendant les derniers jours il prononçait souvent le nom de Madame Maria M.)

D. — Sachant que j'habite Padoue, pourquoi te semble-t-il avoir pu me voir à Turin ?

R. — Parce que je suis allé aussi à Turin.

D. — Pourquoi étais-tu allé à Turin ?

R. — Pour voir mon père et ma sœur, mais ils étaient à Pinevolo.

D. — Et les as-tu trouvés à Pinevolo ?

R. — Non je n'ai pas pu. Je vous salue.

Observation. — Le médium ignorait absolument que le père et la sœur fussent à Pinevolo. A ma prière, elle alla prendre des renseignements auprès de la veuve de Salvadori, qui confirma le fait et lui donna même leurs adresses exactes. Moi j'ignorais jusqu'à leur existence.

Les demandes et les réponses ont été écrites par la même main, en ma présence, et les caractères sont assez différents. J'ai vu aussi la même main, sous une autre influence, écrire en se servant d'une troisième écriture, différente des deux autres.

Nous retrouvons les mêmes caractères que dans les messages de Stainton Mosès, qui différaient entre eux suivant les personnalités invisibles qui se servaient de son ministère. Ici l'esprit s'est peut-être fait voir peu de temps avant sa mort, alors qu'il commençait déjà, probablement, à se dégager de son corps physique ; la conservation du moi s'affirme après la désincarnation par l'écriture et des détails que l'âme du mort avait seule intérêt à signaler à ce moment. La clairvoyance ne peut être invoquée pour expliquer la désignation du lieu où se trouvaient

les parents du défunt, puisqu'il n'existait entre eux et Mme Maria aucun rapport de sympathie, d'amitié ou de parenté — La télépathie d'un vivant n'a pas davantage de raison d'être, tandis que la vision et l'écriture s'accordent admirablement avec le désir du défunt de donner de ses nouvelles et d'intéresser son amie au sort de ses enfants.

Les circonstances du récit ne nous permettent pas de décider, absolument, si l'apparition est télépathique ou si elle était produite par l'esprit lui-même ayant quitté son corps, puisqu'il n'est pas resté de preuve objective de ce dédoublement ; cependant les renseignements fournis plus tard semblent bien établir que l'âme était extériorisée, poussée par l'anxiété qu'elle éprouvait de sentir sa famille abandonnée.

Nous avons constaté que c'est parfois un étranger qui décrit l'esprit qui agit sur un autre médium ; nous allons voir un exemple où le médium lui-même assista à l'expérience et put se rendre compte de la façon dont procèdent les invisibles.

Le Médium voit l'esprit qui le fait écrire.

Ce cas est emprunté à l'ouvrage de Stainton Moses intitulé *Spirit Teaching* (1). On assiste là à une sorte de photographie de ce qui se passe ordinairement entre les esprits et les médiums pendant l'écriture mécanique véritable.

Il raconte que le 24 octobre 1874, il se sentit violemment poussé à écrire, ce qui ne lui était pas arrivé depuis deux mois. Il obtint d'abord une courte phrase se terminant par ces mots :

« Nous n'étions pas éloignés de vous pendant cet espace de silence : nous étions toujours près de vous, mais nous avons décidé qu'il serait mieux d'agir différemment que dans le passé : cessez maintenant et attendez ».

Le rév. S. Moses suppose qu'à cet instant, il passa dans un état de transe inconsciente, parce qu'il se rappelle qu'il voyait son corps à une certaine distance de lui, assis devant la table, et dont la main qui écrivait tenait la plume sur le cahier ; son esprit et son corps étaient réunis par une fine ligne lumineuse. Il regardait cela et tout ce qui était dans la chambre avec le plus vif intérêt et remarqua que tous les objets matériels semblaient nébuleux, et chaque objet spirituel avait l'apparence solide de la réalité.

(1) *Light*, 25 novembre 1900.

Rector était debout derrière le corps du médium, une main étendue au-dessus de sa tête, et l'autre sur la main qui écrivait. Imperator et d'autres esprits familiers étaient aussi présents. Il en vint d'autres, inconnus, qui regardaient l'expérience avec intérêt. Une lumière douce semblait traverser le plafond, et envoyer sur le corps du médium des rayons de lueur bleuâtre, ce qui lui donnait des secousses et le faisait trembler. Bien qu'il fût 2 heures 1/2, la lumière du jour ne se voyait plus ; la fenêtre paraissait obscure, mais la lumière spirituelle éclairait toute la scène. Le rév. S. Moses entendait distinctement parler les Esprits, leur voix était semblable à la voix humaine, mais plus finement modulée, et comme très éloignée. Imperator dit que les esprits avaient voulu montrer comment ils opéraient. Rector écrivait, et ce n'était pas comme se l'imaginait le médium en lui guidant la main ou en impressionnant son intelligence, mais en envoyant sur la plume ce qui paraissait une lueur bleue. La force ainsi dirigée faisait mouvoir la plume suivant la volonté de l'esprit. Pour montrer que la main n'était qu'un simple instrument, la plume en fut retirée et maintenue en position par le rayon lumineux. A la grande surprise de S. Moses, la plume continua à écrire, seule (1) : il ne put s'empêcher de jeter un cri, mais on le prévint de se taire, car il rompait les conditions de réussite.

Une grande partie de cette communication avait donc été écrite sans l'intervention d'une main humaine, et sans l'aide de l'esprit du médium.

Imperator expliqua que les sons étaient produits de la même manière, pouvant se passer d'aide matérielle. On entendit les « fairy bells » et on respirait un parfum subtil qui resta longtemps perceptible aux sens de S. Moses revenu à lui-même.

Il n'a pas observé comment étaient produits les sons, mais a vu près du plafond ce qui lui semblait être une boîte à musique autour de laquelle se jouait cette lueur électrique bleuâtre.

Les esprits étaient vêtus de blanc, lumineux par eux-mêmes. L'esprit du médium lui sembla porter la même robe blanche avec une ceinture bleue. Quelques-uns avaient en plus un vêtement pourpre.

Il fut dit au médium qu'il n'était pas facile d'écrire sans l'intervention humaine, et que les mots ainsi écrits ne seraient pas correctement orthographiés ; ce qui fut trouvé exact.

Comme il s'étonnait mentalement de ce que ces esprits parlaient anglais, plusieurs d'entre eux répondirent à sa pensée en employant différents langages : ceux qui ne lui étaient pas intelligibles furent interprétés par Imperator qui lui expliqua comment les

---

(1) Voir l'expérience de William Crookes relatée plus haut, page 439.

esprits communiquaient entre eux par la transmission de la pensée.

Ensuite on lui commanda de revenir dans son corps, ce qui fut fait inconsciemment, et d'écrire ce qu'il avait vu.

La communication ainsi obtenue contenait cette phrase parmi d'autres :

« La nature spirituelle doit être développée, et pour cela nous devons employer aussi peu d'élément physique que cela est possible. Nous désirons faire comprendre à nos amis qui entrent sous notre influence que le caractère des esprits qui viennent à eux est en rapport avec l'élévation de leurs aspirations. Les influences mentales d'un cercle sont ressenties même dans le monde des esprits, et les influences qu'il en recueille sont en rapport avec cette direction. Dieu ne force pas les esprits à la vérité jusqu'à ce qu'ils soient préparés à la recevoir : ils doivent aller pas à pas, mais ils peuvent toujours s'élever de plus en plus par leurs propres efforts. L'influence du cercle détermine notre pouvoir, et plus les sens internes sont développés spirituellement chez un médium, plus il est difficile d'opérer avec lui, à moins que le cercle soit très petit et parfaitement harmonieux, les esprits des assistants étant ardemment fixés sur le progrès et l'enseignement spirituel, au lieu de l'être sur les choses terrestres. C'est à ce point que nous avons développé ce médium, qui obtiendra plus facilement des manifestations dans l'isolement et la passivité absolue, et quand il sera détaché de la terre mentalement et corporellement : les sens internes de l'esprit seront notre meilleur moyen de communication plutôt que les forces physiques du corps.

Nous cherchons à développer chez nos amis la perception et la soumission de l'esprit envers nous ».

Si cette expérience ne faisait pas partie d'un grand nombre d'autres, qui l'encadrent, pour ainsi dire, on pourrait ne voir dans ce récit que le résultat d'une auto-suggestion du révérend S. Mosès; mais il avait obtenu fréquemment de l'écriture directe en même temps que se produisaient d'autres phénomènes physiques, lumineux et sonores, qui montraient manifestement, par leur simultanéité, l'intervention d'intelligences étrangères au groupe des expérimentateurs, indépendantes de leur volonté, et accusant leur personnalité par une écriture identique à celle obtenue ordinairement par la main du médium. Donnons un exemple de ces séances remarquables.

Ecriture directe, semblable à l'écriture obtenue par le médium.

Il est tout à fait intéressant pour nous d'établir que, lorsque

l'écriture est produite directement, elle ressemble absolument à celle qui est donnée par la main du médium mécanique, car ce fait démontre l'indépendance de l'intelligence qui se manifeste et prouve que l'automatisme cérébral n'a pas à intervenir ; les expérimentateurs restant à l'état normal, il ne peut y avoir dédoublement, celui-ci nécessitant presque toujours l'état léthargique du sujet.

Dans son étude sur les manuscrits laissés par Stainton Mosès, M. W. H. Myers écrit :

Lorsque « l'écriture directe » était donnée dans ces séances, c'était pour chaque esprit la même que celle employée par chacun d'eux dans les inscriptions automatiques. Leur individualité était ainsi établie d'une manière décisive.

Citons une de ces séances d'après les mêmes documents (1).

19 septembre. — Le Docteur, Mrs Speer et moi assis à la table dans l'obscurité, mais nous avions laissé le gaz brûler grandement dans la pièce à côté. Sur le parquet, sous la table, je mets un morceau de papier roulé et un crayon, en ayant soin de déchirer un coin du papier et de le donner au Docteur Speer pour le reconnaître à l'occasion. Nous entendons différents coups, puis des objets apportés et un bruit comme si on sciait du bois. Lorsqu'on nous apporta des lumières, Mrs Speer ramassa le papier. La surface supérieure était blanche, sur le dos du papier Mrs Speer écrivit : « J'ai pris le papier sous la table, avec l'écriture ci-dessous sur la surface touchant le parquet. » Le Docteur Speer et moi avons ajouté et signé : « Le coin ci-dessus a été déchiré par moi, Stainton Mosès avant d'éteindre la lumière et je l'ai donné au Docteur Speer, après j'ai remis les deux morceaux ensemble ». Ils vont tout à fait bien et sont collés par deux timbres de cinq centimes sur lesquels nous avons, le Docteur et moi, écrit nos initiales.

L'écriture est exactement tracée sur les lignes du papier, il manque les initiales d'un ami mort.

Le monogramme que l'on voit en bas, à gauche, est celui d'un de mes amis, décédé aussi. J'imagine que le message a dû être écrit à l'envers La signature est bien celle de son écriture décidée et ferme, *ressemblant beaucoup à mon écriture automatique*...

Description de l'esprit qui produit l'écriture directe.

Le fils du Dr Speer, qui assistait parfois aux séances, apporte

---

(1) F. W. H. Myers. *Les expériences de W. Stainton Mosès, Annales Psychiques* 1895, p. 216.

également son témoignage et il est aussi instructif que les autres. Le voici : (1)

Un soir, nous étions réunis comme d'habitude, et j'avais la main posée sur une feuille de papier, en face de moi, avec un crayon à côté. Tout à coup le médium — M. Stainton Mosès, — qui était juste du côté opposé s'exclama : « Il y a une colonne de lumière derrière vous ! » Peu après il nous dit que la colonne de lumière s'était transformée en un esprit. Sur ma demande s'il connaissait cette figure, il me répondit que non et me donna la description de la tête et des formes. A la fin de la séance et en examinant ma feuille de papier, que ma main n'avait jamais quittée, je trouvai une communication signée. C'était le nom d'un musicien distingué mort au commencement du siècle. Je fis exprès de ne rien lui spécifier, car l'usage des grands noms nous conduisait fréquemment à des résultats différents de ceux que nous attendions. Cependant voilà maintenant le plus extraordinaire de l'affaire : Donc, sans montrer le message, je demandai à M. Stainton Mosès s'il pourrait reconnaître l'esprit qui se trouvait derrière ma chaise, d'après une photographie. Il répondit qu'il pensait pouvoir le reconnaître. Je lui donnai alors plusieurs albums contenant des portraits d'amis vivants et morts, aussi quelques portraits d'hommes célèbres.

Je me retirai à l'extrémité de la chambre sans le regarder et ne sachant pas même quand il avait le bon album entre les mains. En arrivant à la photographie du compositeur en question, il dit aussitôt sans hésitation : « Voici la figure de l'esprit que j'ai vu derrière vous. » Alors, et pour la *première* fois, je lui montrai le message et la signature.

Je considère cet incident comme une très bonne preuve d'identité spirite et je crois que tout le monde trouvera cet exemple intéressant.

Vision et photographie d'un esprit sous la forme d'un enfant.

Le Révérend S. Mosès obtint des preuves absolues que ses visions n'étaient pas des hallucinations subjectives, mais représentaient absolument des réalités. Déjà le cas précédent ne permet guère de doutes, celui que nous allons relater n'en laisse aucun non plus (2).

---

(1) F. W. H. Myers. *Les expériences de W. Stainton Mosès*, *Annales Psychiques* 1895, p. 228.

(2) Stainton Mosès. *L'Identité des Esprits*. Traduction française par le Docteur Dusart, dans la *Revue Scientifique et morale du Spiritisme*, Mars 1900, p. 527 et août 1900, p. 76.

Je commence, dit-il, par le cas d'un esprit qui a manifesté pour la première fois sa présence, le 4 septembre 1872, et est demeuré jusqu'ici en communication avec nous. Je signale ce cas parce que nous avons profité de ces relations prolongées pour arriver à nous former une opinion sur la question d'identité, et aussi parce que cet esprit a non seulement donné des preuves non douteuses d'une individualité bien caractérisée, mais s'est manifesté de différentes manières...

L'esprit en question annonça sa présence par des coups et donna un message en français. Il dit qu'il avait été la sœur du Docteur Speer et était décédé à Tours à l'âge de sept mois. *On ne m'en avait jamais parlé* et son frère avait oublié qu'elle eût existé, car elle était morte avant la naissance du docteur. Les clairvoyants avaient toujours décrit un enfant comme m'accompagnant et j'en avais été fort surpris, car je ne me connaissais aucun parent ou ami de ce genre. Ce fait me fournissait l'explication. Depuis le moment de sa première manifestation, elle resta attachée à la famille, et son clair et joyeux petit coup, d'un caractère si nettement individuel, a toujours été une preuve infaillible de sa présence. Il n'a jamais varié et nous le reconnaissions tous aussi sûrement que nous aurions reconnu la voix d'un ami intime. Elle donna des détails sur son propre compte et rappela sans erreur ses quatre noms. *L'un d'eux était nouveau pour son frère* et il *le vérifia* en se renseignant près d'un autre membre de la famille. *Les noms, les dates et les faits m'étaient également inconnus.* Je n'avais absolument aucune notion de l'existence d'une telle personne.

Cette jeune enfant manifesta deux fois sa présence au moyen de la plaque photographique. L'un de ces cas fut attesté par l'écriture directe et l'on pourra les trouver tous deux, clairement expliqués parmi nos travaux, dans le chapitre sur la photographie spirite publié par *Human Nature* Vol. VIII, page 395.

Voici le récit de ces deux faits :

La photographie dont il est question fut prise par Hudson, pendant qu'il demeurait à Palmers Terrace, Hollovay. Le petit enfant qui se trouve au centre de la composition est une jeune sœur du docteur Speer, l'assistant assis à gauche, au premier plan ; la forme vaporeuse, en avant et à droite, est la mère de l'enfant. J'ai déjà dit plus haut combien cet esprit d'enfant s'était manifesté avec persistance dans nos réunions, presque dès le premier jour, venant le premier de tous avec un message en français pour démontrer son identité. Il y avait plus de 50 ans qu'elle avait quitté notre sphère d'existence, tandis qu'elle habitait Tours et n'était âgée que de sept mois.

Son joyeux petit message : « je suis heureuse, très heureuse ! » fut le premier indice que l'on eût de sa présence, et le petit enfant que les clairvoyants décrivaient si constamment comme se tenant près de moi était ce même esprit qui, par toutes sortes de moyens indirects, s'efforçait de se faire reconnaître par son frère. Depuis lors, elle ne nous a jamais quittés et une séance se passe rarement

sans que nous entendions son joyeux frappement. Elle habite la maison aussi assidûment qu'aucun des enfants de la famille et elle est pour moi aussi connue et aussi réelle qu'aucun d'eux. *Je l'ai vue et j'ai entendu sa voix* par mon sens intérieur ; *j'ai senti son contact et deux fois j'ai obtenu son portrait sur la plaque photographique.*

Ce groupe spécial fut pris dans les plus strictes conditions d'expérimentation. Le Dr Speer et moi n'avons pas *un seul instant perdu la plaque de vue* et nous n'avons négligé aucune des précautions que j'avais annoncées au préalable. Nous pouvons affirmer sans aucune hésitation qu'aucun élément suspect ne s'est présenté.

Le lendemain du jour où la photographie fut prise était un dimanche et je pris part à un dîner de famille. Au moment où le dîner touchait à sa fin, je tombai graduellement en transe et de grands coups se firent entendre dans la salle à manger. On eut recours à l'alphabet ; il fut prescrit au docteur Speer de se rendre dans la pièce où nous tenions ordinairemement nos séances et où il trouverait un message qui lui était destiné. Il y alla, mais il ne trouva rien. On lui conseilla par les mêmes moyens de chercher de nouveau et il découvrit à la fin, sous une étagère et placée de façon que les rayons directs de la lumière ne tombaient pas sur elle, une feuille de papier sur laquelle étaient tracés de curieux signes hiéroglyphiques. Pendant longtemps il nous fut impossible d'en rien tirer, jusqu'à ce que l'idée nous vint de les présenter devant un miroir. On trouva alors que c'était un message écrit *de droite à gauche et de bas en haut.* La même croix grossière qui terminait alors chaque message et que nous observons encore fréquemment aujourd'hui, se trouvait sur la feuille en question, et dès le premier coup d'œil le message devint intelligible. En le déchiffrant comme je viens de le dire, on peut lire ceci : « Je suis l'Esprit d'amour. Je ne puis me communiquer, mais je suis près de vous. La photographie était celle de la petite Pauline. » Pauline était l'un des noms de l'enfant. Son nom complet, *que nous ignorions tous*, fut correctement épelé sur notre demande : Catherine, Pauline, Stanhope Speer, avec la date de sa naissance et celle de sa mort. Voilà un joli cas de cérébration inconsciente pour le Dr Carpenter.

Cet écrit ainsi obtenu dans une pièce où personne ne se trouvait, dans laquelle personne ne serait allé, et dans des circonstances où il eût été impossible de commettre une fraude (dans le cas où il eût pu venir à l'esprit d'aucun de nous de faire une telle action) nous donna la certitude de l'identité de cet esprit. Je dis que la supercherie était impossible : il n'y avait en effet dans la maison aucune personne capable d'exécuter une écriture hiéroglyphique aussi compliquée ; personne n'aurait pu songer à agir ainsi ;

personne en dehors de nous-mêmes ne connaissait le nom de l'enfant Pauline. Le même agent qui avait donné le portrait s'évertuait ainsi à établir son authenticité.

Il nous suffit d'observer les portraits un seul instant, pour remarquer deux points particuliers. Le petit portrait est si parfait, qu'une puissante loupe révèle avec plus de netteté le détail des traits et, entre autres, *les longs sourcils qui caractérisent toute la famille*. Un étranger n'aurait pas saisi de la sorte ce qui frappait tous ceux qui les connaissaient. En outre, l'habitude constante de ceux qui reviennent de l'au-delà est de faire ressortir leur identité par la reproduction de quelque particularité du vêtement ou de la tenue. Dans un autre portrait, c'est un chapeau noir. Ici c'est un large gant, qui se voit sur les mains de la mère, la figure agenouillée qui se tient le plus près de l'enfant. C'était son habitude de parcourir la maison, rangeant et époussetant en bonne ménagère,*avec des gants trop larges aux mains*. Elle tenait énormément à la blancheur de la peau de ses mains et prenait ces précautions pour la conserver.

Encore une confirmation de la vision par la photographie.

Avant de terminer ce chapitre, continue le Révérend, je donnai quelques détails complémentaires sur ce jeune enfant.

Il y a environ un mois, nous voulûmes essayer de prendre une photographie avec M. Parkes,et elle apparut de nouveau. Je pris place près d'une petite table et tombai aussitôt en transe. Pendant une période de clairvoyance, je vis l'enfant se tenir debout ou flotter près de mon épaule gauche. Elle semblait se tenir près de la table, et je m'efforcais en vain d'appeler sur elle l'attention du Dr Speer. Dès que la pose fut terminée et que je m'éveillai, je déclarai ce que j'avais vu, et lorsque la plaque fut développée, on vit une petite forme paraissant se tenir sur la table. *La position était exactement telle que je l'avais vue et sentie*. Le portrait, qui portait aussi des caractères communs à toute la famille, fut aussitôt proclamé par le petit esprit comme étant son portrait. Il éclatait de joie devant le succès de l'expérience. Ma vision était si nette, j'étais si certain de ce que l'on allait trouver sur la plaque, que j'aurais parié tout mon bien sur le résultat avant de l'avoir vu.

Nous avons cru devoir citer ce passage parce qu'il fait corps avec les autres preuves relatives à l'écriture. Avouons que lorsqu'une vision influence la plaque collodionnée, il ne saurait y avoir d'hallucination, et lorsque cette forme fluidique écrit, produit des coups frappés et se montre aux yeux clairvoyants

du médium, tout cet ensemble constitue un faisceau solide que le scepticisme ne peut entamer.

Les phénomènes spirites, même dans le domaine restreint que nous explorons, présentent une variété extraordinaire. Nous allons voir qu'un incrédule devint non seulement médium écrivain mécanique, mais aussi guérisseur, et que cette faculté s'exerçait au profit de personnes qu'il n'avait jamais connues et dont l'existence lui était révélé pour la première fois par le pouvoir invisible qui dirigeait sa main.

Noms, adresse et guérison d'une personne inconnue du médium.

Dans la traduction française du rapport fait par le comité de la Société Dialectique de Londres, nous lisons le fait suivant : (1)

Le président donne la parole à M. J. Murray Spear qui s'exprime ainsi :

Lorsque j'entendis parler pour la première fois du moderne spiritualisme, je résolus de ne pas m'en occuper, car j'avais auparavant pris une part active à la constitution des Sociétés de tempérance, de paix, de fraternité, de droit des femmes, et autres entreprises morales, sociales ou religieuses,et cela au grave préjudice de mon temps, de mon argent et même de ma réputation. Je craignais d'avoir le même sort si je m'occupais de spiritualisme. Cependant je me laissai aller à prendre part à une séance et alors le nom de la femme de mon frère, morte depuis peu de temps, fut donné par l'alphabet. Son nom était Francès. Aucun assistant ne l'avait connue et, à plus forte raison, ne savait son nom. J'étais très intrigué de savoir comment ce nom était venu là et je me hasardai à examiner la question d'un peu plus près. En mars 1852, ma main fut poussée à écrire ceci : « Nous désirons que vous alliez à Abington, chez David Vining ». J'ignorais qu'une personne de ce nom vécût dans cette ville. Abington était à vingt milles de Boston, mon pays natal, où le message fut écrit. Personne n'était près de moi pendant que je l'écrivais.

J'allai donc à Abington, conformément à l'indication. J'y trouvai une personne portant le nom que j'avais écrit, et qui, en outre, était malade et n'avait pas dormi depuis dix jours et dix nuits. Ma main se porta vers lui, se tendit dans sa direction, mais ne le toucha pas. Aussitôt toute douleur disparut et il tomba dans un profond sommeil.

Deux points attirèrent alors mon attention : 1° ce pouvoir, quel qu'il pût être, se montrait intelligent, puisqu'il m'avait donné le nom

(1) Dusart, *Rapport sur le spiritualisme*, etc. Traduction française, p. 127.

d'une personne que je ne connaissais pas auparavant et m'avait conduit à son domicile ; 2° il se montrait bienfaisant, puisqu'il m'avait fait soulager un malade.

Depuis ce moment, je fus envoyé dans beaucoup de localités, chez beaucoup de personnes pour accomplir de semblables œuvres de bienfaisance. Une dame avait été frappée de la foudre. Je fus l'instrument dont se servit ce pouvoir, pour faire disparaître, en peu de temps, toute trace du mal. Je reçus des preuves aussi nombreuses que variées et je devins un adepte du nouveau spiritualisme...

Dans ce cas, l'enchaînement des manifestations décèle une idée, un plan, une direction donnés par une intelligence indépendante de l'écrivain, et il nous paraît qu'il faut fermer volontairement les yeux pour ne pas être convaincu de la véracité du Spiritisme.

Dans l'exemple suivant, ce sont des coups frappés qui accompagnent l'écriture et qui font comprendre au médium qu'il n'est pas le jouet de son imagination, ce que la signature exactement obtenue démontrait déjà.

Un Oncle bruyant.

C'est aussi dans le Rapport de la Société Dialectique (1) que nous trouvons consignée l'observation suivante, due à M[me] Lœtitia Lewis. Voici son témoignage :

Après avoir raconté les phénomènes physiques très variés dont elle a constaté chez elle la réalité et comment elle se réfugia chez une amie où elle finit par retrouver le calme, elle continue en ces termes :

Pendant mon séjour à Paris, en mai dernier, la première lettre que je reçus de ma fille, mariée à Stradey, constatait que les coups avaient commencé à se faire entendre chez elle, de la façon la plus évidente, dans les murs et autres parties de la chambre, souvent pendant le jour, mais plus souvent encore pendant la nuit. Elle était restée près d'une semaine sans dormir et avait eu le courage d'essayer de causer avec cet esprit tapageur en épelant les lettres ; mais, quoique les coups fussent frappés en réponse, l'alphabet ne lui avait donné rien de net.

Cela dura au moins quinze jours, les coups devenant de plus en plus violents. Un jour qu'elle commençait à écrire, elle constata, avec une surprise mêlée de crainte, que sa main était obligée de tracer des

---

(1) D[r] Dusart. *Rapport sur le Spiritualisme* etc. p. 292. Les noms et adresses des personnes désignées ont été communiqués au Comité, mais avec prière de ne pas les rendre publics.

lettres qu'elle ne pouvait lire. Il y avait bien des mots distincts, mais elle ne pouvait les comprendre. Voici la première phrase qu'elle lut, non sans difficulté : « Voulez-vous commencer à croire que je suis présent ? Mon esprit restera troublé jusqu'à ce que j'aie révélé mon secret. » Ma fille demanda: « Qui êtes-vous ? » il écrivit : Benj. Way. Comme elle insistait pour avoir le nom tout entier, Benjamin Way fut alors donné. (Benjamin Way est le nom de mon frère aîné, mort depuis plusieurs années, *et la signature était exactement celle qu'il avait adoptée de son vivant.*) Elle demanda : « Etes-vous l'oncle Ben ? » il répondit : « Oui, oui, ma chère enfant. »... L'esprit écrivit d'où il venait, mais je ne puis pas le dire, ni certains événements de sa vie passée. Pendant plusieurs jours, ma fille se plaignit et resta sous le coup d'une véritable terreur. Comme elle reprochait à l'esprit de la persécuter par ses coups de plus en plus violents, qui la suivaient partout, elle écrivit de nouveau ceci : « Pourquoi vous plaindre ainsi ? Vous me faites de la peine, ma chère, chère enfant. Il faut me pardonner ».

J'ai cru devoir reproduire cette communication parce qu'elle est fort étrange et qu'elle donne l'explication du trouble éprouvé par l'esprit. En effet, la préoccupation de celui-ci était de faire connaître où se trouvait son testament et de décrire la place qu'il occupait dans une grande caisse en fer blanc. L'esprit vint à moi parce que j'étais sa sœur favorite, mais il cessa de me poursuivre et de m'effrayer. Ma fille, voulant essayer de se débarrasser de cet esprit trop tenace, lui demanda d'assister à une séance que son mari lui avait dit devoir se tenir dans les environs de Manchester. Le médium était madame X..., femme d'un pasteur de W...

Mon gendre M. M... qui ne croyait pas aux esprits, désirait assister à quelques manifestations et avait prié un de ses amis de le présenter, car il ne connaissait pas les assistants. Je dois bien avouer que ma fille avait bien prévenu par lettre son mari de ses ennuis, *mais sans lui parler des révélations au sujet du testament.* (1) Elle lui avait dit seulement qu'au milieu de ses nombreuses manifestations, l'esprit Benj. Way lui avait révélé un secret.

La première séance ne donna que déception. Mme X..., personne très délicate, faillit s'évanouir, tant sa main était frappée avec violence contre la table. Il fut impossible d'obtenir d'autres manifestations que des coups frappés et des mouvements de table. Quelques jours plus tard, M. M... assista à une autre séance. Des questions furent posées par l'intermédiaire de Mme X..., encore très fatiguée.

Lorsqu'on lui demanda s'il était bien celui qui avait promis de venir, l'esprit répondit : « Oui, je suis ici, » et il signa de son nom Benjamin Way, ce qui parut d'autant plus étrange, que ni M. ni Mme

(1) On constate par cette phrase que M. M.., ne se trouvait pas auprès de sa femme lorsqu'eurent lieu les manifestations.

V..., n'avaient jamais entendu prononcer ce nom. Comme on lui demandait une preuve, *il traça le dessin de la boîte de fer blanc*. Ce fut pour ma fille une preuve que l'esprit avait bien tenu la promesse qu'il avait faite d'assister à la séance de W..., car, ainsi que je l'ai fait remarquer, ma fille n'avait parlé à son mari ni du testament, ni de la boîte en fer blanc.

Nous sommes donc encore en présence d'un esprit qui se manifeste d'une manière identique dans des villes différentes, à des médiums qui ne se connaissent pas, et qui se tient absolument à ce qu'on retrouve son testament. Evidemment il ne saurait s'agir dans les dernières expériences, de transmission involontair de pensée, puisque le mari ne connaissait pas les détails qui lui avaient été cachés Les partisans de la subconscience ne peuvent guère, avec leur hypothèse, expliquer non plus ces coups bruyants qui ont pour objet d'attirer l'attention, car il serait trop absurde de supposer que la subconscience de cette jeune dame était la cause de ces manifestations puisqu'elle ne soupçonnait pas leur raison d'être, avant que l'esprit ne l'eût fait connaître.

L'exemple suivant constitue aussi une bonne preuve de la personnalité de l'intelligence invisible qui se manifeste, car son écriture et ses idées s'expriment d'une manière semblable par l'écriture directe et par l'écriture mécanique, malgré le changement de médium. C'est bien un esprit qui saisit toutes les occasions qui lui sont offertes de témoigner de sa survivance.

Le cas de Mme Mary Burchett.

Nous avons encore recours au livre si documenté d'Aksakof (1) pour cette citation. En fait de communications transmises par l'écriture directe, dit-il, mais en grande quantité de la part d'une seule et même personnalité invisible, le cas de Mme Mary Burchett, raconté par elle dans le *Light* de 1884 (p. 471) et 1886 (p. 322 et 425) est tout à fait remarquable. Dans l'espace de deux ans *elle reçut une cinquantaine de messages* dans l'écriture d'un ami intime, mort en 1883. De son vivant il ne croyait pas du tout « à la possibilité d'une vie après la mort »; et c'est pourquoi il dit dans son deuxième message : « C'est une révélation pour moi aussi bien que pour vous : vous n'ignorez pas combien j'étais réfractaire à toute foi en une existence future ».

Antérieurement à mon voyage à Londres, dit Aksakof, en 1886,

---

(1) Aksakof, *Animisme et spiritisme*, p. 551.

j'écrivis à Mme Burchett et lui posai diverses questions, auxquelles elle répondit obligeamment par la lettre suivante, qui contient de nombreux détails inédits :

The Hall, Bushey, Herts (Angleterre) le 20 mai 1886.

M. — Je regrette de ne pouvoir faire droit au désir que vous avez exprimé de posséder quelques spécimens de l'écriture posthume et naturelle de mon ami défunt, attendu que les messages qu'il m'a adressés, étant d'un ordre purement personnel, sont sacrés pour moi. Il m'a, en outre, prié à plusieurs reprises de ne les montrer à personne. Quant aux questions que vous me posez, j'y répondrai très volontiers.

1). Relativement à l'écriture de mon ami : jusqu'à ce jour j'ai reçu de lui trente-quatre lettres, par la médiumnité de M. Eglinton ; (écriture directe) les deux premières étaient écrites sur des ardoises, toutes les autres sur du papier. Une de ces lettres est écrite sur une feuille de papier à lettre que j'avais collée par les coins avec un peu de gomme, sur une des ardoises, de manière qu'elle pût être enlevée sans peine (voir *Light*, 1884, p. 472). En ce qui concerne les quelques premières lettres, bien que l'écriture en ressemble beaucoup à celle de mon ami et qu'elles soient conçues dans un style et un langage qui lui étaient propres, je leur ai découvert en même temps une certaine ressemblance avec l'écriture d'Ernest, l'un des esprits-guides du médium, ce qui me déconcerta un peu. Mais cette vague ressemblance ne tarda pas à diminuer graduellement et finit par disparaître tout à fait ; *et alors l'écriture des messages devint pareille à celle de mon ami de son vivant* en tant qu'une écriture au crayon peut ressembler à celle faite avec une plume. Mon ami était Autrichien de naissance, et son écriture, remarquablement jolie et fine, portait le cachet de son origine allemande...

2). Tous les messages, sauf un, sont écrits en anglais, avec beaucoup de phrases en langue allemande. Durant sa vie, il avait également l'habitude de m'écrire en anglais. A l'approche de Noël, en 1884 je reçus, à mon grand étonnement, une lettre allemande (communication par l'écriture directe), écriture avec des caractères gothiques fort beaux et d'un style impeccable (1).

Eprouvant quelque dificulté à comprendre l'allemand, car à cette époque je ne connaissais cette langue qu'imparfaitement, j'exprimai mon regret que la lettre fût en allemand, ajoutant que j'aurais beaucoup désiré recevoir quelques lignes dans ma langue maternelle. M. Eglinton proposa obligeamment d'essayer. La feuille n'était écrite que d'un seul côté ; il la retourna sur l'ardoise, que nous tenions de la

(1) Il est nécessaire de savoir qu'Eglinton ne connaît pas du tout la langue allemande.

façon habituelle, et peu de temps après j'entendis le bruit du crayon et trouvai quelque mots seulement, en anglais, *dans le style habituel.*

3). Ces messages contiennent des allusions si nombreuses à sa vie sur la terre, qu'elles suffiraient pour me convaincre de son identité,sans que j'eusse eu besoin d'autres preuves, qui ne manquaient point cependant. Vous avez peut-être lu dans le livre de J. Farmer *Twixt two worlds* (Entre deux mondes) p. 167, le récit d'une matérialisation remarquable, c'est moi qui l'ai communiqué. (1)... Dans une de ses premières lettres, je trouvai une preuve frappante : il nomma, incidemment, un endroit en Allemagne, et je me souvins alors qu'il m'avait dit l'avoir visité. C'est un nom assez bizarre, et je ne l'ai jamais entendu citer, ni avant ni après. Un jour que j'étais assise, seule, à une séance d'écriture automatique, — depuis l'automne dernier, j'ai développé en moi cette faculté, à un degré faible encore, je fis allusion à ce fait et demandai à mon ami s'il voulait écrire par ma main, le nom du pays où cet endroit se trouvait. Je m'évertuai à rendre ma main aussi passive que possible, afin de n'exercer aucune influence sur la réponse ; tout de même je m'attendais à lire « Autriche » ou « Hongrie ». A mon grand étonnement, ma main écrivit lentement le nom d'une ville, et alors je me souvins qu'au cours de l'entretien que j'eus avec lui, lorsque je lui fis observer la consonnance bizarre de ce nom, il m'avait dit que cet endroit se trouvait auprès de la ville de D.

J'ai toujours considéré cet incident comme fort curieux, bien que dans l'espèce il ne présente pas beaucoup d'importance.

MARY BURCHETT.

Ce dernier fait peut être attribué parfaitement à la mémoire latente, mais le nom de l'endroit signalé dans la première écriture directe obtenue par Eglinton conserve toute sa valeur, augmentée encore par la parfaite ressemblance de l'écriture qui relate des détails circonstanciés de la vie de l'esprit. Quand à une pareille somme d'évidences s'ajoutent la vue et le toucher, la conviction devient absolue, à moins de nier purement et simplement la réalité de ces phénomènes. M. Aksakof a voulu contrôler les ressemblances d'écritures, voici ce qu'il dit à ce sujet :

Il me reste à ajouter que, lors de mon séjour à Londres, en 1886, je saisis l'occasion qui se présentait pour moi de faire la connaissance de Mrs Burchett. Comme bien on pense, elle confirma ce qui précède et me fit voir des spécimens de l'écriture de son ami, avant et après sa mort ; mais il ne me fut pas permis d'en lire le contenu, de sorte

(1) A la séance dont parle Mme B., *elle a parfaitement reconnu la forme de son ami,* qui avait la tête découverte ; elle était tout près de lui *et l'a même tenu par la main* ; pendant ce temps, la lumière était augmentée à dessein. AA.

que je n'ai pu examiner et comparer les deux écritures aussi soigneusement que je l'aurais voulu ; j'ai seulement pu comparer la façon dont était écrit l'article *The*, et je la trouvai identique ; pour le reste, je constatai une ressemblance dans l'aspect général des deux écritures ; mais ressemblance n'est pas identité, et, de plus, l'écriture au crayon diffère toujours quelque peu de l'écriture à l'encre.

Malgré ces réserves, le cas reste précieux, car Mme Burchet qui affirme la parfaite identité des deux écritures, semble douée de beaucoup de discernement ; mais c'est surtout à cause du contenu intellectuel des messages et de la matérialisation de l'écrivain pendant la séance avec Eglinton. Bien que des preuves aussi complètes soient très rares, nous pouvons en signaler encore une qui a une inestimable valeur, tant à cause de la durée des manifestations, que de la haute honorabilité du témoin.

Les Messages d'Estelle Livermore.

Il ne serait peut-être pas possible de trouver un cas plus concluant, plus parfait comme preuve d'identité d'une forme matérialisée, que celui que nous présente l'apparition d'Estelle à son mari M. C. Livermore, banquier à New-York Ce cas réunit, dit M Aksakof (1), toutes les conditions pour devenir classique ; il répond à toutes les exigences de la critique la plus méticuleuse.

On peut en trouver le récit détaillé dans le *Spiritual Magazine* de 1861, dans les articles de M. B. Coleman, qui en tenait tous les détails directement de M. Livermore (ils ont été ensuite publiés sous forme d'une brochure intitulée : *Spiritualisme in América* par Benjamin Coleman, Londres, 1861) et enfin dans l'ouvrage de Dale Owen, *Debatable Land*, qui en a emprunté les détails au manuscrit de M. Livermore. Signalons ici les principaux.

La matérialisation de la même figure s'est continuée pendant cinq ans, de 1861 à 1866, durant lesquels M. Livermore a eu 388 séances avec le médium Kate Fox et dont les détails ont été immédiatement enregistrés par M. Livermore dans un journal. Elles ont eu lieu dans une complète obscurité. M. Livermore était le plus souvent seul avec le médium, *qu'il tenait tout le temps par les deux mains* ; *le médium était à son état normal* et témoin conscient de tout ce qui se passait. La matérialisation

(1) Aksakof, *Ann. et Spirit*, p. 619.

visible de la figure d'Estelle fut graduelle ; ce n'est qu'à la 43e séance que M. Livermore put la reconnaître, au moyen d'un éclairage intense produit par une seconde figure qui accompagnait Estelle et qui se donnait le nom de Franklin.

Depuis lors, l'apparition d'Estelle devint de plus en plus parfaite et put supporter même la lumière d'une lanterne apportée par M. Livermore. Heureusement pour l'appréciation du fait, dit M. Aksakof, la figure ne put parler, sauf quelques mots qu'elle prononça, et tout le côté intellectuel de la manifestation dut revêtir une forme qui laissa des traces à jamais persistantes. Ce sont les communications par écrit que M. Livermore reçut d'Estelle, sur des cartes qu'il apportait lui-même, et qui furent écrites non par la main d'un médium, mais directement par la main d'Estelle, et même quelquefois *sous les yeux de M. Livermore* à la lumière créée *ad hoc*. L'écriture de ces communications est un parfait *fac similé* de l'écriture d'Estelle de son vivant. Le contenu, le style, les expressions, tout, dans les communications, témoignait de l'identité de la personnalité qui se manifestait ; et outre ces preuves intellectuelles, plusieurs de ces communications furent écrites *en français*, langue qu'Estelle possédait à la perfection et *que le médium ignorait complètement*.

Il est clair qu'il ne peut y avoir hallucination de M. Livermore, car il conserve les messages qu'il a vu écrire : la supposition que c'est le double du médium qui se transfigure n'est pas plus soutenable, en raison des messages en français, il faut donc se rendre à l'évidence ou imaginer que M. Livermore a menti et joué une comédie indigne, ce que son rang dans la Société et son caractère nous interdisent absolument de supposer.

Voici d'autres détails qui se rapportent plus particulièrement à l'écriture : (1)

Les communications furent toutes, au nombre d'une centaine, reçues sur des cartes que M. Livermore marquait et apportait lui-même, et furent toutes écrites, non par le médium (dont M. Livermore tenait les mains pendant toute la séance), mais directement *par la main d'Estelle* et quelquefois même sous les yeux de M. Livermore, à la lumière spiritique créée *ad hoc*, lumière qui lui permettait de reconnaître parfaitement la main *et même toute la figure qui écrivait*. L'écri-

(1) Aksakof, *Animisme et spiritisme* p. 547.

ture de ces communications *est une parfaite reproduction de l'écriture de Mme Livermore vivante*. Dans une lettre de M. Livermore à M. Benj. Coleman dont il avait fait connaissance en Amérique, nous lisons: « Nous venons enfin d'obtenir des lettres datées. La première de ce genre, datée du vendredi 4 mai 1861, était écrite très soigneusement et très correctement, et l'identité de l'écriture de ma femme a pu être établie d'une façon catégorique *par des comparaisons minutieuses* ; le style et l'écriture de « l'esprit » sont pour moi des preuves positives de l'identité de l'auteur, même si on laisse de côté les autres preuves, encore plus concluantes, que j'ai obtenues. » Plus tard, dans une autre lettre, M. Livermore ajoute : « Son identité a été établie de façon à ne laisser subsister l'ombre d'un doute : d'abord par son apparence, ensuite par son écriture et enfin par son individualité mentale, sans compter les nombreuses autres preuves qui seraient concluantes dans les cas ordinaires, mais dont je n'ai pas tenu compte, sauf comme preuves à l'appui ». M. Livermore, en envoyant quelques-unes des communications originales à M. Coleman, lui avait envoyé aussi des spécimens de l'écriture d'Estelle de son vivant, pour les comparer, et M. Coleman trouve les premières « absolument semblables a l'écriture naturelle. » Deux *fac-simile* de ces communications écrites sont joints à cette brochure, (1) et on les retrouve dans le *Spiritual Magazine* de 1861, où les lettres de M. Coleman parurent tout d'abord. Ceux qui possèdent des lettres de Kate Fox (le médium) peuvent s'assurer que leur écriture n'a rien de commun avec celle des communications de M. Livermore.

Outre cette preuve intellectuelle et matérielle, nous en trouvons encore une autre dans plusieurs communications écrites par Estelle, *en français, langue complètement inconnue du médium*. Voici à ce sujet le témoignage décisif de M Livermore : «Une carte que j'avais apportée moi-même fut enlevée de ma main et après quelques instants elle me fut visiblement rendue. J'y lus un message admirablement écrit en pur français, dont Mlle Fox ne connaissait pas un mot. » (2) Et dans une lettre de M. Livermore à M. Coleman, je lis encore : « J'ai aussi reçu, il n'y a pas longtemps, plusieurs autres cartes en français. Ma femme connaissait très bien le français. Elle l'écrivait et le parlait correctement tandis que Mlle Fox n'en avait pas la moindre notion. »

Nous trouvons ici *une double preuve d'identité* : elle est constatée non seulement par l'écriture en tous points semblable à celle de la défunte, mais encore dans une langue inconnue du médium. Le cas est extrêmement important et présente à nos yeux *une preuve d'identité absolue*.

(1) Benjamin Coleman. *Spiritualisme in América*. Londres 1891. pp. 30, 53, 25.
(2) Dale Owen. *Debatable Land*. Londres, 1871. p. 390.

Résumé.

Nous avons vu dans ce chapitre se révéler la cause agissante à laquelle est due l'écriture automatique. Elle s'est présentée à nous de bien des manières différentes. Tantôt c'est un médium voyant qui décrit l'esprit auquel est due la communication ; d'autres fois c'est l'écrivain lui même, dédoublé, qui assiste à l'expérience et note soigneusement la position de son inspirateur. Parfois la vision est si nette pour l'œil du clairvoyant qu'elle lui permet de retrouver l'image de l'apparition parmi une quantité d'autres portraits; enfin l'esprit lui-même se matérialise et écrit comme de son vivant, devant les yeux charmés de son mari.

Que deviennent dans ces cas spéciaux les ordinaires et banales hypothèses des incrédules ? Supercherie ? non, car il y a vraiment trop de témoignages honorables, et leur nombre seul détruit cette possibilité. Hallucination ? Pas plus, car nous avons constaté que la photographie a reproduit le portrait de l'être invisible qui assistait le Révérend S. Mosès. Télépathie ? Elle n'a pas plus que la clairvoyance à intervenir ici. Dédoublement inconscient des médiums ? Nous avons vu qu'ils restaient dans la plupart des cas à l'état normal et que les choses révélées étaient inconnues des assistants. Concluons donc, enfin, que c'est bien l'âme humaine qui, après la mort, peut encore communiquer sa pensée à ces êtres délicatement organisés que l'on nomme des médiums, et bénissons cette magnifique découverte qui nous ouvre les portes d'un monde nouveau.

CHAPITRE VI

CONCLUSION

SOMMAIRE. — *L'écriture automatique. — Les recherches en Angleterre. — Cas complexes. — L'écriture intuitive, auditive, et les dessins automatiques. — La certitude de la Médiumnité est absolue.*

L'écriture automatique.

Bien que nous ayons été obligés, par l'exiguïté de notre cadre, de négliger quelques variétés de phénomènes de l'écriture inconsciente, il n'en reste pas moins acquis que ces curieuses manifestations, si peu connues du grand public, se présentent à nous avec des caractères bien diversifiés au point de vue de leur contenu intellectuel.

Les quelques savants qui ont étudié les faits n'ont pas été au fond de la question. Ils se sont bornés à des analogies superficielles en n'envisageant que le côté psycho-physiologique de l'écriture, et ils ont basé leurs conclusions sur des observations incomplètes, puisqu'elles n'ont porté que sur des sujets hystériques qu'ils suggestionnaient. S'ils s'étaient donné la peine d'examiner les cas spontanés, ceux qui se produisent dans les familles ou dans les réunions où l'on s'occupe de spiritisme, il n'est pas douteux que nous serions aujourd'hui plus avancés dans ces études, qu'ils auraient conduites avec toute la précision que la science contemporaine apporte maintenant dans ses travaux.

Si incomplètes que soient encore les recherches publiées jusqu'à ce jour, elles nous auront du moins permis de comprendre, en partie, comment se produit l'écriture automatique, et les

travaux de Charcot, du Dr Ballet, de MM. Binet et P. Janet nous font connaître par quel mécanisme mental l'automatisme peut se produire. Nous savons aujourd'hui que c'est pendant un état analogue au somnambulisme que cette écriture a lieu ; nous avons constaté que le sommeil proprement dit n'est pas nécessaire pour amener la modification psychologique que l'on nomme état de charme, de crédulité, d'hemi-somnambulisme, etc. Nous n'ignorons plus que lorsque cet état se présente il est caractérisé, comme le somnambulisme, par la perte de la mémoire des actes accomplis pendant cette période. Mais cet oubli ne porte que sur une catégorie de faits, sur ceux qui utilisent le mécanisme psycho-moteur de l'écriture. L'écrivain n'est pas scindé en deux personnalités qui coexisteraient pendant le même moment ; nous avons discuté cette hypothèse et fait comprendre qu'elle est inutile pour rendre compte de toutes les observations, qui s'expliquent mieux en ne voyant dans les modifications psychologiques observées que des changements allotropiques, pour ainsi dire, de la personnalité. Une hystérique qui, sous l'empire d'une suggestion à réalisation post-hypnotique, écrit une communication, ne fait qu'exécuter un ordre reçu ; elle n'a aucune spontanéité. Si, plus tard, elle écrit dans l'état second amené accidentellement par la maladie, c'est une crise sporadique de somnambulisme, mais cela n'a rien de commun, en dehors de l'acte mécanique de l'écriture, avec l'automatisme que l'on observe chez les individus qui se croient médiums.

MM. Binet et P. Janet qui se flattent d'avoir donné l'explication de la médiumnité, sont donc dans l'erreur la plus absolue, s'ils se figurent que leurs contrefaçons ressemblent en quoi que ce soit au véritable phénomène spirite. Les nombreuses recherches faites depuis vingt-cinq ans au moyen de l'hypnotisme ainsi que les travaux de l'école de Nancy, nous ont éclairés sur l'importance de l'auto-suggestion. Nous avons compris alors ce qui paraissait inexplicable, c'est-à-dire la production chez des êtres nerveux, sous l'empire de l'émotion ou de préoccupations mystiques, de cet hemi-somnambulisme pendant lequel l'automatisme graphique peut se développer. C'est justement ce caractère d inconscience qui a le plus frappé les expérimentateurs spirites et leur a implanté la conviction qu'ils se trouvaient bien sous l'influence d'une volonté et d'une intelligence étrangères, puisqu'ils ignoraient absolument ce que leur main traçait sur le papier.

Nous avons signalé cette différence entre les hystériques et les automatistes que les premiers ignorent même qu'ils ont écrit, tandis que les seconds le savent fort bien, tout en ne connaissant pas le contenu des messages.

Les Recherches en Angleterre.

La question en était là, lorsque les psychologues anglais l'ont examinée. Moins entichés de matérialisme que les expérimentateurs français, ils etaient disposés à faire la part la plus large au facteur animique, tout en n'admettant pas encore l'action des esprits. *La Société de Recherches psychiques* était familiarisée déjà avec toute une série de phénomènes que les plus hardis parmi nos hommes de science ne regardent encore qu'avec méfiance. F. W. H. Myers, le regretté secrétaire de l'association anglaise, a fait faire un pas en avant à la vérité. Très documenté par les rapports incessants qui lui parvenaient de toute part, il a montré l'importance considérable qu'il faut attribuer aux souvenirs qui dorment en chacun de nous, à cette mémoire latente qui se révèle pendant le sommeil ou qui se manifeste par l'automatisme de l'écriture, si bien approprié à la réapparition de ces états subconscients que le somnambulisme ressuscite, et qui sont les bases de la mémoire active, de celle que nous utilisons sans cesse

Il a fait ressortir également toutes les ressources que la clairvoyance peut offrir pendant le sommeil comme origine de renseignements ignorés que l'écriture révèle, et qui paraissent des preuves qu'une intelligence étrangère s'est manifestée. C'est avec la même sagacité qu'il nous met en garde contre les erreurs qui seraient commises si l'on ne tenait pas compte de la suggestion mentale et de la télépathie. Nous avons essayé de discerner les caractères auxquels chacune de ces causes se reconnaît et, d'une manière générale, si nous n'avons pas trouvé de critérium absolu pour différencier l'action de l'esprit humain de celle des désincarnés, nous avons planté quelques jalons qui permettront peut-être d'aller plus loin

C'est justement en provoquant expérimentalement des communications entre vivants que nous trouverons les lois qui régissent nos relations avec les morts. Déja nous avons indiqué les conditions qui favorisent la suggestion mentale ; il nous reste maintenant à les préciser davantage. Il est nécessaire que nous sachions mieux quel est l'état physiologique du percipient au mo-

ment où il écrit sous l'action de l'influx mental qui lui arrive de l'agent.

Très probablement, toutes ces modifications bizarres de l'écriture en cercle, en zig-zag, en miroir, etc, que nous avons énumérées, tiennent à des dispositions organiques qu'il serait intéressant de pénétrer, car rien n'importe davantage que la connaissance des anomalies. C'est en cherchant à résoudre ces difficultés qu'on arrive le plus souvent à des trouvailles imprévues Si nous pouvions découvrir la nature de cette force qui sert de véhicule à la pensée, nous aurions encore simplifié davantage le problème, puisque nous serions capables de multiplier les expériences en utilisant à volonté cet agent de transmission. Nous arriverions ainsi à travailler méthodiquement et à substituer la science à l'empirisme, qui est jusqu'alors notre seule ressource.

Il semble bien que le moment est venu où l'on va s'occuper sérieusement de ces problèmes, puisque de toute part se fondent des Instituts qui ont pris pour objet l'étude des phénomènes psychiques, en comprenant sous cette étiquette, à dessein assez vague, les phénomènes de la médiumnité. Il serait hautement désirable que ceux qui vont collaborer à cette entreprise eussent l'esprit largement ouvert, car si ils continuent les errements de leurs prédécesseurs, il y a de grandes chances pour qu'ils n'aboutissent à rien.

Sans doute, la science doit exiger toutes les garanties d'un contrôle absolument rigoureux, mais il ne faut pas non plus que par ignorance des conditions requises, ses représentants apportent des entraves insurmontables à la production des phénomènes. Que dirait-on d'un investigateur peu familiarisé avec la photographie qui s'aviserait de faire brusquement la lumière dans la chambre noire, au moment du développement d'une plaque ? Le manque de connaissances spéciales peut retarder beaucoup l'obtention de résultats positifs. Il ne suffit pas d'opérer avec des sujets d'hôpitaux pour se faire une opinion, il faut également examiner les sujets sains et tenir compte de toutes les expériences quand elles sont bien faites. Il est certain, par exemple, que si M. Ochorowicz, qui est certainement un esprit avisé, avait suffisamment étudié, il n'aurait pas écrit les lignes suivantes :

Le médianimisme inférieur n'est qu'une façon particulière de tromper les autres et soi-même. Dans l'écriture automatique, par exemple, c'est indubitablement avec soi-même que l'on se dispute ;

une couche de notre conscience pose des questions et une autre lui répond ; une couche de notre entendement demande un mouvement et une autre l'exécute; l'une est gaie, l'autre mélancolique; l'une croit à tout et l'autre se moque de tout : l'une triche et simule, l'autre reste sincère.

Ce mélange apparaît même dans les manifestations les plus élevées de l'hypnotisme et du médianimisme ; mais cela n'empêche pas qu'à côté de la *suggestion mentale apparente*, il y a la *suggestion mentale vraie*, et à côté de *l'écriture automatique*, son plus haut développement, *l'écriture directe*. Savoir *décomposer les éléments*, tel est le problème de l'observateur. »

Oui, sans doute, mais il ne faut pas ignorer ou rejeter les expériences qui ne cadrent plus avec les théories qu'on a adoptées. S'en tenir exclusivement aux couches de la conscience qui se répondent, c'est reprendre l'hypothèse de Taine que les travaux contemporains n'ont pas fortifiée. Qu'il y ait de l'automatisme pur et simple, c'est ce que nous accordons volontiers, mais encore ne faut-il pas généraliser, surtout quand on se trouve en présence de faits notoirement en contradiction avec cette théorie, tels que l'annonce par le médium de faits inconnus, parfaitement exacts, que la clairvoyance, la suggestion mentale ou la télépathie ne peuvent expliquer, pas plus que les autographes reproduisant l'écriture et le style d'un disparu que l'écrivain n'a jamais connu, etc. Il semble résulter de la citation précédente que M Ochorowicz croit à la réalité de l'écriture directe, mais aussi qu'il l'attribue à l'extériorisation du sujet. Cette manière de voir n'a rien d'illogique et doit parfois se produire, mais, ici encore, « sachons décomposer les éléments » et lorsque nous nous trouverons en présence d'écritures lapidaires grecques ou latines obtenues par une jeune fille, nous sommes bien obligés de conclure que ce n'est pas sa personnalité seconde, sa conscience subliminale, son double, tout ce qu'on voudra imaginer, qui tire de son fonds ce qui ne s'y trouve pas, à savoir : le latin et le grec.

L'automatisme a été la source d'un grand nombre de divagations que beaucoup de spirites ont attribuées aux Esprits. Il en est résulté un certain discrédit jeté sur les communications et un trouble parmi les chercheurs sincères qui n'arrivaient pas à s'expliquer ces absurdités. (2) Il a fallu que les preuves positives

(1) *Annales Psychiques* — 1896, p. 117.
(2) Cavalli — *Les points obscurs du Spiritisme.*

fussent excessivement nombreuses pour contrebalancer ces résultats fâcheux que l'on attribuait, faute de mieux, aux esprits trompeurs. Il est certain que ce facteur intervient aussi, mais bien moins fréquemment qu'on ne l'a cru. L'automatisme étant produit par une diminution de l'attention résultant de l'hemi-somnambulisme, l'écrivain se trouve dans une position analogue à celle du rêve. N'ayant plus le contrôle et la direction de ses pensées, il s'abandonne à des rêveries qui seront religieuses chez les mystiques, politiques, littéraires, ou philosophiques chez ceux dont ces matières forment l'aliment intellectuel prédominant. Parfois, toujours comme dans le rêve, un véritable roman peut se former avec les éléments contenus dans la subconscience de l'écrivain, ainsi que l'a si bien montré M. Flournoy. Cette genèse n'est pas toujours aussi achevée et elle se traduit alors par des non sens, comme ceux de l'évocation de Clélia.

Il nous paraît que le critérium que nous avons donné : la révélation d'un fait inconnu de l'écrivain et des assistants, est déjà un moyen de prouver que si ce n'est pas un Esprit qui se manifeste, il existe du moins chez l'écrivain une faculté transcendantale de connaissance. Alors on examinera successivement toutes les causes qui peuvent intervenir, et si aucune ne peut rendre compte du fait considéré, il faudra en conclure qu'il est bien dû aux Esprits.

L'étude des manifestations spirites, ainsi comprise, devient assez difficile, car souvent l'automatisme se mélange à la médiumnité, même avec les meilleurs sujets ; il faut toujours se tenir sur ses gardes, et les travaux de R. Hodgson nous montrent quelle vigilance il faut déployer pour ne pas se tromper ou être trompé. Nous avons fréquemment nous-mêmes observé cette confusion que la lettre suivante, d'un de nos amis, met bien en lumière : (1)

Cas Complexes.

Pontivy, le 21 juin 1900.

Cher Monsieur Delanne,

Permettez-moi d'ajouter aux nombreux faits de médiumnité, cités dans votre excellent journal, un fait qui nous est personnel, et que nous pouvons attester, mon mari et moi.

---

(1) *Revue scientifique et morale du Spiritisme*. Septembre 1900, p. 162.

En 1868, car nous sommes de vieux spirites, nous habitions l'Algérie, et, à cette époque, j'écrivais quelquefois d'une façon tout à fait mécanique. Un jour, mon mari évoqua l'un de ses amis nommé Teegetmayer, qui s'était noyé douze ans auparavant. L'esprit répondit à son appel et, après une assez longue conversation, donna des nouvelles d'amis communs encore incarnés et perdus de vue depuis huit ou dix ans.

Entre autres choses, il me fit écrire mécaniquement l'adresse de l'un d'eux, Monsieur B., qui, d'après mon mari, devait alors habiter Berlin.

A son grand étonnement, l'esprit ne donna pas l'adresse à Berlin, mais à *Charlottenbourg, Bismark strasse n° 16*. Continuant la conversation, l'esprit parla également d'un autre de leurs amis, M. D., et annonça qu'il était mort, recommanda de l'évoquer et surtout de l'appeler quand on ferait de la musique, car il était fort bon musicien. En effet, à partir de ce jour, chaque fois que mon mari se mettait au piano, il appelait son ami D., et il lui semblait qu'il jouait avec plus de facilité.

Quelques jours après la réception de cette communication, mon mari écrivait à l'adresse indiquée, et à notre grand étonnement, car nous n'étions pas très convaincus, il faut le dire, de l'exactitude de l'adresse donnée par l'esprit, il reçut une longue lettre de son ami B., et la lettre se terminait par cette interrogation : — Comment as-tu reçu mon adresse ?

En 1872, mon mari, au cours d'un voyage d'affaires qu'il faisait en Allemagne, alla voir à Charlottenbourg son ami B., et celui-ci lui renouvela la question : « Comment as-tu reçu mon adresse ? »

M. Krell lui expliqua alors que c'était par l'intermédiaire de l'esprit de Teegetmayer, et il ajouta qu'il avait su également par lui la mort de leur ami D. — « Comment D., s'écria M. B., mais il n'est pas mort, il habite Berlin et voici son adresse ! » — Mon mari qui croyait avoir éveillé en son ami le désir de connaître le spiritisme, fut tout déconcerté, et cependant il fallait bien convenir que l'adresse donnée à M. B. était exacte. Donc la première partie de la communication était vraie, et la seconde fausse. Pourquoi ?...

Nous cherchâmes longtemps l'explication de cette mystification que rien ne justifiait, et un jour, en séance, on nous dit que l'esprit de Teegetmayer avait bien donné la première partie de la communication, mais que dans la seconde, un autre camarade, mort également, et nommé H., s'était substitué à lui, et avait, par la suite, pris le nom de D., craignant que mon mari, qui avait pour lui, de son vivant, presque de la répulsion, ne le recut pas bien. Or, il faut dire que ce M. H. avait au contraire une grande sympathie pour mon mari, et ensuite qu'il était aussi très bon musicien, violoncelliste excellent et artiste dans l'âme. Il s'était donc en quelque sorte couvert du nom de D.,

pour que mon mari le reçut avec affection et l'appelât souvent près de lui par la pensée.

Ce fait, par lui-même, n'a sans doute aucune importance, mais il prouve néanmoins que la communication fût donnée par *des esprits* et qu'elle n'est ni de l'auto-suggestion, ni l'extériorisation de la pensée du médium ou de ceux qui étaient présents.

Au moment où nous recevions cette communication, ni mon mari, ni moi, moi surtout qui tenais le crayon, ne pensions à ces Messieurs.

Nous appelions seulement *Teegetmayer*, lequel, soit dit en passant, dicta mécaniquement son nom, assez bizarre pour moi qui ne connais pas la langue allemande.

Voilà, cher Monsieur Delanne, le petit fait dont mon mari vous a parlé lors de son passage à Paris. Faites de cette lettre l'usage qui vous conviendra pour le bien de notre doctrine, et donnez-lui la publicité de votre journal, si vous le jugez nécessaire.

Veuillez agréer, etc.

M. KRELL, Pontivy, (Morbihan).

Remarquons que la première adresse n'a pu être attribuée à la clairvoyance du médium, car l'expérience était tentée pour la première fois, ce qui exclut la possibilité d'avoir, par dégagement pendant la nuit, acquis cette connaissance. L'hypothèse de l'intervention du nommé H. est possible, comme aussi celle de la subconscience du médium, bien que cette dernière supposition soit ici la moins vraisemblable.

L'écriture intuitive et les dessins automatiques.

Nous n'avons pas abordé dans ce livre l'étude de la médiumnité intuitive parce qu'elle offre des caractères moins nets que l'écriture mécanique ; nous possédons cependant des cas où elle a présenté les mêmes preuves d'une intervention étrangère que l'écriture mécanique. En réalité, la pensée de l'esprit arrive avec moins de netteté par l'intuition, parce que c'est le cerveau du médium qui nous la transmet et qu'elle est exposée à subir des modifications en rapport avec le degré de développement intellectuel du sujet. C'est une sorte de traduction de l'influx fluidique et nous savons combien la difficulté est grande pour faire, même à tête reposée, une reconstitution fidèle d'une conversation que l'on a entendue. Il est presque sûr que les esprits ne nous transmettent que la pensée même, dégagée de son vêtement littéraire ; celui-ci lui est fourni par le médium et dépend de son instruction, de sa

manière de ressentir, de son habileté plus ou moins grande à représenter par des mots ses états d'âme.

C'est en tenant compte de tous ces facteurs que l'on peut comprendre que l'inspiration produise des chefs-d'œuvre quand elle arrive dans le cerveau d'un poète ou d'un artiste, alors qu'elle reste presque inerte chez ceux qui sont moins bien doués. Toutes proportions gardées, il en est de même dans nos séances spirites, et il ne faut pas trop s'étonner si parfois le style ne correspond pas au nom qui est donné. C'est alors qu'il faut soigneusement scruter les idées, peser leur valeur, examiner leur enchaînement, et ne les accepter que si elles dénotent une intelligence vraiment distincte de celle du médium. Entre l'intuition et l'écriture mécanique il existe une infinité de nuances, qui correspondent à la diversité d'organisme des médiums. Les uns devinent les mots qui sont en train de s'écrire, pendant que leur main est entraînée mécaniquement ; d'autres les entendent intérieurement ; mais le plus souvent l'ignorance de ce qui s'écrit est absolue, de même que l'acte machinal d'écrire va depuis une impulsion irrésistible jusqu'à un simple désir de prendre la plume.

L'automatisme revêt encore une forme bien curieuse, c'est celle du dessin. Il arrive très fréquemment que pendant une séance, une personne qui se livre à des essais d'écriture voit avec surprise sa main faire des traits qui représentent des fleurs, des fruits imaginaires, des plans de maisons ou des paysages qui ne ressemblent en rien à ce que nous avons l'habitude de voir. Victorien Sardou a publié, il y a longtemps, dans la *Revue spirite* des spécimens de ces bizarres compositions qu'il obtenait mécaniquement (1). On peut n'y voir que des fantaisies en ce qui concerne leur définition (maison de Mozart dans Jupiter, etc), mais ce qui est sûr, c'est que l'inspiration n'en est pas subconsciente, puisqu'une planche sur cuivre a été finement gravée par l'illustre académicien, bien qu'il ne connût pas même les premiers rudiments de cet art. Il obéissait donc certainement à l'influence d'un artiste invisible.

D'autres médiums dessinent automatiquement en se laissant guider par l'imagination subliminale qui a parfois des conceptions fantastiques.

Mais ici encore, à côté de ces jeux de l'automatisme, nous trouvons des manifestations intelligentes qui se révèlent

(1) Voir *Revue Spirite*, 1858, p. 223 et 264.

par des portraits fidèles de personnes que l'artiste inconscient n'a jamais connues. M. Hugo d'Alési, le délicieux auteur de ces affiches qui sont la joie de nos rues, et M Desmoulin l'éminent graveur, en ont obtenu. Les preuves de cet ordre sont si nombreuses que l'on pourrait en composer un volume de la grosseur de celui-ci.

Nous croyons avoir, malgré notre cadre restreint, accumulé assez de récits probants pour faire comprendre au public combien les quelques études que les savants ont consacrées à cet ordre de faits sont insuffisantes Dans leur parti-pris, ils ont passé à côté de la véritable médiumnité sans savoir en discerner les caractères. Aveuglés par quelques ressemblances physiques, ils ont généralisé hâtivement sans tenir compte des observations faites dans le monde entier depuis cinquante ans.

Il nous semble que les documents que l'on trouve dans les archives du Spiritisme sont de la plus haute valeur et qu'il n'est pas permis de les dédaigner, sans s'exposer à faire montre d'une partialité bien éloignée du véritable esprit scientifique,

Le nombre des témoignages est considérable, car il n'est pas d'ouvrage ou de Revue consacrés au Spiritisme qui n'en relate un certain nombre ; n'oublions pas non plus que la plus grande partie des faits probants demeure inédite, par suite du caractère privé, confidentiel des messages, que ceux qui les reçoivent n'aiment guère à soumettre aux railleries d'une critique parfois peu délicate. Ceux qui sont connus suffisent à montrer la généralité du hénomène, qui se produit indistinctement dans toutes les parties du monde, avec un remarquable caractère de similitude, malgré les différences secondaires qui résultent des facultés médianimiques.

Nous avons constaté que les témoins sont honorables ; qu'ils appartiennent généralement aux classes élevées de la population ; que des magistrats des médecins, des avocats, des généraux, etc., se portent garants de l'authenticité des faits qu'ils relatent et nous n'avons aucune raison de suspecter leur témoignage qui serait accepté sans hésitation dans tout autre genre d'enquête. Peut-on accuser tous ces témoins d'un aveuglement général ? Nous ne le pensons pas, car enfin il s'agit simplement ici de savoir si les faits révélés par l'écriture sont ou non véridiques. Pour cela, il n'est pas besoin de grandes lumières, il suffit d'être de bonne foi Mais, même au point de vue, de la capacité scientifique, nous avons en notre faveur les récits de William

Crookes, d'Alfred Russel Wallace, de F. W. H. Myers, de R. Hodgson, du professeur Hyslop, etc., qui sont des maîtres dans l'art d'observer avec exactitude. Si nous mettons en parallèle les mérites respectifs de ces savants et ceux de beaucoup de nos critiques, nous savons bien de quel côté penchera la balance. Les résultats signalés par nous ont d'autant plus de valeur, que la plupart de ceux qui nous prètent maintenant l'appui de leur nom étaient, au début, des adversaires du Spiritisme. Ce n'est que contraints par l'évidence qu'ils ont proclamé la réalité des faits, alors qu'ils savaient bien que cette affirmation déchaînerait contre eux les colères des orthodoxies religieuse et scientifique, aussi intolérantes l'une que l'autre. Nous en avons eu un triste exemple en France, dans la persécution subie par le Docteur Gibier pour avoir osé raconter les phénomènes dont il avait été témoin en compagnie du médium Slade. Parlant de tout ce qu'il a vu, Crookes ne craint pas d'écrire : « Je ne dis pas que cela est possible, je dis que cela est ». Wallace de son côté, écrit d une manière originale : « Lorsque je commençai ces études, il n'y avait pas de place dans ma fabrique de pensées pour une conception spiritualiste, cependant les faits sont des choses opiniâtres et les faits me vainquirent ». Nous avons reproduit les affirmations analogues de MM. Hodgson et Hyslop, tous gens de science qui n'ont qu'un seul mobile, un seul guide, un seul intérêt : la découverte de la vérité.

Est il admissible, croyable, qu'autant d'hommes distingués, physiciens, naturalistes, chimistes, etc., se soient grossièrement laissé duper par des saltimbanques ? Qu'ils aient poussé la naïveté jusqu'à prendre des grimaces d'hystériques pour des faits scientifiques, alors qu'il était si simple de démasquer les simulateurs ? Cette hypothèse est absurde et cependant c'est celle que l'on trouve le plus communément énoncée par les lumineux critiques du spiritisme. Une telle accusation est d'autant plus ridicule que certains des phénomènes sont inimitables, non seulement dans leur production physique, — par exemple la main lumineuse descendant du plafond devant Crookes et écrivant un message, — mais aussi par le contenu, qui est parfois l'autographe d'une personne morte, inconnue de tous les assistants, ou des phrases écrites dans des langues qui ne se parlent pas en Europe et qu'il est absolument certain que le médium ne connaissait pas.

Sans prendre même ces cas extrêmes, l'écriture des nourris-

sons ou celles de personnes illettrés ne suffit elle pas à asseoir une conviction ? Que peut-on objecter lorsqu'un enfant écrit en quelques jours une histoire détaillée de Jeanne d'Arc et de Louis XI ?

Qu'il y ait eu et qu'il existe encore chez les spirites des enthousiastes, des chercheurs qui manquent de sens critique, des gens réfractaires aux méthodes positives et froidement méticuleuses de la science, c'est un fait certain ; mais c'est ce qui se rencontre dans toutes les croyances, dans toutes les professions, dans toutes les agglomérations humaines, quel que soit l'objet des recherches entreprises. Est-ce une raison suffisante pour rejeter systématiquement tout témoignage spirite ? Parce que quelques médecins tuent leurs clients, il ne s'en suit pas que tous les docteurs soient des ignares et qu'il faille repousser la médecine.

Ces constatations sont presque des truismes, mais elles sont indispensables puisque tant de gens oublient, dans le feu de la polémique, ces vérités élémentaires.

En dépit de toutes les oppositions des retardataires, le fait spirite a une telle évidence, il possède une si grande force de conviction, qu'il marche à la conquête du monde. Vingt fois nos adversaires ont annoncé à grand fracas qu'il était mort et malgré ces enterrements il poursuit sa marche triomphale, révélant à tous les hommes sincères un monde nouveau. Les hypothèses matérialistes ont fait leur temps. En vain leurs partisans ont voulu faire croire qu'elles étaient le dernier mot de la spéculation scientifique, les découvertes modernes leur donnent un éclatant démenti. L'âme humaine se manifeste avec éclat dans ces phénomènes de clairvoyance, de transmission de pensée et de télépathie qui montrent que l'homme contient une intelligence qui sait se soustraire en partie aux lois de l'espace et du temps qui régissent la matière inerte. La physiologie, la psychologie, la physique sont intéressées par les problèmes que soulèvent les nouvelles facultés de l'être humain et par les communications psychiques entre vivants. Devant cette suggestion mentale à grande distance, il devient nécessaire d'élargir les cadres de nos sciences afin que ces manifestations de l'être humain y trouvent leur place.

Sous l'irrésistible poussée de ces idées nouvelles, que la presse spirite sème depuis cinquante ans dans le monde entier, on voit se lézarder le bloc tenace des préjugés et des erreurs ; de toutes parts des organisations nouvelles prennent naissance ; des

esprits évadés de la routine universitaire ou de l'éteignoir théologique se réunissent pour étudier ce monde de l'au-delà, qui nous ouvre des perspectives infinies. Nous saluons avec joie cette aurore, car elle se lève sur une terre presque vierge qui recèle des trésors sans nombre. Déjà trop de hautes intelligences ont communié avec l'invisible pour qu'on puisse maintenant étouffer leur voix et bientôt la certitude de l'immortalité rayonnera comme un phare grandiose pour éclairer la marche évolutive de l'humanité.

FIN.

Table des Matières

Première Partie.

Le Phénomène Spirite et l'écriture Automatique des hystériques.

CHAPITRE I.

La Médiumnité mécanique.

CHAPITRE II.

ETUDE SUR LA PERSONNALITÉ ET L'ÉCRITURE DES HYSTÉRIQUES.

CHAPITRE III.

LES EXPÉRIENCES DE M. P. JANET ET L'HYPOTHÈSE D'UN PERSONNAGE SUBCONSCIENT.

Deuxième Partie.

ANIMISME.

L'Automatisme graphique naturel. Influence de la Clairvoyance, de la transmission de pensée, de la télépathie, de la mémoire latente, de la prémonition, de l'âme des vivants.

CHAPITRE I.

L'AUTOMATISME NATUREL.

CHAPITRE II.

AUTOMATISME, CLAIRVOYANCE, PRÉMONITION.

CHAPITRE III.

AUTOMATISME ET SUGGESTION MENTALE.

CHAPITRE IV.

L'AUTOMATISME DANS SES RAPPORTS AVEC LA TÉLÉPATHIE ET L'EXTÉRIORISATION DE L'AME HUMAINE.

Troisième Partie.

SPIRITISME.
Preuves multiples de la communication des Esprits par l'écriture automatique.

CHAPITRE I.

COMMUNICATIONS RÉVÉLANT DES FAITS INCONNUS DU MÉDIUM ET DES ASSISTANTS, EN DEHORS DE TOUTE INFLUENCE TÉLÉPATHIQUE OU CLAIRVOYANTE.

CHAPITRE II.

COMMUNICATIONS AU-DESSUS DE LA PORTÉE INTELLECTUELLE DU MÉDIUM, OU EN DEHORS DE SES CONNAISSANCES.

CHAPITRE III.

ECRITURES EN LANGUES ÉTRANGÈRES INCONNUES DU MÉDIUM.

CHAPITRE IV.

AUTOGRAPHES DE PERSONNES MORTES OBTENUS PAR DES MÉDIUMS QUI NE CONNAISSAIENT PAS LES DÉCÉDÉS.

CHAPITRE V.

CONFIRMATIONS MULTIPLES DE L'INTERVENTION DES ESPRITS.

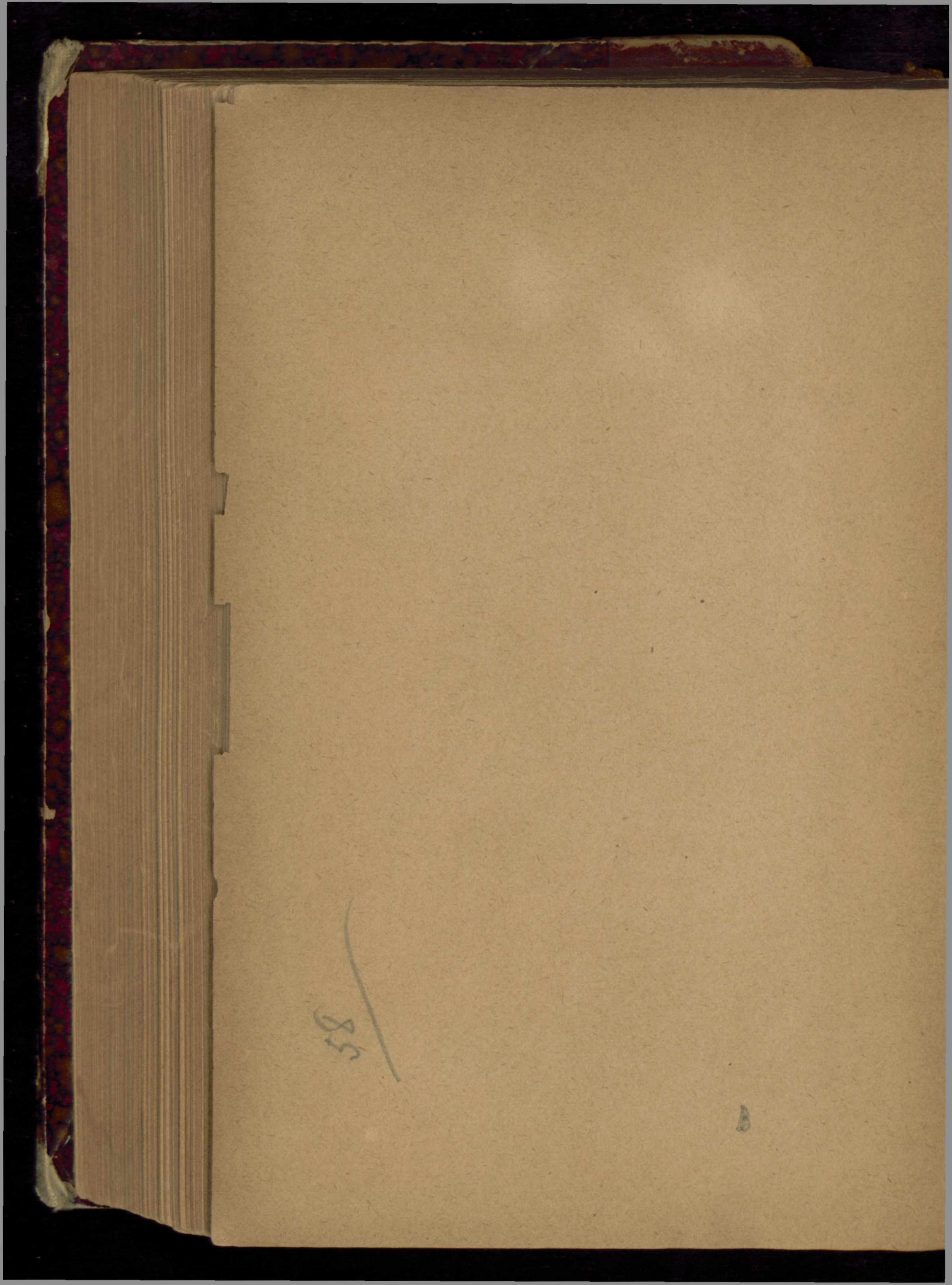
CHAPITRE VI.

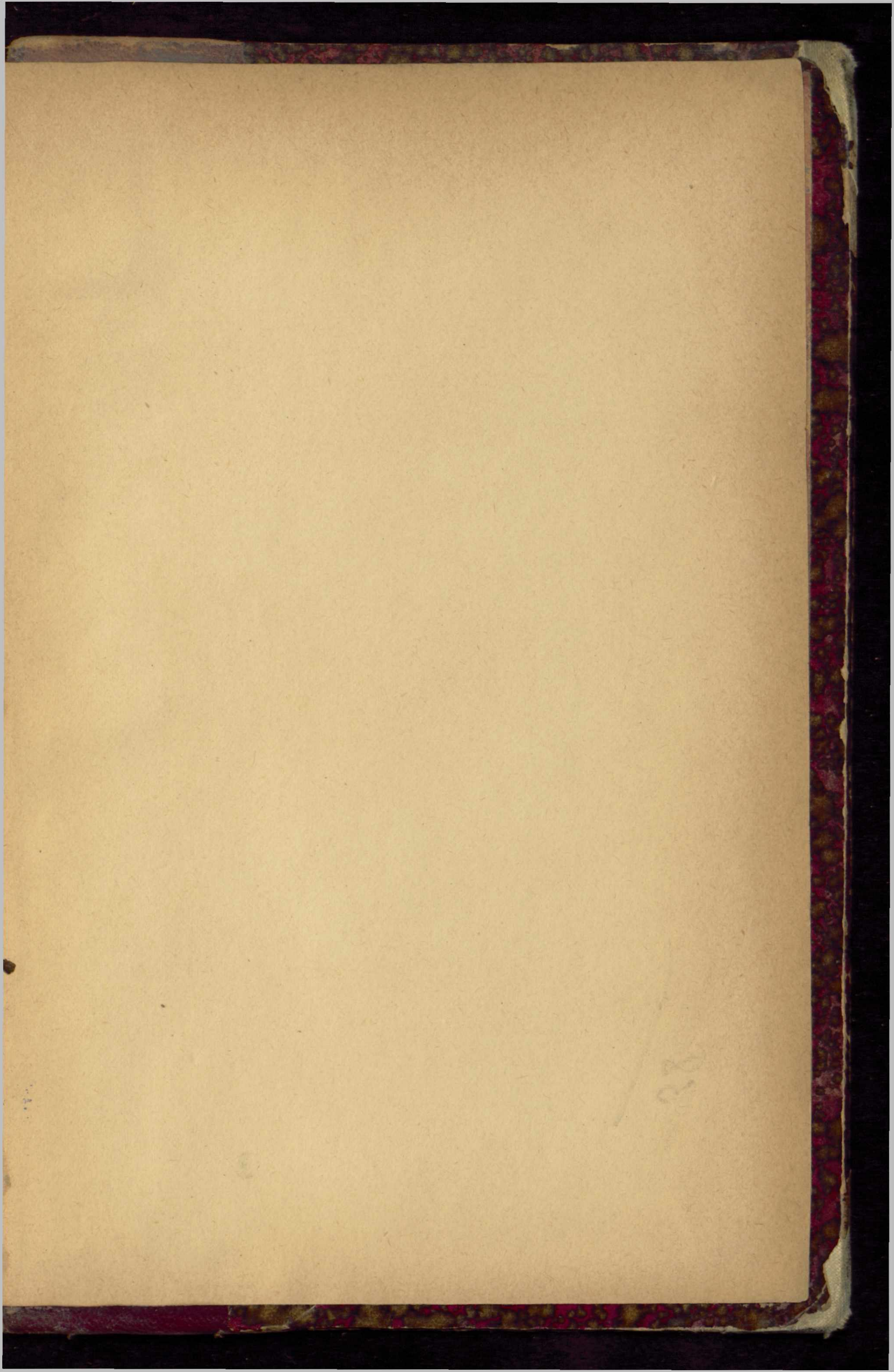
Conclusion.

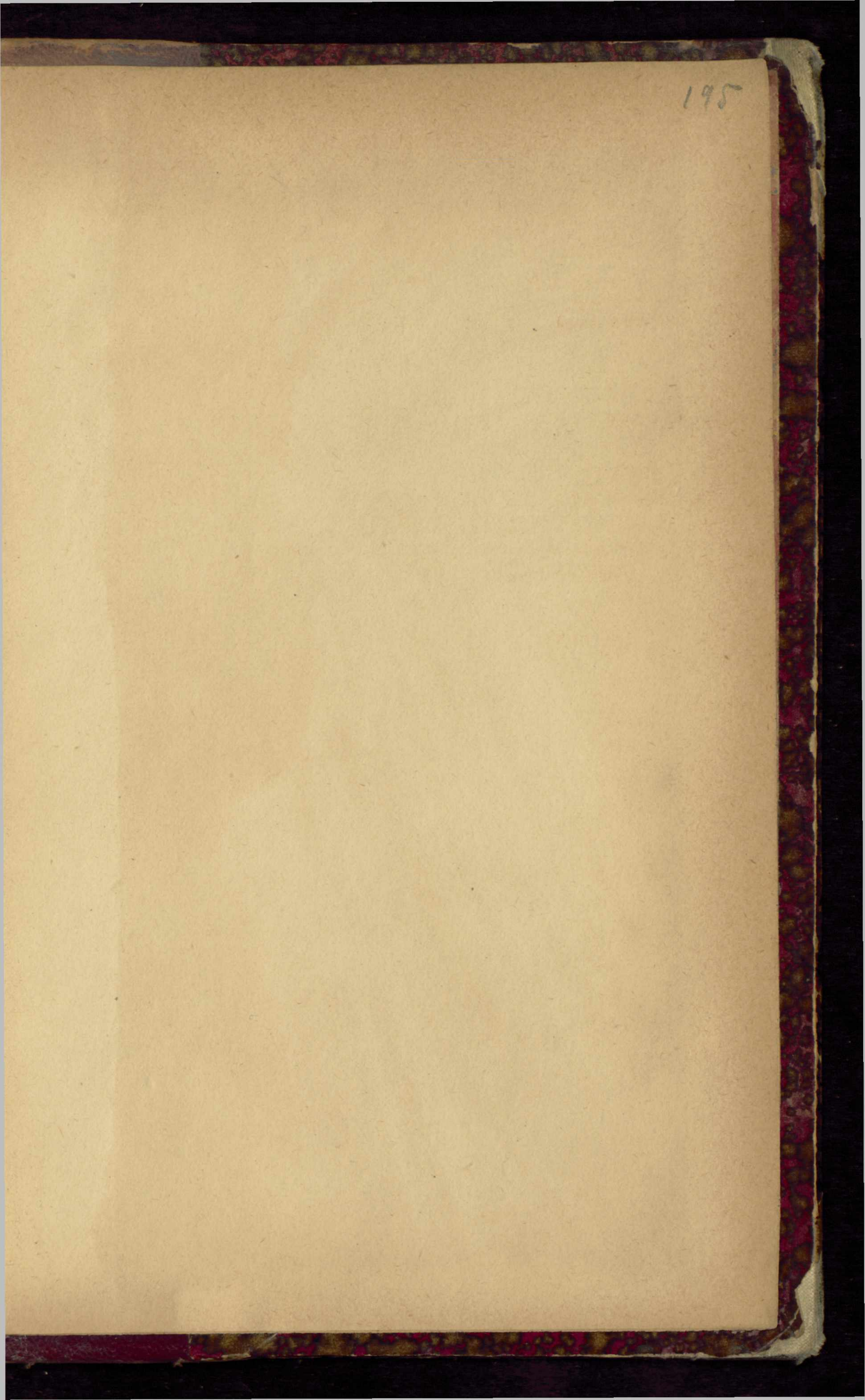




St-Amand (Cher). — Imp. Daniel-Chambon






195

